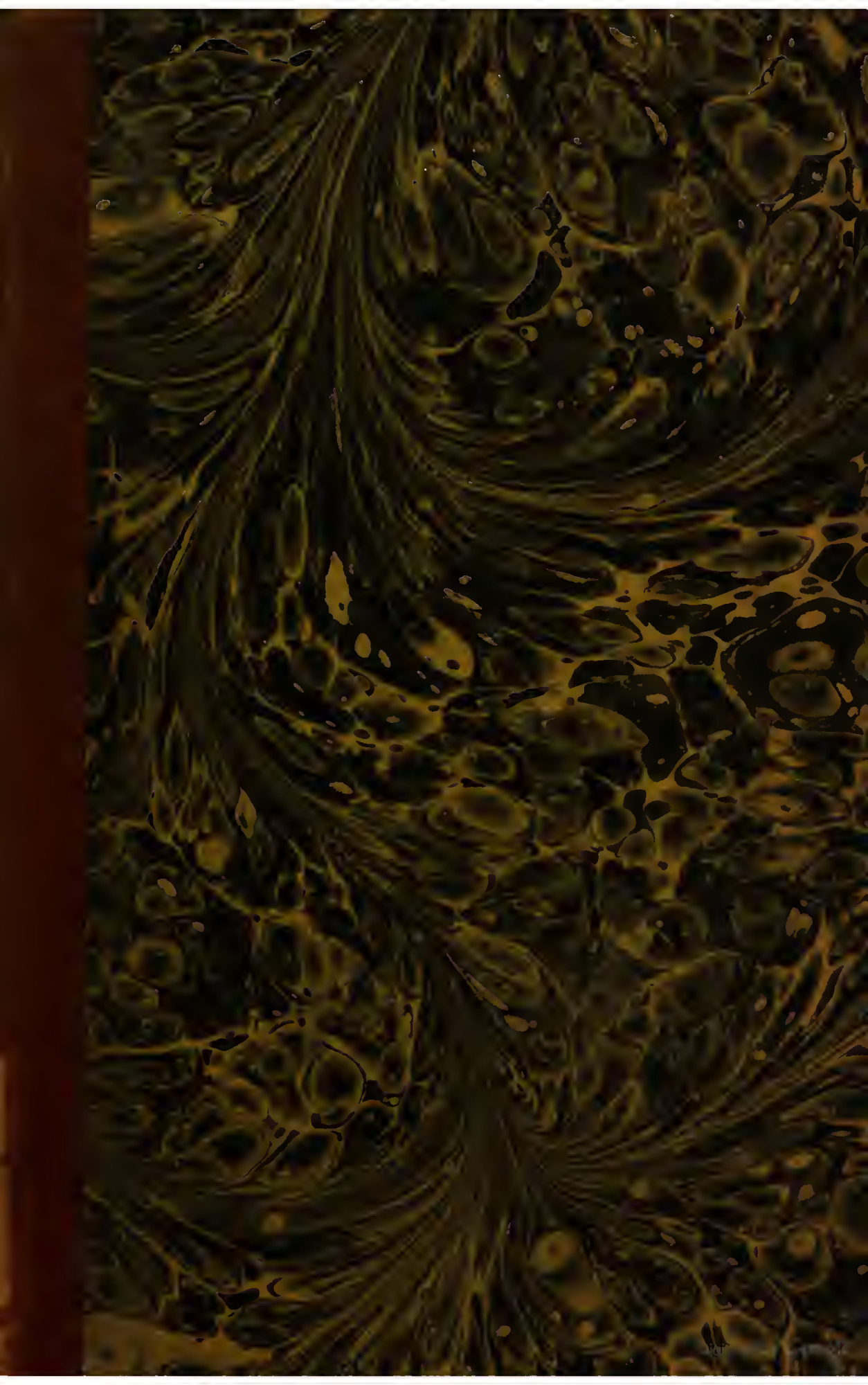


FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XIX

Palchetto 13

Num.° d' ordine 189-98

NAZIONALE
B. Prov.
11
1519
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

B. Prof.
II
1519

# GÉOGRAPHIE

## MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

## DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

C10752

# GÉOGRAPHIE

## MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

### DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

Rédigée d'après ce qui a été publié d'exact et de nouveau par les Géographes, les Naturalistes, les Voyageurs et les Auteurs de Statistique des nations les plus éclairées,

Destinée principalement aux Maisons d'Éducation, aux Professeurs de Géographie, aux Négocians et aux Bibliothèques des Hommes d'État,

Publiée par { EDME MENTELLE, de l'Institut national,
MALTE BRUN, Géographe Danois.

Les détails sur la France, par HERBIN, Employé au ministère du Grand-Juge, et Membre de la Société de Statistique de Paris.

Dédiée au Consul CAMBACÉRÈS.

### QUATRIÈME VOLUME,

Contenant les *États de l'Autriche* et de *la Prusse*, et des Appendices sur *la Pologne* et les *Indemnités d'Allemagne*.

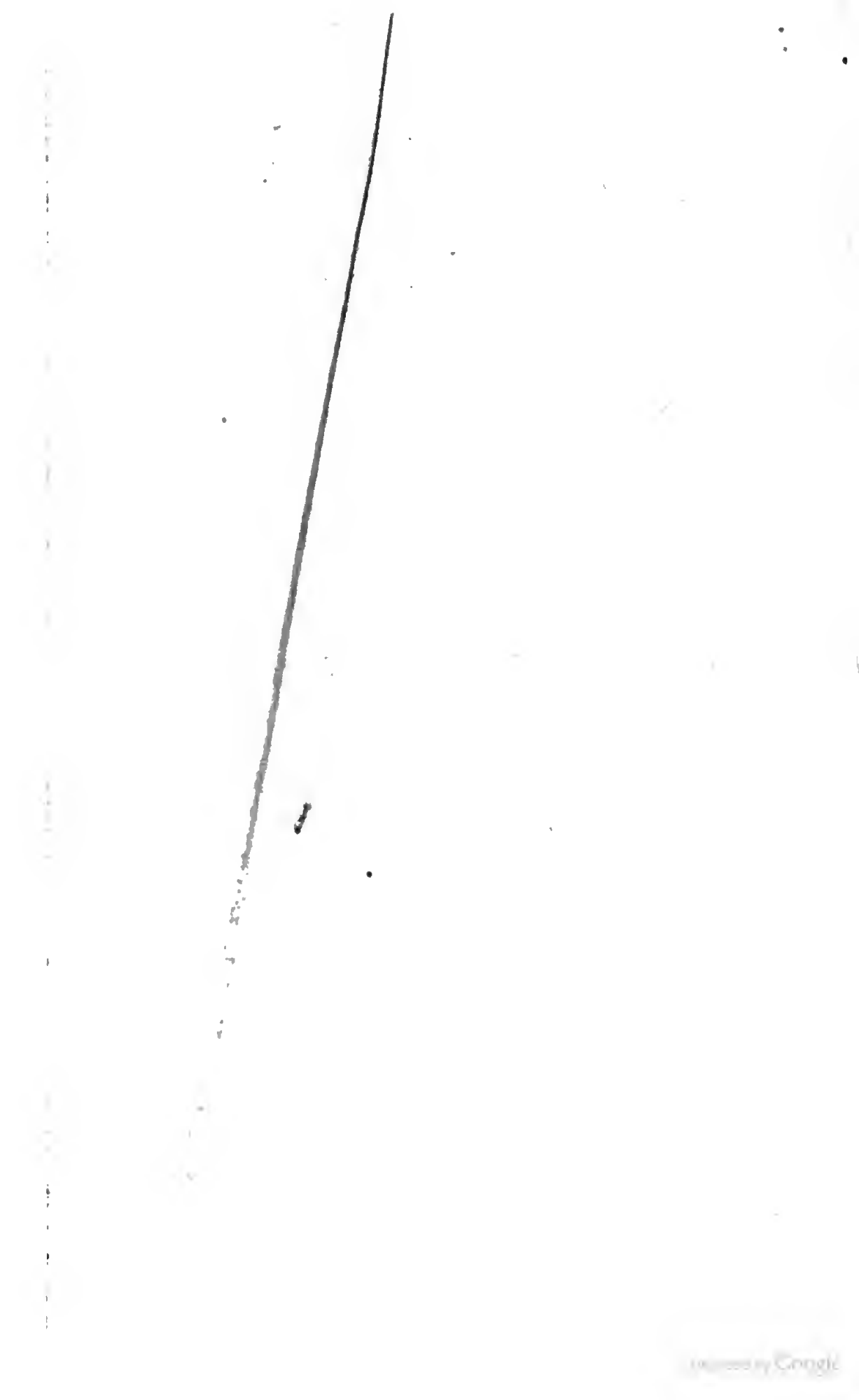
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

A PARIS,

Chez { H. TARDIEU, Impr.-Libraire, rue des Mathurins.
LAPORTE, Libr., rue de Savoie St.-André-des-Arcs.

AN XII (1803).

Digitized by Google



# L'ALLEMAGNE,

AVEC

LA BOHÊME, LA SILÉSIE, LA HONGRIE, LA TRANSYLVANIE, LA CROATIE, L'ESCLAVONIE, LA DALMATIE ET LES ÉTATS AUSTRO-VÉNITIENS,

AINSI QUE

LA PRUSSE ET LA POLOGNE PRUSSIENNE ET AUTRICHIENNE.

# INTRODUCTION.

Les géographes font ordinairement un article pour l'Allemagne, un pour la Bohême, un pour la Prusse, etc., etc.

Il y en a qui conservent soigneusement le vain nom de Pologne.

En fesant la description de l'empire Germanique, les auteurs allemands suivent la division en cercles; les Français et les Anglais observent tantôt cette division, tantôt ils la quittent pour suivre l'ordre géographique.

Voici les inconvéniens de ces méthodes :

Si l'on veut prendre une idée générale des Etats du roi de Prusse, il faut chercher à six ou sept endroits différens, et souvent dans deux ou trois volumes séparés.

Si l'on désire connaître les forces de la Monarchie autrichienne, il faut additionner ensemble une dizaine d'articles épars dans l'ouvrage.

Nulle part on ne donne une idée précise de la *liaison intérieure* des divers Etats qui composent ces deux grandes monarchies.

Nulle part on ne présente l'ensemble de leur industrie et de leurs forces.

On parle inconsidérément sur la balance commerciale de l'*Allemagne*, sur ses manufactures et sur ses fabriques, comme si l'Allemagne était un seul Etat, comme si le gain et la prospérité de Hambourg intéressait Brême, ou comme si le roi de Prusse se souciait d'encourager l'industrie en Saxe.

En un mot, cette méthode, qui ne donne au lecteur que des idées topographiques incohérentes et incomplettes, doit disparaître à une époque où la connaissance des Etats, la *Statistique*, est devenue l'objet le plus intéressant de la géographie.

La *méthode statistique* est la seule qui convienne dans une description de l'Europe, partie du monde dont l'état politique nous intéresse un peu plus que celui de la Chine, et où, presque par-tout, les frontières naturelles, et celles fixées par les langues, ont disparu devant la volonté du plus fort. Que les géographes conservent sur une *carte historique* comparée, le triste souvenir de ces pays qui n'existent plus ! Qu'ils mettent à la tête de leur Europe une bonne *division physique* et une autre *ethnoglossographique!*

C'est une besogne *à faire*. Mais, lorsqu'un homme qui a 300,000 soldats, dit : *Warsovie est en Prusse*, un homme qui n'a que sa plume, ne doit pas s'aviser de dire : *Warsovie est en Pologne*.

Nous décrirons, en premier lieu, *toute la Monarchie autrichienne*. Cette première partie sera composée d'un aperçu général en cinq chapitres, contenant la géographie particulière de tous les Etats autrichiens, et d'un sixième chapitre qui tracera le tableau général de cette monarchie, sous les rapports des forces, revenus, constitution, mœurs et lumières, ainsi que son histoire générale.

La *seconde partie* donnera, d'après un plan parfaitement semblable, la description particulière et générale de toute la *Monarchie prussienne*, en cinq chapitres.

Le lecteur aura ainsi le double avantage de pouvoir parcourir de suite tous les pays d'un monarque, de comparer leur sol, leur climat, leurs productions, et ensuite de pouvoir, au moyen des deux derniers chapitres, dans chacune de ces parties, établir un parallèle entre deux grandes puissances rivales.

La *troisième partie* de notre travail com-

prendra tout le reste de l'Empire germanique. Nous décrirons dans une série de huit chapitres, les Etats de l'électeur de Saxe, ceux de l'électeur de Bavière, celui d'Hanovre, ceux de Hesse-Cassel et Hesse-Darmstadt, le Wurtemberg, ceux des ducs de Saxe, ceux du duc de Brunswick, le Mecklenbourg. Chacune de ces descriptions sera entièrement complette sous tous les rapports ; nous suivrons le même plan que pour les deux grandes monarchies, en diminuant toutefois l'échelle. Le neuvième chapitre contiendra les *Etats des petits princes séculiers*. Dans le dixième, nous décrirons tous les *Etats ecclésiastiques*. Le onzième présentera le tableau de toutes les *villes libres impériales*.

Le lecteur aura, par cette méthode, une idée complette, physico-topographico-statistique de chaque Etat souverain de l'Allemagne. Si, dans le dixième chapitre, nous traitons différens objets d'une manière plus générale, c'est que leur nature et les bornes de notre ouvrage l'exigent.

La *quatrième* et dernière partie sera destinée à considérer la *nation allemande* sous des rapports généraux. Elle se divise naturel-

lement en deux chapitres. Le premier donnera une idée complette de ce qu'on appelle « *le Saint-Empire Romain de la nation germanique* ». Cette fameuse constitution sera esquissée ici de la seule manière convenable, c'est-à-dire historiquement. Enfin, pour la commodité du lecteur, nous donnerons une *table exacte* de tous les pays de l'empire, distribués d'après leurs *cercles respectifs*. Sans doute cette division mérite d'être conservée et connue ; mais nous nous gardons bien d'en faire la *base* de notre travail. Le *second chapitre* de la quatrième partie, peindra les progrès des sciences, des lettres et des arts chez les Allemands. Ce n'est proprement que sous ce dernier rapport qu'il y a une *Allemagne*. Quant aux mœurs, la grande différence d'un Etat à l'autre, nous oblige à en donner divers tableaux séparés, qui trouveront leurs places dans les trois premières parties.

Convaincus que tous les ouvrages géographiques, qui ont paru en anglais et en français, sur l'Allemagne et les pays adjacens, fourmillent de fautes, nous n'avons rien admis dans cette description, qui ne soit pas garanti par un excellent auteur allemand.

Nous nous sommes sur-tout attachés à ne rien tirer de *Guthrie*, puisque tout ce qu'il dit sur l'Allemagne est fondé sur de vieux ouvrages du dix-septième siècle. L'auteur de ce volume, ayant été chargé de *corriger* un peu l'Allemagne dans une autre édition française de Guthrie, a reconnu qu'il était impossible d'y trouver une seule page exempte de fautes.

M. C. BRUN, *Danois*.

# PREMIÈRE PARTIE.

## MONARCHIE AUTRICHIENNE.

Les vastes Etats qui composent la monarchie autrichienne, s'étendent depuis le 42e. degré 25 minutes de latitude boréale, en comptant de Cattaro ; ou 43 degrés 20 minutes, en ne commençant qu'à l'embouchure de la Narenta en Dalmatie, jusqu'à 52 degrés 30 minutes latitude boréale. Leur pointe occidentale, en ne comptant pour rien les possessions en Souabe, est située à 7 degrés 10 minutes longitude Est de Paris, et les extrémités orientales surpassent probablement de quelques secondes le 24e. degré longitude Est.

On peut donner à cette monarchie une longueur de 250 lieues, en tirant une ligne Ouest et Est, depuis le lac de Constance aux environs de Choczim. En négligeant quelques districts isolés de la Dalmatie, et en tirant, de *Frau* jusqu'à *Nicmirow*, une ligne Sud-Ouest et Nord-Est, on compterait 230 lieues pour la largeur. La circonférence est de 925 lieues par terre et 140 lieues par mer ; en tout, 1,065 lieues.

Nous classerons les innombrables pays qui composent cette monarchie, sous 5 titres. Chacune de ces divisions formera un chapitre séparé.

| | Lieues carrées. | Habitans. |
|---|---|---|
| 1°. *Les anciens pays héréditaires* de la maison d'Autriche ou *le cercle d'Autriche*, pays appartenans à l'empire germanique . . . . . | 5,500 | 4,250,000 |
| 2°. *Le royaume de Bohême* avec la *Moravie* et la *Silésie autrichienne*, pays électifs, devenus héréditaires par usurpation, annexés à l'empire germanique, mais sans en reconnaître la souveraineté complette . . . . . | 3,900 | 4,680,000 |
| 3°. Le *royaume de Galizie*, autrement nommé *Galicie* et *Lodomerie*, avec la *Bukowine*, pays indépendans de l'empire, probablement héréditaires par droit du plus fort . . . . . | 10,450 | 4,500,000 |
| 4°. Le *royaume de Hongrie* avec ceux d'*Esclavonie* et de *Croatie*, ainsi que la *Transylvanie*, pays constitutionnellement électifs, indépendans de l'empire . . . . . | 15,400 | 9,120,000 |
| 5°. Les *Etats Austro-Vénitiens* anciennement relevant de l'empire germanique et de la couronne de Hongrie, aujourd'hui conquête indépendante et héréditaire . . . . . | 1,900 | 2,000,000 |
| Total approximatif . . . . . | 37,150 | 24,550,000 |

BIBLIOTECA PROVINCIALE
NAPOLI

Parmi ces pays on compte sept royaumes, savoir : la Bohême, la Hongrie, la Sclavonie, la Croatie, la Dalmatie, la Galizie et la Lodomerie (mais ces deux derniers ne font qu'un seul), un archiduché, savoir : l'Autriche; quatre duchés, savoir : ceux de Venise, de Carniole, Styrie et Carinthie; deux grandes principautés, la Transylvanie et le Tyrol; un margraviat, la Moravie; et plusieurs petits duchés, principautés, comtés et seigneuries.

La monarchie autrichienne a pour voisins le roi de Prusse, au Nord; l'empereur de Russie, à l'Est; les Turcs, au Sud-Est et Sud. La Mer-Adriatique, les républiques Cisalpine et Helvétique, les électeurs de Bavière et de Saxe, ainsi que les principautés prussiennes de Franconie, environnent l'empire autrichien, depuis S. S. O. jusques à N. N. O.

Les détails sur les limites doivent se trouver dans les articles topographiques. C'est en parlant du commerce et des forces militaires de l'Autriche, que nous allons présenter quelques remarques sur les avantages et désavantages de sa position géographique.

Voici la conformation générale du terrain compris sous cet empire.

Au Sud, la chaîne des Alpes Noriques, Carniques, Juliennes et leurs branches, occupe une ligne de 130 lieues de l'Ouest au Sud-Est sur 20—40 lieues de largeur de Nord au Sud.

Les revers méridionaux de cette chaîne se perdent en partie dans la plaine de la Lombardie et en partie dans l'archipel des îles Dalmatiques.

Les fleuves d'Adige, de Tagliamento, de Scardona et de Narenta, coupent ces côtes en plusieurs vallées exposées à tous les feux du soleil du Midi.

Au Nord, la chaîne Sudetico-Carpathienne s'étend sur une ligne de 200 lieues de Nord-Ouest à Sud-Est. Cette chaîne moins haute que les Alpes, renferme entre ses branches de vastes plateaux comme celui de la Bohême.

Une immense plaine, exposée au Nord et Nord-Est, forme la partie la plus septentrionale de cette monarchie.

Les eaux de tous les revers et plateaux septentrionaux s'écoulent par l'Elbe, l'Oder et la Vistule, fleuves dominés en tout ou en partie par la Prusse. Vers le Nord-Est, les eaux de la Galicie se perdent dans le Dniester.

Au milieu, nous voyons le Danube traverser majestueusement une superbe plaine, dans laquelle les rivières d'Inn, de Morawa, de Save, de Drave, de Theiss lui apportent le tribut de toutes leurs eaux. Ces fleuves, quoiqu'inférieurs au Danube, sont également ou même plus considérables que la Seine. Tous les revers septentrionaux de la chaîne Alpine, tous les côteaux méridionaux des montagnes Sudétiques et Carpathiennes appartiennent au bassin du Danube.

Nous parlerons plus amplement de toutes ces montagnes et rivières dans la topographie des royaumes auxquels elles appartiennent plus spécialement. Mais le Danube doit trouver sa place dans cette vue générale et introductoire d'un empire qu'il traverse d'un bout à l'autre.

Ce roi des fleuves européens naît dans la Forêt-Noire sur le territoire wurtembergeois. Sa source principale est près du village de Saint-George. Mais ce n'est qu'à Doneschingen, dans le pays de Furstemberg, qu'il reçoit son nom. On en donne différentes étymologies; voici celle que nous préférons: *don* ou *ton* est une racine commune aux Goths, Germains, Latins et autres peuples; *daan* (prononcez *dohn*) en suédois veut dire un bruit long et fort; *dœnning* en danois s'applique au bruit et au mouvement des vagues; *donner* en allemand exprime le tonnerre, etc. etc., *au*, dit à-présent *prairie*, mais anciennement il doit, comme l'*aa* des Danois et Suédois, avoir signifié *une rivière*. Ainsi *Donau*, le vrai nom du Danube, peut dire *le fleuve bruyant*, ou, si l'on veut, *celui qui tonne à travers les prairies*. Ce fleuve fait environ 500 lieues de chemin, avant que de tomber dans la Mer-Noire. Il est déjà à Vienne quatre ou cinq fois plus large que la Seine, et plus bas il a souvent une demi-lieue et plus de largeur, sans compter les îles qu'il embrasse. Quoique souvent arrêté dans sa marche par des bas-fonds et des rochers, il a en général une profondeur proportionnée à l'étendue de son lit. Son cours est rapide. Il est naturel qu'une telle masse d'eau, ayant une fois reçu l'impulsion, se meuve avec une très-grande force.

Nous allons maintenant donner dans cinq chapitres la description physique et topographique, ainsi que l'histoire particulière de chaque partie intégrante de la monarchie autrichienne. Le sixième chapitre présentera un tableau général

de cet empire sous les rapports des mœurs, de l'industrie, des forces et des revenus, ainsi que l'histoire générale de la maison d'Autriche.

CHAPITRE Ier. — *L'archiduché d'Autriche, les duchés de Styrie, de Carinthie, de Carniole, avec le Littorale, le Tyrol et ses annexes.*

SITUATION, ÉTENDUE ET POPULATION. — Le cercle d'Autriche, composé tout entier des possessions immédiates ou médiates de la maison archiducale du même nom, est situé entre 7 degrés — 14 degrés 45 minutes long. E. de Paris, et 45 degrés 5 min. — 49 deg. lat. boréale.

Sa longueur, prise de l'Ouest à l'Est, est de 108 lieues; sa largeur, de Nord à Sud, de 97 lieues. Mais sa forme est très-irrégulière.

Les géographes diffèrent singulièrement dans le nombre de lieues carrées, qu'ils assignent à ce cercle. Busching lui donne 5625; Luca, professeur viennois, porte, en 1798, ce nombre à 7119; d'autres ont prétendu avoir trouvé le juste milieu en ne supposant que 6172 ou 5900 lieues carrées. Le tableau suivant contient le résultat de nos recherches.

| NOMS des PROVINCES. | Lieues carrées. | | Population. | Habitans par Lieue carrée. | |
|---|---|---|---|---|---|
| | selon nous. | selon d'autres. | | | |
| Autriche propre . . . . . | 1,769 | 1,952 | 1,820,000 | 1,028 | 14/17 |
| Styrie . . . . . | 1,144 | 1,226 | 826,226 | 720 | 5/11 |
| Carinthie. . . . . | 540 | . . . | 295,000 | 546 | 8/27 |
| Carniole, d'après notre division plus bas. . . . . | 594 | . . . | 440,000 | 740 | 4/5 |
| Le Frioul autrichien, ou le Cercle de Goricie . . . . . | 160 | 327 | 120,000 | 750 | |
| Le district de Trieste . . . . | 9 | . . . | 33,000 | . . . . . | |
| Le Tyrol, avec Trente et Brixen . . . . . | 1,194 | . . . | 616,000 | 516 | 4/11 |
| Le Vorarlberg . . . . . | 114 | . . . | 196,000 | 842 | |
| TOTAUX . . . | 5,524 | . . . | 4,246,226 | . . . . . | |

En ajoutant 400 lieues carrées et 300,000 âmes pour les possessions autrichiennes en Souabe, que l'Autriche a cédées en tout, ou pour la plus grande partie, au duc de Modène, on aura 5924 lieues carrées et 4,500,000 habitans.

Le cercle d'Autriche avoisine au Nord la Bohême et la Moravie; à l'Est, la Hongrie et la Croatie; au Sud, la mer Adriatique, les Etats ci-devant Vénitiens, et la république Cisalpine; à l'Ouest, le pays des Grisons, l'Helvétie, le lac de Constance, la haute Souabe et le cercle de Bavière.

Climat, Terrain et Sol. — En général le cercle d'Autriche est très-montagneux, ce qui lui donne un climat très-inégal. Nous allons parcourir les différentes provinces pour en saisir les caractères particuliers.

L'archiduché d'Autriche, qu'on appelle dans les chancelleries du pays *Autriche-Inférieure*, n'est proprement qu'une vallée entourée de forêts et de montagnes assez hautes et assez rapprochées pour y rendre l'air quelquefois très-épais. Mais les vents d'Est purifient bientôt l'atmosphère. Voilà pourquoi les Viennois répondent aux Milanais, qui se plaignent des vents qui règnent à Vienne; par ce dicton: *Vienna è ventosa o venenosa!* »

Mais il y a une grande différence entre le pays au-dessus de l'Ems et celui au-dessous de cette rivière. Le premier, appelé par les Français *Haute-Autriche*, a l'hiver long et rigoureux. Sa position très-élevée, la quantité de sel que renferme le sol, le grand nombre de lacs et l'exposition boréale contribuent à rendre le climat de cette province très-rude. L'air en revanche y est très-salubre. Le pays au-dessous de l'Ems est moins élevé et plus ouvert; l'été y est beaucoup plus chaud qu'à Paris, l'hiver plus froid, mais moins nébuleux et moins pluvieux. La nature du sol, qui consiste en une craie légère, y contribue sans doute beaucoup, ainsi que l'éloignement de la mer.

La Styrie et la Carinthie, plus élevées en général que l'Autriche-inférieure, éprouvent à-la-fois des hivers plus rigoureux et de plus grandes chaleurs dans l'été. La température y devient plus douce à mesure qu'on s'approche de la plaine hongroise. L'air y est très-sain, excepté le centre de la Carinthie, où les nombreux lacs quelquefois le gâtent par leurs exhalaisons stagnantes.

La Carniole a le sol ou pierreux, ou sablonneux, ou marécageux; elle ressent tantôt le froid le plus vif, tantôt les chaleurs de l'Italie. Nous aurons dans l'article suivant l'occasion de revenir sur la constitution physique de ce pays singulier.

Le *Tyrol* peut être appelé la *Suisse* allemande. Dans le fait, ce n'est qu'une continuation de l'Helvétie, et on y retrouve mêmes beautés sauvages, mêmes changemens subtils de température, même nature du sol, mêmes animaux et mêmes hommes. Des glaces éternelles d'un côté, des vergers et des vignobles de l'autre, bientôt la bise la plus pénétrante, bientôt le souffle brûlant du vent de Sirocco; là des rochers nus, demeures solitaires de l'aigle et du vautour, ici des vallées revêtues de tous les charmes de la culture; voilà le tableau que présente, non-seulement le Tyrol, mais même la partie adjacente de la Carniole et de la Carinthie.

Montagnes, Cavernes, Fleuves, Lacs, etc. — Si nous nous plaçons à l'entrée occidentale du Tyrol, nous remarquerons deux chaînes de montagnes qui, du pays des Grisons, se prolongent vers l'Est. L'une moins haute, quoique couverte de neiges pendant neuf mois de l'année, s'appelle en partie *Arlberg*, c'est-à-dire montagne de l'aigle, et sépare la Souabe et la Bavière du Tyrol propre. L'autre chaîne beaucoup plus élevée, et couverte de glaces éternelles, traverse le Tyrol, sépare le Salzbourgeois de la Carinthie, et se termine près Vienne, par des montagnes encore très-considérables, tels que le *Semering* et le *Kalenberg*. On comprend ces deux chaînes sous le nom des *Alpes Noriques*; cependant, une partie des montagnes tyroliennes doit être comptée parmi les *Alpes Rhétiques*. La chaîne septentrionale, qui n'est qu'une montagne secondaire, consiste en pierre calcaire; celle du Sud est composée de rochers granitiques. C'est dans cette chaîne qu'il faut chercher les sommets les plus élevés de toute l'Allemagne; l'Ortlos vers les Grisons, le Brenner au milieu du Tyrol, et le Klockner sur les frontières de Salzbourg, se disputent le premier rang. On n'en a pas mesuré la hauteur.

Les Alpes Carinthiennes ou Carniques s'étendent au Sud de la Carinthie, depuis le mont Saint-Pellegrin jusques au

mont Terklow. Ce dernier répond parfaitement à son nom vandale, qui veut dire *la montagne de la terreur*; sa hauteur est estimée à 9,294 pieds de France, ou, selon d'autres, à 10,194 : le mont Nanas est aussi très-considérable.

On doit encore regarder comme une partie des Alpes Carniques la chaîne qui, du Terklow, s'étend entre la Save et la Drave, et qui joint presque les Alpes Styriennes. Ces dernières ne sont qu'un embranchement secondaire des Alpes Noriques.

Nous voyons encore une chaîne moins élevée, qui part de Terklow, et sépare la Carniole de l'Istrie : ce sont les Alpes Juliennes. On trouve dans ces montagnes calcaires un nombre infini de cavernes, parmi lesquelles celles d'Adelsberg, de Magdalena et de Lueg, sont les plus remarquables. Toutes ces grottes souterraines sont remplies de figures de stalactite, les unes plus singulières que les autres. On trouve ici du stalactite qui est aussi blanc que l'albâtre, car les cavernes de Lueg et d'Adelsberg reçoivent deux rivières ; l'une engloutit absolument la rivière ; l'autre la laisse reparaître à quelque distance. La caverne d'Adelsberg est composée de deux grottes, l'une sur l'autre, et celle de Lueg en compte même trois ; mais celle de Magdalena est la plus belle. On croit errer parmi les ruines d'un vieux palais ; on croit voir les colonnades tombées, et en quelques endroits un pilier qui a bravé la puissance des siècles. Tout d'un coup, un abîme se présente devant vos pieds, où vous entendez mugir sourdement les flots d'un lac souterrain. Là ce sont de vastes plaines où l'on pourrait construire des villages entiers ; ici c'est un château (comme à Lueg) qui est à moitié caché dans le rocher, et des fenêtres duquel on ne découvre rien que le ciel. On compte depuis le fleuve Isonzo jusques aux frontières de la Turquie plus de mille cavernes semblables. Comme en même-tems on voit plusieurs fleuves et lacs disparaître sans qu'ils aient aucun débouché visible, et comme il se fait souvent dans ce pays des écroulemens de terre, qui toujours ont la forme d'un entonnoir, il paraît presqu'indubitable que toute la chaîne des Alpes Juliennes est suspendue sur des excavations immenses.

On dit que la caverne de Retelstein, en Styrie, est longue de 4 lieues : mais nous n'osons l'assurer. On y trouve des

ossemens d'une grandeur extraordinaire. Il y a encore en Carinthie des immenses cavernes; mais nous ne croyons pas qu'on y trouve des stalactites.

Un autre phénomène physique, très-fameux, paraît avoir quelque connexion avec ces excavations souterraines. Je veux parler du lac de Czirknitz, dans lequel, tour-à-tour, on pêche, sème, chasse, fait du foin, et moissonne du blé. Ce lac est situé dans une vallée close de toutes parts, au Nord du mont Javornick, qui fait partie des Alpes Juliennes. Il reçoit ses eaux de différens ruisseaux et sources; il change de limites selon que les pluies sont plus ou moins abondantes. Deux grandes cavernes vers le Nord-Est lui servent de débouchés ordinaires; ses eaux paraissent s'y perdre; mais bientôt elles se montrent de nouveau comme rivière; cette rivière, appelée *Unz*, se perd encore une fois sous la terre, et reparaît enfin comme source de la rivière de Laybach. Au milieu du lac on voit cinq îles très-fertiles, et le lac lui-même abonde en poissons et oiseaux aquatiques. Mais voici ce qu'il y a d'extraordinaire : sans aucune époque fixe, tantôt une fois dans trois ou cinq ans, tantôt deux fois dans la même année, les eaux du lac se retirent absolument, non pas par le débouché ordinaire, mais par une vingtaine de crevasses et de fentes, qui se trouvent au fond, et parmi lesquelles deux sur-tout ne dessèchent jamais parfaitement. C'est alors que l'on laboure et ensemence quelques parties du lit que les eaux ont laissé à sec; la végétation, dans ces terres limoneuses, doit être d'une étonnante rapidité, mais on voit souvent les eaux subitement, et avec un bruit semblable au tonnerre, rejaillir des crevasses dont nous avons parlé, et en peu de tems les poissons et les oiseaux aquatiques retourner à leurs anciennes demeures.

Voilà un rapport plus fidèle et plus authentique que celui qu'on trouve dans l'*Encyclopédie méthodique*, sous l'article *Czirknitz*. Il s'agit maintenant d'expliquer ces faits. Je m'étais d'abord contenté de la réponse de ceux qui regardent tout le lac comme une source périodique. Mais cette solution ne me paraît aujourd'hui ni assez exacte ni assez profonde. Ce sont plutôt les excavations qui se trouvent à l'entour des montagnes calcaires, qui occasionnent ce phénomène. Lorsqu'elles ont été desséchées, soit par la force absorbante de la chaux, soit par les chaleurs

chaleurs de l'été, les lois de l'équilibre forcent les eaux du lac de tomber dans les cavités souterraines avec lesquelles il communique. Le contraire doit arriver lorsque les pluies ont rempli ces cavités; mais comme cette communication n'a lieu qu'à travers des rochers calcaires poreux, il est à présumer que les canaux souterrains sont d'une construction particulière pour rendre les changemens du lac si subits et si violens.

Il serait à souhaiter qu'un savant pût y faire un assez long séjour pour constater les faits sur les lieux mêmes.

La vallée de Sajesierzam, près du mont Terklow, présente aussi un phénomène assez remarquable. Six petits lacs formés dans les fonds de cette vallée sauvage et déserte, paraissent se perdre dans la terre; mais tout d'un coup on voit, du milieu d'une muraille de rochers qui ferme la vallée, jaillir la rivière Saviza, une de celles qui contribuent à former la Save: elle provient sans doute de ces lacs.

On trouve près de Kremsmunster dans l'Autriche propre des sources pétrifiantes; elles enduisent la mousse qui croît dans leur lit d'une croûte de tuf; et comme cette mousse se reproduit tous les ans, il en résulte des parois entières et des couches profondes de cette espèce de pierre, que l'on débrute ensuite pour l'employer à la bâtisse. Les sources ne laissent pas que de donner de l'eau potable; les hommes et les animaux en boivent sans ressentir la moindre incommodité.

Les fleuves de ce cercle sont: l'*Inn*, qui vient du pays des Grisons, traverse le Tyrol et un coin de la Bavière, fait ensuite la frontière entre ce dernier pays et l'Autriche, et se jette après un cours de 80 lieues, près de Passau, dans le Danube.

Le *Lech* et l'*Iser* ont leurs sources dans le Tyrol, et le *Rhin* touche les frontières du Vorarlberg.

L'*Ens* traverse la Styrie, sépare l'archiduché d'Autriche en deux parties, et s'unit au Danube.

La *Drave* jaillit des montagnes du Tyrol et traverse la Carinthie et la Styrie. Ce n'est qu'après son entrée dans la Hongrie qu'elle reçoit la *Mur*, venant de la Styrie. Elle tombe, après une course de 112 lieues, dans le Danube.

La *Save*, venant de la Carniole, entre dans la Croatie et se jette également dans le Danube. Son cours est de 110 lieues.

L'*Etsch* ou l'*Adige*, venant du Tyrol où il reçoit l'*Eysack*, entre dans les Etats de Venise, et s'écoule dans l'Adriatique.

PRODUCTIONS DES TROIS RÈGNES.—L'or se trouve; mais en petite quantité, dans la Carinthie et le Tyrol. Le produit annuel ne monte pas à 100 marcs.

L'argent se trouve par-tout mêlé dans les mines de plomb et de cuivre. On n'a découvert que très-peu de mines d'argent pur.

Les mines de cuivre sont beaucoup plus importantes. Il y en a environ une douzaine de très-riches, situées pour la plupart dans la Carinthie et la Styrie. Le cuivre du Tyrol a le mérite d'être très-malléable.

Mais le fer de la Styrie surpasse en quantité et en qualité tous les autres métaux de ce cercle. Depuis 1000 ans on exploite les mines d'Eisenertz et de Vorderberg, sans qu'elles aient perdu de leur valeur. On compte dans cette province environ dix mines assez abondantes, et la production annuelle doit monter à 400,000 quintaux. Le fer égale celui de la Suède. La Carinthie; le Tyrol et sur-tout la Carniole possèdent aussi ce métal en grande abondance; celui de Friesach en Carinthie, égale parfaitement le fer de Styrie.

Une autre production intéressante est le plomb de la Carinthie, qui sur-tout est connu dans l'Europe sous le nom de *plomb de Villach*. Cette province seule en produit 37,000 quintaux, de la valeur de 330,000 florins; la Styrie, le Tyrol et même l'Autriche propre, en ont encore un grand nombre de mines; mais le plomb n'y égale pas celui de Villach en bonté.

La mine de vif-argent à Idria est la plus riche de toutes celles de l'Europe; elle produit 12,000 quintaux par an. On y voit souvent couler le mercure-vierge par les fentes et les crevasses. Le cinabre naturel y est très-commun.

La cadmie de Tyrol est très-estimée. La Carinthie en produit aussi de plusieurs sortes.

On trouve en quelques endroits, de l'alun, du vitriol, du cobalt, du soufre et autres minéraux moins importans.

Le salpêtre abonde dans le Tyrol; la haute Styrie, et l'Autriche propre en sont aussi pourvues.

Il y a quatre mines de sel très-considérables, deux à Ischel et Hallstatd de l'Autriche propre, qui est au-dessus de l'Ens;

leur produit est estimé à 660,000 quintaux ; une près d'Aussée dans la haute Styrie, qui donne 150,000 quintaux, et une près de Hall, en Tyrol, qui doit produire 250,000 quintaux annuellement. On doit observer que ces mines ne sont que la continuation de celles du Salzbourgeois.

En général, le sel d'Autriche n'est pas d'une cristallisation belle et pure. C'est ordinairement une pierre de sel brun ou rougeâtre, chargée de parties terrestres, et qui, en allemand, est nommée *kernstein*. On la fait dissoudre dans de l'eau douce, et on conduit ensuite cette eau imprégnée du sel dans des canaux, construits en bois de pin, vers les endroits où l'on en met le sel. La mine du Tyrol offre un sel plus cristallisé. La Carniole, dépourvue de ce minéral, se sert du sel de mer.

On trouve en divers endroits du beau marbre, de l'albâtre, du jaspe, de la terre à porcelaine, du plâtre, des charbons de terre et autres minéraux.

Le Tyrol produit plusieurs sortes de pierres précieuses, comme grenats, rubis, améthystes, émeraudes et même une sorte de diamans ; les agathes, les cornalines, les calcédoines n'y sont pas rares.

La culture du blé ne suffit pas, en général, aux besoins des habitans. Les districts fertiles, tels que le quartier d'Inn ; la basse Styrie, l'Istrie, ne peuvent pas, par leur excédent, couvrir le déficit des autres provinces.

Il y a cependant des endroits où l'agriculture est portée à un très-haut degré de perfection. En d'autres endroits, comme en Carniole, on a une double récolte ; car après le froment ou le seigle, on sème du blé-sarrasin, et après le chanvre et le lin, du millet. On cultive sur-tout le blé de Turquie, et dans la Styrie on en fait la nourriture ordinaire.

Le vin vient abondamment dans la partie basse de l'Autriche propre. Celui connu sous le nom de *vin du Danube* croît sur les montagnes, vis-à-vis de Vienne, au Nord. Il ne souffre pas le transport. Mais celui qui vient au sud de Vienne, et qu'on appelle *vin des montagnes* (gebirgwein), gagne à être conservé et transporté ; ses bonnes qualités lui méritent les éloges même des étrangers. Les vins de Styrie sont aussi très-bons, et il y en a qui, pour la force, égalent ceux du Rhin. En général, ces vins ont une couleur ver-

dâtre, et deviennent potables en peu de tems. Ceux qui viennent sur les côtes de la mer Adriatique, sur-tout à Prosecco et Antignana, pétillent du feu. La même chose doit se dire de ceux du pays Trentin et des autres districts méridionaux du Tyrol.

La culture des pommes, poires et autres fruits d'arbres occupe une grande partie des habitans de l'Autriche propre, de la Carinthie, de la Carniole et du pays Trentin. C'est surtout dans ces trois dernières provinces que l'on fait du cidre en abondance.

Les fruits d'Italie, les citrons, les amandes, les oranges, les olives, les marrons viennent abondamment dans l'Istrie, le Littorale et autres districts méridionaux, et on les cultive aussi dans les autres provinces.

Le lin et le chanvre sont très-cultivés dans le Tyrol. On évalue le produit annuel à 70,000 livres pour celui-ci, et à 450,000 liv. pour celui-là; le Tyrol produit aussi annuellement 500,000 livres de soie. Les autres provinces manquent pour la plupart de ces trois sortes de productions; cependant la Styrie cultive beaucoup de lin. Le safran et la moutarde que l'Autriche propre produit en abondance, sont très-estimés.

Il n'y a que la Styrie et le Tyrol, avec l'Istrie et la partie Nord-Ouest de la Carinthie, qui possèdent de belles bêtes à cornes. Les Alpes, ou plutôt les vallées entre les hautes montagnes et les sommets des collines qui les entourent, fournissent des pâturages excellens, que les habitans améliorent par la culture de la luzerne et du treffle. Les bœufs sont d'une race très-bonne et forte, quoique médiocrement grande. Mais on ne doit point s'attendre à trouver une belle race de chevaux dans ces pays montagneux. Ils sont en général d'une taille moyenne, forts et d'un pied très-sûr, ce qui les rend utiles à porter des fardeaux à travers les montagnes. Dans la vallée de Geil, en Carinthie, sur les montagnes de Karst, en Carniole, dans le Vinstgau et le Pusterthal en Tyrol, on soigne mieux les chevaux que dans le reste du pays. Les chèvres y sont beaucoup plus nombreuses que les bêtes à laine; il y a peu de districts qui possèdent des pâturages convenables pour ces derniers animaux.

La Styrie et les environs de Vienne nourrissent une quantité incroyable de volaille, sur-tout de poulets et d'oies. Dans la partie orientale de la Carinthie, on a beaucoup de porcs; hors la Carniole, on n'élève que très-peu d'abeilles. Le Tyrol fournit à une grande partie de l'Europe des serins, dits de Canarie.

Le gibier de toute espèce, depuis le terrible sanglier jusqu'au lièvre timide et au gras loir, abonde dans ces provinces, où tant de montagnes et de forêts lui offrent un asyle. On y trouve aussi des chèvres des Alpes, des chamois et des marmotes: on y voit des aigles, des loups et des petits ours. Le nombre de ces animaux diminue cependant à mesure qu'on éclaircit les forêts voisines des grandes villes ou des mines. On prétend qu'il y a déjà dans l'Autriche propre et dans le Tyrol plusieurs districts où l'on sent quelquefois vivement la disette de bois. Au reste, la nature a prodigué à l'Autriche le bois de toute espèce. On voit dans les plaines les arbres de la France, et dans les hautes montagnes on retrouve la verdure éternelle des forêts du Nord.

Les lacs et les fleuves de l'Autriche, de la Carinthie et de la Carniole, offrent une profusion d'excellent poisson. Il est remarquable que le Tyrol, quoiqu'assez bien arrosé, en manque presque par-tout. Quelques eaux dans l'Autriche ont des bancs de perles.

## Divisions générales et particulières.

Je vais, pour la plus grande commodité du lecteur, donner à cet article la forme d'un tableau; en lui fesant observer que ces divisions sont celles reconnues par les chancelleries et administrations du pays.

Il est incontestable que les subdivisions politiques de l'Autriche intérieure et supérieure seraient un peu embarrassantes si l'on voulait les suivre exactement dans la topographie des villes. Ce n'est point là une raison pour les omettre, et encore moins pour les refaire arbitrairement, à la manière des géographes français et anglais. Sans doute le gouvernement autrichien, maître des états vénitiens, cherchera à mieux arrondir ces districts, et à en simplifier les divisions.

| A. | AUTRICHE INTÉRIEURE. | |
|---|---|---|
| Archiduché d'Autriche . . . . . | 1 Le pays au-dessous de l'Ens . . . | 1 Quartier au-dessous de la forêt de Vienne.<br>2 . . . . . Au-dessus.<br>3 . . . . . au-dessous de Mannhartsberg.<br>4 . . . . . au-dessus. |
| | 2 Le pays au-dessus de l'Ens ( Haute-Autriche de quelques géographes). | 1 Quartier de Hundsruck.<br>2 . . . . . de Traun.<br>3 . . . . . de l'Inn.<br>4 . . . . . de Michl ( Machland et Miihl réunis ). |

| B. | AUTRICHE INTÉRIEURE. | |
|---|---|---|
| 1 Duché de Styrie. . . . . | 1 Basse Styrie . . . | 1 Cercle de Grœtz.<br>3 . . . . de Marburg.<br>3 . . . . de Cilly. |
| | 2 Haute Styrie . . . | 4 . . . . de Bruck.<br>5 . . . . de Judenburg. |
| 2 Duché de Carinthie. . . . . | 1 Basse Carinthie. .<br>2 Haute Carinthie. . | 1 . . . . de Clagenfurth (6).<br>2 . . . . de Villach (7). |
| 3 Duché de Carniole. . . . . | 1 Haute Carniole. .<br>2 Basse Caruiole . .<br>3 Carniole intérieure, avec l'Istrie Allemande, la Lithurnie et le district d'Idria . . . | 1 . . . . de Laybach (8).<br>2 . . . . de Neustœdtel (9).<br>3 . . . . de Adelsberg (10). |
| 4 Le Frioul autrichien . . . . . | 1 Le comté de Gœrtz<br>2 . . . . de Gradisca. . . . . .<br>3 La seigneurie de Tulmein . . . . .<br>4 Le district de Flitsch. . . . . .<br>5 Le district d'Aquileja . . . . . | Cercle de Goricie, onzième de l'Autriche intérieure. |

5 Le Littorale ou le territoire de Trente, qui n'est pas compris dans les onze cercles.

| C. | AUTRICHE SUPÉRIEURE. | | |
|---|---|---|---|
| 1 Le comté princier du Tyrol. | 1 Le comté du Tyrol propre. . . . | | 1 Cercle du bas Inn, avec Wipthal.<br>2 . . . . du haut Inn avec Vinstgau.<br>3 . . . . de Pusterthal.<br>4 . . . . d'Etsch et d'Eysack.<br>5 . . . . des confins Welches, c'est-à-dire Italiens. |
| | 2 Les co-Etats médiats du comté de Tyrol. . . . . | Dehors du cercle. | L'Evêché de Trient.<br>. . . . . de Brixen.<br>La seigneurie de Trasp. |
| 2 Les seigneuries du Vorarlberg | Le comté de<br>1 Bregentz. . . . .<br>2 Feldkirch. . . . .<br>3 Pludentz . . . . .<br>4 Soumberg. . . . . | 6 Cercle du Vorarlberg. | |
| D. | AUTRICHE ANTÉRIEURE. | | |
| | *Voyez*, pour l'Autriche antérieure, l'appendice de ce chapitre. | | |

VILLES, FORTERESSES, CHATEAUX, CURIOSITÉS *des arts, et autres objets de topographie particulière, dans l'Autriche propre ou inférieure.*

Dans la partie orientale, qu'on appelle le pays au-dessous de l'Ens, nous remarquons d'abord:

*Vienne* (all. Wien), capitale de toute la monarchie autrichienne, et depuis trois siècles (à l'exception des années 1740—45) résidence des empereurs de l'Allemagne; c'est aussi la capitale de l'archiduché d'Autriche. Cette grande ville est située près de la rive méridionale du Danube, qui y reçoit la rivière de Wien, d'où la ville a tiré son nom. La circonférence de la ville, y compris les faubourgs, est de 60,496 pieds; mais la ville, proprement dite, n'occupe que le dixième de cet espace.

La *cité de Vienne* est entourée d'un rempart et de quelques autres vieux ouvrages de fortifications; un glacis large de 600 pas, et planté d'arbres, la sépare des faubourgs; elle compte 170 places et rues, 1,381 maisons numérotées,

8 portes et 4 quartiers, dont chacun est subdivisé en deux. Les rues sont en général étroites, courbes et sales; celle dite *des Seigneurs* (Herrenstrasse), en est presque la seule exception. Parmi les places publiques on remarque celle dite *Am-Hof*, avec un monument de bronze en honneur de la conception immaculée de la Sainte Vierge!!! celle dite le *Haut-Marché*, avec la colonne de S. Joseph, groupe religieux en bronze et en marbre; enfin celle dite le *Fossé*, avec une colonne de marbre en honneur de la Sainte Trinité. Le palais impérial, ou le *Burg*, bâtiment magnifique, quoiqu'irrégulier, renferme les immenses appartemens de la cour, le trésor impérial, un cabinet méchanico-physique, et un des plus riches cabinets numismatiques de l'Europe. Mais de toutes ces collections, aucune n'égale le musée d'histoire naturelle. C'est le premier qui existe pour les fossiles, les coquilles et les lithophytes. La Hongrie et la Transylvanie y ont envoyé les plus beaux fragmens de leurs mines d'or. On y voit un *opalus nobilis*, ou véritable opale de la grosseur du poing. La Carniole y a payé son tribut en minière de vif argent, la Carinthie en *plumbum flavum* et zinck cristallin, la Styrie en *flos ferri*, la Bohême en *tungstein*; enfin on y voit toutes les richesses minérales de la monarchie autrichienne, étalées à côté des plus rares fossiles de Sibérie et des productions volcaniques de l'Italie. Il y a un fragment de pierre élastique (*arenarius flexilis*) de plus de 2 pieds de longueur, sur 18 pouces de largeur, et près d'un pouce et demi d'épaisseur. Dans une pièce attenante à ce musée, on voit une collection des mosaïques florentines qui est sans égale. C'est aussi dans une aile de cet immense palais qu'est placée la bibliothèque impériale, une des plus considérables de l'Europe; les manuscrits sont au nombre de 12,000, et il y en a du plus haut prix, sur-tout en arabe, en turc, en syriac, en copte et en chinois. On admire ordinairement un *codex* du Nouveau Testament, en lettres d'or sur pourpre; mais les savans ont des doutes sur son antiquité. Le nombre des volumes imprimés est de 200,000; il y a parmi ce nombre 5—6000 palæotipes précieux; mais comme les productions nouvelles y manquent, la bibliothèque ne peut pas, sous le rapport d'utilité générale, être comparée à celles de Paris, de Gottingue ou de Copenhague.

*L'église de S. Stephan* (Saint-Etienne) est le siége de l'archevêque de Vienne. C'est un bâtiment immense et majestueux; la tour principale est regardée comme un chef-d'œuvre d'architecture gothique; elle est haute de 448 pieds de Vienne, et porte une cloche du poids de 354 quintaux, la plus grande de toute l'Allemagne. C'est dans cette église qu'on donne la sépulture aux entrailles des empereurs; leur cœur est conservé dans l'église des Augustins; et le reste de leur corps dans celle des Capucins. Outre ces églises, on en remarque encore deux très-belles qui appartenaient aux Jésuites.

Les bâtimens de l'université, qui fut fondée en 1365, sont en partie magnifiques, et renferment une bibliothèque très-considérable, un théâtre d'anatomie, une très-bonne collection des quadrupèdes et des oiseaux, une salle de physique, un laboratoire de chimie, et un observatoire dont le méridien est à 14 degrés 2 minutes 30 secondes long. Est de Paris, et 48 degrés 12 minutes 20 secondes lat. boréale.

Chaque branche de l'administration a un palais; celui de la chancellerie de l'empire est le plus magnifique. Parmi les hôtels de la haute-noblesse, celui du prince de Lichtenstein se distingue tant par sa beauté, que par la superbe galerie de tableaux qu'il renferme.

Les faubourgs de Vienne sont au nombre de trente. Une ligne de fortifications légères les environne. Nous ne nommerons que les plus remarquables.

Un petit bras du Danube sépare la *Léopoldstadt*, ou ville de Léopold, de Vienne propre. On y trouve 494 maisons numérotées, le superbe jardin *Au-garten*, et le bois charmant dit le *Prater*. Ce faubourg, ainsi que celui de *Jœgerzeil*, situé sur la même île, sont au Nord de la ville. Tous les autres sont situés sur une ligne demi-circulaire qui va de Sud-Est à Nord-Ouest.

Dans celui appelé *Landstrasse*, qui, avec le *Rennweg* et l'*Ungerstrasse*, comprend 469 maisons, on admire le Belvedère, palais impérial. Ce bâtiment, le plus beau de Vienne, renferme la galerie impériale, composée de 1,300 tableaux; parmi lesquels il y a un grand nombre de chef-d'œuvres. On voit encore dans ce faubourg le palais d'été du prince de Schwartzemberg, l'hôtel des Invalides, plusieurs couvens magnifiques, et le célèbre jardin botanique.

Le faubourg de *Wieden* renferme 480 maisons, et la plus belle église de Vienne, celle de S. Charles de Borromée.

Dans *Mariahilf*, on voit les jardins du prince Kaunitz-Rittberg; dans la *Josephstadt*, ou ville de Joseph, les beaux palais de la garde hongroise, et du prince d'Auersberg.

Sur l'*Alster* et *Wahringer-gasse*, on trouve 230 maisons; l'hospice général, un des plus estimés de l'Europe, et assez spacieux pour recevoir 2,000 malades; la maison d'accouchement, celle des enfans-trouvés, et celle des fous; l'académie, ou école de médecine et de chirurgie, avec l'hôpital militaire, et un superbe cabinet de figures en cire; enfin la manufacture d'armes.

Sur la Ross-Au se trouvent la fabrique de porcelaine et le palais d'été du prince de Lichtenstein.

On estime la population actuelle de Vienne, avec ses faubourgs, à 280,000 individus. En 1783, le célèbre voyageur Nicolaï, prétendit ne pouvoir estimer la population de Vienne qu'à 206,000 âmes; mais il est certain que les listes de conscription militaire, en 1794, contenaient 221,775 pour toute la ville, dont 53,247 dans la cité, et 168,258 dans les faubourgs. Lorsqu'on considère combien d'individus étaient, par état ou autrement, hors de cette liste, on peut croire que Gensau, en 1792, ne s'était pas trompé en donnant à Vienne 270,000 habitans au moins; mais le nombre des naissances ayant été dans ces dernières années de 12,000, et celui des morts de 13,000 par an; et comme les dernières estimations des écrivains autrichiens montent même à 320,000 habitans, nous avons cru ne pas pouvoir l'évaluer à moins de 280,000.

Il y avait, en 1795, dans la cité, 1381 maisons numérotées, dans les faubourgs, 4,993, en tout, 6,374. On comptait, dans la même année, 800 fiacres et 9,500 chevaux, 6,000 laquais, et en général 40,000 domestiques des deux sexes.

Les fabriques et les manufactures, parmi lesquelles celles de soieries sont les plus considérables, occupaient, en 1790, plus de 60,000 individus. Nous renvoyons le lecteur au tableau général de l'industrie dans la monarchie autrichienne, que nous donnerons dans le sixième chapitre de cette description.

Le commerce y est également très-étendu; on y fait surtout beaucoup d'affaires avec l'Italie et la Turquie. Nous réservons les détails sur cet article à un tableau général.

Outre les instituts savans et littéraires, déjà nommés, nous devons remarquer le *Theresianum*, école supérieure, qu'on rouvrit en 1787, l'institution des sourds-muets, l'académie des beaux arts et celle des langues orientales.

La police y est sévère, mais, sous plusieurs rapports, excellente. Les vivres y sont à très-bon marché, et de la meilleure qualité. Il est difficile de trouver une ville où les grands vivent avec plus de luxe, et les bourgeois avec plus d'aisance; mais nous ne voulons pas anticiper ici sur notre tableau général des mœurs de l'Autriche.

Vienne est située à 210 lieues de Paris, 275 de Constantinople, 160 de Rome, 108 de Berlin, 180 de Copenhague, 480 de Lisbonne et 330 de Pétersbourg. Le plus prochain port de mer est Trieste, sur l'Adriatique, à une distance de 68 lieues: un superbe chemin y conduit. Le terrain de Vienne est en général élevé de 480 pieds de la surface de la mer.

*Schoenbrunn*, château impérial, à un quart de lieue des lignes de Vienne; on admire autant la magnificence des bâtimens que la beauté des jardins. On est ravi en parcourant les superbes étuves „ où les plantes et les arbustes des tropiques fleurissent au milieu de l'hiver, tandis que divers oiseaux des climats éloignés voltigent parmi les branches, croyant encore être dans leur patrie. Cet établissement magnifique est surtout riche en plantes du Cap; mais la ménagerie est moins complette que celle de Paris.

*Laxemburg*, avec de très-grands jardins; *Hezendorf*, renommé pour la salubrité, et *Saint-Veit*, dont les jardins ont plusieurs grands jets d'eau, tous les trois appartenans à l'empereur, se distinguent à peine parmi cette foule de brillantes maisons de plaisance et de magnifiques parcs qui concourent avec la plus belle nature à faire des environs de Vienne un immense jardin.

*Neustadt*, ou *Wienerisch-Neustadt*, ville de 550 maisons, avec quelques fabriques et une école militaire pour 400 élèves.

*Baden*, ville de 254 maisons, près des bains chauds, qui lui ont donné son nom. On en vante beaucoup la salubrité.

L'alun, le sel et sur-tout le soufre, entrent dans leur substance. Ce dernier sur-tout se fait sentir dans les exhalaisons. Un journal allemand dit que ces eaux noircissent les métaux, à l'exception de l'or. Souvent les belles, qui, après s'être amplement servi du rouge et du blanc métallique, viennent s'y baigner, sont effrayées de se voir métamorphosées en négresses.

*Kloster-Neuburg*, sur le Donau, ville de 450 maisons, et 34,000 habitans, a un riche et magnifique couvent des chanoines augustins, dont la bibliothèque et les autres curiosités méritent l'attention.

*Thérésienfeld*, joli village régulièrement bâti, par l'impératrice-reine Marie-Thérèse, au milieu d'une lande.

*Nadelburg*, *Gottenstein*, *etc. etc. Voyez* l'article MANUFACTURES ET FABRIQUES.

*Saint-Pœlten*, chef-lieu du quartier au-dessus de la forêt de Vienne, où l'agriculture fleurit.

*Waidhofen*, *Fridau*, et autres villes et bourgs manufacturiers.

*Gottwick* et *Mœlk*, deux magnifiques couvens de l'ordre des Augustins, avec des bibliothèques importantes, et de riches cabinets de curiosités, tant de l'art que de la nature,

*Chor-Neuburg* ou *Korn-Neuburg*, chef-lieu du quartier au-dessous du mont Mannhart, où l'on cultive sur-tout la vigne et le safran.

*Bisamberg*, terre qui produit un des meilleurs vins de l'Autriche; *Schlosshof*, superbe château appartenant aux archiducs, et plusieurs petites villes sont situées dans ce quartier.

*Krems*, chef-lieu du quartier au-dessus du mont Manhart, a 448 maisons, plusieurs fabriques, et un bon commerce sur le Danube.

*Durrenstein*, petite ville avec un couvent de l'ordre des Augustins, près duquel on voit les ruines d'un château célèbre par l'emprisonnement de Richard Cœur-de-Lion, qui, à son retour de la Terre-Sainte, fut perfidement arrêté par ordre de l'archiduc d'Autriche.

Dans le pays au-dessus de l'Ens, nous remarquons les endroits suivans:

*Lintz*, capitale et siége du gouvernement, ville forte et

peuplée de 17,000 habitans, sans le militaire. Elle a un château impérial, une belle place publique avec une colonne en honneur de la Sainte-Trinité, un collège pour les catholiques des pays protestans; on voit, hors la ville, les spacieux bâtimens de la grande manufacture impériale de lainages. D'après les observations de *Fixlmiller*, astronome autrichien, Lintz est située à 48 degrés 16 minutes, latitude boréale, et 9 minutes 40 secondes, longitude Est de Vienne.

*Wells*, chef-lieu du quartier de Hundsrück, qui renferme aussi *Vœklabruck*; *Schwanenstadt* et autres villes manufacturières.

*Steyer*, chef-lieu du quartier de Traun, a des bonnes fabriques et un commerce considérable.

*Ens*, bonne ville sur la rivière de ce nom.

*Kremsmunster* ( latin *Cremifanum* ), grande abbaye de Bénédictins, avec un excellent collége et une école supérieure, une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle et un des meilleurs observatoires de l'Europe; sa latitude boréale est de 48 degrés 3 minutes 20 secondes, et sa longitude, 11 degrés 43 minutes 15 secondes Est de Paris.

Un grand district de ce quartier est appelé le domaine salinaire; nous en avons parlé dans l'article PRODUCTIONS. Les mines de sel sont situées près d'Ischl et Hallstadt.

On trouve dans ces environs un amas de lacs, parmi lesquels ceux d'Atter, de Hallstadt et de Traun se distinguent par leur grandeur.

Le quartier d'*Inn*, qui est séparé des deux précédens par une chaîne de montagnes, n'appartient que depuis 1779 à l'Autriche. C'est un district très-fertile en blé.

*Ried*, bourgade bien bâtie, en est le chef-lieu; elle a des manufactures, et compte 324 maisons.

*Braunau*, ville manufacturière et fortifiée, sur les bords de l'Inn.

Les quartiers de *Machland* et de *Mühl*, situés au Nord du Danube, furent, en 1779, réunis dans un seul, qui porte le nom de Mühl. On y fait du cidre en grande quantité.

*Freystadt*, ville commerçante, en est le chef-lieu.

On y trouve les fameux passages Strudel et Wirbel, où le Danube, s'étant frayé un chemin parmi des rochers granitiques, menaçait, par la violence de ses ondes, les navires,

qui en même tems craignaient les écueils dans le fond. Mais Marie-Thérèse entreprit de dompter ici la nature, et bientôt les rochers, minés sous l'eau, laissèrent un cours libre à la navigation.

VILLES, FORTERESSES, etc. etc. DANS L'AUTRICHE-INTÉRIEURE. — Nous remarquerons dans le duché de STYRIE, les endroits suivans:

*Graetz*, grande et belle ville de 2,450 maisons et 36,000 habitans; elle est la capitale de toute la Styrie. On y voit la citadelle qui est bien fortifiée, l'église de Sainte-Catherine, appelée le mausolée, le palais des Etats, le lycée et le gymnase (c'est-à-dire deux colléges ainsi nommés), l'école normale, le magnifique théâtre, et plusieurs hôtels de la noblesse. La ville a plusieurs manufactures et fabriques florissantes; elle fait un bon commerce de transit, et tient deux grandes foires, que visitent même des turcs et des arméniens. D'après les observations de l'astronome Liesganig, cette ville est située à 47 degrés 4 minutes 9 secondes, latitude boréale, 3 minutes 43 secondes en tems, Ouest de Vienne, 220 toises au-dessus de la surface de la mer.

*Graetz* est le chef-lieu d'un cercle du même nom, qui, en 1788, avait sur 279 lieues $\frac{1}{6}$ carrées, 296,424 habitans, 825,954 arpens taxés (chacun de 1,600 toises de Vienne carrées), une mine de cuivre, 9 de plomb et d'argent, 3 de fer, beaucoup d'usines, de forges, 2 carrières de marbre, 2 de charbon de terre, etc. etc.

*Marburg*, ville de 600 maisons et de 5,000 hommes, chef-lieu du cercle du même nom, qui, en 1788, avait sur 182 lieues $\frac{23}{36}$ carrées, 186,099 habitans, 508,469 arpens taxés, 2 mines de fer, une de sel, peu d'usines et de forges, peu de blé, mais des vignobles excellens, qui couvrent, presque sans interruption, un espace de 80 lieues carrées. Le vin de Luttenberg est un des meilleurs de l'Europe.

*Cilly*, petite ville, avec un superbe château, chef-lieu d'un cercle du même nom, qui, en 1788, avait, sur 179 lieues $\frac{11}{36}$ carrées, 175,005 habitans, 533,426 arpens taxés, une mine de cuivre, 5 de plomb, 3 de fer, plusieurs mines et forges, de bons vignobles, et la meilleure espèce des bêtes à laine de toute la Styrie.

*Rohitsch*, bourgade célèbre par ses eaux minérales, dont on boit beaucoup en Allemagne et en Italie.

*Bruck*, chef-lieu d'un cercle du même nom, qui comprend la partie orientale de la Haute Styrie, et qui, en 1788, avait sur 203 lieues $\frac{1}{8}$ carrées, 72,925 habitans, 540,048 arpens $\frac{1}{4}$, dont une petite partie était bonne à la culture des blés, 3 mines de cuivre, 8 de fer, une de plomb, beaucoup de forges, d'usines, de fabriques de vitriol et de soufre, des carrières de marbre, des charbons de terre, et de la bonne tourbe.

*Léoben*, ville de 280 maisons, devint célèbre, lorsqu'en 1793 le général Bonaparte y arrêta sa marche victorieuse à 39 lieues Sud-Ouest de Vienne, et signa les articles préliminaires d'une paix entre la France et l'Autriche.

*Zell*, autrefois *Mariæzell*, le Loretto de l'Autriche, jusques aux tems du philosophe empereur Joseph II, qui comprit cette abbaye de Bénédictins dans la grande suppression. L'église est magnifique, et l'on y conserve une image miraculeuse de la Sainte-Vierge. Les *ex-voto* composaient un trésor considérable. Il y avait entre autres un petit archiduc nouveau né, en or massif, à ce que disent quelques topographies allemandes. On prétend qu'il reste peu de ces curiosités. Mais le peuple y accourt encore pour y faire des exercices superstitieux.

*Judemburg*, petite ville et chef-lieu d'un cercle du même nom, qui comprend la haute Styrie occidentale, et qui, en 1788, comptait sur 299 lieues $\frac{47}{72}$ carrées, 95,773 habitans, 798,608 arpens $\frac{3}{4}$ de bonnes terres, dont la plupart couverts de bois. On y cultive beaucoup de lin, les chevaux et le bétail à cornes sont d'une bonne race; il y a grande abondance d'excellent poisson. Parmi 4 mines de cuivre, une contenait de l'or et une de l'argent; il y avait 8 grandes et petites mines de fer, une grande mine de sel, 3 de charbon de terre; on y trouve aussi du plomb, du cobalt, du marbre, etc.

*Admont*, bourg sur l'Ens, de 260 maisons, avec une abbaye de Bénédictins, un gymnase, une école supérieure et une belle bibliothèque.

Nous entrons dans le duché de CARINTHIE, où les villes suivantes réclament notre attention.

*Klagenfurth*, ville de 10,000 habitans, capitale de la Carinthie, et siége d'un tribunal supérieur pour toute l'Au-

triche intérieure. On y remarque le château impérial, le palais des Etats, la statue colossale, en bronze, de Marie-Thérèse, la colonne en marbre avec l'image de Saint-Népomne, l'obélisque en marbre dédié à un certain Saint-Florian, une bibliothèque publique, une école normale, et une autre intitulée *lyceum*, enfin une académie d'agriculture et des arts. Il y a aussi plusieurs bonnes manufactures.

*Saint-Viet*, ville bien bâtie, où est le dépôt général du fer carinthien, et où on tient un célèbre marché de chevaux. On trouve une fontaine publique d'un seul morceau de marbre, dont la périphérie est de cinq toises de Vienne. On la regarde comme une antiquité romaine.

*Gurk*, bourg, avec une église et un évêché, *Saint-André*, avec la cathédrale de l'évêque de Lavant, sont encore dans la Basse-Carinthie, qui, en 1788, avait, sur 256 lieues $\frac{1}{2}$ carrées, 177,475 habitans, 732,121 arpens $\frac{1}{2}$, la plupart couvert de sapins, une mine d'argent, une de cuivre, 3 de plomb, 4 de fer, et un grand nombre de forges et d'usines.

*Villach*, jolie ville de 3,000 habitans, chef-lieu de la Haute-Carinthie, ou du cercle de Villach; ce cercle avait, en 1788, sur 300 lieues carrées, 104,979 habitans, et 665,990 arpens $\frac{1}{2}$ de terre, parmi lesquels il n'y avait que très-peu de terres propres au blé. On comptait une mine d'or, 2 de cuivre, 9 de plomb, 3 de fer, une d'antimoine, 2 de cadmie; on y trouvait encore du vif-argent, de l'alun, du marbre, et beaucoup de forges et d'usines.

Le duché de Carinthie a plusieurs lacs considérables, tels que celui d'Ossiach, situé dans une contrée romantique, celui de Wérth ou de Clagenfurth, long de quatre lieues, celui de Millstedt et autres.

Le mont de Loibel est le plus célèbre parmi les Alpes Carinthiennes. Un chemin y conduit en ligne spirale et sur le sommet une porte taillée à travers le rocher, nous mène dans la CARNIOLE, où nous trouvons:

*Laybach*, en sclavon *Lublana*, ville assez belle et peuplée de 19—20,000 individus. C'est la capitale du duché de Carniole, et le chef-lieu d'un cercle. On y remarque l'église cathédrale et archiépiscopale, l'hôtel de la ville, celui des Etats et le théâtre. Cette ville joint à quelques manufactures un commerce très-florissant.

Le

Le marais de Laybach couvre une surface de 5 lieues carrées, et les travaux qu'on a faits pour le dessécher sont restés sans fruit.

*Lack*, ville appartenante à l'archevêque de Salzburg, manufacturière et commerçante.

*Feuchting*, village long de deux petites lieues.

*Neustœdtel*, en sclavon *Novomesto*, chef-lieu d'un cercle où commencent les montagnes des Uskoks, peuplade venue de la Wallachie.

*Adelsberg*, chef-lieu d'un cercle qui comprend Cirknitz et remarquables par des curiosités naturelles.

La partie de l'Istrie qui anciennement a appartenu à l'Autriche et spécialement à la Carniole, comprend la partie la plus élevée et la plus sèche de cette belle presqu'île.

On appelle *Liburnie* ou seigneurie de *Castua*, une lisière étroite qui s'étend entre l'Istrie allemande et la Carniole, au Nord, et le golfe *di Quarnero* au Sud. Ce golfe qu'on appelle quelquefois golfe de Fiume, (*sinus Flanaticus*) contient des îles charmantes et une abondance de poisson.

*Fiume* ou *Sveit am Flaum*, ville très-commerçante, fait à présent partie de la Hongrie. (*Voyez* chap. 3.).

Le district d'*Idria*, que l'on met ordinairement dans le Frioul autrichien, duquel il est voisin, fait partie du cercle d'Adelsberg, selon les écrivains autrichiens.

Dans le Frioul, anciennement autrichien, nous remarquons :

*Gœrtz* ou *Goricie*, ville bien bâtie, manufacturière, peuplée de 10—12,000 âmes, chef-lieu du cercle du même nom. Il y a un gymnase, une école normale, une société de l'agriculture et des arts, et un château fortifié.

*Gradisca*, place forte sur le Lisonzo.

*Aquileja*, vulgairement *Aglar*, bourg de 3,000 habitans, situé dans une contrée mal-saine, près les lagunes de Marano. Il reste encore quelques ruines de l'ancienne Aquileja, qui fut une des villes les plus considérables de l'empire romain, jusques en 452 où elle fut détruite par Attila. On a commencé en 1770 à dessécher les marais et à réparer l'ancien canal romain, par lequel cette ville communiquait avec la mer. Maintenant, la possession de Venise fera sans doute abandonner ces projets.

Le Littorale allemand comprenait autrefois tous les ports et côtes de l'Autriche, jusques à Fiume inclusivement; mais aujourd'hui cette dénomination se borne au seul territoire de Trieste, où nous trouvons :

*Trieste*, ville manufacturière et commerçante ; avant la conquête du pays vénitien, le seul port considérable que l'Autriche possédait sur l'Adriatique, et le seul débouché immédiat pour les denrées de tous les vastes pays soumis au sceptre impérial-royal. Nous donnerons autre part le tableau du commerce important qui s'y fait. Ici nous nous bornons à faire observer que la ville est composée de deux parties ; la vieille, avec des rues courbes et étroites, et la nouvelle qui est passablement bien bâtie ; l'une et l'autre ont quelques fortifications pour les couvrir d'une attaque par mer. Le môle ne couvre pas suffisamment le port contre les flots et les tempêtes. Il y a peu d'édifices remarquables: on y a établi un gymnase, une école supérieure, et une école de navigation. Quelques frégates et galères y avaient leur station, mais à présent, l'Autriche a de meilleurs ports pour sa marine. Les géographes donnèrent, en 1792, à cette ville 2000 maisons et 21,000 habitans. Fabri porte en 1800 le nombre des habitans à 32,676 individus; mais je pense que les habitans du territoire y sont compris. Trieste est située à 11 deg. 31 min. long. Est de Paris, et à 45 deg. 43 min. lat. boréale. Elle est à 68 lieues de Vienne, à 25 de Carlstadt en Croatie, où un superbe chemin conduit ; à 32 de Venise, à 54 d'Ancône, et à 160 des bouches de l'Adriatique.

Villes, Forteresses, etc. etc. dans l'Autriche supérieure.

Dans les deux vallées d'Inn :

*Inspruck*. capitale du comté princier de Tyrol, ville grande et bien bâtie, peuplée de 12,000 âmes. On y remarque le vieux et le nouveau château, l'église de la cour avec plusieurs monumens, l'hôtel des États, la colonne en honneur de la conception immaculée de la vierge, et la statue de l'archiduc Ferdinand, (ou Léopold) à cheval. Les faubourgs sont grands et jolis. Il y a une université et un séminaire général. La ville est située à 11 deg. 21 mn. long. Est de Paris, 47 deg. 16 min 12 sec. lat. boréale.

*Ambras* ou *Omras*, château impérial, près d'Inspruck

où il y a un musée. On y voyait les armures de 200—300 chevaliers du moyen âge; mais à présent les pièces les plus curieuses on été transportées à Vienne.

*Hall*, ville de 4000 habitans, située à l'endroit ou l'Inn devient navigable. Nous avons parlé de la mine de sel, dont les chaudières s'y trouvent.

*Schwatz*, grand et joli bourg, siége de l'administration des mines tyroliennes.

*Kuffstein*, forteresse importante, et la seule régulière qu'il y ait à-présent dans le Tyrol.

*Scharnitz* et *Ehrenberg*, les deux places principales pour entrer en Tyrol du côté septentrional, sont gardées par des batteries terribles.

*Finstermuntz*, située entre les Grisons et le Tyrol, est fortifiée dans le même genre que les deux précédentes.

Dans le *Vorarlberg :*

*Bregentz*, petite ville commerçante sur le lac de Boden ou de Constance.

*Feldkirch*, bourg près le Rhin, est devenu, dans la dernière guerre, un camp retranché et presqu'imprenable.

Nous considérerons le Tyrol sous les rapports militaires dans le chap. 6.

Le *Pusterthal* renferme :

*Lientz*, ville industrieuse, de 1500 habitans.

*Peitelstein*, château fort, avec le bourg de *Haiden*, (en italien), *Ampezzo* : ce district possède beaucoup de priviléges, et forme, pour ainsi dire, une petite république.

Sur l'*Eysack* et l'*Etsch*, au centre du pays, nous voyons :

*Botzen* ou *Bolzano*, ville de 8,000 âmes, très-connue par ses quatre foires, où l'on fait un échange considérable des marchandises d'Italie et d'Allemagne. Cette ville est manufacturière et très-jolie. C'est proprement le point de séparation entre les langues italienne et allemande.

*Sterzing*, petite ville au milieu des plus hautes montagnes.

*Meran*, ville située sur l'ancienne limite entre la Lombardie et la Bavière.

*Tyrol*, anciennement *Terioli*, château qui a donné son nom à tout le pays.

Dans l'*évêché de Brixen :*

*Brixen*, ville de 4000 habitans, et résidence d'un évêque

qui, avec son chapitre, fait partie des Etats du comté de Tyrol, envoie un député à la diète provinciale de ce pays, et paie ses contributions aux caisses ordinaires de l'Autriche supérieure. Mais le pays de Brixen a une administration spéciale et différente de celle des cercles tyroliens. L'évêque a conservé personnellement le titre de prince de l'Empire, et le droit de siéger dans la diète de Ratisbonne; l'archiduc d'Autriche paie les contributions et fournit le contingent du pays, qui par conséquent doit être regardé comme une possession autrichienne.

*Clausen*, petite ville avec un couvent de Capucins, lequel possède une belle collection de tableaux.

Dans l'*évêché de Trente*, district fertile et beau, qui compte 150,000 habitans, nous remarquons :

*Trente*, ville bien bâtie, manufacturière et commerçante, renfermant 700 maisons et 10,000 habitans. C'est la résidence d'un prince-évêque, qui est dans la même dépendance de l'Autriche, que celui de Brixen, mais ses revenus sont plus grands. Le palais épiscopal, bâti dans le goût gothique, est riche en marbres et en peintures à fresque. L'église de Notre-Dame est célèbre par le *Concile de Trident*, qui s'y tint et qui dura de 1545 à 1563. La place principale est ornée d'une superbe fontaine en marbre.

*Ala* et *Pergine*, deux grands et jolis bourgs, l'un de 4000, l'autre de 7 à 8000 habitans, avec de bonnes manufactures.

*Riva*, ville agréablement située sur le *lac de Garda*, dont la partie septentrionale baigne les frontières du Tyrol. Il y a une superbe église où l'on va en pélerinage.

Dans les *confins d'Italie* ou *Welsche confinien*, districts situés au sud de Trente, nous voyons :

*Roveredo*, ville commerçante et manufacturière, qui compte 18,000 habitans, et par conséquent la plus considérable de toute l'Autriche antérieure. Nous parlerons autre part des branches d'industrie qui ont élevé cette ville à un état si florissant. Elle est très-jolie, et possède une académie.

*Arco*, ville sur la rivière de *Sarca*, qui abonde en excellent poisson, chose rare dans le Tyrol propre.

*Kofel*, passage célèbre, sur les frontières des Etats cidevant Vénitiens. Un rocher s'élève à la hauteur de 50 toises; il est droit comme un mur et renferme un puits dans une

caverne. On a construit sur ce rocher un château, dont la garnison est obligée de monter et de descendre au moyen d'échelles de cordes. Le chemin en bas, resserré entre le rocher et la rivière de Brenta, laisse à peine l'espace pour le passage de deux voitures. Mais on n'a pas besoin d'attaquer ce défilé de front; on peut entrer en Tyrol par des chemins moins difficiles.

La *seigneurie de Trasp*, enclavée dans le pays des Grisons, appartient aux princes de Dietrichstein, auxquels l'empereur Léopold Ier. la donna avec toute souveraineté. Mais les princes, sujets de l'Autriche, n'ont pas fait usage de ce droit. Ils ont cependant siége et voix à la diète de Ratisbonne.

L'*ordre teutonique* possède un bailliage dans le Tyrol, et reconnaît la suzeraineté de l'Autriche.

La *vallée de Zill*, où il y a des mines d'or, est si absurdement partagée entre le comté de Tyrol et l'archevêché de Salzbourg, que dans un village les maisons appartiennent au Tyrol et les terres à Salzbourg.

La *seigneurie de Windisch-Matray*, dans le Pusterthal, appartient au chapitre de Salzbourg. Les publicistes allemands eux-mêmes ne savent pas trop si ces possessions doivent être regardées comme sujettes à la suzeraineté du Tyrol ou non.

ORIGINE, LANGAGE, HISTOIRE PARTICULIÈRE DES PEUPLES ET PROVINCES DU CERCLE DE L'AUTRICHE.—L'Autriche propre orientale jusqu'à la rivière de l'Ens, la Styrie, la Carinthie et la Carniole, paraissent anciennement avoir fait partie de la Pannonie.

On prétend que les Carniens, colonie des Celtes, ont peuplé la Carinthie et la Carniole; mais il n'y a rien qui prouve l'origine celtique de ce peuple.

La partie occidentale de l'Autriche propre, ainsi que le nord du Tyrol, étaient compris dans le Noricum, pays qui consistait sur-tout dans ce qui forme aujourd'hui la Bavière.

Une grande partie du Tyrol fit partie de la Rhétie. Les Breunes, dont Horace parle, l. IV, Od. 14, paraissent avoir habité autour du mont Brenner. On reconnaît déjà les braves Tyroliens dans « ces cœurs dévoués à mourir en libres »: (*Devota morti pectora liberæ*). On voit que les Romains durent leurs victoires dans ces pays à des manœuvres habiles et semblables à celles dont les généraux français se sont servis presque sur

les mêmes endroits : ( *Primosque et extremos metendo, stravit humum sine clade victor.* )

Il paraît que les Romains ont signalé les productions de leurs arts dans ces provinces. On en retrouve encore des monumens considérables. La grande route entre Cilly et Petau est sans doute leur ouvrage ; on y a découvert plusieurs milliaires. Cilly est la *Celeja* des anciens. Entre Clagenfurth et St.-Veit, on a déterré nombre de monnaies romaines, et même une statue de bronze qu'on dit avoir été transportée à Salzbourg. On trouve des vestiges d'une ville qu'on croit être *Tiburnia*. Dans Iudenburg, on reconnaît *Idunum*. Près de Gurkfeld, on a aussi trouvé beaucoup d'antiquités et on y place la ville de *Noviodunum*. Le long du Danube fleurissaient les villes *Lentra*, *Comagena*, *Lauriacum*, *Carnuntum*, et *Vindobona*. Les rochers de Melk et autres servaient à des forteresses. Les eaux de Baden étaient connues sous le nom d'*Aquæ pannonicæ*.

Marc-Aurèle fit ici la guerre contre les Quades et les Marcomanes, dont les derniers habitaient la Moravie et une partie de l'Autriche.

Bientôt les peuples de l'Asie et du Nord vinrent passer ici ou même s'y fixer. Un coup-d'œil sur la carte nous apprend que presque tous les dévastateurs de la belle Italie ont dû passer par ces provinces ; aussi elles paraissent avoir été absolument dépouillées des bienfaits des Romains.

On prétend que les Hérules ont resté long-tems aux environs d'un endroit nommé *Otakrin* ou *Ottokrin*, près le Kalenberg. Ce village doit tirer son nom d'Odaker, que les Romains appelèrent *Odoacer*.

Il serait plus intéressant, si l'on pouvait prouver que les habitans de Gottschée, en Carniole, soient des descendans des Goths. Il est sûr qu'ils parlent un idiome absolument différent des dialectes esclavons, et dont les Allemands, quoiqu'avec difficulté, comprennent quelques mots ; mais il nous manque des données pour décider cette question.

Il paraît que dans les septième et huitième siècles, les Esclavons, et particulièrement les Wendes ( Vandales ) ont occupé une grande partie de ce pays. On retrouve encore leurs descendans dans tout le cercle de Cilly, dans la plus grande moitié de celui de Marburg, dans une partie de la Carinthie

et dans la Carniole. Le peuple dans toutes ces provinces parle encore le Wende ( *Windisch* ). Sa constitution physique et morale montre une origine tout-à-fait différente de celle des nobles, qui tous sont de race bavaroise ou franconienne.

Les *Bojoariens* ou Bavarois conquirent la partie qui n'était point occupée par les Wendes; ils y introduisirent leur dialecte allemand. Ils donnèrent à ces provinces le nom d'*Ostreich*, c'est-à-dire, royaume ou pays qui est à l'Est. Quoique ce nom se trouve pour la première fois dans un diplôme d'Otton III, de l'an 996, ( voyez *Hundri metrop. Salisburg.* tome 1, pag. 139 ) il est sûr, d'après ce diplôme même, qu'il était alors déja communément reçu.

Charlemagne, après avoir conquis le duché de Bavière, qui méritait alors le nom de royaume, passa l'Ens, et se soumit la Pannonie jusques au fleuve Rab. Il établit dans l'Autriche, au-dessous de l'Ens, des margraves, qui dépendaient des ducs et ensuite des rois de Bavière, et qui étaient chargés de défendre les frontières contre les Huns qui habitaient alors la Hongrie. L'Autriche, au-dessus de l'Ens, fut réunie à la Bavière. ( Voyez le *Chronicon austriacum* de *Bernhard Norcus*, inséré dans les *Script. austriaci* de *Pezius*, ainsi que les *Res gestæ Caroli M. cum Hunnis*, chez Duchesne, tome 2, pag. 221 ).

Léopold, comte de Babenberg, ( Bamberg ) fut le premier margrave d'Autriche, dont la dignité fut rendue héréditaire en 944. Il avait mérité cet honneur par des victoires sur les Hongrois.

En 1156, le pays au-dessus de l'Ens, fut détaché de la Bavière, et Henri II, surnommé *Jasamergott*, fut le premier duc d'Autriche.

La Styrie, qui fit originairement partie de la Carinthie, avait eu ses comtes et margravès séparés, ainsi que la Carniole. La première fut réunie à l'Autriche en 1186, et la seconde en 1232.

Après l'extinction de la dynastie de Babenberg qui arriva en 1246, le roi de Bohême, Ottocar II, et celui de Hongrie, Bela Ier. convoitaient ce duché déjà important. Ottocar s'en rendit maître, mais l'empire germanique chargea Rudolphe de Habsbourg de chasser cet usurpateur. Rudolphe, en vengeant les droits de l'Allemagne, devint, de petit comte

qu'il était, un souverain puissant, et jeta les fondemens de la grandeur, à laquelle s'est élevée la maison de Habsbourg-Autriche.

La Carniole, le Tyrol et le comté de Gortz furent successivement réunis à l'Autriche, en vertu des pactes de succession, conclus avec les familles régnantes dans ces pays.

Les Bavarois étaient long-tems restés maitres ou du moins suzerains du Tyrol; ils cédèrent leurs droits pour une somme de 116,000 florins d'or.

Enfin, en 1500, le cercle d'Autriche, dans toute son étendue, se trouvait réuni sous le sceptre d'un seul prince.

Nous donnerons plus loin l'histoire générale de la maison archiducale-royale-impériale.

Il ne nous reste que très-peu à dire sur les différens idiomes qu'on parle dans l'Autriche. On a déjà vu qu'un tiers de ces provinces est peuplé des Wendes, et les deux autres des Allemands. Le dialecte de ces derniers, qui est aussi répandu en Hongrie, Transylvanie, Moravie, Silésie, Bohême, Bavière et Haute-Souabe, a quelque chose de rude et de grossier. Il faut bien distinguer ce dialecte de l'Allemagne supérieure, de celui qu'on parle dans le centre, c'est-à-dire, en Saxe-propre, Thuringe et Franconie, et qui s'appelle Haut-Allemand, en opposition avec le Bas-Allemand, qui règne au Nord. L'Autrichien ou plutôt Danubien et le Rhénan, forment deux dialectes à part.

Les Croates, proprement appelés *Horwath*, ont occupé un coin de la Carniole et parlent encore leur idiome.

Des Wallaques, fuyant les Turcs, ont aussi apporté en Carniole leur dialecte, qui est rempli de mots latins corrompus, comme, par exemple, *mangar*, manger, de *manducare* et autres. Les Carniens les ont appellé *Uskoks*, c'est-à-dire, fugitifs.

On parle un italien corrompu dans les parties les plus méridionales de ce cercle, et dans l'Istrie, on rencontre déjà le dialecte illyrique de la Dalmatie.

*Appendice au chapitre Ier. sur l'Autriche-Antérieure.*

Les districts enclavés dans la Souabe, appartenans au cercle d'Autriche, et compris sous le nom général d'Autriche

antérieure, se trouvent au moment où nous écrivons dans une position si incertaine, que nous avons cru devoir les traiter à part.

La paix de Lunéville a promis au duc de Modène le Brisgaw pour indemnité, mais qu'entend-on précisément par le Brisgaw? et quand le traité aura-t-il son exécution? Voilà ce que le public ignore.

En attendant, nous allons tracer une esquisse de ce pays.

L'Autriche antérieure comprend originairement trois parties séparées.

1. *Le Brisgaw*, dans le sens le plus étendu, ou à proprement parler, le Landgraviat de Brisgaw, avec la préfecture d'Ortenau; ces pays, situés sur le Rhin, vis-à-vis le département du Haut-Rhin, ont en général le sol montagneux, mais fertile en vin et en bois; les pâturages sont excellens; on y élève beaucoup de bêtes à cornes; il y a des mines de fer et de plomb, mais peu de manufactures, peu de commerce. Le quartier de la Forêt-Noire ou le Brisgaw-propre, contient les villes de Freybourg, avec 1,000 maisons, 9,000 habitans, une université, un gymnase; c'est le siége du gouvernement pour toute l'Autriche antérieure, et pour le Brisgaw en général; vieux Brisach, sur le Rhin, autrefois fortifiée, Waldkirch, Villingen, et quelques autres. L'abbaye Saint-Blassi s'élève, comme un palais de fées, au sein d'une vallée solitaire et sauvage, qu'ombrage la triste Forêt-Noire; cette abbaye est une des plus riches de l'Allemagne. Le quartier du Haut-Rhin comprend les quatre villes forestières, parmi lesquelles Rheinfelden est la meilleure, le Frickthal et quelques seigneuries. La préfecture d'Ortenau, située au Sud-Est de Kehl et de Strasbourg, ne contient que des abbayes et des villages, mais parmi ces derniers, Saspach a été immortalisé par la mort de Turenne, et par le monument élevé en son honneur. Tout le Brisgaw, pris dans cette étendue, peut avoir 150 lieues carrées, sur lesquelles vivaient il y a quelques années 137,347 individus.

2. La principauté de *Souabe*, ou, dans le style de chancellerie, la principauté autrichienne en Souabe, est composée d'une infinité de petits pays épars sur le bords du Danube ou vers le lac de Constance; en voici l'énumération:

Le Margraviat de *Burgau*, dans les environs d'Ulm, contient 56,248 habitans, et la ville de Guntz-bourg.

Le Landgraviat de *Nellenbourg*, avec 28,813 habitans; Stockack, malheureusement trop connu aux Français, en est le chef-lieu.

La préfecture de *Haute* et *Basse-Souabe*, qui contient beaucoup de villages et des seigneuries, dont les bornes et les droits font l'objet dedisputes interminables.

*Le Canton judiciaire impérial*, en Haute et Basse-Souabe; contient quelques bourgs; ses droits s'étendent sur plusieurs territoires voisins, et ses limites ne sont pas exactement connues.

Le comté de *Haut* et *Bas-Hohenberg*, situé sur le Danube et le Necker, contient les villes de Rotenbourg, Ehingen et autres; on y compte 41,709 habitans.

Les cinq villes danubiennes, qui sont toutes ensemble peu considérables.

Encore 10 districts, 5 villes et 4 couvens, qui ont leur gouvernement à part, mais qui reconnaissent la souveraineté de l'Autriche, et payent toutes les contributions, comme s'ils étaient sujets de cette puissance. La ville de *Constance* est de ce nombre. Une colonie d'horlogers de Genève s'y est établie, depuis 1789. Cette ville ne peut intéresser que par sa position militaire.

Toutes ces parties forment une espèce d'Etat, qui a ses diètes séparées de celles de Brisgaw; mais le gouvernement de l'Autriche antérieure a la suprême direction des affaires.

La principauté autrichienne en *Souabe*, que Busching a nommée Souabe-Autrichienne, peut contenir 120,000 habit.

3. Les seigneuries du *Vorarlberg* avec 70,000 habitans, ne font plus partie de l'Autriche antérieure. Une ordonnance de 1782 les a réunies à l'Autriche supérieure, c'est-à-dire au Tyrol.

## Chapitre II. *La Bohême, la Moravie et la Silésie-Autrichienne.*

Situation, étendue et population. — La Bohême, la Moravie et la Silésie-Autrichienne, sont situées entre la Saxe, la Lusace et le duché de Silésie, qui les entourent de Nord-Ouest à Nord-Est; la Franconie qui les touche à l'Ouest, et

la Bavière, l'Autriche et la Hongrie, qui les bornent au Sud-Ouest, au Sud et au Sud-Est ; directement à l'Est, un coin de la Galizie avoisine la Silésie-Autrichienne.

Voici les longitudes et latitudes générales de ces trois pays.

Bohême.— 9°. 50'—14°. 20' l. E. de Paris. 48°. 30'—51°. 3' l. b.
Moravie.—12°. 50'—16°. 5' ———— 48°. 36'—59°. 5' ——
Sil. autr.—14°. 36'—16°. 40' ———— 49°. 10'—50°. 24' ——

La longueur de tous les trois pays, pris ensemble, est de 108 lieues, à compter de Jablunka à Egra, et la largeur du Sud au Nord peut être estimée à 64 lieues tout au plus.

Les géographes diffèrent beaucoup sur l'étendue géométrique de ces pays; la Bohême doit, d'après la première carte de Muller, avoir 937 milles $\frac{1}{3}$ carrés d'All.; Steppling lui en donne 962 $\frac{1}{3}$, Gerstner, 1,000 $\frac{1}{2}$ et Erber même, 268 milles carrés bohémiens, ce qui revient à 1065 milles $\frac{5}{8}$ carrés d'Allemagne. D'après la mensuration officielle faite en 1787 (1), on n'a trouvé que 823 milles carrés d'Allemagne ; mais il y manque l'espace occupé par les villes, villages, fleuves, routes, etc. ; espace que ces géomètres ont évalué à $\frac{7}{80}$ du tout ; ainsi la Bohême n'aurait en tout que 896 milles carrés d'Allemagne. Nous avons également comparé les différentes opinions sur l'étendue de la Moravie et de la Silésie-Autrichienne, et la table suivante marque le résultat de nos recherches.

| | Milles carrés. | Lieues carr. | Population. | Habitans par lieues carrées |
|---|---|---|---|---|
| Bohême . . . . | 960 | 2,500 | 3,000,000 | 1,200 |
| Moravie . . . . | 418 | 1,161 1/9 | 1,400,000 | environ 1,206 |
| Silésie autrich | 83 | 230 5/9 | 280,000 | environ 1,217 |
| | 1,401 m. c. | 3,891 2/3 | 4,680,000 | |

Il paraît, en comparant ce tableau avec ceux des autres parties de la monarchie autrichienne, que ces pays offrent

(1) Cette mensuration a été fortement critiquée.

la plus grande population proportionnelle, le duché de Venise seul excepté. Voici quelques détails authentiques sur cet objet. En 1789 on compta en Bohême 2,852,463 individus; l'énumération de 1793 donna 2,939,053, ce qui fait une augmentation annuelle de 21,647. Les listes de naissance et de mortalité donnent, pour ces dernières années, une augmentation encore plus considérable; savoir: 34,953 pour 1797; 44,780 pour 1798 et 24,938 pour 1799. En général, il naît 120—130,000 individus, et il n'en meurt que 100,000, Malgré les circonstances de la guerre, nous pouvons regarder trois millions comme le moindre nombre d'habitans qu'on puisse aujourd'hui assigner à la Bohême. Le nombre des juifs est comme 1 à 61.

La Moravie avait, en 1775, d'après les listes officielles, 1,134,674 habitans, parmi lesquels 23,382 Juifs. Le professeur de Luca donne, pour 1789, une population de 1,262,042. Dans les années de 1785, 1789, il était né 58,235, et mort 39,483 par an, ce qui fait un accroissement annuel de 18,752 individus. La population devrait donc, en 1801, monter à environ 1,480,000. Rabattons 80,000, à cause de la guerre.

La Silésie-Autrichienne n'avait en 1776 que 247,046 habitans, en 1789 on compta 270,800. Dans les années 1785 1789, les naissances avaient été au nombre de 9,792 et les décès au nombre de 6,885, ce qui fait une augmentation annuelle de 2,906 individus. Cependant nous n'avons porté la population qu'à 280,000, vu la diminution que la guerre doit avoir occasionnée.

Si la population continue d'augmenter dans la même proportion, la Bohême, la Moravie et la Silésie autrichienne auront, en 1820, environ 5,700,000 habitans, ou 1,465 par lieue carrée.

Climat, Sol et Terrain, Fleuves et Montagnes. — Ces pays ont en général un climat plus stable, plus salubre et plus agréable que la France septentrionale, quoique situés sur la même latitude commune. Cependant, l'hiver y est beaucoup plus rigoureux, sur-tout dans les hautes montagnes.

La Bohême est un bassin presque rond, élevé, entouré d'une chaîne de montagnes granitiques, dont les Sudetes,

vers Nord-Est, renferment les sommets les plus élevés, tels que Schnekoppe, haut de 4,800 pieds, Tafelfichte de 3,380 pieds, et autres. La partie la plus élevée et la plus nue de cette chaîne s'appelle, en allemand, *Riesen Geburge*, c'est-à-dire, monts des géans. Les Sudètes s'abaissent vers le Sud-Est, et cette chaîne intermédiaire, qui les lie d'un côté aux Alpes Carpathiennes, et de l'autre aux montagnes de Maunhart, en Autriche, et de Carlsberg, dans le Midi de la Bohême, s'appelle par un nom général *Montagnes de Moravie*, parce qu'elles embrassent ce pays de deux côtés, ou *Gesenker-Geburge*, c'est-à-dire, montagnes abaissées. Malgré cette dénomination, la chaîne qui parcourt la Silésie autrichienne a une élévation considérable; à Jablunka l'élévation augmente subitement, et on regarde ce point comme le commencement des Alpes Carpathiennes. J'ai nommé les montagnes de Carlsberg dans le Midi de la Bohême; c'est proprement le commencement de la forêt de Bohême ou Bœhmer-Wald, chaîne de monts granitiques, moins élevés que les Sudètes, et couverts jusqu'aux sommets de végétabiles. A l'Ouest, on trouve le Fichtel-Geburge, qui est haut de 3,630 pieds de Rhin, et d'où partent, comme d'un centre commun, les trois chaînes qui séparent la Franconie de la Saxe, ainsi que la Bohême de la Saxe et de la Bavière. Les montagnes entre la Saxe et la Bohême, nommées *Ertz-Geburge*, c'est-à-dire, monts métalliques, joignent dans la Lusace les Sudètes. Les plus hauts sommets de l'Ertz-Geburge se trouvent dans les cercles de Lentmeritz; le Donnersberg a 416, et le Geltsch 345 toises de haut.

La Bohême appartient toute entière à la région hydrographique de l'Elbe; la Moravie fait partie de l'empire du Danube, et la Silésie autrichienne voit commencer ceux de l'Oder et de la Vistule.

Un seul débouché pour toutes leurs eaux; voilà une singularité qui est commune à la Bohême et à la Moravie.

L'Elbe, en bohémien, Labe, reçoit toutes les rivières de la Bohême, parmi lesquelles la Moldau, l'Eger et l'Iser. L'Elbe prend son origine parmi les Sudètes; onze sources se réunissent dans la prairie de Navor; la rivière, formée par leur réunion, se précipite majestueusement d'une

hauteur de 250 pieds, dans une vallée profonde, qui porte le nom de l'Elbe; grossie ensuite par toutes les eaux du pays, qu'elle parcourt en demi-cercle, elle se fraye une issue à travers les rochers de Pirna, et entre dans la plaine saxonne.

Plusieurs savans allemands croient que toute la Bohême a originairement été une mer intérieure, qui, par quelque révolution physique, a trouvé une issue. Nous abandonnons cette hypothèse à l'examen des géologistes.

Le *March*, ou, par son vrai nom esclavon, la Morawa, rend à la Moravie le même service que l'Elbe à la Bohême. La Hanna, la Teya, et autres rivières, s'écoulent dans ce fleuve, qui, lui-même, après avoir séparé l'Autriche de la Hongrie, se jette dans le Danube.

Il n'y a dans ces pays aucun objet qui doit plus éveiller l'attention des naturalistes, que le labyrinthe des rochers, près Adersbach, dans le cercle de Konigingrætz. Des milliers de pierres de grès, posées perpendiculairement, hautes de 100 à 200 pieds, et d'une périphérie égale à la moitié de leur hauteur, formant ainsi de grandes tours carrées, occupent un espace d'une lieue $\frac{2}{3}$ en longueur sur une demi-lieue en largeur. L'entrée, dans ce groupe immense, ressemble à celle d'un amphithéâtre; des arbres et des arbustes épars contrastent par leur verdure avec les masses grisâtres des rochers; les formes de ceux-ci sont bizarrement variées. Un ruisseau serpente au milieu de cette scène unique; bientôt il se précipite dans une grotte, où semble siéger l'effroi; l'écho de cent rochers répète le bruit de cette superbe cascade.

Quelle est l'origine de ce phénomène presqu'unique dans la nature? Cet amas de rochers a-t-il servi de base à une montagne, dont les eaux anciennement ont enlevé les traces? ou est-ce le produit d'une révolution plus extraordinaire? Ces rochers sont-ils d'origine neptunique ou volcanique? Voilà des questions que nous laissons à débrouiller aux géologues-minéralogistes, en leur recommandant les ouvrages suivans.

E. F. Bucquoy *das Steingeburge bei Adersbach*, etc., c'est-à-dire: Sur la montagne des pierres près Adersbach; à Bunzlau, 1778, in-8°.

G. Langhans *beschreibung*, etc. c'est-à-dire, Description des rochers d'Adersbach; à Breslau, 1789, in-4°.

Nous devons encore remarquer que l'intérieur de la Bohême est parsemé de montagnes isolées d'une forme conique ; surmontées pour la plupart de vieux châteaux, elles donnent au pays un air singulièrement romantique.

Près d'Egra, on trouve un volcan éteint dans une montagne, nommée *Kamberg*.

Une autre production volcanique se trouve dans le cercle de Bunzlau près d'Aicha. C'est un mur de basalte, d'une hauteur et d'une épaisseur considérables, qui sort d'un stratum de pierre de grès. Le peuple l'appelle la muraille du diable.

Nous parlerons dans les articles topographiques des eaux amères et aigres, ainsi que des bains chauds, que toute la Bohême et la Moravie possèdent en grand nombre.

La Moravie offre une autre curiosité naturelle dans l'espèce d'encens ou de myrrhe fossile qu'on y trouve dans certains terrains. C'est probablement une sorte d'ambre jaune. Il serait fort à désirer qu'on examinât plus exactement cette production singulière.

Le sol de la Bohême consiste en général dans un limon gras dont la fertilité surpasse toute idée. Les montagnes secondaires, qui s'avancent dans l'intérieur, ne prennent que peu-à-peu un caractère plus stérile. On peut dire la même chose de la Moravie ; mais le sol de la Silésie autrichienne contient peu de bons terrains.

Productions des trois règnes.—Ces pays ont eu leur bonne part aux libéralités de la nature. Quant au règne minéral, tous les métaux s'y trouvent, quoiqu'en plus ou moindre quantité. Les mines d'or dans les cercles de Kaurzim et de Prachin sont épuisées ; quelques rivières charient des grains de ce métal, mais en petite quantité. L'argent abondait autrefois dans les mines de Kuttenberg, mais elles sont maintenant inondées ; on en trouve quelques-unes moins importantes dans les cercles de Pilsen et de Bechin, ainsi que dans le district d'Elnbogen. Dans ce dernier district, à Dreyhacken, se trouve aussi la meilleure mine de cuivre. Le cuivre de Bohême est très-souvent et le plomb toujours mêlé d'un peu d'argent. Les mines de fer sont disséminées sur toute la surface de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie autrichienne ; ces deux dernières n'ont qu'une petite quantité d'autres minéraux.

Les mines d'étain, qui se trouvent dans les montagnes qui

séparent la Bohême de la Saxe, sont aussi importantes que remarquables. Elles sont les plus orientales de toute l'Europe; il faut même chercher jusqu'au Japon avant que d'en trouver d'autres vers l'Est. L'étain de Bohême, sur-tout celui de Schlackenwalde, est autant estimé que celui d'Angleterre. La Bohême fournit suffisamment tous les Etats autrichiens de ce métal. Il y a dix mines d'étain dans le cercle de Saatz et deux dans celui de Lentmeritz.

On évalue le produit de toutes ces mines, sans y comprendre le fer, à un million de florins de Vienne.

Le vif-argent n'est pas en assez grande quantité pour suppléer aux frais de l'exploitation.

Le cobalt abonde en plusieurs endroits, et le produit annuel qui est de 11,000 quintaux, pourrait être porté plus haut si un débit plus grand l'exigeait

Il y a beaucoup de zinc, de l'arsenic, de la calamine et un peu d'antimoine. On cuit annuellement 3000 quintaux d'alun, sur-tout à Concasotau et à Falckenau. On trouve aussi du soufre et du vitriol. Il y a plusieurs terrains nitreux.

Les charbons de terre se trouvent en plusieurs endroits, et il y a de la bonne tourbe.

La Bohême manque de sel; du moins on regarde les dépôts qui s'en trouvent, comme trop peu considérables pour mériter l'attention.

On trouve en plusieurs endroits de la bonne terre sigillée, de la terre à porcelaine, de la craie, de la chaux, etc., etc.

Il y a en Bohême, et même en Moravie, des beaux marbres (sur-tout à Tetin, dans le cercle de Béraun) du jaspe et du porphyre en abondance. On y rencontre de l'asbeste, du serpentin, de l'albâtre et autres objets.

Les diamans de la Bohême ne cèdent pas en éclat, mais seulement en dureté à ceux de l'Inde. Il en est de même des rubis, des chrysolithes, des émeraudes, des saphirs, des topazes et des autres pierres précieuses qu'on y trouve. Mais quant aux grenats, on est d'accord qu'ils égalent, s'ils ne surpassent pas, ceux de l'Orient. C'est à Winitschick, dans le cercle de Kaurzim, et à Dlaschourtz, dans celui de Lentmeritz, qu'on trouve les meilleurs. Les grenats rouge de sang passent pour les plus beaux. On les trouve depuis la grosseur d'un grain de millet jusqu'à celle d'une grosse noisette. Les améthystes et les topazes,

topazes, les onyx et les agathes se trouvent aussi en Moravie.

Quoiqu'il y ait beaucoup de districts où l'agriculture et le jardinage sont négligés, et quoiqu'on trouve souvent des champs incultes, la Bohême et la Moravie produisent en abondance des blés, des légumes, toutes sortes de végétaux, des fruits d'une qualité supérieure, de très-beau lin et chanvre, et le meilleur houblon de l'Europe. Toutes ces richesses sont ici le don de la nature bienfaisante; l'industrie humaine contribue, peu soit à les augmenter, soit à les améliorer.

On croit que la Bohême et la Moravie produisent par an deux millions minots de Vienne de froment, dix millions de blé, quatre millions d'orge, huit millions d'avoine. Il y avait en Bohême, en 1786, 7,700,000 pieds d'arbres.

Parmi les vins de Bohême, on distingue ceux de Melnik et de Podskalky. Ce dernier est rouge, agréable et capiteux; il est ordinairement trouble, et se conserve rarement au-delà d'une année.

La Moravie méridionale a de même plusieurs vins très-estimés, entr'autres celui de Poleschowitz. Mais ni l'un ni l'autre de ces pays, n'en produit assez pour leur consommation.

On cultive en quelques endroits, du safran, du gingembre, du tabac, mais en petite quantité.

La Bohême est presque entourée des montagnes, qui, outre une quantité infinie d'herbes médicinales, portent des pins, des sapins et autres arbres; il y a aussi de grandes forêts de chênes dans l'intérieur de ce royaume et dans les parties les plus basses de la Moravie.

La Silésie autrichienne a peu de blé, mais des forêts très-considérables. La culture des bêtes à cornes fait le principal soutien des habitans de cette province, ainsi que de la partie la plus élevée de la Moravie. Dans la Bohême, cette branche d'économie est négligée, excepté dans le seul cercle de Kaurzim.

La race de chevaux, au contraire, est bonne en Bohême, et il y a beaucoup de haras, qui fournissent des étalons à la Moravie, où les chevaux, en général, sont d'une taille petite et difforme.

On nourrit en Bohême beaucoup de porcs, d'oies, de canards et de poules. Le district de Hanna, en Moravie, se distingue sur-tout par l'abondance de ces animaux. Les ruches sont aussi en plusieurs cercles d'un produit considérable; la Bohême en comptait 20,257 en 1791.

La laine des moutons bohémiens n'est pas fine, et l'on ne l'emploie que pour les étoffes les plus communes. Cependant, le grand nombre de bêtes à laine rend cette branche de commerce très-intéressante.

On cherche à annoblir la race originaire au moyen des béliers de Padoue. Les cercles de Budueis, de Rakonitz et de Béraun, ainsi que les terres immenses des princes de Lichtenstein, se distinguent dans cette partie de l'économie.

Toutes ces provinces abondent en gibier, sur-tout en sangliers et en lièvres. Le poil des lièvres bohémiens est le meilleur qu'on puisse avoir pour les chapeaux; les chapeliers du pays consomment annuellement 40,000 peaux. Les faisans de Bohême sont renommés.

On trouve dans les montagnes, des ours et des loups. Busching parle d'une espèce de petits *léopards* qui doivent se montrer quelquefois dans la Moravie, et que l'on appelle en esclavon *rissowe*. Les auteurs modernes ne disent rien sur cette espèce d'animal.

Les nombreux étangs et fleuves de la Bohême fourmillent d'excellent poisson. La Moravie méridionale en produit également.

On trouve de très-belles perles dans les rivières d'Ottowa et de Wattawa.

Pour donner une idée de la proportion qui existe en Bohême entre les différens genres d'économie rurale, je donnerai ici le tableau officiel suivant.

La Bohême avait en 1786 :

| | | |
|---|---|---|
| Terres labourables. . . . | 3,609,360 acres | 776 tois. car. |
| Etangs de poissons. . . | 67,115 —— | 1,373 ——— |
| Champs. . . . . | 220,136 —— | 1,393 ——— |
| Prairies. . . . . | 798,393 —— | 1,066 ——— |
| Jardins. . . . . | 85,712 —— | 722 ——— |
| Etangs employés comme prairie. . . . . | 65,515 —— | 970 ——— |
| Pâturages et bruyères. . | 613,131 —— | 1,209 ——— |
| Vignobles. . . . . | 4,482 —— | 672 ——— |
| Bois. . . . . | 2,319,811 —— | 557 ——— |
| TOTAL . . . . . | 7,783,660 acres | 8,738 tois. car. |

DIVISION POLITIQUE. — Je vais donner un tableau de cet article, pour faciliter les recherches du lecteur.

## BOHÊME.

A. La capitale *Prague*, qui fait un département à part.

| B. Seize CERCLES, savoir: | Chefs-Lieux. | Villes. | Bourgs. | TERRES Seigneuriales. |
|---|---|---|---|---|
| De N. E. E. et S. E. — 1 Bunzlau (Bohême. *Boeslawsky Krag*) | Jung-Bunzlau. | 12 | 31 | 58 |
| De N. E. E. et S. E. — 2 Biczou | Gitschin | 13 | 14 | 45 |
| De N. E. E. et S. E. — 3 Kœnigingrœtz (*Hradeczkey Krag*) | *Idem.* | 17 | 20 | 40 |
| De N. E. E. et S. E. — 4 Chrudim | *Idem.* | 8 | 25 | 26 |
| De N. E. E. et S. E. — 5 Kaurzim | à Prague. | 9 | 28 | 96 |
| De N. E. E. et S. E. — 6 Czaslau | *Idem.* | 6 | 36 | 80 |
| De N. E. E. et S. E. — 7 Tabor | *Idem.* | 21 | 13 | 57 |
| De S. et O. — 8 Budweis (*Budjagowitzky Krag*) | *Idem.* | 9 | 26 | 27 |
| De S. et O. — 9 Prachin | Pisek. | 16 | 20 | 80 |
| De S. et O. — 10 Klattau | *Idem.* | 5 | 19 | 54 |
| De S. et O. — 11 Pilsen (*Plzensky Krag*) | *Idem.* | 11 | 21 | 56 |
| De O. et N. — 12 Ellbogen, avec le District d'Egra (*Loketsky Krag*) | *Idem.* | 23 | 16 | 53 |
| De O. et N. — 13 Saatz (*Zatetzkey Krag*) | *Idem.* | 19 | 8 | 57 |
| De O. et N. — 14 Béraun | *Idem.* | 10 | 22 | 76 |
| De O. et N. — 15 Rakonitz | Schlan | 7 | 0 | 60 |
| De O. et N. — 16 Leutmeritz (*Litomirsky Krag*) | *Idem.* | 17 | 24 | 67 |
| TOTAUX | | 203 | 330 | 937 |

## MORAVIE.

| Six CERCLES, savoir: | VILLES royales. | VILLES médiates. | BOURGS. |
|---|---|---|---|
| 1 Ollmutz (Moravie. *Holomautzky Krag*) | 2 | 28 | 21 |
| 2 Brunn (*Brnozky Krag*) | 1 | 14 | 46 |
| 3 Iglau (*Gihlausky Krag*) | 1 | 5 | 18 |
| 4 Znaym | 1 | 7 | 36 |
| 5 Prerou (*Prserousky Krag*) | ..... | 26 | 6 |
| 6 Hraditsch | 2 | 10 | 23 |
| TOTAUX | 7 | 90 | 150 |

## SILÉSIE AUTRICHIENNE.

| | | |
|---|---|---|
| 1 | Cercle de Jœgerndorf. . . | 25 villes médiates, un bourg, 536 villages, avec 3,720 maisons. |
| 2 | ——— de Teschen . . . . | |

Nous observons que les cercles de Bohême ont anciennement été au nombre de douze, et ceux de la Moravie de cinq. Les cercles de Moravie ont encore subi quelques nouveaux changemens, ce qui fait que nous ne pouvons pas garantir le nombre des bourgs dans notre table comme parfaitement exact.

D'après les tables de Schaller ( 1785—1790 ), on comptait en Bohême 191 villes, parmi lesquelles 27 royales, 9 dites de l'apanage des reines, et 22 villes de mines, 334 bourgs et 13,932 villages et maisons isolées. Il y avait 41 villes et bourgs, et 516 châteaux en ruine. Le terrain était, d'après la dernière mensuration officielle, distribué de cette manière :

| | | |
|---|---|---|
| A la couronne. . . . . | 177,774 | arpens ou acres. |
| Aux couvens supprimés, tant des jésuites que d'autres. . | 161,795 | |
| Aux couvens existans et autres fondations pieuses. . . . . | 210,807 | |
| Aux fondations séculières. . | 23,527 | |
| Domaines des seigneurs. . . . | 2,645,311 | |
| Terres des vassaux. . . . . | 4,551,116 | |
| | 7,769,610 | arpens (1). |

La Moravie doit, en 1775, avoir eu 3,110 villages, qui, avec les villes et bourgs, contenaient 187,847 maisons ; mais il y a eu seulement dans les quatre premières années du règne de Joseph II, plus de 60 nouveaux villages de bâtis.

Villes, Chateaux, Forteresses *du centre et du Nord-Est de la Bohême.* — *Prag* ( *Prague* ), capitale et siége des

(1) La différence légère qui existe entre ce tableau et celui que nous avons donné plus haut, provient de ce qu'il y a des terrains non occupés, comme bruyères, etc. etc.

administrations générales du royaume, ainsi que d'un archevêque. Cette ville contient, dans une périphérie de cinq lieues, 3,200 à 3,300 maisons et 80,000 habitans, sans le militaire; elle est composée de sept parties distinctes, savoir: 1°. Le Hradschin ou le château; 2°. la vieille ville; 3°. la nouvelle ville; 4°. petite Prague; 5°. le Smichof, fauxbourg; 6°. la ville juive; 7°. le Wisselrad. Le premier, le quatrième et le cinquième de ces quartiers sont situés sur la gauche, les autres sur la droite de la rivière de Muldaw. Le pont qui joint ces deux parties de la ville ensemble, est le plus long de toute l'Allemagne. On évalue sa longueur à 1,790 pieds, sa largeur à 35 et demie. Il a 16 arches, et son parapet est orné de 28 statues de Saints.

Le Hradschin, situé sur une montagne escarpée, comprend le château-royal, qui est immense mais irrégulier, l'église cathédrale de Saint-Veit, avec un trésor considérable, et le tombeau de Saint-Jean de Nepomucène, le magnifique palais archi-épiscospal, et l'observatoire de Tycho-Brahé.

Dans la petite Prague, qui est la plus ancienne partie de la ville, on remarque la belle église de Saint-Nicolas, le palais du gouvernement, ci-devant une maison professe des jésuites, l'hôtel des comtes de Nostitz avec une belle galerie de tableaux et un superbe obélisque en honneur de la Sainte-Trinité.

La vieille ville renferme les bâtimens de l'université, qui a été fondée en 1347, et qui comptait autrefois 6,000 à 7,000 étudians. Elle possède une bibliothèque belle et nombreuse, un bon cabinet d'histoire naturelle, et un observatoire situé à 12 deg. 5 min. long. Est de Paris, et à 50 deg. 5 min. 23 sec. lat. boréale. On remarque encore dans ce quartier la belle église de la Sainte-Croix, le séminaire-général du royaume, le théâtre, et le palais des comtes Clam-Gallas. Le magnifique collége des jésuites est changé en caserne militaire.

Un petit terrain, séparé de la vieille ville par un mur, forme la ville juive. Les individus de cette petite ville sont au nombre de 8000; ils ont leur magistrat, leur hôtel de ville et une grande imprimerie; ils exercent tous les métiers et jouissent de priviléges considérables.

La nouvelle ville entoure la vieille en demi-cercle; elle a

des rues larges et tirées au cordeau. On y trouve un institut pour les sourds-muets.

Au Sud de la nouvelle ville se voit le Wissehrad, ou la première résidence des anciens souverains de la Bohême. C'est un château ruiné, sur un rocher escarpé près la Moldaw. On l'a fortifié de nouveau; c'est aujourd'hui la citadelle de Prague, et l'on y voit un arsenal très-bien garni.

Prague est le centre de tout le commerce de la Bohême, et le siége de plusieurs bonnes manufactures, de trois gymnases et de deux sociétés savantes. Cette ville compte 92 églises et chapelles, une église luthérienne, 3 synagogues et 68 beaux palais. Elle est fortifiée; mais il faut une armée pour la défendre.

On voit tout près de cette ville les champs de bataille de 1720 et de 1757.

*Jung-Bunzlau*, (*Boh. Mlada-Boleslaw*) ville royale sur l'Iser. Elle a un gymnase et 382 maisons.

*Reichenberg*, ville qui en 1796 avait 1,115 maisons et 10,000 habitans. Elle appartient aux comtes Clam-Gallas; c'est, en industrie, la première, et en grandeur, la seconde ville du royaume. (*Voyez* l'article MANUFACTURES, dans le sixième chapitre).

*Friedland*, bourg seigneurial de 363 maisons. La seigneurie dont il est le chef-lieu, fut érigée en duché en faveur du fameux général Wallenstein.

*Turnaw*, ville seigneuriale de 306 maisons et 2,200 habitans; c'est ici qu'on fabrique les fausses pierreries, connues sous le nom de pierres de Bohême.

*Niemes*, 377 maisons; *Zwickaw*, 238 maisons; *Lissa*, 327 maisons; *Gabel*, 311 maisons, appartiennent tous à des seigneurs.

On voit par-là combien sont importantes les possessions de la haute noblesse austro-bohémienne. Telle seigneurie bohémienne figurerait à côté du margraviat de Bade ou du duché de Saxe-Gotha. Tel château des princes de Lichtenstein ou de Schwarzenberg égale Chantilly ou Saint-Cloud.

*Neu-Bidschou*, ville royale de 379 maisons, et ci-devant chef-lieu du cercle de ce nom.

*Gitschin*, jolie ville seigneuriale, de 315 maisons, avec un grand château, est à présent le siége de l'administration

du cercle de Bidschow, où d'après l'orthographe bohémienne *Biczow*.

*Hohnclbe*, ville de mines, seigneuriale, et très-manufacturière. Elle a 357 maisons. Les sources de l'Elbe ne sont pas éloignées de cette ville.

*Langenau*, village, long de trois lieues, et contenant 443 maisons.

*Kœnigingrœtz*, en bohémien *Kralowe Hradetsch*, ville royale, bien fortifiée, et comprenant avec ses faubourgs 717 maisons. On y remarque la belle église cathédrale.

*Josephstadt*, communément appellé par son ancien nom *Pless*, nouvelle forteresse bâtie en 1780, à l'endroit où la Metawa se jette dans l'Elbe. Joseph II, ayant dans la guerre de 1778 reconnu les meilleurs endroits pour établir des forteresses, fit bâtir en même-tems *Josephstadt* et *Therésienstadt* qui, avec *Egra*, forment un triangle et couvrent la Bohême contre toute attaque du côté du Nord.

*Jaromierz*, 438 maisons; *Koniginhof*, 343 maisons; *Trautenau*, 305 maisons: villes de l'appanage des reines.

*Braunau*, ville appartenante à un couvent de bénédictins; elle a 415 maisons, et 2,800 habitans; l'église du couvent est superbe.

*Reichenau*, ville appartenante aux comtes de Kollourath; elle a 432 maisons, de bonnes manufactures, et un superbe château, dont la bibliothèque et la galerie de tableaux méritent d'être vues.

*Dobruschka*, ville commerçante de 363 maisons, appartient aux comtes de Colloredo.

*Grulich*, 318 maisons; *Senftenberg*, 309 maisons; *Kostelwz*, 298 maisons; et plusieurs autres villes seigneuriales.

*Kukus*, bourg, avec une superbe église et un hôpital où l'on reçoit annuellement 500—600 malades.

Villes, Forteresses, Chateaux du S. E. et S. O. de la Bohême. — Je comprends dans cette division les huit cercles situés depuis l'extrémité orientale de la Bohême jusqu'à la pointe occidentale, en allant par le sud. J'observe l'ordre que j'ai suivi dans les divisions politiques.

*Chrudim*, ville royale de 623 maisons, chef-lieu d'un cercle, bien bâtie et peuplée de 4,700 âmes.

*Hohenmauth*, 585 maisons, et *Policzka*, 439 maisons; villes de l'apanage des reines.

*Landskron*, ville manufacturière de 531 maisons, chef-lieu d'une seigneurie qui appartient aux princes de Lichtenstein.

*Leutomischel*, ville appartenante aux comtes de Waldstein; elle a 439 maisons, de bonnes manufactures et un joli château.

*Pardubitz*, ville bien bâtie, et contenant 551 maisons.

*Skutch*, 443 maisons, et *Hlinsko*, 374 maisons, appartiennnent aux comtes de Kinsky.

*Zdechowitz*, magnifique château des princes de Paar.

*Hermanstadt*, en bohémien, *Herzman-Miestecz*, ville de 265 maisons, appartenante aux comtes de Spork; il y a un joli château avec une bonne bibliothèque.

*Kaurzim*, la plus ancienne des villes libres, royale, contenant 255 maisons. L'administration du cercle de Kaurzim siége à Prague, parce que cette capitale anciennement fit partie de ce cercle.

*Eule*, petite ville royale, dont les environs anciennement des riches mines d'or.

*Kolm*, ville royale, de 400 maisons, avec plusieurs manufactures. Entre Kolm et Planian, Frédéric II fut entièrement défait en 1757.

*Mieschitz*, village, élégamment et régulièrement bâti, avec un magnifique château appartenant aux comtes de Nostitz.

*Kundraticz*, très-joli château.

*Czaslau*, ville royale de 283 maisons, chef-lieu d'un cercle du même nom.

*Kuttna-Hora* ou *Kuttenberg*, 716 maisons, *Deutsch-Brod*, 361 maisons, villes libres, royales: la première est fameuse par ses mines, dont les plus riches sont inondées. Parmi les 15 églises de Kuttenberg, il y en a une des plus grandes et des plus belles de toute l'Allemagne.

*Polna*, ville municipale, sous la protection des princes de Dietrichstein; elle a 388 maisons et de bonnes manufactures.

*Chotieborz*, 334 maisons, et *Humbolecz*, 312 maisons; bourgs seigneuriaux avec des châteaux.

*Neuhof*, *Schrittens* et plusieurs autres châteaux magnifiques et élégans, avec des grands bourgs.

*Selau* et *Sedlecz*, deux superbes et célèbres abbayes, dont la dernière a été supprimée.

*Chotusitz*, bourg renommé par une victoire des Prussiens en 1742.

*Tabor*, ville fondée par les Hussites en 1420; ils y avaient leur camp; comme la ville fut bâtie sur le modèle de celui-ci, ils lui donnèrent un nom qui en bohémien signifie un camp. Un parti des Hussites s'appela dans la suite *Taborites*. Cette ville qui a 387 maisons, est chef-lieu d'un cercle.

*Pilgram*, ville royale de 348 maisons; *Patzow*, ville de 332 maisons, conquise par Joseph II, sur les moines. Ces deux villes ont quelques bonnes manufactures.

*Bechin*, ville de 208 maisons, appartenant aux princes de Paar. Gette ville était autrefois chef-lieu d'un cercle qui comprenait ceux de Tabor et de Budwer. On y voit un magnifique château.

*Neuhaus*, en bohémien Hradetz-Gindrischu, ville seigneuriale, appartenant aux comtes de Czernin, ornée d'un château et d'une superbe église.

*Neu-Fistritz*, 244 maisons; *Kameniez*, 200 maisons; *Kœnigseck*, 209 maisons; *Jung-Woschitz*, 202 maisons, bonnes villes seigneuriales, avec des beaux châteaux.

*Budweis*, ville royale de 632 maisons et 4,900 habitans, bien bâtie, et chef-lieu d'un cercle. Les bains de Dobra-Woda (c'est-à-dire eau-bonne) sont situés dans sa banlieue.

*Krumaiv*, ville municipale, sous la protection des princes de Schwarzenberg; elle a 547 maisons, 3,300 habitans, de bonnes manufactures et un très-grand château. La seigneurie dont elle est le chef-lieu, renferme le canal de Schwartzenberg, par lequel la Moldaw et le Danube, et conséquemment la Mer-Noire et la mer d'Allemagne, communiquent ensemble.

*Sobieslau*, 307 maisons, et *Wittingau*, 259 maisons, appartiennent de même aux princes de Schwarzenberg.

*Moldau-Tein*, ville de 291 maisons, appartenant au siége archi-épiscopal de Prague.

*Dirna*, superbe château des comtes de Wratislaw.

*Pisek*, ville royale de 319 maisons, chef-lieu du cercle de Prachin.

*Schuttenhofen*, ville royale de 359 maisons; *Reïchenstein*, ville près de mines d'or, autrefois très-riche; *Strakonitz*, ville de 327 maisons, appartenant aux chevaliers de Malte, et plusieurs bourgs considérables.

*Hussinetz*, bourgade où naquit le célèbre et malheureux Jean-Huss.

*Klattau*, 455 maisons, et *Tauss*, 430 maisons; villes royales; la première est chef-lieu d'un cercle.

*Bischof-Teinitz*, ville manufacturière, avec un magnifique château; elle appartient aux comtes de Trauttmannsdorf.

*Pilsen*, chef-lieu d'un cercle. C'est une jolie ville royale de 457 maisons et 5,000 habitans; elle fait un commerce considérable.

*Plan*, belle ville de 428 maisons, avec des mines et des manufactures. Elle appartient aux comtes de Sinzendorf.

*Tachau*, ville de 417 maisons, chef-lieu d'une seigneurie des comtes de Windisch-Gratz, avec une église.

*Tepla*, ville et seigneurie, appartenant à une célèbre abbaye du même nom, dans laquelle on remarque la belle bibliothèque et la magnifique église. Cette seigneurie contient 30 sources minérales et salées; on en tire le sel connu sous le nom de Tepla et d'Auschowitz.

*Chotieschau* et *Kladrau*, deux autres riches et superbes abbayes, n'ont pas eu le bonheur d'échapper à la main réformatrice de Joseph II.

Villes, Chateaux, Forteresses, etc. — Dans le Nord-Ouest de la Bohême.

*Ellbogen*, ville royale de 242 maisons, située sur un rocher que la rivière d'Eger baigne de trois côtés. C'est le chef-lieu d'un cercle, composé de trois parties distinctes, savoir: 1°. le cercle d'Ellbogen, proprement dit; 2°. le territoire d'Eger; 3°. la seigneurie d'Asch. On peut encore regarder le district de Frays, possédé en communauté par la Bavière et la Bohême, comme faisant partie de ce cercle.

*Egra* ou *Eger*, ville royale, bien fortifiée, mais dominée par les hauteurs d'alentour; elle est bien bâtie, et contient dans 740 maisons près de 9,000 habitans. Les eaux minérales d'Egra sont célèbres. Cette ville était autrefois libre et impé-

riale ; les Bavarois et les Bohémiens se la disputèrent long-tems, mais depuis 1322 elle est restée aux derniers, qui lui donnent le nom de Chebbe ou Hebbe.

*Carlsbad* (en bohémien Wary), ville de 380 maisons et de 3,000 habitans. Ses bains et ses sources minérales sont renommées dans toute l'Europe. La principale source est appelée le Prudel ; d'après les observations du docteur Springsfeld, sa chaleur est de 151 degrés du thermomètre de Fahrenheit. Son eau ne contient ni fer ni soufre, mais un sel alkali, un sel moyen amer, dont les cristaux sont pointus et de figure prismatique, une terre alkaline et sélénitique; elle a le goût d'un bouillon faible, sans sel. Le Muhlenbad est moins chaud; le New-Brunn ou source nouvelle, l'est encore moins; ses eaux ressemblent à celles d'Aix-la-Chapelle. Le Bruch-Sauerling a des eaux froides, d'un goût aigrelet et ferrugineux. Nous parlerons autre part des fameuses manufactures de cette ville.

*Joachinisthal*, ville royale de mines; elle a 617 maisons, elle est le siége d'un tribunal de mines, et chef-lieu d'un district qui comprend *Weipert*, 305 maisons, *Platten*, 186 maisons; *Gottesgabe*, 130 maisons, et plusieurs autres villes de mines ; l'argent, l'étain et le colbalt y abondent.

*Schlackenwald*, ville royale de mines, avec 456 maisons, et un district riche en excellent étain; on y trouve les villes de *Schonfeld*, 315 maisons, et *Lauterbach*, 129 maisons.

*Graslitz*, ville de mines, de 443 maisons, appartenant aux comtes de Nostritz, ainsi que *Falckenaw*, ville de 290 maisons, avec un château remarquable et beaucoup de grands bourgs. Le vitriol et le cuivre dominent dans les mines de ces seigneuries.

*Duppau*, 225 maisons ; *Kœnigsberg*, 258 maisons, *Luditz*, 228 maisons ; *Buchau*, 205 maisons ; Neudeck, 258 maisons, *Schlackenwerth*, 218 maisons, et autres bourgs industrieux, bien bâtis, appartenans à différens seigneurs, qui les ont, en partie, orné de magnifiques châteaux.

*Asch*, bourg de 420 maisons, chef-lieu d'une seigneurie qu'on a long-tems regardée comme immédiate, mais elle relève maintenant de la couronne de Bohême.

*Saatz*, en Bohême. *Zatecz*, ville royale de 530 maisons et de 3,500 habitans, chef-lieu d'un cercle. On doit ici remar-

quer une machine hydraulique, très-ingénieuse, et la situation romantique de la ville.

*Commotau*, 536 maisons, 5,200 habitans; *Kaaden*, 454 maisons; *Brux*, 406 maisons, villes royales, industrieuses et bien bâties.

*Sedlitz* et *Seidschitz*, villages renommés par leurs eaux aigres, dont on tire un sel purgatif. La première source fut découverte en 1724 par le célèbre médecin Hoffmann. Les sources sont en grand nombre, mais toutes à peu de distance du grand marais de Serpina, auquel sans doute elles doivent leur origine; car lorsque ce marais, qui est long de deux lieues, se dessèche pendant l'été, on y creuse des puits, et on en tire des eaux aussi aigres que celles des sources.

*Rothenhaus*, aux comtes de Rotenhahn, et *Schœnhof*, à ceux de Cernini, se distinguent parmi les magnifiques châteaux dont la Bohême est parsemée. On admire sur-tout le parc de Schœnhof.

*Béraun*, ville royale de 243 maisons, régulièrement bâtie, et chef-lieu d'un cercle.

*Karlstein*, vieux château, autrefois regardé comme une place forte. On y conserve les joyaux de la couronne.

*Saint-Jean sous le roc*, village avec un très-beau couvent de Bénédictins. On y admire une caverne magnifique, dont l'entrée aboutit à une vallée des plus romantiques.

*Dobrzisch*, *Horczowitz*, *Konopischt* et autres châteaux dont on vante la beauté.

*Rakonitz*, petite ville royale, et autrefois chef-lieu d'un cercle qui contient les magnifiques châteaux et parcs d'Ober-Berschkowitz, de Lana, de Budenitz et autres. Le premier est sur-tout de la plus belle architecture.

*Schlan*, ville manufacturière de 494 maisons, fortifiée, et siége de l'administration du cercle de Rakonitz.

*Lentmeritz*, très-jolie ville royale de 515 maisons et 3,000 habitans. Elle a un pont de pierre, long de 823 aunes de Vienne, qui traverse l'Elbe.

*Thérésienstadt*, nouvelle forteresse dont nous avons parlé à l'occasion de Josephstadt. On la regarde comme un chef-d'œuvre d'architecture militaire. Elle est située à une petite

demi-lieue de Lentmeritz, à l'endroit où l'Eger se réunit à l'Elbe. On peut l'inonder à moitié.

*Aussig.*, ville royale, très-commerçante, située dans le district où croît le célèbre vin de Podskalsky. (*Voyez* l'article PRODUTIONS.)

*Tœplitz*, jolie ville de 297 maisons, qui appartient aux comtes de Clary, ses eaux minérales et sulphureuses sont renommées depuis plusieurs siècles.

*Duchs* ou *Dux*, ville manufacturière, qui appartient aux comtes de Waldtein. Le château avec sa bibliothèque et ses jardins, mérite d'être connu.

*Bœhmisch-Leipa*, ville manufacturière de 575 maisons, située dans la seigneurie de *Neuschloss*, qui appartenait aux princes de Kaunitz.

*Rumburg*, bourg de 337 maisons, chef-lieu d'une seigneurie appartenante aux princes de Lichtenstein. On y trouve une dixaine de grands villages manufacturiers, dont un a jusqu'à 260 maisons.

*Schluckenau*, 391 maisons, chef-lieu d'une seigneurie appartenante aux comtes de Harrach, et dans laquelle on trouve entr'autres le bourg *Alt-Georgswald*, de 508 maisons, et les villages de *Alt* et *Neu-Ehrenberg*, qui s'étendent dans une longueur de deux lieues, et contiennent 512 maisons.

*Kamnitz*, ville de 302 maisons, chef-lieu d'une seigneurie qui appartient à la famille Kinsky, et qui renferme le bourg *Schœnlinde*, de 343 maisons, et beaucoup d'autres endroits manufacturiers ou commerçans.

*Hainspach*, seigneurie des comtes de Salm-Reiferscheid, où l'on trouve beaucoup d'industrie. Le seul village de *Gross-Nikelsdorf* contient 576 maisons.

On ne finirait jamais si l'on voulait nommer tous les châteaux remarquables dans le cercle de Zeutmeritz, qu'on surnomme le paradis de la Bohême, et le grenier de la Saxe.

VILLES, CHATEAUX, FORTERESES etc., DANS LA MORAVIE. — *Olmutz*, en moravien *Holomautz*, ville grande et très-forte, sur le fleuve March ou Morawa. Cette ville, qui contient 11,000 habitans, était autrefois la capitale de la Moravie, et conserve encore le premier rang. On doit y remarquer le lycée ou université, avec une bibliothèque très-considérable, l'académie de la noblesse, l'archevêché, l'hôtel de la

ville, l'arsenal, deux obélisques et deux belles fontaines.

*Brunn*, morav. *Brno*, actuellement capitale, siége du gouvernement, et centre de toute l'industrie commerciale et manufacturière de la Moravie. La ville est petite, mais elle a de grands faubourgs. On compte dans 1,246 maisons, près de 14,000 habitans. Elle a eu plusieurs belles églises. Les fortifications de la ville sont peu considérables; mais le château de Spielberg doit être très-fort. Ce château figure parmi les nombreuses bastilles autrichiennes; il est sur-tout devenu fameux par la détention du célèbre Lafayette, qui peut-être y aurait fini ses jours dans un sombre cachot, si le général Bonaparte n'était pas venu dicter aux portes de Vienne les conditions de la paix de Campo-Formio.

*Iglau*, troisième ville de la Moravie. Elle est bien bâtie, très-manufacturière, et peuplée de 10,000 âmes.

*Nikolsburg*, ville municipale de 747 maisons, appartenante aux princes de Dietrichstein. Elle a 7,500 habitans, parmi lesquels il y a 3,000 Juifs. Le superbe château renferme une bonne bibliothèque. L'église est magnifique.

*Znaym*, ville royale de 819 maisons et 6,500 habitans, avec un vieux château où résidaient souvent les souverains de la Moravie.

*Fulneck*, dans le cercle de Prenau, jolie ville municipale de 5,000 habitans, avec un château.

*Strassnitz*, sur le March, ville municipale de 4,000 habitans, avec un gymnase et un joli château.

*Trebitsch*, sur l'Igla, avec 3,200 habitans, un très-grand château, et beaucoup d'industrie.

*Ungrisch-Brod*, dans le cercle de Hraditsch, ville de 3,000 à 4,000 habitans, dont un quart sont Juifs.

*Prostnitz*, 447 maisons, et *Schomberg*, 421 maisons, *Neutitschein*, 370 maisons, et sur-tout *Mœhrisch-Tribau*, 576 maisons; paraissent égaler en population les villes que je viens de nommer; mais on n'a pas de listes exactes sur le nombre de leurs habitans. Elles se distinguent presque toutes par leur industrie et leur commerce.

*Teltsch*, 2,800 habitans, *Eybenschitz*, 461 maisons, 2,600 habitans, et *Gross-Meseritsch*, 267 maisons, 2,500 habitans, méritent aussi d'être remarquées.

*Kremsier*, la plus belle ville de toute la Moravie, appar-

tient à l'archevêque d'Olmutz, qui y réside ordinairement dans un magnifique château.

Parmi les grands et superbes châteaux de la haute noblesse, nous remarquons, dans le cercle d'Olmutz, Neuschloss, près du bourg d'Aussee, aux princes de Lichtenstein; Ullersdorf, aux comtes de Zierotin: dans le cercle de Brunn, Austerlitz et Kuprowitz, aux princes de Kaunitz; Boskowitz et Selowitz, aux comtes de Dietrtchstein; Eisgrub, aux Lichtenstein: dans le cercle d'Iglau, Pernstein, vieux château presque tout entier construit en marbre blanc, aux comtes Stockhammer: dans le cercle de Znaym, Frischaw, avec une superbe collection de tableaux, aux Lichtenstein; Jarmeritz, aux Kaunitz-Questenbergs: dans le cercle de Hraditsch, Bisenz, aux comtes de Pruskousky; Buchlau, avec une superbe vue, aux comtes de Berchtold; Ostrau, aux Lichtenstein: dans le cercle de Prerau, Holeschau, aux comtes de Rottal. Chacun de ces châteaux peut être comparé à Saint-Cloud, Chantilly ou Sceaux.

*Hraditch*, superbe couvent de l'ordre des Prémontrés, supprimé en 1784. On y établit un séminaire général pour la Moravie et la Silésie. C'est dans la seigneurie appartenante à cette abbaye qu'on trouve l'encens fossile. (Voyez l'article PRODUCTIONS.)

*Welehrad*, abbaye supprimée de l'ordre de Cîteaux, fondée dans l'endroit où était autrefois la capitale du grand empire moravien. *Wele* ou *wely* veut dire grand, et *hrad* est dans le dialecte moravo-bohémien le même que *grod* et *gorod* dans le polonais et le russe; savoir, château, endroit fortifié, ville murée.

*Bruck*, dans le cercle de Znaym, magnifique couvent de l'ordre des Prémontrès, changé, en 1784 en caserne militaire.

VILLES, FORTERESSES, CHATEAUX, *dans la Silésie-Autrichienne.*

*Teschen*, chef-lieu d'un cercle et d'une principauté du même nom; elle a 5,000 habitans dans 574 maisons. Les Teschinkes, sorte de fusils, tirent leur nom de cette ville. Le duc Albert de Saxe possède aujourd'hui cette principauté.

*Jablunka*, village près le seul passage qui de la Silésie mène en Hongrie; a quelques fortifications de campagne.

*Bielitz*, ville de 3,700 habitans, chef-lieu d'une principauté du même nom.

*Friedeck* et *Freystadt*, chef-lieu de deux seigneuries du second rang, ou *Status minores*. ( *Voyez*, pour la constitution de la Silésie, le dernier chapitre de la monarchie Prussienne ).

*Troppaw*, chef-lieu d'une principauté, dont la moitié est sous la suzeraineté du roi de Prusse. Cette ville, autrefois la capitale de la Haute-Silésie, compte environ 3,000 habitans.

*Jœgerndorf*, chef-lieu d'une principauté qui appartient, ainsi que la précédente, aux princes de Lichtenstein.

*Johannesberg*, château où réside ordinairement l'évêque de Breslaw, auquel appartient la principauté de Neisse, dont une petite partie est restée sous la suzeraineté de la Bohême.

*Freudenthal*, chef-lieu d'une seigneurie appartenant aux chevaliers teutoniques.

*Olbersdorf*, seigneurie confisquée sur les jésuites.

Quelques enclaves de la Moravie ont été réunies à la Silésie-Autrichienne, ou plutôt au cercle de Troppaw ; car on peut regarder la Moravie et la Silésie-Autrichienne comme fesant un seul pays. On y remarque la ville de Hozenplotz et le bourg de Rosswald, avec un joli château et de magnifiques jardins anglais.

ORIGINE, LANGAGE, HISTOIRE PARTICULIÈRE *de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie.*—Les Boïens sont les premiers habitans connus de la Bohême. Ils doivent être d'origine celtique et avoir quitté les Gaules 589 ans avant la naissance de Jésus-Christ. Ceux qui savent combien étaient vagues, chez les anciens, ces deux termes des Celtes et des Gaulois, voient bien que nous sommes dans une ignorance complète, relativement à l'origine de ce peuple.

Il est clair que *bœ-heim* est composé des mots *bojer*, *boïens* et *heim*, c'est-à-dire, *demeure*, *patrie*; ce dernier mot n'est pas du celte mais de l'allemand.

Sous le règne d'Auguste, les Marcomans, habitans anciens de la Moravie, chassèrent les Boïens de leur pays, auquel cependant le nom de Bohême doit être resté. Les Boïens s'établirent en Bavière, qui reçut d'eux son véritable nom, savoir : *Beyern*.

Il paraît que les Marcomans et les Quades furent originairement

rement un seul peuple, et que ces deux noms se rapportent à la différence du terrain qu'ils habitaient. Voici les preuves: *mann* veut dire *homme*, et on ne doit point regarder cette syllabe comme essentielle dans un nom de peuple allemand. *Mark* et *quad* sont deux mots communs à la langue ancienne des Germains et des Scandinaves; l'un veut dire, *campagne, plaine*, l'autre signifie *mauvais*, *difficile*.

Ainsi les Quades tirèrent leur nom du pays mauvais, difficile et montagneux qu'ils habitaient; c'est la Haute-Silésie, une partie de la Haute-Moravie et le comté de Glatz.

Les Marcomans ou les hommes de la plaine, habitaient les campagnes riantes de la Moravie-Méridionale.

Ces deux peuples Allemands, réunis en un seul corps, bravèrent long-tems les Romains; ces vainqueurs de l'univers étaient bien contens d'avoir le Danube entre eux et les puissans successeurs de Marbod, qui régnaient depuis les frontières de la Saxe jusques aux confins de la Pannonie.

Dans le sixième siècle les Slaves ou Esclavons firent une grande émigration en Allemagne, et s'établirent sur-tout dans les trois provinces dont nous parlons. Ils y introduisirent leur langue qui est absolument différente de celle de la Germanie, mais dans laquelle je crois reconnaître quelques mots scandinaves, quoiqu'en petit nombre (1). Ils avaient, à l'époque de leur émigration, une forme de gouvernement entièrement républicaine; ils formèrent, dans la Bohême, la Silésie et la Moravie, un grand nombre d'États libres et indépendans, qui souvent eurent entre eux des guerres sanglantes. Peu à peu les guerres civiles et la crainte des ennemis extérieurs, sur-tout des Francs, mirent ces Etats dans la nécessité de donner des pouvoirs plus étendus à leurs magistrats et

(1) Par exemple: *ya*, esclavon; *iag*, suédois, je, moi; *hrad*, moravien et bohémien; *grod*, polonais; *gorod*, russien; *gaard* (prononcez *gord*), danois et suédois, une enceinte, une maison, ensuite une ville; *nad*, bohémien, près; *ad*, danois; *at*, suédois, vers; *awa*, esclavon, *aa* (prononcez *o*), danois, suédois, rivière; *wely*, moravien; *weliky*, russe, grand; *veldig*, danois, suédois, puissant; *lauka*, esclavon, prairie; *lav*, danois, situé en bas; *woda*, esclavon, l'eau, *waad*, danois, suédois, humide, etc. etc.

perfide conduite arma toute la Bohême. Zischka fit trembler tous ceux qui voulurent ravir à son peuple la liberté du culte. Mais bientôt la discussion se mit entre les Calixtins et les Taborites. Les premiers se réconcilièrent avec le parti de Rome, en obtenant toutefois la permission de boire du sang de Jésus-Christ sous la forme du vin. Les Taborites ou Hussites rigoureux ont ensuite été exilés, massacrés ou forcés de se cacher.

Pendant ces tems de troubles, on vit les souverains de l'Autriche, de la Hongrie et de la Pologne, briguer à l'envi la couronne de Bohême. Les Etats de ce pays auraient dû toujours agir aussi sagement que lorsqu'ils choisirent, en 1458, un natif de la Bohême, le brave *George Podibrad*, pour roi; mais l'ambition et la jalousie des grands empêcha ce bon exemple d'être suivi. Lorsque Podibrad mourut en 1471, la Bohême vit bientôt disparaître les derniers rayons de liberté et de gloire. Wladislaw IV et Louis II, qui en même-tems étaient rois de Hongrie, n'entreprirent rien contre la constitution de la Bohême. Mais Ferdinand Ier., archiduc d'Autriche et ensuite empereur d'Allemagne, élu roi de Bohême, en 1526, saisit la première occasion pour traiter les Bohémiens en rebelles, les déclarer déchus de leurs droits, et réunir, de sa propre autorité, la Bohême, comme un royaume héréditaire, aux autres possessions de l'Autriche. Ceci arriva en 1547.

Tous les événemens postérieurs, les troubles religieux du dix-septième siècle, la tyrannie exercée contre les Protestans et l'oppression totale de la liberté bohémienne, en 1621, doivent trouver leur place dans l'histoire générale de la maison d'Autriche.

La Silésie fut long-tems soumise aux Polonais. Ce ne fut que par le partage entre les fils de Boleslas III, en 1138, qu'elle obtint un souverain à part, qui en même-tems posséda une partie de la Pologne. Ses trois fils eurent chacun sa portion de la Silésie, qu'on distingua alors en *basse*, *du milieu* et *haute*. La Silésie basse fut bientôt augmentée de celle du milieu; voilà d'où vient la disproportion entre les deux parties, dans lesquelles ce pays était divisé avant 1740. Les ducs de la haute Silésie résidaient à Teschen, et ceux de la basse à Liegnitz. Mais ils donnèrent de tems en tems des grands

districts en apanage à leurs fils ; la Silésie eut, en 1327, seize souverains, qui tous s'appelèrent ducs de ce pays. Il fut donc facile aux rois de Bohême de se soumettre ces princes, et la Silésie partagea depuis cette époque le sort de la Bohême jusques au moment où Frédéric II en conquit la meilleure partie.

La *Moravie* eut, dans le septième et huitième siècle, des limites plus étendues qu'aujourd'hui. Une partie de la Hongrie, jusqu'au fleuve de Raab, et plusieurs autres provinces adjacentes, fesaient partie de cet empire florissant. Mais les Francs et les Huns, attaquèrent les Moraviens de deux côtés, et bientôt leurs vastes pays devinrent la proie de toutes les nations voisines. On fixe la destruction totale de cet empire au règne de *Suatobog* et à l'année 908. Il paraît que les Bohémiens n'ont obtenu la possession tranquille du pays, aujourd'hui nommé la Moravie, que vers l'an 1026.

Le dialecte de l'esclavon qu'on parle en Bohême et Moravie, diffère sur-tout par sa rudesse du polonais et du russe. Cependant, ces trois nations s'entendent.

L'allemand a probablement été la langue des Marcomans, peut-être même des Boïens. D'ailleurs, de nombreuses colonies allemandes se sont successivement établies en Bohême. Voilà pourquoi cette langue domine dans tout le cercle de Saatz et dans celui de Leutmeritz, dans toutes les contrées montagneuses vers la Silésie, dans tout le cercle de Budweis, ainsi que dans ceux de Klattau, de Pilzen, d'Ellbogen et dans le district d'Egra.

D'ailleurs, tous les gens de condition et presque tous les habitans des villes parlent l'allemand. Mais pour le *haut-hollandais*, c'est une langue chimérique, qui ne doit son existence qu'à l'ignorance du premier traducteur français de Guthrie.

Les *Hannakes* et les *Slowakes*, dans la Moravie, paraissent descendre des anciens Marcomans.

Il y a encore dans ce pays une peuplade de Valaques et une colonie de Croates.

### Chapitre III. — *La Galizie avec la Bukowine.*

Situation, Étendue et Population. — Les provinces polonaises occupées par l'Autriche, furent d'abord désignées

sous la dénomination de *Gallicie et Lodomerie*, mais aujourd'hui on ne connaît dans le pays que le nom de Galizie, dans lequel nous conservons une trace de l'orthographe polonaise pour distinguer ce royaume de la Gallice en Espagne. Nous y comprenons la Bukowine, district de la Moldavie, arraché aux Turcs en 1778.

Le royaume de Galizie s'étend aujourd'hui depuis 47 deg. à 52 deg. 20 min. lat. bor. et depuis 16 deg. 40 min. à 24 deg. 24 min. long. Est. Sa longueur de Sud au Nord y compris la Bukowine, peut monter à 112—115 lieues; il est large d'environ 100 lieues.

On évalue la surface de ces pays à 3,533 milles carrés pour la Galizie, et 178 milles carrés pour la Bukowine, en tout 3761 milles carrés, ce qui équivaut à 10,447 $\frac{1}{2}$ lieues, mais comme cette estimation ne se fonde que sur des cartes peut-être inexactes, on ne peut la considérer que comme approximative.

La population montait en 1796 à 4,385,000 pour la Galizie, et 132,000 pour la Bukowine; ce qui donne un total de 4,517,000 individus, à raison de 432 âmes par lieue carrée. J'invite le lecteur à comparer cette proportion avec celle de la Bohême, de la Moravie et autres provinces.

La Galizie avoisine à l'Est l'empire Russe, au Sud-Est la Turquie, au Sud la Hongrie, à l'Ouest la Silésie autrichienne et la Prusse méridionale, au Nord la nouvelle Prusse orientale. Ce royaume, formé par des conquêtes, n'a des frontières naturelles qu'au Sud.

Climat, Sol, Terrain, Fleuves, Montagnes. — Les Alpes Carpathiennes séparent la Galizie de la Hongrie. C'est une chaîne de montagnes granitiques, entourées de très-grandes couches de pierre calcaire, revêtues d'ailleurs en grande partie d'une bonne terre argileuse, et couvertes d'arbres jusqu'à une certaine hauteur. Les plus hauts pics de ces montagnes appartiennent à la Hongrie. Nous y renvoyons le lecteur.

Le reste du pays peut être regardé comme une plaine immense, quoique la Podolie et les bords de la Vistule, offrent une agréable variété de côteaux et de collines, dont quelques-unes sont assez élevées.

Ce pays est bien arrosé. Les fleuves les plus remarquables

sont la Vistule, en allemand *Weichsel*, en polonais *Wisla*, qui vient de la Silésie autrichienne ; elle est fort large ; mais elle exhausse son lit de jour en jour. Le *Bug*, qui vient de la Russie rouge, parcourt toute la Galizie, et se perd dans la Vistule ; le *Dniester*, après avoir traversé la Galizie orientale, et le *Prouth*, qui entrent en Moldavie. Les embouchures de tous ces fleuves sont hors la Galizie. Ce pays n'a aucun lac remarquable, si ce n'est celui de Krasnostaw.

Le terrain est en général argileux et très-fertile ; cependant la Pokoutie a des marais considérables, et l'on rencontre depuis Cracovie jusques vers Lemberg, une chaîne de terrains, qui ne consistent qu'en des sables mouvans.

L'air n'y est ni rude, ni mal-sain, quoique certaines contrées soient souvent couvertes d'épais brouillards au milieu de l'été. On y trouve nombre de personnes qui atteignent une haute vieillesse, et le nombre en serait plus grand, si l'usage immodéré de l'eau-de-vie n'abrégeait la vie des paysans.

Productions des trois règnes. — Les mines de sel de Wielicza et de Bochnia sont les plus riches de l'Europe. Elles furent découvertes en 1251 : celle de Bochnia consiste en un seul boyau, long de 10,000 pieds et large de 750 ; la plus grande profondeur est de 1000 à 1200. Les mines de Wielicza s'étendent à 18,000 pieds en longueur, et à 2000 pieds en largeur. On a creusé jusqu'à la profondeur de 800 pieds. Les allées souterraines sont très-larges et très-hautes ; il y a de vastes salles voûtées, dont quelques-unes servent de magasins pour les tonneaux de sel, d'autres sont employées comme étables pour les chevaux de transport ; il y en a qui font l'honneur de renfermer quelque image de saint, devant laquelle une lampe répand continuellement sa lueur sombre, réfléchie par les cristaux de sel, qui forment tantôt une espèce de mosaïque, tantôt des piliers immenses. A Bochnia la mine commence par des cristaux, et en général, tout le sel s'y trouve par filon ; il est un peu plus fin que celui de Wielicza, où les grandes masses de sel se trouvent tout en haut, et les petits cristaux dans le fond. La pierre de sel y est d'un gris obscur, mêlé de jaune. Il n'y a pas une seule source d'eau dans ces mines. On trouve dans la terre, et même dans le corps du sel, des morceaux d'une matière noire, qui ressemble à du bois, et qui peut-être est

de la même nature que le *bitumen lignum fossile* de l'Islande. Il y a encore plus de cent mines moins considérables dans les monts Carpathiens, et beaucoup de sources salées dans l'intérieur du pays. On peut estimer la production annuelle à deux millions de quintaux de Vienne.

On trouve en quelques endroits du cuivre, du fer, du plomb, de l'antimoine et de la calamine; mais en général d'une qualité médiocre et en des quantités très-petites. Cependant le fer de la ci-devant starostie de Novitarg, doit être très-bon. Deux montagnes dans ce même district contiennent un minérai de cuivre, mêlé d'or et d'argent.

Il y a dans ce pays des eaux sulphureuses et ferrugineuses ainsi que des bains chauds; mais on n'en fait presque point d'usage.

Les marbres gris et noirs de la Pokoutie ne sont pas d'une grande beauté. L'albâtre est rare. On rencontre quelquefois des onyxs, des agathes, des calcédoines, des carnioles, et beaucoup de pierres à fusil. La chaux et le plâtre abondent, ainsi que la terre à poterie.

L'entretien du bétail est un objet important. Les bœufs polonais étaient renommés, sur-tout ceux de la Wolhynie et de l'Ukraine; il n'y a qu'une petite partie de l'Ukraine qui appartienne à la Galizie, mais les bords de la Vistule et du Bog offrent aussi des pâturages qui, pour ne pas égaler la fertilité prodigieuse de l'Ukraine, néanmoins surpassent ceux du reste de l'Europe.

La laine n'est pas très-fine, mais il serait facile d'améliorer la race. Le climat est très-favorable aux moutons, et ils y trouvent du sel en abondance.

On élève dans la partie du Sud-Est beaucoup de ruches qui fournissent la plus belle cire de l'Europe. L'hydromel y est très-bon et d'un usage commun.

Le froment, l'avoine et le blé-noir sont les grains les plus généralement cultivés; les deux dernières espèces sont en grande partie consommées dans le pays. Quant au froment, on sait que la Pologne était regardée comme le grenier de toute l'Europe; or la partie septentrionale et orientale de la Galizie, comprend les contrées les plus fertiles de la ci-devant Pologne. L'exportation doit être immense; mais elle est aujourd'hui gênée, parce que tous les débouchés immé-

diats par eau se trouvent sous la domination des Prussiens ou des Russes.

La culture de la vigne, jusqu'ici négligée, pourrait sans doute avec plus d'industrie et plus de connaissances de la part des paysans, devenir suffisante pour les besoins du pays. Cependant l'exposition boréale, et la nature froide de la plupart des terrains l'empêche de parvenir à un état très-florissant.

Le jardinage était presqu'inconnu avant la réunion à l'Autriche, chose d'autant plus honteuse, que la terre produit d'elle-même des artichauts, des asperges, des potirons, et même des melons. La rhubarbe y croît aussi spontanément près de Lemberg.

Les graines de kermès, dont autrefois les teinturiers et les apothicaires fesaient grand cas, viennent en Ukraine et près de Cracovie.

La manne (*festaca fluitans*, Linn.), dont les grains ressemblent à ceux du millet, abonde dans les endroits marécageux.

Dans les grandes forêts de sapins, pins, hêtres et chênes, on voit des ours, des élans, quelquefois des buffles, des bisons, des goulus, des loups, des loups-cerviers, des renards, des écureuils, des martres, des loutres, des lièvres, des sangliers, des chevaux sauvages en Ukraine, et (1) des *subaks*, c'est-à-dire, chèvres sauvages, mais rarement des cerfs, et des daims.

Divisions politiques. — Les géographes élevaient, avant le partage de la Pologne, des plaintes amères sur l'inexactitude des cartes et la confusion des limites des provinces. Nous ne sommes pas, depuis, beaucoup plus avancés; les auteurs modernes diffèrent entre eux et sur le nombre, et sur les dénominations des districts; aucun d'eux n'a donné un tableau comparatif des divisions anciennes et nouvelles. En voici un essai, que nous présentons à l'indulgence du lecteur.

(1) Les béliers sauvages, à une seule corne, se trouvent dans les déserts de la Podolie. J'aurais dû nommer cet animal à l'article *Pologne Russe*, vol. I, et je répare ici cette faute involontaire.

## A. GALIZIE OCCIDENTALE.

*En commençant par le Sud.*

| Divisions actuelles. | | Divisions anciennes. | Epoques d'occupation. |
|---|---|---|---|
| Cercles de | | | |
| 1 Sanock . . . . | . . . | Partie occidentale du woywodat de Lemberg ou de la Russie-Rouge . . . . . | Toute cette partie, située entre le Sanu et la Vistule, fut occupée en 1772, et fit partie de la première Galizie. |
| 2 Premeslaw. . | | | |
| 3 Reszow . . . (ou Lezaisk). | . . . | Partie méridionale du woywodat de Sendomir, dans la Petite-Pologne. . . . . | |
| 4 Tarnow . . . | | | |
| 5 Dukla . . . . | | | |
| 6 Bochnia . . . . | . . . | Petite Pologne, woywodat de Cracovie, districts ou powiats de Wisnitz, Sandetz et Zator . . . . . | |
| 7 Sandetz . . . . | | | |
| 8 Mysleuitze . . | | | |
| 9 Cracovie . . . | . . . | Woywodat de Cracowie, powiats de Cracovie, Lelow, etc. . | Tous ces cercles de la Galizie occid., situés entre la Vistule et la Piliza, |
| 10 Olkutch . . . . | | | |
| 11 Kielce . . . . | . . . | Petite-Pologne, woywodat de Sendomir, powiats de Wislitza, Czencinsky, Opoczno, Sendomir, Radom et le pays de Stencyzsa. . . . . | |
| 12 Konskie . . . | | | |
| 13 Sendomir . . | | | |
| 14 Iugul. . . . . | | | |
| 15 Radom. . . . | | | |
| 16 Lanow . . . . (ou Janow). | | | |

## B. GALIZIE ORIENTALE,

*En commençant par le Sud,*

ainsi que

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1 Biala. . . . . | . . . | Morceaux de la Masovie (Grande-Pologne), la Podlachie et la Polésie; (Lithuanie), presque tout le pays de Chelm et tout le woywodat de Lublin, (Petite-Pologne) . . | Ces 4 cercles, les plus septent. de la Galizie orient., furent occupés en 1795. Ils furent, pendant quelques mois, désignés sous le nom de Nouvelle-Galizie. |
| 2 Siedlicze . . . | | | |
| 3 Chelm . . . . | | | |
| 4 Lubliu. . . . | | | |
| 5 Zamosk . . . | . . . | Woywodat de Belz, morceaux de ceux de Volhynie et de la Russie-Rouge. | Tous ces cercles 5 — 10, furent occupés en 1772, et firent partie de la première Galizie. |
| 6 Zolkiew . . . (ou Tomaschow). | | | |
| 7 Brody, . . . . (ou Sloczow). | | | |
| 8 Lemberg . . . | . . . | Woywodat de Russie-Rouge; on comprenait quelquefois sous ce nom le woywodat de Belz, et une partie de la Volhynie. | |
| 9 Sambor . . . | | | |
| 10 Brzesçany . . | | | |

| Divisions actuelles. | | Divisions anciennes. | Epoques d'occupation. |
|---|---|---|---|
| Cercles de | | | |
| 11 Stry . . . . . (ou Mariampol). 12 Stanislawow. 13 Tarnopol . . 14 Zaleszick. . . | . . . | Même woywodat, pays de Haliez, ou ancienne principauté de Galizie, avec la Pokoutie. Woywodat de Haute-Podolie, powiat de Czerwonogrod. | Tous ces cercles, 11—14, furent occupés en 1772, et firent partie de la première Galizie. |
| 15 Czernowitze. | . . . | Bukowine, district de la Moldavie . . . . . | Occupé en 1778. |

Nous prions le lecteur d'observer la différence qu'il y a entre les deux dénominations *Galizie occidentale* et *Nouvelle Galizie.* Ce dernier nom fut donné en 1795 aux nouvelles acquisitions autrichiennes; mais une ordonnance du gouvernement établit bientôt la division que nous avons suivie. Le nom de *Nouvelle Galizie* doit disparaître des cartes et des géographies. De même on doit remarquer que la Bukowine fait partie de la Galizie orientale, sous tous les rapports administratifs et judiciaires, quoique les états de Bukowine, depuis quelque tems, ne paraissent plus aux diètes de ce royaume.

Villes, Forteresses, Chateaux, *etc., dans la Galizie occidentale.* — *Cracovie*, anciennement capitale de toute la Pologne, ensuite de la petite Pologne, et enfin aujourd'hui de la Galizie occidentale. Cette ville est située au confluent de la Vistule et de la Rudawa, dans une contrée aussi fertile que riche en vues pittoresques et riantes. On lui donne 17 degrés 30 minutes de longitude Est de Paris, et 50 degrés 10 minutes de latitude boréale. Elle est composée de quatre parties: *Cracovie* propre, qui est entourée de fortifications antiques; *Casimiertz*, ou la ville de Casimir, entre deux bras de la Vistule, et les deux faubourgs de *Stradom* et de *Klepars.* On y remarque l'ancien château des rois de Pologne, qui représente une vaste citadelle et renferme une superbe église cathédrale, l'université avec ses onze colléges, et une bibliothèque très-considérable, le collége des Piaristes, et quelques-unes parmi les 72 églises et chapelles. Cracovie fait encore un commerce considérable avec la Silésie et la

Hongrie; mais ce n'est rien en comparaison avec son ancienne splendeur: aussi s'aperçoit-on, en parcourant cette vaste ville du manque des habitans; elle n'en avait en 1798 que 24,000.

*Claratomba* ou *Mogila*, une abbaye de l'ordre de Citeaux, riche, belle et fortifiée. On y voit le tombeau de la fameuse reine Vanda. Le gymnase de Claratomba était entretenu aux frais de toute la congrégation de Citeaux en Pologne.

*Olkutz*, petite ville où il y a des mines de plomb et d'argent autrefois très-riches, mais aujourd'hui ou épuisées, ou négligées.

*Miechow*, petite ville, construite exactement sur le modèle de Jérusalem.

*Sendomir*, ville de 2,000 habitans, vis-à-vis l'embouchure de la rivière de Sann, qui se jette dans la Vistule. La position de cette ville est aussi agréable que commode pour le commerce. Elle devrait être la capitale de toute la Galizie.

*Szent-Krzyz*, plus connu sous le nom latin de *Mons-Sanctæ-Crucis*, une abbaye de Bénédictins, située sur la plus haute montagne, qui se trouve dans l'intérieur du pays.

*Rakow*, aujourd'hui une petite ville sans aucune importance, autrefois fameuse par son académie ou grande école socinienne; le Cathéchisme Racovien, livre symbolique de cette secte (la moins déraisonnable de toutes celles de l'Europe), y a été imprimé. Les Sociniens perdirent cet asyle en 1643.

*Radom*, ville de 1,060 habitans, *Chentziny*, avec des mines d'azur et d'argent; *Kielce*, avec un palais de l'évêque de Cracovie, voilà tout ce qui nous reste à remarquer au Nord de la Vistule. Au Sud de ce fleuve, dans les districts qui déjà en 1772 firent partie de la Galizie, nous remarquons:

*Bochnia* et *Wielizka*, villes fameuses à cause de leurs mines desel, dont nous avons parlé à l'article PRODUCTIONS.

*Podgorze*, nouvelle ville qui était destinée à rivaliser avec Cracovie. Aujourd'hui que cette dernière ville est aussi tombée au pouvoir des Autrichiens, on ne se souciera probablement plus de Podgorze.

*Przemysl* ou *Premislaw*, bonne ville située sur le Sann, qui commence à y devenir navigable.

*Jaroslaw*, ville florissante, située sur une colline riante, près le Sann. On y admire la belle église de Panna-Maria,

et le charmant site de l'ancien collége des Jésuites. Le commerce, sur-tout des cierges, est considérable.

*Tarnow* et *Novi-Sandetz*, chefs-lieux de deux cercles des mêmes noms.

*Krosno*, ville sur la Wisloka; elle sert d'entrepôt pour les vins de Hongrie qui sont exportés en Galizie.

Villes, Chateaux, *etc. dans la Galizie orientale.* — *Lemberg*, en polonais *Lwow*, et de-là *Léopol*, autrefois capitale de la Russie-Rouge ou Lodomerie, aujourd'hui de toute la Galizie orientale. C'est une grande et belle ville, avec des rues assez larges, droites, bien pavées et proprement entretenues, choses rares dans ce pays. Les édifices sont dans un style noble qui étonne le voyageur accoutumé à la vue des masures polonaises. J'attribuerais volontiers ce phénomène à la proximité de Constantinople, d'où quelques Grecs ont pu se réfugier à Léopol, ou plutôt à l'influence des Jésuites, auxquels personne ne disputera les talens et le bon goût. Il y avait autrefois 72 églises, l'une plus riche et plus belle que l'autre. Sous le règne de Joseph II, d'hérétique mémoire, le nombre en a été diminué à une vingtaine, ce qui doit suffire à une population de 38,378 individus, parmi lesquels il y a 13,232 Juifs; un autre tiers de la population consiste en Arméniens et Grecs. Toutes ces sectes ont leurs temples, et, comme dans toute la Galizie, beaucoup de liberté pour leur culte. Lemberg fait un commerce étendue et avantageux avec la Russie, la Turquie et les autres pays voisins. La ville a un rempart, qu'on change maintenant en rues et promenades; les faubourgs sont très-grands et très-jolis; les environs offrent une foule de vues riantes. On donne à Lemberg 49 degrés 51 minutes 40 secondes latitude boréale, et 21 degrés 42 minutes 30 secondes longitude Est de Paris.

*Brody*, la seconde ville dans la Galizie orientale, et la troisième, si l'on considère tout le royaume. Elle est habitée par 15,000 juifs, et fait un commerce très-considérable; le château de Brody est fortifié.

*Lublin*, la quatrième ville de la Galizie, par rapport au commerce; elle n'a cependant que 3000 habitans. Mais elle tient trois grandes foires, dont chacune dure un mois; et pendant cet espace de tems, on y voit affluer des milliers de négocians allemands, russes, grecs et turcs.

Digitized by Google

*Chelm*, *Krasnostaw*, *Therespol*, *Wengerow* et *Lukow*, sont les meilleures villes qui se trouvent dans la partie la plus septentrionale de la Galizie orientale, entre la Vistule et le Bug.

En nous retournant vers Lemberg, nous verrons *Zamosc*, qui a quelques fortifications, *Zolkiew* et *Zloczow*, chefs-lieux des cercles.

Plus bas, le long du Dniester, nous trouvons *Sambor* et *Stry*, chefs-lieux de cercles.

*Halicz*, ville ancienne, qui a donné à une principauté le nom de *Haliczie*, ce qu'on changea bientôt en *Galiczie* (1); *Stanislawow*, qui a quelques fortifications, *Mariampol*, *Zaleczick* et autres.

*Sniatyn*, sur le Prouth, autrefois regardée comme capitale de la Pokoutie.

*Czernowicz*, chef-lieu de la Bukowine et siége d'un archevêque grec.

*Suczawa*, autrefois ville très-florissante et capitale de la Moldavie; depuis que les hospodars ont transféré leur résidence à Jassy, les belles maisons de Suczawa sont désertes.

ORIGINE ET LANGAGE; *Histoire particulière de la Galizie.* — Les habitans des woiwodats de Cracovie, Sandomir et Lublin, ainsi que du pays de Chelm et de la partie de la Masovie, appartenante à la Galizie, sont Polonais d'origine et parlent encore cette langue.

La Podlachie et la Polésie furent anciennement habitées par des peuples livoniens ou lithuaniens, et l'on retrouve quelques traces de cette origine dans leur dialecte. Ce n'est qu'une petite lisière de ces deux provinces qui est échue à l'Autriche.

La Russie-Rouge fut peuplée dans le sixième ou septième siècle par une colonie russe, qui se divisa en plusieurs Etats indépendans. *Halicz* et *Wlodimir* devinrent capitales de deux duchés ou principautés, qu'on appelle en latin GALITIA et LODOMERIA. Dans le onzième siècle, les rois de la Pologne et ceux de la Hongrie profitèrent des dissensions qui s'étaient élevées entre les princes russes, et ceux-ci devinrent les vassaux, tantôt des uns, tantôt des autres. Enfin, la Pologne

(1) Les lettres *cz* expriment le son de *tch*.

resta en possession de ces pays; depuis l'an 1352, les droits incontestables de la Hongrie furent négligés et oubliés jusqu'en 1772, lorsque l'Autriche, conjointement avec la Russie et la Prusse, trouvèrent bon de s'arrondir aux dépens de la Pologne. On étendit alors les frontières de la Galizie et de la Lodomerie aussi loin que possible, et outre les deux palatinats de Russie-Rouge et de Belzk, qui, avec la Pokoutie, formaient le total des principautés de Galizie et Lodomerie dans leur plus grande étendue, l'Autriche s'accommoda encore de tous les districts de la petite Pologne, entre la Vistule et le Sann, ainsi que de quelques morceaux de la Volhynie et de la Podolie.

Les provinces ainsi démembrées reçurent le titre de royaume de Galizie et Lodomerie. On ne distingua point les pays qui devraient être compris sous l'un et l'autre de ces deux noms; toutes ces nouvelles possessions furent organisées et considérées comme un seul État, auquel on ne donna ce double nom que parce que les rois de Hongrie l'avaient autrefois porté ainsi parmi leurs titres.

Lorsqu'en 1795, les trois cours de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg firent le partage définitif de la Pologne, les nouvelles acquisitions de l'Autriche s'étendirent jusqu'à la Piliza au N. O., et jusqu'au Bug au N. E.; elles furent d'abord désignées sous le nom de *nouvelle Galizie;* mais quelques mois après le partage, le gouvernement autrichien distribua ces provinces en deux grands gouvernemens, nommés Galizie orientale et occidentale, comme nous avons déjà remarqué à l'article des *divisions.*

Les différens souverains qu'a eu ce pays, y ont attiré des colonies de plusieurs nations. Les princes russes y appelèrent beaucoup de marchands arméniens; sous le gouvernement polonais, les juifs s'y formèrent une seconde patrie; s'étant rendu maîtres de tout le commerce et de tous les capitaux, ils avaient une influence presque souveraine, et tenaient même la noblesse sous leur joug. Enfin, la Galizie a reçu, dans ces derniers tems, des colonies entières d'Allemands qu'attiraient le bas prix des premières nécessités et les immunités accordées par le gouvernement.

La langue que parlent les habitans originaires de la Russie-Rouge, est appelée par les Polonais *malo-rosse*, c'est-à-dire,

le *petit russe*. On donne aux habitans le même nom ou aussi celui des *Rousniakes*.

Presque tous les paysans sont ou Polonais ou Rousniakes, et hors les villes on n'entend parler que ces deux idiomes.

## Chapitre IV. — *La Hongrie, avec la Transylvanie, l'Esclavonie et la Croatie, y compris la Dalmatie hongroise.*

Situation, Etendue et Population. — Ces pays sont situés entre la Galizie au nord; la Silésie, la Moravie, l'Autriche, la Styrie, la Carniole à l'ouest; le golfe de Fiume, la Dalmatie, ci-devant vénitienne, la Croatie turque, la Bosnie et la Servie au sud; la Valachie et la Moldavie à l'est.

Ils sont compris entre 44 deg. 14 min.—49 deg. 36 min. lat. boréale, et 12 deg. 20 min.—24 deg. 30 min. long. Est de Paris. Une ligne Ouest Sud-Ouest—Est Nord-Est, tirée de Fiume sur Cronstadt en Transylvanie, serait d'environ 210 lieues; une autre, allant nord et sud de Semlin sur Kesmark, serait d'environ 110 lieues. La première de ces lignes serait le diamètre, et la seconde le rayon de cette espèce de demi-cercle, que forment la Hongrie et les pays y annexés.

Les derniers calculs sur l'étendue et la population de ces pays donnent les résultats que voici:

| | Milles car. | Lieues car. | Habitans. | |
|---|---|---|---|---|
| Le royaume de Hongrie, y compris le Bannat de Temeswar. . . . . | 5,680 | 10,222 | 6,974,000 d'après Deluca | 682 4/2 |
| L'Illyrie hongroise, c'est-à-dire l'Esclavonie avec la Syrmie, 370 milles carrés, 259,000 habitans; la Croatie et Dalmatie hongroise 534 milles carrés, 267,000 hab. selon Deluca; mais plus vraisemblablement. . . . . | 810 | 2,250 | 900,000 | 400 |
| La grande principauté de Transylvanie. . . . . | 1,080 | ,000 3 | 1,250,000 | 416 2/3 |
| Total. . . . . | 5,570 | 15,472 | 9,124,000 | |

Ceux qui mettent l'Illyrie hongroise en ligne de compte pour un million d'âmes, se trompent certainement, puisque les deux tiers de ce pays sont extrêmement mal cultivés. Mais quant à la Transylvanie, ceux qui donnent à cette province 1,490,000 se fondent sur des raisons plus plausibles. Dans notre calcul, les districts militaires sont compris dans le total.

CLIMAT, SOL ET TERRAIN, FLEUVES ET MONTAGNES.—Les Alpes Carpathiennes entourent la Hongrie et la Transylvanie au Nord et à l'Est. De cette chaîne principale sortent trois branches secondaires; la première, sous le nom de *Fatra*, parcourt la partie septentrionale de la Hongrie occidentale ou basse; l'autre sépare en partie la Hongrie orientale de la Transylvanie; la troisième est celle qui fait les limites de la Transylvanie au sud-est, et qui se prolonge jusque dans le bannat de Temeswar.

Les plus hauts sommets de ces montagnes, par exemple, le *pic de Lemnitz*, 1350 toises au-dessus de la mer-Méditerranée; celui de *Kriwan*, 1303 toises; celui du grand *Kesmark* de 1329 et autres, offrent le granit originaire tout nu; plus bas, cette espèce de roche disparaît sous une couche immense de pierre calcaire, sans indice de stratification. Quoiqu'en général les Alpes Carpathiennes aient une forme régulièrement conique, on n'aperçoit point de traces volcaniques dans la chaîne principale. Mais les montagnes de Matra dans le comté de Hevesch, qui n'ont aucune liaison apparente avec les Carpathes, doivent renfermer un crater éteint, auquel cependant le minéralogiste anglais, Townson, conteste ce titre; la grande quantité de tuf volcanique que ce même Townson avoue d'avoir trouvée dans les environs, semble néanmoins mettre l'existence d'un volcan dans ces environs hors de doute. *Korabinski* marque ici sur sa carte physique, des montagnes volcaniques; et *Busching* rapporte « que dans l'été de 1767, on vit sur le Schalgo (à peu de » distance de Matra) la terre chargée des vapeurs sulphu- » reuses, s'allumer et brûler pendant deux mois ».

Les montagnes les plus avancées dans la plaine, offrent sur-tout de la pierre calcaire par couches, de la brèche de porphyre, du porphyre argileux et schisteux, et de la schiste micacée

micacée. En beaucoup d'endroits, on rencontre des murs et des troncs de basalte.

Le sol, dans cette partie, est ou argileux ou calcaire ; partout assez léger et d'une fertilité moyenne ; les environs de Tokai offrent une poussière brunâtre, qui, avec les acides, produit une très-forte effervescence, et qui semble n'être que du basalte décomposé.

Plus on avance vers le Sud, en suivant le cours du Danube et de la Theisse, plus le pays devient plat et le sol limoneux, entremêlé de sable et des marais. A la fin, ce ne sont que des marais immenses, couverts de brouillards mal-sains, mais prodigieusement fertiles. Dans ces contrées basses, qui peut-être originairement étaient couvertes d'eau, la chaleur devient souvent insupportable. Tout le reste de la Hongrie jouit d'un climat tempéré, salubre et agréable même. Les montagnes carpathiennes n'ont pas, du côté de la Hongrie, un hiver très-rigoureux. La Transylvanie est, à cause des montagnes qui la traversent et l'entourent, considérablement plus froide que la Hongrie.

Nous devons encore remarquer deux chaînes de montagnes, qui, du côté occidental, entrent dans la Hongrie. Ce sont des branches des Alpes Styriennes. La première, de Sud-Ouest à Nord-Est vers Gran ; l'autre suit le cours de la Drave vers le Sud-Est.

Les Alpes Juliennes, qui commencent dans la Carniole, se continuent entre la Croatie et la Dalmatie hongroise, vers la Dalmatie vénitienne, où elles se joignent à une branche du mont *Hemus*. La Croatie est très-montagneuse ; mais la plus grande partie de l'Esclavonie fait partie de la grande plaine marécageuse dont nous avons parlé plus haut.

La Hongrie a deux grands lacs vers l'Ouest, savoir : celui de Neusiedel, en hongrois *Fertœ*, en latin *Piesò*, et celui nommé *Platten-See* par les Allemands, et *Balaton* par les Hongrois. Ce dernier est long de vingt lieues et large de cinq ; le premier n'a que la moitié de cette longueur, mais il est presqu'aussi large. On trouve, vers le Sud, dans les grandes plaines, beaucoup de petits lacs, parmi lesquels celui de Palitsch est le plus remarquable. Mais on doit sur-tout faire attention à cet amas de lacs qui se trouve au Nord de Kes-

mark, parmi les montagnes les plus hautes, et à une élévation de 700—800 toises au-dessus de la mer Méditerrannée.

Le Danube est, sans contre-dit, le roi des fleuves de la Hongrie ; ils viennent tous lui porter le tribut de leurs ondes. Il est large de plus d'une demi-lieue, et forme des îles considérables, entre autres celles de Schut et de Czepel.

La *Theisse* mérite la seconde place ; elle vient des Carpathes-Orientales, reçoit le Samos, le Karœsch et le Marosch, et fait un chemin demi-circulaire de 164 lieues ; c'est la rivière la plus poissonneuse de toute l'Europe.

Le *Marosch*, qui vient de la Transylvanie, est lui-même une rivière considérable, et son cours est au moins de cent lieues.

L'*Aluta*, dont la source est voisine de celle du Marosch, entre bientôt dans la Valaquie.

La *Drave* et la *Save*, qui peuvent réclamer le troisième et quatrième rang, viennent du cercle d'Autriche. Leur cours peut être estimé de 110 — 120 lieues de longueur. Elles embrassent l'Esclavonie.

Le *Raab*, le *Wag* et le *Gran*, vers le Nord-Ouest, ainsi que le *Shor* dans le centre, méritent encore d'être remarqués.

La Hongrie est riche en sources minérales, tant acidulées et vitrioliques que sulphureuses et alcalines ; elle a de même beaucoup de bains chauds et froids. Plusieurs de ces sources ont des exhalaisons venimeuses, d'autres sont renommées par leur force pétrifiante ; quelques-unes sont chaudes dans l'hiver et froides dans l'été.

Deux cavernes, à peu de distance de Kaschau, sont fameuses, l'une, à cause de son immense étendue, de ses nombreux labyrinthes et de la grande quantité des stalactites qu'elle renferme ; l'autre, parce qu'on lui attribue généralement la qualité d'avoir la température froide en été, et chaude en hiver. Mais il paraît qu'on a mal examiné ce phénomène ; toute la chose se réduit à ceci : la caverne en question, n'ayant presque aucune communication avec l'athmosphère extérieur, ne passe que très-lentement d'une température à l'autre, et ne se ressent que très-tard des effets des différentes saisons.

Productions des trois règnes. — La nature a prodigué ses bienfaits à ces pays, et si les Hongrois s'entendaient mieux

à en tirer parti, on pourrait, en quelque manière, reconnaître pour vrai leur dicton vulgaire : *extra Hungariam non est vita, si est vita, non est ita*, c'est-à-dire, il n'y a point de vie hors de la Hongrie, ou du moins ce n'est pas une vie comme là.

Les métaux abondent dans toutes les montagnes carpathiennes. Les mines d'or de Schemnitz et de Kremnitz ont cependant beaucoup perdu de leurs anciennes richesses ; on n'y trouve aujourd'hui que peu d'or massif, et le quintal de minérai ne contient que deux ou trois dragmes d'or. Le produit annuel monte de 2—3,000 marcs d'or et 80—90,000 marcs d'argent. La mine la plus profonde de Schemnitz est de 200 toises au-dessous du sol, néanmoins elle est encore 162 toises au-dessus de la surface de la mer. Les mines de Felsœ et de Nagy-Banya sont d'une haute importance. L'or de Botza, dans le comté de Lipto, est regardé comme le meilleur de la Hongrie, et en général de toute l'Europe. Toutes les rivières de la Transylvanie charient de l'or ; mais l'Aranyos est celle qui en porte les plus grandes paillettes. Parmi les 40 mines de ce pays, celle de Nagyag offre un minérai singulièrement riche et remarquable sous plusieurs rapports minéralogiques ; il contient depuis 45 à 170 onces d'argent au quintal, et 200 à 210 deniers d'or au marc, ainsi il donne un tiers d'or et deux tiers d'argent. Les mines d'or de la Croatie sont à présent négligées.

Le fer se trouve dans les palatinats de Gomor, de Sol, de Klein-Hunt, de Wesprime, de Zips, d'Abruiwar ; dans le bannat de Temeswar ; dans la Transylvanie, à Wagda, Hunyad, Donsalva et autres endroits.

Le cuivre abonde sur-tout dans les mines de Neusohl, Herrengrund, Rosenau, Schmolnitz, Einsiedel, Gœllnitz, Dobsau, en Hongrie propre ; à Dognatza et Oravitza, dans le Bannat de Temeswar ; à Dewa, Wesel et Gura-Satul, en Transylvanie. La Hongrie seule produit annuellement 34,000 quintaux de cuivre d'une qualité supérieure ; la Sibérie est le seul pays qui ait une plus grande abondance de ce métal.

Le plomb, le vif-argent, l'antimoine, l'orpiment, le cinnabre, le soufre, le vitriol, l'alun, l'arsenic, la chrysocolle, voici encore des articles qui comptent parmi les minéraux de la Hongrie ; le produit n'en est pas si considérable que celui des mines d'or et de cuivre, néanmoins il suffirait seul

pour enrichir maint autre pays. La seule mine de Zlatna, en Transylvanie, donne 60 quintaux de vif-argent. Dans les environs de Debrezin et de Gross-Waradin, l'alcali minéral ou le natron se trouve comme une efflorescence légère sur des terrains sablonneux; quelquefois le lac Kis-Maria en est couvert. La production annuelle est estimée à 10,000 quintaux.

Le sel de roche et de fontaine se trouve dans une quantité étonnante, sur-tout en Transylvanie, à Torda, Vizaka, Kolos, Szeck, Deés, et plus encore à Para. Il y a dans cette province 6 mines de sel natif, 25 endroits où il s'en trouve des indices, et 120 puits salés. La production annuelle monte à plus d'un million de quintaux. Rhona-Szeck, dans le comté de Marmarosh, mérite le premier rang parmi les salines de la Hongrie propre. Cette province seule produit environ 5--600,000 quintaux par an. La couronne retire un immense profit de ce régale, quelques-uns l'évaluent à dix millions de florins.

On trouve du marbre de différentes qualités, de l'albâtre, des aimans, de l'asbeste, du crystal de roche à double pyramide sexilatère, qu'on vend pour des diamans, des grenats rouge bleuâtre diaphanes, qu'on extrait en grains des monts Carpathiens, et qu'on donne pour des rubis; des grenats ordinaires qui sont contenus dans la mine de cuivre à Dognatza, dans le Bannat; des opales nobles à Czerwenitza près Kaschau (seule mine dans l'Europe), de prétendues topases enfumées et autres sortes de pierres.

On trouve en quelques endroits, de la houille, du pétrole, de la terre d'ombre et de la bonne tourbe.

Le règne végétal n'offre ni moins de richesses ni moins de variétés. Dans une contrée, ce sont les campagnes les plus riantes, où le froment, le blé-sarrazin, le millet, le riz, le maïs récompensent un travail léger par une moisson immense; là, ce sont des vignobles qui produisent les meilleurs vins de toute l'Europe; ici ce sont des pâturages qui nourrissent des troupeaux aussi beaux, aussi nombreux que ceux de l'Ukraine. Quoique l'économie rurale soit ici de beaucoup inférieure à celle de l'Allemagne, néanmoins l'extrême bonté du sol et l'influence bienfaisante du climat, procurent aux Hongrois, presque sans travail, toutes ces richesses, qui rarement ailleurs se trouvent réunies. Aussi toutes les provinces ne par-

ticipent pas également à ces bienfaits de la nature; les contrées montagneuses du Nord, manquent même quelquefois de grains, et on y est souvent forcé de manger, comme en Norwège et en Ecosse, du pain d'avoine; il y a aussi des plaines stériles dans le milieu, le long du Danube; l'Esclavonie et le comté de Bihar surpassent tout le reste pour les blés. Dans la Syrmie, le froment rend vingt à trente, et le maïs, deux à trois mille pour un. Le maïs a souvent des épis d'un pied de long. C'est dans le comté de Zemplin, dans le district de Tokai, près le village de Tarczal, sur le mont Mézés-Malè, (c'est-à-dire, rayon de miel), que croît le fameux vin de Tokai, regardé avec raison comme un nectar digne de la table des Dieux. Le vin, qui, même dans son canton natif, est fort rare, tire ses excellentes qualités en partie du sol, qui n'est qu'une poussière brune, douce, friable et légère, fermentant avec les acides, et ressemblant à du basalte décomposé, et dû au soin qu'on a de cueillir d'avance les premiers raisins mûrs, de les sécher, et d'en extraire une essence, semblable au miel pour le goût, et à la thériaque pour la vue; c'est en mêlant cette essence au vin ordinaire du canton, qu'on produit le véritable vin de Tokai, dont il y a deux sortes, l'une appelée l'ausbruch, l'autre masklass; le premier se vend par antals, le second, par barils, qui contiennent deux antals; dans le masklass il y a deux fois autant de vin ordinaire avec la même quantité de l'essence que dans l'ausbruch. Kereztur, Sator-Vihely, Tallya, Mada, Toltsva, Sator-Alya, et autres endroits voisins, fournissent tout le vin qui, dans le commerce, porte le nom de Tokai. On distingue encore parmi les vins ordinaires de Tokai, celui qu'on nomme la *mère-goutte*, mais ce n'est qu'un bon vin, qui n'a rien d'extraordinaire.

Outre ce vin fameux, la Hongrie en possède encore de très-bonnes sortes. Le vin de Rust, sur le lac de Neusiedel, est presque aussi fort que celui de Tokai, et doit, selon Busching, brûler comme de l'esprit. Oedenbourg, dans la même contrée, Saint-Géorg, non loin de Presbourg, Wersitz dans le Bannat, et les montagnes autour d'Ofen, donnent des vins qui égalent les meilleurs de Bourgogne et de Bordeaux.

Mais c'est en Croatie et en Esclavonie qu'il faut chercher les vins les plus spiritueux et les plus séduisans, d'après celui

de Tokai. Le vin rouge du comté de Syrmie égale le Montepulciano. Mais l'estimable géographe Fabri, se trompe lorsqu'il dit que l'on vend, dans le Nord, les vins de Croatie pour des liqueurs.

Toutes sortes de fruits et de jardinage viennent en abondance ; les pêchers, les amandiers, les figuiers, les châtaigniers, les pruniers sont sur-tout très-communs. Les Esclavons font,des pruneaux,une boisson forte qu'ils nomment *raky* ou *sliva-vitcha*.. Les melons d'Ofen sont renommés par leur excellente saveur.

La culture du tabac est d'une grande importance dans les comtés d'Eisenbourg, de Zips, de Tolm, et dans l'Esclavonie, sur-tout près de Possega, où le tabac égale celui de Turquie.

Le lin et le chanvre viennent sur-tout dans le Bannat, dans les comtés d'Arwe, d'Eisenbourg, de Zips et de Scharosch.

L'Esclavonie produit beaucoup de reglisse. Le pastel et la garance sont cultivés dans le comté de Borschod, près d'Abadin et dans le Bannat. On a du safran, du houblon et des noix de galle. Les ruches se multiplient, ainsi que les vers à soie.

Le bétail à cornes est de la plus belle race ; il a le poil et les cornes d'une longueur extraordinaire. L'Esclavonie surpasse encore la Hongrie dans cette partie.

Les chevaux sont beaux et légers. Le haras royal, près Mezæhegyes dans le comté de Czanad, contenait en 1795 environ 10,000 étalons et cavales. Les Armeniens élèvent sur-tout de beaux chevaux.

On a des buffles, des mulets et des ânes. Les porcs se trouvent sur-tout en Esclavonie et dans le centre de la Hongrie, au nombre de plusieurs millions ; mais, en grande partie ,ces immenses troupeaux ont été achetés maigres, dans la Bosnie et la Servie.

On s'occupe de l'amélioration des moutons ; il y a un établissement pour cet objet à Merkopail dans l'Esclavonie. Cette province seule possède 2 mill. $\frac{1}{2}$ de bêtes à laine. La Transylvanie a une race de moutons à poil court et fin,au lieu de laine.

Les poules et oies de la Hongrie-Occidentale égalent en mérite celles de la Styrie et de la Bohême ; on en exporte beaucoup sous le nom de ces deux pays.

Aucune espèce de gibier ne manque ni dans la Hongrie ni dans les pays y annexés ; cerfs, daims, chamois, marmottes, ours, loups, loutres, martres, loups-cerviers, lemmings ou rats de montagnes, aigles et vautours, coqs de bruyère, perdrix, gélinottes, francolins, bécasses, faisans, oies et canards sauvages, outardes et pélicans ; ce sont les quadrupèdes et oiseaux les plus communs dans les forêts de la Hongrie.

Ces forêts sont très-considérables vers le Nord et l'Ouest de la Hongrie, ainsi que dans la Croatie et la Transylvanie. La grande plaine où les fleuves du pays se réunissent, manque de bois de haute-futaie. La forêt de Bakony est la plus considérable parmi celles de la Hongrie. Les monts carpathiens sont couverts de *pinus pumilio*, appelé ici *krumholz*, et dont on tire un suc connu sous le nom de baume de Hongrie.

Rien n'égale la profusion du poisson, soit dans les rivières soit dans les innombrables lacs et étangs. On doit remarquer le huson ou grand esturgeon du Danube, dont les œufs servent à faire le caviar. Les carpes étaient, en 1798, en si grande abondance, qu'on donna la centaine pour cinq florins du Rhin, ce qui fait onze francs le cent, ou deux sous un centime la pièce ; c'était de la meilleure espèce. La Hongrie fournit Vienne de tortues et de grenouilles. On trouve dans quelques rivières des moules à perles.

Quelle variété d'excellentes productions ! Quel beau pays que la Hongrie ! mais la paresse des habitans, et la politique jalouse de la maison d'Autriche s'accordent pour y entraver les progrès de la culture.

Divisions. — Comme ces pays ont été successivement reconquis sur les Turcs, il règne une grande confusion dans les divisions. On appelle ordinairement Haute-Hongrie, tout ce qui est à l'Est sur la Theisse, on donne le nom de Basse, à cette partie qui se voit à l'Ouest le long du Danube. Ces deux dénominations sont également absurdes, car la prétendue Basse-Hongrie renferme trois grandes chaînes de montagnes, et une partie des Alpes-Carpathiennes. La Haute-Hongrie comprend, sur-tout aujourd'hui, après la réunion du Bannat de Temeswar, les contrées les plus basses et marécageuses de tout le royaume. Il faut donc abandonner ces dénominations qui étaient, à peu près justes, il y a deux cents ans. Le tableau suivant explique les divisions de la Hongrie.

et des autres pays y annexés, d'une manière fort claire et fort exacte. J'ai cru qu'il serait agréable au lecteur de trouver en même tems une indication des différentes nations qui habitent ces contrées, ainsi que des villes principales, avec leur population, quoique ceci appartienne strictement aux articles suivans.

## I. Royaume de Hongrie.

En hongrois, *Maghyar-Orszag.*

| | | |
|---|---|---|
| A. Hongrie occidentale, dite *basse.* | 1 Cercle cisdanubien, à l'Est du Danube. | En se plaçant au centre du pays, à Pesth, ou à l'extrémité occidentale, à Presbourg. |
| | 2 . . . . Transdanubien, à l'Ouest du Danube. | |
| B. . . . orientale, dite *haute.* | 3 Cercle en-deçà de la Theisse, | |
| | 4 . . . . en-delà. . . . . | |

### I. *Dans le cercle Cisdanubien :*

| Provinces. | Villes et Bourgs. | Habitans. |
|---|---|---|
| Comté de Presbourg. . . | Presburg. . . 27,000 h. | Esclavons, Allemands, quelques Hongrois. |
| [ Hong. Posony, Varmegye ]. | Tyrnau. . . . 7,540 | |
| de Neutra. . . . . | Neutra. . . . . | |
| [ Nitra *Varm.* ]. | Skalitz. . . . 5,180 | |
| de Trentschin. . | Trentchin. . . . . | Esclav., quelques Hongrois. |
| [ Trentsin Ville ]. | | |
| de Thurotz. . . . | Saint-Martin. . . . . | Esclav., quelques Hong., Allemands ou plutôt Goths. |
| [ Thurocz V. ]. | | |
| Arwe . . . . . | | Esclav., quelques Hong. et Allem. dans les villes. |
| [ Arwa V. ]. | | |
| Liptau. . . . . | Saint-Nicolas. . . . . | |
| [ Lipta V. ]. | | |
| Neusohl. . . . . | Neusohl. . . . 4,990 | |
| [ Zolyom V. ]. | Herrengrund. | |
| Barsch. . . . . | Kremnitz. . . . 4,000 | Les mêmes. |
| [ Bars V. ]. | | |
| Hont, grand et petit. . . . . | Schemnitz. . . 22,000 | |
| [ Nagy et Kis. Hont V. ]. | | |
| Neograd. . . . . | Balassa-Gyarmath. . . | |
| [ Nograd V. ]. | | |

| PROVINCES. | VILLES ET BOURGS. | HABITANS. |
|---|---|---|
| Comté de Gran. . . . . [ Eszergom Ville]. de Pesth, proprement de Pesth, Pilitz et Scholth réunis. . . . . | Gran. . . . . 5,400<br>Ofen, H. Buda. 20,000<br>Pesth. . . . . 27,000<br>Kolocza. . . . . | Hongr., quelques Escl., Allemands, Dalmatiens, etc. |
| Batsch et Bogrod réunis. | Sombor. . . . 11,421<br>Neusatz. . . . 10,200<br>Szabadka ou Thérésienstadt, bourg. 23,000 h. | Raitzes ou Serviens, quelques Hongr., Allemands, etc. |
| Province de grande et petite Cumanie. [Nagy et Kis-Kunok.]. | . . . . . | Koumanes, peuplade de Tartares. |

## 2. *Dans le cercle Transdanubien.*

| | | |
|---|---|---|
| Comté de Oedenburg. . . [ Soprony V. ]. Komorn. . . . . [ Komarom V. ]. Wieselburg. . . . [ Mosony V. ] | Oedenburg. . 11,600<br>Komorn. . . . 5,000<br>Neusiedel. . . . . | Hongrois, quelques Allemands, Croates, etc. |
| Raab. . . . . [ Gyœr V. ]. Stuhl - Weissenbourg. . . . . [Szekech - Fejer - Var V.]. | Raab. . . . . 12,850<br>Stuhl-Weissenbourg.. 10,000 | Hongr., quelques Allem., Croates, Vandales ou Wendes et Esclavons. |
| Wesprim. . . . [ Vészprim V. ]. Eisenburg. . . . [ Vas V. ]. | . . . . . | |
| | Guntz. . . . . | |
| Szalad. . . . . Schymeg. . . . . [ Szomgy V. ]. | Kanischa. . . . . Sigeth. . . . . | Hongrois au N. Croates au S. |
| Tolna. . . . . Baranya. . . . . | Funfkirchen. 2000 m. | Hongr., Raitzes, etc. |

### 3. *Dans le cercle en-deçà de la Theisse.*

| PROVINCES. | VILLES ET BOURGS. | HABITANS. |
|---|---|---|
| Comté de Hevesch et Szolnock extérieur, réunis. . . . . | Erlau. . . . . | Hongr., quelques Esclavous, etc. |
| [Pays des Jazygues ou Philisteens]. Borschod. . . . . | Miskolcz, bourg.... 13,000 h. | |
| Torna. . . . . | . . . . . | Hongrois, Rousniakes (de la Russie-Rouge), Esclavons, etc. |
| Gœmœr. . . . . | Rosnau. . . . . | |
| Aba-Ujvar . . . . | Kaschau. . . . 6-7000 | |
| Zips. . . . . | Kesmark. . . . 400 m. | Esclavons, Allemands. |
| [Szepes Ville]. Scharosch. . . . . | Eperies. . . . . | |
| [Saros V.] Zemplin. . . . . | Zeben. . . . . | |
| Unghvar. . . . . | Tokai. . . . . | Hongrois, Rousniakes vers le N., Valaques vers l'E., Allemands. |
| Beregh. . . . . | Ungh-Var. . . . . | |
| Ugotsch. . . . . | Munkatch. . . . . | |
| Sathmar. . . . . | Nagy-Banya. . . . . | |
| Szaboltch. . . . . | | |
| [Bourgades des Haydouques]. | | |

### 4. *Dans le cercle en-delà de la Theisse.*

| | | |
|---|---|---|
| Comté de Marmarosch. . isolé au N. E. | . . . . . | |
| Bihar. . . . . | Gross-Waradin. . . . . | Hongrois au Nord, Valaques à l'Est, Raitzes au Sud, quelques Allem., Esclavons, Grecs, etc. |
| | Debreczin. . . 29,150 | |
| Sarand. . . . . | | |
| Bekesch. . . . . | Szarvas. . . . 7-8000 | |
| | Oroshaza. . . . 6000 | |
| Zsongrad. . . . . | Segedin. . . . . | |
| [Csongrad Varmegye]. | | |
| Czanad. . . . . | | |
| Arad . . . . . | | |
| Torontala. . . . . | | |
| Temeswar. . . . . | Temeswar. . . 7,000 h. | Raitzes ou Serviens, Valaques et colons allemands, Grecs et Arméniens. |
| | Wersitz. . . . 1,000 m. | |
| Krassowa. . . . . | Karansèbes. . . . . | |
| Le généralat ou les limites militaires de Temeswar. . . . . | Pantchowa. . . . . | |
| | Méadia. . . . . | |
| *N. B.* Ces 4 dernières provinces composent le Bannat de Temeswar. | | |

## II. L'ILLYRIE HONGROISE.

### A. Le royaume d'Esclavonie.

En hongrois, *Toth-Orszag*, en esclavon, *Szloven.*

| Provinces. | Villes et Bourgs. | Habitans. |
|---|---|---|
| Comté de Verovitz. . . | Essek. . . . 8,000 h. | Esclavons, Valaques, sur-tout dans le district nommé petite Valaquie, près Gradiska; Allemands, un dixième de la population, et Raitzes, dans la Syrmie, quelques Grecs. |
| Poczega. . . . . | Possega. . . . . | |
| Syrmie, qui prend le titre de duché ou même de royaume. . . . | | |
| Le généralat d'Esclavonie, *a*] le régiment de Petervaradin, en Syrmie | Mitrowitz. . . . . | |
| | Semlin. . . . . 11,000 | |
| | Petervaradin. . . . . | |
| | Carlowitz. . . . . | |
| *b*] *c*] les régimens de Brod et de Gradiska, dans l'Esclavonie propre. | Brod. . . . . | |
| | Gradiska. . . . . | |

### B. Le royaume de Croatie.

En hongrois, *Horwath-Orszag.*

| | | |
|---|---|---|
| Comté de Warasdin. . . | Warasdin. . . . . | Les Horvaths, c'est-à-dire, habitans des montagnes, ou hauts Esclavons. |
| Kreutz [ Krisiai Varmegye ]. | Kœrœs-Wasarhely. . . | |
| Zagrab ou Agram. | Agram, capit. 3000 h. | |
| Zagor. . . . . | | |
| Le généralat de Varasdin. . . . . | Bellowar. . . . . | |
| de Carlstadt. . | Carlstadt. . . . . | |
| Confins Bannatiques . . | Sous le généralat de Carlstadt. | Uskoks et Morlaques. |
| Comté de Corbau. . . | | |
| de Lyka. | | |
| | Fiume. . . . . | |
| Le Littorale illyrien ou la Dalmatie hongroise. . . . . | Sengh. . . . . | |

## III. La grande Principauté de Transylvanie.

En hongrois, *Erdely*; en allemand, *Siebenburgen*.

1. *Le pays des Hongrois, à l'Ouest.*

| Provinces. | Villes et Bourgs. | Habitans. |
|---|---|---|
| Comté de Szolnok intér. | Dées. | |
| Doboh | | |
| Kolosch | Clausenburg. 1060 m. | |
| Thorda | | Hongr., mêlé avec avec beaucoup de Valaques. |
| Kukolly | | |
| Weissemburg. | Enyed et Nagyag | Quelques Allemands, Arméniens, Zigeunes, vulgairement Bohémiens, etc. |
| Hunyad | Dewa. | |
| La vallée de Hatzog. | La Porte-de-Fer-[Hong. Vas-kapa]. | Valaques seuls dans plusieurs vallées. |
| *Partes reapplicatæ*, c'est-à-dire, les districts de Szolnok de milieu, de Krasna et de Kowar, avec une partie du comté de Sarand, réunis à la Transylvanie. | | |

2. *Le pays des Sicules*, [hong. *Szekely*], *au Nord-Est.*

| | | |
|---|---|---|
| Canton de Czick. | Saint-Nicolas | Les Patzinakites. *Voyez* l'article Origine, Langage, Histoire. |
| Harom Szeek, qui comprend trois cantons réunis | | |
| Udvarhely | Kereszrur | |
| Marosch | Saint-Mihaly | |
| Aranyosch | | |

*N. B.* Quelques géographes traduisent littéralement le mot hongrois *szek*, en latin *sedes*; mais cela deviendrait inintelligible en français. Ces *siéges* sont autant de cantons judiciaires.

3. *Le pays royal des Saxons, au centre, vers le Sud.*

| | | |
|---|---|---|
| Canton de Hermanstadt. | Hermanstadt. } 15,000 h. | |
| Gross-Schenck. | | |
| Reps | Reps. | |
| Letschkirck | | Colonies plus ou moins anciennes des Allemands. |
| Schœsburg | Schasburg | |
| Medwisch | Medwisch | |
| Muhlbach | | |
| Reismarkt | | |
| Broos | Broos | |
| District de Burzeland à l'E. de Bistritz ou de Nœsnerland au N. | Kronstadt. 10,000 h. | Valaques dans les campagnes. |
| | Nœsen | |

4. *Les terres du Fisc.*

| Provinces. | Villes et Bourgs. | Habitans. |
|---|---|---|
| Le district de Fogarasch, donné, en 1768, par un un bail de 99 ans, à la nation saxonne . . . . . | Fogarasch . . . . . | Hongrois, Allemands, Arméniens, Juifs, etc., etc. |
| Quelques villes et bourgs. | Karlsburg . . . . . | |
| | Weissemburg . . . . . | |
| | Armenienstadt . . . . | |

Villes, Forteresses, Chateaux, etc. *dans la Hongrie occidentale, cercles Cis et Trans-Danubien.* — Le premier de ces deux cercles, à l'exception d'un petit district, est situé sur la rive gauche du Danube. La partie septentrionale s'étend depuis cette rivière jusqu'aux monts Carpathiens, vers le Nord; elle est séparée de la Silésie, de la Moravie et de l'Autriche par des montagnes et par la rivière de Morawa; mais aucune frontière naturelle ne la borne vers l'Est, où elle touche au cercle en-deçà de Theisse. La partie méridionale est limitée à l'Ouest, au Sud et à l'Est par le Danube et la Theisse.

Nous remarquerons d'abord dans le centre :

*Ofen*, hong. *Buda*, sur la rive droite du Danube, ville libre, royale, et ancienne capitale de toute la Hongrie, qui après avoir long-tems vu Presbourg en possession de la première place, vient de recouvrer ses droits, mais non pas son ancienne splendeur. Les bains chauds, construits par les Turcs, méritent d'être vus. On y conserve la couronne hongroise, regardée par toute la nation comme une espèce de *palladium*. Joseph II, l'avait fait transférer à Vienne; mais peu de jours avant sa mort, il se vit forcé de la faire ramener solemnellement à Bude, qui devint alors le siége du conseil de lieutenance royale, c'est-à-dire du suprême corps administratif de la Hongrie. Bude est située à 47 deg. 29 min. 44 sec. lat. bor. Cette ville a été dans les mains des Turcs depuis 1529 jusqu'en 1686; elle porte encore les traces visibles des dévastations qu'elle a subis; on ne peut la regarder que comme la forteresse de

*Pesth*, ville libre, royale, située sur la rive gauche du Da-

nube, vis-à-vis de Bude, avec qui elle communique par un pont de bateaux, long d'un quart de lieue. On y trouve les tribunaux supérieurs de tout le royaume, les bureaux du gouvernement, une université richement dotée, avec un très-beau musée d'histoire naturelle, et une bibliothèque considérable, quoiqu'un peu antique; un superbe hôtel des invalides, un théâtre, des rues larges, de belles maisons, de jolies promenades et cafés. C'est la ville de la Hongrie la plus commerçante; elle possède aussi quelques manufactures, mais elle est sans fortifications.

La fameuse plaine de Rokosch est à quelques lieues de Pesth. C'était-là que la nation hongroise s'assemblait pour élire ses rois. Quelquefois on y vit 80,000 tentes, sous lesquelles campait toute la noblesse du royaume.

*Vacz*, ville bien peuplée, sur le Danube, vis-à-vis l'île fertile de Saint-André.

*Vissegrad*, château royal dans une superbe exposition, mais aujourd'hui tombé en ruines.

*Gran*, ville royale, dont l'archevêque, résidant à Presbourg, est le primat de la Hongrie. Elle a des bains chauds très-renommés. Cependant un voyageur, anglais à la vérité, dit que les grenouilles en tirent plus de profit que les habitans. Gran est, comme Ofen, sur la rive droite du Danube.

En parcourant la partie septentrionale, les villes suivantes s'offrent à nos regards.

*Presbourg*, hong. *Posony*, une des plus belles villes de la Hongrie, et même long-tems regardée comme capitale. Elle n'a perdu ce rang qu'en 1784, et définitivement en 1790. Elle a une académie des sciences. Le commerce sur le Danube, quelques manufactures et la proximité de Vienne concourent à animer cette ville. Le château de Presbourg est à quelques centaines de pas hors de la ville; on y conservait autrefois la couronne de Hongrie. La colline royale, en allemand *Kœnigshügel*, mérite d'être remarquée. C'était là que les rois nouveaux, après leur couronnement, tiraient avec l'épée de Saint-Étienne, des coups en l'air vers les quatre coins du monde, pour indiquer qu'ils défendraient le royaume contre tous ses ennemis.

*Tyrnau*, hong. *Nagy-Szombath*, ville manufacturière et bien bâtie, mais mal-saine.

*Landsitz*, bourg, avec un magnifique château, appartenant aux comtes Esterhazy.

*Neutra*, *Scalitz*, *Leopoldstadt*, villes assez florissantes; la dernière a quelques fortifications.

*Pœsteny* et *Rajecz*, bourgs, avec des sources chaudes, ainsi que le village de *Teplitz*.

*Kremnitz*, siége de la chambre royale des mines, avec un hôtel des monnaies où l'on frappe beaucoup de ducats. Cette ville tient le premier rang parmi les villes de mines.

*Schemnitz*, la première, parmi les villes de mines, par sa population et l'activité du travail. Il y a une académie royale des mines.

*Neusohl*, *Herrengrund*, *Libethen*, *Kœnigsberg*, villes de mines dans ces environs.

*Holitsch*, *Ujlak* et *Gros-Steffelsdorf*, bourgs florissans par leurs manufactures.

*Saint-Nicolas*, avec un beau collége de jésuites. *Rosenberg*, *Saint-Martin*, *Skleno*, avec des bains chauds, et autres grands bourgs.

Dans la partie méridionale du cercle Cis-Danubien, nous trouvons:

*Kolocza*, ville considérable, dont l'archevêque tient le rang après celui de Gran.

*Ketskemèt*, bourg très-grand, qui donne son nom à une lande, où sur une étendue immense on ne trouve que du sable, mêlé de coquillages: les pierres qu'on y rencontre, ne sont que des conglutinations du même sable.

*Ratskeve*, bourg dans l'île de *Czepel*; le célèbre prince Eugène y a fait bâtir un magnifique château.

*Eugeniusberg*, autre château qui rappelle la mémoire de ce grand héros. Il s'y délassait par l'étude de l'agriculture; il fut le premier qui y fit venir des brebis d'Arabie, pour perfectionner la race du pays.

*Sombor*, ville grande et bien peuplée, qui avant 1751, n'était qu'un bourg.

*Szabadka* ou *Thérésienstadt*, bourg, mais si grand et si peuplé, qu'il égale les meilleures villes du royaume. Cependant il n'y a pas beaucoup d'industrie manufacturière; c'est une colonie des Raitzes ou Serviens, qu'on y a attiré à force de grandes immunités et autres avantages commerciaux.

*Neusatz*, ville qui en 1770 ne comptait que 4000 habitans ; en 1795 elle en renfermait 10,200, parmi lesquels il y avait 5840 raitzes et 265 juifs.

*Titul*, chef-lieu du district militaire des *Tchaikistes* : ce sont des Illyriens destinés à monter la flotte danubienne, laquelle consiste en galères, appelées *tchaikes*, et portant de 4 à 12 canons. Ce corps est composé de 11 à 1200 hommes : leur chef est toujours illyrien de nation ; leurs habitations occupent le coin de terre qui est entre le Danube, la Theisse et une ligne tirée de Carlowitz, au Nord-Est. Le bourg de Titul renferme les chantiers, l'arsenal et les maisons pour l'état-major.

On y admire les restes d'un retranchement des Romains, qui s'étendit des bords du Danube à ceux de Theisse, et qui probablement servit à couvrir un établissement semblable à celui des tchaikistes.

On a trouvé des proues de vaisseaux (*rostra*), des ancres, des outils de construction, des monnaies romaines et autres antiquités, dont une grande partie se conserve dans l'arsenal de Titul.

Nous allons à présent parcourir le CERCLE TRANS-DANUBIEN, qui est le plus occidental, et que bornent de trois côtés le Danube et la Drave. Nous y remarquons :

*Raab*, hongr. *Gyœr*, ville grande et fortifiée, la plus considérable et la mieux bâtie dans ce cercle. Elle est située à l'endroit où la rivière du même nom se jette dans le Danube.

*Oedenburg*, hongr. *Soprony*, ville manufacturière et commerçante ; c'est-là sur-tout que se fait l'exportation des porcs de Hongrie pour l'Autriche. Il y a un gymnase luthérien.

*Eisenstadt*, *Rust*, *Neusiedel*, bonnes villes, et *Esterhasy*, magnifique château sur le lac de Neusiedel. Toute cette contrée est fertile en vins.

*Günz*, ville libre royale, où siége le tribunal suprême de ce cercle.

*Stein-am-Anger*, c'est-à-dire, rocher sur la plaine, ville très-considérable et bien peuplée sur la rivière de Gunz.

*Saint-Gothard*, hongr. *Szent-Goth*, bourg fameux par la défaite de Turcs en 1664.

*Kanischa*, autrefois fortifiée ; *Sigeth*, qui l'est encore ; *Funfkirchen*, ville jolie, se trouvent le long de la Drave.

*Mohacz*,

*Iohacz*, bourg, sur le Danube, fameux par la terrible défaite des Hongrois en 1526, et celle, non moins grande, des Turcs, en 1687.

*Tolna*, sur le Danube, *Simonsthurn*, sur le Shor, et *Kestherly* sur le lac Balaton, bourgs considérables; le dernier a 1500 maisons, mais petites.

*Stuhl-Weissenbourg*, hongr. *Szèkes-Feyer-var*, ville libre, royale, où les rois anciennement furent couronnés et enterrés. Elle a trois superbes avenues, bordées de maisons et de jardins.

*Sar-Kerèsztour*, bourg considérable, et qui s'accroît tous les jours.

*Komorn*, ville libre, royale, au confluent du Wag et du Danube. La citadelle de cette place n'a jamais été emportée.

*Dotis* ou *Tata*, bourg manufacturier, avec des sources chaudes.

Villes, dans la Hongrie-Orientale, Cercles en-deça et en-dela de la Theisse. — Le premier de ces cercles comprend les contrées sur la Haute-Theisse, à l'exception du comté de Marmarosh. Il n'a point de frontières naturelles au Sud ni à l'Ouest, et son nom ne lui convient qu'en partie.

*Kaschau*, ville libre, royale, regardée comme la capitale de ce cercle, quoiqu'elle n'en soit pas la ville la plus peuplée. Elle est fortifiée et possède une université. On lui donne 48 deg. 27 min. lat. bor.; l'air y est mal-sain.

Au Sud-Est de Kaschau se trouvent les endroits suivans:

*Miskolcz*, bourg, mais assez peuplé pour mériter le nom de ville; c'est l'endroit le plus considérable de tout le cercle. Les environs sont fertiles en bon vin.

*Erlau*, ville autrefois plus considérable; il y a un grand collége avec un observatoire, situé à 47 deg. 53 min. 54 sec. lat. bor., et 17 deg. 58 min. long. Est de Paris.

*Fuorcontrasti*, superbe château de l'évêque d'Erlau, à une lieue de cette ville.

Le pays des *Jazyges* ou *Philistéens*, renferme, entr'autres, le bourg *Jasz-Bérény*.

Au Nord et au Nord-Ouest, nous voyons:

*Epéries*, ville royale, siége du tribunal suprême du cercle,

en-deça de la Theisse ; elle a quelques fortifications et un collége académique luthérien.

*Sœwar* ou *Salzburg*, bourg avec des salines très-importantes.

*Schœmlnitz*, grand bourg avec la meilleure mine de cuivre de toute la Hongrie ; les marcassites et l'eau vitriolique y abondent tellement, qu'on fait plus de 1000 quintaux de cuivre par an. *Gœlnitz*, *Schwedler* et une dizaine d'autres mines relèvent du bailliage de Schœmlnitz.

*Leutschau*, ville peu considérable, mais connue par ses brasseries d'hydromel.

*Kesmark*, ville de 400 maisons, située au milieu des Alpes Carpathiennes. Elle a plusieurs manufactures.

Les seize villes de *Zips*, qui depuis 1412 jusqu'en 1772, avaient resté engagées à la Pologne, ne sont que des bourgs parmi lesquels *Lublyo*, *Pudlein* et *Neudorf*, sont les meilleurs.

*Rosenau* et *Dopschau*, grands bourgs avec des mines importantes et plusieurs manufactures.

Vers le Nord-Est, on voit :

*Ungh-Var*, château fortifié sur la rivière Ungh. Quelques-uns s'imaginent que les Hongrois tirent leur nom de cet endroit. Nous en parlerons ci-après.

*Munkatch*, citadelle très-forte, et qu'on regarde comme la bastille de la Hongrie.

*Tokai*, situé au centre du cercle ; nous avons déjà parlé de ses fameux vins.

Au sud de la Theisse se trouvent :

*Nagy* et *Felsœ-Banya*, villes de mines.

*Sathmar*, ville dont une partie est fortifiée.

Le cercle en-delà de la *Theisse* comprend presque tout ce qui se trouve entre la basse Theisse, le Danube et la Transylvanie. Le comté de Marmarosh, dans une position isolée, près les sources de la Theisse, entre la Galizie et la Transylvanie, y appartient encore. Les comtés de Krasna et de Szolnok moyen, qui autrefois liaient celui de Marmarosh au reste du cercle, sont à-présent réunis à la Transylvanie.

*Huszth*, bourg avec un château très-fort, et *Rona*, grande mine de sel, sont les seuls endroits remarquables dans le comté de Marmarosh, pays couvert de forêts.

Dans les belles contrées, au nord du fleuve Marosch, se présentent les villes suivantes :

*Debreczin*, la ville la plus peuplée et la plus industrieuse de toute la Hongrie, quoiqu'elle n'ait ni sources d'eau potable, ni bois de chauffage, ni matériaux de bâtisse, ni vignes ; c'est à ses manufactures seules, qu'elle doit sa splendeur. Nous en parlerons à la description générale des manufactures. Ici nous devons observer que Debreczin mérite plutôt le nom d'un village immense, que celui d'une ville ; les maisons sont en grande partie couvertes de chaume ; il n'y a point de pavés ; les habitans sont riches, mais ils n'aiment ni les plaisirs ni l'élégance. Le rigorisme de la religion calviniste n'est pas la cause principale de cette disposition triste et sombre ; je la chercherais plutôt dans le grand nombre des manufactures sédentaires. Il y a ici une université ou collége de la religion réformée.

*Gros-Waradin*, forteresse et ville sur le fleuve Kœrœsch.

*Nemet-Gyala*, *Szarvas* et *Oroshaza*, grands bourgs, qui méritent le nom de ville, puisqu'ils comptent chacun 6—8000 habitans.

*Neu-Arad*, sur le Marosch, *Ségédin*, au confluent de cette rivière avec le Danube, forteresse de seconde ligne.

*Vasarhely*, grand bourg, où il a une société savante, qui cherche à répandre les connaissances de physique.

Au-delà du Marosch, c'est-à-dire, dans le *bannat de Temeswar*, qui, jusqu'en 1718, resta au pouvoir des Turcs, et qui ne fut formellement réuni à la Hongrie qu'en 1779, nous y remarquons :

*Temeswar*, forteresse, grande et régulière, avec des rues larges et droites, et des maisons à l'italienne, mais entourée de marais, qui sont plus avantageux à sa défense militaire qu'à la santé des habitans.

*Wersitz*, bourg de 1000 maisons, habité par des Raitzes et des Allemands, dans une contrée agréable et fertile en bons vins.

*Lippa*, *Caransebes*, *Lugos*, *Méadia*, *Uj-Palanka* et *Pantchowa*, endroits fortifiés et devenus célèbres dans les guerres contre les Turcs ; mais aucun d'entr'eux n'est tenable contre une attaque régulière.

*Oravitza*, *Dognazka* et autres bourgs de mines, dont nous avons déjà parlé.

*Waradia*, village habité par 3000 Valaques.

VILLES, etc., etc. DE L'ILLYRIE HONGROISE.

La SYRMIE, dans le sens le plus étendu, comprend les villes suivantes :

*Semlin*, bourg qui, depuis 1739, s'est élevé au rang de la seconde, peut-être même prenière ville de commerce dans toute la Hongrie. C'est le passage ordinaire pour tout ce qui va entre Constantinople et Vienne. Il y a ici un conseil de santé, qui, en cas de besoin, fait subir la quarantaine aux voyageurs et aux marchandises. Cette ville est assez belle et très-avantageusement située pour la navigation sur le Danube et les trois ou quatre rivières qui s'y jettent à peu de distance d'ici.

*Peterwaradin*, sur le Danube, place importante, consistant en haute et basse forteresse, ouvrage à cornes et faux-bourg. Le prince Eugène remporta ici, en 1716, une victoire sur les Turcs; victoire très-intéressante, puisqu'elle nous a valu une des plus belles odes qu'il y ait en français. Qui ne connaît pas la strophe suivante :

« Où sont ces fils de la terre,
» Dont les fières légions
» Devaient allumer la guerre
» Au sein de nos régions ?
» La nuit les vit rassemblées,
» Le jour les voit écoulées ;
» Comme des faibles ruisseaux,
» Qui, gonflés par quelque orage,
» Viennent inonder la plage
» Qui doit engloutir leurs eaux ».

*Salankément*, ville fameuse par deux défaites des Turcs, l'une en 1697, l'autre en 1716.

*Carlowitz*, grand bourg où réside le patriarche grec de la nation illyrique. La trève conclue, en 1699, entre l'Autriche, Venise, les Polonais et les Turcs, a rendu cet endroit célèbre. On eut alors le bon esprit de ne faire qu'un trève de 25 ans, au lieu d'une paix éternelle.

*Mitrovitz*, grand bourg, à une petite lieue de l'emplacement de l'ancienne ville de Syrmium, capitale de l'Illyricum, du tems des Romains.

Dans l'Esclavonie propre, l'on trouve :

*Essek*, ville fortifiée sur la Drave ; au milieu des marais, qui en rendent l'air mal-sain. Ce fut dans cette ville que Solyman-le-Grand, en 1566, fit construire un pont de bois, ou plutôt une suite de ponts et de jetées, longue de 8565 pieds, ouvrage qui, pendant un siècle entier, fit l'orgueil des Turcs et l'effroi des Hongrois.

*Diakorar*, *Verovitza*, *Pakratz*, *Podborje* et autres bourgs remarquables par leur grandeur, quoiqu'en général mal bâtis.

*Ratschka*, *Brod*, *Alt-Gradiska*, forteresses situées le long de la Save.

Dans la Croatie ou haute Esclavonie, se trouvent :

*Agram*, hongr. *Zagrab*, ville libre, royale, sur la Save, capitale de toute l'Illyrie hongroise, siége du *ban*, c'est-à-dire, du vice-roi de la Croatie et l'Esclavonie. Il y a une université et une imprimerie. L'évêque entretient un bataillon de soldats, dont le colonel, pris parmi les chanoines, est en même-tems commandant du fort de Dubitza.

*Warasdin*, ville fortifiée sur la Drave.

*Kœrœs-Vasarhely*, autrement nommé *Krisevczi* ( prononcez Kri-sef-tchi ) en allemand *Kreuz*, ville qui prétend avoir été la capitale du royaume.

*Krapina*, bourg d'où doivent être sortis les deux frères Czech et Lech, premiers fondateurs des monarchies bohémienne et polonaise, si l'on veut croire les historiens de ces peuples.

*Carlstadt*, forteresse importante, sur la Kulpa, chef-lieu d'un généralat très-étendu, qui comprend les places de Kostancoza, Petrina, et nombre d'autres ; car dans la Croatie, comme dans la Bosnie et la Dalmatie, il n'y a pas si petite colline qui n'ait une espèce de fort.

*Bellovar*, ville nouvellement bâtie, la plus jolie de toute la Croatie, chef-lieu du généralat de Warasdin, qui comprend encore les forteresses de Kaproncza, Zuanitz et autres.

La lisière étroite, qu'on appelle tantôt *Dalmatie hongroise*, tantôt plus exactement *Littorale* d'*Illyrie* ou de *Croatie*, renferme quelques villes remarquables, telles que :

*Fiume*, en allemand *St.-Veit am Pflaum*, ville assez florissante, sur-tout depuis que la belle chaussée *Caroline* lui ouvre une communication avec Carlstadt et l'intérieur du pays.

*Zengh* ou *Segni*, *Carlobago*, *Porto-Ré* et autres, sont de moins d'importance.

Ville, etc. *de la Transylvanie.*

Les Saxons possèdent :

*Hermanstadt*, hong. *Szeben*, au Sud, ville grande et bien bâtie, chef-lieu de la *nation saxonne*, capitale de toute la Transylvanie. Il y a un gymnase luthérien et une société savante des *philo-historiques*. La ville a quelques fortifications.

La *porte de la Tour-Rouge* est un célèbre passage, à quelque distance de Hermanstadt. L'Aluta y pénètre à travers une vallée étroite, et se précipite dans les plaines de la Valaquie.

*Reps*, qui tient une grande foire de chevaux; *Heltau*, *Rosinar*, *Gross-Schenck* et autres bourgs très-considérables, sont ainsi qu'Hermanstadt, situés dans l'Altland, c'est-à-dire, vieux pays, vieille colonie.

*Schesburg* et *Medwisch*, bonnes villes, et *Birthalm*, grand bourg, situés dans la contrée, dite *Wein-Land*, c'est-à-dire, pays des vignobles.

*Mullenbach*, *Reismarkt* et *Broos*, sont les meilleurs endroits dans la contrée dite *avant les forêts*.

*Fogaras*, ville bien bâtie, dans un district qui n'appartient aux Saxons que par un contrat de bail.

*Kronstadt*, hongr. *Brassau*, seconde ville de la Transylvanie, tant en grandeur qu'en population. Elle fait un commerce très-considérable, elle est un peu fortifiée et renferme un gymnase luthérien et un collége catholique. Le *Burzenland*, dont elle est le chef-lieu, est situé dans l'extrémité orientale de la Transylvanie et compte parmi ses habitans 60,000 Valaques.

*Nœsen* ou *Bistritz*, bonne ville avec un collége de Calvinistes, dans un district isolé vers les frontières de la Bukowine.

Dans *la contrée des Sicules*, on ne rencontre que des grands bourgs, tels que *Szent-Miklos*, *Kassoni*, *Somlio* avec un gymnase, *Sabola*, *Szent-Gyorgy*, *Miklos-Var*, *Kereszrur*, *Bagyon* et autres.

Les *Hongrois* habitent seuls ou conjointement avec des *Valaques* et des *Saxons*, les villes suivantes :

*Clausenburg*, hongr. *Kolos-Var*, troisième ville de la Transylvanie, siége d'une université catholique, et de deux

gymnases académiques, l'un appartenant aux Calvinistes, l'autre aux Sociniens ou Unitoriens. Cette ville est située dans les *terres du fisc*.

*Szamos-Falva*, avec deux citadelles, *Dées*, *Doboka*, *Apafi-Falva*, d'où furent originaires les princes Apafiens, derniers souverains de la Transylvanie; *Gyalu*, avec un château considérable; *Thorda*, avec une belle mine de sel; *Szent-Miklos*, sur le Kokol, avec deux châteaux, sont tous des bourgs grands et bien peuplés.

*Zalatna* ou *Zlatna*, qui a donné son nom à un bon poëme allemand, et qui jouit d'une situation charmante; *Enyed*, avec un gymnase de Calvinistes; *Torozko* et *Korœs-Banya*, sont tous des bourgs de mines dans une contrée riche d'or.

*Déva*, grand et florissant bourg, non loin de la *Porte-de-Fer*, hongr. *Vas-Kapa*, défilé fameux qui mène dans la plaine de Temeswar.

Sur les *terres du fisc*, nous trouvons, outre Clausenburg, les endroits suivans :

*Karlsburg*, forteresse importante près le grand bourg de *Weissemburg*, qui mériterait bien le titre de ville. Il y a un collége catholique avec un observatoire.

*Gross-Schlatten*, bourg où siége la chambre des mines de la Transylvanie.

*Udvarhely* et *Neumark*, avec des colléges de Calvinistes.

*Arménienstadt*, grande colonie des Arméniens.

ORIGINE, LANGAGE, HISTOIRE PARTICULIÈRE DES PEUPLES DE LA HONGRIE, etc. etc. — Les pays, dont nous venons de faire la description, firent anciennement partie de la Pannonie et de la Dacie, de sorte que toutes les contrées situées à l'Est de la Theisse appartenaient à la Dacie, et celles à l'Ouest du Danube, à la Pannonie. Le haut pays, vers les monts Carpathiens, était habité par les Jazyges. Quant à cette langue de terre qui se trouve entre le Danube et la Theisse, elle paraît tantôt avoir appartenu aux Jazyges, tantôt aux Daciens. Les contrées qui composent aujourd'hui l'Illyrie hongroise, firent partie de l'ancien *Illyricum*.

Les Romains tirèrent un très-grand profit des mines de ce pays; ils le remplirent des colonies dont voici les principales:

*Syrmium*, à quelque distance de Mitroviza.

*Mursia*, sur l'emplacement d'un des fauxbourgs d'Essek.

*Ulpia-Trajana*, colonie établie dans la capitale des Daciens, auparavant nommée *Zarmisaghetusa*, près de *Deva*, en Transylvanie.

*Sicambria*, station militaire près Ofen ou Bude.

*Sempronium*, c'est-à-dire, Oedenburg.

*Jaurinum*, c'est-à-dire, Raab.

Il paraît que les Pannoniens furent un peuple esclavon. Pour les Daciens, il ne reste aucune trace de leur origine.

Les Vandales s'emparèrent, dans le quatrième siècle, d'une grande partie de ces provinces.

Vers la fin de ce siècle, les Vandales s'étant transportés plus loin vers le Sud, les Goths vinrent occuper leur place, mais ils furent bientôt obligés de la céder aux Huns, dont le roi Attila fut la terreur de toute l'Europe. Le principal siége de l'empire des Huns était en Hongrie, mais lorsque, en 489 les Goths et les Gépides les vainquirent, ceux qui échappèrent au fer, s'établirent entre le Niester et le Don. Ce n'est donc point aux Huns proprement dits que les Hongrois doivent leur origine.

Il nous paraît plus probable que ce sont les Awares, faussement nommés les Huns-Awares qui ont, les premiers, fait donner à ce pays le nom de *Hunawaria* ou *Hungaria*. Mais après les recherches des savans les plus profonds, il reste toujours indécis si l'on doit les regarder comme les ancêtres des Hongrois modernes.

Il est sûr qu'ils occupaient les deux rives du Dniester avant l'année 553, qu'ils s'étendirent successivement vers l'Ouest, de sorte que la Pannonie devint leur proie en 568, et la Dalmatie ou l'Illyrie, environ vingt ans plus tard. Les Croates et les Serviens, peuples esclavons, leur disputèrent ces conquêtes.

Charlemagne les vainquit, et les força à recevoir le baptême. Il leur enleva leurs conquêtes dans l'Allemagne; mais il paraît cependant que, lors de la destruction de l'empire Moravien, les Huns-Awares obtinrent un des meilleurs lots dans le partage. Toute la partie du Nord-Ouest de la Hongrie propre est encore habitée par des Esclavons, dont le dialecte trahit leur origine moravienne.

Il y a toute apparence que les Huns-Awares, pour se défendre contre les Francs, firent venir, de leur ancienne patrie, située soit dans le Nord, soit dans l'Est de la Scythie, un renfort, une armée auxiliaire, qu'on a mal à propos regardée comme un peuple entier, émigrant et occupant la place des Huns. Voici les raisons qui me confirment dans cette opinion. 1°. La grande migration des peuples avait déjà cessé deux siècles avant l'époque qu'on assigne unanimement comme celle de l'arrivée des Hongrois, et de leur réunion avec les Huns ; il n'y a donc que très-peu de vraisemblance dans la supposition d'une migration particulière d'un seul peuple. 2°. Si les Hongrois n'avaient pas été de la même nation, les Huns-Awares ne les auraient pas reçus de bon gré parmi eux ; les Huns-Awares n'étaient pas assez affaiblis, par leurs pertes momentanées contre Charlemagne, pour subir sans résistance un joug étranger. 3°. Les noms d'*Ougres*, *Ugritchi*, *Wengri* et autres sous lesquels les Russes, les Polonais et autres peuples esclavons, désignent les Hongrois, ne peuvent point servir à fixer leur origine, puisque tous ces noms viennent de l'esclavon, et ne signifient autre chose que, les *étrangers*, les *nouveaux venus*. Les Hongrois s'appellent eux-mêmes *Magyar*, et ils ne sont connus que sous ce dernier nom chez les Turcs, les Tartares et autres peuples asiatiques. 4°. Enfin, toutes les distinctions que les auteurs hongrois s'efforcent d'établir entre les Hongrois et les Huns-Awares n'aboutissent qu'à en faire deux différentes races de Scythes.

Les Huns-Awares, ainsi renforcés par une colonie nouvelle, rétablirent bientôt, sous la conduite de Torus, leur empire, qui, alors, fut connu sous le nom de *Hongrie*.

Ce fut en 973 qu'ils commencèrent à professer la religion chrétienne, à l'exemple de leur prince *Gheysa*; son fils, baptisé en 983 sous le nom d'*Etienne*, succéda, en 997, à son père, prit le titre de *roi* en 1000, et fut, après sa mort, mis au nombre des saints.

Vingt princes descendans de Saint-Étienne, occupèrent successivement le trône de Hongrie. Parmi ceux-ci Ladislas-le-Saint, qui conquit la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie, eut le plus de considération. André II reconnut formellement le droit d'insurrection, droit auquel la nation Hongroise fut forcée de renoncer en 1688. Ce fut encore sous cette dynas-

tie que la Bulgarie fut rendue tributaire, et qu'une colonie de Saxons ou plutôt de Franconiens et de Souabes vint s'unir aux restes des anciens Goths, qui habitaient un coin de la Transylvanie.

La dynastie hongroise s'éteignit en 1301. 12 princes de différentes maisons se succédèrent sur le trône. Nous remarquons parmi ceux-ci Louis Ier. qui réunit entièrement au royaume, la Dalmatie, que les Vénitiens avaient souvent reprise sur les Hongrois; Sigismond, qui rendit tributaires la Moldavie et la Valaquie; Mathias à qui les Bohémiens cédèrent la Silésie et la Moravie; Uladislas II, qui fixa le droit coutumier, partie importante de la législation hongroise, et Louis II qui perdit la bataille de Mohacz contre les Turcs, et y périt lui-même.

Le royaume, envahi presque tout entier par les Turcs, devint une arène sanglante où les armées chrétiennes et musulmanes s'égorgèrent pendant un siècle; le sort des armes décida enfin en faveur de la maison d'Autriche, pour l'histoire de laquelle ces scènes doivent être reservées.

Nous devons dire un mot sur l'histoire des pays annexés à la Hongrie.

La Transylvanie fit anciennement partie de la Dacie, conquise par Trajan, elle reçut des colonies romaines, et forma long-tems une province importante de l'Empire; mais les peuples qui habitent ces montagnes, paraissent avoir toujours été animés par l'esprit de l'indépendance. Ils se révoltèrent plusieurs fois contre les Romains, et finirent par rester libres, jusques à l'époque de la migration des peuples du Nord et de l'Est. Les Goths, les Huns, les Awares et les Hongrois se rendirent successivement maîtres de la Transylvanie. Le roi Etienne Ier. la réunit, en 1002, entièrement à la Hongrie, dont elle ne fut séparée qu'après la mort de Louis II en 1526. Un parti nombreux voulut porter le woywode de la Transylvanie, Jean Zapolya, sur le trône de Hongrie; la guerre qui eut lieu entre lui et son rival, Ferdinand d'Autriche, finit par un arrangement qui garantit à Zapolya la possession de la Transylvanie et d'une grande partie de la Hongrie. Les Turcs eurent toujours la politique de soutenir les princes de Transylvanie contre les rois Austro-Hongrois. Les deux Battory, Bethlen Gabor, Etienne Botskai, qui conquit toute la Haute-

Hongrie ; Gabriel Bethlen, qui fut pendant quelque tems en possession de toute la Hongrie, les deux Rakotsky, parmi lesquels le second du nom fut long-tems la terreur des Autrichiens et des Polonais, enfin les deux Apaffi, voilà les noms les plus connus des princes qui ont régné dans ce pays. En 1713, la maison d'Autriche en obtint définitivement la possession.

Les Sicules qui habitent les districts orientaux de la Transylvanie, s'appellent proprement *Szekely*, ce qui en hongrois veut dire, *gardiens de la frontière*. On croit qu'ils descendent des Petchenégues ou Pazinakites, peuple ou horde tartare, qui, en 889, occupa la Transylvanie.

On donne la même origine aux Cumaniens, qui, selon quelques-uns, doivent avoir habité sur les bords du fleuve Kouma dans la Steppe d'Astracan. D'autres disent que leur vrai nom est *Kuns* ou *Chuns*, et les regardent en conséquence comme un reste des anciens Huns.

Les Jazyges ne descendent point des anciens Jazyges ; c'est une tribu des Cumaniens, à laquelle, par confusion, quelques auteurs ont donné ce nom. Les Hongrois les appellent *Philistéens* ; mais il ne faut pas en tirer la conséquence que ce sont des descendans des Philistins de la Palestine. Cette dénomination vient, par corruption, du mot latin *Balistarii*, c'est-à-dire, *frondeurs*. C'est l'arme qui, autrefois, leur était assignée dans l'armée hongroise, qui leur a valu ce nom singulier.

Les Esclavons et Croates sont originairement le même peuple. *Croate* ou plus exactement *Horvath* ; chez les Grecs, *Chrobates* veut dire habitant du haut-pays. Il y a toute apparence que la Pannonie ancienne n'a été habitée originairement que par ces peuples esclavons, qui, semblables à leurs frères de Russie, de Pologne et de Bohême, vivaient sous plusieurs princes ou ducs, dont le pouvoir était très-borné. Las Raitzes ou Serviens sont de la même race ; mais quoiqu'il soit impossible aujourd'hui de tracer une ligne de démarcation entre les nations Illyriennes et Esclavonnes, il paraît néanmoins à peu près certain qu'il y a eu une différence entre ces deux races, du moins quant à l'idiome. Celui des Illyriens était probablement une variation de celui des Thraces ;

il n'en reste aujourd'hui aucune trace dans ce qu'on appelle l'*Illyrie-Hongroise*.

Les *Valaques* parlent un latin extrêmement corrompu et mêlé des mots de l'ancienne langue de la Dacie. Ce peuple s'appelle *Romuni*, c'est-à-dire, *Romains*; et plusieurs traces de la manière de vivre des anciens Romains, qu'on retrouve chez lui, semblent prouver qu'il descend des colonies romaines établies dans la Dacie. Les *Uskoks* et *Morlaques* sont incontestablement d'origine valaque. Le nom *Flak* ou *Vlach*, donné aux Valaques par tous leurs voisins, quoiqu'eux-mêmes ils le rejettent, veut dire *pasteur errant*, ce qui s'accorde bien avec la description que nous ont laissé les auteurs romains des anciens Daces.

On trouve en Hongrie, outre ces trois races dominantes, des *Grecs*, des *Arméniens*, des *Arnauts* (Macédoniens), des *Turcs*, des *Juifs*, mais sur-tout des *Allemands*, dont le nombre s'augmente tous les jours. La langue allemande est généralement parlée dans les villes de commerce et de mines. Les Hongrois ont cette langue en aversion; et Joseph II tâcha en vain de les forcer à l'apprendre.

En 1787 on compta en Hongrie, Croatie et Esclavonie, outre les villes royales, 11,408 bourgs et villages, parmi lesquels 5,789 étaient habités par des Esclavons, de race esclavonne propre, moravienne ou polonaise, 3,668 des Hongrois, 1,024 des Valaques, et 921 des Allemands Dans la Transylvanie, les Valaques sont, proportion gardée, encore plus nombreux.

Cette fameuse peuplade de vagabonds, que les Allemands nomment *Zigeuner*, les Français *Bohémiens*, et les Anglais *Gipsys*, est très-répandue dans la Hongrie; mais on les a forcés à s'établir en des endroits fixes, où on les surveille, en cherchant par différens moyens de les rendre utiles à la société. On les appelle *Nouveaux-Hongrois*. Les savans allemands les regardent comme une tribu exilée de l'Inde.

## Chapitre VI. — *Les États Austro-Vénitiens.*

Situation, Étendue et Population. — La partie du territoire vénitien de la *Terre-Ferme*, située sur la rive gauche de l'Adige, la ville de Venise, l'Istrie, la Dalmatie vénitienne,

avec toutes les îles de la mer Adriatique, voilà le lot qui échut à l'Autriche, lors du partage des états vénitiens. Les îles situées hors la mer Adriatique, ainsi que les districts vénitiens en Albanie ou Épire, furent occupés par les Français, qui bientôt ont été chassés par les Russes et les Turcs. Sous les auspices de ces deux dernières puissances, une république dite *des Sept-Iles réunies*, y a obtenu une existence douteuse. La partie de la *Terre-Ferme*, située sur la rive droite de l'Adige, fut réunie à la république Cisalpine. Telle est la distribution établie par les articles ostensibles du traité de Lunéville, et que nous prenons ici pour base. On doit remarquer que l'Autriche a perdu par ce traité la ville de Vérone avec une partie de son territoire, ainsi que la Polésine de Rovigo, districts qui, d'après la paix de Campo-Formio, lui appartenaient.

La *Terre-Ferme austro-vénitienne* s'étend ainsi depuis la frontière de la Cisalpine, au Sud et à l'Ouest, jusqu'aux limites anciennes du Tyrol, de la Carinthie et du Frioul autrichien, au Nord-Ouest, au Nord et au Nord-Est. La mer Adriatique baigne ce pays à l'Est.

L'Istrie est une presqu'île formée par la mer Adriatique et les deux golfes de Trieste et de Fiume ou di Quarnero ; elle tient au Nord et au Nord-Est à la Carniole.

La *Dalmatie vénitienne* est bornée à l'Est par la Dalmatie turque et la Bosnie ; au Nord elle tient à la portion de Croatie, qu'on a mal-à-propos nommée Dalmatie hongroise ; à l'Ouest la mer Adriatique lui forme une frontière naturelle ; vers le Sud elle touche au territoire de Raguse, et le district isolé de Cattaro s'étend même jusqu'à l'Albanie.

Voici les latitudes et longitudes de ces divers districts.

Terre-Ferme 45°. 12' ... 46°. 42' l. b. 8°. 24' ... 11°. 10' l. E. de Paris.
Istrie. . . . . 45°. . . . . 45°. 50' ... 11°. 24' ... 12°. 5'
Dalmatie. . . 42°. 30' ... 45°. 15' ... 12°. . . . . 16°. 50'

On ne connaît pas encore avec exactitude le nombre de lieues carrées et d'habitans que contiennent ces pays. Voici les calculs les plus probables.

| | Lieues car. | Habitans. |
|---|---|---|
| La Terre-Ferme sur la gauche d'Adige (avec Venise) | 1,030 | 1,200,000 |
| L'Istrie . . . . . | 128 | 100,000 |
| Les îles de Cherso, Osero, Veglia, Arbe, Pago, Grossa, Brazza, Lezina, Curzola, et autres . . | 200 | 600,000 |
| Le continent de la Dalmatie, avec le district de Cattaro . . . . . | 594 | |
| TOTAL pour les Etats austro-vénitiens . . | 1,952 | 1,900,000 |
| Les provinces de Bergamo, Crema, Brescia, le tiers du Véronèse, la Polésine de Rovigo, réunis à la république Cisalpine . . . . . | 560 | 680,000 |
| Les îles de Corfou, de Céphalonie, de Zante, et autres, avec les districts vénitiens en Epire. . . | 240 | 300,000 |
| TOTAL des Etats vénitiens non cédés à l'Autriche . . . . . | 800 | 980,000 |
| TOTAL de la ci-devant république de Venise . . . . . | 2,752 | 2,880,000 |

CLIMAT, SOL ET TERRAIN, PRODUCTIONS NATURELLES.— La Terre-Ferme de Venise a presque le même climat que le Piémont et la Lombardie. La proximité des Alpes rend l'hiver plus rude et plus long que dans l'Italie méridionale; comme en même-tems tous les côteaux sont exposés au Midi, les chaleurs d'été sont quelquefois excessives dans les parties montagneuses. Les lagunes qui règnent le long des côtes répandent souvent un air mal-sain. Les territoires de Vicence, de Padoue et de Vérone sont ceux qui jouissent de la température la plus saine et la plus agréable. Les blés et les pâturages font la richesse principale de la Terre-Ferme vénitienne. Les oliviers, figues, amandes, pommes, poires, pêches, etc. etc., y viennent en abondance. Les citronniers et orangers viennent aussi bien; mais on est obligé de les couvrir en hiver. Le pays est rempli de vignobles et de plantations de mûriers. Le vin de Frioul (selon les Italiens) ne le cède point en bonté à celui de Bourgogne. Les mûriers, plantés sur les grands chemins, servent d'échalas aux vignes, dont les branches forment autant de guirlandes. Le froment vient mieux à l'ombre de ces allées charmantes que dans les endroits où il est exposé à l'ardeur du soleil.

Les moutons de Padoue sont d'une race presque égale à celle d'Espagne. Les porcs, nourris de truffes, de cosses de raisins et de châtaignes, sont aussi excellens. Les poissons de

toute sorte abondent tant dans les nombreuses rivières que dans les lagunes et la mer.

Le Frioul produit beaucoup de bois de construction. La soie de cette province est très-fine.

Parmi les eaux minérales, celles d'Albano dans le Padouan, de Caldier dans le Véronais, de Saint-Pancrazio dans le Vicentin, sont les plus remarquables.

La terre de Vicence, qui est très-grasse et onctueuse, mais médiocrement fine, sert pour la fabrication de la porcelaine à Venise. Une autre espèce de terre porte le nom de *Vérone*, parce qu'elle se trouve principalement dans le Véronais, près le village de Brentonico. Cette terre, qui donne une couleur verte, foncée, agréable et permanente, se trouve, selon M. Lalande, dans les fentes des rochers calcaires qui ne sont pas stratifiés, mais entassés irrégulièrement l'un sur l'autre. Un dépôt cuivreux s'est lié ici avec une terre argilleuse: ce sont des petites masses ou globules denses, pesans et plus ou moins durcis. Lorsque ces masses ont été bien comprimées, la superficie en est luisante, lisse, grasse au toucher; elles happent à la langue. Mais les morceaux parfaitement purs, fins et d'une couleur égale, ne se trouvent pas en grande quantité. Cette terre ne fait point d'effervescence avec les acides; mais elle pétille au feu, se divise par écailles, et devient brune quand on la fait rougir.

On trouve encore dans la Terre-Ferme, des carrières de marbre, du plâtre, du nitre et un peu de fer.

Les fameuses pierres avec empreinte de poissons, qu'on trouve dans le Véronais, sur une montagne élevée, le grand nombre des testacées dont la vallée de Feltri est remplie, l'inclinaison de toutes les couches vers la mer, voilà les argumens de ceux qui regardent toute la plaine de la Lombardie comme un territoire délaissé peu à peu par les eaux de la mer. Ces Neptunistes s'appuient aussi sur ce que les lagunes de Venise perdent de jour en jour de leurs eaux jusqu'à faire craindre leur desséchement total.

Mais les ardens Vulcanistes croient au contraire voir des nombreuses traces des volcans éteints, sur-tout au Nord de Vicene et de Vérone. La montagne dite *du Diable*, auprès de Saint-Jean-Glariou, renferme des colonnes prismatiques

de basalte, semblables à celles de la chaussée des Géans en Irlande. On appelle la chaîne dont cette montagne fait partie, *Monti-Colonnari*; elle s'étend jusqu'à Padoue, et offre, outre les basaltes, des pierres ponces et de la lave.

L'Istrie est fertile en vin, huile et bois de construction; elle a peu de plaines, et un air rude, ou, selon quelques auteurs, même mal-sain. La pierre d'Istrie sert à bâtir les palais dans toute l'Italie supérieure, mais sur-tout à Venise.

La Dalmatie a presque le même climat, sol et productions que l'Istrie. Les îles sont très-fertiles; mais le continent ne consiste pour la plupart qu'en montagnes arides. Les mines que ces monts contiennent, et qui, sous les empereurs romains, étaient renommées, sont aujourd'hui négligées. La nourriture du bétail occupe le plus grand nombre des habitans. Les îles Cherso, Veglia, Osero, et autres adjacentes, donnent du bon vin, de la soie fine, du miel excellent; leurs petits chevaux sont très-légers. L'île de Curzola abonde en bois de construction. Celle de Mortero produit un excellent vin. La pêche des sardines, des maquereaux, et d'autres poissons, est très-abondante le long des côtes. Le golfe de Quarnero produit entr'autres un poisson nommé *gatto*, dont la peau est employée, comme un chagrin, à couvrir les étuis de montres, des boêtes de lunettes d'approche, etc., etc. On tire aussi, du fond de ce golfe, un marbre brun et très-dur, qui souvent renferme des moules vivantes.

Les rivières principales de la Terre-Ferme sont: l'*Adige*, en allemand *Etsch*, qui prend son origine dans le Tyrol, et, depuis l'endroit où il quitte cette province, fait la limite entre les territoires austro-vénitien et cisalpin. Ce fleuve est lié avec le Pô par différens canaux; mais il n'y tombe pas, comme on l'a faussement représenté sur plusieurs cartes: il s'écoule dans la lagune de Chiozza. Le *Brenta* s'écoule dans la lagune de Venise, et on peut regarder le grand canal qui traverse cette ville comme une continuation de cette rivière.

Le *Tagliamento* et les autres rivières de Frioul causent beaucoup de dommages par leurs débordemens. L'Istrie et la Dalmatie ont trop peu de largeur pour donner naissance à des rivières considérables. Celles de *Scardona* et de *Narenza*, venant des montagnes de la Bosnie, s'écoulent ici dans la mer Adriatique.

DIVISIONS, VILLES, PORTS, FORTERESSES, etc. — On distingue à présent deux parties dans les États Austro-Vénitiens.

*A.* LE DUCHÉ IMPÉRIAL DE VENISE, comprenant : 1°. L'ancien Dogado de Venise. 2°. Le territoire de Padoue. 3o. Le territoire de Vérone, jusqu'à l'Adige. 4°. Vicence. 5°. La Marche de Tréviso, avec les districts de Belluno, Feltre et Cadore. 6°. Le Frioul vénitien.

*B.* L'ISTRIE, qui probablement sera réunie au cercle d'Autriche.

*C.* LA DALMATIE, dont la réunion avec la Hongrie paraît être décidée.

VILLES, CHATEAUX, FORTERESSES, etc., etc., DANS LE DOGADO PROPRE.

*Venise*, ou *Venezia*, ville antique et célèbre, autrefois siége de la république la plus florissante de l'Europe, aujourd'hui capitale du duché impérial du même nom. Elle est bâtie sur 72 iles, que 600 grands et petits ponts lient ensemble. Cette ville a 160,000 habitans, parmi lesquels il y a quatre à cinq mille juifs. On y compte, outre la superbe église patriarchale, 71 églises catholiques paroissiales, 12 abbayes et prieurés, 59 couvens d'hommes et de femmes, 53 places publiques, 165 statues de marbre et 23 de métal. Tous les voyageurs ont à l'envi décrit la superbe vue dont on jouit en navigant, sur la lagune, vers cette ville qui semble flotter sur l'eau. L'intérieur présente une vue plutôt extraordinaire que belle. Des édifices, où le style grec est mêlé avec celui des Sarrasins ; des canaux, souvent étroits et sombres, quelquefois couverts d'exhalaisons méphytiques ; des gondoles innombrables, mais d'une uniformité triste, tout cela étonne plus qu'il ne plaît ; mais lorsqu'on voit la *place de Saint-Marc*, l'admiration l'emporte sur tout autre sentiment. L'église de Saint-Marc, revêtue de marbre, couronnée de cinq dômes, la tour du même nom, le palais du doge, celui des procurateurs de Saint-Marc, le bâtiment de la bibliothèque, les deux colonnes qui portent, l'une, le lion de Saint-Marc ; l'autre, un Saint-Théodore, partagent vos regards enchantés ; mais vous cherchez en vain ces quatre superbes chevaux qui avaient été transportés de Corinthe à Constantinople, et après la prise de Constantinople par les Francs,

échurent en partage aux Vénitiens : la victoire les a fait changer de pays pour la quatrième fois. Dans la bibliothèque de Saint-Marc se trouvent encore plusieurs manuscrits très-curieux. On doit aussi voir avec plaisir l'intérieur de l'église de ce nom, qui est riche en beaux marbres orientaux et en mosaïques. Le trésor était rempli d'or, de pierreries, de reliques ; mais on n'y trouve aujourd'hui que ces dernières. Vis-à-vis la place Saint-Marc, se trouve l'église de *Saint-Giorgio Majore*, une des plus superbes qu'il y ait à Venise. On nous pardonnera de ne point parler des superbes peintures que l'on admirait autrefois dans toutes ces églises, ainsi que dans la confrérie de Saint-Roch, et autres bâtimens ecclésiastiques ; il est impossible de savoir dans ce moment ce qu'il en reste. De même, les bibliothèques et les cabinets ont en partie été dépouillés des objets curieux qui s'y trouvaient. Des quatre grands conservatoires, où des milliers d'orphelines apprenaient à chanter, à broder et à pousser des fleurs en cire, il n'en existe à présent qu'un seul, savoir celui *della Pieta*.

Le pont de *Rialto*, sur lequel on passe le grand canal, qui partage la ville en deux parties égales ; ce pont, tant vanté, ne charme pas tous les yeux ; il consiste en une seule arche dont la base a 90 pieds et le dessus 37 pas communs, de large ; il est couvert de trois rangs de boutiques, qui forment comme trois rues ; à chacun de ses flancs extérieurs, il y a 56 marches qu'il faut monter. Tout le pont est revêtu de marbre blanc.

Le fameux arsenal qui a 2 milles $\frac{1}{2}$ d'Italie en tour, est proprement une enceinte de bâtimens, où l'on faisait tous les travaux pour la flotte et où on conservait tout ce qui était nécessaire pour son armement. Une partie des vaisseaux même y était stationnée ; et ce qui est sans exemple, ils étaient en partie logés dans des remises, où, ni le soleil, ni l'air, ni les eaux ne pouvaient contribuer à accélérer leur destruction. On y admirait sur-tout la fameuse galère nommée *le Bucentaure*, laquelle le doge montait le jour où il allait en cérémonie épouser la Mer-Adriatique. Ce vaisseau, brillant de dorure et chargé d'ornemens, est si mauvais voilier, qu'il ne faudrait qu'un petit caprice de l'auguste fiancée pour submerger son prétendu avec toute sa suite.

Les palais des particuliers sont en général construits dans un goût moitié mauresque, moitié grec, mêlé d'un peu du

gothique, goût ignoble, mais qui cependant plaît à beaucoup de gens à cause de la variété et de la magnificence qu'il admet. Les appartemens sont presque tous pavés et décorés en stuc, genre d'élégance qu'on ne pourra jamais introduire avec avantage dans une ville où des voitures pesantes ébranlent les maisons.

On compte beaucoup de Grecs, d'Arméniens, d'Allemands, de Juifs, et en général les meilleures affaires de commerce sont faites par des étrangers. Nous parlerons autre part de l'industrie de cette ville.

*Murano*, ville bâtie sur une île, à côté de Venise, et que souvent on regarde comme fesant partie de cette ville. C'est là que se trouvent les grandes manufactures de glaces.

*Chiozza*, ville de 20,000 habitans, située dans l'extrémité méridionale des lagunes de Venise. Cette place doit maintenant être fortifiée dans toutes les règles, et deviendra un poste militaire très-important; elle fera le rempart de Venise. Le pont de Chiozza avait le droit d'étape pour les marchandises d'Allemagne et de Flandres.

Les *Lido's* de *Malamocco* et de *Palestrina* sont deux îles longues et étroites, qui, semblables à des digues, garantissent Venise de la fureur des flots. Ce ne sont dans le fond que deux bancs de sable, formés par la mer, et augmentés par le limon que la marée apporte des lagunes. Un immense mur sert à soutenir le *Lido* de *Palestrina* contre la mer; cet ouvrage est digne des anciens Romains.

*Maestro*, petite ville sur le continent, vis-à-vis Venise. on y prend des gondoles pour aller dans cette dernière ville.

Dans le PADOUAN, nous devons remarquer:

*Padoue*, ville très-ancienne et très-grande; mais avec des rues étroites, mal pavées et mal-propres. Sa population ne s'élève guères qu'à 34,000 âmes. Les deux côtés de ses rues sont garnies d'arcades basses et obscures, qui déparent les maisons, mais qui offrent un passage commode aux piétons. Les églises sont en grand nombre, et celles de Saint-Antoine et de Sainte-Justine méritent d'être vues. La première est dans le genre gothique; mais la seconde, construite par André Riccio, peut être citée comme une des plus belles et des plus magnifiques de l'Italie. On doit voir la statue d'un général vénitien, Érasme de Narni, surnommé *Gattamelata*, qui est érigée devant l'église de Saint-Antoine.

Parmi les édifices civils, le palais du podestat, et celui nommé *il Salone*, c'est-à-dire, salle d'audience, sont les plus remarquables. Les prétendus restes de Tite-Live, et le tombeau du prince troyen, Antenor, qui doit y avoir amené ses *Hénètes* ou *Vénètes*, servent à amuser la crédulité des voyageurs ignorans. Il y a une université, dont le jardin botanique est le plus ancien dans l'Europe, un gymnase grec, une société d'agriculture très-estimée, et depuis 1782 une académie des arts et des sciences. Padoue est l'ancienne métropole de Venise; elle a long-tems défendu son indépendance, et conserva, même en se soumettant à son ancienne colonie, un reste de liberté.

*Abano*, *Mira*, *Stra*, *Dolo*, *Noventa*, bourgs remarquables, le premier, à cause de ses bains chauds, les autres par différens palais et jardins magnifiques. Ceux de la maison Tron, des Giovanelli et de Pisani, feraient honneur à beaucoup de princes. Le nombre de belles maisons de campagne qui remplissent et qui entourent ces bourgs, présente aux voyageurs le spectacle le plus magnifique.

*Arqua*, village où Pétrarque se retira après la mort de Laura, et où il mourut.

*Este*, petite ville d'où les marquis d'Este, ancêtres des ducs de Modène, tirent leur origine.

Dans le Veronèse Autrichien, on trouve:

*Vérone autrichienne* ou *Veronetta*, c'est-à-dire, la petite partie de Vérone qui se trouve sur la rive gauche de l'Adige; l'autre, ou Vérone propre, appartient, d'après le traité de Lunéville, aux Cisalpins.

*Legnago* ou *Porto-Legnago*, place fortifiée sur l'Adige.

Le mont *Baldo* offre beaucoup d'animaux marins pétrifiés, des plantes médicinales et de beaux marbres.

La *Chiusa*, passage étroit et fortifié qui mène dans le Tyrol.

Le pont de *Vega*, dans les montagnes de Valpolicella, est une arcade naturelle, dont la corde est de 114 pieds de Vérone d'un côté, et de l'autre, de 154, avec 86 de flèche, et 20 d'épaisseur.

Le Vicentin contient les endroits suivans:

*Vicence*, grande et belle ville, avec 30,000 habitans. C'est sur-tout au fameux architecte *Palladio*, que cette ville doit cette splendeur qui la distingue même parmi les su-

perbes cités de l'Italie. Cet artiste a orné sa ville natale d'un pont, que l'on compare à celui de Rialto ; d'un très-bel arc de triomphe, et d'un magnifique théâtre, où fut jouée la première tragédie régulière des tems modernes, la *Sophonisbe*, du Trissin, et de plusieurs autres édifices magnifiques: c'est une société littéraire, dite l'*académie des Olympiques*, qui a fait construire le théâtre. Vicence est remplie de palais, dont quelques-uns ne sont point achevés, car Palladio inspira à ses compatriotes une telle fureur de bâtir que plusieurs familles nobles s'y ruinèrent.

*Lonigo*, *Montebello*, *Marostica*, *Schio*, *Malo* et autres villes moyennes et petites.

Les sept, ou proprement treize communes entre Vicence et Padoue, sont remarquables à cause de leurs habitans, que l'on a quelquefois considérés comme descendans des Goths ; mais qui sont plutôt des restes d'une armée de croisés, puisque leur idiome allemand n'est pas très-différent de celui qu'on parle aujourd'hui dans la Basse-Saxe.

Dans la MARCHE TRÉVISANE, nous remarquons :

*Treviso*, ville ancienne et fortifiée, avec 18,000 habitans.

*Bassano*, ville manufacturière, très-florissante. Sa population s'élève à 10,000 âmes. Busching distingue deux villes de ce nom, dont l'une devrait être située dans le Padouan ; c'est, selon lui, dans cette dernière que doit se trouver l'immense imprimerie du comte Remondini ; mais l'autorité de M. Lalande, et celle de plusieurs cartes que nous avons consultées, nous portent à croire que Busching s'est trompé.

*Ceneda*, *Conigliano*, et autres petites villes.

Les trois districts de *Feltre*, *Bellune* et *Cadore*, ont chacun un chef-lieu du même nom.

LE FRIOUL contient entre autres :

*Udine*, ville moyenne, chef-lieu de cette province. A une demi-lieue de la ville est le village et le château de *Campo-Formio*, où Bonaparte, en 1797, signa, ou plutôt dicta ce fameux traité de paix, que les Autrichiens s'empressèrent de rompre pendant son séjour en Égypte.

*Palma Nuova*, bonne forteresse, située, ainsi qu'Udine, sur le canal de la Roja.

*Cividad de Friuli*, l'ancien *Forum Julium*, est aujourd'hui une ville de peu d'importance.

*Caorle* et *Marano*, petites villes qui donnent leur nom aux lagunes environnantes.

Les endroits remarquables de l'Istrie, sont :

*Capo d'Istria*, ville fortifiée, située dans une petite île, au milieu d'un golfe qui forme un bon port.

*Rovigno*, ville avec deux ports; elle a 16,000 habitans, et surpasse en richesse et industrie toutes les autres villes istriennes.

*Pola*, anciennement *Pietas Julia*, contient des monumens antiques, très-remarquables, savoir : un arc de triomphe d'ordre corinthien, un temple d'Auguste, et les restes d'un magnifique théâtre.

*Parenzo*, *Orsero*, *Albona*, et beaucoup d'autres petites villes, qui presque toutes ont de bons ports.

La Dalmatie est composée de terre ferme et d'îles.

Ces dernières ont presque toutes des villes du même nom, parmi lesquelles *Veglia*, *Cherso*, *Arbe*, *Mortaro*, *Lesina* et *Curzola*, sont les plus remarquables; elles ont, pour la plupart, des ports bien fortifiés. Sur le continent Dalmatien nous trouvons :

*Zara*, anciennement *Jadera*, capitale de toute la Dalmatie vénitienne; elle est regardée comme la meilleure forteresse du pays, mais sa population n'excède point 6,000 âmes.

*Nona*, *Tinen*, *Clissa* et *Sign*, sont les plus remarquables parmi les nombreuses places fortes dont la Dalmatie est, pour ainsi dire, hérissée. On regarde sur-tout Tinen, comme très-difficile à prendre de force.

*Spalatro*, la ville la plus florissante du pays, peuplée de 30,000 habitans. Les caravanes de la Turquie y déchargent leurs marchandises; son port est vaste et profond; les vivres y sont à très-bon marché. Quoique fortifiée, elle ne pourrait pas tenir contre une attaque régulière. L'archevêque de Spalatro est primat de la Dalmatie. On admire les ruines du palais de Dioclétien.

*Salona*, bourg, avec beaucoup d'antiquités; c'était anciennement la capitale de la Dalmatie, et même de toute l'Illyrie.

Ce sont ses habitans qui ont bâti Spalatro, que plusieurs auteurs appellent *Salone nouvelle.*

*Trau* et *Sebenico*, villes maritimes, bien fortifiées et pourvues de bons ports, sur-tout la première.

Dans un district isolé du reste de la Dalmatie, se trouvent:

*Cattaro*, *Budua*, *Rhizano*, petites villes fortifiées, sur un golfe qui prend son nom de la première d'entre elles.

*Castel nuovo*, avec la citadelle, appelée *Cornigrad.* Cette place doit être très-forte par la nature et l'art.

HISTOIRE PARTICULIÈRE DE CES PROVINCES. —Quant à la Dalmatie et l'Istrie, les peuples qui les habitent, sont d'origine illyrienne et esclavonne; ils eurent d'abord leurs propres rois, et ne se firent remarquer que par leurs pirateries. Les Liburniens étaient sur-tout renommés dans ce métier, et donnèrent même leur nom à une sorte de vaisseaux légers et bons voiliers, dont les Romains se servaient dans l'avant-garde de leurs flottes. Domptés par les Romains, ces peuples suivirent les destins de l'empire. Après avoir éprouvé la domination des Croates et des Hongrois, ils restèrent depuis 1400—20 sous celle des Vénitiens, jusqu'en 1797.

Les Vénètes doivent, selon la tradition, être issus des Hénètes, qui aveo Antenor, se sauvèrent de Troye, au moment où cette ville fut prise par les Grecs.

Mais ces sortes de traditions sont plus souvent fondées dans la vanité nationale que sur des faits historiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Venètes habitaient presque toute la partie de la terre ferme vénitienne, aujourd'hui cédée aux Autrichiens, et que *Patavium*, ensuite appelée Padoue, fut leur capitale.

Après avoir long-tems joui de l'indépendance, les Vénètes se soumirent de leur propre volonté aux Romains, et leur restèrent fidèlement attachés jusqu'à la chute de l'empire d'occident.

Cette époque fut pour les Vénètes, comme pour tous leurs voisins, le commencement de désastres prolongés. Exposés aux premières fureurs des nations barbares qui vinrent se précipiter sur la belle Italie; ils virent une horde après l'autre fouler aux pieds les fruits de leur industrie, et les monumens de leur gloire. Pressés par tant d'ennemis, sur-tout par les Huns, ils prirent le parti d'abandonner le continent, et de

se réfugier dans les petites îles qui bordaient leurs côtes, et qu'habitaient déja quelques pêcheurs et navigateurs. Ceci arriva vers l'an 472. Les nouvelles villes qui s'y formèrent eurent un gouvernement aristo-démocratique ; le pouvoir était concentré entre les mains de 72 tribuns choisis par le peuple. La puissance de cet État s'accrut tous les jours par de nouveaux colons qui arrivaient de toutes les parties de l'Italie. Lorsque les Lombards fondèrent un empire puissant dans l'Italie supérieure, ils promirent par un traité solennel de ne jamais attaquer la liberté de Venise.

Mais cette liberté fut bientôt restreinte par une de ces révolutions qui toujours suivent de près l'accroissement des États. En 677 *Paulucio Anafesto* fut élu doge ; il eut le pouvoir exécutif ; les tribuns formèrent une espèce de sénat, et le peuple conserva le droit d'élire les uns et les autres. Cette constitution n'eut aucuns principes fixes, et l'influence des doges paraît avoir varié d'après leur caractère personnel. Il y eut souvent des contestations, et quelquefois des guerres civiles, qui se terminèrent en 1172, par un changement essentiel dans la constitution. Les tribuns et les autres magistrats, choisis d'abord par le peuple, s'arrogeant la noblesse et la magistrature héréditaires, furent désormais les seuls citoyens actifs. Le pouvoir du doge fut limité, et la république se rapprocha de jour en jour vers l'aristocratie pure.

Le territoire des Vénitiens s'était déjà considérablement accru par des conquêtes, tant en Lombardie qu'en Istrie et Dalmatie. Alors ils étendirent leur domination sur la Morée, la Candie, Chypre et autres îles de l'ancienne Grèce ; ils devinrent en peu de tems la première puissance maritime de l'Europe. Les Génois seuls osèrent se présenter dans l'arène comme rivaux ; une lutte sanglante s'engagea ; mais après 128 ans de guerres continuelles, Venise resta maîtresse de la mer et du commerce. Ce fut sur-tout le droit exclusif d'importer en Europe les marchandises des Indes-Orientales, par Alexandrie, qui éleva Venise au plus haut degré de splendeur et de richesse. Cette ville était dans le quatorzième et quinzième siècle, ce que Tyr et Carthage jadis avaient été, et ce que Londres est de nos jours.

Pendant ces tems de bonheur et de gloire, la forme du gouvernement tendait toujours de plus en plus vers une aris-

tocratie complète. Le doge Gradenigo donna en 1297 aux nobles le droit exclusif d'occuper des places dans le grand conseil. Peu à peu la noblesse sut réduire le pouvoir du doge à un nom vain et illusoire ; cette caste privilégiée se composa proprement de trois classes : la première comprenait les douze maisons électorales, dont les fondateurs ont élu le premier doge ; c'étaient les Contarini, Morosini, Bodavari, Tiepoli, Michieli, Sanudi, Gradenigo, Memmi, Faliéri, Dandoli, Polani et Barozzi. Douze autres maisons très-anciennes furent réputées égales à celles que je viens de nommer : les Justiani, Cornaro, Bragadini, Bembi, Quirini, en étaient les plus remarquables. Dans le second rang venaient les familles annoblies par le doge Gradenigo ; c'était une vingtaine de familles, parmi lesquelles on doit remarquer les Morenigo, Grimani, Pesari, Malipieri, Capoli, Loredani et Foscari. On comptait aussi au nombre de ces familles, celles qui furent annoblies après la guerre avec les Génois, en reconnaissance des secours pécuniaires dont ils avaient aidé la république. La troisième classe était composée des citoyens qui avaient acheté la noblesse pour cent mille ducats de Venise, ce qui se pratiquait quelquefois lorsque la république avait besoin d'argent.

Toute la noblesse vénitienne comprenait 206 familles, divisées en 523 branches ; on y comptait environ 15—1600 individus nobles en âge de majorité.

La noblesse des provinces soumises aux Vénitiens était fort peu considérée à Venise, et la république cherchait toujours à la tenir dans un état d'impuissance parfaite. Cependant en 1770, la noblesse vénitienne consentit à recevoir dans son sein 40 familles nobles de la terre ferme.

Le grand conseil, ou l'assemblée générale de toute la noblesse, qui se tenait tous les dimanches, dans le palais du doge, comptait parmi ses fonctions les plus importantes, celle d'élire les *pregadi*, c'est-à-dire les invités, ou le *sénat*. C'était dans ce corps que résidait presque tout le pouvoir législatif et exécutif. Cependant les affaires administratives étaient, pour la plupart, discutées dans le collége, espèce de comité intérieur du sénat. Le petit conseil, ou la sérénissime seigneurie, composé du doge et de six conseillers choisis dans les six quartiers de la ville, formait le pouvoir

exécutif propre ; mais avait les mains tellement liées par le sénat, que l'on pouvait comparer leur influence à celle qu'un président exerce dans une assemblée. Le pouvoir du conseil des dix était beaucoup plus redoutable, et devait, d'après l'idée des auteurs de la constitution, servir de contre-poids à la puissance du sénat, du doge et de la noblesse. Dans cette vue, on avait donné à ce tribunal une autorité illimitée, même sur le doge. La procédure y était expéditive et dégagée de toutes les formes, qui auraient pu ou protéger l'innocence ou sauver le criminel. Les arrêts de ces juges étaient irrévocables, l'exécution immédiate et souvent secrète ; enfin la vie et la mort de chaque citoyen étaient à tous les momens dans leurs mains. Ce pouvoir terrible était sur-tout exercé par les trois grands inquisiteurs d'état, dont deux étaient membres du conseil des dix, et le troisième conseiller du doge. Tout le monde a entendu parler de la police sévère et soupçonneuse qu'exerçaient ces inquisiteurs ; on sait également que les Vénitiens regardaient cette institution comme le plus sûr moyen de conservation que leur constitution renfermât. Le conseil des dix fut institué en 1310 ; vers la fin du quatorzième siècle on lui donna quelques attributions législatives ; mais en 1590 on borna ses fonctions au criminel seul.

Les secrétaires du sénat et des autres colléges furent tirés des anciennes maisons de la bourgeoisie vénitienne ; comme ils avaient de très-forts appointemens, et comme les secrets de l'État étaient entre leurs mains, ils jouissaient d'une très-haute considération.

Venise conserva pendant 500 ans son indépendance politique sous cette forme de gouvernement, sans qu'aucun changement considérable y eût lieu. Ce fut en 1297 que Gradenigo donna à la constitution cette fixité, et en 1797 les armes victorieuses du général Bonaparte l'anéantirent. En comptant depuis 472, Venise avait alors existé 1525 ans ; mais la série de 119 doges que l'on compte jusqu'à présent, commence à l'année 697, où Paulucio Anafesto fut élu doge par les 72 îles.

Dans les trois derniers siècles de cette longue vie politique, les événemens avaient replacé Venise dans ce rang inférieur que lui assignaient ses forces naturelles. La décou-

verte de l'Amérique éveilla l'esprit commercial parmi les nations occidentales de l'Europe ; le nouveau chemin aux Indes, découvert par les Portugais, fit oublier celui d'Alexandrie. Les sources de la richesse de Venise une fois taries, elle ne pouvait plus opposer une résistance vigoureuse à ses ennemis, et elle en compta autant que de voisins. La fameuse ligue de Cambrai, formée en 1508, entre le pape, l'empereur, la France, le roi de Naples, le duc de Savoie et celui de Ferrare, menaçait la république d'un partage complet de toutes ses possessions. La perte de la bataille d'Agnadel, en 1509, entraîna à la vérité celle de toute la terre ferme ; mais les ressources que Venise trouva dans sa marine, l'emploi prudent d'une partie de ses richesses, et sur-tout son habileté à profiter des dissentions et des jalousies, élevées entre ses ennemis, la sauvèrent d'une ruine qui avait paru inévitable ; elle ne perdit que quelques villes sur le continent de l'Italie ; mais elle avait dans cette lutte épuisé ses forces et ses ressources. L'empire des Turcs était au contraire dans toute la vigueur de la jeunesse ; les attaques de ces derniers contre les possessions vénitiennes furent donc presque toujours couronnées du succès. Les îles de Chypre et de Candie, la Morée et autres parties de la Grèce, tombèrent sous le pouvoir de ces barbares ; le dernier rayon de civilisation s'éteignit dans ces belles contrées. Mais si l'on doit plaindre les Grecs de ne pas être restés sous la domination d'une nation policée, on ne peut de l'autre côté s'empêcher d'observer que la haine, peut-être assez fondée, qu'ils avaient pour l'orgueilleux Vénitien, les ait souvent portés à favoriser les entreprises des Turcs. Le fanatisme religieux des Grecs non-unis fut encore un motif pour rendre odieuse la domination d'une nation catholique.

L'année 1618 est fameuse dans l'histoire, par la conspiration des Espagnols contre Venise. Le marquis de Bedmar était depuis 1607 ambassadeur d'Espagne à Venise ; sa cour était mécontente de la république ; le duc d'Ossone, vice-roi espagnol à Naples, haïssait personnellement les Vénitiens, et était d'ailleurs d'un caractère entreprenant. Bedmar et Ossone formèrent donc le projet de faire descendre à Venise l'armée navale de l'Espagne, et d'occuper les principaux postes de cette ville, par le moyen des intelligences

qu'ils y avaient, et à la faveur du tumulte que devrait causer plusieurs incendies simultanés. Vingt-trois conjurés étaient dans le secret, entre autres trois français ; un d'eux va révéler le secret, sous promesse de la grâce de ses complices ; on n'épargna que lui, on chassa tous les Espagnols ; et Bedmar, fortement compromis, fut obligé de s'éloigner. Cette conspiration a donné lieu à un excellent morceau d'histoire, par Saint-Réal, ainsi qu'à deux tragédies, l'une en anglais, par Ottway ; l'autre en français, par Laplace. Cependant des auteurs très-estimables ont cherché à prouver que toute l'affaire n'était qu'un fantôme politique, une fiction gratuite des Vénitiens qui voulaient se débarrasser de la surveillance du marquis de Bedmar.

Vers le commencement du dernier siècle, il ne resta à Venise qu'une faible auréole de sa gloire ancienne, et elle s'éclipsa de jour en jour. La politique du faible fut toujours pacifique ; telle fut aussi celle de la sérénissime république.

Elle ne pouvait certainement pas avoir l'envie d'empêcher l'humiliation de l'Autriche, et encore moins celle de s'attirer le courroux des Français. Sans doute le sénat haïssait la révolution française, mais il ne cherchait qu'à se garantir lui-même contre une secousse. On peut hardiment assurer que toutes les actions hostiles reprochées par la France victorieuse à Venise décrépite et tremblante, se réduisent à quelques émeutes populaires, que le gouvernement vénitien n'avait pu empêcher, et dont il allait punir les auteurs. Mais l'heure fatale avait sonné, et le plus ancien Etat de l'Europe fut renversé par les ordres d'un gouvernement qui ne datait que depuis peu.

Bonaparte, ayant signé à Léoben les préliminaires d'une paix avec l'empereur, se replia avec toutes ses forces sur Venise, dont la conquête fut aussitôt achevée que commencée : une constitution démocratique y fut établie. Bonaparte aurait sans doute souhaité de conserver cette création parmi les autres dont il venait de remplir l'Italie supérieure. Les trois républiques Transpadane (Milan), Cispadane (Bologne), et Vénitienne, auraient pu, en se liguant étroitement ensemble, former une puissance respectable, et qui serait peut-être devenue le boulevard de l'indépendance italienne. Mais on avait promis à Léoben de restituer Man-

toue à l'empereur ; cette forteresse, située au centre de trois nouvelles républiques, aurait rendu les Autrichiens maîtres absolus de ces peuples nouveaux. On offrit donc à l'empereur une partie des Etats vénitiens; on lui proposa, à ce qu'on croit, de lui céder l'Istrie, la Dalmatie et le Frioul. L'Autriche fidèle à son système d'aggrandissement, voulut à la fois Mantoue et Venise. La France aurait dû opposer à l'impudence de ces prétentions, la force irrésistible de ses armes. Bonaparte aurait par une seule bataille fait passer aux Autrichiens cette ambition de vouloir absolument conserver une influence majeure en Italie; mais les *cinq hommes* venaient de faire le fameux dix-huit fructidor ; ils voulaient signaler cette époque par un acte qui, regardé comme un bienfait national, ferait taire les cris de l'indignation publique que venait d'éveiller leur despotisme révolutionnaire. Ils ordonnèrent à Bonaparte de sacrifier la liberté de Venise pour accélérer la conclusion de la paix. Les Français applaudirent avec leur légèreté ordinaire à une condescendance qui leur épargna une campagne; l'Europe entière s'indigna de voir une république en vendre une autre comme on vend un troupeau d'animaux, et cela, après l'avoir bercée des riantes images d'une constitution libre. Il est probable que cette conduite honteuse n'aurait jamais eu lieu si le vainqueur des Alpes, de Mantoue et de Vienne, eût été libre de suivre le grand plan qu'il s'était proposé pour la délivrance de l'Italie.

## Chapitre VI. — *Remarques générales sur la Monarchie Autrichienne.*

Caractère et Mœurs du Peuple. — Les différens peuples qui vivent sous le sceptre autrichien, ne se ressemblent guères plus au moral qu'au physique. L'union politique entre ces nations n'a pas eu ni une durée assez longue, ni une intimité assez grande pour effacer les traits qui décèlent une origine différente chez les Autrichiens, les Vénitiens, les peuples Esclavons, c'est-à-dire, Bohémiens, Moraviens, Polonais et Esclavons propres, les Hongrois et les Valaques. Nous tracerons séparément le portrait de ces quatre ou cinq races ; mais il faut d'abord jeter un coup d'œil sur la capitale de toute la monarchie.

Vienne est peut-être la ville de l'Europe où l'on trouve tous les objets qui servent au luxe de la table, dans la meilleure qualité et au plus bas prix. En même tems, aucune ville, Londres seul excepté, ne compte parmi ses habitans tant de gens riches et aisés; la haute noblesse autrichienne et hongroise dépense ici les immenses revenus de leurs terres, qui, très-souvent, surpassent ceux d'un margrave ou duc de l'Empire. Par une suite nécessaire, les bourgeois ramassent de grandes richesses, qui bientôt les mettent en état de rivaliser en luxe avec les nobles. Lorsqu'à ces données ont joint l'influence d'un gouvernement peu ami des lumières philosophiques, on ne doit point s'étonner de voir les Viennois partager leur journée entre la messe, la table et les théâtres. Dans aucune capitale de l'Europe on ne prie tant Dieu, dans aucune on ne mange mieux, dans aucune on ne se contente d'amusemens aussi plats. Les combats d'animaux et un théâtre d'Arlequin, voilà les points de réunion que le public, même des classes supérieures, fréquente le plus. C'est en sortant de l'église que les bons et très-chrétiens Viennois accourent pour voir déchirer, par une douzaine de chiens, affamés, un bœuf presque apprivoisé.

On peut concevoir qu'un peuple belliqueux prenne plaisir aux fortes émotions que doit causer un combat entre des humains et de véritables animaux féroces, mais s'amuser à voir torturer un animal paisible et innocent, voilà un trait qui semble accuser ce peuple de stupidité. Espérons que le gouvernement autrichien prendra des mesures pour abolir ce spectacle barbare, sur-tout aujourd'hui que l'incendie de l'amphithéâtre qui y était consacré, et la mort d'une partie des animaux, en présente l'occasion la plus favorable.

Il y a des théâtres magnifiques à Vienne, mais s'ils offrent souvent une satisfaction agréable aux yeux et à l'oreille, le goût y est toujours choqué par le mauvais choix des pièces et le faux goût des acteurs qui, en affectation et en phébus, surpassent même leurs autres confrères d'Allemagne.

Quoiqu'il y ait plusieurs grands seigneurs qui protègent les beaux arts, on ne peut pas dire que le bon goût en soit fort répandu parmi le public. La musique est le seul art qui y ait une foule d'adorateurs. Cet art est vraiment poussé à un dégré de perfection peu connu ailleurs, et le bon goût y est

répandu même parmi la bourgeoisie. Quant aux sciences, elles restent enfermées dans les cabinets de quelques savans, et la littérature consiste à présent en romans guindés et en mauvais vers, dans lesquels la langue allemande n'est pas trop bien traitée.

Un amusement très-suivi est celui de la promenade en voiture et à cheval. Le beau jardin public, nommé *Prater*, offre souvent un coup-d'œil très-brillant, lorsque les superbes équipages de la noblesse en remplissent la grande allée. Même le menu peuple jouit plus à Vienne des agrémens de la vie champêtre que dans beaucoup d'autres grandes villes. Car les environs de Vienne, sur-tout vers le Sud, sont remplis de jolies petites maisons de plaisance, de très-bonnes auberges et des jardins publics souvent mieux arrangés que ceux de Paris. Dans l'intérieur de la ville on remarque de même un plus grand nombre de cafés élégans que dans les autres villes allemandes.

Puisque tout ici se rapporte aux besoins physiques, on présumera sans-doute que les mœurs sont corrompues sans être polies; elles le seraient, en effet à un très-haut point, si l'on voulait croire les récits partiaux des allemands septentrionaux qui ont visité cette capitale; mais ceux qui ne sont point imbus de la prévention injuste des autres allemands contre les Viennois, assurent que les désordres et les crimes n'y sont pas plus fréquens que dans les autres grandes villes, que la galanterie y trouble rarement la paix des familles, que la débauche est moins général et moins grossière que dans beaucoup d'autres villes d'une égale grandeur. Les Viennois sont de bonnes gens, très-gais et hospitaliers entre eux; mais les circonstances politiques et le caractère du gouvernement leur ont appris une très-grande réserve envers les étrangers; la police soupçonneuse, qu'on y exerce depuis dix ans, a resserré la confiance publique. Le respect servile, qu'inspirent ici les cordons et les titres, ainsi que l'étiquette espagnole, qu'on observe par-tout, provient également des causes politiques. Une bonne dose de bigoterie, beaucoup d'insouciance et une extrême crédulité, paraissent encore être des vices inhérens au caractère des Viennois: on les a vu se laisser fouler aux pieds pour obtenir leur part à la bénédiction solennelle qu'y donna Pie VI, lors de son séjour dans cette ville. On les

a vu chanter les triomphes prétendus des armées autrichiennes, au moment où les Français étaient devant leurs portes, et il a fallu que le quartier-général revînt jusques à Vienne, pour leur faire comprendre que leurs compatriotes étaient battus. Rien ne contraste plus avec la haute idée que les Viennois ont d'eux-mêmes que le ridicule dont on les accable dans le reste de l'Allemagne. Leurs manières, leur dialecte, tout est en eux l'objet de la critique la plus amère à Berlin, à Dresde, à Hambourg. Cependant il est juste d'observer que les défauts que l'on reproche aux Viennois indiquent plutôt une civilisation imparfaite qu'une corruption morale, et qu'il serait facile à un gouvernement sage et énergique, d'annoblir le caractère national, en permettant seulement aux lumières de se répandre. Les entreprises brusques et mal conçues de Joseph II n'ont servi qu'à provoquer une réaction contraire aux intérêts de l'humanité.

On ne doit point appliquer aux autres habitans de l'Autriche, le portrait que je viens de tracer des Viennois. Ils ne leur ressemblent guères que pour le dialecte et la bigoterie. Les paysans des environs de la capitale ont à la vérité tous ces vices que, semblables à des exhalaisons, les grandes villes répandent autour d'elles. On voit d'ailleurs ici se confirmer la remarque générale, que le peuple a moins de moralité dans les pays où la culture de la vigne prédomine sur celle du blé. Mais les habitans de l'Autriche, au-dessus de l'Ens, de la Haute-Styrie, de la Carinthie, de la Carniole et sur-tout du Tyrol, se font remarquer par un courage et une fidélité qui souvent a sauvé la monarchie, ainsi que par une industrie infatigable. Ils sont, pour la plupart, doués d'un génie propre à la mécanique et au commerce en détail. Ils jouissent d'une bonne constitution, mais ni l'un ni l'autre sexe ne peut se vanter de ces formes élégantes et nobles qui constituent la beauté. La grosseur des lèvres est caractéristique chez les Autrichiens. On peut aussi les regarder comme un des peuples le plus sobre du monde.

Rien de plus frappant que les contrastes qu'offrent souvent le physique et le moral des habitans de ces contrées. Les Bas-Styriens sont petits, faibles, crapuleux et dévots; les habitans de la Haute-Styrie ont toutes les qualités opposées. La Carniole compte cinq ou six idiomes différens, et ces peuplades

ont

ont chacun leurs mœurs et leur physionomie particulière. Dans la Carinthie, le nombre des imbécilles est proportionnellement plus grand que dans aucun autre pays, phénomène dont les causes mériteraient d'être recherchées par les savans. Les Tyroliens se distinguent sur-tout par un caractère ferme, franc et loyal, qui malheureusement n'est que trop souvent gâté par les superstitions et le fanatisme que leur inspirent les prêtres. En général, le clergé autrichien manque de lumières, ceux qui forment une exception à cette règle, sont de l'école des Jésuites, et regardent l'ignorance et la crédulité du peuple comme leur héritage. Voilà pourquoi les images miraculeuses et les reliques conservent encore ici plus de considération, et attirent une plus grande affluence de pélerins que dans l'Italie même.

Les peuples d'origine esclavonne, tels que les Bohémiens, Moraviens, les Esclavons répandus dans toute la Hongrie, et ceux de l'Esclavonie propre, les Croates et les Polonais de la Galizie portent un caractère original qui les fait encore par-tout distinguer des Allemands; ils ont la taille moyenne ou petite, les yeux vifs, les cheveux courts et droits, les traits fins et spirituels; le sexe est doué de plus de charmes que parmi la race autrichienne. Quoique les hommes aient le teint plus brun que les Allemands, les femmes, sur-tout d'un certain rang, sont d'une blancheur de lys, ce qui cependant varie beaucoup selon les climats. Mais on prétend que l'indolence, la paresse, la mal-propreté, la mauvaise foi et le penchant pour les débauches, peuvent être regardés comme des vices naturels à cette race. Cependant, ces reproches ne peuvent porter que sur les paysans abrutis par la misère et l'esclavage. Les habitans des villes se forment de plus en plus, d'après le modèle des Allemands qui habitent parmi eux.

Les différences entre les nations esclavonnes sont assez remarquables; mais je dois observer que tout ce qui regarde les Polonais, doit trouver sa place dans un article historique uniquement consacré à cette nation, et que les matériaux que j'ai recueillis sur les autres nations de la même origine, ne présentent pas assez de faits pour former des jugemens sûrs.

Les Bohémiens sont, d'après les Polonais, ceux qui se sont le plus distingués parmi ces peuples; on les a vu défendre, avec courage, la liberté civile et ecclésiastique, dans un

siècle où l'Europe portait patiemment ses doubles chaînes ; mais, épuisée par ses efforts généreux et inutiles, la Bohême s'est vue forcée de renoncer à ses droits et à reconnaître la domination de l'Autriche ; depuis cette catastrophe, le caractère national a perdu infiniment ; le génie des arts et des sciences est resté sans protection et sans encouragemens. Néanmoins, Prague est la ville de toute la monarchie autrichienne où le goût de la littérature soit le plus généralement répandu. On remarque une grande différence entre ceux des Bohémiens qui ne savent que leur propre langue et ceux qui parlent l'allemand ; ces derniers ne le cèdent, en civilisation, à aucune des nations allemandes voisines. Le talent des Bohémiens, pour la musique, est connu ; l'harmonie semble leur être innée.

On doit espérer que l'abolition de la servitude, dont les paysans de Bohême sont redevables à Joseph II, fera disparaître l'indolence et l'oisiveté qui déshonorait cette classe. Les paysans moraviens, sur-tout les Hannaques, sont encore plus paresseux que ceux de la Bohême, ce qu'on doit sans-doute attribuer en partie à la grande fertilité du pays, qui les dispense de travailler.

Les habitans de l'Esclavonie propre et de la Croatie, sont peut-être, de tous les peuples d'origine esclavonne, ceux qui conservent le plus leur caractère et leurs mœurs originaires. Ils naissent tous guerriers, mais dans la paix ils ne s'occupent que de l'agriculture et de la nourriture du bétail ; les arts, les métiers et le commerce, ont peu d'attraits pour ces fils de la nature ; ils montrent cependant quelques talens pour le commerce de détail ; entr'eux, ils observent une fidélité scrupuleuse, mais la propriété des étrangers ne leur est pas sacrée ; bons et hospitaliers chez eux, ils font la guerre en barbares. Comme leur pays ne compte que très-peu de villes passables, et que les auberges y sont très-mal fournies, les voyageurs ne nous ont donné que des notices très-courtes sur ce peuple.

Les Raitzes ou Serviens (*Srbi* dans leur idiome), ont beaucoup d'industrie manufacturière et commerciale ; ils s'approchent des Grecs modernes dans leur manière de vivre. On leur reproche d'être orgueilleux, dissimulés et de mauvaise foi ; cela n'est pas étonnant chez un peuple qui n'a d'autre instruction que celle qu'il reçoit dans une boutique ou dans un attelier ou bien dans une église, chez un peuple qui

n'a qu'un gain mediocre, et gouverné par des popes. Il faut cependant avouer que le clergé grec des Raitzes n'est pas tellement ignorant et immoral que celui des Valaques. On doit encore remarquer la coutume qu'ont les Raitzes, de se marier extrêmement jeunes; on voit souvent des époux et des épouses qui comptent à peine douze ou treize ans.

Les Arméniens, qui, dans la Hongrie, sont en possession de toutes les grandes fermes, conservent leur habillement oriental, mais leurs mœurs joignent à la simplicité de la vie rustique, plus de politesse qu'on n'en rencontre chez leurs autres voisins.

Car en dépit de toute la peine qu'on s'est donnée pour civiliser le sanguin et bilieux hongrois, on retrouve encore parmi le gros de cette nation, des traces de leurs anciennes mœurs tartares. Les grands seigneurs et les personnes attachées à leurs maisons, prennent à Vienne ce ton poli et noble, qui, aujourd'hui, est répandu dans toutes les capitales; et comme ils jouissent, pour la plupart, de revenus immenses (1), ceux d'entre eux qui se sentent du goût pour les jouissances de l'esprit, s'instruisent en parcourant l'Europe; il y a parmi cette classe, des individus qui feraient honneur à la nation la mieux policée; des patriotes même, qui, ayant puisé en Angleterre les principes de la liberté politique, ne souffrent qu'impatiemment l'état d'avilissement où la maison d'Autriche tient la Hongrie. Mais ces phénomènes sont rares. Tous les nobles pauvres s'adonnent au métier de soldat, et le clergé même borne en général ses études à un peu de théologie et de mauvais latin. Cette langue est ici parlée presque aussi généralement que dans la Pologne; on y écrit tous les actes publics de quelque importance. Au reste on peut juger des progrès qu'ont fait les lumières du siècle dans ce pays, lorsqu'on voit un évêque hongrois, qui vit encore, demander au pape s'il pouvait, sans pécher, faire acheter, chez les hérétiques Anglais, des instrumens pour un observatoire astronomique qu'il faisait construire.

---

(1) Le prince Esterhazy possède un revenu d'un million de florins, et cela dans un pays où l'on achète plus pour un florin de Vienne (2 liv. 13 s.), que le duc de Bedford ne peut avoir à Londres pour une guinée.

L'habillement de la noblesse hongroise est digne d'être remarqué; il consiste en un bonnet fourré, ou un chapeau à trois cornes, avec une plume de héron, un juste-au-corps ou gilet galonné et retenu par une ceinture de soie avec des glands d'or et d'argent, un manteau à la hussarde, fourré et galonné, des pantalons étroits et des bottines dont les coutures sont sur les côtés, de sorte que le devant de la jambe et le dessus du pied sont couverts du même morceau. Cet habillement leur donne un air dégagé et martial, d'autant plus qu'ils portent toujours le sabre. Les dames portaient aussi autrefois un costume national bien connu en France, puisqu'il fut, pendant quelque tems, imité par les belles parisiennes. Un kalpack, c'est-à-dire, un bonnet à la houzarde de velours noir fermé par devant avec des boutons d'or, et un juste de couleur bleue, garni de perles, en formaient les parties les plus saillantes. Aujourd'hui les Hongrois imitent nos modes ainsi que celles de Londres.

Quoique les grands seigneurs hongrois passent une grande partie de leur tems à Vienne, ils ne négligent cependant pas de visiter leurs terres, et plusieurs d'entre eux montrent assez ouvertement qu'ils préféreraient la vie libre dans leurs châteaux, à l'esclavage brillant de la cour, si leurs charges et d'autres considérations politiques le leur permettaient. La noblesse d'une fortune moyenne et indépendante ne va presque jamais dans l'Autriche; elle reste dans ses terres pendant l'été, et se rassemble, dans l'hiver, à Pesth, à Presbourg et dans les autres grandes villes

Les amusemens de ces villes sont à peu près les mêmes qu'à Vienne. Pesth, que les Hongrois nomment leur Londres, jouit d'un combat d'animaux, dans le genre de celui de Vienne; on fait abattre un bœuf par un taureau sauvage, et d'autres misères semblables; voici le fond de cet ennuyeux spectacle : quelquefois un homme se mesure avec un taureau moitié sauvage; il le prend par les cornes, et l'animal s'efforce en vain de le soulever. Il y a encore d'autres théâtres à Pesth; les pièces sont le plus souvent jouées en allemand, mais les troupes d'acteurs qui y viennent séjourner, ne sont ordinairement que le rebut de l'Allemagne propre. Il y a d'ailleurs de très-bons restaurateurs et des cafés élégans; mais dans les autres villes de la Hongrie, les auberges sont mauvaises.

La servitude du paysan hongrois, quoiqu'aujourd'hui adoucie, son indolence naturelle et le manque presque total d'instruction, voilà les causes de l'abrutissement où se trouve l'immense majorité de la nation hongroise; car il n'y a proprement parmi eux que trois classes, savoir : noblesse, clergé et paysans. Rarement un véritable hongrois s'adonne aux métiers ou aux manufactures. Les artisans sont presque partout des Allemands ou des Esclavons : parmi dix commerçans et marchands, il serait difficile de trouver un seul hongrois.

L'habillement des paysans et des paysannes est très-désavantageux : les hommes portent un gros et large pantalon qui couvre en partie les bottes; ils jettent négligemment sur les épaules une espèce de manteau court, nommé *guba*. Ce manteau est fait sur le métier de tisserand; on fait passer entre chaque quatrième fil une mèche de laine, qui pend perpendiculairement sur la toile, ensorte que le manteau étant achevé, représente parfaitement une peau de mouton. Pour juger de la misère de certaines classes du peuple, il suffit de citer le fait suivant : les pâtres ont l'usage d'enduire, *par propreté*, leurs chemises de graisse de lard ou de saindoux, au moyen de quoi ils peuvent les porter en été sans les blanchir; cette pratique doit en même-tems les mettre à l'abri de la vermine.

Les paysannes s'habillent presque comme celles de l'Allemagne; les cheveux de leurs tempes, réunis dans une tresse fort serrée, joignent ceux du derrière de la tête qui, tressés de la même sorte, descendent sur le dos, en queue, comme les cheveux des femmes de la Suisse. Un mouchoir blanc autour du cou, un juste-au-corps bigarré, un jupon pareil, avec un petit tablier forment le reste de leur parure. Leur court cotillon laisse apercevoir leurs bottines de cuir jaune à talon de fer; elles se servent de ces derniers, comme les hommes de leurs éperons, pour produire, en dansant, un carillon qui n'est rien moins qu'agréable.

Les danses du peuple sont de plusieurs sortes; quelques-unes très-fatigantes, d'autres mêlées d'une espèce d'action dramatique. Ces dernières méritent sur-tout notre attention : trente ou quarante jeunes filles sont rangées sur deux lignes et se font face, à la distance de douze ou quinze toises;

les filles de chaque ligne se tiennent toutes par la main et agitent leurs bras, d'après la cadence très-lente d'une chanson. Elles changent de tems en tems de place, les filles d'une ligne passent sous les bras de celles de l'autre, celles-ci leur donnent au passage une bonne tape sur le dos. Les chansons sont à-peu près du genre que les Grecs appelaient *amoibaea*; elles consistent en des demandes et réponses, analogues à l'état des personnes qui les chantent. Une ligne, par exemple, demande à l'autre. « Quel est l'objet de vos soupirs se-» crets? Mes amies, que vous faudrait-il pour être heu-» reuses? » L'autre ligne répond : « Un beau jardin bien » garni de fruits; une bonne ferme, bien pourvue de bétail; » un mari jeune et fidèle ». Ce spectacle n'est pas sans doute comparable aux danses de l'Arcadie, et aux jeux des bergères dans les vallées de Tempé; mais il pourrait toutefois fournir un joli tableau à un Théocrite hongrois.

Passons à des scènes moins riantes. Les paysans hongrois, fidèles à leurs coutumes de Tartarie, n'entrent presque jamais dans les auberges; ils passent les nuits au milieu de leurs troupeaux ou dans leurs charrettes, exposés aux injures de l'air; même lorsqu'ils sont chez eux, on les voit souvent coucher dans un tas de foin ou sur un banc, couverts de quelques peaux. Les porcs qui leur fournissent leur nourriture ordinaire, habitent ordinairement sous le même toit qu'eux, et en sont tout au plus séparés par un grillage. La goutte et la fièvre, maladies épidémiques, sur-tout dans la Basse-Hongrie, proviennent sans doute autant de la manière de vivre du peuple que de l'insalubrité de l'air.

Les Valaques sont, avec les Esclavons, les habitans les plus anciens des pays que parcourt le Danube. Leur nombre, quoique de beaucoup inférieur à celui des Esclavons, égale presque celui des Hongrois, du moins dans les contrées à l'Est de la Theisse. Ils prétendent d'ailleurs descendre des colonies romaines, établies dans ces pays, et méritent ainsi une attention plus particulière. Voici ce qui nous a paru le plus authentique dans les divers tableaux qu'on a fait de ce peuple.

Leur idiome contient un grand nombre de mots latins,

quoique corrompus ; mais il a des conjugaisons et des déclinaisons absolument différentes de celles du latin. Il paraît donc que ce peuple doit son origine à un mélange de colonies romaines militaires avec les habitans primitifs du pays, savoir les Daces. Ce qui rend cette hypothèse presque certaine, c'est le nom de *Romun* qu'ils se donnent, la prédilection qu'ils ont conservée pour l'Italie, et même leur genre de nourriture ordinaire. Ils aiment, comme les Romains, les alimens farineux, les oignons, le lait et le fromage. Ceux d'entre eux qui ont quelque fortune, envoient leurs enfans étudier à Padoue ; mais en général, les mœurs des Valaques, sur-tout en Hongrie, approchent de l'état de la nature sauvage. Sans religion, sans arts et sciences, ils ne connaissent que les besoins et les plaisirs d'une vie errante et pastorale. Cependant le luxe n'est point inconnu chez leurs femmes ; elles ont l'usage de se mettre tant de pendans d'oreilles et des colliers de fausses perles, que le carillon, causé par tous ces beaux bijoux, annonce de loin l'arrivée d'une dame valaque.

Il y a quelques métiers auxquels ils paraissent propres : on ne trouve parmi eux ni charrons, ni tisserands de profession ; chaque Valaque remplit lui-même ces deux fonctions. Nulle part on ne voit une femme désœuvrée ; toujours la quenouille à la main, elles portent leurs marchandises et même leurs enfans sur la tête, pour ne pas être detournées de leur travail ; elles fabriquent elles-mêmes tout ce dont elles ont besoin. On ne voit parmi les Valaques aucun mendiant ; mais d'un autre côté, ils doivent, à ce qu'on dit, regarder le vol et l'adultère comme des bagatelles.

Toute leur religion se borne à la stricte observation d'un carême, qui leur prend une grande partie de l'année, et que rien ne peut leur faire interrompre. Un voleur même de cette nation, pendant ses brigandages, l'observe très-scrupuleusement ; il dit que Dieu ne bénirait pas ses entreprises sans cela.

Les *popes*, ou prêtres de cette nation, sont extrêmement ignorans, et n'ont des chrétiens que l'intolérance dans laquelle ils surpassent tous les autres Grecs non-unis. Lorsqu'ils ont eu le malheur d'entrer par mégarde dans une église

catholique, et d'avoir été aspergés d'eau bénite ils se font purifier par leurs popes, qui ne manquent pas, moyennant un certain honoraire, de les arroser amplement de la *bonne* eau bénite, en prononçant plusieurs formules d'exorcisme.

Ces prêtres se sont arrogés le droit de pardonner, au nom de Dieu, les meurtres prétendus involontaires; ces crimes sont en conséquence assez fréquens. En revanche, par un reste de judaïsme, aucune femme n'oserait tordre le cou à une poule.

Les enterremens sont ce qu'il y a des plus plaisant parmi eux. Ils transportent leurs morts avec des hurlemens effroyables, et lorsque le corps est posé dans la tombe, ils crient tous d'une voix, que le mort avait tant d'enfans, tant d'amis, tant de troupeaux; ils lui demandent pourquoi il s'est laissé mourir. On met ensuite sur la tête des morts une croix et une grande pierre, afin, disent-ils, qu'aucun vampire ne les vienne sucer; on parfume le tombeau, et on y verse du vin à dessein de les purifier. Ensuite ils retournent à la maison, et mangent du pain de froment dans l'intention de s'attirer la bienveillance de l'ame du défunt; après quoi on fait un festin aussi brillant que les moyens de la maison le permettent. On va encore pendant quelques jours crier auprès du tombeau, et l'arroser avec du vin. Quelquefois on honore le mort d'une manière encore plus éclatante, en plaçant sur sa tombe une perche, à laquelle sa veuve attache une couronne de fleurs, un bout d'aile d'oiseau, et un morceau de drap.

Jamais les Valaques n'oseraient se servir d'une broche de hêtre pour faire rôtir leur viande; la cause en est que cet arbre au printems est couvert d'un suc rougeâtre, et que les Turcs se servent sur-tout de pieux de hêtre pour empaler les chrétiens.

Une éclipse est aux yeux du Valaque un combat de dragons chassés de l'enfer. Ils se flattent, en fesant un grand bruit, et en tirant beaucoup de coups de fusil, de pouvoir empêcher que le soleil ne soit dévoré par ces dragons.

De tous les supplices, celui de la corde leur est le plus odieux; il leur répugne beaucoup moins d'être roués, parce que, dans ce dernier supplice, l'ame sort du corps par la bouche, au lieu que l'ame d'un pendu, ne pouvant sortir par

la voie ordinaire, est forcée de s'esquiver par un autre chemin moins honorable.

Je ne rapporterai pas tous les traits qu'on raconte de leur ignorance et de leur stupidité ; il me paraît très-probable que la haine nationale et le fanatisme religieux ont porté les Allemands et les Hongrois à charger les tableaux qu'ils nous ont faits de cette nation. Mais une de leurs coutumes me paraît assez intéressante pour être décrite.

Lorsque deux ou plusieurs individus veulent se vouer une amitié inviolable, ils mettent dans un vase quelconque une croix, du pain et du sel; ils en mangent ensemble ; ils y versent ensuite du vin et en boivent de même ; ils terminent le tout en jurant par la croix, le pain et le sel, ( *pe cruce*, *pe pita*, *pe sare* ) de ne se quitter qu'à la mort. Cette cérémonie s'appelle *mangar de cruce*, ( manger sur la croix ) et les amis ainsi liés sont appelés *frate de cruce*, c'est-à-dire, frères de la croix. On peut comparer cette espèce de confraternité, à celle que les héros de la Scandinavie se juraient jadis ; dans les tems de chevalerie la même coutume fut généralement répandue dans l'Europe ; mais chez les Valaques cette grande amitié se borne souvent à ne pas se voler les uns les autres.

Les Zigeunes ou Czingares auxquels on donne vulgairement, en français, le nom absurde de *Bohémiens*, sont très-nombreux dans la Hongrie, dans la Transylvanie et dans quelques autres provinces de la monarchie autrichienne. Le gouvernement a essayé de les accoutumer à un genre de vie plus sédentaire. On a voulu les forcer à se tenir dans certains districts, à y cultiver la terre ou exercer des métiers ; on leur donna même le nom de *Nouveaux-Hongrois*; mais la plupart préfèrent encore de rôder de pays en pays, fesant tantôt le métier de ménétrier, tantôt celui de chaudronnier; ils fabriquent aussi plusieurs milliers de clous, et on est du moins parvenu à les empêcher de se montrer par centaines ou même par milliers comme autrefois. Il y a quelques années qu'on en condamna une vingtaine comme antropophages : ces malheureux étaient déja exécutés lorsqu'on commença à soupçonner que les juges avaient prononcé avec trop de légèreté. On peut juger du nombre des Zigeunes d'après la donnée suivante. Lorsqu'en

1778, la Bukowine fut cédée à l'Autriche, il s'y trouva sur 70,000 habitans, près d'un mille de ces vagabonds.

Il nous reste à parler des nations qui habitent les états austro-vénitiens ; mais les bornes prescrites à ce volume, nous empêchent d'entrer en aucun détail sur les Morlaques et les Dalmatiens. Les premiers ressemblent assez aux Valaques, dont probablement ils tirent leur origine. Quant aux Dalmatiens, c'est un peuple intrépide et belliqueux, également propre au service de terre et de mer. Leur pays n'étant pas très-fertile, les Vénitiens se concilièrent leur affection en leur fournissant des blés et en les laissant vivre d'après leurs anciennes coutumes, sous des impôts très-modiques. Venise avait soin même de ne pas éveiller la jalousie des nobles qui y sont très-estimés du peuple, et qui tiennent fortement à leurs priviléges. En suivant la même politique, l'Autriche pourra compter sur une fidélité inébranlable et un dévouement sans bornes de la part de cette nation, qui d'ailleurs ressemble en langage et en habitudes aux habitans de la Croatie et de l'Esclavonie.

Les Vénitiens se distinguent tant en bien qu'en mal des autres Italiens. La noblesse a, généralement parlant, plus d'instruction solide et plus de connaissance du monde que dans les autres parties de l'Italie ; il règne dans chaque famille noble un esprit d'harmonie et d'attachement, qui fait oublier aux individus leurs propres intérêts pour ne penser qu'à ceux de la famille. On voit souvent, après la mort des parens, les frères et les sœurs vivre ensemble dans la maison paternelle, sans aucun partage des biens ; souvent lorsqu'un des frères se marie, les autres lui cèdent une partie de leurs droits, afin de le mettre en état de soutenir l'honneur de la famille ; les sœurs se font un devoir d'observer dans le choix d'un mari les intérêts politiques de leur maison. Ceci était une suite naturelle de l'ancienne forme de gouvernement, dans laquelle chaque famille formait, pour ainsi dire, une république à part ; mais ce qui fait honneur aux Vénitiens, c'est que cet esprit de famille, généralement répandu parmi les Italiens, ne produit que très-rarement ces haines violentes et ces crimes effroyables dont on voit tant d'exemples dans le reste de l'Italie.

Un autre trait caractéristique des Vénitiens est également

dû à leurs institutions politiques : c'est cette extrême circonspection qu'ils montrent sur-tout envers les étrangers. Il y avait une loi qui défendait à tous les nobles de recevoir les ambassadeurs étrangers, ou d'aller chez eux ; souvent même ils évitaient de se trouver avec eux en tiers-lieu. Quelques particuliers étrangers, distingués par une haute naissance ou par une fortune immense, ont pu trouver un accueil favorable dans les maisons des nobles vénitiens ; mais en général, les étrangers sont très-froidement reçus, et on les invite tout au plus à un bal ou à un dîner de cérémonie ; quand ils viennent rendre des visites, on n'est point visible : aussi est-il d'usage d'envoyer simplement sa gondole pour apporter sa carte. Il est de même très-difficile d'être admis dans les *casinos*, ou petits clubs choisis qui se tiennent dans de petits appartemens autour de la place de Saint-Marc, au-dessus des cafés. Tout le monde à Venise a son casino, les plus graves sénateurs comme les jeunes gens : ces endroits sont souvent le séjour de la volupté, et toujours celui de la familiarité la plus parfaite. On se voit rarement dans les maisons ; on préfère se donner rendez-vous dans les casinos.

En général, l'on se communique et l'on sort peu à Venise ; cette ville brillante a ordinairement dans son intérieur l'air un peu triste. Les femmes n'embellissent point journellement les promenades comme à Paris ; retirées dans leurs maisons, elles ne sont visibles au public que dans les églises, ou les dimanches sur la place de Saint-Marc. On entendra des boêtes et des rumeurs qui feraient mettre tous les Parisiens et toutes les Parisiennes aux fenêtres, sans y voir qui que ce soit à Venise.

Quoique froids et réservés, les Vénitiens montrent dans leurs gestes et paroles une politesse extrême. Les nobles du premier rang étaient accoutumés à faire de profondes révérences et à marquer beaucoup d'égard aux patriciens les moins importans, sans quoi ils ne parvenaient point à avoir leurs suffrages pour les places de la république. C'était un grand défaut d'être *duro di schina*, c'est-à-dire, de n'avoir pas les reins assez souples.

Les Vénitiens sont sobres autant et plus que les autres Italiens ; ils boivent peu de vin ou de liqueurs ; la viande et le poisson y sont apprêtés simplement ; le riz, les pâtisseries, le chocolat, les glaces y sont plus communs que chez nous.

Ce genre de vie convient peu au climat humide et marécageux de Venise. Les voyageurs, qui nous le racontent, ne pensent probablement qu'aux classes supérieures.

Les femmes sont belles à Venise, quoique la blancheur de leur teint soit souvent accompagnée de quelque pâleur; les blondes y sont plus communes que dans le reste de l'Italie. Les dames de qualité ne sortent jamais sans un *cicisbè*, ou *cavalier-servante* : il leur est absolument nécessaire pour leur donner la main, soit en entrant dans leur gondole, soit en passant par les petites rues où les gondoles n'abordent pas; il les suit au spectacle, au bal, et dans leurs *casinos*. Mais on se tromperait si l'on voulait toujours voir dans ce cicisbè un amant en règle; quelquefois il n'est qu'un surveillant incommode; mais sans doute le plus souvent il se fait payer son esclavage continuel par quelques faveurs. Au reste, les *citadines*, qui ne jouissent que d'une aisance ordinaire, n'ont ni cicisbè, ni gondole, ni casino; et l'on peut en général dire que la corruption des mœurs, dont certains voyageurs ont cru s'apercevoir à Venise, n'existe que dans leur imagination. De même les brillans tableaux qu'on nous fait du luxe et de l'élégance des courtisanes vénitiennes, ne conviennent plus à l'état véritable des choses. Il y a un demi-siècle que les courtisanes y vivaient dans une sorte d'aisance. Aujourd'hui cette classe y est aussi malheureuse et aussi dégradée qu'ailleurs.

Venise était, il y a peu d'années, de toutes les capitales celle où l'on rendait le moins hommage à l'élégance des modes françaises. On les imitait, mais en conservant plusieurs parties de l'ancien habillement national. D'abord les nobles étaient obligés d'être toujours en robe, avec un bonnet d'étoffe à la main; ce n'était qu'à la campagne qu'ils pouvaient étaler la magnificence de leurs garde-robes. Les dames étaient fort gênées par les lois somptuaires, institution nécessaire partout où l'on veut établir une égalité politique. Enfin, les bourgeoises conservaient toujours ces grandes manches à la matelotte, ces coëffes d'étoffe, nommées *zandalino*, ces mantelets, ces grands pendans d'oreilles que l'on peut voir dans les tableaux de Paul Véronèse. Les dernières révolutions politiques ont donné à chacun la liberté de suivre son goût.

Les gondoles sont les seules voitures connues à Venise.

Ce sont de petits bateaux longs et fort agiles, conduits ordinairement par deux gondoliers ou *barcaroles*, qui rament l'un sur le devant, l'autre sur le derrière, chacun avec une seule rame. Il y a au milieu de la gondole une petite chambre où peuvent tenir quatre personnes à l'aise, et au besoin six: cette chambre est fermée par des glaces mobiles dans des coulisses, qu'on ouvre et ferme à volonté; au bout de la gondole est une armature de fer, pour lui servir de contre-poids et pour la garantir du choc des autres; mais ce dernier cas est extrêmement rare, grâce à l'habileté admirable des barcaroles: on les voit manier la rame sans l'appuyer, de sorte que l'on croit voir des poissons qui fendent l'eau. Toutes les gondoles sont peintes en noir, et il n'est pas permis de les avoir autrement.

Les gondoliers sont tous de grands hommes bien bâtis, gais, pleins de saillies, un peu concussionnaires, comme les fiacres de Paris, mais d'ailleurs forts sûrs, très-fidèles et très-propres. On les entend chanter et réciter des vers italiens, sur-tout du Tasse, avec une facilité étonnante.

Le peuple de Venise est en général du même caractère que les nobles; on retrouve chez eux même esprit de famille, même défiance et même avarice. On ne mange jamais chez les Vénitiens, quelque liaison qu'on ait avec eux, à moins qu'on n'en veuille faire les frais. En revanche ils n'ont aucune jalousie; l'on peut fréquenter les femmes sans que les maris s'en offensent, les mener au spectacle, aux guinguettes de la Gindeca, de Castello, de Murano, et les ramener même dans le milieu de la nuit. On trouve le peuple fort rusé, et il est sûr qu'avec de l'argent l'on peut obtenir d'eux tout ce qu'on voudra.

Au reste, les auteurs qui ont parlé de la population de Venise comme très-difficile à contenir, se sont entièrement trompés. Ce peuple n'est ni remuant ni féroce; il n'aime que son intérêt et les farces qui peuvent lui procurer un gros rire. On entend très-peu parler à Venise de révoltes, d'assassinats, ou autres crimes semblables.

L'attachement qu'on montre pour la religion ne porte que sur l'extérieur brillant du culte catholique. L'incrédulité est généralement répandue dans les classes supérieures: elle a pénétré même dans l'intérieur des couvens; et dans ces mai-

sons, sur-tout dans celles réservées aux demoiselles nobles, on s'amuse aussi bien et souvent mieux que dans le monde. Les fêtes et les bals n'y sont point rares. Le peuple de son côté est persuadé que l'absolution anéantit tous les péchés : on en voit beaucoup qui ne feraient pas maigre un vendredi pour toute chose au monde ; mais ils vont se confesser d'avoir une maîtresse, reçoivent l'absolution, communient, et retournent le soir chez la maîtresse, qui a fait la même chose de son côté.

On a fait tant de descriptions du carnaval, qu'il serait absolument superflu d'en parler avec détail. Tout le monde sait que la liberté qui régnait à Venise pendant cette mascarade, attirait une immense foule d'étrangers de tous les pays ; aujourd'hui la police soupçonneuse des Autrichiens en a de beaucoup diminué le nombre.

La cérémonie des épousailles du doge avec la mer Adriatique, occasionnait autrefois un second carnaval qui durait pendant quinze jours. Les *régates*, ou courses solennelles des gondoles, dont le sénat donnait le spectacle aux princes et autres étrangers d'un haut rang, était une chose unique dans l'Europe, à cause de l'extrême habileté des gondoliers, dont les bateaux, voltigeant parmi des barques plus grandes et plus décorées, paraissaient des poissons qui se jouaient autour des monstres marins. Le couronnement d'un doge était ordinairement célébré par quelque fête semblable ou par un bal au palais de Saint-Marc, où les sénateurs, dansant en robes rouges, avec leurs immenses perruques, et les dames nobles, chargées d'une profusion de perles et de diamans, fesaient un spectacle très-curieux. Tout cela n'est plus. *Troja fuit.*

Les spectacles de Venise sont célèbres par la bonté de la musique, qui égale presque celle de Naples, et par le talent héréditaire des acteurs comiques, ou plutôt des bouffons : car dans le haut-comique les Vénitiens ne sont pas plus forts que les autres Italiens. La tragédie se joue toujours à maison vide. Les acteurs de Venise ne jouent presque jamais de pièces écrites ; ils ont des canevas qu'ils conservent par tradition, et qu'ils remplissent et dialoguent à l'impromptu. Il ne faut donc y chercher ni mœurs, ni style ; mais l'action

a un feu, une naïveté, une vérité que l'on connaît très-peu à Paris, et point du tout en Allemagne.

Les baladins, les farceurs de toute espèce, les joueurs de gobelets sont plus communs à Venise que par-tout ailleurs. Les tours de force y sont quelquefois très-singuliers. Telle est la pyramide formée par douze hommes qui en portent huit; ceux-ci en soulèvent quatre, les quatre deux, et les deux en portent un qui lève encore un enfant.

Dans la *Terre-Ferme* vénitienne, chaque province offre un caractère particulier des habitans. Les Frioulais, quoique pleins de feu et d'audace, sont dominés par une indolence et par une paresse invincible qui les empêche d'améliorer leur situation, et qui les assimile à leurs voisins les Istriens et les Esclavons. Les habitans du Padouan et du Véronais se distinguent par une grande régularité de mœurs, et par plus de sincérité et de fermeté de caractère que l'on n'en trouve ordinairement en Italie. Les Vicentins, au contraire, sont regardés comme les plus vindicatifs et les plus faux de tous les Italiens. On a compté dans une année plus de trois cents assassinats dans le territoire de Vicence, qui ne renferme que 200,000 habitans. Aussi dit-on dans le Véronais: « *Vicentini cani e gatti* » (les chiens et chats de Vicence): à quoi les Vicentins répondent : « *Veronesi mezzo-matti* » (les imbécilles de Véronne). En général, les femmes sont extrêmement belles dans ces provinces; mais celles de Vicence ont le plus beau teint de toutes. Les *contadines*, ou villageoises, se parent avec goût, et mettent communément une rose ou un œillet avec la branche dans leurs cheveux élégamment troussés et roulés.

Nous nous sommes étendus sur les mœurs des Vénitiens, tant parce que ce peuple a une physionomie infiniment plus intéressante que les autres nations de la monarchie autrichienne, que parce qu'il forme la nuance de transition entre les Allemands et les Italiens.

Religion, Clergé, Instruction publique, Établissemens relatifs, Sciences, Lettres et Arts. — Nous avons déjà dans l'article précédent anticipé un peu sur celui-ci: nous n'y parlerons que de l'état extérieur des églises parmi lesquelles les sujets de l'Autriche sont partagés.

L'église catholique-romaine domine dans tous les pays

sujets à la maison d'Autriche; mais l'intolérance, introduite par Ferdinand II, assise sur le trône avec Marie-Thérèse, comprimée par Joseph II, n'a pas encore pu reprendre toute son influence. Les *acatholiques* (c'est ainsi qu'on désigne tous ceux qui ne suivent pas la religion dominante) ont partout des temples, ou du moins des oratoires, et la faculté d'exercer leur culte. Dans l'Autriche propre et la Carinthie, les protestans sont en nombre considérable; dans la dernière province, ils font même la seizième, ou, selon d'autres, la huitième partie des habitans. La Carniole contient quelques paroisses grecques. La Bohême, qui n'est devenue catholique que par la force des armes, compte encore parmi ses habitans 50,000 protestans, autant de juifs, quelques hussites et des déistes qu'on a forcés à choisir une des différentes confessions protestantes. Dans la Moravie on a vu le phénomène singulier d'une colonie de Valaques qui, en 1777, déclarèrent ne point adhérer aux principes de l'église catholique, sans vouloir, ou plutôt sans pouvoir s'expliquer sur le choix d'une autre religion: on chercha à les ramener par des voies de douceur. Cette même province contient 20—30,000 protestans.

La Pologne autrichienne ou la Galizie fourmille de juifs qui jouissent ici d'une grande liberté de conscience. Plusieurs de leurs synagogues sont magnifiques. On ne s'en étonnera point, lorsqu'on se souviendra de ce que nous avons dit de leurs richesses et de leur influence: ils étaient ici les maîtres de tout, et il y avait même des endroits, où, ayant affermé les baptêmes chrétiens, ils tenaient entre leurs mains les clefs des fonts baptismaux, et s'en faisaient payer chèrement l'ouverture; mais on les a restreints dans des limites plus convenables. Les paysans de la Galizie-Orientale sont, pour la plupart, du rit grec uni; il n'y a presque point ici de grecs schismatiques, ni de protestans.

Dans la Hongrie, les catholiques romains forment à peu-près la quatrième partie des habitans. Les protestans ont néanmoins eu des luttes très-fortes à soutenir ici; on leur a ôté successivement plusieurs centaines d'églises, et il y a des endroits où ils sont obligés de faire vingt lieues pour pouvoir assister au service divin. En 1606, Etienne Botskai avait obtenu, les armes à la main, un traité très-favorable pour les protestans;

protestans ; mais le gouvernement autrichien, dominé plus qu'aucun autre par les Jésuites, a toujours été de mauvaise foi dans sa conduite envers cette nombreuse et industrieuse classe d'habitans. Marie-Thérèse les persécuta vigoureusement. Joseph II leur accorda sa protection. Lorsqu'en 1791 la diète hongroise était assemblée pour reviser les actes de cet empereur, que les Hongrois regardaient comme usurpateur et tyran, l'on s'attendait à voir l'intolérance lever de nouveau sa tête hideuse. Mais à l'éternelle gloire de la nation, la pluralité des députés adopta une loi qui donne aux protestans une liberté de culte presqu'égale à celle dont jouissent les catholiques.

En Esclavonie, Croatie, Dalmatie et dans le duché de Venise, les protestans sont soumis à des lois oppressives, et ils s'y trouvent en petit nombre.

La Transylvanie, où la réformation de Luther fut adoptée avec enthousiasme, ne compte que très-peu de catholiques parmi ses habitans. Il y avait en 1766, selon Busching, 93,135 catholiques ( non-compris ceux établis à Hermannstadt et à Cronstadt ), 140,043 calvinistes, 130,365 luthériens, 28,647 unitaires ou sociniens, qui autrefois étaient le parti dominant, et 547,243 Valaques de deux rits grecs, non compris ceux du canton de Burzland.

Les protestans de la Transylvanie sont loin d'être aussi instruits que leurs confrères d'Allemagne et du Nord ; suite naturelle de leur position isolée au milieu des peuples demi-sauvages.

L'église grecque est très-nombreuse dans tous les pays dépendans de la couronne de Hongrie, et l'on estime qu'au moins deux cinquièmes des habitans y appartiennent ; il faut y comprendre tous les Valaques, les Raitzes, les Arméniens, les Rousniaques, et en grande partie les Illyriens et les Esclavons disséminés en Hongrie. La plus petite partie est du rit uni ; mais les Grecs schismatiques ont de très-grands priviléges, sur-tout en Esclavonie, Croatie, et l'on peut regarder cette église comme dominante en Dalmatie, la république de Venise l'ayant constamment protégée, en dépit des bulles de Rome. Dans la Dalmatie, le clergé du rit grec n'est ni sans mœurs ni sans instruction. Mais il s'en faut bien qu'on en puisse dire autant des popes de l'Illyrie

hongroise et des Valaques ; comme ils n'ont en général pour paroissiens que de pauvres paysans, et comme ils sont obligés de mener eux-mêmes la vie de cultivateurs et de pâtres, il ne faut point chercher parmi eux, ni lumières ni politesse.

Cependant le tableau que font les auteurs catholiques de l'immoralité de ces popes, ne laisse sans-doute pas que d'être exagéré par un saint zèle.

Les Arméniens ont aussi, en quelques endroits, l'exercice libre de leur culte.

Le clergé catholique romain, possède, comme on peut présumer, d'immenses biens fonds et revenus. Joseph II voulut débarrasser les membres de ce saint corps, de toutes les sollicitudes mondaines auxquelles les exposaient leurs richesses ; il sécularisa les couvens les uns après les autres; les produits de ces confiscations furent partagés entre deux fonds ou caisses, l'une dite *des études*, l'autre *de la religion* ; cette dernière payait des pensions aux moines dénichés. Joseph aurait fini par vouloir réduire la sainte église catholique romaine, sinon à la pauvreté de l'église apostolique, dont elle prend assez improprement le nom, du moins à la situation modeste et chrétienne du clergé protestant d'Allemagne. Tel était son plan avoué. Mais sa mort prématurée anéantit ces projets. Cependant il fut impossible de rendre à l'église tout ce qu'elle avait perdu.

C'est sur-tout en Hongrie que les prélats possèdent des revenus exorbitans. L'archévêché de Gran rapporte sept à huit cent mille francs, celui de Kolocza n'est estimé qu'à un septième de cette somme, mais parmi les évêques, celui d'Erlau a un revenu annuel de 400—500,000 francs ; celui de Gross-waradin tire 200,000 francs, et l'ordinaire est de 60—80—100,000 francs. Aussi les premières familles briguent avec fureur ces siéges, et un roi de Hongrie fit même une loi pour réserver l'évêché d'Erlau, pour toujours, au quatrième fils du prince régnant. Un grand nombre d'évêques sont gouverneurs nés des comtés où ils résident, d'autres possèdent des monopoles sur le vin et le sel.

L'archevêque de Prague, qui est légat né du saint siége et prince de l'Empire ; celui de Vienne, qui jouit de la dernière de ces qualités ; l'évêque d'Olmutz, qui prend le titre de duc ; ceux de Trente et Brixen, qui même ont prétendu,

quoiqu'inutilement, à la souveraineté, et au droit de siéger à Ratisbonne, sont les mieux lotis parmi le clergé des pays héréditaires allemands, auquel une sage loi de Charles VI défend d'augmenter la masse de ses biens immeubles.

L'évêque de Cracovie était autrefois le second prélat de la Pologne, quant au rang, et le premier quant aux revenus. Un auteur digne de foi estime ceux-ci à 120,000 francs, mais sans-doute il n'y a point compris ceux du duché de Severie, dont l'évêque est le souverain né, et où il donne même des lettres de noblesse, qui ne sont point reconnues hors ce pays.

A Venise, le patriarche était le chef de l'hiérarchie ecclésiastique, il dépendait entièrement du Sénat, qui ne permettait point à la cour de Rome la moindre influence. Nous ne connaissons point la position actuelle de ce prélat.

Le gouvernement autrichien, justement jaloux de son autorité, ne permet ni inquisition contre les hérétiques, ni l'appel en cour de Rome, et l'autorité du saint-siége est encore, dans beaucoup d'autres matières, considérablement restreinte par plusieurs sages lois.

Il s'en faut bien que les établissemens destinés à l'instruction publique, soient dotés avec autant de magnificence que le clergé l'est; cependant ces établissemens se ressentent encore de l'influence vivifiante de Joseph II. C'est à lui qu'on doit les écoles normales, où l'on forme des instituteurs, et où l'on donne le modèle que les autres écoles, divisées en supérieures et inférieures, doivent suivre. Cette institution subsiste encore dans les pays allemands, mais la réforme des universités, auxquelles Joseph II voulut donner une organisation plus philosophique, et le nom de *lycée*, n'a pas été maintenue par les empereurs qui l'ont suivi sur le trône.

Les universités, les lycées et les gymnases forment une classe d'établissemens absolument séparée de celle des écoles destinées à l'instruction commune. Une troisième espèce d'écoles, sont les séminaires ecclésiastiques, dont la destination est seulement de former des sujets au service de l'église.

Voici un tableau, malheureusement incomplet, du nombre actuel des écoles, dans les pays allemands de l'Autriche.

| | Instruction commune. | | | Instruction savante. | | | Autres Etablissemens d'instruction. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | Ecoles normales. | Supérieures. | Inférieures. | Lycées. | Gymnases. | | |
| Autriche propre . . | 1 | nombre inconnu. | 1 dans chaque paroisse. | 1 | 1 | 9 | 1 académie ou école de médecine, 1 école vétérinaire, 1 académie de nobles, ou le *Thérésianum*, écol. de sourds-muets, 1 académie de beaux-arts, à Vienne. |
| Autriche intérieure . | 4 | nombre inconnu. | le même | 0 | 3 | 6 | 1 école de marine à Triest. |
| Autriche supérieure, (ou Tyrol) . . | inconnu | inconnu. | 500 | 1 | 0 | 3 | 1 académie des sciences et belles-lettres à Roveredo. |
| Bohême. . . . . | 1 | 20 | 2,100 | 1 | 0 | 15 | 1 académie des sciences à Prague. |
| Moravie. . . . . | 1 | 17 | 1,980 | 1 | 0 | 7 | 1 académie ou école de nobles à Olmutz. |
| Silésie autrichienne . | 0 | 5 | incon. | 0 | 0 | 3 | |

Il est assez singulier que la capitale de la monarchie ne possède point d'académie des sciences, pendant que l'on en voit à Prague, ville du second rang, et même à Roveredo, qui ne compte pas 20,000 habitans.

L'université de Vienne n'a jamais joui d'une grande réputation, et les étudians y sont obligés de suivre littéralement le plan d'études adopté par les professeurs, ce qui étouffe l'élan du génie. Mais l'école de médecine est une des premières de l'Europe.

Autrefois on compta jusqu'à 7,000 étudians à Prague; c'était le rendez-vous de l'Europe savante. Aujourd'hui cette université n'est guères visitée que des indigènes, cependant elle se distingue encore par plusieurs bonnes institutions.

Les écoles d'industrie, dans les villes allemandes de la

Bohême, méritent d'être remarquées, il y en a près de 200, et l'on y enseigne à coudre, à filer et broder, le jardinage et la culture des abeilles. Prague renferme, outre l'académie des sciences, une société patriotique d'économie et d'agriculture. Les juifs même s'y distinguent, par des établissemens d'instruction parfaitement bien organisés.

La Galizie se ressent encore de la barbarie polonaise, qui se contenta d'un peu de mauvais latin, et qui sur-tout laissa le peuple dans l'ignorance la plus stupide. Les deux universités de Cracovie et de Lemberg, avec quatre ou cinq colléges de piaristes, étaient les seuls établissemens d'instruction que les Autrichiens trouvèrent. On y a introduit le même système que dans les pays allemands.

Dans la Hongrie, la réforme de l'instruction publique fut repoussée comme attentatoire à l'indépendance de la nation. Cependant, ayant senti la nécessité d'un changement, les Hongrois ont eux-mêmes, à présent, adopté une meilleure organisation. L'université de Bude possède un revenu fondé de 500,000 francs, et compte, depuis Joseph II, parmi ses nombreuses chaires, une d'histoire naturelle, une de botanique et une d'économie. Il y a des académies à Presbourg, Kaschau, Gross-waradin, Funfkirchen et Agram, beaucoup de gymnases, des écoles normales et autres. Le nombre des professeurs et instituteurs montait, en 1798, à sept mille. La noblesse hongroise a des colléges à Cambridge en Angleterre, à Leyde, à Wittemberg, et ailleurs.

La Transylvanie compte une université et trois colléges catholiques, quatre gymnases de calvinistes, un gymnase plusieurs colléges luthériens, et même un collége des unitaires.

Venise n'avait point d'université; mais celle de Padoue était anciennement très-célèbre; aujourd'hui elle a perdu de son ancien lustre, et les Vénitiens préféraient d'aller étudier dans des pays étrangers. On sait que l'instruction première n'est pas trop bien organisée en Italie, à cause de l'influence du clergé et des préjugés religieux. Mais la culture de l'esprit s'y trouve dans un tout autre état d'activité que dans les autres états Autrichiens. Le grand nombre de sociétés savantes, dont nous avons nommé les principales à leurs villes, la foule de gens instruits et même de savans profonds,

les superbes imprimeries, la profusion de bibliothèques et de musées, tout vous fait sentir ici que vous êtes sur les rivages qui ont vu naître Goldoni, et mourir Pétrarque.

Nous parlerons dans la quatrième partie, chapitre 2, de ceux, parmi les Autrichiens, qui se sont distingués dans la république des lettres. Leur nombre n'est pas grand en proportion de la population.

On a publié quelques écrits populaires et autres en hongrois, en valaque et en bohémien; mais malgré cela on peut regarder ces deux langues comme mortes pour le monde littéraire. L'allemand est par-tout le moyen de communication entre les gens instruits.

Économie, Manufactures, Fabriques, Commerce.— Nous allons, dans cet article, suivre la distribution, en cinq grandes divisions, que nous avons établie au commencement de cette description de la monarchie autrichienne.

Les habitans du cercle d'Autriche sont, comme nous l'avons déjà dit, très-laborieux, si l'on en excepte ceux des environs de Vienne, et de la Basse-Styrie, où la vigne et la volaille sont les principales sources d'entretien. Cette différence mérite d'être remarquée par les philosophes et les législateurs.

On voit, sur-tout en Tyrol, le paysan grimper, au moyen d'une corde, sur les rochers les plus escarpés, en tirant après soi une corbeille remplie de fumier, et les instrumens nécessaires pour labourer la terre. Il gagne, par cette audace industrieuse, quelques pouces de bon terrain, qu'il soigne comme si c'était un jardin. Dans la Haute-Styrie et dans l'Autriche, au-dessus de l'Ens, la culture du treffle est portée à un haut degré de perfection, et on y voit beaucoup de prairies artificielles. Mais il est néanmoins sûr que les vrais principes de l'agriculture en grand, ne sont pas généralement répandus dans ces provinces; la servitude des paysans y est un grand obstacle.

Les manufactures et fabriques sont, sur-tout en Autriche, très-nombreuses et très-considérables. 60,000 hommes, c'est-à-dire, environ les deux neuvièmes de la population de Vienne, vivent de l'industrie manufacturière. Les soieries en forment l'objet principal; il y a plus de 2600 métiers en activité. Les manufactures de coton et d'indiennes, au nom-

bre de sept, sont aussi importantes; elles font vivre quinze mille individus, dans la partie de l'Autriche au-dessous de l'Ens; la principale est à Fridau, il y en a aussi une à Vienne. Le produit annuel est de 200,000 pièces, de la valeur de trois millions de florins. Les ouvrages en horlogerie, bijouterie, ceux en laque et en vernis, les instrumens d'optique, de mathématiques, de musique et de chirurgie, font beaucoup d'honneur aux talens des artistes viennois. Les voitures de Vienne sont recherchées. Les cordonniers et bottiers égalent presque ceux de Londres. Une manufacture de cette ville rivalise avec la Savonnerie. On doit remarquer, qu'ici comme en Angleterre, un fabriquant souvent se borne à faire des ressorts de montres, tandis qu'un autre en fait les rouages, et un troisième..... et qu'en général, l'industrie viennoise se porte sur les petits objets de modes, tels que, dentelles, éventails, tabatières d'ivoire et d'écaille, gants, et autres semblables.

A *Pottenstein*, il y a une fabrique qui peut fournir toute l'armée et tout l'état, de lames d'épées. *Nadelburg*, un bourg florissant, ne consiste que dans une seule fabrique d'aiguilles (*nadel* en allemand), avec ses dépendances, et une autre en ouvrages de laiton. A *Burkersdorf*, la machine pour la filature de coton mérite d'être vue. La manufacture impériale de glaces, à *Neuhaus*, est dans un état florissant. On raffine beaucoup de terres qui servent à la teinture. Les forges et usines fourmillent par-tout. La ville de *Steyr* est célèbre par ses couteaux, ciseaux et canons de fusil. On estime la poudre à canon de *Lintz*, chef-lieu de l'Autriche, au-dessus de l'Ens. Mais l'établissement le plus important, après ceux de Vienne, c'est la manufacture impériale de lainages, dont les immenses bâtimens se trouvent hors des remparts de Lintz; elle donne de l'occupation à 25—30,000 personnes, non-seulement dans l'Autriche, mais jusques dans la Bohême, la Moravie et la Styrie.

Dans cette dernière province, la nature a désigné le fer comme objet principal de l'industrie. 92 forges et fonderies travaillent annuellement, au moyen de 350 feux, 80,000 quintaux d'acier et de gros fer, autant en petits ouvrages de ferraillerie, et 84,000 quintaux de fer en lames. Il y a encore 30 forges de faulx et faucilles, une fabrique de fer-blanc,

huit de fil de fer, une d'acier, une de lames d'épées; la fabrication des clous, des crocs et autres petits objets est immense. Cette province a encore deux forges de cuivre, une de laiton une fabrique de vitriol de cuivre, plusieurs salpétrières et moulins à poudre, qui fournissent par an, 600 quintaux de salpêtre et 1000 de poudre, une très-grande manufacture de coton à Graëtz, et quelques autres de moins d'importance.

La Carinthie paraît encore surpasser la Styrie en fabrication métallique. Un auteur digne de foi, dit qu'il y avait trouvé, en 1789, 20 fourneaux de fonte et 240 forges, dont 80 d'acier, outre deux ou trois centaines de fabriques de fil de fer, de clous, etc. Mais on y forme les établissemens en petit. Les trois plus considérables sont, la manufacture d'armes, à Oberferlach, et celles de blanc de plomb et de draps super-fins, à Klagenfurth.

La Styrie se fournit elle-même de toiles communes, mais dans la Carinthie, il n'y en a aucune manufacture. Les paysans en fabriquent pour leur usage.

Les habitans de la Carniole subsistent également, en grande partie, par leurs fabriques en métaux, et l'on estime l'exportation, en ouvrage de fer, à 30,000 quintaux par an. Mais les 800 métiers de tisserand, en toiles communes, font aussi une branche importante de l'industrie. On exporte pour 500,000 florins de toiles et de dentelles. On fait des bas de laine et du mesalane, espèce d'étoffe de laine grossière; les poteries, les ouvrages en bois, et les chapeaux de paille, occupent un grand nombre de mains. Les tanneries sont bonnes.

*Gortz*, dans le Frioul, possède plusieurs manufactures de chagrin, d'étoffes de soie, de cierges et autres.

*Trieste* a beaucoup de fabriques: celles d'huile, de savon, de rossoli, la raffinerie de sucre, la teinture en rouge de Turquie et la manufacture de cotons, sont ce qu'il y a de mieux.

Dans le Tyrol nous ne trouvons rien de plus remarquable que la filature de soie fine, dont le siége principal est à Roveredo. On compte environ 700 métiers dans les grands établissemens; mais on file encore une grande quantité de soie dans les maisons particulières: on y emploie même les enfans de six ans. Les gants de peau de chèvre, les belles tapisseries,

qu'on fait sur-tout aux environs de Lintz, la filature de coton, quelques manufactures de velours, de soieries, de draps et de mousseline; la chapellerie, les ouvrages en laiton, les faulx et les couteaux, les tanneries; voilà les autres genres d'industrie que les Tyroliens exercent. Ils élèvent aussi beaucoup de serins dits de Canarie, et vont de pays en pays colportant différentes marchandises.

Le cercle d'Autriche exporte principalement de l'acier, du laiton, du plomb, des ouvrages en fer, et sur-tout des faulx, des vins, du sel, du marbre, des terres de couleur, des cuirs, de la soie et des soieries, des étoffes de coton, des toiles et dentelles, du safran, de la poterie et des oiseaux. Quant au surplus qu'ont la Styrie et le Tyrol en bœufs, beurre, graisse, chapons, fruits et fromages, Vienne l'engloutit tout. Cette ville, de son côté, fournit aux provinces des bijouteries, des gants, des chapeaux, des livres et des instrumens de différens arts.

L'exportation se fait par le Danube ou par Trieste; l'une et l'autre voie ne sont pas trop commodes. Le Danube est d'une navigation difficile. Trieste est trop éloignée du centre du pays, et l'on a dépensé des sommes immenses pour la formation et l'entretien des routes. On estime l'exportation en Turquie à 6 millions florins, et l'importation à 9 millions, pour l'Autriche propre. Trieste recevait pour 6 millions, et envoyait dans l'étranger pour 7 millions; mais à-présent cela va changer, à cause de la concurrence de Venise et des ports de l'Istrie. Le gain de la Styrie, de la Carinthie et du Tyrol ne compensent point la somme qui sort du pays pour objets d'importation, la plupart de première nécessité, tels que grains, beurre, eau-de-vie, tabac, bétail, poisson, noix de galle, épiceries.

Mais il faut considérer que les revenus de la noblesse de toute la monarchie arrivent en grande partie à Vienne. De même les nombreuses manufactures demandent à être alimentées. Ainsi la perte apparente de cette province est un gain réel pour toute la monarchie; les sommes qui, d'après la chimère, dite *bilan du commerce*, semblent perdues, ne font qu'aller augmenter la circulation et vivifier l'industrie dans la Bohême, la Hongrie et la Galizie.

La *Bohême* doit maintenant attirer nos regards. Presque

toute l'industrie de ce pays est entre les mains des Allemands qui habitent les contrées voisines de la Silésie et de la Saxe. Les Bohémiens originaires n'ont point le goût du travail.

La filature du lin, du coton et de la laine est l'occupation de milliers d'individus dans la campagne. Cette industrie prend journellement un essor plus haut, à cause de la défense d'importer des marchandises étrangères.

| On comptait | Fileurs de lin. | — de laine. | — de coton. | Totaux. |
|---|---|---|---|---|
| En 1785. . . . . | 180,066 | 30,127 | 9676 | 219,869 |
| En 1788. . . . . | 234,008 | 51,087 | 28747 | 313,842 |

A ce total il faut encore ajouter 14,000 personnes, la plupart des femmes, occupées à faire de la dentelle. Les manufactures de toiles sont importantes, et produisent même les sortes les plus fines. Mais une grande partie des toiles sort dans son état brut, pour être apprêtée en Silésie. Les draps, souvent très-bons, dont plusieurs fabriques fournissent une grande quantité, vont en Lusace pour être apprêtés. On fait encore des nankins, des cotons, des soieries, sur-tout à Prague; mais ces branches sont moins importantes. Le nombre total de métiers montait en 1785 à 37,438, en 1786 à 51,935. Les chapeaux de Bohême sont excellens, à cause de la bonne qualité du poil de lièvre dans ce pays. La fabrication de la potasse, du sel d'epsom, du vitriol, de l'eau-forte, de la poudre à fusil, ainsi que celle des ouvrages en bois et des instrumens de musique, est considérable. Les papeteries, les tanneries et les excellentes brasseries le sont encore plus; mais sur-tout les verreries. Le verre de Bohême est célèbre dans toute l'Europe, à cause de sa cristallisation pure et belle. Le nombre de ses fabriques monte à environ 66, et elles sont presque toutes situées, au Sud-Ouest, sur la frontière de la Bavière. Le cercle de Bunzlau, au Nord-Est, en renferme sept à huit. La composition de fausses pierres fines, et la polissure de celles que la nature produit, occupe beaucoup de monde, sur-tout à Turnau. Sept fabriques font de la smalte, ou bleu de cobalt; mais il est inférieur à celui de Saxe. Il y a des forges et des usines par-tout. La poterie d'étain, la coutellerie, les aiguilles, les tabatières et

autres petits ouvrages, connus sous le nom d'*ouvrages de Carlsbad*, se distinguent avantageusement par l'élégance de leurs formes.

Dans l'année qui précéda la dernière guerre, c'est-à-dire, en 1792, la Bohême produisit en ouvrage de lin, comme toiles, linons, dentelles, bas, toiles cirées, fil, etc. des marchandises pour la valeur de 16,819,128 florins; la toile seule y entra pour 13,168,950 florins; on en exporta dans l'extérieur pour 8 millions au moins. Le produit des manufactures en laine était de 8,797,320 florins, dont 1,412,480 pour l'exportation; celui de la fabrication en coton montait à 1,735,925 florins, dont il se débitait pour 517,925 florins dans l'étranger (1). Les soieries, à la valeur de 448,260 fl., se débitaient toutes dans les pays autrichiens. Les papeteries, au nombre de 941, avaient produit pour la valeur de 206,000 florins, dont il passait dans l'étranger pour 31,900 florins. La fabrication des cuirs et des pelleteries écrues s'élevait à 2,203,408 florins; celle des marchandises métalliques, à 927,580 florins; celle d'amidon, alun, smalte, potasse, et autres objets semblables, à 407,621 florins. Les soixante-six verreries en activité, occupaient trois mille ouvriers, et produisaient des marchandises pour 1,715,962 fl., dont il se débitait dans l'étranger pour la somme de 1,217,400 florins. Le total du produit industriel de la Bohême montait à 35,645,447 florins de Vienne (environ 95 millions de France), et il en était exporté dans l'étranger pour 11,840,734 florins, ou environ 31,356,000 francs.

Dans ce compte n'entrent point ni les métaux entiers, dont l'exportation est très-considérable, ni les grains, les fruits, le houblon, le bétail, la laine, le beurre et la graisse, et plusieurs autres objets, dont il sort annuellement au moins pour 10 millions.

La Bohême est obligée d'importer du sel, seulement de

(1) De tous les cercles, celui de Bunzlau se distingue par ses manufactures en lin et laine; la ville de Reichenberg, avec son district, avait, en 1796, 804 maîtres tisserands-drapiers, qui fournissaient 36,000 pièces de draps, estimées à 2,400,000 florins; 578 maîtres tisserands de toiles, qui produisaient des marchandises pour la valeur de 330,000 flor., et 307 tisserands de bas, dont l'ouvrage s'élevait à la valeur de 240,000 flor.

l'Autriche, 200,000 quintaux ; des vins, la plupart de l'Autriche et de la Styrie, pour plus de 500,000 florins par an ; du plomb de Carinthie, pour 50,000 florins ; des objets en fer, du vif-argent, du blanc de plomb, des terres colorantes, des noix de galle, du café, du thé, du sucre et autres productions coloniales, du sucre brut de la Macédoine, des cotons des manufactures d'Autriche et de Moravie, de la laine d'Espagne et de Padoue, des marchandises de Lyon, des liqueurs, etc. etc.

Néanmoins, on peut sans crainte d'exagération estimer le surplus de l'exportation ou *le gain annuel apparent* de la Bohême à 20—25 millions de France. Ce pays doit donc accumuler des richesses, diront ceux qui croient en aveugles aux *bilans de commerce*. Non, il ne jouit que d'une aisance ordinaire ; la cause en est que les grands propriétaires dépensent leurs immenses revenus hors le pays ; en hiver ils sont à Vienne, en été ils préfèrent le séjour de la Moravie à celui de la Bohême, comme étant plus à la proximité de la cour.

D'ailleurs, la position physique de la Bohême lui interdit tout espoir d'un commerce indépendant et lucratif. Les fabricans dépendent pour le débit de leurs marchandises du commerce de Vienne, Trieste, Leipsick et Hambourg. L'essai qu'on a fait, en 1763, d'exporter en Amérique des toiles par Cadix, eut une issue propre à décourager les négocians pour toujours d'entreprises semblables.

Prague reçoit presque toutes les marchandises d'importation et les distribue dans le pays. Mais les objets d'exportation sont ordinairement expédiés immédiatement des fabriques qui les produisent.

La Moravie compte également la filature du lin et de la laine, ainsi que les manufactures en ces deux matières, parmi ses ressources les plus lucratives. Ce sont les habitans des montagnes qui s'adonnent le plus à la filature. Les manufactures de draps fleurissent déjà depuis des siècles, et une bonne police en assure la stabilité.

Les draps sont en partie d'une excellente qualité, quoiqu'ils ne soient faits pour la plupart que de la laine du pays et de celle d'Hongrie. La ville d'*Iglau* est le siége principal de cette fabrication ; trois cents maîtres drapiers y font par an 40,000 pièces. Après cette manufacture vient celle des toiles,

qui est également très-importante; on fait de bonnes mousselines dans le cercle de Znaym, on a, dans ces dernières années, beaucoup amélioré et augmenté la fabrication des cotons et des velours Les papiers, les chapeaux, le verre, les objets en fer, la vaisselle de terre, forment encore une partie de l'exportation. Mais après les draps et les toiles, rien ne contribue plus à enrichir la Moravie que l'abondance des grains, du chanvre, du miel, des oies, des plumes et de plusieurs autres produits naturels. Il se fait encore ici un commerce très-considérable de transit entre Vienne et la Pologne. Trieste reçoit presque tous les draps de la Moravie. Les objets dont cette province a besoin, sont presque les mêmes que ceux que la Bohême importe.

L'agriculture n'est ni dans l'un ni dans l'autre de ces pays ce qu'elle devrait être. Mais l'étonnante fertilité du terrain, sur-tout en Moravie, supplée amplement au manque de lumières et d'industrie.

Les toiles de la Silésie autrichienne sont d'une qualité supérieure. On estime la production annuelle à 80,000 pièces. Les manufactures de draps sont florissantes. Des fusils, appelés *teschinkes*, de l'excellent savon, des miroirs, mais surtout des fromages, du beurre, de la graine et des cuirs; voici les autres articles que ce pays débite. Mais il achète presque tout son blé.

Quel contraste entre ces provinces industrieuses et la Galizie, où les métiers les plus communs étaient à peine connus avant la conquête des Autrichiens! La face de ce pays est bien changée depuis. Cependant, les fabriques et les manufactures ne sont encore que dans le berceau. La manufacture de toiles s'est répandue sur les frontières de la Silésie et dans les montagnes. Ce n'était au commencement que de la grosse toile. Mais elle était, au reste, d'une bonne qualité. On apprend maintenant peu-à-peu à lui donner la finesse et la beauté du coup-d'œil. Parmi les verreries, celle de *Lubaczow* est la plus considérable. Dans les environs de Wielizka, on fait dans une cinquantaine de forges de bons ouvrages en fer, et cette industrie est répandue dans toute la partie montagneuse. Les tanneries, les blanchisseries de cire, les fabriques de bougies, d'eau-de-vie, de salpêtre, de potasse et autres, sont déjà dans un état qui promet beaucoup.

La Galizie et la Bukowine exportent, pour 20 millions, sel, grains, bétail, chevaux, cuirs bruts et apprêtés, laine, cire, miel, bougies et hydromel, tabac en feuilles, lin, chanvre, suif, soies de porc, sur-tout en Autriche et Moravie. Ce royaume devrait surpasser la plupart des Etats en bonheur, industrie et richesse; tout commerce y est libre, l'accise y est inconnue, les contributions sont très-modérées, la nature lui prodigue ses dons; mais le manque de débouchés naturels depuis que la Prusse est en possession de la Vistule(1), la servitude et l'abrutissement des paysans, et en dernier lieu, la trop grande prépondérance de ces vils et cupides fénérateurs et brocanteurs juifs, qui obstruent toutes les villes; voilà les raisons les plus connues du retardement de la civilisation.

La Hongrie, quoiqu'elle ne soit pas aussi arriérée que la Galizie, est cependant, vu le nombre de ses habitans, assez pauvre d'industrie, soit manufacturière, soit commerciale. Voici ce que nous savons sur ses fabriques.

Les fonderies et les forges de fer et d'acier sont considérables dans le bannat de Temeswar, et dans les comtés de Zips et Gomor; les autres provinces n'en sont pas absolument dépourvues. On fait à Gollnitz du fil-de-fer et de la bonne coutellerie; à Dopschau et Neusohl, des lames de sabre damasquinées; à Gran, de la magnésie; dans les montagnes de Matra, il y a deux manufactures d'alun; on trouve une grande manufacture impériale de salpêtre près Debreczin. Cette ville, la plus industrieuse de toute la Hongrie, compta, en 1798, plus de quatre-vingts savonneries, parmi lesquelles il y en avait cinquante-deux très-considérables; le savon est fabriqué avec un alcali minéral ou natron, dont il a été question au chap. quatrième, article PRODUCTIONS. Il y avait ici 144 maîtres tisserands pour faire les *guba's*, ou étoffes de laine, imitant une toison de mouton; 562 faiseurs de *zischmes*, ou bottes hon-

(1) Il est évident, pour tous ceux qui veulent se donner la peine d'y réfléchir, que l'Autriche ne pourra jamais tirer un grand parti de la Galizie, sans avoir la libre navigation ou sur la *Vistule* ou sur le *Dniester*; c'est comme qui dirait, l'Autriche doit souhaiter l'occasion de conquérir les pays que parcourent ces fleuves. Voilà ce que c'est, lorsque les Etats dépassent leurs frontières naturelles. *Crescit indulgens sibi dirus hydrops.*

groises, avec 256 garçons et 186 apprentis; 23 tourneurs, d'orifices de pipes en corne (dont on fait aussi une immense quantité à Steffelsdorf); 182 tanneurs, 11 couteliers, 7 peigniers, 39 boutonniers, etc., etc. On y fait des têtes de pipes d'argile rouge au nombre de 1,700—800,000 pièces par an. Ce n'est pas là ni Birmingham, ni Sheffield; néanmoins, on peut s'étonner comment une ville si florissante a pu être élevée et subsister dans une contrée sans bois, sans eau et sans vin. Les principes du calvinisme, que tous les habitans professent, paraissent être très-favorables à l'industrie en ce qu'ils commandent plus de régularité de mœurs que l'on n'en voit ordinairement chez les catholiques. Le degré de luxe qui règne à Debreczin, peut être estimé d'après ce seul fait : au moment où la ville comptait les fabriques que nous venons de nommer, il n'y avait qu'*un seul perruquier*. Les tanneries font encore un objet important à Presbourg, à Rajuz, dans le comté de Trentzin, à Potz-Neusiedel et en plusieurs autres endroits. Les verreries dans les palatinats de Sohl et de Wesprim, et dans le bannat, ne livrent en général qu'un verre grossier. La faïence de Holitsch et la poterie noire de Dotis sont aussi d'une qualité inférieure. On en peut dire, en général, de même des manufactures de draps et de toiles. La ville de Gunz compte 72 maîtres drapiers; celle d'Oedenburg, 10; celle de Pesth, 17, etc., etc. Cependant, l'armée autrichienne est en grande partie habillée de ces draps, qui sont à un très-bas prix. A Tyrnau, on fait depuis quelques années des toiles très-fines, des nappes, serviettes, etc. Dans la Haute-Hongrie, les bourgeoises font elles-mêmes toutes les toiles communes dont on a besoin. Les connaissances en teinture sont aussi très-répandues parmi le sexe. La ville de Kœsmark a plusieurs excellens établissemens de teinture et d'imprimerie de toiles. La fabrication des soieries et des indiennes est peu considérable; mais celle des liqueurs, sur-tout à Pilis-Czaba; d'hydromel, sur-tout à Leutschau; de tabac et d'amidon, donne même un surplus pour l'exportation. Tout le royaume n'a que 20 moulins à papier, 10 à 12 imprimeries, et 3 à 4 graveurs en taille-douce.

On voit que les manufactures hongroises, en général, ne sont que l'espèce la plus grossière, et pour la propre consommation du pays; mais la nature fournit à ce pays une

telle abondance des produits précieux, que ses exportations brutes seules lui procurent un gain considérable, malgré toutes les entraves que la politique jalouse du gouvernement met au commerce des Hongrois ; car l'Autriche ne considère ce royaume que comme son dépôt des matières brutes, et comme un débouché pour ses manufactures. Non-seulement les Hongrois sont forcés de prendre en Autriche plusieurs objets qu'ils pourraient avoir ailleurs, en meilleure qualité et à meilleur marché ; mais ils se voient même, en apportant leurs denrées à Vienne, grévés par des droits plus onéreux que ceux que paient les Polonais (1). La réflexion la plus légère suffit pour comprendre quels doivent être les funestes effets d'une organisation aussi vicieuse, et d'une injustice aussi ouverte. Les Hongrois qui voient leurs riches pâturages couverts de troupeaux, leurs caves remplies d'excellent vin, leurs greniers surchargés de blé, sans pouvoir en vendre qu'au prix fait par les Viennois, perdent toute envie d'améliorer l'économie rurale de leur pays. Le noble se contente de tirer assez de revenus de ses domaines, pour pouvoir subsister; le paysan ne travaille que ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim ; mais aussi les patriotes hongrois accusent hautement la maison d'Autriche d'ingratitude envers une nation qui a souvent été leur unique soutien, et dont l'esprit d'indépendance n'est point à craindre, si on les traite avec équité. Il est d'ailleurs reconnu aujourd'hui que le rap-

---

(1) Voici la proportion dans laquelle les denrées de la Hongrie et celles de la Pologne autrichienne sont imposées :

| | De Hongrie. | | De Pologne. | |
|---|---|---|---|---|
| | Florins. | Kreutzer. | Florins. | Kreut. |
| Bière pour un *eymer*. . . . | » . . . . | 12 . . . . | » . . . . | 5 |
| Beurre, le quintal. . . . . | » . . . . | 40 . . . . | » . . . . | 32 |
| Froment et millet, la mesure de Presbourg. . . . | » . . . . | 4 . . . . | » . . . . | 3 |
| Seigle. . . . . | » . . . . | 3 . . . . | » . . . . | 2 |
| Peaux de mouton, non tannées, le 100, et peaux de veau, la dizaine. . . | 2 . . . . | » . . . . | 1 . . . . | 36 |
| Hydromel, un *eymer*. . . . | » . . . . | 48 . . . . | » . . . . | 19 |

port

port des douanes intermédiaires, qui coupent la communication de province en province, est peu de chose en comparaison avec l'énorme perte qu'il cause au commerce national.

Il est juste d'observer que les Autrichiens répondent à ces reproches, en disant : « Notre monarchie doit être regardée » comme une *fédération de plusieurs états*, dont chacun » conserve et quelquefois s'obstine à conserver ses priviléges, » ses droits, et ses institutions ». Le gouvernement suprême ne peut donc pas, en favorisant la Hongrie, déjà si richement dotée par la nature, permettre que toutes les richesses et toutes les forces vitales de l'état aillent se concentrer dans cette seule contrée.

On ne doit point oublier que les Hongrois n'ont aucun autre débouché pour leurs denrées que l'Autriche et les autres pays allemands de l'Autriche. Dans une année où la Hongrie exporta pour 16 millions de florins, l'Autriche propre en eut pour 9; la Styrie et la Carniole, pour 1,300,000; la Moravie, pour 2,600,000 florins; la Bohême, pour 1,130,000; la Transylvanie, pour 427,000 florins, et les pays étrangers pour 2,225,000 florins. Les voisins de la Hongrie, en général, n'ont pas besoin de ses denrées. La Galizie ne prend ni bétail ni blé; elle ne consomme que peu de vin. La Turquie n'a besoin ni de bétail ni de vin; quant aux blés, l'Autriche n'en permet l'exportation qu'en petite quantité. Le chemin de Trieste est trop difficile et, d'ailleurs, trop long pour la plus grande partie de la Hongrie; les charrois, les droits et autres dépenses montent presqu'à une somme égale à la valeur des marchandises. On dira bien que la Hongrie possède de superbes rivières; mais, malheureusement, leur cours est contraire à celui de son commerce; il eût fallu, pour que le pays en tirât un profit considérable, ou que le Danube coulât vers l'Ouest, ou qu'il fût tout entier sous la domination autrichienne. La conquête de la Bosnie pourrait encore suffire pour vivifier le commerce de la Hongrie, car elle ouvrirait une communication avec la Dalmatie vénitienne.

Les exportations de la Hongrie ne montent, à cause de toutes ces entraves, qu'à la valeur de 16—17 millions de florins par an; mais aussi les importations surpassent rarement la valeur de 13 millions, et souvent elles ne montent pas

même à 12 millions. Le bénéfice apparent de 4 millions, au moins, est en partie absorbé par les dépenses que font les seigneurs hongrois à Vienne.

Presbourg et Semlin peuvent être regardées comme les deux portes commerciales de la Hongrie. Pesth est le centre du commerce intérieur. Les Grecs et les Raitzes ou Serviens font presque tout le commerce, les Allemands y prennent quelque part; mais on ne voit presque jamais un Hongrois s'en occuper.

Les articles d'exportation sont: bœufs, pour 3,700,000 florins, plus ou moins; porcs, pour 7 — 800,000 florins; (mais ils sont, pour la plupart, achetés en Bosnie et Servie); brebis et chèvres pour 5—600,000 flor.; farines pour un million; froment, seigle et avoine pour 2 millions; vins pour 1 million; liqueurs, cire, miel, hydromel, potasse, lin, chanvre, noix de galle, plumes; et poisson, seulement pour 80,000 flor.; gibier, pour 198,000 flor.; viandes et fruits pour 250,000 flor.; couleurs, drogues médicinales, ustensiles de bois, suifs, savons et graisse pour les roues, peaux, cuirs et fourrures, pour 360,000 flor.; laines, pour 2 millions 800,000 flor.; toiles, soieries, cotons, etc. etc.; papiers, pour 14,000 flor. dans une année, mais ce cas est sans doute unique; poterie, clincaillerie, cuivre et articles qui en sont composés, pour plus d'un million; autres métaux et minéraux, pour 2—300,000 flor.; tabac, pour 800,000 fl.

Cet aperçu prouve que les exportations consistent presque en totalité des productions brutes.

Passons rapidement la Transylvanie, qui possède les mêmes genres d'industrie que la Hongrie, et qui exporte du sel, du fer, de l'antimoine, du vin, du tabac, des grains, des bœufs, des moutons, des porcs, du lin, du chanvre, etc. Nous passerons de même l'Esclavonie et la Croatie, qui, excepté quelques tanneries, verreries et fabriques de flanelle, n'offrent aucune trace d'industrie manufacturière, et qui même, en plusieurs endroits, sont dépourvues des métiers les plus nécessaires, mais qui cependant, par leur exportation de grains et de bestiaux, et à cause du peu de besoins qu'elles ont, gagnent dans le bilan commercial un ou deux millions par an.

Il est plus essentiel de nous étendre un peu sur l'état de ces pays qui mettent la monarchie autrichienne en contact avec

la mer Adriatique ; savoir : la Dalmatie ex-vénitienne et hongroise ; l'Istrie, le Littorale et le duché de Venise.

De tous les ports qu'offrent ces provinces, six seulement appartenaient aux Autrichiens, avant le partage de Venise ; savoir : *Trieste*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois ; *Fiume*, qui exportait les denrées d'une partie de la Croatie, et où l'on trouvait des fabriques de tabac et de soie, ainsi que 5 à 6 raffineries de sucre; *Bukari*, où il y avait une manufacture de toiles ; *Portoré*, avec un port excellent, *Zeng* ou *Segn* et *Carlobago*, ces ports, séparés par des montagnes escarpées, du pays auquel ils devraient servir de débouchés, ne laissaient cependant pas que d'être très-utiles à la monarchie, sur-tout lorsque Charles VI, par la construction de plusieurs superbes chemins, leur eut procuré une communication plus facile avec l'intérieur. Mais une marine marchande demande des matelots ; et comment en trouver un nombre un peu considérable sur une lisière étroite de quelques lieues de long ? D'ailleurs, quelle navigation que celle qui n'avait pour point de départ et de retour, qu'un seul point au milieu des côtes ennemies, où un vaisseau autrichien, battu par une tempête, aurait à peine obtenu un asile ? Enfin, il était impossible de donner, aux navires marchands, la seule protection efficace, celle d'une force armée ; les frégates impériales ne servaient qu'à garnir le port de Trieste.

Cependant, le gouvernement autrichien déploya toute son énergie et toute sa politique, pour mettre son petit commerce dans un état plus florissant. La liberté des cultes, et plus encore l'exemption de plusieurs taxes, y attira une foule de négocians de tous les pays. On fit les plus grands efforts pour multiplier les manufactures sur tous les points des pays héréditaires ; nous avons déjà dit pourquoi la politique autrichienne n'encourage pas l'industrie en Hongrie. Des chambres de commerce disséminées dans les provinces, fournissaient des capitaux pour les entreprises qu'on jugeait utiles et solides. On établit des écoles de commerce et d'industrie. Une école de marine répandit les connaissances de l'art de la navigation. Des compagnies de commerce se formèrent. On noua des liaisons avec les places maritimes de l'Italie et les échelles du Levant. Bientôt le pavillon impérial fut vu dans toute l'étendue de la Méditerranée, et il flotta même dans les

ports de l'Amérique fédérée. L'entreprise d'un établissement colonial, soit près le Cap de Bonne-Espérance, soit aux îles Nicobar, ne réussit point. On abandonna même tout-à-fait le commerce immédiat des Indes-Orientales, comme désavantageux, à cause de la longueur des courses. Néanmoins, les ports autrichiens devinrent de jour en jour plus fréquentés. *Trieste*, sur-tout, prit place parmi les plus importantes villes de commerce de l'Europe. L'exportation y était, en 1790, d'environ sept millions de florins, presque tout en fer et acier de Styrie, blés de Hongrie, draps de Moravie, verreries, potasse et toiles de Bohême. L'importation, qui consiste principalement en huile d'olive, café, thé, sucre, fruits d'Italie et vins grecs, montait à six millions de florins. Le nombre de vaisseaux, en y comptant les petites embarcations, était de 6,750 arrivans, et de 7,280 partans. De ce nombre, ceux de Trieste même ne fesaient qu'une petite partie. Les négocians de cette place préféraient souvent de fréter des bâtimens ragusains et vénitiens. Cependant la ville avait quatre chantiers de construction.

Ce que la politique et le génie commercial avaient commencé, un heureux hasard vint le couronner. Venise, avec l'Istrie et la Dalmatie furent cédées, par le directoire français, à l'empereur. Dès-lors, plus d'obstacle pour l'industrie commerciale des Autrichiens, rien qui puisse les empêcher de prendre, comme puissance maritime, la place qu'occupait Venise, ou même un rang plus imposant.

L'Istrie et la Dalmatie, coupées en tous sens par des golfes et des détroits, offrent plus de ports que toutes les côtes occidentales de la France n'en ont. Presque tous ces ports sont excellens. L'État vénitien propre n'en a qu'en petit nombre, et ils sont sujets à plusieurs incommodités. Mais les anciennes liaisons des négocians de Venise, l'esprit commercial de cette ville, et sa position avantageuse pour être l'entrepôt commun de l'Allemagne et de l'Italie, la rendait extrêmement importante.

Les manufactures et fabriques de ces nouvelles provinces ne sont pas extrêmement florissantes. L'Istrie et la Dalmatie n'en ont que celles qui fournissent aux premiers besoins du pays même. Le duché de Venise en a quelques-unes qui tra-

vaillent pour l'étranger. Les glaces de Murano, petite ville près Venise, vont par toute l'Europe. Il n'y a que celles de France qu'on leur préfère, mais celles-ci coûtent le double. Il y a une quinzaine de maisons où l'on fait des verreries, comme gobelets, fleurs, fausses perles, etc.; mais les glaces ne se font que dans une seule manufacture. Il y a cependant, à Venise même, une manufacture de cristal, où l'on fait de beaux lustres. Les étoffes légères, appelées *damasquettes*, ne se font qu'à Venise; elles ont un grand cours dans le Levant; Le brocadel de Venise, qui sert pour tapis, y va encore, quoiqu'en moindre quantité qu'autrefois. Leurs soieries ont le défaut commun à toutes celles d'Italie, d'être mal écrues, dures, sèches, cassantes; il y avait, en 1790, quatre cent vingt maîtres tisserands pour cette partie; ce qu'ils travaillent le mieux, ce sont les bas. Mais Venise est obligée de tirer les draps fins de l'Angleterre et de la France. Les ouvrages en or et bijouterie occupent quatre à cinq cents fabricans. Les blanchisseries de cire, les raffineries de sucre, les fabriques de thériaque, de cire à cacheter et de savon, les fonderies de caractères d'imprimerie méritent d'être remarquées. La porcelaine de Venise cède en bonté à celle de Florence et de Naples. L'arsenal renfermait une corderie, une raffinerie de salpêtre et une fonderie de canons.

*Padoue* possède d'excellentes manufactures de draps, elle en fournissait déjà aux anciens Romains, dans les tems de Martial et de Pline. On y fait supérieurement les bas de laine, ainsi que des bonnets de poil de castor, en noir et blanc. Les tanneries sont très-bonnes. A Venise, on fait des soieries et des fleurs artificielles. La ville de Bassano, quoique moindre, est plus intéressante pour le commerce de soie, qui s'y augmente de jour en jour. On y fait diverses étoffes; il y a une manufacture de porcelaine; on y travaille aussi très-bien les cuirs et les peaux.

Les villes les plus industrieuses de l'ancien État Vénitien, savoir, Brescia et Vérone, appartiennent à la République Cisalpine.

Le commerce de Venise et des autres villes voisines, conservera sans-doute, sous la domination autrichienne, la direction que la nature des choses lui a donnée depuis un siècle. Les Vénitiens, ne pouvant plus soutenir la concurrence avec

les nations occidentales, pour le commerce des Indes, voyaient en même-tems les productions de leur industrie perdre en crédit, à mesure que les autres nations perfectionnaient leurs manufactures ; ils s'empressèrent d'obtenir les bonnes grâces de la Porte, avec laquelle ils avaient eu des guerres malheureuses. Les ports du Levant reçurent le riz et les blés de la Terre-ferme, l'huile de la Dalmatie, les soieries et verreries de Venise, et cette immense quantité de marchandises de l'Allemagne qui arrivaient par Roveredo et Bassano; ces affaires de transit et d'expédition fesaient, dans les derniers tems, la partie la plus importante du commerce de Venise. La plupart des grandes maisons de commerce étaient établies par des étrangers ; les Juifs, les Grecs, les Génois, les Allemands, avaient entre leurs mains tous les capitaux, toutes les affaires, et on peut même dire, la banque de Saint-Marc ; le nombre, sur-tout des Allemands, a prodigieusement augmenté, depuis que la ville est sous la domination autrichienne. Les communications commerciales, avec l'Allemagne, sont devenues plus libres, et Venise et Trieste sont maintenant, pour le Sud de l'Allemagne, ce que les villes anséatiques sont pour le Nord. Mais ces dernières ont l'avantage d'un transport infiniment moins dispendieux. Fiume obtiendra en partie cet avantage, si l'on exécute le projet de rendre la Kulpa navigable, au moyen de quoi les denrées de la Croatie, de l'Esclavonie et d'une partie de la Hongrie trouveraient un débouché facile. Spalatro, dans la Dalmatie, jouit du droit d'étape pour les échelles du Levant ; mais ce n'est que lorsque l'Autriche se sera arrondie en Bosnie, que cette place pourrait devenir d'une importance majeure.

Quel que soit l'état d'activité et de splendeur dont jouissent ces places maritimes, Vienne reste toujours le centre du mouvement commercial, le dépôt de la plus grande partie des marchandises et des fonds, ainsi que le siége des suprêmes colléges de commerce, de manufactures et de fabriques. Cette ville comptait, en 1795, outre la grande et puissante corporation dite de *magasiniers et de grémialistes*, et sans les courtiers, agens-de-change et banquiers, 473 marchands en gros et en détail, natifs de l'Autriche ou des pays allemands, 27 marchands grecs, sujets de l'Autriche ; 58 autres, sujets de la Porte Ottomanne ; 8 négocians juifs, domiciliés en

Autriche, et 14 autres, sujets de la Turquie, mais qui y demeuraient ordinairement. Les affaires de change et celles de Turquie forment la partie brillante du commerce de Vienne. Ceux d'entre les grands négocians, qui sont désignés sous le nom de magasiniers (*niederlagsverwandte*) sont presque tous descendans de riches protestans que l'empereur Charles VI y attira, en leur donnant des priviléges considérables dont ils jouissent encore.

C'est un fait remarquable que le commerce, la navigation, les manufactures et les fabriques, en Autriche, doivent leur origine et leur existence actuelle à des étrangers, sur-tout à des protestans; les natifs du pays n'y ont contribué que très-peu. Marie-Thérèse même se relâcha de son catholicisme rigide en faveur des hommes industrieux, qu'elle attira dans ses Etats, sur-tout du nord de l'Allemagne, et pendant la guerre de sept ans.

La monarchie autrichienne peut se passer de l'importation des objets fabriqués en fer, acier, laiton, étain, laine, lin, chanvre, soie, ainsi que des verreries, de la porcelaine, des bijouteries et de beaucoup d'autres articles. Lorsque d'ailleurs on considère quel est l'immense surplus de ses productions naturelles, et de combien peu se contente la masse du peuple dans la plupart de ses provinces, il est à présumer que la somme générale des exportations pour toute la monarchie, doit considérablement excéder celle des importations. Mais par le désavantage d'un transport dispendieux, par l'influence désastreuse d'une longue guerre, par la quantité énorme d'un papier-monnaie discrédité, et par plusieurs défauts d'organisation, que nous ne pouvons détailler ici, le commerce autrichien reste cependant encore loin en-deçà de ce degré d'activité et d'indépendance, auquel un État si riche en productions, si pleuplé et si puissant, doit facilement pouvoir s'élever.

Constitution, Lois et Institutions. — La monarchie autrichienne est, à proprement parler, une fédération de plusieurs états indépendans, qui, en se soumettant au même souverain, n'ont pas renoncé à leur forme de gouvernement, à leurs lois et institutions particulières. Il règne même presque chez tous ces différens peuples soumis au sceptre autrichien, un esprit national, à la vérité peu éclairé, mais d'autant plus

fortement prononcé, qui s'oppose vigoureusement à toute tentative d'amalgame, qu'a essayé ou que pourrait encore enfanter la politique de la cour de Vienne. Néanmoins la force dont le gouvernement est environné, a jusqu'ici suffi pour réduire l'influence des Etats à peu de chose; la Hongrie seule a conservé une espèce de liberté politique. Nous allons tracer rapidement l'esquisse de différentes constitutions, sous lesquelles vivent ces peuples.

L'Autriche propre, seul pays dans l'univers, qui soit décoré du titre d'*archiduché*, est politiquement partagé en deux parties, savoir; celle au-dessous et celle au-dessus de l'Ens. Chacune de ces deux parties a ses diètes à part, où les Etats votent les contributions publiques directes, et en ordonnent même en partie l'emploi. Les prélats, les seigneurs (c'est-à-dire, princes, comtes et barons) les chevaliers ou la noblesse simple, et les villes archiducales forment les quatre ordres d'état. La ville de Vienne possède seule autant de voix que toutes les autres villes ensemble. La noblesse est jugée d'après son propre code, et par un tribunal nommé par elle-même. La diète nomme dans son sein plusieurs comités qui forment un sénat provincial permanent. Un archiduc d'Autriche prend le rang avec les rois, et ce pays jouit, en vertu de différens édits des empereurs, de plusieurs priviléges, qui le rendent presque indépendant de l'empire germanique.

Les trois duchés qui sont compris sous le nom général d'Autriche intérieur, ont presque la même forme de gouvernement que l'Autriche propre. Seulement les prérogatives des Etats sont fixées avec plus de précision, moyennant une espèce de capitation, appelée *land-handfest*, qui contient en même-tems les lois particulières que doivent suivre les tribunaux provinciaux. La Styrie n'a que trois ordres d'état, les prélats étant réunis à l'ordre des seigneurs. Chacun de ces trois duchés a son gouvernement particulier, dont les membres sont nommés par le duc, mais qui, pour la plupart, doivent être pris parmi les indigènes du duché.

La constitution du Tyrol a cela de particulier, que *les paysans* y forment le quatrième ordre d'état, exactement comme en Suède et anciennement en Dannemarck. Comment se fait-il qu'on retrouve les principes et les formes de la liberté scandinave à deux cents lieues du Nord? Cette liberté n'est

pas un vain nom. Les Etats de Tyrol dirigent tout ce qui regarde les contributions ; le gouvernement ne peut établir des impôts nouveaux sans leur consentement ; même dans ce cas, ils reçoivent de la part du gouvernement des reversales par lesquelles le souverain reconnaît leur droit de refuser un tel impôt s'ils avaient voulu. La recette se fait au nom des Etats. Ils peuvent même constitutionnellement refuser de recevoir en garnison des troupes tirées d'une autre province. L'importance militaire de ce pays et l'utilité éprouvée d'une levée en masse des Tyroliens forcent la maison d'Autriche à avoir tous les égards possibles envers ce brave peuple qui y répond par le plus grand dévouement. Les diètes sont composées des prélats, des seigneurs et nobles (qui ne forment ici qu'un seul ordre) des députés des villes immédiates et des représentans, choisis par le peuple des campagnes, un par canton judiciaire. Mais l'assemblée permanente n'est composée que du président des Etats, des députés de cinq villes, et des représentans de l'ordre des paysans, un par chacun de *six quartiers* (1). Le tribunal des Etats est composé de quatre prélats, quatre nobles, cinq bourgeois et six paysans. La partie démocratique est donc très-considérable dans la constitution de ce pays.

Nous avons déjà dit que les évêques de Trente et de Brixen, ainsi que le prince de Dietrichstein, à cause de la seigneurie de Trasp, sont co-états médiats du Tyrol. C'est ici le lieu d'observer que la maison d'Autriche traite tous les princes ou prélats, possessionnés dans le cercle d'Autriche, comme sujets, et qu'elle seule exerce les droits de souveraineté, de séance et de vote à Ratisbonne, en même-tems qu'elle seule supporte les contributions, dues à l'empire germanique.

---

(1) Les six quartiers du Tyrol sont toute autre chose que les six cercles de l'Autriche supérieure. Les six quartiers sont : 1o. et 2o. ceux du bas et haut Jnnthal ; 3o. celui de Vinstgau ; 4o. celui d'Etsch ou d'Adige ; 5o. celui d'Eysack, et 6o. celui de Pusterthal. Ainsi, les paysans, dans les évêchés de Trente et de Brixen n'envoient point de représentans aux diètes provinciales, où leurs princes-évêques et les chapitres siégent ; de même le peuple, dans les confins italiens, est privé du droit de représentation. Les seigneuries de Vorarlberg, qui forment le sixième cercle de l'Autriche supérieure, ont leurs Etats et leurs diètes à part.

Quoique la Bohême, selon le sort ordinaire des pays conquis successivement par différens peuples, a vu de très-bonne heure s'établir la distinction des castes nobiliaires et bourgeoises, la servitude des paysans, et autres institutions contraires à la liberté civile personnelle; néanmoins cet Etat jouissait anciennement d'un très-haut degré de liberté politique. Les Esclavons y avaient d'abord fondé plusieurs petites républiques. Lorsque ces Etats furent réunis sous un seul chef, dont le titre, savoir, celui de *duc*, indiquait l'origine militaire de son pouvoir, la nation se réserva encore le droit de choisir son souverain. Ce ne fut que dans le treizième siècle que le nom de roi et l'hérédité du suprême pouvoir furent connus dans ce pays. Au commencement du quatorzième siècle, la dynastie esclavonne s'étant éteinte, la couronne devint de nouveau élective; elle le serait restée, si l'on avait choisi des princes indigènes; mais une fois la puissante maison d'Autriche, en possession de la dignité royale de Bohême, ce peuple se vit bientôt enlever ses droits et priviléges par des ordonnances arbitraires, auxquelles il ne put opposer que des regrets stériles ou des insurrections tardives et infructueuses. Ferdinand I^er^. déclara, en 1547, de sa propre autorité, la monarchie bohémienne héréditaire et absolue. Les affaires de religion contribuèrent à augmenter le mécontentement de la Bohême. La réforme de Luther y avait trouvé un grand nombre d'adhérens. Les souverains autrichiens proclamèrent quelquefois la liberté des cultes, mais ils rompirent ces promesses autant de fois que les circonstances le leur permirent. Enfin, la Bohême s'étant donnée à Frédéric, électeur palatin, et ce prince ayant perdu la bataille de Prague, en 1620, l'Autriche traita ce royaume en pays conquis. A peine y est-il resté une ombre de l'ancienne constitution. Les quatre ordres d'état, savoir; les prélats, les seigneurs, les nobles et les 27 villes royales, s'assemblent en diète, mais seulement pour souscrire aux demandes que leur fait, au nom du souverain, le *grand bourgrave*, comme président du gouvernement. Le grand chancelier, qui est le premier officier de la couronne, réside toujours à Vienne; toutes les affaires de justice et d'administration y sont décidées en dernière instance. Au reste, le tiers-état se trouve dans une position assez heureuse. Les villes royales n'ont, à la vérité, toutes ensemble qu'une seule voix aux

diètes, tandis que les trois autres ordres en ont chacun quatre; mais elles jouissent de très-grandes immunités. Le même doit s'entendre des villes de mines, qui sont au nombre de 22. Celles qu'on appelle seigneuriales, et parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs très-considérables, ont pour garantie de leur liberté précaire l'intérêt des grands possesseurs territoriaux, qui en tirent des revenus immenses. L'empereur Joseph II abolit l'adscription à la glèbe ou la servitude personnelle des paysans, mais l'obligation aux différens services, nommés *robottes*, est restée. La noblesse bohémienne se trouve maintenant en une liaison si étroite avec celle des autres pays héréditaires, et dans une telle intimité d'intérêts avec la cour de Vienne, qu'elle a absolument perdu le souvenir de ses anciens droits politiques.

Le roi de Bohême est un membre libre de l'empire germanique, dont il ne reconnaît la suzeraineté que relativement à la dignité d'électeur et de grand-échanson de l'empire. Quant au royaume, il n'est point un fief de l'empire, mais il en peut réclamer la protection, et il paye le même contingent qu'un électorat. Voilà les articles dont on convint de part et d'autre, lorsqu'en 1708 la Bohême, après une longue absence, reprit sa place dans le collége des électeurs. Mais il n'est pas néanmoins certain que les premiers rois de Bohême se sont laissés donner l'investiture par les empereurs, comme suzerains du pays, quoique dans la suite, la liaison constitutionnelle entre ce royaume et l'empire, devint presque nulle.

La Moravie, fief de la couronne de Bohême, et décorée du titre de margraviat, est soumise à une constitution semblable à celle de la Bohême. La Silésie autrichienne fut en 1683, réunie à la Moravie, quant à l'administration et la justice ordinaire. Mais les États de cette province continuent néanmoins à jouir des mêmes priviléges que ceux de la Silésie prussienne, à la description de laquelle nous renvoyons le lecteur.

Tous ces pays, dont nous venons d'esquisser l'état politique, sont ordinairement compris sous le nom général des pays héréditaires allemands de la maison d'Autriche. Ils sont sujets à une seule et même cour suprême de justice, qui réside à Vienne; les différens codes autrichiens y sont

en vigueur par-tout; les lois et coutumes particulières de chaque pays se ressemblent à peu près ( le Tyrol excepté ); enfin, les mêmes administrations suprêmes, siégeant à Vienne, y dirigent les affaires civiles, militaires et financières.

La *Galizie* et la *Bukowine*, quoiqu'ayant été réunies à la monarchie par la force des armes, jouissent cependant d'une ombre de liberté que la politique du vainqueur leur a laissée. Les États de la Galizie ne consistent à la vérité que dans le corps des nobles, qui tous ont siége et voix aux diètes provinciales, qui, jusqu'ici, se sont tenues à Lemberg. Les bourgeois des villes ont bien aussi des priviléges avantageux; mais avant la conquête autrichienne, ces priviléges étaient devenus nuls ou même nuisibles, soit par le droit municipal de Magdebourg, qu'elles ont presque toutes, et qui, entre autres abus, laisse à chaque bourgeois le droit dangereux de faire de la bierre et de l'eau-de-vie, soit par la jalousie des nobles, qui fesaient toutes leurs provisions dans l'étranger, et qui accordaient, aux Juifs, une faveur préjudiciable aux autres négocians. Les Juifs y formaient un corps presqu'aussi puissant et aussi despotique que la noblesse; ils étaient, en beaucoup d'endroits, les seuls bourgeois, fesaient tous les métiers lucratifs, habitaient l'intérieur des villes, ne laissaient aux Chrétiens que les plus chétifs négoces pour ressources, et les fauxbourgs pour demeures. Les Juifs de toute la Pologne entretenaient entre eux une liaison très-régulière; ils étaient divisés en provinces, dont chacune tenait ses diètes, et envoyait un certain nombre de représentans à une assemblée générale à Varsovie; ils nommèrent même, à l'imitation de la noblesse, un maréchal, qui fut reconnu par le gouvernement polonais, et qui restait en place six ans. Aujourd'hui encore, ils forment, dans la Galizie, un corps à part, qui se choisit son propre directoriat, et reconnaît pour chef un de ses anciens. Mais on a cherché à diminuer l'influence tyrannique que leur donnaient leurs richesses et leur adresse commerciale. Sous Marie-Thérèse, on marcha vers ce but, en les assujettissant à des règlemens gênans, à des impositions fortes, et en leur ôtant beaucoup de grosses fermes et auberges à la possession desquelles ils ne pouvaient montrer de titres légitimes. En même-tems, on attira, dans le pays, des négocians et des

manufacturiers allemands, les natifs du pays étant trop paresseux et trop abrutis pour pouvoir servir à contre-balancer la puissance des Juifs. Joseph II, en continuant d'attirer, en Galizie, des étrangers, se relâcha du système de rigueur suivi envers les Juifs, et crut, en les assimilant aux bourgeois, pouvoir peu à peu vaincre leurs préjugés, captiver leurs intérêts, et les fondre dans un seul corps avec le reste de la nation. Mais les préjugés des Juifs les ont empêché de reconnaître, comme ils auraient dû, ces intentions bienfesantes. Ils se sont sur-tout opposés à la conscription militaire, à laquelle on voulait les assujétir.

Les paysans étaient avant 1772 dans la plus grande misère et dans la servitude la plus terrible. Le gouvernement autrichien leur a rendu une partie des droits de la nature humaine.

Nous passons maintenant à la description de la constitution hongroise, qui mérite un examen plus détaillé. Elle est sans doute en contradiction avec les principes de liberté politique reconnus aujourd'hui, du moins en théorie. Ce qu'on appelle en Hongrie *nos libertés*, ne veut dire que les priviléges de la noblesse et du clergé. Ces deux ordres composent la *nation;* le reste n'est regardé que comme des esclaves. Néanmoins le zèle et le courage avec lesquels cette *nation d'aristocrates* s'est défendue contre une cour puissante et avide de domination, répand sur l'examen de ses lois politiques un intérêt singulier.

L'usage d'assembler les diètes n'est, dans la plupart des pays héréditaires allemands, qu'une affaire de forme. En Hongrie, c'est un droit réel que la nation maintient avec la plus grande rigueur, et que la cour de Vienne a en vain essayé d'abolir. Les Hongrois sont une race d'hommes braves, généreux et véhémens. Voltaire eut raison d'appeler cette nation « le fléau de ses tyrans et l'appui de ses souverains ». Elle possède encore les deux plus importans priviléges dont un peuple puisse jouir; savoir, de faire ses lois et de régler ses taxes. Aucune contribution ne peut être levée, aucune fourniture exigée, aucun recrutement fait sans le consentement de la diète; aucune ordonnance royale n'a force de loi, à moins qu'elle ne soit adoptée par les Etats, ou fondée sur la lettre claire d'une loi déjà établie. La lieutenance royale, qui a la

suprême direction de toutes les affaires administratives, doit faire des remontrances au souverain, dans le cas que ses ordres seraient contraires aux lois et à la constitution. La diète nomme à la place de grand palatin - lieutenant ou vice-roi, un des quatre candidats présentés par le souverain : elle nomme aussi les gardiens de la couronne, qui est regardée comme le symbole de la souveraineté, et que Joseph II fut obligé de renvoyer de Vienne à Bude. Le souverain nomme seul aux autres grands offices de la couronne; mais il ne peut choisir que parmi la noblesse regnicole. Il n'y a que les Hongrois, les Esclavons et les Allemands qui peuvent jouir des priviléges de regnicole; encore faut-il que ceux qui ne sont pas déjà inscrits parmi la noblesse hongroise, soient agréés par la diète, qui peut leur donner ou refuser les lettres de naturalisation (1).

Le roi n'est reconnu pour souverain légitime, que lorsqu'il a été couronné solennellement, et qu'il a fait le serment de maintenir les droits de la nation. Joseph II négligea, ou plutôt évita de prêter ce serment; mais aussi les Hongrois le regardèrent comme un usurpateur. Le souverain signe aussi le diplome du roi André II, en protestant toutefois contre l'article trente-unième, qui porte « que dans le cas où » le roi violerait les priviléges de la nation, il les autorise » d'avance à prendre les armes contre lui ». Le souverain n'a que le *veto* et le droit de proposition ; mais ce dernier appartient de même à chaque membre de la diète : il a aussi le droit de faire la paix ou la guerre ; mais c'est à la nation d'imposer et de lever les subsides : elle les refusa à Joseph II, et ne voulut pas même vendre des vivres à son armée, ni permettre de recruter les régimens hongrois. Léopold II promit en outre, à son avénement, de choisir des Hongrois pour l'administration intérieure du pays ; de ne jamais annuler ou reviser les jugemens des tribunaux, mais de les faire exécuter sans délai ; de ne destituer aucun fonctionnaire sans un jugement; de faire un séjour plus fréquent en Hongrie ; de ne rien changer

(1) Les Grecs, les Arméniens, les Valaques et autres, sont considérés comme étrangers ; ils peuvent toujours acquérir le droit d'indigénat, à l'exception des Vénitiens et des Polonais, qui ne peuvent jamais devenir regnicoles de Hongrie.

aux limites du royaume ; de réintégrer les comtés formant le bannat de Temeswar, dans leur droit ; de siéger à la diète ; de réunir à la couronne de Hongrie tous les pays qui autrefois ont pu appartenir à elle, et qui, dans la suite, seraient conquis par les armes autrichiennes (1) ; de regarder toujours la Hongrie comme un royaume libre et indépendant, et la couronne comme élective, après l'extinction de la dynastie régnante ; enfin, de convoquer les diètes tous les trois ans.

Il est évident, d'après cet exposé, que la nation hongroise a au moins une part aussi active à l'exercice de la souveraineté, que le peuple dans telle soi-disante république.

Mais qu'est-ce que la nation hongroise, ou, selon l'expression consacrée dans les actes publics de la Hongrie, le *populus hungaricus?* C'est, comme nous avons déjà dit, un grand corps aristocratique, composé presqu'exclusivement de la noblesse et du clergé. Nous en allons considérer les quatre classes différentes.

Le *clergé* est composé de deux archevêques, de Gran et Colocza, parmi lesquels celui de Gran est primat du royaume, et légat né du saint-siége ; de treize évêques, qui presque tous sont comtes nés des palatinats dans lesquels ils résident ; de plusieurs abbés et grands prévôts, des chapitres et des ordres des Minimes et des Prémontrés. Les archevêques, évêques et le prévôt de Stuhlweissenbourg forment le *haut-clergé*.

Les *magnats* sont distingués en deux classes : la première, comprend les grands barons du royaume ; savoir, le palatin-lieutenant, le grand justicier de la couronne, le ban ou vice-roi de la Croatie et Esclavonie, le trésorier, et encore six autres grands officiers de la couronne. On place à la tête de la seconde classe les quatre gardiens de la couronne et les grands comtes ou palatins ; après eux viennent les simples princes, comtes et barons, c'est-à-dire, les chefs de chaque famille, quoiqu'originairement ils appartenaient à la classe suivante, qui est celle des simples nobles.

(1) Les Hongrois se fâchèrent en 1772 de ce que l'Autriche n'incorpora pas la Galizie à leur royaume, dont elle était une ancienne dépendance. L'Autriche l'avait occupé comme telle : la prétention des Hongrois était donc très-juste. A présent, ils réclament la Dalmatie ex-vénitienne.

Cette troisième classe n'a point le droit de paraître individuellement à la diète. Elle envoie deux députés par chacun de cinquante comtés ou *varmegyes* qui constituent la totalité du royaume. La distinction qu'on fait entre les nobles possessionnés et ceux nommés *armalistes* et *prédialistes* est très-grande.

Le quatrième ordre d'état est celui des villes libres royales, qui envoient chacune un député ; mais on les traite presque comme usurpateurs ou intrus. Elles se font généralement représenter par des nobles. Les bourgs libres royaux, ceux des Heiduques et autres n'ont aucune représentation. Quant aux paysans, ils ne sont absolument rien dans cette hiérarchie politique.

Le palatin-lieutenant, les archevêques, les grands barons du royaume, les évêques, les gardiens de la couronne, les grands comtes et les autres magnats forment la première table ou la chambre haute ; à la seconde table siégent les abbés, les prévôts, les députés des chapitres et des ordres monastiques, ceux de la noblesse de 50 comtés, et enfin ceux des villes libres du royaume. Malgré cette distinction, la diète ne forme qu'un seul corps et les suffrages sont pris ensemble.

Les magnats, les nobles et le clergé jouissent d'une exemption totale de toutes les charges et taxes publiques, dont le fardeau par conséquent tombe exclusivement sur les bourgeois et les paysans, auxquels on donne aussi dans les actes de la diète le nom très-expressif de *misera contribuens plebs*, la pauvre populace contribuable.

Les nobles occupent exclusivement tous les emplois publics, ou du moins tous les postes honorables et lucratifs. Ils sont avec le clergé les propriétaires exclusifs de la totalité du sol, et, à l'exception des territoires dépendans des villes libres et des domaines royaux, un bourgeois ou paysan ne peut pas plus prétendre à posséder un pouce de terre qu'à obtenir la couronne. Joseph II avait permis aux bourgeois d'acheter des terres, mais cette innovation fut abolie après sa mort. La personne des nobles est aussi inviolable, et ils ne peuvent être arrêtés qu'après avoir été préalablement condamnés. Cependant les cas de haute-trahison, de meurtre et autres semblables font une exception, et plusieurs souverains ont fortement contesté aux nobles ce privilége. Les nobles ne doivent à l'état

l'Etat que le service militaire. Ils doivent personnellement défendre le royaume lorsqu'ils sont requis par le souverain. Leur rassemblement armé se nomme *insurrectio*, et le haut clergé n'a point à cet égard d'exemption. L'archevêque de Gran et l'évêque d'Erlau fournissaient chacun 2000 hommes. L'archevêque de Colocza et plusieurs évêques armaient chacun mille combattans. Dans la funeste journée de Mohatsch, on trouva sept évêques morts sur le champ de bataille. Ces services militaires étaient autrefois d'une grande importance ; les Hongrois servaient de boulevard à toute l'Europe chrétienne contre le Croissant victorieux ; mais depuis l'établissement des armées permanentes, l'insurrection hongroise a rarement été convoquée, et la noblesse ne contribue à la sûreté de l'Etat que de tems en tems par un don gratuit.

Le clergé a des intérêts communs avec la noblesse, et les places ecclésiastiques les plus éminentes sont toujours occupées par des membres de plus illustres familles. Nous avons déjà parlé des immenses revenus de cette classe.

Les bourgeois, sous la sauve-garde spéciale du souverain, du palatin-lieutenant et de leurs magistrats, ne dépendent que peu de la noblesse ; toutefois, les priviléges et les exemptions, dont jouit celle-ci, nuisent infiniment aux progrès du commerce et des manufactures. Les villes ont leurs administrations et jurisdictions à part, et sont distinguées entr'elles par différens priviléges qu'il ne convient pas de détailler ici.

Quelle est la position civile de la classe proprement productive, c'est-à-dire, des cultivateurs ? Voilà la question décisive pour apprécier les progrès de la civilisation sociale. On s'attend sans doute à voir ce problème résolu d'une manière peu honorable pour la nation aristocratique de Hongrie. Mais il faut être justes, et nous ne pouvons pas l'être sans entrer dans quelques détails.

Les paysans hongrois paraissent anciennement avoir été des cultivateurs mercenaires libres. Ils pouvaient quitter les terres de leur seigneur quand bon leur semblait. Ce droit leur avait été garanti par un grand nombre de lois territoriales, ainsi que par le seizième article du second décret du roi Sigismond, et par le quatorzième article du quatorzième décret du même monarque, en 1405 ; par le quinzième

décret du gouverneur Szylagy, en 1458; par le seizième, et le vingt-neuvième de 1541, et par le trente-quatrième de 1550, sous Ferdinand Ier.; par le vingt-septième de 1566, sous Maximilien, et par plusieurs autres. Mais Uladislaus ayant privé de cette liberté ceux qui s'étaient laissé entraîner dans les révoltes de son tems, la noblesse saisit les fréquentes occasions de rebellions pour faire revivre cette disposition et pour en généraliser l'application. De cette sorte, il se fit que l'on vit dans la Hongrie, il y a un demi-siècle, quatre classes de paysans; savoir: 1°. ceux qu'on nommait GLEBÆ ADSCRIPTILITII, c'est-à-dire, serfs perpétuels, qui ne pouvaient ni acquérir des propriétés, ni disposer de leurs personnes; 2°. *pactitii* ou *conducitii*, c'est-à-dire, serfs temporaires, qui, par un contrat, étaient devenus les vassaux d'un seigneur, et qui, en acquittant leurs corvées, dîmes et rentes, pouvaient disposer de leur personne; cette espèce de servitude avait diverses nuances, d'après la différente nature des contrats; 3°. ceux qu'on nommait LIBERÆ EMIGRATIONIS; ils s'étaient réservés le droit de quitter à volonté leurs fermes, et l'on en vit souvent des communautés entières se transporter des terres d'un seigneur sur celles d'un autre. La quatrième classe comprenait ceux qui s'étaient établis sur des terres royales ou dans le territoire des villes, et qui pouvaient acquérir quelque propriété. La première de ces classes était à la vérité la moins nombreuse; mais en considérant bien toutes choses, on voit que la condition des serfs temporaires ne différait presque en rien de celle des serfs perpétuels. D'abord, le seul caprice du seigneur fixait la quantité et la nature du travail; ensuite ils ne pouvaient quitter ses terres avant que d'avoir acquitté, argent comptant, toutes leurs redevances, car ni leur mobilier, ni leur bétail, n'était censé leur appartenir en propriété; enfin, ils ne pouvaient être nulle part reçus sans un certificat de bonne conduite de la part de leur premier seigneur. Les tribunaux étant composés de nobles, il était naturel qu'un paysan, qui demandait justice contre son seigneur, s'exposât à être condamné comme rebelle. C'était là l'expression favorite. Il est juste de dire que plusieurs nobles hongrois ne se servaient de cet immense pouvoir que pour faire le bien d'une classe d'hommes trop abru-

tis pour veiller eux-mêmes à leur intérêt ; mais d'autres se rendirent coupables des excès les plus tyranniques.

L'année 1764 fut le commencement des tems plus heureux pour le paysan hongrois. Marie-Thérèse fit publier un règlement sur les contrats entre les seigneurs et leurs serfs temporaires. Cette ordonnance, nommé l'*Urbarium*, fut reçue comme loi, quoiqu'elle n'eût point été proposée à la diète. Mais elle était fondée sur d'anciennes lois, et d'ailleurs d'une justice trop évidente pour que les aristocrates eussent pu s'y opposer avec succès. Voici les dispositions les plus remarquables de cette loi :

« Les seigneurs doivent allouer à chaque fermier entier : » en terres labourables, 24 acres, chacun évalué à ce » qu'on ensemence ordinairement avec deux mesures de » Presbourg, un acre pour cour et jardin, et pour les » prairies, douze journées de faucheur. Si le paysan ou » son père a défriché un terrain, on ne pourrait pas le lui » prendre sans lui payer les frais du défrichement : le sei- » gneur doit leur fournir *gratis* le bois de construction et » de chauffage, s'il possède des forêts suffisantes. Un fer- » mier entier doit à son seigneur une journée de service par » semaine, à compter du lever du soleil à son coucher, sans » égard au chemin que fait le paysan ; il doit venir avec » une charrue ou une charrette et un double attelage ; un jour » de travail avec quatre chevaux est regardé comme équiva- » lent aux quatre journées du paysan seul. Le seigneur peut » prendre en été les *trois quarts* des journées que le paysan » lui doit pour toute l'année. Celui-ci doit encore conduire » une charrette de bois chez le seigneur, et quatre paysans » doivent se réunir pour faire par an un voyage de deux » jours de marche. Il doit en outre au seigneur le neuvième » du produit de son terrain, et il doit l'amener lui-même. » Chaque individu occupant une maison, paie au seigneur » un florin par an : il y a encore d'autres petites rentes en » volaille, veaux, etc. de même les dîmes et le droit des » mines, doivent être payés au seigneur, selon l'usage ancien. » Les propriétés d'un paysan déserté ou mort sans enfans, » sont dévolues au seigneur, toutefois sous des restrictions » qui rendent ce droit presque nul ; le seigneur a toujours » la préférence sur un autre, soit que le paysan veuille

» vendre ses produits ou louer ses bras; mais ce n'est qu'au-
» tant que le seigneur paie en argent comptant. Les paysans
» ne peuvent pas être forcés à acheter du seigneur, ni à
» donner un cautionnement en argent pour les empêcher
» de déserter : les châtimens corporels, infligés pour des
» offenses par *discours* ou par *action*, ne doivent point excé-
» der vingt-quatre coups de canne, pour un homme vigou-
» reux et bien portant, ni vingt-quatre coups de fouet pour
» les femmes. Pour remplir l'office de juge dans un village,
» le seigneur présentera trois individus, desquels l'assemblée
» des habitans en choisira un, en présence de ses officiers ;
» mais lorsque la conduite d'un tel juge sera irrégulière,
» le seigneur peut le destituer et punir. La communauté
» du village choisit et destitue les notaires et autres fonc-
» tionnaires communaux, sans la participation du seigneur.
» Celui-ci doit surveiller la répartition des contributions ;
» mais la collecte et le versement dans la caisse du comté
» doit se faire par la communauté des paysans et le juge.
» Les magistrats du comté prennent soin que ni le seigneur
» ni ses serviteurs ne s'en mêlent ».

On voit que d'après ce règlement les paysans hongrois, qui ne sont pas *serfs perpétuels*, jouissent d'une existence civile, infiniment mieux assurée que celle de leurs voisins, les Polonais et les Russes ; mais l'inconvénient qui résulte de la nature de leurs redevances, sur-tout de celles en travail, ne laisse pas que d'être également sensible au paysan et au seigneur ; celui-ci est forcé de cultiver d'une manière peu économique un immense terrain, afin de tirer parti de ses vassaux. Il est forcé de confier une partie de son autorité à des officiers qui en abusent d'autant plus souvent qu'ils sont eux-mêmes nés parmi le peuple. Le paysan, peu intéressé aux cultures de son seigneur, travaille pour lui avec aussi peu de soin que d'inclination ; il contracte l'habitude de travailler pour lui-même avec la même paresse et négligence. De là vient que la culture du pays est en général fort mauvaise.

Rien ne pouvait être plus contraire aux vues régénératrices de Joseph II, que cette dégradation d'une classe dont il attendait toutes ses ressources en cas que son immense plan de réforme eût réussi. La suppression de la servitude per-

pétuelle fut proclamée en Hongrie en 1785, et le souverain accorda presqu'à tout le monde le droit de posséder des terres. Mais en même-tems, il souleva toute la noblesse, en fesant des préparatifs pour soumettre toutes les terres sans distinction, à une contribution égale; il changea toute l'organisation administrative et judiciaire du pays, et ôta par-là aux nobles leur influence, aux bourgeois leur indépendance; il ordonna l'abolition de la langue hongroise, et menaça de destitution ceux d'entre les fonctionnaires qui ne voudraient pas apprendre l'allemand. Il supprima des monastères et des couvens; il infligea aux nobles la peine de dégradation. Pour comble de tout, il fit transporter la couronne sacrée, ce *palladium* de la nation, hors du royaume. Ce bouleversement subit de toutes les habitudes et de tous les priviléges excita un mécontentement universel, qui n'attendit que la première occasion pour se changer en rebellion ouverte. Joseph II n'avait pas été couronné, il n'avait pas fait le serment d'avénement; il était donc usurpateur aux yeux des patriotes hongrois. Au moment où la Hongrie (à l'exemple de la Belgique) était prête à s'insurger, une maladie conduisit Joseph sur les bords du tombeau. Dans cette position malheureuse, il se vit forcé de révoquer solennellement toutes les ordonnances arbitraires qu'il avait publiées relativement à la Hongrie; seulement quant à celles sur la tolérance religieuse et sur l'abolition de la servitude, il déclara vouloir les maintenir, « parce que, dit-il, elles sont fondées » dans la saine raison, et il est impossible de leur refuser » son suffrage, si l'on y réfléchit mûrement ».

Les États sentirent la vérité de cette assertion, et adoptèrent ces deux principes dans les diètes suivantes. Tous les paysans hongrois peuvent maintenant changer de demeure, en acquittant toutefois leurs redevances; ils peuvent disposer de leurs propriétés mobiliaires, et voient de jour en jour leur condition s'améliorer, les seigneurs, reconnaissant eux-mêmes, à l'instar de la noblesse autrichienne, qu'il est plus avantageux pour eux d'avoir à leurs ordres des ouvriers libres et actifs que de stupides et malheureux esclaves.

L'administration de la justice offre dans son organisation trop de variétés pour les détailler toutes. Les villes médiates

sont comme les paysans, sous la justice des seigneurs du lieu; les petites villes libres, assimilées aux nobles simples, ressortent de leurs propres tribunaux et de ceux du comté; les villes libres et royales jouissent à peu près des priviléges d'un magnat et ont leurs propres tribunaux, d'où l'on peut appeler au *sénat des villes libres et royales*, et ensuite au président de la table judiciaire royale, qui, relativement à la justice, représente la personne du souverain. Les villes des mines et différens bourgs libres ont aussi leur organisation judiciaire à part. Il y a une juridiction des nobles, inférieure, moyenne et supérieure. Le vicomte, avec les juges des nobles, forme la première instance. Le tribunal du comté en est la seconde. Quatre tribunaux, un pour chaque cercle, jugent des affaires communes aux individus de deux comtés; viennent enfin la *table royale* et celle *des sept*, qui siégent à Pesth, et qui sont, pour ainsi dire, le faîte de tout l'édifice. J'ai déja parlé des juges des paysans. Il est aisé de voir combien cette organisation laisse de facilité aux intrigues locales, et à l'influence personnelle; mais ce sont justement ces abus, qui, conjointement avec une fausse apparence d'indépendance, servent à rendre ces institutions chères à toutes les classes.

La juridiction ecclésiastique se distingue de celle des autres Etats autrichiens en ce qu'elle admet l'appel au nonce apostolique et à la cour de Rome.

La grande chancellerie du royaume, et la chambre des rentes qui dirige aussi les affaires de la Transylvanie, siégent à Vienne.

Nous allons dire un mot sur la constitution de la Transylvanie, car pour l'Esclavonie et la Croatie, c'est exactement comme en Hongrie, à laquelle ces deux royaumes sont incorporés. La Transylvanie forme au contraire un état indépendant; sa constitution se fonde sur une triple division des habitans. On distingue les trois nations, des Hongrois, des Sicules et des Saxons; les quatre églises, savoir des catholiques-romains, des calvinistes ou réformés, des luthériens et des unitariens ou sociniens; enfin, comme en Hongrie, les quatre ordres d'état, ou les prélats, magnats, les nobles et les bourgeois royaux. Tous les individus compris dans ces classes forment le corps de la nation ou des citoyens; les

autres, comme par exemple, un demi-million de Valaques, sont réputés étrangers ; les paysans sont serfs sous les mêmes conditions que ceux de la Hongrie. La nation Hongroise jouit d'une organisation parfaitement semblable à celle de la Hongrie propre. Les Sicules font une classe mitoyenne, qu'on pourrait comparer aux bourgs libres des Heiduques et des Cumaniens, en Hongrie. Les Saxons sont tous bourgeois royaux et l'organisation intérieure de leur république ressemble à celle du corps des villes royales de Hongrie. Le grand gouvernement est composé d'un gouverneur, des conseillers choisis par les trois nations, et des députés des trois communions, catholique, réformée et luthérienne. A la diète, le grand gouvernement, le haut clergé et les magnats composent la *table haute*; les membres du tribunal suprême, dit *table royale*, les députés des nobles hongrois par comtés, les représentans des Sicules et des Saxons par juridictions, forment la *table basse*. Les rapports mutuels de la diète et du prince-souverain, sont les mêmes qu'en Hongrie.

Le duché impérial de Venise devint possession autrichienne par le seul droit du plus fort. Car la convocation du peuple, pour voter, s'il voulait se soumettre à l'empereur, ne put, dans de telles circonstances, être considérée que comme une farce révolutionnaire ; ce fut le comble des insultes et des injustices que se permit le gouvernement français envers une nation innocente et faible. Il est évident que, dans une telle transaction, l'Autriche a dû paraître, aux yeux des Vénitiens, dans un jour moins odieux que la France ; ils pouvaient espérer que la politique et la générosité inspireraient, au cabinet autrichien, l'idée salutaire et juste de conserver toutes les institutions, toutes les lois et principalement tous les priviléges dans lesquels les différentes classes crurent voir leur bonheur. En ne prenant que les prérogatives des anciens doges, l'empereur aurait pu tirer, de ses nouvelles acquisitions, tout le parti possible, sans y étouffer l'esprit national, et sans s'aliéner l'affection de ses nouveaux sujets. Tel n'a pas été le plan suivi par le gouvernement autrichien, si l'on veut croire la pluralité des journaux politiques ; il doit au contraire avoir effarouché la noblesse par des insultes, le peuple par des contributions, toutes les classes par des innovations et par une trop grande faveur accordée aux Allemands. Mais

les rapports des journaux ne suffisent point pour asseoir un jugement sûr et impartial. Le plus exact est que nous ne savons rien de certain sur le nouvel état politique de cette contrée.

La Dalmatie sera probablement assimilée ou même incorporée à la Hongrie dont elle est un ancien fief. Les Morlaques formaient une espèce de horde indépendante, qui tantôt reconnaissait la protection de l'Autriche, tantôt celle de Venise. Il est probable qu'ils sont maintenant forcés à se soumettre entièrement au sceptre autrichien. La république de Raguse préférera sans-doute, sous peu, de payer son tribut à Vienne, au lieu qu'à Constantinople. Il y a encore, dans ces environs, une petite république nommée *Pogliza*, dont le territoire est situé entre les fleuves Clissa et Duare, et les embouchures de Xarnoiritza et Cettina; elle compte trois classes d'habitans, 1°. une vingtaine de familles nobles hongroises; 2°. quelques nobles de Bosnie; 3°. des paysans serfs; la population ne monte qu'à 20,000 âmes; le magistrat suprême s'appelle *Weleki-Gnes* ou grand comte; cette peuplade est sous la protection de l'Autriche.

Après avoir ainsi mis sous les yeux du lecteur une esquisse des différentes constitutions qui régissent cet amas de royaumes, duchés, principautés et provinces, possédées par la maison d'Autriche, il nous reste à indiquer en peu de mots ce qui constitue le lien général de cette monarchie.

La *sanction pragmatique* de Charles VI doit être regardée comme la loi fondamentale de toute la monarchie autrichienne. C'est un acte consenti et garanti par les États de toutes les provinces autrichiennes, et aujourd'hui reconnu par toutes les puissances européennes, lequel porte que la monarchie autrichienne sera toujours indivisible, et qu'elle échoiera toujours au plus proche héritier du dernier possesseur, mâle ou femelle. Cet acte a été fait en 1713, et confirmé en 1724; mais il n'a pas eu son effet entier, et par une suite d'événemens, les Pays-Bas, la Lombardie, le Royaume de Naples et le duché de Silésie, pays compris dans la sanction pragmatique, ont été démembrés de la monarchie. Il est vrai que les acquisitions faites depuis, compensent à peu près les pertes, sur-tout lorsqu'on veut prendre en considération qu'un état moins étendu, mais bien arrondi, surpasse en

forces réelles, une vaste souveraineté éparse dans tous les coins de l'Europe.

L'intérêt de la noblesse de tant de pays divers, se trouve en grande partie confondu avec celui de la maison régnante, et c'est là peut-être le lien le plus solide pour conserver l'unité de cette monarchie. Ce n'est pas seulement de l'appât des titres et des décorations, de l'éclat et des agrémens de la vie de courtisan, de l'attrait puissant des postes honorables ou lucratifs, que je veux parler. Non; c'est l'intérêt de sa conservation, de sa sûreté, qui attache la noblesse à la stabilité de la monarchie. Elle n'aurait pas à craindre une révolution populaire, du moins d'ici à cinquante ans; mais elle craint ses propres dissentions et un joug étranger. Les nobles hongrois préfèrent toujours la domination autrichienne à celle de la Russie; mais il est vrai que plusieurs d'entr'eux verraient volontiers la Hongrie érigée en pays indépendant, ou bien en métropole de toute la monarchie; sa grandeur, sa population, ses richesses territoriales, sa position même, semblent autoriser cette idée, entretenue et par l'orgueil national et par l'intérêt des individus. Voilà un des endroits faibles de la monarchie, et où il est besoin de la politique la plus adroite et la plus imperturbable.

Le clergé catholique romain est profondément dévoué à la cour, et pour causes. Comme sur vingt-cinq millions de sujets autrichiens, les deux cinquièmes au moins, sont ce qu'on appelle *catholiques*, les intérêts du ciel et ceux des prêtres pourraient par un changement politique courir quelque danger, sur-tout en Hongrie et en Transylvanie.

Une raison également simple intéresse le tiers-état au maintien de l'État. Il est par-tout, excepté à Vienne, trop faible pour pouvoir aspirer à une plus grande influence politique, et pour ne pas devoir regarder la protection d'un gouvernement fort et impartial comme sa seule sauve-garde contre l'aristocratie des nobles. Aussi le gouvernement, de son côté, emploie tous les moyens possibles pour conserver et fortifier cette classe comme un contre-poids à la caste nobiliaire.

On peut enfin dire, d'après cela, que la monarchie autrichienne est loin d'être entièrement militaire comme la Prusse; la force armée n'y est ni le seul ni le principal moyen de conserver l'ordre de choses établi. Aussi les monarques autri-

chiens ont constamment montré peu d'égards pour le militaire, en donnant presque par-tout aux officiers civils le rang sur ceux de l'armée. Joseph II est le seul qui se soit éloigné de ce principe ; il avait brisé les ressorts ordinaires du pouvoir monarchique en Autriche, et voulut leur substituer le despotisme militaire ; mais ce réformateur périt, et son système le suivit dans le tombeau.

Les chefs de la maison d'Autriche ont réuni depuis trois siècles la dignité impériale à tous leurs autres titres, et c'est en cette qualité qu'ils prennent le premier rang parmi les potentats de la chrétienté. La magnificence et la splendeur de la cour de Vienne répondent à un rang si éminent. L'ordre de la Toison-d'Or, que l'Autriche et l'Espagne, comme héritiers de Charles-Quint, distribuent tous les deux, jouit de la plus haute considération parmi les classes qui se connaissent en ces sortes d'hochets. Cet ordre fut institué à Bruges en Flandre, le 10 janvier 1429, par Philippe, duc de Bourgogne. Il faut, pour y être admis, faire preuve de noblesse depuis le douzième siècle. Il y a en Bohême un ordre de l'Etoile-Rouge, dont le grand-maître a siége aux diètes du royaume. Marie-Thérèse a renouvelé l'ordre de Saint-Etienne, premier roi apostolique de Hongrie.

Revenus et Forces de l'Etat. — Les revenus de toute la monarchie autrichienne doivent monter à 120 millions de florins, ou 318 millions de France. La Hongrie, avec l'Illyrie hongroise, y contribue pour 21 millions, la Transylvanie pour 8, la Galizie (orientale et occidentale) pour 20, la Moravie, avec la Silésie autrichienne, pour 6 à 7, la Bohême pour 16, l'Autriche propre pour 17, l'Autriche intérieure pour près de 11, l'Autriche supérieure (y compris le Vorarlberg) pour 4, les Etats austro-vénitiens pour 16 millions de florins. On doit remarquer que la Hongrie ne contribue, d'après ce tableau, que pour un sixième aux besoins de l'état, tandis qu'elle renferme environ le tiers de la population entière ; mais la Hongrie fournit en revanche plus de recrues que les autres provinces ; ses grands seigneurs prodiguent leurs revenus à Vienne, et toutes ses exportations en Autriche sont grevées de droits d'entrée. Il est à présumer que ces droits perçus sur les denrées hongroises entrent en ligne de compte dans le total des

revenus de l'Autriche. Il faut encore observer que les revenus de la Transylvanie se fondent en grande partie sur la vente du sel aux Hongrois, régale d'une très-haute importance.

Les domaines et les mines rapportent environ 30 millions. Le reste des revenus provient des impôts et droits. La contribution foncière, qui en est la principale source, devrait constitutionnellement être accordée par les Etats de chaque province, et levée sous leur inspection; mais, à l'exception de la Hongrie et du Tyrol, la cour fait presque tout ce qu'il lui plaît, de sorte que dans le cours de 39 années (depuis 1731 à 1770), elle avait su hausser la contribution de l'Autriche propre de 1,350,000 florins, jusqu'à 5,328,593 florins. La Styrie avait subi une augmentation encore plus forte, puisqu'en 1731 elle payait 390,000 florins, et en 1770 2,080,000 florins; le total des contributions était dans cet espace de tems monté depuis 8,835,667 flor. à 25,429,420 fl.; et, de toutes les provinces, la Hongrie seule avait été quitte pour une augmentation double. Il y a deux opérations dont le gouvernement se sert pour hausser les contributions; l'on fait de nouveaux cadastres; et l'on évalue sur un pied nouveau la monnaie imaginaire, d'après laquelle la contribution se paie. La livre, qui équivalait, il y a un siècle, à un florin, est maintenant évaluée à 11, 12 et 13 florins. Quant au cadastre, on s'y prit de la manière suivante : on estima la valeur des terres, maisons, prairies, etc. etc., on en calcula les revenus pour dix années, et de ces deux calculs, on tira un médium, qu'on regarda comme un capital à 5 pour 100. Ensuite on établit, pour base de l'impôt, que tous les nobles paieraient le centième florin du capital, et tous les roturiers le cinquantième. Cependant on remet à chacun le quart de la somme à laquelle il est taxé. Cette contribution ordinaire revient donc a 15 pour 100 du revenu pour les nobles, et à 30 pour les roturiers. La contribution extraordinaire, dont nous ne connaissons point l'assise, doit aujourd'hui surpasser celle ordinaire. Lorsqu'à cela on ajoute les droits de consommation, les douanes et les accises, et lorsqu'on considère que par un mode de perception compliqué et vexatoire, tous ces impôts montent réellement beaucoup au-dessus de l'assiette fixée par la loi, on ne peut s'empêcher de regarder les Autri-

chiens comme étant aussi fortement imposés que les Anglais; et malgré toutes ces exactions, les revenus de l'état ne sont point ce qu'ils pouvaient et devraient être.

Les dettes de l'état doivent monter à 480 millions de flor.; il faut déjà un cinquième du revenu seulement pour en payer les intérêts. La banque de Vienne est destinée à être à-la-fois une caisse de crédit pour l'état, et un fonds d'amortissement pour la dette publique. Pour remplir ce dernier objet, une grande partie des revenus publics lui est assignée. La caisse d'amortissement, le bureau du cuivre et la caisse de crédit des Etats sont encore des établissemens du même genre.

Parmi les autres dépenses de l'état, celles de la cour et de la famille impériale se font remarquer par une très-grande disproportion avec la situation des finances. La maison d'Autriche n'a eu que peu de princes économes, et telle est encore la force des préjugés parmi les Autrichiens, qu'ils blâmèrent Joseph II pour être trop mesquin dans les dépenses de sa table. Il y a aussi en Autriche beaucoup trop de gens salariés par le gouvernement pour ne rien faire. C'est, sous le rapport financier, un grand avantage pour l'Autriche de pouvoir entretenir son armée sur un pied moins coûteux que ne l'est celle de la Prusse; ce qui vient entr'autres du bas prix des vivres et de ce que le nombre du militaire autrichien n'est point, comme celui de la Prusse, en disproportion avec la grandeur et la population de l'état.

L'armée autrichienne est forte d'environ 380,000 hommes, dont 240,000 d'infanterie régulière, 50,000 de cavalerie, 12,000 d'artillerie, et 70,000 de milices frontières, et autres troupes irrégulières. Cette dernière classe étant organisée d'une manière tout-à-fait particulière, mérite d'abord notre attention.

Le voisinage d'une nation féroce, et jadis puissante, a mis les souverains de la Hongrie dans la nécessité d'établir sur les frontières de ce royaume un cordon militaire perpétuel. Depuis la pointe la plus occidentale de Dalmatie jusques à la Bukowine, on voit une chaîne non interrompue de districts, nommés *limites militaires*. Le gouvernement de ces districts est entièrement militaire; les colonels de chaque régiment peuvent être comparés aux grands comtes dans les provinces civiles, et les officiers subalternes représentent les

différens magistrats. Il n'y a point de noblesse ici ; le roi est le seul possesseur allodial du sol, et il l'a morcelé en parcelles, qu'il concède comme fiefs, à condition que le tenancier remplisse tous les devoirs du service militaire. Il n'y a que les vieillards et un seul individu par famille qui soient exempts de porter les armes. Le clergé même est obligé de fournir des remplaçans. Il y a sur le mode de succession et sur le droit de propriété des règlemens particuliers en faveur du régime militaire. Les officiers seuls n'ont point de terres ; ils sont payés comme ceux de la troupe réglée, et ils reçoivent en outre des gratifications ; c'est dans ce seul point que l'organisation de ces districts diffère de l'ancien et véritable gouvernement féodal, dont au reste elle offre l'image vivante. Ce sont proprement ces milices qu'on désigne sous le nom de *pandoures ;* ils méprisent la mort, supportent les fatigues, et ne désertent presque jamais ; rien de l'autre côté n'égale la férocité et la brutalité qu'ils montrent en pays ennemi. Chez eux, ils vivent très-régulièrement, et l'ordre excellent qui règne dans les districts militaires y attire les habitans des provinces civiles.

Les troupes autrichiennes comptent parmi les meilleures de l'Europe ; elles ont presque toutes les qualités qui constituent le bon soldat ; mais elles n'en possèdent aucune dans un degré éminent ; l'impétuosité de l'attaque française et l'imperturbable résistance des Russes sont également inconnues à leur infanterie. Leur cavalerie surpasse celle de la plupart des autres nations ; elle est sur-tout tirée de la Hongrie. Les troupes légères des Autrichiens sont aussi renommées. L'artillerie n'égale ni celle des Français, ni celle des Prussiens ; mais on prétend que les Autrichiens sont supérieurs aux autres nations pour l'attaque et la défense des places fortes. Il est vraisemblable que si l'on permet à l'archiduc Charles d'exécuter les grands projets que son expérience et son génie militaire lui ont suggérés, l'armée autrichienne deviendra aussi formidable par sa tactique et sa discipline, qu'elle l'a été par sa masse et sa bravoure. Mais la besogne dont ce jeune héros s'est chargé n'est pas facile. Les vices d'organisation, qu'on aperçoit dans l'armée autrichienne, tiennent à la forme du gouvernement et même à la politique de l'état. D'abord les monarques autrichiens, ayant toujours végété au milieu des

courtisans et des prêtres, n'ont pas accordé au militaire cette distinction, ces égards, qui seuls peuvent leur inspirer l'enthousiasme et la fierté, nécessaires à leur état. Par une suite de ce principe, les esprits actifs et ambitieux préfèrent la carrière civile; et les places de l'armée, du moins les inférieures, deviennent la proie des êtres indignes, sans talens et souvent sans mœurs. En Prusse, on apporte un tout autre soin dans le choix des officiers; là aussi les chefs de l'armée sont presque tous des hommes d'un talent militaire reconnu, d'une grande activité dans le service, et souvent d'un esprit embelli par toutes les lumières du siècle, ce qui naturellement doit influer sur la conduite des subalternes. En Autriche, les princes et les excellences manquent quelquefois d'éducation, et presque toujours d'instruction solide; d'ailleurs, les individus de ces classes, étant ordinairement dix fois plus riches que les nobles prussiens, mènent aussi une vie plus dissipée; occupant dans l'armée, au tort du vrai mérite, les premières places, ils y apportent à-la-fois leur ignorance, leur désordre et leurs vices. Le nombre des officiers et des bas-officiers est aussi proportionnellement trop petit. On n'a que depuis peu une bonne école militaire. Quant aux soldats, on les laisse croupir dans l'ignorance la plus grossière, crainte de les voir devenir mutins; divisés de langage, de mœurs et de religion, les différens corps conservent entr'eux des haines nationales et provinciales, dont on s'imaginera difficilement toute la violence.

Si, malgré tous les défauts de ses institutions militaires, l'Autriche tient un rang éminent parmi les puissances guerrières du continent, cherchons-en la raison dans une circonstance qui n'a point été assez appréciée, et dont il convient sur-tout à nous, comme géographes, de développer l'importance.

Les frontières de la monarchie autrichienne offrent, dans leur plus grande partie, d'immenses avantages militaires. Si on les considère du côté de l'empire, elles forment comme un front de polygone régulier, dont le Tyrol et la Bohême représentent les bastions, tandis que la ligne d'Inn en serait la courtine. Le Tyrol domine la Bavière méridionale, et fait encore face à la Suisse et à l'Italie; ce pays est tout entier d'un accès très-difficile, et l'on travaille

maintenant à le rendre inexpugnable, en fortifiant, avec un soin extrême, les passes et les postes principaux. Il n'y a besoin que de deux ou trois forteresses sur l'Adige, pour rendre toute attaque de ce côté infructueuse. De l'autre côté, la ligne d'Inn ne manque que d'une bonne place forte pour être susceptible de la défense la plus opiniâtre. Les montagnes de la Bohême prennent en flanc les plaines de la Bavière ; d'autres montagnes et plusieurs excellentes forteresses couvrent ce royaume, ainsi que la Moravie, vers le Nord. Si la Galizie manque de remparts, tant naturels qu'artificiels, elle a ce désavantage de commun avec les nouvelles acquisitions de la Prusse et de la Russie. L'Autriche a du moins l'avantage de voir la Hongrie à couvert de toute attaque du côté du Nord, au moyen des Alpes Carpathiennes. La Transylvanie, pays entrecoupé de forêts et de montagnes, et d'ailleurs fortifié sur tous les points, peut, à juste titre, être regardée comme une citadelle, qui rend à la partie orientale des états autrichiens le même service que le Tyrol à la partie occidentale. La Transylvanie domine et la Valaquie et la Moldavie, en même-tems qu'elle flanque la ligne que forment le Danube et la Save, et les forteresses de Temeswar, Peterwaradein et autres. Cette ligne elle-même aboutit en ouest à la Croatie et la Dalmatie, pays montagneux et remplis de forteresses ; la Dalmatie vénitienne en est sur-tout comme hérissée, et elle prend tellement la Bosnie et la Croatie turque en flanc, que les Turcs ne pourront plus désormais espérer de les défendre en cas d'une guerre.

La monarchie autrichienne a donc sur la Prusse et la Russie l'avantage inappréciable d'une position concentrée, bien arrondie, et qui offre de grands avantages, tant pour la défensive que pour l'offensive. Néanmoins, l'Autriche le cède, sous ce rapport, à la France.

La marine autrichienne étant encore dans son berceau, nous ne pouvons rien dire sur elle. Nous avons déjà parlé de la flotille danubienne.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE. — Les chapitres précédens ont offert quelques remarques sur l'histoire spéciale des peuples et des états, réunis sous la domination de la maison d'Autriche. Il nous reste à dire quelques mots sur l'histoire générale de cette monarchie.

Rudolphe, comte de Habsbourg (1), doit être regardé comme le premier fondateur de cette puissance. La Haute-Alsace, les comtés de Habsbourg, de Kybourg, de Baden et de Lenzbourg, en Suisse, voilà tout le domaine patrimonial de ce prince ; mais, malgré les bornes étroites de ses états, il s'était fait une telle renommée de valeur et de sagesse, que le généreux comte-palatin, Louis, chargé, par un compromis des autres électeurs, de choisir un chef à l'empire, ne crut voir personne plus digne pour remplir dans des tems orageux ce poste éminent. Rudolphe reconquit l'Autriche, la Styrie et la Carniole sur Ottocar, roi de Bohême, déclaré ennemi de l'empire ; son fils, Albert Ier., les ayant reçues comme un fief de l'empire, les transmit à sa postérité. Telle fut la première origine de cette monarchie, qui, dans la suite, est devenue une puissance si formidable. Il est remarquable que Rudolphe donna le premier l'exemple de cette politique de mariages, qui, dans la suite, est devenue pour l'Autriche une source continuelle d'agrandissement. Rudolphe avait quatre filles charmantes et très-bien élevées ; il sut attirer à sa cour les princes les plus puissans de l'empire, qui ne tardèrent pas à devenir ses gendres et ses fidèles alliés.

Ce ne fut que 131 ans après la mort d'Albert Ier., que la couronne impériale retourna de nouveau à la maison d'Autriche, qui, depuis cette époque (1439), l'a regardée presque comme une possession héréditaire. Dans cet intervalle, les domaines autrichiens avaient été resserrés par la défection de la Suisse ; mais cette perte fut compensée par l'acquisition de la Carinthie, de plusieurs districts en Souabe et du Tyrol. En 1500, tous les pays compris dans le cercle d'Autriche se trouvaient réunis sous le sceptre de la maison du même nom, qui, peu d'années avant, avait reçu le titre d'archiducale. Maximilien Ier. acquit, par son mariage, les Pays-Bas dans toute leur étendue. Ce pays était, à cette

(1) On prétend que la famille de Habsbourg descend d'un duc d'Alsace, nommé Etticon, qui vécut dans le septième siècle de l'ère chrétienne ; mais cette prétention n'a pas été appuyée de preuves historiques. Gontram, surnommé le riche, comte d'Alsace, dans le dixième siècle, est le plus ancien des ancêtres de cette maison, auquel on peut remonter avec certitude.

époque,

époque, la contrée la plus riche, la plus industrieuse et la mieux peuplée de toute l'Europe.

Sous Charles-Quint, la maison d'Autriche, maîtresse d'une grande partie de l'Allemagne et de l'Italie, de la totalité des Pays-Bas, de l'Espagne et des Indes, semblait menacer l'Europe d'une monarchie universelle, et ce rêve orgueilleux, qui flattait le vaste esprit de Charles, eut peut-être été rempli, sans l'opposition généreuse de François Ier., et sans l'immortelle réformation dont Luther donna le signal. Charles-Quint fit une faute, salutaire au repos de l'Europe, en partageant son immense empire, « dans lequel le soleil ne se couchait jamais », entre son fils Philippe II, qui continua en Espagne la dynastie bourguignone-autrichienne, et son frère Ferdinand Ier., par qui les royaumes de Hongrie et de Bohême furent définitivement réunis aux pays héréditaires de l'Autriche. Sous Rodolphe II, Prague devint même, pour quelque tems, la capitale de la monarchie autrichienne, ainsi que de l'empire, mais l'empereur Mathias rendit à Vienne ce double honneur.

La guerre de 30 ans ne fut pas l'ouvrage du fanatisme religieux seul; elle fut amenée, préparée et soutenue par les intrigues ambitieuses du cabinet autrichien, qui y crut voir une occasion favorable pour substituer au chaos de la constitution germanique l'uniformité d'un despotisme absolu. Les Bohémiens donnèrent le signal de la guerre, en jetant par la fenêtre les commissaires impériaux envoyés pour appaiser les querelles religieuses de ce pays. Ayant ensuite élu pour roi Frédéric, électeur-palatin, un des plus puissans princes protestans, et gendre du roi d'Angleterre, Jacques Ier., ils se crurent entièrement délivrés du joug autrichien; mais la bataille de Prague, en 1620, anéantit pour toujours leur indépendance. Frédéric, délaissé par tous ceux dont il avait droit d'espérer des secours, se vit dépouiller à-la-fois de sa couronne et de son électorat. Les généraux autrichiens inondèrent l'Allemagne; alors les protestans furent par-tout persécutés, et l'on ne cacha point du tout le projet d'étendre l'autorité impériale. En vain le margrave de Bade, le duc Christian de Brunswick, le comte de Mansfeld, et le duc Bernard de Weymar, firent des prodiges de valeur et de génie; ces princes, dépouillés de leurs pays,

sans alliés fidèles, sans autres revenus que des contributions militaires, ressemblaient presque à des chevaliers errans, et leurs petits corps ne pouvaient tout au plus que harceler les armées victorieuses de l'Autriche, qui, alors, s'acheminaient vers la Basse-Saxe, dernier refuge de la liberté germanique. Les Etats de ce cercle choisirent pour colonel de cercle le roi de Danemark, Christian IV, qui, par une guerre heureuse contre Gustave-Adolphe, roi de Suède, et par sa sage administration, s'était acquis une grande renommée. La malveillance de la noblesse danoise l'empêcha d'employer toutes les forces de son propre royaume ; en même-tems les princes de la ligue évangélique oubliaient le danger commun pour s'occuper de leurs petites jalousies. Christian ne put donc avoir ni troupes ni argent. Attaqué par Tilly, général autrichien, près Konigslutter, il vit bientôt plusieurs princes allemands, secrètement vendus à l'empereur, prendre la fuite, et se défendit en vain avec le peu qu'il avait des troupes danoises, jusques à ce qu'il n'en resta presque plus. Cette bataille semblait couronner tous les vœux de l'Autriche. L'ivresse du vainqueur ne connut aucunes bornes. L'empereur confisqua les pays des princes protestans, et en disposa en faveur de ses créatures. Le fameux Wallenstein, le souverain de son armée, eut le duché de Meklenbourg pour son lot. Les protestans s'étaient adressés à Gustave-Adolphe pour obtenir le secours de ses armes victorieuses, qui avaient fait trembler la Pologne. Les généraux autrichiens dirent qu'ils iraient eux-mêmes en Suède, «*pour faire fondre ce roi de neige*». Déjà Wallenstein prit le titre d'amiral impérial dans la Baltique ; mais Gustave leur épargna la moitié du chemin. Son armée se trouva bientôt au centre de la Saxe ; la conduite perfide de plusieurs princes allemands n'arrêta que peu de tems le cours de ses victoires ; les Autrichiens, battus par-tout, tremblèrent pour Vienne même ; le vieux Tilly fut forcé à pleurer sur ses défaites. Même en tombant sous les coups d'un assassin allemand (1), Gustave mourut en vainqueur, et légua

(1) On ne doute plus que ce ne fût le duc de Saxe-Lawenbourg qui assassina Gustave-Adolphe, dans la bataille de Luzen, 1632, au moment où le roi venait de reconnaître une position ennemie, et forcé de se retirer par-dessus un fossé, se trouva pour un moment séparé de tous ses gens. Le duc de Lawenbourg se sauva le lendemain dans le camp des impériaux.

ses armées, sa valeur et son génie aux Torstenson, Baner, Wrangel et autres généraux qui, tantôt pénétrans jusques au Danube, tantôt repoussés vers la Baltique, surent maîtriser et la bonne et la mauvaise fortune, ébranlèrent la puissance autrichienne, et dictèrent les conditions de la paix de Westphalie.

L'Autriche eut le regret d'avoir, pendant tant d'années, troublé l'Europe, et fait dévaster l'Allemagne, sans en retirer aucun fruit. Que dis-je ? l'Autriche y gagna beaucoup en apprenant à mieux cacher ses projets d'agrandissement, et à donner à sa politique un air plus généreux, et, pour ainsi dire, plus populaire. Jusques à la paix de Westphalie, l'Autriche avait ouvertement brigué la souveraineté de l'Allemagne ; à peine ce fameux traité fut-il conclu, que l'on vit les princes de cette maison prendre le rôle de défenseurs zélés et désintéressés de la constitution germanique contre les ennemis-nés du saint-empire romain, savoir, les Français et les Turcs. Par cette adroite politique, l'Autriche entraîna toujours les princes de l'empire dans des guerres dont elle seule recueillait le fruit. Ce nouveau système politique resta en vigueur depuis la paix de Westphalie (1648), jusques à la guerre de la succession d'Autriche (1740), où le roi de Prusse en dissipa le prestige.

Le siége de Vienne, par les Turcs, en 1683, alarma toute la chrétienté ; la valeur de Jean Sobiesky, roi de Pologne, sauva l'Autriche et Léopold Ier, qui, je ne sais pas trop comment, a obtenu le nom de *grand*. Du moins la délivrance de la Hongrie, et les brillantes victoires sur les Turcs, ne furent dues qu'au génie du prince Eugène de Savoie. Léopold vit les commencemens de la guerre de la succession d'Espagne, dans laquelle l'Europe entière s'arma contre Louis XIV, qui voulut placer un prince de sa maison sur le trône d'Espagne. La fortune des armes semblait annoncer la ruine de la France, lorsque tout d'un coup un événement vint changer les intérêts et les plans des puissances alliées. Léopold et après lui Joseph Ier. étaient morts. Charles VI, auquel les confédérés avaient destiné le trône d'Espagne, devint empereur et maître de toutes les vastes possessions autrichiennes. L'Angleterre et la Hollande, dont la politique

jalouse avait pour but reconnu d'empêcher la trop grande élévation d'aucune puissance continentale, regardèrent à alors le partage de la monarchie espagnole entre les deux rivaux, comme le seul moyen d'assurer ce qu'on se plaisait à appeler l'équilibre de l'Europe. Louis XIV eut donc la consolation de voir Philippe V monter sur le trône d'Espagne, et l'Autriche réunit les Pays-Bas, la Lombardie et le royaume de Naples, et la Sicile à ses autres domaines.

Charles VII, voulant consolider la puissance de sa maison, établit la *pragmatique sanction*, dont nous avons déjà parlé. Mais l'indivisibilité de la monarchie, garantie par cet acte, ne fut pas de longue durée. Charles VI se vit déjà, avant sa mort, enlever la couronne des deux Siciles. Ayant attaqué les Turcs, il se ressentit bientôt de l'absence du prince Eugène, et perdit Belgrade et toutes les provinces dont il avait obtenu la possession par la paix de Passarowitz, en 1718.

A peine Charles VI fut-il descendu dans la tombe, que sa fille Marie-Thérèse vit attaquer sur tous les points l'héritage dont la pragmatique sanction, la foi des traités et les promesses solennelles de toutes les cours auraient dû lui garantir la possession paisible. Le roi de Prusse envahit la Silésie; l'électeur de Bavière, soutenu par une armée française, se fit couronner roi de Bohême; l'Espagne eut des prétentions en Italie; pour comble d'outrage, l'empire germanique osa donner à l'électeur de Bavière la couronne impériale. Dans ces malheurs, Marie-Thérèse trouva un fidèle ami dans le roi d'Angleterre; ayant acheté la neutralité de la Prusse, par la cession de la Silésie, elle repoussa les Français et les Bavarois, et chassa le nouvel empereur de ses Etats. Elle dut ses succès sur-tout aux subsides pécuniaires de l'Angleterre, et à la bravoure des Hongrois, qui furent touchés de la jeunesse, de la beauté et des souffrances d'une princesse qui venait avec son jeune fils se jeter dans leurs bras, en promettant de faire justice à tous leurs griefs contre le gouvernement autrichien. Le roi de Prusse fit bien une tentative pour ajouter à la conquête de la Silésie celle de la Bohême; mais elle fut infructueuse. La bataille de Fontenoy ne procura aux Français que des succès éphémères, et tous les ennemis de l'Autriche, las d'une lutte inutile, signèrent la paix d'Aix-la-Chapelle, qui

garantit à Marie-Thérèse tous ses pays héréditaires, à l'exception de Parme et de la Silésie; son époux, François Ier., eut la couronne impériale.

La perte de la Silésie fut trop sensible pour être sitôt oubliée. Une ligue formidable se proposa de l'enlever au roi de Prusse, dont on voulut entièrement écraser la puissance naissante. Si la France et la Suède avaient combattu de bonne-foi, si les Russes avaient eu des Laudon pour généraux, il est probable que la Prusse aurait été rayée de la liste des Etats indépendans. Mais la haine implacable de la reine-impératrice n'animait pas tous ses alliés; la valeur des armées autrichiennes eut à combattre à-la-fois le génie de Frédéric, la lâcheté des Soubise, la perfidie des Richelieu, et la duplicité du ministère russe. La paix de Hubertsburg rétablit tout dans l'état qui avait eu lieu avant la guerre; mais la Prusse avait appris à connaître ses forces; elle avait développé son caractère national, captivé l'admiration publique, étonné tous les cabinets, elle se crut appelée à contrebalancer l'Autriche dans le système politique de l'Europe; les princes de l'empire sur-tout s'attachèrent à cette nouvelle puissance, qui désormais occupa dans la constitution germanique une place jusques ici inconnue; je veux dire celle de surveillant de l'empereur, de tribun du peuple. Depuis 1763, l'influence de l'Autriche sur l'Allemagne a diminué de jour en jour, et la suzeraineté impériale est devenue un vain phantôme.

Au premier partage de la Pologne, en 1772, l'Autriche eut le meilleur lot, si l'on ne regarde qu'à la population, l'étendue et les richesses territoriales.

Un autre événement non moins important se préparait en 1778; je veux parler du projet d'échanger les Pays-Bas autrichiens contre la Bavière. Il est sûr que les deux parties contractantes auraient gagné à cet échange. On disait bien, que la puissance autrichienne, par cet arrondissement, deviendrait trop dangereuse pour la liberté germanique et pour celle de l'Europe. Mirabeau insista beaucoup sur ce point; mais il est fort douteux que la possession de la Bavière ait cette extrême importance. L'humanité aurait sans doute gagné par cet arrangement. Peut-être la dernière guerre entre la France et l'Autriche n'eut jamais eu lieu, si

l'exécution de ce projet n'avait pas été entravée par la jalousie et par l'adroite politique du vieux Frédéric. La courte campagne, qu'occasionnèrent ces disputes entre les Prussiens et les Autrichiens, ne suffit pas à assouvir la soif d'immortalité, qui dévorait l'âme de Joseph II. La paix de Teschen assura à l'Autriche la possession du quartier de l'Inn, petit district fertile et important par sa situation.

Marie-Thérèse mourut en 1780, après un des règnes le plus long, le plus orageux et le plus illustre qu'ait vu l'Autriche. Cette princesse joignit à un courage sublime et une constance imperturbable la politique la plus insidieuse, l'ambition la plus demesurée, et une bigoterie qui ne se démentit jamais.

Joseph II, à peine monté sur le trône, développa les immenses projets de réforme, qu'il avait médités pendant le règne de sa mère. Toute la monarchie prit un aspect uniforme, la justice, l'administration, les finances, le militaire, tout fut organisé d'après les principes rigoureux d'une théorie philosophique; les institutions et habitudes particulières de chaque pays, furent comptées pour rien; les priviléges de différentes classes de l'Etat disparurent devant le souffle d'une autorité absolue, qui, du haut d'un trône despotique, proclama l'égalité des citoyens; les idiomes nationaux et chéris de tant de peuples différens, firente place à la langue allemande; les consciences même furent effrayées par la confiscation des biens de l'église, par l'introduction d'une tolérance universelle, et par un changement total dans l'instruction publique. Une telle réforme générale dut nécessairement trouver l'opposition la plus vigoureuse de la part des nobles, du clergé, et des villes privilégiées; les classes du peuple même, en faveur desquelles elle était, n'en comprirent pas tout-à-fait l'utilité.

Joseph d'ailleurs prêtait à chaque moment des armes à la critique, qui veillait sur ses pas. Il n'avait ni cette douceur qui charme les cœurs, ni cette gravité qui en impose au peuple; ses manières annonçaient le despote, ses mœurs n'avaient pas échappé à la médisance, et les principes de moral qu'on lui attribuait, montraient plutôt l'incertitude d'un esprit sceptique que la noble indépendance d'un sage. D'un autre côté, il avait des idées erronées ou vagues sur

l'économie politique ; il ne fit qu'imiter aveuglément Frédéric en prohibant, réglant et soumettant tout à une inspection fiscale, système faux en Prusse et pernicieux en Autriche. L'impatience de voir bientôt les fruits de ses travaux, l'entraîna toujours à des mesures outrées et violentes. Ce qui lui nuit le plus fut l'incohérence de ses plans, et l'inconséquence de ses principes. Il ordonna de jeter les cadavres du peuple dans des fossés à chaux, après les avoir cousus dans une toile ; en même tems il permit aux riches d'entourer leurs tombeaux de toute la pompe ancienne. Il fit punir secrettement les prêtres, et ordonna de fustiger et pilorier en public les nobles ou fonctionnaires civils, qui avaient commis quelques crimes. On imprima impunément de petits pamphlets satiriques contre lui ; mais il n'encouragea point la publication de grands ouvrages, profonds et solides, qui auraient pu éclairer ses peuples et les préparer à une réforme. La tolérance religieuse qu'il proclama fut, à cause des formalités dont il l'entoura, rendue nulle dans beaucoup de provinces. Il s'efforça d'être populaire ; mais il écouta les délateurs : il eut des espions. Il n'était pas toujours heureux dans le choix de ses favoris ; il s'entoura d'apprentifs-philosophes de Vienne, et ne visita point Voltaire. Enfin malgré toute sa prétendue sagesse, il regardait autour de lui pour trouver un voisin qu'il pût dépouiller. Cette ambition hâta le dénouement malheureux de ce règne orageux.

Joseph avait besoin de toutes ses forces pour conserver le calme dans l'intérieur de ses Etats. La Hongrie, le Tyrol, le Brabant, ne cachaient plus leur mécontentement. Dans un tel moment, il déclare la guerre aux Turcs, entraîné sans doute par les intrigues de Catherine II et par l'amour de la gloire ; peut-être aussi ne chercha-t-il à s'environner de l'éclat des victoires, que pour écraser avec plus de force l'opposition intérieure, qui par-tout entravait ses plans de réforme. Quel qu'ait été le rêve qui l'égarait, il dut bientôt faire place à la triste vérité. Ses sujets lui refusant presque ouvertement des vivres et des recrues, les Turcs souvent triomphans de son inexpérience militaire, les Pays-Bas en insurrection déclarée, les Tyroliens aiguisant leurs armes, les Hongrois délibérant, presque sous ses yeux, sur un plan de révolution ; les armées prussiennes s'avançant

vers la Bohême, telle fut la terrible position où Joseph II se trouva, lorsqu'une maladie honteuse vint trancher le fil de ses jours. Nous avons déjà parlé de la révocation forcée qu'il fit de ses nouvelles institutions, dont néanmoins quelques-unes sont restées, et dont l'influence durera toujours.

Son successeur, Léopold II, s'empressa de finir la guerre avec les Turcs, regagna les Hongrois par sa modération, et fit soumettre la Belgique par ses généraux. Mais sa prudence fut en défaut lorsqu'il osa concevoir l'espoir de faire rétrograder le peuple Français, qui alors était dans le paroxisme le plus fort de la révolution. Il prépara de longs malheurs à son peuple et à l'Europe, en signant à Pilnitz la fameuse convention, qui devint la base de la coalition des rois contre la république. Néanmoins, il paraît qu'il a été sur le point d'abandonner ces projets; car il est généralement regardé comme certain, que sa mort prématurée fut due au saint zèle des prêtres et à la perfidie d'une femme qui jouit encore de la récompense de son crime.

François II hérita du trône et de la guerre contre la France. Les événemens qui ont signalé cette lutte sont trop connus pour être retracés ici. On sait que l'Autriche s'est vue tour-à-tour élevée au faîte de la gloire, et précipitée dans la dernière extrémité; que la monarchie, resserrée du côté de la France, a gagné vers l'Adriatique et la Vistule des pays qui l'arrondissaient mieux (1), et qu'aujourd'hui les liens de la paix et même de l'amitié paraissent unir le cabinet de Vienne à celui des Tuileries.

François II est d'une constitution faible, qui semble influer

---

(1) L'Autriche a cédé les Pays-Bas, qui contenaient 2 millions d'habitans; elle a perdu le Milanais et Mantoue, avec 1,324,000 habitans, ainsi que le Brisgaw propre, avec 157,000 âmes; total des pertes: 3,481,000 habitans, sur environ 1,600 à 1,700 lieues carrées. Elle a gagné la Nouvelle-Galizie avec 1,100,000 habitans, sur 2,700 lieues carrées, et les Etats ex-vénitiens avec 1,900,000 habitans, sur 1,900 lieues carrées. La perte est donc très-peu de chose; si l'on regarde la population, elle n'est que de 481,000 habitans; mais l'Autriche a gagné près de 3,000 lieues carrées en terrains fertiles et avantageusement situés.

sur son caractère ; car on sait bien que sa volonté personnelle fut constamment contre la continuation de cette malheureuse guerre qui, sans la politique généreuse de Bonaparte, eût pu entraîner la ruine de l'Autriche ; de même, quoique François II soit élève de Joseph II, on paraît dans l'administration suivre les principes de Marie-Thérèse. La police sévère, exercée dans la capitale ; les fréquentes accusations des conspirateurs et autres criminels d'état ; la prohibition de presque tous les livres imprimés à Berlin, Leipzick et Paris ; l'embarras des finances, la ruine de plusieurs manufactures, les progrès de l'intolérance religieuse, et l'influence prédominante des ex-jésuites, voilà ce que nous répètent les voyageurs les plus modernes, que nous avons consulté ; mais nous nous gardons bien d'attribuer à ces relations une authenticité historique ; et, d'ailleurs ceux qui ont lu avec attention notre article sur la constitution de cette monarchie, auront pu s'apercevoir combien d'interêts opposés, combien d'opinions différentes il doit y avoir dans ce pays, et par conséquent combien il est difficile d'asseoir un jugement impartial sur les mesures adoptées par le gouvernement.

L'empereur est né en 1768 ; ayant perdu, en 1790, sa première épouse, Elisabeth de Wirtemberg, princesse aimable, douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, adorée de la nation et de Joseph II, il épousa en secondes noces Marie-Thérèse de Naples, sa cousine. L'empereur a un fils, âgé de neuf ans. Les frères de l'empereur sont en grand nombre ; nous devons nommer l'archiduc Ferdinand, palatin ou vice-roi de Hongrie ; l'archiduc, grand-duc de Toscane, qui attend à Vienne les indemnités à lui promises ; l'archiduc Antoine, élu électeur de Cologne, et l'archiduc Charles, le héros de l'Autriche et l'idole du peuple.

# DEUXIÈME PARTIE.

# MONARCHIE PRUSSIENNE.

Les Etats qui obéissent au sceptre prussien ne forment point une masse si bien arrondie que celle de la monarchie autrichienne. La Prusse avec la Silésie, l'électorat de Brandebourg, la Poméranie, les duchés de Magdebourg et Halberstad, sont les parties qui, aujourd'hui, se touchent sans interruption. Cette masse de pays s'étend entre le 50e. et 56e. degré de latitude boréale, et depuis 8 deg. 20 min., jusques à 22 deg. long. E. de Paris; mais cette masse se rétrécit toujours en largeur vers l'Ouest (1). Les provinces de Westphalie sont entre 50 deg. 40 min. — 53 deg. 50 min. lat. bor., et 3 deg. 50 min. — 7 deg. long. E. de Paris; celles de Franconie se trouvent un peu plus réunies sur 49 deg.— 50 deg. 30 min. lat. bor., et 7 deg. — 10 deg. long. E. de Paris. Quant à la principauté de Neufchâtel, il en sera question à l'article de la Suisse.

On peut, en général, se faire une juste idée de la situation des Etats du Roi de Prusse, en remarquant qu'ils sont au Nord de l'Autriche, au Nord-Est de la France, et à l'Est de la Hollande, au Sud de la Suède et de la Mer-Baltique, et à l'Ouest de la Russie.

Les calculs les plus accrédités donnent, pour la surface de toute la monarchie prussienne, environ 14,500 lieues carrées avec environ 8,600,000 habitans. Dans ce total le royaume de Prusse, avec les nouvelles acquisitions, entre

(1) Il est en général inutile, et ce serait absurde que d'indiquer la longueur et largeur générale du pays. Comme il n'y a aucun pays dans le monde qui présente un carré ou parallélogramme parfait, ces indications de longueur et de largeur ne servent qu'à donner des idées vagues et fausses sur la grandeur réelle d'un pays.

à-peu-près pour 8,390 lieues carrées et 3,600,000 habitans ; le duché souverain de Silésie pour 1,900 lieues carrées, et 2,800,000 habitans; et tous les autres Etats d'Allemagne ensemble pour 4,390 lieues carrées et 3 millions d'habitans. Il en résulte que la Silésie est la province la mieux peuplée, et que si les autres pouvaient être portées à un état aussi florissant, le roi de Prusse compterait quinze millions de sujets au lieu de huit à neuf. On doit encore remarquer combien la Prusse est loin d'égaler même proportionnellement la population de l'Autriche. Les Etats autrichiens sont en général peuplés à raison de 700 individus par lieue carrée, au lieu que la monarchie prussienne ne compte, sur un espace égal, que 593 habitans; aussi le climat de la Prusse est, presque sans exception, plus rude que celui des Etats autrichiens, et la nature a été plus avare de ses dons envers elle.

La partie contiguë de la monarchie prussienne, bornée au Sud-Ouest par les monts Sudètes, forme au reste une plaine immense, composée en général de terrains fertiles, coupée de quelques districts sablonneux, et arrosée par de nombreuses rivières, qui toutes vont se décharger dans la Baltique ou dans la mer d'Allemagne. Cette direction uniforme des eaux, ainsi que la facilité de les réunir par des canaux, offre à la Prusse un grand avantage commercial sur l'Autriche. La monarchie prussienne touche à deux mers ; savoir : à celle du Nord et à la Baltique ; elle a 17 lieues de côtes sur la première, et 130 lieues sur la dernière ; mais ces rivages n'offrent qu'en petit nombre des asyles favorables au navigateur.

L'Oder et la Vistule sont les deux fleuves principaux de la monarchie prussienne. Ils ont tous les deux leurs sources dans les Etats autrichiens. Néanmoins comme la Prusse est maîtresse de la plus grande partie de leurs bords et de leurs bouches ; la description de ces rivières doit trouver ici sa place. Les trois sources de la Vistule sont tout près d'un village, nommé *Weichsel*, et c'est aussi de cette manière que son nom s'écrit en allemand. Elle sépare d'abord la Silésie autrichienne du territoire prussien ; ensuite elle entre dans la Galizie occidentale, où elle décrit un demi-cercle ; et après avoir reçu les eaux de la Sann et de la Pilicza, elle quitte le territoire autrichien à 90 lieues de sa source ; elle coule encore l'espace de 112 lieues à travers la Prusse méridionale

et occidentale, et reçoit la très-considérable rivière de Bug, qui vient de Galizie. Ses bouches sont au nombre de trois; une aboutit immédiatement à la Baltique ; c'est la principale, et elle était autrefois sous la domination de la ville ; les deux autres branches s'écoulent dans un lac, nommé *Frisch-Haff* (c'est-à-dire mer douce), qui communique avec la Baltique. La Vistule, pour la plus grande partie, n'est navigable qu'aux barques d'une grandeur moyenne ; elle forme en plusieurs endroits des bas-fonds.

L'Oder prend son origine dans le cercle de Prérau en Moravie, mais entre à six lieues de-là dans la Silésie prussienne. Elle traverse cette province, l'électorat de Brandebourg et la Poméranie. La longueur de sa course est de 150 lieues ; elle reçoit entre autres la Warthe. Comme ses bords sont en plusieurs endroits très-bas, ses débordemens causent souvent de grands dommages. C'est à cause de cette conformation du terrain que l'Oder, à son embouchure, forme une grande lacune, nommée *Haff*. Parmi les trois débouchés du Haff, ceux nommés *Swinemunde* et *Diwenow*, sont proprement censés appartenir au cours de l'Oder ; le détroit de Pene ou le Pénemunde est regardé comme l'embouchure de la petite rivière de Pene, qui sépare le territoire prussien de la Poméranie suédoise. Ce dernier est le plus profond ; mais les Prussiens n'en sont point les maîtres, la Suède s'étant réservée le droit exclusif d'y naviguer. Dans le fond, tous ces trois débouchés sont formés par l'Oder.

L'Elbe et le Weser ne coulent que pendant un court espace, sous la domination prussienne. Nous en parlerons dans la description de l'empire.

Les autres fleuves et rivières de la Prusse qui ne parcourent qu'une province, seront décrits chacun à sa place. C'est à l'article *Commerce et Navigation*, que nous parlerons de cette suite de canaux, qui permet de traverser presque toute la monarchie par eau et sans interruption.

La Prusse jouit encore moins que l'Autriche de l'avantage inappréciable des frontières tracées par la nature. A l'exception d'une partie de la Silésie et des côtes maritimes, les limites de cette monarchie sont entièrement l'ouvrage de la diplomatie et de la politique. Nous en parlerons plus amplement dans l'article *Forces militaires*.

Les Etats prussiens peuvent commodément être distribués en quatre articles ; savoir : 1°. l'électorat de Brandebourg, avec les duchés de Poméranie, de Magdebourg et de la principauté de Halberstadt; 2°. le royaume de Prusse, dans toute son étendue actuelle; 3°. le duché de Silésie; 4°. les provinces de Westphalie et de Franconie. Cette distribution détermine les objets de quatre chapitres topographiques suivans :

CHAPITRE Ier. — *L'électorat de Brandebourg, les duchés de Poméranie, de Magdebourg et la principauté de Halberstadt avec les pays y annexés.*

SITUATION, ETENDUE ET POPULATION. — Cette masse de pays, qui forme le noyau de la monarchie, est située sur l'Oder et sur l'Elbe, au Nord de l'électorat de Saxe, de la Lusace et de la Silésie; à l'Est de l'électorat d'Hanovre et du duché de Brunswick-Wolfenbuttel; au Sud de Meklenbourg, de la Poméranie suédoise et de la Baltique; à l'Est de la Prusse occidentale et méridionale, ci-devant grande Pologne. Voici les longitudes et latitudes sous lesquelles se trouvent ces provinces :

| PROVINCES. | Latitude boréale. | Longit. E. de Paris. |
|---|---|---|
| Poméranie Prussienne . . . . . | 54° 40' — 52° 50' | 10° 30' — 15° 40' |
| Nouvelle Marche, avec Cotbus . . . . . | 53° 45' — 51° 35' | 11° 40' — 14° 10' |
| Marche électorale propre. . . . | 53° 35' — 52° » | 8° 30' — 12° 15' |
| Magdebourg et Halberstadt . . . | 52° 50' — 51° 25' | 8° 10' — 10° 5' |

Le tableau suivant démontre leur étendue et leur population.

| PROVINCES. | MILLES carrés. | LIEUES carrées. | Population. | Habitans par lieue carrée. |
|---|---|---|---|---|
| Marche électorale . . . | 447 1/2 | 1,243 1/18 | 790,000 | 635 |
| Nouvelle Marche . . . | 220 | 611 1/9 | 300,000 | 492 |
| Total pour la Marche de Brandebourg. . . . | 667 1/2 | 1,854 3/18 | 1,090,000 | |
| La Poméranie Pruss. . | 422 1/2 | 1,173 11/18 | 500,000 | 425 |
| Le Duché de Magdebourg . . . . . | 104 | 288 8/9 | 284,000 | 986 |
| La Principauté de Halberstadt, avec les pays y annexés. . . . | 40 | 111 1/9 | 130,000 | 1,160 |
| TOTAUX . . . | 1,234 | 3,427 7/9 | 2,004,000 | |

Climat, Terrain, Sol, Rivières, etc. — Quoique très-rapprochées, ces provinces ont chacune son climat à part. La Poméranie, à cause de sa pente boréale, a l'air plus froid que les îles danoises; elle est incommodée des brouillards et des tempêtes. La Marche électorale, sur-tout depuis le desséchement des marais, jouit d'une température presqu'aussi douce que celle de Paris; on se plaint seulement de l'inconstance des saisons. La nature sablonneuse du sol contribue sans doute à échauffer l'atmosphère. Dans le Magdebourg, le froid est beaucoup plus vif, mais en même-tems plus sec que dans l'électorat; on en cherche la raison dans le voisinage des montagnes de Hartz, dont la chaîne touche même quelques districts du pays de Halberstadt, et dont même un embranchement moins élevé se prolonge dans une partie du pays de Magdebourg. Au reste, il n'y a aucune montagne considérable dans ces pays; les collines, dont ils sont parsemés, indiquent, tant par leur coupe en ligne ondulante, que par les couches dont elles sont composées, une formation entièrement aquatique; à l'exception de ces hauteurs imperceptibles, et de quelques montagnes un peu plus escarpées vers l'extrémité Nord-Est de la Poméranie, le terrain est uni, et même pour la plupart, dans la Marche sur-tout, assez bas pour donner lieu à la formation des nombreux lacs, marécages et eaux dormantes, qui souvent ne trouvent aucun débouché naturel. Les fleuves même doivent ici leur mouvement plutôt à l'impulsion de leurs masses qu'à la pente du terrain, qui souvent est nulle. Les sables de Brandebourg ont été décriés par nombre de voyageurs; il est vrai que le pays en est couvert; mais le sol contient aussi des parties calcaires, limoneuses et sur-tout ferrugineuses; de sorte, qu'en beaucoup d'endroits il est d'une grande fertilité. Il faut avouer qu'il y a des plaines entières d'un sable mouvant, dont on cherche en vain d'arrêter les progrès destructeurs. Le sol de la Poméranie prussienne, quoique plus élevé que celui de la Marche, n'est pas moins sablonneux; néanmoins on peut regarder son sol comme plus fertile; en quelques endroits le mélange d'un limon noir et gras en améliore la qualité; autre part une couche d'argile se trouve presque à fleur de terre, et en général le sable n'est pas si profond que dans la Marche électorale. La partie la plus stérile de ces provinces est, sans contredit, la nouvelle Marche dans sa

moitié septentrionale; mais près de l'Oder et de la Warthe, ainsi qu'en général dans la partie méridionale, le sol répond très-bien aux soins du cultivateur. Magdebourg et Halberstadt ont au contraire un excellent sol limoneux ou argileux, mais froid, et d'un labourage un peu difficile. Ces deux provinces comptent parmi les plus fertiles de toute l'Allemagne.

Les rivières les plus remarquables sont, pour la Poméranie, la Rega et la Persante (dont les noms viennent du vandale); pour la Marche, la Warthe, l'Ucker, la Sprée, le Havel; et pour Magdebourg, et Halberstadt, le Saal et la Bode. Les deux premières tombent dans la Baltique; les troisième et quatrième se jettent dans l'Oder; la Sprée se joint au Havel la Bode au Saal, qui, tous les deux, se réunissent à l'Elbe.

La Warthe est une rivière très-considérable; elle vient des environs de Czenstochowa, où la Galizie, la Prusse méridionale et la Silésie se touchent; son cours est de plus de 100 lieues. Ses débordemens sont aussi nuisibles que ceux de l'Oder; elle reçoit la Netze, qui, par un canal, est en liaison avec la Vistule.

Le Havel se distingue par l'extrême lenteur de sa course; il se répand dans une chaîne presque continuelle de lacs et d'étangs, de sorte qu'on y cherche souvent en vain la rivière.

Nous avons compté sur une carte allemande, d'une très-petite échelle, 61 lacs dans la Marche du milieu, 37 dans la Marche Ukeraine, 26 dans la Marche nouvelle, et 69 dans la Poméranie; total 193; sur une étendue de 2,600 lieues carrées. Plusieurs de ces lacs couvrent une surface de 4 à 6 lieues car. Mais le plus grand nombre est d'une étendue peu considérable. Les autres provinces ne sont pas si riches en eau.

Production des trois règnes. — Un terrain semblable à celui que nous venons de décrire ne peut guères offrir de grandes richesses minérales. La Marche et la Poméranie renferment cependant de grands dépôts de fer terreux et limoneux. Mais le minéral est très-pauvre, puisque souvent le quintal de masse brute ne donne que 20 livres de bon fer; de sorte que l'exploitation, quoiqu'avantageuse pour l'état, ne présente au particulier qu'un gain très-modique. On trouve encore près de Colberg, en Poméranie, des grains ferrugineux magnétiques. Les duchés de Magdebourg et la principauté de Halberstadt ont des mines de cuivre, d'argent et de cobalt. Rothenbourg, dans le cercle de Saal, est

l'endroit principal pour cette exploitation. La production annuelle ne monte qu'à 4000 quintaux de cuivre et 3000 marcs d'argent. Le minéral n'est pas riche ; car 48 quintaux ne donnent que 72 à 73 livres de cuivre brut, y compris 6 à 7 onces d'argent, qu'on tire de chaque livre de cuivre. A Gollwitz, le schiste cuivreux doit être plus riche. Les comtés de Wernigerode et de Hohnstein ont de bonnes mines de fer. La chaux, le plâtre, les terres à foulon et à poterie abondent en plusieurs endroits ; les tuileries trouvent partout de la bonne argile ; le duché de Magdebourg a de la terre à porcelaine, ainsi que de belles carrières, qui fournissent la capitale de pierres de taille. La Marche elle-même tire de son sol de bonnes pierres de fondement. Le porphyre, dont sont composées les deux montagnes Petersberg et Giebichenstein, est négligé, ainsi que l'albâtre du comté de Hohnstein. On trouve près de Halle une terre d'alun, qui doit être la même que celle de la Solfatare. Dans la Marche on exploite à Freyenwalde une mine d'alun schisteuse, mêlée de soufre et de bitume, et qui n'a que 10 à 12 toises de profondeur. Les pays de Magdebourg et de Halberstadt comptent 34 nitrières. La Poméranie tire plus de partie de ses sources salées que ne le fait la Marche des siennes ; mais ce n'est rien en comparaison avec les richesses en sel que possède le duché de Magdebourg, sur-tout près de la ville de Halle. Ces salines sont les plus anciennes de toute l'Allemagne ; elles sont partagées entre le roi et une compagnie de particuliers ; le produit total monte à 7,600 last par an. Les salines de Schœnebeck sont encore plus productives, puisqu'elles donnent 15,000 last ; celle de Stasfurth est moins considérable, et celle de Grossensalze doit, selon Gaspari, être hors d'activité. On a en vain cherché du sel gemme. Le pays de Magdebourg, en compensation de son manque de bois, possède des mines de charbon de terre et de houille, tandis que les autres n'ont que de la tourbe ; mais quoique la production de charbons de terre fût, en 1791, de 169,800 boisseaux, la principale ressource pour les fabriques, les mines et les besoins domestiques, est dans les vastes tourbières. Il mérite d'être remarqué, que l'ambre jaune se trouve en quantité, non-seulement dans la Poméranie, sur les bords de la mer, mais même dans l'intérieur du pays, et

jusques

jusques aux environs de Berlin. — La Marche produit principalement du seigle, peu de froment; mais l'orge est d'une qualité supérieure; on y cultive aussi le millet et le blé sarrazin; et si la province ne peut pas se passer des blés importés, on doit en chercher la cause dans la disproportion singulière entre la population des villes et celle des campagnes. La Poméranie exporte tous les ans une quantité considérable de seigle, et autres sortes. Le froment vient plus abondamment dans le duché de Magdebourg, ainsi que l'orge et la navette. La Marche, ainsi que les pays de Magdebourg, produisent beaucoup de lin; la culture du tabac et du houblon est aussi très-considérable; celle du chanvre l'est moins. Le jardinage fleurit sur-tout dans la Marche; ce sol léger et chaud donne une saveur exquise aux légumes, sur-tout aux navets. On cultive même la vigne, quoiqu'avec moins d'ardeur que dans le quinzième et seizième siècle. Il y a aujourd'hui dans la Marche 2,300 acres de vignobles, pour la plupart situés aux environs de Zullichaw et de Cottbus. La Marche produit aussi beaucoup de pommes, poires et autres fruits, sans cependant suffire à ses besoins. La Poméranie en a tous les ans de superflu. C'est sur-tout Magdebourg et Halberstadt qui abondent en arbres fruitiers; mais ces deux provinces, à l'exception d'un petit coin de Halberstadt, manquent de bois de chauffage et de construction, articles qui forment une source de richesses pour la Poméranie et la Marche. Les forêts occupent presque la quatrième partie du terrain de ces deux provinces; dans la Marche seule il y a 2,266,678 arpens de forêts, ce qui fait 291 lieues $\frac{1}{2}$ carrées; elles consistent, pour la plupart, en de superbes chênes et sapins. Les mâts, les douves, la potasse, le goudron et autres articles, exportés par Stettin, valent au moins 2 millions de livres, dont les deux cinquièmes pour la Marche. On doit encore compter parmi les richesses végétales de ce pays les betteraves dont M. Achard a trouvé moyen de faire une espèce de sucre, qui, selon lui, doit remplacer celui des Antilles.

Les bêtes à cornes, ainsi que les porcs et les oies, constituent une branche de revenus très-importante pour la Poméranie. Dans la Marche, les bêtes à cornes sont d'une race très-médiocre, et on les soigne mal; les environs de l'Oder en

font cependant une exception. Dans le Magdebourg on nourrit la plupart du bétail dans les étables, faute de bons pâturages. On peut, d'après les dénombremens officiels, estimer le nombre des bêtes à cornes à 500,000 pour la Marche, 330,000 pour la Poméranie, et 160,000 pour Magdebourg et autres provinces; le nombre des porcs s'élève en tout à 600—700,000. Toutes ces provinces ont jusqu'ici manqué de bons haras; et malgré les soins que le gouvernement s'est donnés dans ces dernières années pour l'amélioration de l'économie rurale dans cette partie, on ne voit encore en général que des chevaux faibles et chétifs. Le pays de Magdebourg fait seul une exception avantageuse; les chevaux y sont, comme le bétail, forts, grands et bien nourris. Le nombre de chevaux monte en tout à 340—350,000 têtes. Les bêtes à laine se trouvent mieux dans la Marche et la Poméranie; la race originaire en est très-bonne, et s'améliore tous les jours par l'accouplement avec des béliers-mérinos d'Espagne; de sorte que la laine de la Marche et de la Poméranie commence déjà à égaler celle de la Silésie, en longueur et en finesse. Magdebourg, étant un pays gras et argileux, est moins propre à l'entretien des brebis; mais en Halberstadt, cette branche est d'une grande importance. La Marche seule compte un million et demi de bêtes à laine; la Poméranie plus de 800,000; les pays de Magdebourg et Halberstadt 700,000, ce qui donne un total de 3 millions. Les collines hautes et sablonneuses fournissent des pâturages excellens à ces animaux. Différens cantons se distinguent aussi par le grand nombre de ruches. On s'efforce depuis un demi-siècle de naturaliser, sous ce climat rude et inconstant, les vers à soie et les mûriers. Déjà on était parvenu à recueillir dans une année 17,000 liv. de soie pour tous les Etats prussiens; la Marche seule en fournissait la moitié. Mais un ou deux hivers rigoureux ont suffi pour réduire la production à 3,500 liv.; elle s'accroît de nouveau peu-à-peu, mais elle ne sera jamais ni bien assurée ni très-considérable.

Les lacs, les fleuves et la mer abondent en diverses espèces de poisson, parmi lesquelles le hareng de la Poméranie, le saumon et l'esturgeon de l'Elbe, tiennent un rang éminent. Le gibier de toutes sortes n'est point rare; mais il y a aussi des loups et quelques autres animaux dangereux.

*Divisions.* — Le tableau suivant montre de quelles parties ces provinces sont actuellement composées.

## I. LA MARCHE DE BRANDEBOURG.

### A. *La Marche électorale, ou l'électorat propre.*

| PROVINCES. | CERCLES. | Chefs-Lieux. |
|---|---|---|
| 1. *Marche du milieu.*<br>500,000 habit..<br>48 vil. et bourgs.<br>19,519 feux dans les villes, et 22,235 dans les campagnes. | 1. 2. Cercles de Barnim, inférieur et supérieur. | Berlin, Wriezen. |
| | 3. . . . . de Lebus. . . . . | Francfort sur l'Oder. |
| | 4. . . . . de Glien et Lœwenberg. . . . . | Cremmen. |
| | 5. . . . . de Ruppin, autrefois Comté du même nom. | New-Ruppin. |
| | 6. . . . . de Havelland. . . . | Brandebourg. |
| | 7. . . . . de Zauch . . . . . | Treuenbriezen. |
| | 8. . . . . de Luckenwalde, proprement une partie du Duché de Magdebourg, échangée en 1775 contre quelques Districts du cercle précédent. | Luckenwalde. |
| | 9. Cercle de Teltow. . . . . | Berlin en partie. |
| | 10. . . . . de Beeskow, et Storkow, comprenant les deux seigneuries du même nom. . | Beeskow. |
| 2. *Vieille Marche.*<br>93,757 habitans.<br>13 vil. et bourgs.<br>505 villages . . .<br>4,662 feux dans les villes, et 12,276 dans les campagnes . . . . . | 1. Cercle de Stendal. . . . . | Chefs-lieux de mêmes noms. |
| | 2. . . . . de Taugermande . . . | |
| | 3. . . . . d'Arnebourg . . . . . | |
| | 4. . . . . de Sechausen . . . . . | |
| | 5. . . . . d'Arensée. . . . . | |
| | 6. . . . . de Salzwedel . . . . . | |
| 3. *Marche Antérieure*, vulgairement le *Prieg-nitz* . . . . . .<br>72,099 habitans..<br>10 vil et bourgs.<br>318 villages . . .<br>2,313 feux dans les villes, et 11,574 dans les campagnes . . . . . | 1. Cercle de Perleberg. . . . . | Chefs-lieux de mêmes noms, excepté le 7. qui n'en a pas. |
| | 2. . . . de Lenzen. . . . . | |
| | 3. . . . de Pritzwalck. . . . | |
| | 4. . . . de Wittstock . . . . | |
| | 5. . . . de Kyritz . . . . . | |
| | 6. 7. . . de Havelberg et Plattenburg . . . . . | |
| 4. *Marche Ukeraine.*<br>81,170 habitans.<br>13 villes . . . . .<br>3,355 feux dans les villes, et seulement 8,226 dans les campagnes.. | 1. Cercle d'Ucker, ou l'Ukermark propre . . . . . | Prenzlow. |
| | 2. Cercle ou pays de Stolpe. . . | Neu-Angermunde. |

## *B.* LA NOUVELLE MARCHE.

| PROVINCES. | CERCLES. | Chefs-Lieux. |
|---|---|---|
| 1. *La Nouvelle Marche primitive.* 39 villes, 575 villages pour toute la Nouvelle Marche. | 1. Cercle de Kœnigsberg | Custrin, Kœnigsberg. |
| | 2. de Soldin | |
| | 3. de Landsberg. (Ces trois cercles s'appellent *citérieurs*). | |
| | 4. Cercles de Friedeberg. | Par-tout les mêmes noms. |
| | 5. d'Arenswalde | |
| | 6. de Dramburg | |
| | 7. de Schiefelbein. (Ces quatre cercles sont nommés *ultérieurs*). | |
| 2. *Les pays incorporés à la Nouvelle Marche.* | 8. Cercles de Sternberg, anciennement nommés le *petit pays de Sternberg* | Drossen. |
| | 9. 10. Cercles de Crossen et de Zullichau, autrefois le Duché de Crossen appartenait à la Silésie | Mêmes noms que les cercles. |
| | 11. Cercle de Cottbus, autrefois deux cantons de la Lusace inférieure. | |

## II. LE DUCHÉ DE POMÉRANIE PRUSSIENNE.

| | | |
|---|---|---|
| A. *Poméranie citérieure*, Comprend la plus grande partie du Duché de Stettin | 1. Cercle de Randow. | Stettin. |
| | 2. d'Anklam | |
| | 3. de Demmin et Treptow. | Mêmes noms. |
| | 4. d'Usedom. | Swienemunde. |
| | 5. de Wollin. | Wollin. |
| B. *Poméranie ultérieure*, Comprenait autrefois le Duché de Cassubie, de Wenden, la principauté de Cammin 56 villes et bourgs avec 16,000 feux; 2,238 villages avec 63,917 feux, pour toute la Poméranie. | 1. Cercle de Greifenhagen | Mêmes noms. |
| | 2. de Pyritz | |
| | 3. de Saatzig, Wedel, et autres réunis. | Stargard. |
| | 4. de Daber, Naugard et Deurtz | Naugard. |
| | 5. de Flemming. | Cammin. |
| | 6. d'Osten et Blucher | Plate. |
| | 7. de Greifenberg | Treptow |
| | 8. de Bork ou de Labes. | Labes. |
| | 9. de la principauté de Cammin | Colberg. |
| | 10. de Belgard-Polzin | Belgard. |
| | 11. de Neu-Stettin | Neu-Stettin. |

| PROVINCES. | CERCLES. | Chefs-Lieux. |
|---|---|---|
| | 12. Cercles de Schlaw et Polnow. | Rugenwalde. |
| | 13. . . . . de Rummelsburg . . . | Mêmes noms. |
| | 14. . . . . de Stolpe. . . . . | |
| C. *Pays annexés.* | 1. La seigneurie de Lawenbourg. | Mêmes noms. |
| | 2. La seigneurie de Butow . . . (Fiefs de la Pologne, et dépendans, sous plusieurs rapports, de la Prusse occidentale ). . . | |

## III. LE DUCHÉ DE MAGDEBOURG.

| | | |
|---|---|---|
| | 1. Cercle de Holtz . . . . . | Magdeburg. |
| | 2. . . . . de Jérichow. . . . . | Burg. |
| 1 *Le Duché propre.* 13 villes immédiates, 19 villes médiates et bourgs, 713 villages et autres endroits habités. . . . . | 3. . . . . de Saal, (enclavé dans les territoires de Saxe et d'Anhalt) . | Halle. |
| | 4. . . . . de Ziesar, ( proprement une partie de la Marche, attribuée à Magdebourg, en échange du cercle de Luckenwalde ). | Ziesar. |
| 2 *Le comté de Mansfeld.* Partie prussienne, 4 villes ou bourgs, 126 villages . . . . | 5. . . . . de Mansfeld. . . . . | Même nom. |

## IV. LA PRINCIPAUTÉ DE HALBERSTADT.

| | | |
|---|---|---|
| | 1. Cercle de Halberstadt . . . . | |
| | 2. . . . . de Osterwick . . . . . | |
| 1 *La Principauté propre.* 13 vil. ou bourgs. | 3. . . . . de Oschersleben. . . . | Les Chefs-lieux ont tous les mêmes noms. |
| | 4. . . . . de Aschersleben . . . | |
| | 5. . . . . d'Ermsleben . . . . . | |
| | 6. . . . . de Westerhausen. . . | |
| | 7. . . . . de Weferling. . . . . | |
| 2 *Pays incorporés ou annexés.* | 1. La seigneurie de Derenburg. | Derenburg. |
| | 2. Le comté de Hohnstein . . . Partie prussienne. | |
| | 3. La seigneurie de Hasserode. | |
| | 5. Le comté de Wernigerode, fief de l'électorat de Brandebourg . . . . . | Wernigerode. |

VILLES, CHATEAUX, FORTERESSES, etc. *dans l'électorat de Brandebourg.* — *Berlin*, capitale de l'électorat, ainsi que de toute la monarchie prussienne, résidence royale ordinaire, située sur les deux rives de la Sprée, sous 11 degrés 2 minutes 30 secondes long. Est de Paris, et 52 deg. 31 min. 30 sec. lat. bor. Elle consiste proprement en cinq villes réunies, savoir : *Berlin* propre, *Cœlln*, ou Cologne sur la Sprée, *Fridrichswerder*, *Dorothéenstadt*, (nommée aussi *Neu-Stadt*, ou nouvelle ville) et *Fridrichsstadt*; il y a encore quatre faubourgs. C'est une des plus grandes et plus belles villes de l'Europe; elle a quatre lieues en périphérie, pour la plupart des rues larges et tirées au cordeau, 15 portes, 12 églises luthériennes, 2 de réformés-allemands, 8 de réformés-français, 10 communes aux luthériens et réformés, un temple catholique et une synagogue des juifs. On y comptait en 1796, 6,906 maisons. Le dénombrement de 1797 donne un total de 7,083. La population de cette ville s'est accrue singulièrement dans ce siècle, et augmente tous les jours; elle avait :

| | | |
|---|---|---|
| En | 1590. . . . . | 12,000 habitans. |
| — | 1700. . . . . | 29,000 |
| — | 1709. . . . . | 55,000 |
| — | 1712. . . . . | 61,000 |
| — | 1726. . . . . | 72,000 |
| — | 1740. . . . . | 98,000 |
| — | 1755. . . . . | 126,661 |
| — | 1763. . . . . | 129,219 |
| — | 1770. . . . . | 133,520 |
| — | 1780. . . . . | 140,625 |
| — | 1784. . . . . | 145,021 |
| — | 1790. . . . . | 150,803 |
| — | 1797. . . . . | 164,978 |

La garnison ordinaire, avec femmes et enfans entre dans cette population pour une somme de 26,592 individus; mais les soldats absens avec congé limité n'y sont pas comptés.

La colonie française est de 5 a 6,000 individus; celle de Bohême, de 900 à 1000; les juifs sont au nombre d'environ 3,400.

Nous allons nommer les plus remarquables parmi les édifices de cette capitale, en commençant par le vaste château

royal, dont une partie est bâtie dans le goût gothique, tandis qu'une autre est restaurée à la moderne; il renferme plusieurs cabinets d'histoire naturelle, de curiosités, de monnaie et une galerie de tableaux. L'arsenal est construit dans un goût pur et noble; le théâtre de l'opéra offre tout l'éclat et toute la magnificence convenable à sa destination. Enfin, le temple catholique romain est une rotonde très-élégante, et qui efface les autres édifices religieux de la ville, quoiqu'il y en ait qui, en tout autre endroit, seraient dignes de remarque. Le bâtiment de la bibliothèque est grand, et la collection doit être de 160,000 volumes, mais feu M. Snedorf, voyageur danois très-instruit, écrivit il y a dix ans, y avoir trouvé fort peu d'ordre : il dit aussi que les Berlinois donnent à l'édifice le nom de *chiffonière*, à cause de son architecture singulière. Un autre édifice contient les étables royales et les salles de l'académie des sciences et celle des arts, ainsi que l'observatoire astronomique. Le palais du prince Henri, celui du grand bailli de l'ordre de Malte, l'hôtel des invalides, la porte de Brandebourg, le château royal de Monbijou, méritent l'attention du voyageur.

La rue de Frédric, longue d'une lieue, bordée de belles maisons, celle dite *sous les tilleuls*, qui n'est proprement qu'une allée de six rangs de tilleuls entourée de maisons, le Pont-Long, avec la belle statue en bronze, de Frédéric Guillaume, dit le *grand électeur*; enfin, la belle place de Guillaume, où le vieux Frédéric a éternisé sa reconnaissance envers ses quatre généraux chéris, Schwérin, Keith, Winterfeld et Seidlitz, en leur érigeant à chacun une statue, exemple presque unique dans les monarchies; voilà encore des objets dignes d'attirer les regards.

Les maisons particulières sont en général très-belles. Frédéric-le-Grand en fit bâtir, depuis 1769 jusqu'en 1777 une centaine et demie, dont il fit un don pur et simple aux propriétaires fonciers. Mais malgré l'admiration qu'excite au premier coup-d'œil toute cette magnificence et régularité; plusieurs voyageurs prétendent qu'on s'ennuie bientôt de ces beautés d'architecture trop rapprochées, et dans le groupe desquelles on n'a pas su entremêler les charmes de la simple nature. Ces mêmes censeurs donnent néanmoins les plus grands éloges au parc royal, situé hors la porte de Bran-

debourg ; il doit offrir une des plus belles promenades publiques de l'Allemagne. Près de ce parc on trouve le joli château du prince Ferdinand, nommé *Bellevue*.

Nous parlerons autre part des nombreux instituts pour les sciences, les lettres et les arts, des établissemens d'humanité et de bienfesance, des manufactures et fabriques florissantes, dont se vante cette capitale, ainsi que de son commerce considérable.

*Charlottenbourg*, *Oranienbourg*, *Cœpecnick*, villes ; *Fridrichsfeld* et *Schonhausen*, villages, avec des châteaux appartenans au roi. Le premier est sur-tout très-grand et très-magnifique, ainsi que les jardins qui l'avoisinent.

*Tegel*, petit château, connu par sa belle position, ainsi que par les plantations de mûriers et la grande pépinière royale qui y est établie.

*Postdam*, ville bâtie sur une île, dans le fleuve Havel, seconde résidence royale, avec des rues larges et droites, de belles places et des édifices magnifiques, parmi lesquels le château royal, l'hôtel-de-ville, l'église militaire et celle de Saint-Nicolas, s'y font sur-tout remarquer. C'est Frédéric-le-Grand qui a fait bâtir la façade de la plupart des maisons à ses frais, et suivant son plan ; le propriétaire pouvait ensuite arranger l'intérieur selon ses besoins ou ses facultés ; le roi se réserva seulement un appartement au premier pour un soldat de son premier bataillon des gardes. De-là vient que derrière ces *enveloppes de palais*, comme Mirabeau l'a dit, on ne trouve souvent que la pauvreté et le dénuement. Il y a une grande maison d'orphelins pour l'armée prussienne ; on élève 1,600 enfans des deux sexes dans la maison, et 4000 au dehors. Cette ville avait, en 1798, 26,680 habitans, parmi lesquels 16,001 bourgeois, et 10,679 militaires avec leurs femmes et enfans. Les manufactures sont de la plus grande importance.

*Sans-Souci*, château favori du grand Frédéric, avec un jardin magnifique, sur la pente d'une colline peu élevée, d'où l'on jouit d'une vue charmante. Ce château n'a qu'un seul étage avec deux pavillons ronds, un à chaque extrémité de la façade. Dans l'un de ces pavillons se trouve la bibliothèque de ce fameux conquérant-philosophe ; on l'a laissée dans le même état où elle était à sa mort, l'*Art de*

*la guerre*, par Puységur, reste encore ouvert sur un pupitre exactement comme le roi l'avait quitté peu de jours avant sa mort. Il serait à souhaiter que Frédéric-Guillaume II eût conservé avec autant de respect le mobilier de son grand prédécesseur; mais tout a été changé. On voit à côté de Sans-Souci deux bâtimens élégans, dont l'un est destiné pour des fêtes et spectacles, l'autre renferme une nombreuse collection de tableaux, parmi lesquels la résurrection de Lazare, par Rubens, est sur-tout admirée. Le *temple des antiques*, au milieu du jardin, renferme de très-belles statues, des gemmes et des monnaies. On jouit au belvédère d'une vue riante; mais les cœurs sensibles auront une jouissance plus intime en visitant le *temple de l'amitié*, érigé par Frédéric, en honneur de sa sœur chérie, la margrave de Bareuth; c'est une rotonde ouverte avec un dôme, que supportent dix colonnes corinthiennes, décorées chacune d'un médaillon, représentant un personnage de l'antiquité, qui s'est rendu célèbre dans les fastes de l'amitié; la déesse est assise sur un autel, et à son côté un chien, symbole de la fidélité.

A l'autre extrémité du jardin, on admire le nouveau palais, un des plus magnifiques et des plus imposans de l'Europe.

A quelque distance de Sans-Souci, le successeur de Frédéric-le-Grand a fait bâtir un château de plaisance au milieu d'un vignoble. On le nomme la *maison de marbre*, ou simplement la *maison nouvelle*; le jardin y attenant est dans le genre anglais.

*Spandau*, ville de 4000 habitans, avec une citadelle qui est regardée comme la bastille de la Prusse. Elle est située dans une île formée au confluent de la Sprée et du Havel.

*Brandenbourg*, en vandale *Branni-bor*, c'est-à-dire, château dans la forêt, ville sur le Havel, la plus ancienne de toutes celles de la Marche électorale; elle tenait autrefois le premier rang aux diètes provinciales, mais elle a cédé à la ville de Berlin l'exercice de cette prérogative, en s'en réservant toutefois la propriété ainsi que le titre de ville capitale et électorale. Elle consiste en deux parties, l'ancienne et la nouvelle ville, auxquelles il faut encore joindre le *burg*, ou château avec l'église cathédrale, reste d'un évêché sécularisé en 1571. Toute la population s'élève à 11,000 âmes;

la ville renferme 1400 maisons, et a des manufactures florissantes.

*Francfort sur l'Oder*, ville bien bâtie, manufacturière et commerçante; elle renferme 1,314 maisons et 10,000 habitans. Il y a une université, avec des professeurs de théologie, tant luthériens que calvinistes. Le monument, érigé en honneur du duc Léopold de Brunswick, consacre une des plus belles actions dont l'humanité puisse se glorifier. Ce jeune prince habitait cette ville lorsqu'une crue subite fit déborder l'Oder. Une pauvre famille, entraînée par les vagues, était sur le point de périr; le duc prend un bateau et vole à leur secours; malheureusement la barque chavire, et le prince généreux y périt. Francfort tient trois foires, et a beaucoup de manufactures; *voyez* les articles *Commerce* et *Manufactures*.

*Neu-Ruppin*, ville rebâtie depuis l'incendie de 1787, sur un plan régulier, et dans le meilleur goût : elle a 4,500 habitans.

*Rathenow*, ville manufacturière, sur le Havel; on y voit un monument colossal élevé, par les Etats, en mémoire d'une victoire, que l'électeur Frédéric-Guillaume remporta ici sur les Suédois, en 1675.

*Rheynsberg*, ville très-jolie, avec un château, où le prince Henri, frère du grand Frédéric, égaye l'hiver de sa vie par tous les charmes des beaux arts et des belles-lettres.

*Wriezen*, avec 4000 habitans; *Neustadt-Eberswalde*, avec 2,500, et une célèbre manufacture en fer et acier; *Freyenwalde*, où l'on passe ordinairement l'Oder pour se rendre dans la *Nouvelle-Marche*, et où il y a une source minérale; *Treuenbriezen*, avec 3,000 habitans; *Nauen*, avec 2,400; *Furstenwalde*, avec 2,400; *Gransee*, avec 2,000; *Luckenwalde*, avec 2,000; *Beeskow*, avec 1,800; *Oderberg*, ville ancienne, qui, par les nouvelles améliorations du pays, a perdu toute ressource; savoir : 1°. par l'établissement des digues nouvelles, ses belles prairies; 2°. par le nouveau canal, son charrois et sa navigation; 3°. par l'encombrement de l'Oder, sa pêche : voilà les endroits de la *Marche du milieu*, qui nous ont encore paru dignes d'être remarqués.

La *Marche d'Ucker* renferme les villes suivantes :

*Prenzlow*, chef-lieu, sur l'Ucker; cette ville a 900 maisons, et, sans la garnison, 6,500 habitans; elle est bien bâtie; elle possède de bonnes manufactures, et fait un commerce intérieur très-considérable.

*Templin*, sur le lac de Dolgen, ville très-jolie et très-régulièrement bâtie, avec des manufactures et un grand commerce en bois.

*Schwedt*, avec un pont sur l'Oder; cette ville est bien bâtie, et décorée d'un assez joli château, dont le manége est célèbre à cause de son architecture. Cette ville doit ses embellissemens à une ligne appanagée de la maison de Brandebourg, qui s'éteignit en 1789.

*Strasburg*, ville de 2,500 habitans; *Zehdenick* et *Neu-Angermunde*, chacune avec 2,000 habitans; *Boizenburg*, bourg avec un très-beau château et jardin, sont encore dans la même province.

Dans la *Marche antérieure*, qu'on désigne vulgairement, mais faussement sous le nom de la Marche de Prignitz, ou simplement la Prignitz, nous remarquons les endroits qui suivent:

*Perleberg*, chef-lieu, avec 2,500 habitans; il s'y tient une grande foire de lin.

*Lenzen*, petite ville de 1,800 habitans, avec une douane très-importante sur l'Elbe, qui, à cet endroit, quitte le territoire prussien, sur lequel il ne coule en tout que pendant l'espace de trente lieues. Tous les voyageurs venant du Nord et de Hambourg, pour se rendre à Berlin, passent par cette ville.

*Wittstock*, la ville la plus considérable de la province, puisqu'elle a 3,000 habitans; *Havelberg*, qui en a 2,000, des chantiers de construction et un bon commerce en bois; *Kyritz*, avec 2,000 habitans; *Prizwalk*, avec 1,700, méritent encore de trouver une place ici.

La *Vieille-Marche* a des villes plus considérables que la province précédente; en voici les principales:

*Stendal*, chef-lieu, avec 1,000 maisons, 5,000 habitans, sans compter la garnison; il y a de bonnes manufactures.

*Salzwedel*, ville manufacturière et commerçante, avec 4,500 habitans, sur la rivière d'*Ietze*, qui commence à y être navigable.

*Tangermunde*, à l'endroit où le Tanger se jette dans l'Elbe, compte 3,300 habitans.

*Gardeleben*, avec 2,500 habitans; *Seehausen*, qui est entourée de la rivière d'Aland; *Arensee*, sur un lac très-profond et très-poissonneux; *Osterburg* et autres.

La *Marche-Nouvelle* n'a que peu de villes considérables, en proportion de sa grande étendue.

*Kustrin*, capitale de toute la Nouvelle-Marche, et forteresse presqu'imprenable, n'est ni très-grande, ni très-peuplée. Ses habitans ne sont qu'au nombre de 4,400. Elle a été rebâtie depuis le bombardement de 1758, aux frais du gouvernement; le château et l'hôtel des Etats sont de beaux édifices.

*Landsberg*, sur la Warte, ville fort commerçante et manufacturière; elle possède un grand territoire, et compte dans ses murs près de 6,000 habitans.

*Konigsberg*, chef-lieu d'un cercle, avec 3,000 habitans; *Soldin*, 2,500 habitans, sur un lac renommé par ses excellentes murènes; *Driesen*, ville commerçante sur la Netze; *Schievelbein* et *Bernstein*, sont encore situées dans la Nouvelle-Marche propre; la dernière de ces villes appartient, pour les affaires judiciaires, à la Poméranie.

*Sonnenburg*, ville de 1,200 habitans, avec un château, dans le cercle de Sternberg. C'est ici que devrait proprement résider le *grand bailli de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, en Brandebourg; mais depuis qu'en vertu d'une convention verbale, on ne choisit, pour cette place, que des princes de la dynastie régnante, l'administration générale du grand bailliage est transférée à Berlin, où l'ordre possède un palais. Quoique sujet pour la forme au grand-prieur d'Allemagne et au grand-maître de Malte, le grand-bailli de Brandebourg (qui l'est en même-tems pour la Saxe, la Poméranie et *Wendland*, c'est-à-dire Vandalie), jouit de priviléges particuliers; il tient chapitre, quand bon lui semble, et crée des chevaliers; les chevaliers de cette branche de l'ordre peuvent être de la religion évangélique-luthérienne; ils ont la permission de se marier. Le grand-maître de Malte est obligé de reconnaître pour grand-bailli de Brandebourg celui qui a été choisi par les chevaliers, et c'est le roi de Prusse

qui le confirme. Voici les possessions et revenus connus de ces chevaliers :

1 Le domaine spécial du grand-bailli, divisé en six bailliages; savoir : Sonnenburg, Rampitz, Grunenburg, dans la Nouvelle-Marche; Collin, en Poméranie; Friedland et Schenckendorf, en Lusace. . . . . 112,800 francs.

2 Les huit commanderies suivantes :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Dans la Nouvelle-Marche. | Lagow. . . . . | 26,120 fr. | 123,808 |
| | Burschen. . . . . | 18,800 | |
| | Schivelbein. . . . | 7,520 | |
| Marche du Milieu. | Liezen. . . . . | 26,120 | |
| | Gorgast. . . . . | 22,560 | |
| Vieille-Marche. | Werben. . . . . | 6,768 | |
| Principauté de Minden. | Wietersheim . . . | 8,272 | |
| Brunswick-Wolfenbuttel. | Suplinburg. . . . | 8,648 | |

TOTAL connu. . . . . 236,608 francs.

3 Les revenus de différens fiefs, dont le grand bailliage possède la suzeraineté; somme variable et peu connue.

*Crossen*, ville de 3,500 habitans, autrefois capitale d'un duché suzerain de la Silésie inférieure, d'abord cédé en 1538 comme fief, au Brandebourg, ensuite en 1742, entièrement détaché de la Silésie, et réuni à la Nouvelle-Marche. La ville a un château, de bonnes manufactures, des brasseries célèbres, et beaucoup de vignobles.

*Zullichaw*, ville de 775 maisons, et 6000 habitans, en y comptant les faubourgs. On y voit un château et une grande maison d'orphelins.

*Friderichshulde*, bourg fondé en 1712, et peuplé par des Silésiens et des Polonais, qui alors étaient forcés de se soustraire à l'intolérance des catholiques.

Dans le *cercle de Cottbus*, qui aujourd'hui se trouve entièrement séparé de la basse Lusace, dont naturellement il fait partie, nous remarquons la ville du même nom, qui a 6000 habitans, et beaucoup d'établissemens d'industrie.

VILLES, FORTERESSES, PORTS, etc. etc., *dans la Poméranie prussienne.* — La Poméranie prussienne a pour frontières au Nord la Baltique et la Poméranie suédoise; à l'Ouest le duché de Mecklenbourg; au Sud, la Marche de Brande-

bourg ; à l'Est, la Prussse occidentale. Nous nommerons d'abord les endroits situés à l'Occident de l'Oder.

*Stettin*, ville ancienne et capitale de la Poméranie, située sur l'Oder, qui s'y divise en quatre grands bras, traversés par une digue de pierres, longue d'une lieue ¾, en y comptant les six ponts. La ville est assez bien bâtie, entourée de très-bonnes fortifications, et peuplée de 17,000 âmes, sans la garnison, qui est de deux régimens d'infanterie (4 à 5000 hommes, sans femmes et enfans); le nombre des maisons s'élève à 1,600. On y remarque un grand château, l'hôtel des Etats avec une bibliothèque considérable, un gymnase académique, l'église de Sainte-Marie, dont la flèche, très-élevée, a été écrasée par la foudre; on y voit encore une très-belle statue de Frédéric II. Nous donnerons, dans le cinquième chapitre, quelques détails sur les manufactures, les fabriques, et le commerce de cette ville riche et industrieuse.

*Gartz*, ville manufacturière, de 2,200 habitans; elle est située sur l'Oder, au-dessus de Stettin.

*Neuwarp*, petite ville dans une presqu'île, entre le lac de Neuwarp et celui nommé Grosse-Haff.

*Pasewalk*, ville de 3,000 habitans, et *Uckermunde*, avec 1,600 habitans, et des chantiers de construction, toutes les deux situées sur la rivière navigable d'Ucker, qui se jette dans le *Haff*.

*Anclam*, ville de 3,400 habitans, située sur la Peene, ainsi que *Demmn*, qui a 2,400 habitans; ces deux villes font un bon commerce de grains; et la première envoie des vaisseaux en mer.

*Swienemunde*, ville nouvelle, bâtie à la hollandaise, et qui renferme déjà 2,200 habitans; elle est située à l'endroit où le *détroit de Swiene* joint la Baltique et le lac de Haff, dans lequel l'Oder, comme le *détroit de Diwenow*, n'a pas assez de profondeur, et celui de Peene appartient exclusivement aux Suédois, tous les vaisseaux de Stettin et des autres villes prussiennes sont obligés de passer par la *Swiene*. Cette bouche étant celle du milieu, elle devrait naturellement être la plus profonde et la plus commode pour les vaisseaux; mais elle ne l'est pas; c'est la *Peene* qui possède ces avantages. Les Prussiens n'ayant point le droit d'y naviguer, ont commencé à

bâtir des digues immenses, au moyen desquelles on espère forcer le courant de la *Swiene* à se creuser un lit plus profond, et sur-tout à détruire un banc de sable qui défend absolument l'entrée aux gros vaisseaux, et la rend même dangereuse à ceux d'une grandeur médiocre.

Cette ville est située sur l'île *Usedom*, laquelle, ainsi que celle de *Wollin*, est composée de dunes ou collines de sable, entremêlées de belles forêts.

Sur la rive droite de l'Oder, nous remarquons les villes suivantes :

*Stargard*, capitale de la Poméranie ultérieure, ville de 1,100 maisons et 6,000 habitans; on y trouve un gymnase, et il s'y tient des foires considérables.

*Greifenhagen*, ville de 3,000 habitans, *Pyritz*, ville distinguée par son agriculture, sont à-très-peu de distance de la précédente.

*Gollnow* et *Alt-Damm*, appartenantes à la Poméranie intérieure, se trouvent sur la rive droite de l'Oder.

*Camin*, était autrefois une ville très-commerçante, et siége d'un évêché, sécularisé en 1648; ses habitans, au nombre de 2,000, se nourrissent de l'agriculture. L'église cathédrale est très-grande.

*Treptow*, sur la Rega, ville de 3,500 habitans, avec un château et un port, aujourd'hui presque comblé par les sables.

*Greifenberg*, sur la même rivière, compte 2,500 habitans.

*Triglaff*, village qui doit son nom à un ancien idole à *trois têtes*, que les Vandales y ont long-tems adoré.

*Colberg*, chef-lieu militaire de la Poméranie ultérieure, place très-forte avec un assez bon port sur la Baltique. La ville est bien bâtie, commerçante, et peuplée de 4,500 habitans, sans la garnison. La rivière, qui en forme le port, s'appelle *Persante*, nom harmonieux qui vient du vandale, et non pas de l'allemand.

*Cœsslin*, ville régulièrement bâtie, peuplée de 3,500 habitans, siége d'un tribunal supérieur pour la Poméranie ultérieure. Le *Gollenberg*, peu éloigné de cette ville, est la plus haute montagne de cette province.

*Belgard*, ville renommée par ses marchés de chevaux, a 1,800 habitans, et un château.

*Neu-Stettin*, petite ville sur les frontières de la Prusse occidentale ; elle a un gymnase et un château.

*Tempelburg*, ville de 1,700 habitans, a été fondée par les Templiers.

*Rugenwalde*, ville de 2,400 habitans, sur le Wiper, qui a son embouchure dans la Baltique, forme un port médiocrement bon. Cette ville a des manufactures de canevas, des chantiers de construction et un bon commerce.

*Suckow* et *Wusterwitz*, deux très-jolis châteaux seigneuriaux.

*Schlawe*, petite ville, connue par ses marchés de toile.

*Stolpe*, sur la rivière du même nom, ville de 4,500 habitans, très-commerçante, et renommée par sa fabrication d'ouvrages en ambre. On y trouve une école militaire (*maison des cadets*), pour la noblesse de Poméranie. Le port de cette ville, éloigné de 3 lieues, est médiocre.

*Laweinburg* et *Butow*, chefs-lieux de deux seigneuries du même nom, lesquelles, en matière de justice, appartiennent à la Prusse occidentale.

Villes, Chateaux, Forteresses, etc. etc., *dans les pays de Magdebourg et Halberstad.* — Le duché de Magdebourg est coupé par le territoire des princes d'Anhalt ; la partie septentrionale, qui est la plus grande, touche à la Vieille-Marche, à celle du milieu, à la principauté de Brunswick-Wolfenbuttel, et à celle de Halberstadt ; elle contient les endroits suivans :

*Magdebourg*, sur l'Elbe, ville grande et très-bien fortifiée ; elle compte 3,600 maisons et 30,000 habitans, outre une garnison très-forte. Elle consiste proprement en cinq parties distinctes, dont les trois sont situées hors de la ligne des fortifications, et ne reconnaissent pas même la jurisdiction de magistrat. Magdebourg ayant été le siége d'un archevêque, possède une superbe église cathédrale, dédiée à St.-Maurice ; cet édifice, d'une très-belle architecture gothique, renferme plusieurs objets digne d'être vus ; entr'autres le maître-autel, qui doit être d'une seule pièce de jaspe, ainsi que les fonts baptismaux ; la belle place sur laquelle il est situé, en rehausse l'effet. L'église de Saint-Jean, l'arsenal, le ci-devant palais archiépiscopal, et plusieurs autres bâtimens publics, servent

à

à embellir cette ville, dont nous décrirons dans la suite le commerce florissant et la navigation très-active.

*Treptow*, sur la Rega, ville de 3,500 habitans, avec un château et un port aujourd'hui presque comblé par les sables.

*Greifenberg*, sur la même rivière, compte 2,500 habitans.

*Triglaff*, village qui doit son nom à un ancien idole à *trois têtes*, que les Vandales y ont long-tems adoré.

*Colberg*, chef-lieu militaire de la Poméranie prussienne, place très-forte, avec un assez bon port sur la Baltique. La ville est bien bâtie, commerçante et peuplée de 4,500 habitans sans la garnison. La rivière qui en forme le port, s'appelle *Persante*, nom harmonieux qui vient du vandale et non pas de l'allemand.

*Cæsslin*, ville régulièrement bâtie, peuplée de 3,500 habitans, siége d'un tribunal supérieur pour la Poméranie ultérieure. Le *Gollenberg*, peu éloigné de cette ville, est la plus haute montagne de cette province.

*Belgard*, ville renommée par ses marchés de chevaux, a 1,800 habitans et un château.

*Neu-Stettin*, petite ville sur les frontières de la Prusse occidentale; elle a un gymnase et un château.

*Tempelburg*, ville de 1,700 habitans, a été fondée par les templiers.

*Rugenwalde*, ville de 2,400 habitans sur le Wipper qui a son embouchure dans la Baltique, forme un port médiocrement bon. Cette ville a des manufactures de cannevas, des chantiers de construction et un bon commerce.

*Suckow* et *Wusterwitz*, deux très-jolis châteaux seigneuriaux.

*Schlawe*, petite ville connue par ses marchés de toile.

*Stolpe*, sur la rivière du même nom, ville de 4,500 habitans, très-commerçante et renommée par sa fabrication d'ouvrages en ambre. On y trouve une école militaire (*maison des cadets*) pour la noblesse de Poméranie. Le port de cette ville, éloigné de trois lieues, n'est que médiocre.

*Lawenburg* et *Butow*, chefs-lieux de deux seigneuries du même nom, lesquelles, en matière de justice, appartiennent à la Prusse occidentale.

VILLES, CHATEAUX, FORTERESSES, etc., etc., DANS LES PAYS DE MAGDEBOURG ET HALBERSTADT. — Le duché de Magdebourg est coupé par le territoire des princes d'Anhalt. La partie septentrionale qui est la plus grande, touche à la Vieille-Marche, à celle du milieu, à la principauté de Brunswick-Wolfenbuttel et à celle de Halberstadt. Elle contient les endroits suivans.

*Magdebourg* sur l'Elbe, ville grande et très-bien fortifiée; elle compte 3,600 maisons et 30,000 habitans, outre une garnison très-forte. Elle consiste proprement en cinq parties distinctes, dont trois se trouvent hors la ligne des fortifications, et ne reconnaissent pas même la jurisdiction du magistrat. Magdebourg ayant été le siége d'un archevêque, possède une superbe église cathédrale dédiée à Saint-Maurice. Cet édifice, d'une très-belle architecture gothique, renferme plusieurs objets dignes d'être vus, entr'autres le maître-autel qui doit être d'une seule pièce de jaspe, ainsi que les fonts baptismaux. La belle place sur laquelle il est situé en rehausse l'effet. L'église de Saint-Jean, l'arsenal, le ci-devant palais archiépiscopal et plusieurs autres bâtimens publics, servent à embellir cette ville, dont nous décrirons dans la suite le commerce florissant et la navigation très-active.

*Burg*, ville manufacturière sur l'Ihle, d'environ 500 habitans.

*Schœnebeck*, ville médiate, de 4,400 habitans, près d'une grande saline, dont nous avons déjà parlé; *Salze* ou *Grosse-Salze*, ville de 1,300 habitans, avec une saline délaissée, appartenante à des nobles qui forment la plus grande partie des habitans; *Frose*, petite ville dépendante de Salze. Ces trois villes, situées en triangle, sont liées entr'elles par trois nouvelles colonies, qui font des trois grandes routes autant de rues; on les nomme *Friderichs-Wilhelms* et *Kœnigs-Strasse*, c'est-à-dire rue de Frédéric, de Guillaume et du roi.

*Calbe*, sur la Saale, ville de 4,300 habitans, avec de bonnes manufactures et de grandes plantations de mûriers.

*Acken* et *Neu-Haldensleben*, chacune avec 2,600 habitans; *Stasfurt* et *Elgen*, avec 1,800, et autres petites villes immédiates.

*Wollmirstadt*, ville médiate avec 2,000 habitans, un vieux château et un couvent de filles, luthérien.

*Wanzleben*, ville médiate qui compte 1,500 habitans; *Ziesar*, *Jerichow* et autres.

*Berge* ou *Klosterberge*, près de Magdebourg, ci-devant un célèbre couvent de l'ordre des bénédictins, devenu luthérien en 1565. On y a établi depuis 1686 un *Pædagogium*, dont l'abbé est le régent, et les conventuels les professeurs. Cette école s'est acquise une grande célébrité. La situation des bâtimens est charmante; la bibliothèque et les cabinets de physique et de mécanique méritent d'être vus. Les revenus de cet établissement montent à 90,000 francs. Ce fut dans cet endroit que les théologiens saxons fixèrent définitivement la fameuse *formule de concorde* à laquelle plusieurs églises luthériennes ont refusé d'accéder.

Il y a dans ce pays de très-grands villages, tels que *Bieren* et *Barleben* avec 1,200 habitans, *Alten-Weddingen* avec 1,100 habitans, *Haldensleben* et *Parey* avec 1,000 habitans, et plusieurs autres.

*Sommerschenburg*, château remarquable pour avoir été le chef-lieu d'un comté du même nom, dont les souverains possédèrent en même-tems le *Palatinat de Saxe* dont nous parlerons à l'article de *Saxe*, duché d'Eisenach.

Les landgraves de Hesse-Hombourg possèdent quelques bailliages dans cette partie de Magdebourg.

Dans la section méridionale, ou le *cercle de Saale*, entouré des territoires saxons et anhaltais, nous voyons les endroits suivans.

*Halle*, sur la Saale, ville de 2,250 maisons et de 21,000 habitans, sans y compter la garnison. Cette ville est composée de le ville de *Halle*, de celle de *Glaucha* et de *Neumarkt*; ces deux dernières sont proprement des villes médiates soumises à une jurisdiction particulière. Voilà pourquoi M. Busching en donne la description à part. Nous n'imiterons point cette exactitude un peu outrée. Halle est principalement renommée par ses salines dont nous avons fait mention, et par une université fondée en 1694, elle possède une bibliothèque considérable ainsi qu'un bon cabinet d'histoire naturelle et de numismatique; un jardin botanique et un observatoire astronomique. Il y a encore ici deux gymnases: un pour les luthériens et un autre pour les calvinistes. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, d'après l'université, c'est la vaste *mai-*

*son d'orphelins*, célèbre dans toute l'Europe luthérienne, ainsi que le *pensionnat royal* qui y est annexé. On trouve auprès de cet établissement une imprimerie fondée par un baron *Canstein*, et où l'on imprime des bibles avec des planches permanentes, et à un prix très-bas; une pharmacie qui a été renommée pour ses *arcana*; une bibliothèque considérable, des cabinets d'histoire naturelle et de mécanique, ainsi qu'une grande librairie. Nous donnerons à l'article *instruction publique* les détails relatifs à l'organisation intérieure de ce vaste établissement. La ville de Halle aura aussi sa place dans l'article *manufactures*. Mais nous devons ici remarquer trois de ses églises comme dignes d'être vues; ce sont : celle de Sainte-Marie avec une bonne bibliothèque, celle de Saint-Maurice et celle des calvinistes. Parmi les habitans de Halle, les ouvriers attachés aux salines se font remarquer par leur idiome vandale et leurs mœurs particulières; on les nomme *Hallores*.

*Alsleben*, ville sur la Saale, avec un village du même nom qui y est attenant; les habitans ne sont qu'au nombre de 1,800 âmes; mais la situation en est très-jolie. Les princes d'Anhalt-Denau, qui en sont seigneurs territoriaux, y ont fait bâtir un château.

*Wettin*, ville médiate avec 2,300 habitans, est sur-tout remarquable à cause de son château bâti sur un rocher, et autrefois siége des *comtes de Wettin*, ancêtres de la maison électorale et ducale de Saxe.

*Giebichenstein*, ruines d'un ancien château, sur une montagne isolée et très-haute. C'est des fenêtres de ce château que Louis II, premier landgrave de Thuringe, qui y était retenu comme prisonnier, doit avoir sauté dans la Saale qui coule en bas de la montagne. Si l'on veut croire aux anciennes traditions, ce prince en eut le surnom de *Sauteur*.

Les deux cinquièmes du *comté de Mansfeld*, qui sont sous la souveraineté des électeurs de Brandebourg, et incorporés au duché de Magdebourg, touchent au cercle de Saale, et contiennent entr'autres :

*Mansfeld*, château à moitié démoli, avec une petite ville du même nom.

*Sebourg*, château et bourg, peu éloigné de deux lacs remarquables qui, malgré la communication directe qu'ils ont

entr'eux, sont d'une nature tout-à-fait contraire, en ce que les eaux de l'un sont douces, et celles de l'autre salées.

*La Principauté de Halberstadt* est située à l'ouest de Magdebourg, au sud de Brunswick-Wolfenbuttel, à l'est de Hildesheim et de Grubenhagen, au nord de la principauté d'Anhalt; elle renferme les endroits suivans :

*Halberstadt*, capitale, avec 1,800 maisons et 13,000 habitans, y compris les militaires. Cette ville est bâtie à la gothique; l'église cathédrale qui est toute en pierres de taille, la synagogue des Juifs et le vieux château de *Petershof*, sont les édifices les plus remarquables qu'on y trouve. Les manufactures et le commerce sont sur un pied florissant. A peu de distance de Halberstadt, se trouve le *Spiegelberg*, montagne autrefois nue et stérile, aujourd'hui couverte de jardins et de vignobles; on y jouit d'une vue charmante.

*Aschersleben*, ville de 6,500 habitans, autrefois chef-lieu du *comté* d'*Ascanie*, que les princes d'Anhalt avaient possédé depuis les tems les plus reculés, mais qu'ils perdirent en 1,319 par la sainte perfidie d'un prince de leur maison, qui, étant évêque de Halberstadt, l'incorpora à son évêché; la maison d'Anhalt a fait en vain ses derniers efforts pour en recouvrer la possession.

*Osterwich*, ville de 2,500 habitans, sur l'Ilm; elle est entourée de remparts et de fossés.

*Oschersleben*, ville de 460 maisons, près d'un grand marais desséché, qui s'étendait depuis Hornbourg, dans l'extrémité occidentale du pays de Halberstadt jusqu'à Bernburg dans la principauté d'Anhalt, c'est-à-dire sur une ligne de 20 — 25 lieues; la largeur en était aussi considérable, puisqu'il englobait une partie de la principauté de Wolfenbuttel A présent on n'y voit qu'une suite de superbes prairies.

*Grœningen*, ville de 2,000 habitans, avec un très-joli château; *Hornburg*, 2,000 habitans; *Schwanebeck*, 316 maisons; *Croppenstedt*, 335 maisons, et autres petites villes.

*Weferlingen*, bourg et chef-lieu d'un cercle séparé du reste du pays, et qui touche à la Vieille-Marche.

Les villages égalent et surpassent souvent ici les villes. Nous remarquons *Harsleben*, avec 317 maisons; *Westerhausen*, avec 246 maisons, et *Strœbeck* dont les habitans sont renommés pour être très-forts dans le jeu des échecs.

*Derenburg*, ville de 355 maisons, chef-lieu d'une seigneurie du même nom, qui proprement fait partie de la Marche ; mais qui, à cause de sa position, a été attribuée aux administrations de Halberstadt.

*Le comté de Hohnstein*, proprement dit, appartient aux comtes de Stolberg, sous la souveraineté de la principauté de Calenberg, c'est-à-dire de l'électeur d'Hanovre; mais on a étendu, par abus, cette dénomination aux seigneuries de *Lora* et *Klettenberg*, qui appartiennent à l'électeur de Brandebourg. Ce pays, situé entre Grubenhagen, l'Eichsfeld, les comtés de Schwarzburg et de Stollberg, renferme les villes suivantes :

*Ellereich*, 450 maisons, 3,000 habitans ; *Bleicherode*, 281 maisons ; *Benneckenstein*, 349 maisons ; *Sachsa*, 210 maisons, dont les deux premières vivent des manufactures, et les deux autres des mines.

Le *comté de Wernigerode* appartient aux comtes de Stollberg, mais sous la souveraineté de la Prusse qui y lève des contributions et des recrues. Les tribunaux du comté sont aussi subordonnés à la chambre royale de Berlin. Ce pays, situé entre Halberstadt et Grubenhagen, et rempli de sites romantiques, renferme les endroits suivans :

*Wernigerode*, chef-lieu, ville de 855 maisons et de 6,500 habitans; on voit a peu de distance l'antique château des comtes, dont la bibliothèque, le musée et les jardins anglais méritent d'être vus.

*Ilsenburg*, bourg de 230 maisons avec un château. Près de là l'on admire l'*Ilsenstein*, rocher granitique d'une forme imposante, et à laquelle on attribue des forces magnétiques.

Le *Brocken* ( *Mons Bructerus* ), plus connu sous le nom de *Bloksberg*, une des plus hautes montagnes de l'Allemagne, dont cependant le sommet ne conserve les neiges que jusqu'à la Saint-Jean ; quelques-uns en évaluent la hauteur à 6,000 pieds du Rhin ; mais les observateurss les plus exacts ne lui donnent que 3,570 pieds.

La description des montagnes de Hartz, dont le *Brocken* est le sommet, se trouve dans la troisième partie, qui traite des Etats de l'Empire.

ORIGINE, LANGAGE, HISTOIRE PARTICULIÈRE DE CES PEUPLES.—Les Sueves et Semnons sont les premiers habitans

de ces pays dont l'histoire fasse mention. Les Romains n'en avaient qu'une connaissance très-vague, et il est douteux que les Phéniciens soient venus chercher l'ambre sur les bords même de la Baltique. Quelques érudits allemands et français ont voulu placer ici le fameux fleuve *Eridanus* qu'on a confondu avec le Pô ; *Schlœtzer* cherche à prouver que c'est la *Raddune* dans la Poméranie ; le père *Burre*, la place près de Dantzick.

On ne connaît pas mieux la véritable origine des *Lombards* ou *Longobards*, c'est-à-dire porteurs de longues lances au fer recourbé. Ce peuple doit, selon Strabon, avoir demeuré dans la Vieille-Marche près l'Elbe ; de-là, il paraît s'être porté vers la Sprée, l'Oder, ensuite dans l'occident de la Pologne et le nord de la Hongrie, jusqu'à ce qu'il vînt conquérir en Italie ces belles contrées qui, après tant de siècles, conservent le nom de cette nation guerrière. Mais *Paul Warnefrede*, diacre, né Longobarde, et qui devint prisonnier de Charlemagne, avec *Desiderius*, le dernier roi de Lombardie, nous assure dans une histoire qu'il a écrit de son peuple, que les Longobards étaient originaires de la presqu'île de Scandinavie, sans préciser ce qu'il entend sous cette dénomination vague ; il semble même insinuer qu'ils entretenaient encore des liaisons avec cette ancienne patrie. A cette autorité imposante, se joint le témoignage de *Saxo-Grammaticus* qui les fait sortir du Danemarck. Il paraît donc qu'ils n'ont fait qu'un séjour passager dans le Brandebourg.

Les *Vandales* ou *Wendes* (1) sont les premiers habitans de ces pays sur lesquels on ait des notions positives. Ce peuple, apparemment de race esclavonne, occupait, dans le cinquième

(1) Quelques-uns distinguent les *Vandales* connus par leur immigration sur le territoire romain, des *Wendes* qu'ils regardent encore comme différens des *Slaves*. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans tous les détails nécessaires pour éclaircir cette question. Voici les points principaux de notre opinion. Les *Vandales*, *Wendes* (Vénédes) et *Slaves* sont des dénominations différentes de la même nation. *Vandale* n'est qu'une corruption latine du mot *Wende*. L'émigration des Vandales n'a pas été totale. On appliqua à ceux qui restèrent dans le pays, le nom général de *Slaves* ou *Esclavons*, sous lequel on comprenait aussi les Bohémiens, Polonais, Russes et autres peuples de l'Europe orientale.

siècle, presque toutes les contrées situées entre l'Elbe et la Vistule. Les *Obotrites* dans le Meklenbourg, les *Rugiens* qui habitaient l'île de ce nom, et en beaucoup d'endroits les côtes voisines; les *Cassubes*, dans la Poméranie ultérieure, et beaucoup d'autres nations paraissent n'avoir été que des tribus Vandales.

Charlemagne ne soumit pas les Vandales; mais le *Mark-Graf*, c'est-à-dire comte des frontières, auquel il donna ces pays qui aujourd'hui font la Vieille-Marche, était apparemment obligé de défendre l'Empire contre ces peuples qui, à l'instar des autres branches de la grande famille esclavonne, ne laissèrent à leurs monarques qu'une autorité très-bornée. Les villes situées au bord de la Baltique, unirent ensemble deux branches d'industrie qui semblent s'exclure mutuellement; savoir, le commerce et la piraterie. Elles eurent, pendant plusieurs siècles, des guerres sanglantes avec les Danois, et finirent par en être subjuguées en partie, et par voir leur marine et leur commerce anéantis. Nous renvoyons le lecteur à notre article historique sur le Danemark, à la fin du tome Ier. Les historiens danois ne parlent qu'avec effroi de ces villes, qu'ils peignent comme des Alger et des Tunis dans toute la force du terme. Comme les Wendes n'ont point eu de Saxo-Grammaticus, on ne peut pas juger jusqu'à quel degré les plaintes des Danois étaient fondées. On ne peut guères douter que l'opulence des villes esclavonnes, sur-tout de *Wollin*, dans les dixième et onzième siècles, n'ait été accompagnée d'un luxe, inconnu pour lors dans le reste du Nord. Il paraît aussi que ces républiques n'ont pas été dépourvues de quelques bonnes institutions politiques; mais il faut observer qu'il y avait des colonies scandinaves parmi elles. L'une était le fameux *Jomsbourg*, la Sparte du Nord, fondée par le Danois *Palnatoke*. Une autre république, dont l'esprit s'approchait beaucoup de celui de Jomsbourg, était celle d'*Arcone*, capitale de Rugen. Pour *Wineta*, on sait à présent que cette ville n'a jamais existé; ce qu'on a jusqu'ici donné pour ses ruines, ne sont que des rochers ordinaires.

Les habitans de Brandebourg, qui s'appelèrent *Branni* ou *Brenni* à cause des forêts dont leur pays était rempli, et ceux de la Poméranie, (c'est-à-dire côtes de la mer, en esclavon *Po-Marski*) semblaient déjà, dans le dixième

siècle, avoir été réunis en deux corps de nation, sous deux différentes maisons souveraines. Les princes de Poméranie portaient un titre équivalent à celui de duc; on donnait aux souverains de Brandebourg le titre de *Roi des Wendes* ou des *Slaves*, apparemmment parce qu'il avaient anciennement exercé une sorte d'autorité supérieure sur toutes les peuplades wendes.

Au milieu du douzième siècle, *Pribislaus* ou *Przibislas*, dernier roi des Wendes, se voyant sans enfans, nomma le margrave *Albert* l'*Ours* héritier de son royaume qui comprenait alors la Marche du milieu, celle de Prignitz et celle d'Ucker. Ces pays devinrent pour lors parties de l'empire germanique; et Albert, en choisissant Brandebourg pour résidence, fit donner le nom de cette ville à tout le margraviat. Cet Albert avait, en 1135, été investi de la Marche vieille par l'empereur Lothaire qui en avait dépouillé les comtes de Stade, dont le margraviat avait long-tems porté le nom. Albert était fils *d'Otton*, comte d'Ascanie et d'*Eilika*, dont le père, *Magnus*, duc de Saxe, fut le dernier rejeton de la célèbre maison Billung. Sous Albert, les Wendes furent peu-à-peu réduits à l'esclavage, et on les força à échanger leurs anciennes superstitions contre celles des chrétiens.

*Otton Ier.*, fils d'Albert, réunit au margraviat l'office d'archi-chambellan et la dignité électorale. La dynastie ascanienne s'éteignit en 1320, et l'empereur Louis de Bavière investit ses deux fils, Louis le Romain et Otton, de la Marche de Brandebourg, qui ne resta dans cette famille que jusqu'en 1373. Depuis cette époque, le Brandebourg, tantôt réuni à la couronne de Bohême, tantôt engagé pour des sommes très-modiques à des princes, resta enfin dans les mains de Frédéric, bourgrave de Nuremberg, qui d'abord le posséda comme hypothèque, mais qui enfin, en 1415, en obtint, de l'empereur Sigismond, la cession plénière.

*Svantibor Ier.*, mort en 1107, fut la souche des ducs de Poméranie qui, en 1181, se soumirent à l'empire germanique. Le dernier prince de cette dynastie, *Bogislas XIV*, décéda en 1637. La maison de Brandebourg avait l'expectative sur la succession de ce pays; mais la paix de Westphalie donna à la Suède toute la Poméranie citérieure.

L'archevêché de *Magdebourg* et l'évêché de *Halberstadt*

servirent d'indemnisation aux électeurs de Brandebourg. Le dernier avait été fondé, d'après les intentions de Charlemagne, par l'empereur Louis Ier. en 814. Otton Ier. fonda, en 967, l'archevêché de Magdebourg, qui d'abord fut composé de quelques districts démembrés de l'évêché de Halberstadt, mais qui ne tarda pas à devenir un des Etats ecclésiastiques les plus considérables. L'archevêque obtint le titre de *Primas in Germania magna*, le droit d'attacher à son église douze *cardinaux prêtres* et beaucoup d'autres priviléges.

Tous les pays dont nous venons de parler, furent parmi les premiers qui embrassèrent la réforme de Luther. Pour le reste de leur histoire, nous renvoyons les lecteurs à l'histoire générale de la monarchie prussienne.

On retrouve encore quelques traces de la langue Vandale dans la Poméranie. Les Cassubes qui habitent l'extrémité nord-est de ce pays, sont de véritables Wendes, et leur idiome n'est qu'un patois polonais. La noblesse tire presque toute entière son origine des *Saxons* et autres Allemands qui vinrent ici opprimer les anciens habitans. Les villes ont déjà, dans le douzième siècle, commencé à se peupler des Allemands auxquels les princes esclavons accordèrent de grands priviléges. Les Pays-Bas et le Palatinat ont déjà, sous Albert l'Ours, fourni la Marche d'habitans. Cette immigration fut encore plus considérable sous l'électeur Frédéric-Guillaume, qui recueillit les huguenots de France persécutés par le parjure Louis XIV. Sous Frédéric II, la Marche seule reçut plus de 12,000 familles étrangères, la plupart françaises et suisses. Les colons conservent en grande partie leur langue. Au reste, l'allemand que parle ici le peuple, ressemble à celui des Bas-Saxons; les gens comme il faut parlent le haut-allemand, sans toutefois atteindre à cette pureté dont la Saxe-Propre se croit seule en possession.

## Chapitre II. — *Le royaume de Prusse dans son étendue actuelle.*

Situation, Étendue, Population. — Le royaume de Prusse s'étend entre les 13e. et 22e. deg. de latit. E. de Paris; ses extrémités septentrionales et méridionales sont situées sous 16°. et 50°. 55' de latitude boréale.

Ce royaume touche, à l'E., à la Russie, et plus spéciale-

ment aux provinces de Samogitie, de Lithuanie russe; au S. E., au royaume de Galizie et particulièrement à la ci-devant Petite-Pologne; au S. O., à la Silésie prussienne; à l'E., à la Nouvelle-Marche et à la Poméranie ultérieure; au N., la Baltique baigne ses côtes.

La figure de la Prusse est actuellement celle d'un hexagone irrégulier, dont les faces donnent une périphérie d'environ 450 lieues. Les plus grandes diagonales sont : celle de N. E. à S. O., ou de Memel à Czenstochowa, 142 lieues; celle de l'E. à l'O., ou de Grodno à Neu-Schwerin, 137 lieues; celle de S. au N., ou de Czenstochowa à Putzig près Dantzick; et celle de N. O. à S. E, ou de Putzig à Niemirow sur le Bug, qui, toutes les deux, sont de 102 lieues.

Le tableau suivant présente des notices plus essentielles. Nous devons prévenir le lecteur que les géographes allemands mêmes n'ont encore que des données peu certaines sur les nouvelles acquisitions prussiennes.

| PROVINCES. | Milles carrés. | Lieues carrées. | Population. | Habitans par lieue car. |
|---|---|---|---|---|
| 1. Prusse orient. ancienne. . | 704 | 1,955 5/9 | 940,000 | 483 |
| 2. Prusse occidentale, avec les territoires de Dantzick et Thorn, et le district de Netze. . . . . | 606 | 1,683 1/3 | 600,000 | 356 |
| 3. Prusse méridionale, [sans la Nouvelle Silésie]. . . . | 897 | 2,491 2/3 | 1,180,000 | 471 |
| 4. Prusse orientale nouvelle. | 778 | 2,161 1/9 | 820,000 | 379 |
| Totaux. . . . . | 2,985 | 8,291 2/3 | 3,540,000 | 1,689 |

La disproportion qui existe entre la population et l'étendue du terrain paraît au premier coup-d'œil, sur-tout à l'égard de la Prusse occidentale et nouvelle orientale; mais le plat pays de la Prusse méridionale n'offre pas une proportion plus heureuse, car les villes seules contiennent plus de 300,000 âmes, ce qui fait près d'un quart de la population

entière. Les campagnes de la Prusse occidentale propre sont aussi moins peuplées qu'on ne pourrait le croire d'après le tableau, car c'est à cause de Dantzick, Thorn et Elbing, et huit ou dix autres villes, ainsi que le district de la Netze, que la proportion générale monte à 356 habitans par lieue carrée.

Dans ce calcul, nous n'avons point compris la petite partie du palatinat de Cracovie, occupée par les Prussiens en 1795, et à laquelle on a bien voulu donner le nom imposant de *Nouvelle Silésie*. Comme cette province est unie à la Silésie, sous les rapports financiers et militaires, et à la Prusse méridionale, sous ceux de jurisdiction, j'ai cru que le meilleur parti à prendre était d'en faire une description à part dans un appendice qui suivra immédiatement ce chapitre.

Climat, Terrain, Eaux. — L'air, dans ces contrées, est plus froid que dans les pays plus occidentaux sous la même latitude. On doit en chercher la cause dans les exhalaisons humides des forêts, marais et lacs qui occupent une très-grande partie du terrain. Il y a naturellement une grande différence entre le climat des côtes et celui de l'intérieur; le premier est le plus sain mais le moins agréable. On y est exposé à des tempêtes fréquentes. L'automne y est très-humide. L'hiver est, dans toute l'étendue du royaume, plus rigoureux que dans les pays allemands sous les mêmes latitudes; mais, par la même raison, il procure des avantages et des plaisirs inconnus dans les contrées où l'on a des brouillards et de la pluie au lieu des neiges et de la glace. Les médecins ont cru remarquer que la paralysie et la gravelle étaient plus communes dans ce pays que le scorbut.

L'immense plaine que forment ces provinces, n'est interrompue que par des collines peu considérables. Les parties les plus montueuses sont celles de l'Orient et du Midi.

Les amas de lacs qu'on trouve dans quelques parties de ce royaume, sont très-considérables dans le coin méridional de l'ancienne Lithuanie prussienne. On trouve plus de 200 lacs dans un rayon de 20 lieues; ceux de *Mauer* et de *Spirding* en sont les plus grands. Le lac de *Goplo* est le plus considérable de ceux de la Prusse méridionale ou ci-devant Grande-Pologne.

Voici les fleuves les plus remarquables. La *Vistule*, voyez l'introduction générale de la monarchie prussienne : le *Prégel*,

qui devient navigable à Insterbourg, et après avoir reçu toutes les eaux de la Prusse orientale, s'écoule près de Konigsberg dans le golfe appelé *Frisch-Haff*; le *Niemen*, appelé en allemand *Memel*, qui vient de l'intérieur de la Lithuanie, et se décharge dans le golfe nommé *Curisch-Haff*; les deux bras dans lesquels il se partage, portent le nom de *Gilge* et *Russe*; son cours est de 140 lieues; le *Bug*, qui vient de la Galizie orientale, reçoit le *Narew*, et après un cours de 110 lieues, se jette dans la Vistule, à laquelle il ne cède que très-peu en largeur et en profondeur; le *Warthe*, qui reçoit la *Netze*, et tombe dans l'*Oder*, voyez la description de la Marche de Brandebourg; enfin la *Pilicza*, qui, sur une ligne de 50 lieues, fait la frontière entre la Galizie occidentale et la Prusse méridionale.

Nous avons nommé les deux golfes dits *Frisch-Haff* et *Curisch-Haff*. Le mot *Haff* signifie, en danois et suédois, une *mer* quelconque. Ce mot, importé peut-être par la conquête de *Waldemar II*, dénote maintenant, sur les côtes de la Prusse et de la Poméranie, ces lagunes qui se trouvent à l'embouchure de l'Oder, de la Vistule, du Pregel, du Memel et d'autres fleuves. Ce ne sont pas proprement des golfes, puisque l'eau y est douce, ni des lacs, puisqu'elles communiquent directement à la mer par de grands détroits navigables. La Prusse compte deux grandes eaux de ce genre. Le *Frisch-Haff*, en latin *Sinus venedicus*, a vingt lieues en longueur et depuis deux à cinq en largeur. Une chaîne de bancs de sable le sépare de la Mer-Baltique avec laquelle il communique par un détroit nommé *Gatt*. Ce détroit n'a que douze pieds d'eau, et le Frisch-Haff lui-même est encore moins profond, circonstance qui anéantit tous les avantages commerciaux que l'on serait tenté de lui attribuer d'après un coup-d'œil sur la carte. Le *Curisch-Haff* a vingt-deux lieues de long sur cinq à dix de large; la langue de terre dite *Curisch-Nerung* qui le sépare de la grande mer, est plus étroite, mais aussi plus élevée que celle du Frisch-Haff. On trouve ici tant de bancs et de bas-fonds, que les bateaux seuls peuvent traverser cette eau, encore y est-on exposé à des ouragans fréquens.

PRODUCTIONS DES TROIS RÈGNES. — Les montagnes de ce pays, appartenant à la classe de celles que les minéralogistes

appellent secondaires et tertiaires, et qui paraissent avoir été formées par les vagues de la mer, on ne doit point y chercher ni métaux, ni marbres, ni sel gemme. Le minéralogiste ne trouve en Prusse que peu d'objets dignes de son attention, parmi lesquels on doit nommer la mine de fer limoneuse qui abonde dans tous les marais et lacs de la Prusse orientale, ancienne et nouvelle, et qu'on exploite avec succès depuis quelques années, les autres sont, le nitre qui se trouve près d'Inowrozlaw; les schistes calcaires et marneux, les pierres à moulin, le tripoli, un peu de terre à porcelaine, une excellente terre à poteries, et des immenses couches de sable fin pour les verreries.

La plus célèbre des productions de la Prusse, celle qui depuis trois mille ans, a éveillé la curiosité des naturalistes, l'industrie du marchand et le goût des élégans et élégantes; je veux dire le *succin* et l'*ambre*, n'a pas encore de place fixe dans l'immense empire de la nature. On ne sait pas encore si cette matière doit son origine au règne animal ou végétal. Pour le règne minéral, on est presque d'accord que ce n'est pas là qu'il faut en chercher la généalogie. C'est une espèce de bitume solide très-léger, à cassure vitreuse, de couleur blanc de lait ou jaune de vin, attirant les matières légères, lorsqu'il a été frotté, s'enflammant et s'évaporant dans le feu, et répandant une odeur agréable.

On appelle proprement *succin*, les morceaux plus ou moins cristallisés et transparens; et *ambre*, ceux dont l'apparence et la cassure est plus terreuse; mais cette distinction est de peu d'usage. Le ministre des mines, M. *Heinitz*, dans son mémoire connu, regarde comme très-vraisemblable, que des forêts submergées par la mer et couvertes par des sables ont donné naissance à ce fossile, la partie résineuse de l'arbre s'étant distillée en ambre, et sa partie terrestre s'y trouvant comme au résidu ou *caput mortuum*. Il appuie cette opinion sur une expérience curieuse de l'estimable chimiste M. Wolf, à Dantzick, lequel lui avait montré de l'ambre artificiel qu'il avait fait de la racine de quelqu'arbre (qu'il néglige de désigner), après une digestion de plusieurs années, dont il n'indique pas les détails. M. *Girtanner* écrit que cette substance est produite par une espèce de grand fourmi; d'autres l'attribuent à certain poisson ou autre animal aquatique.

Quelle que soit son origine, l'ambre a dû être fluide dans son état primitif, puisqu'on y voit souvent enfermés des corps étrangers, comme des feuilles, des insectes, des poissons, des grenouilles, des gouttes d'eau, du bois (1).

Le royaume de Prusse est singulièrement fertile en blés de toutes espèces, particulièrement en seigle, orge, froment, blé-sarrazin et pois. Le millet et le grémil ou manne s'y recueillent aussi en quantité. La culture des pommes de terre est poussée aussi loin, dans la Prusse orientale que dans l'Irlande, et cette production sert de nourriture à la plu-

---

(1) Pour ne pas trop interrompre la suite du discours, nous plaçons ici quelques remarques sur l'ambre, qui nous ont paru dignes de l'attention du lecteur.

L'ambre, ou plutôt le succin pur, était d'un prix énorme chez les anciens; ils le mettaient au niveau de l'or et des pierres précieuses. Les Phéniciens furent les premiers qui pénétrèrent dans les mers du Nord pour chercher cette matière; il est probable qu'ils ne vinrent pas plus loin qu'aux côtes danoises.

Les Grecs donnèrent au succin le nom d'*électron*; et comme il a la qualité d'attirer les matières légères, lorsqu'il a été échauffé par le frottement, qualité qu'on a ensuite découvert dans le verre, la poix, le fer, les poils et cheveux, l'air et beaucoup d'autres corps, les Phéniciens ont, de ce mot grec, formé les expressions de *force électrique*, *électricité* et autres semblables, de sorte qu'un petit fossile a donné des noms aux phénomènes les plus imposans et les plus terribles de la nature.

L'ambre est aujourd'hui passé de mode. On en fait encore à Stolp en Poméranie, et à Kœnigsberg en Prusse, des petits bijoux, des poudres d'odeur, un esprit acide, et sur-tout une huile fine qui sert pour le vernis. Les Danois et Italiens exportent en grande partie l'ambre brut, et y gagnent la main-d'œuvre. C'est en Turquie, sur-tout, qu'on vend les produits de cette industrie; l'huile et l'esprit exceptés.

On estime la quantité d'ambre trouvée en Prusse à 200 tonnes par an; et comme c'est un régale, le roi en tire 70 à 80,000 francs de revenu.

L'étendue du pays où l'on puise actuellement le succin est d'à-peu-près huit lieues en longueur, depuis Pillau jusqu'au-delà de Palmaixen. Ce ne sont que les vents forts de nord et de nord-ouest qui le poussent sur le rivage.

On trouve bien de l'ambre dans l'intérieur du pays, mais les morceaux n'en sont que petits, et la quantité n'en est pas grande.

L'ambre est divisé dans le commerce en cinq classes; les morceaux de trois onces de poids se vendent séparément, le reste

port des habitans (1). Le houblon et le tabac viennent très-bien en plusieurs endroits. La culture des légumes, sans être aussi commune qu'en Allemagne, n'est pas négligée. La Prusse méridionale est très-arriérée sur ce point; celle orientale-nouvelle l'est encore plus. Le fruit manque dans presque tout le royaume. Le chanvre et le lin font deux articles d'exportation très-considérables. Le premier vient mieux dans la partie occidentale, l'autre dans celle orientale. La vigne réussit en quelques endroits de la Prusse méridionale; par exemple, près de *Bomst*, sur la latitude boréale de 52 degrés 15 minutes.

Les graines de kermès, qui donnent une couleur rouge, viennent aux environs de Varsovie et en d'autres endroits de la Prusse méridionale, les teinturiers et les apothicaires en ont aujourd'hui presque abandonné l'usage.

Les forêts sont d'une étendue vaste et d'un rapport immense. Ce pays fournit une grande partie de l'Europe, de bois, de védasse et de potasse. Néanmoins, on dit que la diminution des chênes commence à devenir sensible; c'est pour cela qu'on a sagement commencé à tirer plus de parti de la tourbe et de la houille qui se trouve en beaucoup d'endroits en abondance. La Prusse occidentale et méridionale sont les parties les moins riches en bois.

A l'égard du règne animal, la nature a favorisé ces contrées en leur donnant, dans un haut degré de perfection, la plus noble de ses productions parmi les quadrupèdes, je veux dire le cheval. Il nous semble qu'on doit distinguer ici deux races de chevaux; l'une qui doit son origine aux chevaux tartares, et c'est celle de la ci-devant Pologne; l'autre, provenant des chevaux allemands, français, napolitains,

---

est vendu par tonneaux à raison de 234 rixd., 100 rixd. 27 rix. et 20 rixd.

On vient d'améliorer la méthode de fouiller l'ambre. Autrefois, les morceaux grands étaient souvent brisés par les instrumens grossiers ou impropres. A présent, on a creusé des puits et des galeries souterraines comme dans les mines.

(1) Nous nous souvenons d'avoir vu en Danemarck, il y a 12 ans, un petit écrit qu'un citoyen de *Gumbinnen*, en Prusse orientale, avait fait imprimer, et dans lequel, outre beaucoup de rêveries économiques, il décrivit *soixante-douze* manières de tirer parti des pommes de terre. On en fait des chandelles, de l'eau-de-vie, du pain, de l'amidon, etc.

danois,

danois, etc., que les chevaliers teutoniques amenèrent avec eux dans la Prusse. Les chevaux de la première de ces deux races sont plus lestes, mais d'un pied moins sûr que les autres.

Il y avait autrefois plusieurs haras royaux en Prusse orientale; mais, depuis le dessèchement des marais de Stallupahnen, on les a réunis tous dans cet endroit qui n'est pas le plus favorable à cause de l'humidité. Ce district des haras, nommé le *Stutamt*, et dont *Frascehment* est le chef-lieu, est vraiment unique dans l'Europe pour l'étendue et la magnificence; mais il serait plus utile pour les cultivateurs, s'il était disséminé par plusieurs sections sur toute l'étendue du pays. On peut encore compter ici une troisième race de chevaux; elle est petite, court jointée, mais agile et capable de fatigue. On la regarde comme un reste de la race indigène, commune à la Prusse, à la Lithuanie, et même à la Scandinavie. La ci-devant Grande-Pologne était riche en beau bétail, et les autres parties de la Prusse n'en manquent pas pour leurs besoins; les pâturages sont presque par-tout excellens et abondans, on pourrait porter ici cette branche d'économie rurale au plus haut degré de perfection, si l'ignorance et la servitude du paysan n'y mettaient point d'entraves. Les porcs et les oies se trouvent en grande quantité. Les abeilles sauvages qu'on trouve dans les forêts, donnent des produits meilleurs, plus abondans et moins coûteux que ceux des abeilles domestiques de l'Allemagne. On a tenté d'élever des vers à soie, mais le climat ne le permet pas.

La Prusse, sur-tout les provinces qui autrefois fesaient partie de la Pologne, nourrissent plusieurs bêtes sauvages. L'ours, grand et petit, n'y est pas rare; il fournit une bonne pelisse. Le buffle est presque détruit par les braconniers; on en voit encore de tems-en-tems dans la Mosovie. Le bison ou *aurochs*, se trouve sur-tout en Lithuanie. L'élan n'est pas rare; c'est un animal de la taille d'un grand cheval; il a le poil, les pieds et les ongles du cerf; sa tête est armée de cornes obtuses, ses oreilles approchent un peu de celles de l'âne. La chair de cet animal donne une très-bonne nourriture, et sa peau est très-épaisse et très-forte. Le goulu, qui a la tête d'un chat, la queue d'un renard et la taille d'un chien, fréquente les forêts de la Lithuanie. Les cerfs, les sangliers et autres bêtes sauvages ordinaires, se trouvent en abon-

dance dans la Prusse ancienne ; mais, dans la ci-devant Pologne, les cerfs sont rares. Les loups font de grands ravages. La volaille et le gibier abondent. La pêche fournit au peuple un grand moyen de subsistance et de bien-être. Outre les poissons de la Mer-Baltique, tels que l'esturgeon dont on fait le caviar, le cabliau, la plie et autres, on trouve dans les lacs et étangs toutes les espèces connues en Europe.

Divisions. — Comme le royaume de Prusse a été successivement formé des démembremens de la Pologne, et que, par une suite naturelle, ce système de division a souvent été changé, il nous a paru convenable de mettre sous les yeux du lecteur un tableau comparatif des anciennes et nouvelles divisions. Le terme *département* est reçu en Prusse depuis plus d'un siècle. Les noms des chefs-lieux des cercles ont été omis, parce qu'ils sont presque par-tout les mêmes; souvent ce sont des endroits peu dignes d'être remarqués.

## ROYAUME DE PRUSSE.

### I. PRUSSE ORIENTALE ANCIENNE.

| Départemens. | Cercles provinciaux. | Anciennes Divisions. |
|---|---|---|
| 1. Départem. allemand, ou de la chambre de Prusse orient. .<br><br>Chef-lieu, Kœnigsberg. . . . .<br><br>52 Bailliages .<br>44 villes. . . . | 1. Cercle de Samland . . . . ou de Schacken<br>2. . . . de Tapiau . .<br>3. . . . de Brandebourg . . . .<br>4. . . . de Rastenburg<br>5. . . . de Braunsberg<br>6. . . . de Heilsberg..<br>7. . . . de Mor-ungen<br>8. . . . de Neidenburg<br><br>Sept inspections des finances pour les villes. | La Prusse ducale ou Brandebourgeoise en 1700, décorée du titre de *royaume*, comprenait les provinces suivantes :<br>1. Samlande, contenait :<br>*a*] Samlande propre, (Département allemand).<br>*b*] Nadravie, } Départem.<br>*c*] Schalavie, } lithuanien.<br>2. Natange, contenant :<br>*a*] Natange prop., (partagé).<br>*b*] Bartenland, (Dép. all.).<br>*c*] Sudavie, (Département allemand, et une petite partie au Département lithuanien).<br><br>3. Ober ou Hocker-land, contenant :<br>*a*] Galinderland. } Départ.<br>*b*] Pogesanie . . } allem.<br>*c*] Pomésanie (aujourd'hui) Prusse occidentale.<br>La Prusse orientale comprend encore actuellement :<br>1. L'Ermeland, province de la ci-devant Prusse polonaise, réuni au département allemand.<br>2. Un coin de la Lithuanie polonaise, réuni au département lithuanien. |
| 2. Département Lithuanien.<br><br>Chef-lieu, Gumbinnen . . . . .<br><br>18 villes . . . . | 1. Cercle d'Insterbourg<br>2. . . . d'Olezko. . . .<br>3. . . . de Sehesten . .<br><br>Deux inspections des finances pour les villes. | |

## II. PRUSSE OCCIDENTALE.

| Départemens. | Cercles provinciaux. | Anciennes Divisions. |
|---|---|---|
| 1. Département de la Prusse orientale propre . . . Chef-lieu, Marienwerder . . . . . | 1. Cercle de Marienwerder. . . .<br>2. . . . de Marienbourg . .<br>3. . . . de Culm. . . .<br>4. . . . de Michelau. .<br>5. . . . de Dirschau. .<br>6. . . . de Stargard . .<br>7. . . . de Konitz . . . | La Prusse occidentale ancienne, nommée Prusse polonaise ou royale, parce qu'elle dépendait immediatement du roi de Pologne, comprenait :<br>1. La Pomerellie, Palatinat.<br>2. L'Ermeland, évêché, voyez Prusse orientale.<br>3. Le pays de Culm avec la Michelavie, Palatinat.<br>4. Le territoire de Marienbourg, Palatinat.<br>5. Les villes libres de Dantzick et Thorn. |
| 2. District de Netze ou département de la députation de la chambre de Prusse occidentale . . . . . Chef-lieu, Bromberg. . . . . | 1. Cercle de Bromberg.<br>2. . . . d'Inowrozlaw.<br>3. . . . de Camin . . .<br>4. . . . de Krone . . . | Le District de Netze est composé des démembremens de quatre palatinats de la grande Pologne, savoir; Posen, la moitié; Gneseu, les deux tiers; Bresz et Gnowrozlaw, la plus grande partie. Ces deux derniers Palatinats formaient la Cujavie. |

## III. PRUSSE MÉRIDIONALE.

| | | |
|---|---|---|
| 1. Département de Posen. Chef-lieu, Posen. en 1797, 123 villes, avec 147,135 habitans. 53,778 villages et manoirs, avec 325,243 habitans. Total des habitans, 472,478. | 1. Cercle de Posen. *<br>2. . . d'Obernick . *<br>3. . . de Meseritz. *<br>4. . . de Bombst . .<br>5. . . de Fraustadt. *<br>6. . . de Kraeben. .<br>7. . . de Szrim . . .<br>8. . . de Kosten . .<br>9. . . de Szrnda . .<br>10. . . de Peisern. *<br>11. . . de Kroloczyn.<br>12 . . de Gnesen. . *<br>13. . . de Waugrowitz<br>14. . . de Powietz . .<br>15. . . de Bresz. . . .<br>16. . . de Kowal . . .<br>17. . . de Radziejewo<br>Six inspections de finances dans les cinq chefs-lieux de cercles marqués avec un astérique, et la septième à Wracklaweck. | La Grande-Pologne, ou, en polonais, la Provinzia Wielko Polska, dont la Majovie et la Cujavie fesaient partie, a souffert déjà une diminution en 1772, par le démembrement des contrées situées sur la Netze; *voyez* ci-dessus. En 1793 et 1795, elle passa entièrement sous la domination prussienne, à l'exception d'un coin situé entre la Vistule et le Bug, qui fut incorporé à la Galizie. La partie de la Grande-Pologne, et spécialement de la Masovie et Cujavie, située à l'Est de la Vistule, fait partie de la Prusse orientale nouvelle; le reste forme la Prusse méridionale. Voici les Palatinats qui y ont été incorporés : |

| Départemens. | Cercles provinciaux. | Anciennes Divisions. |
|---|---|---|
| 2. Département de Kalisch, nommé d'abord de Petrikow . . . . . Chef-lieu, Kalisch . . . . . En 1797, 69 villes, avec 51,938 habitans, dont 10,499 Juifs. | 1. Cercle de Kalisch. * 2. . . de Konin . . . 3. . . d'Adelnow . . 4. . . d'Ostrzeszow . 5. . . de Warta . . . 6. . . de Szadeck . . 7. . . de Sieradz . . * 8. . . de Wielun . . . 9. . . de Czenstochowa . . 10. . . de Radom . . 11. . . de Petrikaw. * Trois inspections de finances aux endroits marqués d'un astérique. | 1. Posen, partie méridionale. 2. Gnesen, *idem*. 3. Brzesc, partie sud-est. 4. Inowrozlaw, partie est. (Au départem. de Posen). 5. Kalisch. (Au département du même nom, à l'exception du district de Peisern, qui appartient au département précédent). 6. Sieradz avec le pays de Wielun. [Au département de Kalisch]. |
| 3. Département de Warsowie. Chef-lieu, Warsowie . . . . . 53 villes, avec 9,249 maisons. . . | 1. Cercle de Lentschiez. . * 2. . . d'Orlow . . . . 3. . . de Sochaczew. 4. . . de Gostinin. . 5. . . de Rawa . . * 6. . . de Zgierz . . . 7. . . de Brzeszyn. . 8. . . de Warschaw* 9. . . de Blony . . . 10. . . de Czersk. . . Trois inspections de finances. | 7. Lentschicz. 8. Rawa. 9. Masovie ou Czersk, la partie à l'onest de la Vistule, ainsi que la langue de terre entre ce fleuve et le Bug. [Au départem. de Warsovie]. Un petit coin de la Petite-Pologne [Provinzia Malopolska] est entièrement réuni au département de Kalisch, cercle de Czenstochowa. |

## IV. PRUSSE ORIENTALE NOUVELLE.

| | | |
|---|---|---|
| 1. Département de Plock. Chef-lieu, Plock. | 1. Cercle de Plock . . . 2. . . . de Lipno . . . 3. . . . de Mlawa . . . 4. . . . de Przazniz . . 5. . . . de Pultusk . . 6. . . . d'Ostrolenka . . *N. B.* Dans toute la Nouvelle-Prusse orientale, il n'y a point d'inspections, mais seulement des cercles. | La Prusse orientale nouvelle est formée des démembremens de la grande et petite Pologne, et de la Lithuanie, dont voici le tableau : *A.* De la Grande-Pologne. 1. Le pays de Dobrzyn. 2. Le Palatinat de Plock. 3. Le Palatinat de Masovie, partie au nord de la Vistule et de Bug, [au département de Plock, à l'exception du district de Lomza]. |

| Départemens. | Cercles provinciaux. | Anciennes Divisions. |
|---|---|---|
| 2. Département de Bialystock. | | |
| Chef-lieu, Bialystock. . . . . | 1. Cercle de Lomza. . | |
| | 2. . . . de Goniadz. . | *B.* De la Petite-Pologne. |
| N. B. La Prusse orientale contient 137 villes, avec 18,381 maisons. Parmi ces villes, il y a 62 au-dessous de 100 maisons, 3 au-dessous de 90 m., 10 au-dessous de 80 m., 7 au-dessous de 70 m., 11 au-dessous de 60 m., 5 au-dessous de 50 m., 10 au-dessous de 40 m., 5 au-dessous de 30 m., 3 au-dessous de 20 maisons. | 3. . . . de Drohyczyn. | 4. La Podlaquie ou le Palatinat de Bielsk presque en totalité. |
| | 4. . . . de Suracz. . . | [ Au département de Bialystock ]. |
| | 5. . . . de Bielski. . . | *C.* De la Lithuanie. |
| | 6. . . . de Bialystock. | 5. Le Palatinat de Troki, partie à l'ouest du fleuve Niemen. |
| | 7. . . . deDombrowa. | 6. Un coin de la Samogitie, en deça du Niemen. |
| | 8. . . . de Wygry . . | [ Au département de Bialystock ]. |
| | 9. . . . de Kalvary. . | |
| | 10. . . de Marienpol. | |

## Villes, Chateaux et autres endroits de la Prusse Orientale ancienne.

Cette province qui touche au Nord à la Mer-Baltique et à la Samogitie; à l'est et au sud, à la Prusse orientale nouvelle; et à l'ouest, à la Prusse occidentale, n'a presque nulle part des frontières fixées par la nature. Elle comprenait autrefois le district de Marienwerder qui a été réuni à la Prusse occidentale, en revanche, l'Ermeland fut ajouté à la Prusse orientale. Nous y trouvons les endroits suivans dignes d'être remarqués.

Dans le département allemand ou la partie occidentale :

*Kœnigsberg*, capitale de tout le royaume, et plus particulièrement de la Prusse orientale, située sur la rivière de Pregel, à 54 degrés 43 minutes latitude boréale, et 19 deg. 17 min. 30 secondes longitude Est de Paris. Cette ville est d'une très-grande étendue; *Busching* dit que l'enceinte entière en est de plus de deux milles d'Allemagne; mais ce vaste espace est en

grande partie rempli de jardins et même de champs et de prés. Le nombre des maisons ne montait, en 1789, qu'à 4,300 sans compter 590 magasins; les habitans étaient au nombre de 55,080, y compris la garnison. En 1797, on comptait 52,733 individus de l'état civil; et, quoique nous ne sachions pas le nombre des militaires, nous croyons pouvoir estimer toute la population actuelle de Kœnigsberg à 60,000 âmes. Cette ville est proprement un composé de trois villes et quatre faubourgs, outre le château avec ses quartiers exempts et la citadelle, qui n'est qu'un carré entouré de fossés et d'aucune utilité militaire. Le château n'a rien de remarquable dans son architecture, si ce n'est une grande tour carrée d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la ville, la rivière et le golfe de Frischhaff. L'intérieur du château est occupé par les différens bureaux d'administration et de finances pour le département allemand de la Prusse orientale.

La ville, dont une partie, dite *Kneiphof*, est bâtie au moyen des pilotis, sur une île dans le Pregel (1), peut, malgré son enceinte bastionnée, être regardée comme une place sans défense militaire. Elle doit son origine aux conseils que *Primislaw*, roi de Bohême, donna aux chevaliers teutoniques, et il paraît que ceux-ci commencèrent par bâtir ici un château fort en 1255. La ville est bien bâtie et le coup-d'œil en est agréable, mais on n'y trouve aucun édifice à citer, si ce n'est celui de la *bourse de commerce*. Parmi les 23 églises qu'elle renferme, 3 appartiennent aux calvinistes, une aux catholiques, une aux mennonites, le reste aux luthériens. La cathédrale renferme une excellente orgue à plus de cinq mille tuyaux. Il y a ici plusieurs colléges, quatre bibliothèques publiques, une société royale germanique et une université autrefois médiocrement célèbre, mais sur laquelle le fameux *Kant* attire à présent l'attention générale.

Kœnigsberg a plusieurs genres de manufactures et de commerce maritime; le Pregel porte les plus gros vaisseaux. Nous parlerons autre part de ces deux objets.

---

(1) Busching dit que le bois d'aulnier dont consistent les pilotis de Kneiphoff, est devenu aussi dur qu'une pierre; fait curieux et qui mériterait d'être vérifié.

*Pillau*, forteresse qu'on regarde comme la clef de la Prusse, du côté de la mer, est située sur une langue de terre, entre le Frischhaff et la Mer-Baltique. Tous les vaisseaux qui veulent aller à Kœnigsberg, doivent passer sous le canon de cette place. Les rues sont larges et droites, les maisons bâties à la hollandaise, et les habitans au nombre de 1,400.

La presqu'île de Pillau est appelée le *paradis de la Prusse*. Des côteaux couverts d'arbres fruitiers ou de jardins potagers, des bois touffus, des villages riants; la mer, où trente espèces d'excellent poisson appellent d'innombrables bateaux de pêcheurs; le vaste et tranquille bassin du Frischhaff, où se jouent mille cignes, canards, mouettes, becasses et autres oiseaux aquatiques, sont les beautés dont on peut successivement saisir l'ensemble en se promenant en bateau sur le Frischhaff, en montant sur la tour d'observation de Pillau, et en se plaçant près de l'ancienne douane, dite la *Pfundbude*.

*Fischhausen*, petite ville de 1,000 habitans, autrefois siége des évêques de Samland.

*Lochstedt*, village avec un château à moitié ruiné; sous les chevaliers teutoniques, *la bastille* de la Prusse.

*Tapiau*, sur le Pregel, égale en grandeur la précédente; elle possède un vaste château où l'on conserva autrefois les archives du royaume.

*Welau*, petite ville, célèbre dans l'histoire par un traité conclu entre la Prusse et la Pologne. *Voyez* l'article HISTOIRE.

*Labiau*, petite ville avec un château fortifié, est encore située dans le Samland.

*Heiligenbeil* avait, en 1785, environ 1,800 habitans dans 330 maisons. C'était près de cette ville que les anciens Prussiens adoraient l'idole *Curcho*, à l'ombre d'un grand chêne.

*Brandenburg*, bourg et siége d'un tribunal supérieur; *Gerdauen*, ville de 1,700 habitans, ont l'une et l'autre des châteaux remarquables. Dans un lac près Gerdauen, on voit une île flottante qui, par ses mouvemens, indique les changemens de l'atmosphère, et qui, par cette raison, est appelée par les habitans l'*almanach de Gerdauen*. Le lac s'appelle *Bancstin*.

*Bartenstein*, la meilleure ville du pays de *Natangen*, quoiqu'on ne lui donne que 310 maisons et 2,780 habitans. Elle est régulièrement bâtie, et sa situation sur les bords de la

rivière d'*Alle*, est des plus agréables. On croit que cette ville tire son nom de l'évêque *Bartel* ou Barthélemy, un des premiers apôtres de la Prusse, et dont on voit la statue sur la place publique. Le général comte Frédéric d'Anhalt a fait placer devant le principal corps de-garde une table sur laquelle sont gravés les noms des officiers morts en défendant le pays contre les Russes.

*Heilige-Linde*, c'est-à-dire tilleul sacré; en polonais, *swiæta lipka*; couvent et lieu de pélerinage très-célèbre. Il y avait ici autrefois une chapelle et un tilleul; l'un et l'autre renommés par nombre de miracles et par une faveur toute particulière de la « *Sainte-Vierge* », ce qui, cependant, n'a pas suffi pour les sauver des haches protestantes. Les catholiques espèrent encore voir le tilleul se reproduire; et, en attendant, ils ont obtenu la permission de bâtir une très-belle église. On tient deux grandes foires dans cette ville.

*Rastenburg*, ville avec une très-grande église et un château, dans lesquels neuf grands-maîtres de l'ordre teutoniques ont résidé.

*Braunsberg*, sur la Passarge, dans le ci-devant *Ermeland*; cette ville, bâtie en 1255 par l'évêque de *Bruno* dont elle porte le nom, est passablement grande, jolie et commerçante; ses habitans sont au nombre de 5 à 6,050, qui demeurent dans 625 maisons. On trouve ici la cathédrale de l'évêque d'Ermeland, un fameux collége de jésuites fondé par *Stanislas Hosius*, (dont le nom est célèbre parmi les opposans de la réformation de Luther), et un gymnase académique.

*Heilsberg*, jolie ville de 400 maisons et 3,020 habitans, un château où réside l'évêque d'Ermeland.

*Frauenburg*, petite ville où siége le chapitre de l'évêché d'Ermeland, et où il doit aussi y avoir une cathédrale: il paraît donc que cet évêché en ait deux; mais Busching et Fabri n'expliquent nulle part cette singularité. Le célèbre *Nicolas Copernic*, inventeur de l'hypothèse la plus vraisemblable sur le système planétaire, y a été chanoine, et y est mort le 24 mai 1543.

*Holland* ou *Preusch-Holland*, ville bâtie par quelques nobles hollandais qui, vers 1296, se refugièrent ici après le massacre du comte Florentin V. Elle est bien bâtie, fortifiée par la nature et l'art, commerçante et bien peuplée; enfin,

environnée de jardins agréables et de maisons de campagne riantes.

*Mohrung*, ville presque environnée d'un lac du même nom, *Saalfeld* et *Muhlhausen*, la dernière avec 1,400 habitans, sont, ainsi que Holland, situées dans la Poméranie.

*Neidenburg*, dans la Galindie, a 338 maisons, 1,700 habitans et un tribunal supérieur.

*Tannenberg*, village fameux par la grande victoire que les Polonais remportèrent en 1410 sur les chevaliers teutoniques.

Parmi les châteaux seigneuriaux de ce département, ceux de *Dœnhoff*, de *Fridérichstein*, de *Schlodien*, de *Seewald* et de *Finkenstein*, se distinguent, les uns par une magnificence, les autres par une élégance peu commune.

Dans le département lithuanien, nous remarquons :

*Tilsit*, la meilleure ville de toute la Prusse orientale après Kœnigsberg ; le nombre des maisons est de 600, et celui des habitans de 9,000. Le Memel, qui passe près de la ville, facilite le commerce très-considérable qui s'y fait.

Entre Tilsit et le golfe de Curisch - Haff s'étend un pays plat, marécageux et exposé aux débordemens de deux bras du fleuve Memel, nommés *Gilge* et *Russe*, qui le traversent. Ces contrées manquent de grains et de bois ; mais les pâturages sont excellens, et les habitans peuvent fournir tout le royaume de beurre et de fromage.

*Gumbinnen*, sur une rivière qui porte le nom de la *Pisse*. Cette ville, de 274 maisons et 4,870 habitans, est le siége des administrations du département lithuanien, de plusieurs manufactures et d'un commerce assez actif.

*Memel*, en langue du pays, *Klaipada*, forteresse importante et port de commerce très-célèbre, a 525 maisons et 5765 habitans : elle est située à l'endroit où le golfe ou plutôt la lagune de Curisch - Haff se réunit à la Baltique. *Voyez* l'article COMMERCE.

*Insterburg*, ville manufacturière et commerçante qui, en 1788, comptait 428 maisons et 4,910 habitans ; elle est située où les rivières d'Inster et d'Angerapp se réunissent et prennent le nom de *Pregel*.

*Margrabowa*, ville assez grande, près du château d'*Olezko*, qui donne son nom à un cercle.

*Angerburg*, ville de 238 maisons et 2,545 habitans, sur le grand lac de Maner; elle entretient des manufactures florissantes dont nous parlerons plus loin.

*Bubainen*, bourg, avec un beau et grand château appartenant aux princes d'Anhalt-Dessau qui y possèdent un grand district qui rapporte par an plus de 20,000 écus d'Empire, et dont leur a fait présent le roi Frédéric-Guillaume Ier.

*Gross-Jœgerndorf*, village remarquable par une victoire des Russes sur les Prussiens en 1767, est situé dans les districts d'Anhalt-Dessau.

*Lyck*, *Johannisbourg* et autres petites villes dans cette contrée charmante qui se fait reconnaître sur les cartes, par le grand nombre de lacs qu'elle renferme.

### Villes, etc., etc., de la Prusse occidentale.

Cette province est bornée par la Mer-Baltique, par la Prusse orientale et méridionale et par la Poméranie, et coupée par la Vistule en deux parties inégales. On y trouve les villes suivantes :

*a*) Dans le département de la Prusse occidentale propre :

*Dantzick*, en polonais *Gdansk*; située à un mille d'Allemagne, de l'embouchure de la Vistule. Cette ville était, jusqu'en 1795, en possession de plusieurs priviléges et immunités, de sorte que l'on pouvait la regarder comme une république, quoiqu'elle reconnût la souveraineté de la Pologne. Sa population qui montait anciennement jusqu'à 80,000 âmes, était déjà, avant 1772, diminuée à 60,000. Les vexations auxquelles le commerce de Dantzick a été exposé depuis, de la part de la Prusse, ont fait émigrer une grande partie des habitans, de sorte qu'on n'en peut aujourd'hui évaluer le nombre qu'à 40,000, y compris les six faubourgs. Cette ville est bâtie d'une manière fort solide, mais peu agréable à l'œil. Les vestibules avancés dans les rues, les rendent étroites, et défigurent les maisons. Parmi ses 21 églises paroissiales, 12 appartiennent aux luthériens, 2 aux calvinistes et 7 aux catholiques. Les luthériens sont donc les plus nombreux, mais les plus riches négocians se trouvent parmi les calvinistes. On remarque ici un observatoire astronomique, un très-grand cabinet d'histoire naturelle et plusieurs sociétés

savantes, gymnases et colléges. La ville est entourée d'ouvrages de fortification, et a soutenu plusieurs siéges; mais aujourd'hui on ne peut plus la regarder comme une bonne forteresse, puisqu'elle est dominée par les collines d'alentour. Le port de Dantzick est formé par l'embouchure de la Vistule, et défendu par les forts de *Munde* ou *Weichselmunde* et *Wester-schanze*. La rade ou ce qu'on appelle proprement le golfe de Dantzick, consiste dans la partie de la mer qui se trouve abritée contre les vents du Nord, par la langue de terre sur laquelle est située la petite ville d'*Hela*. La ville de Dantzick possédait encore un *Werder*, ou île basse et fertile entre la Vistule et la Motlau. Nous parlerons autre part de l'immense commerce en grains, bois, chanvre, etc., ainsi que des manufactures importantes qui mettent encore cette ville en état de contester à Kœnigsberg le premier rang parmi les villes maritimes de la Prusse.

*Oliva*, à un mille de Dantzick, monastère célèbre par un traité de paix qui y fut conclu en 1660 entre la Suède et la Pologne; l'intérieur de l'église est d'une grande magnificence. Ce monastère est environné d'un bon bourg.

*Dirschau*, *Stargard* et autres petites villes dans la *Pomerellie*, c'est-à-dire la contrée comprise entre la mer, la Vistule, la Poméranie et le district de la Netze. Ce n'est qu'à l'est de la Vistule, dans les ci-devant provinces de Marienbourg et Culm qu'on trouve des villes passablement grandes, comme celles que nous allons nommer.

*Elbing*, ville de 1,960 maisons et 15,000 habitans, sur une petite rivière du même nom; elle a une église catholique et cinq luthériennes. Les fortifications sont assez bonnes, et le commerce, déjà très-florissant avant l'époque de 1772, s'est accru de toutes les pertes de Dantzick. Bâtie dans le même goût que Dantzick, la ville d'Elbing n'offre rien d'agréable à l'œil.

*Marienbourg*, sur le *Nogat* ou *Vistule orientale*, ville de 995 maisons et 5,400 habitans, jadis la résidence ordinaire des grands-maîtres de l'ordre teutonique. Les *Werders* ou îles qui se trouvent dans le territoire de cette ville, sont extrêmement fertiles et bien peuplées; l'agriculture et la nourriture des bestiaux est portée à un haut degré de perfection; les paysans sont libres, et en grande partie de la secte qu'on nomme

*mennonites*. Ils sont très-riches, et *le morgen* (1) de terre se vend de 7,500 à 30,000 francs. On y trouve des jardins fruitiers qui se louent depuis 1,800 francs jusqu'à 4,800 fr. par an. Les mauvaises récoltes rapportent douze fois la semaille ; les médiocres vingt fois, et les bonnes trente fois.

*Marienwerder*, sur le Nogat, ville de 311 maisons, et de 3,290 habitans, siége des administrations du département, elle appartenait originairement à la Prusse orientale ancienne, département allemand, et n'en a été démembrée qu'après le partage de 1772.

*Graudentz*, sur la Vistule, de 5,400 habitans, avec une forteresse nouvellement bâtie.

*Culm*, sur la Vistule, ville grande mais mal peuplée ; elle ne compte guères que 3,000 habitans. On y trouve une université catholique peu remarquable, et une école royale militaire. Le tribunal suprême de la Prusse siégeait ici dans les tems de l'ordre teutonique.

*Culmsée*, petite ville où se trouve la cathédrale et le chapitre de l'évêché de Culm.

*Strasburg*, ville de 1,400 habitans, sur la petite rivière de Drewnitz qu'on vient de rendre navigable.

*Thorn*, sur la Vistule, la plus ancienne ville de toute la Prusse, fondée en 1231 par le premier grand-maître de l'ordre teutonique ; depuis l'an 1454, elle était une république, vassale de celle de la Pologne. Charles XII en rasa les fortifications. Thorn a beaucoup souffert par les persécutions qu'exercèrent jadis les catholiques contre les luthériens. Elle a environ neuf mille habitans. Le gymnase luthérien fondé en 1594 est très-célèbre par le nombre des savans qu'il a produits. *Nicolas Copernic* y naquit le 10 janvier 1472. Thorn est encore renommée par son pain d'épice, ses navets et son excellent savon.

*b*) Dans le département de la Netze :

*Bromberg*, sur le Brahe, à l'endroit où commence le canal qui joint la Netze à la Vistule. En 1772, on y comptait à

---

(1) Nous tirons cette indication d'un voyage dans la Prusse par Baczko, publié à Hambourg en 1801 ; l'auteur ne fixe pas ce qu'il entend par morgen, mesure qui varie selon les provinces.

peine 600 habitans. On y a établi les administrations du département et quelques manufactures. Par ces moyens, ainsi que par l'activité commerciale sur le nouveau canal, la population augmente rapidement ; et, en 1792, on y trouve près de 4,000 habitans, sans les militaires.

*Jnowrozlaw*, siége des administrations des nitrières de Cujavie, avec 2,030 habitans dont 665 Juifs.

*Jastrow*, ville manufacturière qui, en 1788, comptait parmi ses 1950 habitans 254 Juifs.

*Friedlandeck*, avec un magnifique château et une synagogue ; *Flatow*, *Camin*, *Krone* et autres petites villes, qui toutes fourmillent de Juifs.

### Villes, etc., etc., de la Prusse méridionale.

Cette province, qui est bornée au Nord par la Prusse occidentale et orientale nouvelle ; à l'Est et Sud, par la Galizie ; et à l'Ouest, par la Silésie et la Nouvelle-Marche, se divise en trois départemens, dont nous indiquerons successivement les villes.

Dans le département de Posen :

*Posen* ou *Posnan*, autrefois capitale de la ci-devant Grande-Pologne, aujourd'hui la seconde ville de la Prusse méridiodale, chef-lieu de ce département, siége d'un évêque catholique et d'un gymnase académique. La position de cette ville, entre les rivières de Wartha et de Prosna, l'expose à de fréquentes inondations. Le commerce l'a rendue florissante, et sa population s'accroît rapidement, comme la comparaison des données suivantes le démontre.

| Époques. | Maisons. | Habitans. | Dont Catholiq. | Protestans. | Grecs. | Juifs. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| En 1794. . . | . . . . . | 12,538 | 7,437 | 2,033 | 47 | 3,021 |
| 1797. . . | 1,573 | 15,359 | 9,490 | 2,634 | 49 | 3,186 |

Dans ces sommes, les militaires ne sont point compris. On peut d'ailleurs remarquer que les Juifs forment plus d'un

cinquième de la population. Il y a ici onze monastères et couvens.

*Gnesen* ou *Gniesno*, ville de 4,000 habitans, siége d'un archevêque catholique, qui autrefois était primat de la Grande-Pologne. Parmi une demi-douzaine d'églises, la métropolitaine mérite d'être vue : Busching ne dit pas si le tombeau d'argent de Saint-Adalbert s'y trouvait encore de son tems ou non. Il se tient dans cette ville une grande foire de bestiaux.

*Brzesc* (prononcez *brsest*: en Cujavie, petite ville avec quelques fortifications.

*Tremeczno*, ville avec une abbaye dont l'abbé est chanoine du chapitre de Gnesen ; on y trouve, selon Busching, une « *précieuse* bibliothèque ».

*Meseritz*, ville de 314 maisons et 3,500 habitans ; elle a un château fort et entretient des fabriques de draps.

*Paradis*, bourg avec une riche abbaye de l'ordre de Cîteaux.

*Bomst*, ville connue par les vignobles qui l'environnent ; ses habitans sont presque tous cordonniers, et fournissent toute la province de souliers.

*Birnbaum* (en polonais *Miedzycno*) avec 2,000 habitans ; *Unruhstadt* (en polonais, *Kargowa*), avec 1,560 habitans ; *Schwerin* (en polonais, *Swieriszyna*) et autres villes frontières, où les manufactures et le commerce se trouvent sur un pied assez actif.

*Fraustadt* (en polonais, *Wszowa*), ville de 827 maisons et 4 à 5,000 habitans ; cette ville doit en grande partie, aux colons luthériens de l'Allemagne, l'état florissant de son commerce.

*Lissa*, ville manufacturière de plus de 8,000 habitans, parmi lesquels 2,290 Juifs. C'est à la sage tolérance du comte *Raphael Lezcinsky* (un des ancêtres du roi *Stanislas Lezcinsky* :) que la Pologne dut l'état florissant de cette ville, qui n'était autrefois qu'un petit bourg : ce seigneur reçut avec bonté et protégea avec fermeté les luthériens, les réformés et autres que l'intolérance autrichienne avait forcés à quitter la Silésie. Il y a dans cette ville deux gymnases ou colléges.

*Reissen*, ville de 1,590 habitans, avec le superbe château des comtes *Sulkowsky*, située dans une île charmante.

*Rawitsch*, très-jolie ville avec 2 à 3,000 habitans, et un

gymnase ; *Zduny*, avec 4,000 habitans (selon *Fabri*), *Boyanowa* et autres, doivent aux colons luthériens l'activité de leurs manufactures.

*Kosten*, *Peisern*, et plusieurs autres petites villes qu'il serait inutile d'énumérer.

Dans le département de Kalisch :

*Kalisch*, chef-lieu, entre trois bras de la rivière de Prosna ; cette ville comptait en 1797, sur 4,335 habitans, 1,760 Juifs. Il paraît que, d'après *Fabri*, le fameux collége des jésuites, qu'on y trouvait, a été changé en école militaire.

*Kasimierz*, petite ville où Charles XII fit rouer vif l'infortuné Patkul en 1707.

*Wielun*, *Sieradz*, *Konin* et autres chefs-lieux des cercles des mêmes noms.

*Petrikow*, ville de 3,270 habitans, était, d'après la première organisation, capitale de ce département. Sous le régime polonais, elle était siége du tribunal suprême de la Grande-Pologne, et on y a même tenu des diètes.

*Ostrow*, ville manufacturière, compte, parmi 2,138 habitans, 350 juifs ; à *Wolborze*, au contraire, on n'en souffre aucun. Cette dernière ville est célèbre pour sa bière et ses eaux-de-vie. A peu de distance, on trouve un château de l'évêque de Cujavie, nouvellement bâti, avec de superbes jardins.

*Czenstochowa* (prononcez *Tchenstokowa*) ; deux villes voisines portent ce nom, on les distingue par les surnoms de *vieille* et *nouvelle*. Dans cette dernière, se trouve un riche monastère de l'ordre de Saint-Paul l'hermite, également célèbre comme un lieu de pélerinage très-fréquenté, et comme une forteresse très-importante. Cette ville appartenait anciennement à la Petite-Pologne.

Dans le département de Warsovie :

*Warsovie*, ci-devant capitale de toute la Pologne, et chef-lieu de la Masovie ; elle tient aujourd'hui le premier rang parmi les villes de la Prusse méridionale. Cette ville est située sur 18 degrés 40 minutes 30 secondes longitude Est, et 52 degrés 14 minutes latitude Nord. La ville propre ou ancienne, qui est très-sombre et sale, avec ses beaux et vastes faubourgs,

se trouve sur la rive occidentale de la Vistule; on y comptait en 1797 environ 3,500 maisons et 66,572 habitans; mais on regarde encore le ville de *Praga*, qui est située auprès comme fesant partie de Warsovie; on y comptait en 1797 près de 900 maisons et 3,082 habitans; de sorte que Warsovie, dans toute son étendue, peut être regardée comme une ville de 70,000 habitans. Les événemens politiques offrent des causes trop bien connues du dépeuplement de cette ville qui, en 1782, avait 96,140 habitans, dont 6,690 à Praga. Il paraît que la population a diminué plus à Praga que dans la ville propre. On doit en chercher la raison dans l'horrible massacre que les Russes, sous l'ordre du fameux *Suwarow*, firent des habitans désarmés de ce faubourg. Warsovie conserve encore les traces de son ancienne splendeur; 80 palais, dont quelques-uns dans le style le plus noble, les casernes, quelques églises et le château des rois de Pologne méritent d'être vus. Mais ces bâtimens ont, en grande partie, été dépouillés de leurs ornemens principaux, de leurs meubles précieux, de tout l'appareil du luxe, remplacé aujourd'hui par la misère et la solitude. La célèbre *bibliothèque Zaluskienne* de plus de 200,000 volumes; a été transportée à Saint-Pétersbourg. On voit encore, près de la porte de Cracovie, la statue de bronze doré du roi Sigismond III, sur une colonne de marbre haute de 26 pieds, monument que lui fit ériger Uladislaus IV en 1643. Le tiers des habitans est formé par des étrangers, surtout des Allemands. Les manufactures sont peu considérables.

*Wola*, village à trois quarts de lieues de Warsovie. Ce fut ici qu'en vertu de la constitution de 1587, on élut les rois de Pologne en plein air, dans une enceinte carrée.

*Willanow*, bâtie par le grand Sobieski; *Ujazdow*, *Lazienka*, *Mokatow*, *Mariemont* et autres châteaux de plaisance dans les environs de Warsovie.

*Nowydwor* (en allemand, *Neuhof*), petite ville manufacturière, à l'endroit où le *Bug* se jette dans la Vistule.

*Czersk*, ville avec un château situé sur un rocher escarpé; c'était, avant Warsovie, la capitale de la Masovie.

*Lowitcz* ou *Lowitsch*, sur la *Esura*, ville de 387 maisons, avec un château, un gymnase, etc. C'est le chef-lieu d'un duché qui appartient à l'archevêque de Gnesen.

*Rawa*,

*Rawa*, sur la rivière du même nom, ville considérable, avec un château fortifié.

*Lentschisch* ou, d'après l'ortographe polonaise, *Lenczicz*, ville de 1,200 habitans ; *Sochachow*, et autres petites.

VILLES, etc., etc., DANS LA PRUSSE ORIENTALE NOUVELLE. Cette province s'étend dans une figure très-allongée, entre la Lithuanie russe et le département lithuanien de la Prusse ancienne jusqu'aux frontières de la Galizie orientale et de la Prusse méridionale, elle touche même à un coin de la Prusse occidentale. On a pu voir, par une note du tableau des divisions, combien cette province est mal partagée, en fait de villes. Parmi tous les chétifs endroits qu'on a décorés de ce titre, nous ne pouvons nommer que les suivans :

Dans le département de *Plock* :

*Plock* (prononcez *Plotsk*), chef-lieu, sur la Vistule ; on y compte 2,000 habitans. C'est le siége d'un évêque, d'un gymnase, de quelques manufactures et d'un assez bon commerce.

*Ostrolenka*, sur la *Nerew*, ville de 317 maisons et 1,000 habitans ; c'est d'elle que les grandes forêts qui l'environnent tirent le nom de *déserts* d'*Ostrolenka*.

*Pultusk*, ville de 307 maisons ; *Nur*, de qui le fleuve Bug reçoit le nom de *Nurecz*, qu'il ne faut pas confondre avec Narew ; *Liw*, qui jadis donna son nom à une contrée entière, et autres qui ne méritent aucune attention.

Dans le département de *Bialystock* :

*Bialystock*, ville avec un château bâti par les comtes Branitzi ; on appela cet endroit, à cause de ses jardins réguliers et vraiment beaux, *le Versailles polonais* ; mais, assurément, c'est une amplification de rhétorique, puisque toute la ville n'avait en 1797 que 224 maisons.

*Bielsk*, ville de 233 maisons, autrefois capitale de la Podlaquie. Les Juifs y font un grand commerce.

*Sokolk*, 224 maisons ; *Lipsk*, 226 maisons ; *Serrey*, 213 maisons ; *Kalwarie*, habitée par 150 familles de chrétiens et 300 de Juifs ; *Augustow*, sur un grand lac ; *Mielnick* et *Nie-*

*mirow*, où les trois aigles de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie marquent le point de contact entre les frontières de ces trois empires.

Histoire, Origine, Langage des Prussiens. — Ayant destiné un article historique séparé à la ci-devant Pologne, je ne donnerai ici que les notices historiques relatives à la Prusse propre, ainsi qu'aux villes de Dantzick et Thorn.

On dit que la Prusse, dans les tems les plus reculés, était habitée par les *Æsthiens*, les *Gothones* et autres peuples dont l'existence est enveloppée de ténèbres profondes.

Il y a des savans qui cherchent l'origine des *Goths scandinaviens* dans la Prusse.

Les *Curons* ou *Courlandois* et les *Lithuaniens*, peuples d'une origine commune, ont habité les parties de la Prusse que traverse le fleuve de Memel.

Enfin, dans le dixième siècle, l'histoire de ce pays commence à s'éclaircir. Plusieurs peuplades esclavonnes se partageaient ce pays; savoir, les *Sudaviens*, *Galindiens*, *Schalaviens*, *Natangiens* et autres; leurs noms ont survécu long-tems aux révolutions politiques, et on désignait encore, il y a 30 ans, sur les cartes, des contrées de la Prusse sous ces dénominations. Il paraît que ces peuples n'ont été compris sous le nom général de *Po-Russes*, que parce qu'ils demeuraient près des *Russes*, dont l'empire s'étendait alors (comme à présent après le dernier partage de la Pologne) sur toute la Courlande et la Lithuanie. Ces peuples avaient vécu dans une tranquillité heureuse jusqu'à la fin du dixième siècle. A cette époque, le zèle des convertisseurs chrétiens crut avoir ici découvert une nouvelle carrière. Les Prussiens ayant, en 997 puni de mort un de ces apôtres qui venait insulter le culte de leurs pères, les princes de la Pologne saisirent cette occasion pour subjuguer un pays qui était à leur convenance. Boleslas Ier. vengea la mort de *Saint-Adalbert*, en ravageant la Prusse par le fer et la flamme. Il paraît que cette méthode de conversion ne plut pas aux Prussiens; ils restèrent païens et libres; ils poussèrent leur insolence anti-chrétienne jusqu'à battre entièrement les Polonais en 1163, et à conquérir plusieurs provinces le long de la Vistule.

Waldemar II, roi de Danemark, soumit au commencement du treizième siècle la Livonie et la Prusse; et cette

dernière province lui resta fidèlement attachée, même à l'époque où il perdit toutes ses autres conquêtes (l'an 1227). C'est sans doute de ce tems que datent plusieurs mots usités en Prusse, et dont l'origine danoise est encore visible.

Les faibles successeurs de Waldemar perdirent de vue les Prussiens qui de jour en jour devenaient plus formidables pour les Polonais. Ces derniers, désesperant de pouvoir se mettre à l'abri des incursions des-Prussiens, appelèrent au secours les chevaliers dits *porte-glaives*, et ceux de l'*ordre teutonique*. L'un et l'autre de ces ordres, moitié religieux, moitié conquérans, devaient leur origine aux croisades; un de leurs premiers devoirs était celui de subjuguer les payens lorsque ceux-ci osaient résister aux sermons et aux miracles des convertisseurs. Les chevaliers porte-glaives s'étaient déjà fixés dans la Courlande, et avaient profité des revers de Waldemar II pour lui enlever la Livonie. Maintenant les chevaliers teutoniques vinrent s'établir dans le pays de Culm que la Pologne leur céda; Thorn devint leur capitale et leur point d'appui dans les attaques continuelles qu'ils firent sur le territoire des Prussiens. On voit par cette seule circonstance quel doit avoir été le génie militaire des chefs de cet ordre guerrier; il paraît que leur politique n'a pas été moins admirable. Par les moyens réunis de la force et de l'adresse, ils parvinrent à subjuguer en 53 ans, un pays qui avait résisté pendant quatre siècles aux armes victorieuses de la Pologne. Le grand-maître établit en 1309 sa résidence à Marienbourg. Ce fut alors que la langue allemande, qui était celle de la plupart des chevaliers teutoniques, devint dominante en Prusse. Néanmoins, les descendans des anciens Prussiens ont encore, dans quelques contrées, conservé leur ancien idiome qui n'est qu'une branche de l'esclavon, souche commune des langues polonaise, russe, bohémienne et autres. Les descendans des Lithuaniens, dans la partie orientale de la Prusse, conservèrent de même leur langue ancienne qui, selon quelques auteurs, est tout-à-fait différente des dialectes esclavons. Mais l'état florissant des affaires de l'ordre fit bientôt éclore chez ses membres cet orgueil sauvage, cette cruauté, cet esprit de débauche et de licence, qui n'étaient que trop souvent les caractères prédominans de tous ces ordres de chevalerie, composés d'un ramas de nobles de toutes les nations, moitié chrétiens et moitié brigands. La tyrannie qu'exer-

cèrent en Prusse les chevaliers teutoniques fut si insupportable, que les habitans de ce pays préférèrent de se soumettre au joug des Polonais. De là, des guerres continuelles, dans lesquelles l'ordre teutonique perdit sa gloire militaire, et à la fin son indépendance même. La bataille de Tannenberg, en 1410, où les Polonais firent un carnage effroyable de ces chevaliers, fut le premier coup qui ébranla leur puissance. En 1440, les villes de Dantzick, d'Elbing, de Thorn et autres, ainsi que la noblesse de plusieurs provinces, conclurent une alliance formelle contre l'ordre teutonique. Enfin, en 1454, toute la Prusse occidentale se mit en insurrection contre l'ordre, et, sous la protection du roi Casimir IV qui leur confirma tous leurs priviléges, en sorte que ce pays forma en effet un état absolument indépendant de la *république* de Pologne, qui n'était soumis qu'au roi en personne, et tenait ses diètes à part.

La guerre sanglante qui fut la suite de cette affaire, dura 13 ans, pendant laquelle les Polonais ravagèrent entièrement la partie de la Prusse qui était restée fidèle à l'ordre teutonique. On prétend que de 21,000 villages que comptait autrefois la Prusse, il n'y en eut que 3,013 qui échappèrent aux flammes ; près de 2,000 églises furent détruites. La paix conclue en 1466 confirma les Polonais dans la possession de la Prusse occidentale (qui dès-lors prit sur les cartes et dans les géographies le nom de *Prusse royale* ou *polonaise*). L'ordre teutonique ne conserva la possession de la partie restante, qu'en se reconnaissant *vassal* de la Pologne.

Une telle dépendance devait paraître bien insupportable à ces chevaliers accoutumés de se regarder comme une puissance souveraine. Ils essayèrent de s'y soustraire par des négociations, et lorsque celles-ci ne réussirent point, ils voulurent s'y soustraire par les armes; la guerre dura 6 ans, et finit en 1525 par la paix de Cracovie qui anéantit le pouvoir de l'ordre teutonique, et changea totalement la constitution de la Prusse. Le margrave *Albert* de Brandebourg, grand-maître de l'ordre, fut reconnu, par ce traité, comme *duc* héréditaire de la Prusse, sous la souveraineté de la Pologne. Ainsi fut détruit par une trahison, un empire fondé par la violence, et dont l'ordre teutonique avait conservé la possession pendant trois siècles.

Albert introduisit dans la *Prusse ducale* la réforme de Luther, et fonda en 1544 l'université de Kœnigsberg.

En 1618, l'électeur *Joachim Friderich* fit entrer le duché de Prusse dans la maison électorale de Brandebourg qui, depuis cette époque, en a conservé la possession.

Par le traité de *Wehlau*, en 1657, sous le grand électeur Frédéric-Guillaume, le duché de la Prusse fut élevé en souveraineté indépendante.

Son fils et successeur, Frédéric Ier, prit, en 1708, de sa propre autorité, le titre de *roi*. La Pologne fut la seule puissance qui se refusa long-tems à lui reconnaître cette dignité.

En 1772, le royaume de Prusse fut augmenté de la Prusse occidentale et du district de la Netze : la Pologne, perdant ces provinces, reconnut enfin la Prusse comme *royaume*.

En 1793 et 1795, la Grande-Pologne, la Masovie, une partie de la Lithuanie et autres provinces devinrent parties intégrantes de la Prusse.

Nous avons nommé les changemens que la Prusse occidentale a subis depuis l'arrivée des chevaliers teutoniques. Mais nous devons y ajouter quelques faits historiques antérieurs à cette époque, et qui se trouvent consignés dans le mémoire justificatif que le roi de Prusse fit publier lors du partage de 1772.

Parmi les quatre lignes des ducs de Poméranie, qui descendaient de Suantibor Ier., il y en avait une qui possédait les pays situés entre les rivières de Vistule, Netze, Leba et Grabo, c'est-à-dire la moitié de la Prusse occidentale et un tiers de la Poméranie ultérieure. Le nom de *Poméranie* était même, dans son origine, restreint à cette étendue de terrain ; et lorsque cette dénomination prit un sens plus étendu, l'on distingua l'ancienne Poméranie par le nom de *Pomerellie*. Lorsque cette ligne vint à s'éteindre par la mort du *Mestwin II*, les ducs de Stettin, comme plus proches parens, auraient dû hériter de toute la Pomerellie ; mais les rois de Pologne parvinrent à mettre la noblesse de cette province dans leurs intérêts, et se rendirent maîtres de la plus grande partie du pays. Les margraves de Brandebourg, comme seigneurs suzerains de tous les ducs de Poméranie, prétendirent que la Pomerellie

était un fief vacant, et s'en emparèrent en partie ; mais ils vendirent en 1311 leurs droits aux chevaliers teutoniques. Nous avons déjà vu comment ces provinces passèrent des mains de l'ordre teutonique dans celles de la Pologne. Pendant toutes ces révolutions, les ducs de Stettin n'avaient jamais renoncé formellement à leurs droits clairs et incontestables. Ainsi, en devenant possesseur du duché de Stettin, la maison électorale hérita de ces prétentions, sans que la vente faite par les anciens margraves pût leur être préjudiciable, parce que cette vente ne regardait que de prétendus droits de souveraineté que les ducs de Stettin n'avaient point reconnus.

Il nous reste à dire quelques mots sur l'histoire de Dantzick; pour celle de Thorn, nous en avons dit assez dans l'article topographique qui précède. Dantzick doit déjà, selon *Busching*, avoir été une ville florissante en 997, et non pas un simple bourg ou village. Il paraît cependant qu'elle perdit le lustre dont elle jouissait dans ces tems reculés; et ce ne fut que dans les années 1160 et 1170 qu'elle commença à figurer avec éclat. La guerre de Waldemar Ier., roi de Danemark, semble avoir donné lieu à l'établissement d'une colonie danoise dans cette position avantageuse, et l'on explique assez facilement son nom moderne *Dantzick* par *Dansk vik*, port ou golfe danois; dans les diplômes les plus anciens, on l'appelle simplement *Dansk* ou *Gdansk*. Les chevaliers teutoniques l'agrandirent et la fortifièrent. Lorsqu'en 1454 elle se mit sous la protection et la suzeraineté de la Pologne, cette puissance lui garantit des priviléges importans, parmi lesquels celui de la navigation exclusive sur la Vistule fut un des plus avantageux, en ce qu'il rendit Dantzick maîtresse de tout le commerce polonais par mer.

En 1734, Dantzick reçut dans ses murs le roi *Stanislas*, ce qui lui attira un siége et un bombardement de la part des Russes et des Saxons.

Lorsque le roi de Prusse, en 1772, devint maître de tous les pays qui entourent Dantzick, il était facile de prévoir que ses priviléges allaient être détruits ; et à la vérité, on ne peut s'étonner de ce que le roi de Prusse prétendit naviguer librement sur un fleuve qui, en grande partie, coulait sur son territoire, et qui était le seul débouché pour une partie de ses Etats. La ville de Dantzick s'y opposa néanmoins et s'attira

par là des représailles très-sévères. Ces différends ne furent terminés qu'en 1785 par la médiation de la Russie.

En 1793, Dantzick et Thorn furent incorporés à la Prusse.

## APPENDICE.

Sur ce qu'on appelle Nouvelle-Silésie. — On entend sous cette dénomination une partie du ci-devant woyvodat de Cracovie, qui, après quelques disputes entre l'Autriche et la Prusse, resta dans les mains de cette dernière puissance.

Ce district, qui contient environ 50,000 habitans sur 110 lieues carrées, est situé au bas de l'extrémité sud de la Prusse méridionale, au nord-ouest de la ville de Cracovie.

On trouve ici beaucoup de montagnes dont quelques-unes doivent contenir de l'argent, du plomb, de la pierre d'azur et autres minéraux. Le sol est très-fertile.

Les fleuves Warthe et Pilicza (*voyez* plus haut) prennent ici leur source.

Nous pouvons remarquer les villes suivantes :

*Pilicza*, chef-lieu d'un cercle, a environ 1,000 habitans.

*Siewiertz*, chef-lieu du duché de Siewiertz ou Sévérie, qui originairement a fait partie de la Silésie ; et ayant été vendu par un duc de Teschen aux évêques de Cracovie, n'a jamais été incorporé au royaume de Pologne, mais gouverné souverainement par des princes évêques.

*Slawkow*, ville de 225 feux ; on dit qu'il y a eu dans ses environs des mines d'argent.

*Zarki*, 299 feux ; *Bendzen*, 229 feux ; *Szcekochin*, 191 feux ; *Kromolow*, 153 feux, et autres petites villes.

Ce district est, quant aux affaires administratives, financières et domaniales, subordonné aux autorités ordinaires de la Silésie prussienne ; quant à la jurisdiction, il dépend de la Prusse méridionale. C'est à cause de cette ambiguité que nous avons cru devoir placer ce district dans un paragraphe séparé.

Il est absurde de donner à ce petit pays le nom pompeux de *Nouvelle-Silésie*, nom qui doit naturellement occasionner une idée fausse et exagérée.

## TROISIÈME CHAPITRE.

### SILESIE PRUSSIENNE.

Situation, Limites, Étendue et Population. — La Silésie prussienne s'étend du 52e. degré au 49e. degré 50 m. latitude boréale ; un petit district isolé est situé quelques minutes plus haut que le 52e. degré. On peut assigner comme latitude générale du pays 32 degrés 50 minutes — 37 deg. longitude Est de Paris; mais une langue de terre va encore 40 minutes plus vers l'Ouest ; et si l'on veut regarder la contrée dite *Nouvelle-Silésie* comme une partie de cette province, la longitude sera de 36 minutes plus orientale.

La longueur doit être prise de Nord-Ouest à Sud-Est, elle est de 75 lieues ; la largeur prise de Sud-Ouest à Nord-Est, est de 25 à 38 lieues.

Au Nord, la Marche-Nouvelle ; à l'Est, la Prusse méridionale ; au Sud, la Galizie ; la Silésie autrichienne et la Moravie ; à l'Ouest, la Bohême et la Lusace ; sont les pays limitrophes de la Silésie prussienne.

Les auteurs varient sur l'étendue géométrique de ce pays ; *Busching* donne à toute la Silésie 719 milles carrés d'Allemagne, dont 77 pour la partie autrichienne et 642 pour celle prussienne. *Sack*, au contraire, fait monter ces sommes à 769 $\frac{2}{3}$ pour toute la Silésie, dont 685·86 à la Prusse, et 83·58 à l'Autriche. Nous nous tenons à ce dernier calcul, selon lequel le nombre de lieues carrées de la Silésie prussienne doit être 1,902 $\frac{1}{3}$ ; selon Busching, il ne serait que de 1,783 $\frac{1}{3}$.

La population de la Silésie s'est singulièrement augmentée depuis l'an 1742, époque où le roi de Prusse en devint le souverain, comme le tableau suivant le démontre (1).

---

(1) Il est vrai que *Mirabeau* fait des objections contre la réalité de cette augmentation ; mais elle est parfaitement prouvée par les dénombremens, par l'augmentation de la consommation, etc.

En 1742 . . . . . 1,100,000
— 1757 . . . . . 1,162,355

( *Première année de la guerre de 7 ans* ).

— 1767 . . . . . 1,265,713
— 1771 . . . . . 1,340,175
— 1773 . . . . . 1,334,410

( *Après la grande famine* ).

— 1776 . . . . . 1,372,754
— 1784 . . . . . 1,582,000
— 1791 . . . . . 1,747,065
— 1798 . . . . . 1,884,822

Dans ce nombre, les militaires avec leurs femmes et enfans, ne sont point compris, et ils font certainement près de quatre-vingt mille âmes. Ainsi, l'on ne peut évaluer la population entière, pour 1801, à moins de deux millions, et il est très-probable qu'elle surpasse ce nombre.

La Silésie compte donc 1,050 à 1,060 habitans par lieue carrée. Il y meurt ordinairement 55 — 60,000 personnes. Les naissances sont, année commune, au nombre de 70 — 75,000 ; l'accroissement annuel de la population varie entre 13 et 14 milles.

Climat, Eaux, Montagnes. — La Haute-Silésie ou la partie la plus méridionale, ainsi que les contrées montagneuses sur la frontière de la Bohême, ont l'hiver long et rigoureux ; la neige y tombe dans une telle quantité, que souvent les habitans ne peuvent traverser les champs qu'au moyen de ces planches longues et minces, nommées en Norvége *skier*, et dont les Lapons et autres peuples voisins du pole se servent si adroitement pour courir sur la neige avec une vitesse semblable à celle des oiseaux. Lorsqu'à Breslaw on se promène sous la verdure des arbres, on peut, à dix lieues de là, aller en traîneau. A mesure que le terrain s'abaisse et s'applatit vers le Nord et l'Est, l'air devient moins rude ; et à l'extrémité septentrionale, le climat est même supportable pour la vigne. Voilà peut-être l'exemple le plus frap-

pant qu'il y ait du moins en Europe, de l'influence prodigieuse qu'a sur le climat physique l'exposition septentrionale ou méridionale des montagnes ; elle a pour ainsi dire renversé les pôles du monde pour les Silésiens.

Le terrain et le sol n'offrent pas de variétés moins remarquables. Les contrées à l'Ouest de l'Oder, sont montagneuses et d'un sol très-fertile ; on l'appelle *le côté allemand* ; la partie opposée ou *le côté polonais*, offre des plaines en grande partie ou sablonneuses ou marécageuses : il y a néanmoins des exceptions assez nombreuses à cette observation générale.

Les montagnes principales de la Silésie sont celles qu'on appelle les *Sudètes*, et qui séparent ce pays de la Bohême. Cette chaîne de montagnes commence proprement entre la Lusace et la Bohême, et elle y communique avec les monts dits *Erzgeburge* de la Saxe ; de l'autre côté, elle ne finit proprement qu'entre la Moravie et la Haute-Silésie où elle se joint aux Alpes-Carpathiennes. Mais on distingue vulgairement cette dernière branche par le nom de *montagnes de Moravie* ou *Gesenker-Geburge* ( montagnes abaissées ) ; de même les commencemens septentrionaux de la chaîne sont compris sous le nom de monts d'*Iser*. Le milieu, ou ce que les Silésiens appellent *Riesen-Geburge*, c'est-à-dire, montagnes des géans ou gigantesques, renferme les sommets les plus élevés de l'Allemagne septentrionale. Parmi ces montagnes, la *Schnékoppe*, c'est-à-dire tête de neige, montagne conique qui a pour piédestal une chaîne dite *Seifenberg*, est communément estimée à 4,949 pieds de France ; la grosse *Sturmhaube* ( grand casque d'assaut ) à 4,722 pieds ; la petite *Sturmhaube* à 4,710 pieds ; celle de *Grosse-rad* à 4,661 pieds. Sur la dernière pointe du *Schnékoppe*, on a élevé une chapelle d'où l'on voit à la fois Breslaw et Prague. Ce noyau des monts Sudètes, composé de granit, est sans doute de la plus ancienne formation ; les branches qui s'étendent de là vers la Lusace et la Moravie, consistent en schiste et gneiss ; elles appartiennent aux montagnes secondaires et primitives du second ordre. Dans cette dernière classe, doivent sur-tout être rangées les montagnes de Glatz ; parmi lesquelles l'*Eule* est haut de 3,326 pieds ; parmi les branches secondaires, on distingue le *Zotenberg* qui est presque détaché des autres montagnes, et s'avance comme un promontoire jusqu'à cinq lieues de Bres-

law ; il est haut de 2,109 — 2,125 pieds. Lorsqu'on a passé l'Oder, on ne trouve plus que des collines nommées par les géologues *tertiaires* et *aquatiques*; celles qui séparent la Nouvelle-Silésie de la véritable, méritent cependant d'être rangées parmi les montagnes.

*Ferber* a cru reconnaître en Silésie plusieurs volcans éteints, comme, par exemple, l'*Annenberg* et autres ; mais nous n'apprenons point qu'on y ait trouvé quelque produit volcanique qui puisse servir de preuve à cette opinion.

L'*Oder*, le fleuve principal de la Silésie, a déjà été décrit au commencement de cette description de la monarchie prussienne. Ce fleuve reçoit toutes les autres rivières de la Silésie, telles que la *Bober*, la *Neisse*, la *Bartsch*, l'*Oppa* et autres.

Parmi les lacs de cette province, nous devons remarquer celui de *Schlawa* près Glogaw ; c'est le plus grand qu'il y ait en Silésie ; Busching dit qu'il est sujet à des marées périodiques, et qu'il charrie des paillettes d'or.

Il y a dans le cercle de Hirschberg plusieurs chutes d'eau qui méritent d'être vues ; entr'autres, celle dite *Zackenfall*, de 110 pieds, et celle de *Kochelfall*, qui est de 50 pieds.

Productions minérales. — La Silésie se distingue parmi les possessions du roi de Prusse par ses richesses métalliques. C'est encore ici le *côté allemand*, qui, presque seul, donne ces productions, dont nous allons prendre une vue générale en commençant par les plus simples. L'argile fine, les terres de pipe et de porcelaine abondent par-tout sur le côté allemand, et on en trouve aussi en quelques endroits de l'autre côté. Le *feldspath* qui entre dans la composition de la porcelaine, les meules et pierres infusibles, les pierres calcaires et l'ardoise sont assez généralement répandus dans toute la province. La terre à foulon n'est pas d'une bonne qualité, et le bole ou terre sigillée de Striegau ne sert qu'à faire de la poterie. On a plusieurs sortes de pierres fines, comme marbre à Kaufungen, serpentine près la montagne de Zobten et dans le cercle de Frankenstein, porphire près de Schœnau, cristaux de roche à Prieborn, Krummendorf et dans le Mummelgrube ; jaspes, cornalines, onyx et agates à Bunzlow ; enfin, une sorte particulière de chrysoprase qui se trouve près Grache et Kosewitz. A ces genres désignés dans le mémoire de M. Heinitz sur les minéraux de la monarchie

prussienne ; Busching ajoute encore des amèthystes qu'il assure être d'une beauté et dureté peu communes. Fabri répète en 1800 la même chose ; Gaspari parle encore des topazes et des opales.

Ce dernier auteur dit que la Silésie manque absolument de sel ; le ministre Heinitz, qui était à même de connaître la vérité, nous assure que les sources salées de la Haute-Silésie pourraient être exploitées avec un grand profit, et qu'il y avait lieu d'espérer qu'on trouverait du sel gemme à une profondeur de 100 pieds ; mais jusqu'ici ses projets n'ont point été réalisés.

La Silésie est mieux fournie de tourbe et de charbons de terre. Il y a 43 carrières de ce dernier minéral en activité, et l'on en tire par an 1,200,000 boisseaux ; dont, en 1799, on consomma 949,000 boisseaux dans le pays. La principauté de Schweidnitz, le comté de Glatz, la principauté de Neisse, et presque toute la Haute-Silésie abondent en ce fossile. En plusieurs endroits on n'exploite pas les houilles, faute de débit et de débouchés pour l'exportation. La plaine qui borde l'Oder produit une excellente tourbe.

Le calamine de la Haute-Silésie et l'arsenic de Reichenstein fournissent un produit assez considérable ; mais l'exploitation renouvelée des mines d'étain près Giehren, a cessé, quoiqu'on prétende que dans les tems les plus reculés on ait tiré près de 300 quintaux par an. On fait environ 38,000 quintaux de cobalt par an ; la principale fabrique est à Querbach ; la fabrication de vitriol et d'huile de vitriol est peu considérable ; les nitrières sont peu nombreuses.

Les mines de cuivre de Rudelstadt donnent un produit annuel de 850 quintaux ; celui des mines de Kupferberg et autres ne nous est point connu. M. Heinitz parle de schistes cuivreux de Prausnitz et de Conradswalde, comme étant très-riches de métal ; il paraît, d'après Fabri, que l'on en a tiré parti.

*Tarnowitz*, dans la Haute-Silésie, a une riche mine de plomb qui en même-tems contient de l'argent. Cette mine a, dans les tems anciens, donné 15 à 16,000 quintaux de plomb et 3 à 4,000 marcs d'argent. Il paraît que son produit annuel est porté encore plus haut à présent. M. Heinitz assure que la couche de mine de plomb s'étend sur onze lieues carrées ;

mais les calculs qu'il fait sur la quantité de métal, nous paraissent exagérés.

Les mines de fer sont les plus nombreuses et les plus importantes de la Silésie. M. Heinitz, ministre du département des mines, dit dans son mémoire (daté de 1786) qu'il y avait dans la Haute-Silésie 47 hauts fourneaux et 185 forges qui produisaient en fer de fonte 21,817 quintaux; en fer forgé, 123,840 quintaux; en acier, 2,000 quintaux; en toles, 1,200 quintaux; en fil de fer, 200 quintaux : tout cela ensemble était évalué à 532,000 écus de Prusse. Le minérai n'est pas riche; le quintal donne environ 24 livres de fer de fonte; ce fer est très-ductile. Près de Malapane, où il y a une fonderie royale de canons et une rafinerie d'acier, on a trouvé de la terre martiale blanche, qu'on appelle aussi *mine de fer spathique*, et qui est très-propre à faire l'acier brut. On en trouve aussi à Tarnowitz, d'une très-bonne qualité. Dans la Basse-Silésie, on a découvert près de Schmiedelberg une mine de fer magnétique (fer oxydulé, *magnetischer eisenstein*) qui fournit un très-bon fer pour les quincailleries. Du côté de Warthenberg et Sprottan, on exploite la mine de fer marécageuse; trois fours, six affineries, huit forges et trois martinets produisaient 11,200 quintaux de fer de gueuse; 8,200 quintaux de fer de forge, et 1,200 quintaux de fer à cloux. On estimait en 1791 le produit de toutes les forges de la Silésie à 774,055 écus de Prusse ou 2,910,000 fr.; celui de toutes les mines ensemble était évalué à 1,131,604 écus de Prusse, ou 4,250,000 fr.

On prétend que l'argent a autrefois abondé dans la Silésie; mais aujourd'hui on n'en trouve que très-peu, mêlé avec la mine de plomb à Tarnowitz, Reichenstein et Silberberg; même à ce dernier endroit, on en a cessé l'exploitation.

On a constaté le fait historique de l'existence des lames et des grains d'or dans les couches quartzeuses et sablonneuses près Goldberg. Il est prouvé par des documens authentiques qu'en 1624 on tirait, de sept quintaux et demi de cette mine lavée, environ deux onces d'or. Il y a encore d'autres traces d'or, mais en trop petite quantité pour mériter l'exploitation.

En 1791, les mineurs entretenus par le roi formaient un personnel de 1,174 individus.

On trouve des eaux martiales et thermales en quelques endroits.

PRODUCTION DES RÈGNES VÉGÉTAL ET ANIMAL. — La grande population de la Silésie demande très-souvent une importation considérable de grains ; rarement cette province en peut exporter. Il ne faut pas conclure de ce fait, que l'agriculture soit en décadence ; mais il est toutefois vrai qu'elle est susceptible d'une grande amélioration. On cultive tous les blés ordinaires dans le Nord, et en outre le blé de Turquie, l'épeautre, le millet et le sarrasin. Dans les districts montagneux, les pommes de terre remplacent le blé. On cultive beaucoup de lentilles, de pois et d'autres légumes. Les fruits viennent bien, sur-tout près de Grunberg et de Nieder-Beuthen. On force la nature à produire de mauvais vins, qui, selon Busching, deviennent agréables en les conservant. Gaspari dit que l'on en fait du vinaigre. *Grunberg*, ville située à l'extrémité septentrionale du pays, est l'endroit où l'on pousse le plus loin la culture de la vigne. Les plus belles productions végétales de la Silésie sont le lin et le chanvre qui viennent par-tout et en très-grande abondance, sans cependant suffire aux immenses besoins des manufactures du pays. C'est sur-tout près Neisse, Oels, Trebnitz, Sagan et Wartenberg que la culture du lin fleurit. On fait tous les ans venir la semence de la Livonie et autres provinces russes. Une autre plante qui peut servir à la filature, savoir la petite gentiane, commence à être beaucoup cultivée. On recueille tous les ans environ 50 à 60,000 steins (1) de garance ; il y en a même pour l'exportation. La gaude, ou l'*æster atticus*, plante qui sert à la teinture en jaune, y vient aussi en abondance : mais on est surpris de voir la culture du safran négligée ; quant à celle du tabac, on ne

(1) Le *stein* est de deux sortes : le *grand* qui contient 22 liv., et le *petit* qui n'en a que 11. Nous croyons que l'auteur allemand, d'où nous tirons cette notice, a voulu parler de grands *steins*, puisque *Mirabeau* évalue, nous ne savons sur quelle autorité, la vente annuelle de cet article à 500,000 francs. Dans l'*apperçu statistique* de *Hækh*, on indique 199,598 *steins* pour la production de l'an 1797 ; c'est sans doute de petits *steins* qu'il parle, encore paraît-il qu'il y ait une faute d'impression.

doit pas s'attendre à la trouver très-répandue dans un pays où tout le monde est occupé de cultures plus lucratives. La soie n'entre aussi que pour peu de chose dans la somme des productions silésiennes. En 1794, on comptait 480,000 mûriers ; tout le produit était en soie pure de 493 livres ; et en soie écrue, 130 livres. On voit au premier coup-d'œil que cette industrie ne peut être réellement profitable au pays.

Les forêts sont ce que la Haute-Silésie possède de plus précieux. La principauté d'Oppeln n'est presque qu'une forêt continuelle. L'Oder y coule à travers les plus belles et les plus épaisses forêts de chênes que l'on puisse voir. Dans la Basse-Silésie, les montagnes d'un côté, les grandes plaines sablonneuses de l'autre, abondent en forêts : les districts limitrophes de la Pologne en sont couverts presque en entier : mais les contrées entre la Lusace et l'Oder souffrent souvent beaucoup de la disette de bois. Outre les chênes, pins, pinastres et sapins, on trouve encore des mélèses, sur-tout dans la principauté de Jagerndorf ; on en tire de la térébenthine. Les forêts fournissent en bois, potasse, goudron, résine, noir de fumée et autres articles d'exportation pour plus de deux millions de France.

La laine de Silésie, déjà très-bonne en son état originaire, a été améliorée par l'introduction des béliers espagnols. On tond encore les brebis deux fois par an, et la laine d'été est préférée à celle d'hiver. Le produit annuel est de 160,000 à 180,000 *steins*, ou de 3,500,000 à 4,000,000 de livres, et le nombre de bêtes à laine, doit sans doute à présent surpasser de beaucoup 2 millions, puisqu'en 1776, on en comptait 1,838,282 têtes.

On ne tient de vaches que ce qu'il faut pour fournir du lait et du fromage aux besoins domestiques. En plusieurs endroits, on s'en sert pour le labourage, tant les bœufs et les chevaux sont rares ; on tient encore moins de porcs. Les montagnards ont beaucoup de chèvres ; et cet animal doit trouver d'excellens pâturages, puisque deux donnent autant de lait qu'une vache. Je ne prétends pas dire pour cela que les pâturages de la Silésie ne soient pas propres aux bêtes à cornes ; au contraire, ils égalent presque ceux de la Pologne ; mais l'industrie manufacturière qui y absorbe tout, fait négliger en partie l'économie rurale. C'est pour cette raison que

l'on n'y trouve que de petits chevaux importés de Lithuanie et de Pologne. Il est vrai que les montagnards du côté de la Bohême possèdent une race de chevaux plus forte et passablement belle; mais elle n'est que très-peu répandue dans le reste du pays.

Le gibier est rare ou commun, selon que les districts sont riches en forêts. Parmi les bêtes sauvages qu'on trouve ici, nous remarquons le lynx qu'on rencontre quelquefois dans les montagnes, et le castor; mais ce dernier devient rare, et l'ours, n'aimant point la foule, a quitté ce pays pour habiter la Pologne.

La pêche est importante; l'Oder fournit des saumons, des esturgeons, longs quelquefois de 12 à 14 pieds; des zantes, des bises ou glanis, qui pèsent quelquefois 40 à 50 livres; des lamproies, motelles et autres sortes. Les nombreux étangs sont remplis de brochets, murines, truites, etc.

Cet aperçu des richesses naturelles de la Silésie, suffit pour justifier les violens et longs regrets qu'a témoigné l'Autriche en se voyant arracher cette province; mais combien mieux le lecteur ne sentirait-il pas la valeur de ce superbe pays, si notre méthode nous permettait de lui présenter ici sans interruption le brillant tableau des prodiges que l'industrie humaine et la sagesse du gouvernement ont opérés. Nous l'avons réservé pour le dernier chapitre de cette description.

Divisions. — On peut diviser la Silésie prussienne de cinq manières différentes, savoir 1°. en-haute et basse, expressions qui comprennent aussi la Silésie autrichienne. On distinguait dans les tems reculés la Silésie haute, du milieu et basse; mais il y a long-tems que ces deux dernières ont été réunies; 2°. en *principautés* immédiates ou médiates, *grandes baronies*, en latin *dynastiæ* ou *baronatus*, et *petites baronies*, en latin *status minores* (1). Nous expliquerons la

(1) En allemand, *freye-standes-herrschaften* et *freye-minder-herrschaften*. Or, *frey-herrschaft* veut dire absolument la même chose que *baronia* ou *dynastia libera*. Les deux termes allemands disent littéralement *baronies d'ordre*, c'est-à-dire qui forment un ordre dans l'Etat, et *baronies moindres*. Notre traduction approche donc à l'allemand autant que possible; elle est conforme à la nature des choses, elle est d'ailleurs appuyée par l'analogie, car, en Hongrie, on fait une distinction également entre les grands et les petits barons.

valeur

valeur de ces termes lorsque nous parlerons de la constitution de la monarchie ; 3°. en *cercles* et *districts* ; cette division a rapport aux contributions et n'embrasse proprement que le plat pays, les villes étant sous ce même rapport partagées en dix inspections ; 4°. en trois *régences*, pour les affaires civiles, criminelles et ecclésiastiques. Ces régences siégent à Breslaw, Brieg et Glogaw ; 5°. en deux *départemens*, relativement à la haute police et la suprême inspection des finances, et plusieurs autres affaires. Les deux *chambres domaniales* siégent à Breslaw et Glogaw. Le comté de Glatz était proprement un état indépendant ; mais depuis 1742 on peut le regarder comme incorporé ou du moins annexé à la Haute-Silésie.

Nous avons réuni ces cinq divisions dans un seul tableau comparatif que nous allons mettre sous les yeux du lecteur. Comme les trois premières sont celles qui intéressent le plus la géographie, et qui sont indiquées sur les cartes, nous les avons prises pour base. Les indications de l'étendue et de la population de chaque cercle nous ont paru mériter une place ici, pour donner une idée de la grande disproportion qui règne entre les parties occidentales et orientales, sous le rapport de population. Comme les principautés et cercles portent le nom de leurs chefs-lieux, il devenait superflu d'ajouter ceux-ci (1).

---

(1) Ce tableau est tiré d'un excellent journal allemand, intitulé *Schlesische provinzial blætter*, c'est-à-dire, Feuilles provinciales de la Silésie, publiées par le géographe *Zimmermann* et quelques autres savans, année de 1795. Tant en raison de cette date, qu'à cause des fractions que nous avons supprimées, et plusieurs autres circonstances, il ne faut pas s'attendre à trouver le total de ce tableau exactement semblable à celui que nous avons donné plus haut. Cette différence, d'ailleurs, n'empêche point que le tableau ne remplisse le but auquel nous le destinons ; savoir, de montrer la *proportion relative* entre la population de différentes contrées de ce pays.

| Divisions politiques. | Divisions contributionnaires. | Lieues car. | Population. | Rapport avec les grandes divisions administratives. |
|---|---|---|---|---|
| Principauté de Breslaw, immédiate. | 1. Cercles de Breslaw . . | 50 | 110,000 | Sous la régence et la chambre de Breslaw. |
| | 2. Cercles de Neumark et Canth. . | 33 | 28,000 | |
| | 3. Cercles de Namslau . . | 30 | 21,000 | |
| Principauté de Brieg, immédiate. | 4. . . Brieg . . . . | 25 | 29,000 | Sous la régence et la chambre de Breslaw, quoique la régence de la Haute-Silésie siége à Brieg. |
| | 5. . . Kreuzburg . . | 22 | 20,000 | |
| | 6. . . Ohlau . . . . | 36 | 25,000 | |
| | 7. . . Strehlen . . . | 19 | 15,000 | |
| | 8. . . Nimptsch . . | 25 | 21,000 | |
| Princip. de Schweidnitz, immédiate. | 9. . . Schweidnitz | 44 | 80,000 | Sous la chambre et la régence de Breslaw. |
| | 10. . . Reichenbach | 19 | 30,000 | |
| | 11. . . Striegau . . . | 19 | 18,000 | |
| | 12. . . Bolckenhayn et Landshut. | 44 | 60,000 | |
| Principauté de Jauer, immédiate. | 23. . . Jauer . . . . | 19 | 22,000 | Sous la régence de Breslaw et la chambre de Glogaw. |
| | 14. . . Hirschberg . | 58 | 75 à 80,000 | |
| | 15. . . Bunzlau-Lœwenberg. | 91 | 102,000 | |
| Principauté de Liegnitz, immédiate. | 16. . . Liegnitz . . . | 28 | 30,000 | Sous la régence et chambre de Glogaw. |
| | 17. . . Goldberg — Haynau. | 30 | 35,000 | |
| | 18. . . Lubin . . . . | 19 | 20,000 | |
| Principauté de Sagau, médiate. | 19. . . Sagau . . . . | 58 | 35,000 | *Idem.* |
| Principauté de Glogaw, immédiate. | 20. . . Glogaw . . . | 66 | 63,000 | Sous la régence et la chambre de Glogaw. |
| | 21. . . Sprottan . . . | 30 | 20,000 | |
| | 22. . . Freystadt . . | 30 | 30,000 | |
| | 23. . . Grunberg . . | 39 | 29,000 | |
| | 24. . . Schwiebus . . | 28 | 14,000 | |
| | 25. . . Guhrau . . . | 22 | 21,000 | |
| Principauté de Carolath, médiate. | Compris dans le cercle de Freystadt. | | | *Idem.* |

| Divisions Politiques. | Divisions contributionnaires. | Lieues car. | Population. | Rapport avec les grandes divisions administratives. |
|---|---|---|---|---|
| Principauté de Wohlau, immédiate. | 26. Cercles de Wohlau . . | 58 | 54,000 | *Idem.* |
| | 27. Cercles de Steinau et Randen . | 27 | 15,000 | |
| Principauté d'Oels, médiate. | 28. . . Oels et Bernstadt. . . | 44 | 45,000 | *Idem.* |
| | 29. . . Oels et Trebnitz . . . | 42 | 36,000 | |
| Principauté de Trachenberg, médiate. Grande Baronie de Militsch, médiate. Petites Baronies de Neuschloss, Freyhahn et Suhlan, médiates. | 30. . . Militsch et Trachenberg. | 41 | 30,000 | Sous la régence de Breslaw. . Sous la chambre de Glogaw. . |
| Les grandes Baron. de Wartenberg et Goschutz, médiates. | 31. . . Wartenberg. | 19 | 21,000 | Sous la régence et la chambre de Breslaw. |
| | HAUTE-SILÉSIE. | | | |
| Principauté de Munsterberg, immédiate (*). | 32. . . Munsterberg | 22 | 19,000 | Sous la chambre et la régence de Breslaw. |
| | 33. . . Frankenstein | 28 | 35,000 | |
| Principauté d'Oppeln, immédiate. | 34. . . Oppeln . . . | 66 | 42,000 | Sous la chambre de Breslaw et sous la régence de Brieg. |
| | 35. . . Falkenberg . | 19 | 15,000 | |
| | 36. . . Rosenberg. . | 45 | 21,000 | |
| | 37. . . Gros-Strehliz. . . | 44 | 17,000 | |
| | 38. . . Lublinitz . . | 60 | 20,000 | |
| | 39. . . Tost. . . . . | 82 | 40,000 | |
| | 40. . . Kosel . . . . | 25 | 24,000 | |
| | 41. . . Neustcedt . . | 40 | 48,000 | |

(*) Quelques auteurs mettent cette principauté dans la Basse-Silésie.

| Divisions politiques. | Divisions contributionnaires. | Lieues car. | Population. | Rapport avec les grandes divisions administratives. |
|---|---|---|---|---|
| Partie de la Principauté de Neisse, médiate. | 42. Cercles de Neisse . . . | 44 | 60,000 | Comme le précédent. |
| | 43. Cercles de Grotkau (*) | 33 | 28,000 | |
| Parties des Principautés de Jægerndorf et Troppau, avec le District de Katscher, médiats. | 44. . . Leobschütz . | 69 | 64,000 | *Idem.* |
| La grande Baronie de Pless; les pet. Baronies de Loslau, et, en partie, Oderberg. | 45. . . Pless . . . . | 66 | 48,000 (*selon d'autres*) 43,400 | *Idem.* |
| La grande Baronie de Beuthen, médiate (**). | 46. . . Beuthen . . | 25 | 18,000 | *Idem.* |
| La Principauté de Ratibor, immédiate. | 47. . . Ratibor . . . | 41 | 46,000 | *Idem.* |
| Le Comté de Glatz. | 48. . . Glatz . . . . | 72 | En 1789 90,314<br>1795 96,795 | Sous la régence et la chambre. |

(*) C'est mal-à-propos que plusieurs géographes en ont fait une principauté à part.

(**) Il paraît que la petite baronie de *Munsterberg-Frankenstein*, créée en 1795, est du ressort du cercle de Beuthen.

Il résulte de ce tableau que la Silésie prussienne comprend dix principautés immédiates, quatre principautés médiates en totalité et trois en partie, un comté souverain, six grandes baronies, quatre petites baronies en entier et une en partie. On compte dans la Silésie prussienne, (sans le district, nommé Nouvelle Silésie) 135 villes, 31 bourgs; et en 1787, 5,074 villages (1) dont quelques centaines ont été bâtis depuis 1763, et qui souvent, pour nous servir de l'expression du célèbre poète Ramler, égalent les cités en grandeur et les parcs en beauté. On comptait en 1788, selon Randel, 261,752 feux; nous croyons même que ce calcul est ou incomplet ou inexact.

Nous devons remarquer que les cercles qui portent un nom double, sont, pour des causes locales, divisés en deux districts, dont chacun a son chef-lieu à part (2).

---

(1) Les villages de la Silésie sont souvent divisés en *sections*, dont chacune a ses fonctionnaires à part; quelques auteurs comptent chaque section pour un village, et alors ils en portent le nombre à 6,649, comme on peut voir dans l'*aperçu statistique*, publié par le citoyen *Duquesnoy*.

(2) La Silésie étant un des pays les plus intéressans pour les calculateurs qui s'occupent de la science, à la vérité peu certaine, dite *statistique*, nous citerons en leur faveur quelques données sur l'étendue et la population de ce pays, tirées de *Fabri*, et qui, en partie, diffèrent sensiblement de celles des *Feuilles provinciales silésiennes*.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Principauté de Breslaw. . . | 100 lieues carr. | 147,688 | habit. |
| ——— de Brieg . . . . | 106 ——— | 108,266 | ——— |
| ——— de Schweidnitz.. | 123 ——— | 175,141 | ——— |
| ——— de Jauer. . . . | 160 ——— | 186,835 | ——— |
| ——— de Liegnitz. . . | 112 ——— | 84,830 | ——— |
| ——— de Wolhau. . . | 91 ——— | 49,080 | ——— |
| ——— de Glogaw. . . | 258 ——— | 171,256 | ——— |
| ——— d'Oels. . . . . | 86 ——— | 70,790 | ——— |
| ——— d'Oppeln. . . . | 469 ——— | 190,000 | ——— |
| ——— de Ratibor. . . . | 40 ——— | 20,790 | ——— |

Nous regardons les données de *Fabri* comme moins authentiques que celles du journal précité.

## Villes et autres endroits remarquables.

### Dans la principauté de Breslaw.

*Breslaw*, en polonais *Wroclaw*, (prononcez *Wrotslaw*) et en latin *Vratislavia*, ville très-antique, située dans une vaste plaine, à l'endroit où l'Oder reçoit la rivière d'Ohlau. C'est la capitale de toute la Silésie, et d'après une déclaration de Frédéric II, la troisième capitale de la monarchie prussienne. Cette ville, avec ses faubourgs, a une circonférence de trois lieues et demie; elle est bâtie à la gothique, mais les rues sont cependant assez larges. En 1618, Breslaw ne comptait que 37,600 habitans; elle en avait en 1742 à-peu près 45,000 et en 1794 on y trouvait en tout 61,962 âmes, dans lequel nombre les militaires avec leurs femmes et enfans entraient pour environ 10,000; or, comme en 1798 on nombra 57,540 individus, sans le militaire, nous estimons la population totale de Breslaw, en ce moment, à 66,000 âmes au moins. En 1794, on trouvait 3,388 maisons de particuliers, et 268 édifices publics, au nombre desquels étaient 26 églises catholiques, 8 luthériennes, une réformée; néanmoins les deux tiers de la bourgeoisie sont luthériens, et ils remplissent exclusivement les fonctions de magistrature. Parmi les églises luthériennes, celle de Sainte-Elisabeth a une belle flèche haute de 182 aunes; mais la cathédrale, qui appartient aux catholiques, se distingue encore plus par son architecture gothique, qui réunit une grande simplicité à la plus étonnante hardiesse; elle renferme plusieurs chefs-d'œuvres de peinture et sculpture. Les superbes couvens des Augustins, dit *Sandkloster*, et des Prémontrés; la somptueuse église de l'Université, ci-devant aux jésuites, le château-royal, l'élégant palais de *Schœnbonn*, ci-devant de Hatzfeld, et plusieurs autres bâtimens, méritent l'attention des voyageurs. Il y a une université catholique, fondée en 1702; un observatoire astronomique, à 14 deg. 45 min. long. Est de Paris, 51 deg. 6 min. 30 sec. lat. bor. plusieurs très-bons colléges et séminaires, une excellente école juive, enfin, quatre à cinq bibliothèques remarquables près les couvens et les églises luthériennes. Breslaw est le centre

du commerce de toute la Silésie et entretient aussi quelques manufactures. Nous en parlerons en son tems. Plusieurs autorités supérieures y siégent. La ville a autrefois été de la confédération anséatique, et possède de très-grands revenus publics.

*Dyhrnfurt*, petite ville, ornée d'un magnifique château et d'un très-beau parc; elle est située sur l'Oder et appartient aux comtes de Hoym.

*Namslau*, ville de 320 maisons, 2,700 habitans. *Neumark*, 284 maisons, et 1,900 habitans. *Canth*, 189 maisons, 1000 habitans, et autres petits endroits.

*Leuthen*, grand village, devenu célèbre par la bataille du 5 décembre 1757.

*Schmoger*, village où fut bâtie en 996 la première église chrétienne en Silésie, et où a été fondé l'évêché, transféré depuis à Breslaw.

Dans la principauté de *Brieg*, au Sud de la précédente.

*Brieg*, sur l'Oder, ville belle et passablement forte; elle renferme 8000 habitans dans 633 maisons. C'est le siége de la régence de la Haute-Silésie, quoique hors les frontières de cette partie. Les manufactures ordinaires de la Silésie y fleurissent.

*Scheidelwitz*, grand village près duquel on voit dans la forêt de *Ritsch*, l'antique et vénérable *chêne des Piastes*, sous lequel les anciens ducs de la dynastie Piastienne donnaient une fête annuelle.

*Mollurtz*, village célèbre par la première bataille du grand Frédéric.

*Kreuzburg*, ville de 292 maisons et 1800 habitans, avec une grande maison de travail pour les indigens.

*Olhau*, ville de 285 maisons et 2800 habitans, avec un château; elle cultive beaucoup de tabac et de la soie.

*Sterhlen*, ville de 418 maisons, et 2400 hab. *Nimptsch*, 194 maisons, 1200 habitans, et autres petites villes.

*Hussinetz*, et quelques autres colonies de *Bohémiens-Hussites*, gens très-industrieux.

*Kosewitz*, avec une mine de chrysoprases; mais elle est presqu'épuisée.

Les deux villes de *Silberberg* et de *Reichenstein*, quoique

incorporées à la principauté de Brieg, sont situées dans celle de Munsterberg. (*Voyez* plus bas).

Dans la principauté de Schweidnitz, au Sud-Ouest de Breslaw.

*Schweidnitz*, ville presqu'entièrement rebâtie sous Frédéric II, qui en a fait une forteresse importante. Elle renferme 605 maisons bourgeoises, 56 édifices publics, et 9000 habitans. Parmi ces églises, il y en a une dont la flèche doit être la plus haute de toute la Silésie. Cette ville très-manufacturière est située dans une contrée riante.

*Salzbrunn*, grand village de 1700 habitans, avec trois sources minérales, parmi lesquelles une est salée. Selon Gaspari, c'est le seul indice de sel dans toute la Silésie; mais M. Heinitz, ministre des mines, assure qu'il y en a beaucoup d'autres.

*Furstenstein*, magnifique château des comtes de Hochberg, sur un rocher élevé dans la contrée la plus romantique. On y trouve une nombreuse bibliothèque et un cabinet des monnaies.

La seigneurie dont ce château est le chef-lieu, renferme les villes de *Freyberg*, 260 maisons, 1600 habitans; *Gottesberg*, 249 maisons, 2000 habitans, et des mines d'argent et de houille.

*Zobten*, petite ville, au pied du mont *Zobten-Berg*, qui est presque d'une forme régulièrement conique, et du sommet duquel on découvre presque la moitié de la Silésie. Cette montagne est décorée des ruines d'un ancien château et d'une chapelle très-fréquentée.

Le grand village de *Leutmannsdorf*, long d'une lieue, et ayant 2200 habitans; *Giersdorf*, 1400 habitans et autres semblables.

*Reichenbach*, ville de 441 maisons et 3700 habitans, connu par la convention conclue entre l'Autriche et la Prusse en 1790, et qui sauva la sublime Porte d'une ruine totale.

*Langen-Bielau*, village d'une lieue et deux tiers en longueur, et de plus de 7000 habitans. *Peterswaldau*, de 3000 habitans, avec un superbe château; *Peilau*, de 1700 habitans; *Ernsdorf*, de 1600 et autres.

*Gnadenfrey*, jolie colonie des frères Moraviens, appelés en allemand *Herrnhutiens*.

*Striegau*, ville de 356 maisons, et 2,100 habitans, entourée de murailles singulièrement hautes et épaisses. Elle est célèbre par la bataille du 4 juin 1745, et par une autre en 1760. Quelquefois on désigne ces deux événemens par le nom de *Hohen-Friedeberg*, petite ville à peu de distance.

*Laase*, village des comtes de Burghaus, avec un petit château, de beaux jardins et un pont qui est tout en fer.

*Landshut*, ville de 507 maisons et 3000 habitans; il y a une belle église luthérienne qui possède une bibliothèque. Cette ville est une des plus commerçantes de toute la Silésie. (*Voyez* l'article MANUFACTURES et COMMERCE).

*Bolckenhayn*, 1300 habitans; *Liebau*, 1700 habitans; *Schœnberg*, 1700 habitans, et quelques autres petites villes.

*Grüssau*, célèbre et riche abbaye de l'ordre de Citeaux, avec de superbes bâtimens, deux magnifiques églises, une bibliothèque, un collége et un séminaire pour former des maîtres d'école.

Les grands villages manufacturiers de *Alt-Reichenau*, 1800 habitans; *Gross-Hermsdorf*, 1300 habitans; et encore quatre ou cinq autres qui ont chacun 1000 habitans et plus, se trouvent dans le cercle de Landshut.

Dans la principauté de Jauer, à l'Ouest de Breslaw.

*Jauer*, ville de 568 maisons et 4200 habitans, d'un commerce assez actif, située sur une rivière qui, à cause de ses débordemens, est appelée la *Neisse furieuse*; il y en a une autre qui porte le nom de *Neisse paisible*.

*Hirschberg*, une des meilleures villes de commerce et de manufactures, agréablement environnée, très-bien bâtie, et renfermant 880 maisons, avec 7000 habitans. C'est le siége d'un lycée et d'un conseil de commerce pour les quatre *cercles des montagnes*, qui sont ceux de *Schweidnitz*, *Lœwenberg*, *Bolckenhayn* et *Hirschberg*.

*Schmiedeberg*, ville, qui a parfaitement l'air d'un village. Figurez-vous 554 maisons semées sur une ligne d'une lieue et demie, dans une étroite vallée; cet endroit a 3500 habitans et beaucoup de manufactures.

*Kynast*, vieux château presque ruiné, il offre la vue la plus charmante et donne son nom à une seigneurie appartenante aux comtes de Schafgotsch, et qui renferme *Herrnsdorf*,

village de 1300 habitans, avec un château où l'on trouve une bonne bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle. *Schreibershau*, village de 1,600 habitans, une verrerie, une fabrique de vitriol, etc. *Hohen-Liebenthal*, village de 1,700 habitans, dans les environs duquel on trouve des cailloux qui, ayant été polis, présentent une espèce de dessin et qu'on pourrait employer aux ouvrages en mosaïque.

*Warmbrunn*, bourg de 2,400 habitans, avec de bonnes fabriques, un joli château et des sources chaudes très-célèbres, et auxquelles on donne ordinairement le nom de Hirschberg, qui est celui du cercle.

Ce même cercle renferme encore *Jœnowitz*, village de 1,100 habitans, avec des mines de plomb et de cuivre; *Kaufung*, village de 1,700 habitans, auprès d'une caverne en labyrinthe, et une belle carrière de marbre; *Kramhubel*, où l'on compose beaucoup de remèdes des plantes de montagnes; *Cammerswaldaw*, *Lomnitz*, *Kunersdorf*, *Petersdorf*, *Reibnitz*, et encore 6 à 8 autres villages manufacturiers, chacun de 1000 à 1,500 habitans, et mieux bâtis que ne le sont les grandes villes dans beaucoup d'autres pays.

*Bunzlau*, sur la rivière de Bober, ville de 431 maisons et 3,300 habitans, renommée par sa poterie de terre brune, et par le *Quickbrunn*, l'hippocrène des poètes de la Silésie.

*Lœwenberg*, ville de 397 maisons, et plus de 3000 habitans. *Friedeberg*, 1,700 habitans. *Greifenberg*, 2,200 habitans, et autres. (*Voyez* l'article MANUFACTURES).

*Liebenthal*, riche couvent de bénédictines, qui font un baume très-renommé. Leur monastère est entouré d'une petite ville manufacturière qui leur appartient.

*Naumburg* est de même une bonne ville manufacturière, appartenante aux bénédictines qui y ont leur couvent.

*Flinsberg*, village de 1,800 habitans, avec des eaux acidulées, dont on fait beaucoup d'usage.

*Giehren*, village de 1000 habitans. (*Voyez* PRODUCTIONS MINÉRALES).

*Querbach*, village de 1,100 habitans, avec des mines de cobalt et une fabrique de bleu de Prusse, qui méritaient d'être vues. Les environs offrent beaucoup d'objets dignes de l'attention des géologues.

Le cercle de Bunzlau et Lœwenberg renferme de très-

grands villages manufacturiers, comme *Langen-Oelse*, 2,600 habitans. *Schmoitseifen*, 2,200 habitans. *Goriseifen*, 2,100 habitans. *Giesmansdorf*, 1,600 habitans et plusieurs autres de 1000 à 1,500 habitans.

Dans la principauté de Liegnitz au Nord-Ouest de Breslaw.

*Liegnitz*, ville manufacturière de 638 maisons et 6,200 habitans, avec un château, un beau palais pour les États du pays et un célèbre collège, ou académie pour les jeunes nobles, laquelle possède un musée d'histoire naturelle, bien fourni en minéraux de Silésie.

*Maltsch*, village sur l'Oder, où est le dépôt des charbons de terre que la Silésie exporte, et celui du sel qu'elle reçoit en échange.

*Nikolsstadt*, village qui dans le quatorzième siècle fut déclaré ville à cause de la découverte d'une mine d'or qui promettait merveilles; mais elle fut bientôt épuisée, et voilà Nikolsstadt redevenu village.

*Wahlstedt*, village dont le nom veut dire *place de massacre*; ce fut en cet endroit que les Tartares et Mogols en 1,241 défirent et tuèrent le duc Henri II.

*Goldberg*, ville de 715 maisons et 5,300 habitans, avec de bonnes manufactures, entourée de vignobles, de vergers, et en général d'une contrée riante. Son nom lui vient des collines voisines qui contiennent de l'or, mais en très-petite quantité.

*Haynau*, ville de 2,000 habitans et conjointement avec Goldberg, chef-lieu d'un cercle, où l'on trouve entr'autres une suite de villages qui règne sans interruption pendant l'espace de six lieues et demie, et qu'on appelle la *longue rue* (*die lange strasse*), c'est sans doute un phénomène *unique* en Europe.

*Lüben*, ville manufacturière de 2,400 habitans.

Dans la principauté de Sagau, au Nord-Ouest de Breslaw.

*Sagau*, sur le Bober, ville de 584 maisons, et 4,100 habitans, avec un grand château, un gymnase catholique et de bonnes manufactures.

*Priebus*, petite ville avec un château presque ruiné, dont

il reste encore la tour dans laquelle en 1472 le duc de Sagau, Jean II, fit mourir de faim son frère Balthazar.

La principauté médiate de Sagau, après avoir plusieurs fois changé de maître, fut achetée en 1786 par le duc de Courlande, Pierre de Biron, pour une somme de 1,100,000 florins. Sa fille aînée, mariée à un prince de Rohan-Guéméné, en est aujourd'hui en possession.

Dans la principauté de Glogaw, tout au Nord.

*Glogaw*, qu'on distingue quelquefois par le surnom de *gross*, c'est-à-dire grande. Cette ville, très-bien fortifiée, renferme 875 maisons, et près de 10,000 habitans. On peut la regarder comme la seconde ville de Silésie : c'est le siége de plusieurs autorités supérieures. Parmi les habitans, on compte 1,800 juifs.

*Quaritz*, 1,200 habitans. *Polkwitz*, 1,300 habitans; et autres petites villes.

*Hochkirch*, dont l'église est un célèbre endroit de pélerinage; et *Pridomost*, avec un château ancien et fameux, sont des villages.

*Guhrau*, ville nouvellement rebâtie, avec 2,700 habitans. Elle est renommée pour l'excellente farine que donnent ses 57 moulins à vent.

*Sprottau*, 375 maisons, 2,100 habitans; *Freystadt*, 525 maisons : l'un et l'autre chef-lieu des cercles.

*Neusalz*, jolie petite ville, avec une colonie de frères moraviens, un grand magasin de sel, et une navigation très-active sur l'Oder.

*Herzogswalde*, 252 maisons, 1,400 habitans; *Herwigsdorf*, 182 maisons, 1,100 habitans, et autres grands villages, mais en moindre nombre que dans les principautés de Jauer et Schweidnitz.

*Grünberg*, ville de 1,143 maisons, mais pas plus de 6,200 habitans; elle a des manufactures très-importantes, et est entourée de grands vignobles et vergers.

*Schwiebus*, ville de 2,700 habitans chef-lieu d'un cercle qui est enclavé dans la Nouvelle-Marche.

Dans la principauté de Carolath, enclavée dans la précédente.

*Beuthen*, ville de 2,400 habitans. On la distingue de celle

du même nom dans la Haute-Silésie, par l'épithète d'inférieure, en allemand *nieder*. Elle a une navigation active sur l'Oder.

*Carolath*, joli château avec un bourg.

Dans la principauté de Wohlau au Sud de Glogaw.

*Wohlau*, jolie petite ville de 1,400 habitans, avec un château.

*Herrnstadt*, ville de 1,600 habitans, sur la Bartsch, rivière qui a été rendue navigable, et sur laquelle on a conquis, au moyen des digues, de grands terrains.

*Leubus*, riche et célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux, avec des bâtimens superbes, une nombreuse bibliothèque, une église remarquable, de magnifiques jardins. Devant le monastère se trouve un joli village de 1,100 habitans, et à quelque distance un bourg de 400 habitans, qui l'un et l'autre portent le nom de Leubus.

*Steinau*, ville de 1,800 habitans; *Rauden*, 1,100 habitans; *Aufhalt*, où il y a un dépôt royal pour les toiles qu'on exporte de Silésie.

Dans la principauté d'*Oels*, à l'Est de Breslaw.

*Oels*, ville de 449 maisons et 4000 habitans, avec un grand château à l'antique, dont il faut voir la bibliothèque et le musée. Sur la place, devant ce château, les États de la principauté ont érigé un très-beau monument en l'honneur du dernier duc de la dynastie Wurtembourgeoise. Il y a encore une belle église catholique.

*Bernstadt*, ville de 2,400 habitans, avec un château qui a été long-tems la résidence des ducs d'Oels.

*Medzibor*, en polonais et en allemand *Mittelwade*, petite ville, chef-lieu d'une baronie incorporée à la principauté d'Oels.

*Trebnitz*, ville de 2,600 habitans, avec de bonnes manufactures; elle appartient aux religieuses de l'ordre de Cîteaux, qui y ont un superbe monastère.

*Massel* ou *Maslow*, n'est qu'une terre seigneuriale avec un village; mais on y a trouvé dans une montagne, dite *Topfelberg*, des antiquités très-remarquables qui ont été

décrites par *Herrman*, dans sa *Maslographie*. On a aussi trouvé dans ses environs des grenats et autres pierres précieuses.

*Skarsina*, village avec des eaux ferrugineuses, dans un site romantique.

La principauté d'Oels, long-tems possédée par une branche de la maison ducale de Wurtemberg, appartient aujourd'hui au duc Frédéric-Auguste de Brunswick-Wolfenbuttel, qui, à sa mort, va la laisser à son neveu, quatrième fils du duc régnant de Brunswick.

Dans le cercle *Trachenberg* et *Militsch* à l'Est de Breslaw :

*Trachenberg*, ville de 1,800 habitans, avec un château fortifié, chef-lieu d'une baronie appartenante aux comtes Schrenborn.

*Prausnitz*, ville de 1,700 habitans ; *Wirschwitz*, joli château, avec des jardins magnifiques ; *Militsch*, ville de 1,300 habitans ; *Neuschloss*, village ; *Freyhan*, bourg ; *Suhlau*, ville de 1,200 habitans ; tous les quatre avec des châteaux et des jardins magnifiques, et tous chefs-lieux des quatre baronies qui portent leur nom.

Dans le cercle de Wartenberg, à l'Est de Breslaw :

*Wartenberg*, ville de 1,500 habitans, avec deux châteaux et une très-belle église, chef-lieu d'une grande baronie, qui tient le premier rang parmi celles de la Silésie, et qui est possédée par le duc de Courlande. ( *Voyez* ci-dessus à la principauté de *Sagau*.

*Goschütz*, chef-lieu d'une petite baronie qui renferme entr'autres *Festenberg*, ville de 1,300 habitans.

Voilà les endroits les plus remarquables de la Basse-Silésie, nous allons maintenant parcourir la Haute, où nous trouvons :

Dans la principauté d'Oppeln, au Sud-Est de Breslaw.

*Oppeln*, sur l'Oder, ville de 3,200 habitans, avec un vieux château fortifié.

*Malapane*, *Fridrichsthal*, *Kœnighuld*, et autres établissemens royaux pour les mines et les forges de fer.

*Karlsruhe*, joli château avec un parc somptueux, au prince Eugène de Wurthemberg.

*Krappitz*, ville de 1,100 habitans, et un grand château, chef-lieu d'une seigneurie appartenante aux comtes Haugwitz.

*Gleiwitz*, 2,200 habitans; *Peiskretscham*, 1,600 habitans; *Falkenberg*, 1,100 habitans; *Rosenberg*, 1,200 habitans; *Gutentag*, 1,100 habitans; et autres petits endroits, quoiqu'en partie chefs-lieux des cercles provinciaux.

*Kosel*, forteresse importante sur l'Oder, avec 3,300 habitans, un château et l'hôtel des États de la Haute-Silésie.

*Neustadt*, sur la rivière de Prudnick, ville bien bâtie, fort manufacturière et peuplée de 3,600 habitans.

*Ober-Glogaw*, c'est-à-dire Glogaw supérieur, ville de 2,200 habitans; *Zülz*, ville qui, sur 2,100 habitans, compte 1000 juifs.

Dans les cercles de *Beuthen* et de *Pless*, au Sud de Breslaw:

*Beuthen*, qu'on distingue quelquefois par l'épithète de *supérieur*, chef-lieu d'une grande baronie.

*Georgenberg* et *Tarnowitz*, villes de mines.

*Pless*, ville de 2,400 habitans, avec un joli château, chef-lieu de la baronie du même nom.

Dans la principauté de *Ratibor*, à côté des précédens:

*Ratibor*, 3,900 habitans, avec de bonnes manufactures; *Sohrau*, 1,600 habitans; *Riebnick*, 1,200 habitans; etc.

Dans le cercle de *Leobschutz*, à côté des précédens:

*Leobschutz*, ville de 512 maisons, et 3000 habitans, siége de la régence qui, au nom du prince de Lichtenstein, administre la partie des principautés de *Jægerndorf* et de *Troppau*, qui est sous la suzeraineté prussienne.

*Katscher*, chef-lieu d'un district appartenant aux évêques d'Ollmutz, en Moravie, quoique sous la suzeraineté du roi de Prusse.

Dans la principauté de *Neisse*, au Sud de Breslaw:

*Neisse*, ville de 7000 habitans, sans la garnison; c'est

une forteresse du premier rang, et qui peut au besoin, être inondée. Parmi les édifices de cette ville industrieuse et florissante, on distingue le palais du prince-évêque de Breslaw, qui possède la principauté de Neisse, en partie sous la suzeraineté de la Prusse, et en partie sous celle de l'Autriche. On y trouve un gymnase catholique.

*Patschkau*, 364 maisons, 2,200 habitans; *Ziegenhals*, 253 maisons, 1,800 habitans; *Ottmachau*, 260 maisons, 1,500 habitans, avec un très-joli château; *Grottkau*, 226 maisons; 1,500 habitans. Toutes ces villes appartiennent à l'évêque de Breslaw, qui prend le titre de duc de *Grottkau*, mais ce duché n'a point d'existence réelle.

Dans la principauté de *Munsterberg*, au Sud de Breslaw :

*Munsterberg*, ville très-mal bâtie, mais assez industrieuse et peuplée de 2,100 habitans.

*Henrichau*, riche abbaye, première de l'ordre de Cîteaux, avec des bâtimens superbes et une bibliothèque considérable, près d'un bourg et d'un joli village, tous les deux du même nom.

*Frankenstein*, ville de 3,600 habitans, appartenante aux comtes de *Schlabrendorf*, famille illustre, et dont un membre se distingue à Paris par le plus noble enthousiasme pour les arts.

*Reichenstein*, petite ville ainsi que *Silberberg*, avec une forteresse du premier rang, dont les ouvrages sont taillés dans le roc vif, font proprement partie de la principauté de Brieg, quoiqu'enclavées dans celle-ci.

*Wartha*, petite ville, dans le site le plus attrayant, avec une belle église, à laquelle une image miraculeuse attire une foule de pélerins.

*Schœnwalde*, village de 1,500 habitans, qui est contigu à la ville de Silberberg.

Dans le comté de *Glatz*, au Sud-Ouest de Breslaw :

*Glatz*, ville de 887 maisons, et 9,500 habitans, sans la nombreuse garnison; elle est bâtie sur la côte et au pied d'une montagne, du sommet de laquelle un ancien château fortifié domine presque tout le comté; vis-à-vis, sur une montagne moins élevée, se trouve une forteresse moderne, liée

au

au château par des fortifications régulières qui entourent la ville. C'est une des passes principales pour entrer en Bohême.

*Neurade*, 2,600 habitans; *Habelschwerdt*, 1,800 habitans; *Reinerts*, 1,600, avec des eaux acidulées; *Landeck*, 1000 habitans, avec des sources chaudes; et autres villes.

*Walisfurt* et *Plomnitz*, superbes châteaux, l'un aux comtes de Wallis, l'autre au duc de Brunswick-Oels.

*Wolfelgrund*, village connu par son site extrêmement romantique, au milieu des plus hautes montagnes, et près d'une superbe chute d'eau.

ORIGINE, LANGUE, HISTOIRE DES SILÉSIENS. — On regarde les *Quades* et *Lygiens* comme les premiers habitans de la Silésie. Quelques auteurs disent que le mot *Quad*, signifiant en vieux teutonique, *mauvais*, les Slaves ou Polonais n'ont fait que traduire ce nom en leur langue, puisque *Zle* dit en esclavon la même chose. Mais l'opinion de *Dobrowsky* est plus probable; selon lui, les colons esclavons qui, dans le sixième siècle, vinrent occuper la Silésie, prirent le nom de *Zlesy* ou *Zlesaky*, qui veut dire *les derniers, ceux sur l'arrière*, pour se distinguer des colons qui s'étaient établis en Bohême, et qui s'appelèrent *Czechy*, c'est-à-dire, les premiers, ceux sur l'avant.

La Silésie reçut de ces conquérans leur langue et leurs mœurs; il paraît qu'elle ne fut long-temps qu'une province de la Pologne. Lorsqu'en 1138 Boleslas III divisa ses Etats entre ses fils, l'aîné nommé Uladislaus II, eut, avec le suprême gouvernement de toute la Pologne, les pays de Cracovie, de Siéradie, la Poméranie et la Silésie pour sa part. Ayant cherché à dépouiller ses frères de leur part, il fut chassé, et son frère Boleslas IV le remplaça sur le trône. Celui-ci céda en 1163 aux fils d'Uladislaus, qui se nommaient Boleslaus le haut, Miecislas et Conrad, la Silésie, qui alors s'étendait plus loin vers le Nord, qu'elle ne fait de nos jours. Ces trois frères se partagèrent la Silésie, qu'on distingua pour lors en celle du *milieu*, *haute* et *basse*. Conrad étant mort en 1178, Boleslas joignit la Basse-Silésie à celle du milieu, malgré les réclamations de son frère Miecislas. Dès-lors la dénomination de Silésie du milieu cessa et l'étendue de la basse devint presque le double de celle de la haute.

Les successeurs de Boleslas et de Miecislas donnèrent dans le défaut commun aux souverains de leur tems, savoir d'appanager les princes de leur maison en des territoires qui devinrent bientôt des Etats à part : de-là toutes ces principautés dont les noms subsistent encore. Affaiblie par cette mauvaise politique, la Silésie tenta l'ambition du duc de Bohême, Jean II, auquel en 1327, quatorze ducs de Silésie, de la race Piastienne, se soumirent, en se reconnaissant pour ses vassaux. Néanmoins les ducs de Schweidnitz et Jauer se maintinrent dans l'indépendance : la position de leurs territoires, couverts par les monts Sudètes, facilita leur résistance. L'empereur Charles IV, roi de Bohême, réunit par un mariage toute la Silésie à sa couronne. La Pologne, qui avait des droits très-fondés à la suzeraineté de ce pays, y renonça par plusieurs actes solennels. L'Empire Germanique garantit à la Bohême la possession de la Silésie, qui depuis cette époque, jusqu'en 1742, a pu être considérée comme un pays, sinon soumis, du moins allié à l'Allemagne.

La constitution politique de la Silésie éprouva bientôt des changemens très-essentiels. L'espèce de souveraineté qu'on avait laissée aux ducs de la race Piastienne, perdit tous les jours en éclat et étendue réelle. Par l'établissement de la *cour souveraine des princes*, en 1498, les principautés séparées devinrent membres d'un seul corps politique. En même-tems plusieurs maisons ducales vinrent à s'éteindre successivement, la couronne de Bohême s'empara de leurs possessions, comme de fiefs vacans; voilà l'origine des principautés immédiates. On donna à la vérité quelques principautés en fief à d'autres princes; mais ce ne fut qu'en se réservant les droits de la souveraineté dans toute l'étendue du mot.

Les Silésiens ayant, en grande partie, embrassé les réformes de Luther et Calvin, eurent à souffrir des injustices, des perfidies et des atrocités sans nombre de la part du gouvernement austro-bohémien. Nous en parlerons dans le chapitre cinquième, à l'article Religion, article que nous invitons les catholiques sensés à lire avec attention.

En 1740, le roi de Prusse, Frédéric II, débuta sur le théâtre de la gloire, en conquérant ou plutôt en surprenant la Silésie, sur laquelle il avait, à la vérité, quelques préten-

tions assez fondées. Comme par les traités de Breslaw, de Berlin et autres subséquens, la couronne de Bohème a renoncé, non-seulement à la possession de la Silésie; mais même à toute espèce de suzeraineté sur ce pays, les rois de Prusse prétendent, comme *ducs souverains* de la Silésie, être absolument hors de la liaison avec l'Empire Germanique; mais celui-ci objecte, avec raison, que la couronne de Bohême *étant état de l'Empire*, n'a pas pu, de sa propre autorité, anéantir le nœud féodal qui attachait la Silésie à la Bohême, et par-là à l'Empire. Pour comble de difficulté, il s'élève la question de savoir si la Bohême est un état feudataire de l'Empire, quant à son territoire, ou s'il en est seulement le vassal, quant à la dignité électorale et l'allié intime, mais libre, en sa qualité de royaume. Or, dans la dernière hypothèse, que soutiennent les publicistes autrichiens, la Bohême a pu, à son gré, renoncer à la suzeraineté de la Silésie. Voilà pourquoi les géographes allemands ne savent pas trop comment classer ce pays. Ceux de la Prusse sont d'accord de le décrire comme un Etat séparé et indépendant.

Les nombreuses colonies allemandes qui se sont établies dans la Silésie ont peu à peu germanisé les mœurs et fait reléguer le dialecte esclavon des anciens habitans, parmi les paysans de la Haute-Silésie et des districts limitrophes de la Pologne. Cet idiôme, originairement le même que le Polonais, en est devenu assez différent, et forme la chaîne intermédiaire entre celui-ci et le bohémien. On l'appelle en allemand *wasser-polakisch*. Les habitans des campagnes endeçà de l'Oder, et ceux de presque toutes les villes ne parlent que l'allemand dans un dialecte semblable à celui des Autrichiens, c'est-à-dire, qu'ils y mêlent des sons et des mots inconnus aux Saxons. Dans les principautés d'Oppeln et de Ratibor on se sert encore dans les conseils provinciaux du dialecte esclavon.

## CHAPITRE IV.

### Provinces de Franconie et Westphalie.

Il ne nous reste pour terminer la description physique et topographique des Etats du roi de Prusse, que de faire

celle des provinces éparses dans l'Empire Germanique. Plusieurs circonstances nous ont fait changer ici la méthode suivie dans les chapitres précédens. Nous donnerons d'abord en forme de tableau, une vue générale de ces pays, sous les rapports d'étendue et de population ; viendra ensuite la description de chacun d'eux, à part.

| Noms des Provinces. | Situation des Provinces. | | Étendue en lieues car. | Population. | Habitans par lieue carrée. | Villes principales. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Ost-Frise. . . . | Sur la mer d'Allemagne. | Dans le cercle de Westphalie. | 150 | 104,000 | 693 | Embden. |
| Lingen, comté. | Sur la rivière d'Ems. | | 22 | 23,000 | 1,036 | Lingen. |
| Tecklenburg, comté. . . . | | | 16 | 17,000 | 1,062 | Tecklenburg. |
| Minden, principauté. . . . | Sur le Weser. | | 86 | 86,000 | 1,000 | Minden. |
| Ravensberg, comté . . . | | | 40 | 80,000 | 2,000 | Bielefeld. |
| Clèves, (rive droite) duché | Sur le Rhin et la Lippe. | | 62 | 60,000 | 967 | Wesel. |
| Marck, comté. | | | 84 | 122,000 | 1,452 | Hamm. |
| Bareuth, margraviat. . . . | Dans le cercle de Franconie. | | 200 | 190,000 | 950 | Bareuth. |
| Anspach, margraviat. . . . | | | 200 | 180,000 | 900 | Anspach. |
| Totaux. . . . . | | | 860 | 862,000 | | |

On voit par ce tableau que ces provinces forment environ le dixième de toute la monarchie prussienne, quant à la population, mais seulement un quinzième par rapport à l'étendue. Leur population et leur industrie les rendraient précieuses pour l'Etat, si elles n'étaient pas tellement isolées et entrecoupées par les territoires des autres puissances. Au moment où nous écrivons, l'Allemagne attend avec impatience si le roi de Prusse prendra le parti d'échanger tous ces pays pour d'autres territoires plus à sa convenance, ou

s'il profitera des circonstances pour se faire indemniser par des districts qui arrondiraient et lieraient ensemble quelques-unes de ces provinces. Nous allons en donner la description en les réunissant autant que possible.

## OST-FRISE.

Situation, Climat, Terrain, Eaux, etc. — L'Ost-Frise, ou Frise orientale (appelée ainsi par rapport à la Frise propre) est située entre 53 deg. et 53 deg. 36 min. lat. bor., ainsi qu'entre 4 deg. 36 min. et 5 deg. 30 min. long. Est de Paris. Le climat est rude et l'air humide et brumeux. Cependant à cause du voisinage de la mer, l'hiver n'est point très-rigoureux, mais il finit tard.

Le fleuve Ems traverse un angle de ce pays ; il vient de l'évêché de Paderborn, et s'écoule ici dans un golfe nommé *Dollart*, qui a été formé en 1277 et 1287, par une irruption de la mer qui couvrit plus de 50 villages ; les eaux se retirent à présent, et l'on gagne tous les jours de nouveaux terrains.

Tout le pays est plat, très-bas et garanti contre la mer par d'immenses digues et par une chaîne d'islots, qui n'est qu'une continuation de celle qui borde la Hollande.

L'Ost-Frise a pour voisins les Hollandais à l'Ouest, l'évêché de Munster au Sud, les duchés d'Oldenbourg et la seigneurie de Jever à l'Est, et la mer d'Allemagne au Nord.

Sol et productions. — Le sol est extrêmement gras et fertile dans ce qu'on appelle le *Marsch*, ou les terrains bas ; les pâturages sont excellens, les bœufs, chevaux et moutons y deviennent gros et gras ; il n'est pas rare de voir dans le printems une vache fournir vingt pots de lait par jour ; les brebis qui sont d'une race très-grande, jettent souvent quatre agneaux à-la-fois ; le beurre et les fromages égalent ceux de Hollande. Comme l'Ost-Frise fait partie de la Westphalie, il est presque superflu de dire qu'elle abonde en porcs. Quant aux chevaux, ils sont, à la vérité, forts et bons, mais il leur manque beaucoup de choses pour mériter le titre de beaux chevaux. Le milieu du pays offre des terrains sablonneux et marécageux, dont la plus grande utilité consiste dans les tourbes dont elles fournissent non-seulement ce pays, qui manque absolument de bois, mais même plusieurs contrées éloignées.

On cultive du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des fèves en quantité, des pois, de la navette, dont l'huile sert au lieu de beurre; toutes sortes de fruits, de légumes et du lin. Les végétaux y prennent un plus gros volume que dans beaucoup d'autres pays; mais ils manquent en revanche de saveur. Les oies pèsent quelquefois jusqu'à 24 livres, les grives et les bécasses sont les oiseaux les plus fréquens. La pêche fournit des harengs, des huîtres, des crabes et autres poissons de mer en abondance. Comme un tiers de la province consiste en terrains incultes, on trouve en plusieurs endroits du gibier. Enfin, ce pays a une très-bonne argile pour les tuileries; on trouve même une terre-glaise que les Hollandais recherchent pour en fabriquer de la faïence.

Divisions. — L'Ost-Frise propre comprend 3 villes immédiates, qui sont *Aurich, Embden* et *Norden;* 9 bailliages royaux, qui portent les noms d'*Aurich*, *Norden*, *Embden*, *Berum*, *Gretsyhl*, *Pewsum*, *Leer* et *Stickhausen*, et 6 seigneuries nobles, qui ne ressortissent point des bailliages.

Le pays d'*Harlingen*, qui est réuni à l'Ost-Frise propre, comprend les deux bailliages d'*Esens* et *Wittmund*.

Villes et endroits remarquables. — *Embden*, à l'embouchure de l'Ems, ville de 7,400 habitans, avec plusieurs bonnes fabriques; elle a un port et fait un grand commerce maritime. (*Voyez* l'article Commerce, chapitre V.) Cette ville est assez bien bâtie, fortifiée, et située sur 4 deg. 48 min. long. Est de Paris, et 53 deg. 20 min. lat. N.

*Aurich*, l'ancienne résidence des princes de l'Ost-Frise, et encore aujourd'hui le siége des administrations supérieures. Cette ville n'a pas tout-à-fait 2000 habitans.

*Norden*, la plus ancienne ville du pays; elle a 3000 habitans et un bon port sur la mer d'Allemagne.

*Esens*, très-jolie ville de 1,600 habitans, située dans le pays d'Harlingen.

*Leer*, bourg, qui fait un grand commerce et renferme 4,500 habitans.

*Jelgum*, avec un port; *Wittmund*, *Gretsyhl* et autres gros bourgs.

Origine, Langue, Histoire. — L'Ost-Frise a eu son Tite-Live dans *Ubbo Emmius*. Ceux qui veulent approfon-

dir l'histoire des Frisons peuvent consulter l'ouvrage de cet auteur, écrit en assez bon latin. Il suffit ici de remarquer que l'Ost-Frise conserva jusque dans le douzième et treizième siècle cette liberté politique qui fait un trait si éminent dans le caractère des anciens Frisons. Mais vers cette époque, les *Hauptlinge* ou capitaines des districts, commencèrent à rendre héréditaires leurs dignités. La famille qui régna à Gretsyhl se distingua par de grands talens, et Edzard, qui en était issu, fut reconnu en 1454 pour souverain de tout le pays. Ses successeurs obtinrent la dignité de comtes et ensuite de princes de l'Empire. La dynastie de ces princes s'étant éteinte en 1744, le roi de Prusse prit possession du pays, en vertu d'une expectative donnée à la maison de Brandebourg, par l'empereur. Les réclamations de la maison de Brunswick-Lunébourg qui fonde ses droits sur un pacte de famille, sont restées sans fruit.

## LINGEN ET TECKLENBURG.

Ces deux comtés sont situés ensemble sur le 52 deg. — 52 deg. 30 min. lat. bor., entre les évêchés de Munster et d'Osnabruck qui les entourent presque de toutes parts. Le climat y est moins humide et le terrain plus élevé et plus montagneux que dans l'Ost-Frise.

Toutes sortes de grains, de bons pâturages, du bétail à cornes, des forêts, du gibier, des tourbières, quelques mines de charbons de terre, (qui, en 1784, produisirent 68,503 boisseaux) des carrières de pierres calcaires et de moellon, sont les richesses territoriales. L'Ems borde une partie de la frontière occidentale, et le pays est entrecoupé de quelques petites rivières poissonneuses.

Voici les villes dignes de notre attention :

*Lingen*, sur l'Ems, avec 1,400 habitans; *Ibbenbuhren*, avec plus de 3000 habitans; *Tecklenburg*, avec 7 à 800 habitans.

*Halerfeld*, plaine où, en 1308, les deux très-saints évêques de Munster et d'Osnabruck se livrèrent une bataille sanglante.

Les comtes de Tecklenburg, qui fesaient remonter leur origine au neuvième siècle, furent anciennement très-puissans,

et possédaient, outre les deux comtés de Tecklenburg et Lingen, presque tous les pays qui composent aujourd'hui le bas-évêché de Munster. Un mariage donna aux comtes de Bentheim des prétentions sur ce pays. Mais il s'éleva un procès entre ces comtes et la maison de Solms-Braunfels. Celle-ci céda ses droits au roi de Prusse qui finit le procès en s'emparant du tout en 1707.

## MINDEN ET RAVENSBERG.

Situation, Climat, Eaux, Montagnes, etc. — La principauté de Minden et le comté de Ravensberg forment ensemble un carré oblong, entre 51 deg. 50 min. — 52 deg. 30 min. latit. Nord, et 5 deg. 40 min. — 6 deg. 40 min. longitude E. de Paris. Ils avoisinent au Nord les comtés de Diepholz et d'Hoya; à l'Est, ceux de Schauenburg, Lippe et Rietberg; au Sud, l'évêché de Munster; à l'Ouest, celui d'Osnabruck.

Le Weser semble s'être frayé avec effort un chemin entre les montagnes. Quelques auteurs (1) appellent cette ouverture la porte de Westphalie, et prétendent que tout le pays au-delà doit avoir été couvert de la mer qui, peu-à-peu l'a laissé à sec. Mais, comme ces explications tiennent à des systèmes problématiques, nous nous contentons de remarquer le fait.

Les montagnes dont nous venons de parler, ne sont pas très-hautes, et ne portent aucun nom général. On appelle *Tonnisberg* et *Wedinsberg* (2), les deux montagnes entre lesquelles le Weser se presse. La plus grande partie du terrain consiste en collines et en plaines; l'air y est pur et vif.

Sol et Productions. — Quoique le sol ne soit pas partout d'une très-grande fertilité, il produit cependant toutes sortes de blés; et si le comté de Ravensberg est obligé d'en acheter, c'est à sa grande population qu'il faut attribuer cette

---

(1) Le *Magasin westphalien* entr'autres.

(2) *Busching* traduit ces deux noms en latin, par *mons Antonii* et *mons Witekindi*. On pourrait peut-être, avec plus de raison, les expliquer par *mont de Thor* ou *Thonner*, et *mont de Wodan*, puisque Thor et Wodan étaient les principaux dieux chez les anciens Germains.

nécessité ; Minden, en revanche, a quelquefois du superflu. Les fruits ne viennent pas en abondance ; les forêts ne sont pas très-considérables. Les pâturages, qui sont très-bons, nourrissent d'excellent bétail, quoiqu'en petite quantité. Il ne paraît pas qu'on prenne grand soin des chevaux et des moutons. Les abeilles sont en grand nombre dans certains districts de Ravensberg, remplis de bruyères. En 1790, on avait 10,831 ruches, qui donnaient 163 quintaux de miel et 139 quintaux de cire.

La plus belle production de Minden, et sur-tout de Ravensberg, c'est le lin ; celui qui vient dans le sol argileux et gras de la partie septentrionale de Ravensberg, est le meilleur, car celui des terrains sablonneux devient cassant lorsqu'il est filé. C'est sur-tout dans les environs de Schildsche et Werther, qu'on cultive du lin de la plus grande finesse, et qui approche de la plus belle soie. Le chanvre vient aussi dans l'un et l'autre de ces pays.

Il y a plusieurs carrières de pierres calcaires, de meules et de pierres de sable, qui fournissent même les pays voisins. Près de Vlotho, on trouve des terres de couleur. La saline de Rheme près Minden, produit 1,400 charges. La mine de Boelhorst donne environ 110,000 boisseaux de charbon de terre.

Divisions. — La principauté de Minden contient deux villes immédiates ; et les cinq bailliages d'Hansberg, Pétershagen, Reineberg, Rhaden et Schlusselburg. Le comté de Ravensburg comprend deux villes immédiates et quatre bailliages ; savoir, ceux de Ravensberg, Sparenberg, Limberg et Vlotho.

Villes et endroits remarquables, etc. — Nous trouvons dans le pays de Minden :

*Minden*, sur le Weser, ville fortifiée, qui, en 1783, renfermait 1,050 maisons, 5,178 habitans civils et 3,000 militaires. C'est le siége d'une régence pour les pays de Minden et Ravensberg. C'est une ville très-ancienne, commerçante et manufacturière.

*Lubbeke*, petite ville qui a l'honneur d'avoir toujours un noble pour Bourguemaître.

*Petershagen*, *Schlusselburg* et autres bourgs.

Le comté de Ravensberg présente à notre attention les endroits suivans :

*Bielefeld*, ville très-commerçante, peuplée de 5,300 habitans, selon *Fabri*.

*Hervorden*, ville de 7 à 800 maisons, à laquelle les uns donnent 2,700 maisons, les autres 6,000 habitans. Elle a été ville impériale ; mais les troupes brandebourgeoises l'ayant occupée en 1641, elle n'a pas pu, depuis, recouvrer sa liberté. Il y a ici un couvent de dames luthériennes, dont l'abbesse est princesse de l'Empire.

*Engern*, petite ville qui doit jadis avoir été la résidence du grand *Wittekind*, duc des Saxons et antagoniste de Charlemagne ; du moins son mausolée, élevé par l'empereur Charles IV, se trouve dans l'église paroissiale. *Voyez* plus bas.

*Vlotho*, sur le Weser, ville de 1,300 habitans, dont le commerce et la navigation sont sur un pied florissant.

Origine, Langue, Histoire, etc. — Ces deux pays ont fait partie de l'*Angrie* ou *Angro - Saxe*, qui forme la troisième province de la Saxe ancienne (1), et qui comprenait une grande étendue de pays entre le Rhin et le Weser. Ce duché resta dans la famille de Wittekind, même après la conquête de Charlemagne, et subit les mêmes révolutions que le reste de la Saxe jusques en 1179. A cette époque, Henri, surmé *Lion*, duc de Saxe, de Westphalie et d'Engern, fut mis au ban de l'Empire, et ses nombreux ennemis se partagèrent ses vastes possessions. Le duché d'Engern fut alors morcelé, et disparut de la liste des Etats.

Les comtes de Ravensberg profitèrent sans doute, comme tant d'autres vassaux de Henri-le-Lion, de cette occasion pour devenir Etats immédiats de l'Empire. Un mariage unit ensuite ce pays aux Etats des ducs de Clèves et Juliers ; lors de l'extinction de cette maison puissante, Ravensberg fit partie du lot d'hérédité qu'eut la maison de Brandebourg.

L'évêché de Minden a été fondé par Charlemagne, probablement dans les années 803 et 804 ; il fut sécularisé par le

(1) Les deux autres étaient l'*Ostphalie*, c'est-à-dire frontière orientale le long de l'Elbe ; et la *Westphalie*, c'est-à-dire frontière occidentale, au sud de l'Angrie.

traité de Westphalie en 1648, pour indemniser la maison de Brandebourg de ses droits sur la Poméranie.

L'idiome du peuple, dans ces contrées, mériterait qu'un savant, versé dans l'histoire et les antiquités du Nord, l'examinât; car, il y a toute probabilité que l'on y découvrirait la langue mère de l'Anglais, et en même-tems la véritable origine de ces fameux Angles qui ont donné leur nom à la plus puissante île de l'univers. Voici sur quoi se fondent ces espérances.

On dit communément que les Angles du Sleswick, les Saxons du Holstein et les Jutes ou les Jutlandais furent appelés, par les Bretons, qui avaient entendu parler de leur puissance, pour défendre la Britannie contre les Scotes et Picte; qu'ils se rassemblèrent dans l'île de *Sélande*, et se rendirent de-là par mer en Britannie, qui reçut d'eux le nom d'Angleterre.

Il y a dans ce récit trois invraisemblances frappantes; 1°. on ne peut pas prouver que les Angles du Sleswick aient jamais été un peuple très-puissant; 2°. comment se serait-il fait que les Angles aient seuls donné leur nom au pays conquis, tandis que les Saxons étaient, de l'aveu de tous les historiens, les plus nombreux dans l'armée qui passa en Angleterre? 3°. pourquoi ces trois peuples, qui auraient pu s'embarquer directement dans leurs propres ports, se seraient-ils d'abord rendus par un long détour dans la Sélande?

C'est pour éviter de semblables absurdités que M. *Weddigen*, dans son intéressant journal, intitulé *Magasin de Westphalie*, propose l'hypothèse suivante:

« Ce sont les *Angro-Saxons* qui ont été appelés en Angle-
» terre; ils ont admis parmi eux comme troupes auxiliaires,
» quelques Angles et Jutes. La confusion des noms eut donc
» très-facilement lieu, ou plutôt on ne fit que changer le
» nom d'Angro-Saxons en celui d'Anglo-Saxons. Comme ce
» peuple demeurait assez près de la Lippe et du Rhin, il était
» naturel qu'il descendît ces deux rivières jusques à la Zé-
» lande batave (et non pas la Sélande danoise), pour pas-
» ser de-là en Angleterre. Les Angro-Saxons étaient un peuple
» assez nombreux et puissant pour attirer sur soi les yeux
» des Bretons. Enfin, *le dialecte du bas-allemand, que parle*

» *le peuple dans les environs d'Engern, a plus de ressem-*
» *blance avec l'anglais qu'aucun autre idiome du Nord* ».

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans une discussion détaillée de cette hypothèse, très-digne de l'attention des historio-géographes.

## CLEVES ET MARCK.

Situation et Limites. — Le duché de Clèves est en partie situé sur la rive gauche du Rhin; comme cette dernière portion, occupée depuis la paix de Bâle par les troupes françaises, ne doit plus entrer sous la domination prussienne, nous n'en parlerons point (1). La partie située sur la rive droite touche aux territoires de la république batave et de l'évêché de Munster; le comté de Recklinghusen, appartenant à l'électorat de Cologne, et l'abbaye d'Essen, la séparent à l'Est de la Marck, au Sud le duché de Berg y touche (2).

Le comté de la Marck, situé à l'Est de Clèves, a pour voisins l'évêché de Munster au Nord, le duché de Westphalie à l'Est, et celui de Berg au Sud.

| | Longitude. E. de Paris. | Latitude boréale. |
|---|---|---|
| Clèves, sur la rive droite. | 3°. 40' — 4°. 36' | 51°. 24'—52°. |
| Marck. . . . . | 4°. 40' — 5°. 45' | 51°. —— 51°. 40' |

Climat, Montagnes, Fleuves. — L'air est salubre et vif, mais, même dans les plaines, le printems est très-froid à cause de la pente boréale des montagnes. Le duché de Clèves ne contient que des collines; mais le duché de Berg

---

(1) Le duché de Clèves, dans sa totalité, avait 40 milles carrés, dont 18 sur la rive gauche. La principauté de Moeurs, avec la Gueldre prussienne, en avait 28. Total, 46,000 carrés, qui équivalent presque à 128 lieues carrées, peuplées à raison de 1,000 à 1,100 habitans par lieue carrée. Voilà tout ce que la Prusse a perdu sur la rive gauche.

(2) Un district du duché de Clèves est entièrement enclavé dans le territoire batave. Néanmoins, comme il est situé sur la rive droite, le roi de Prusse s'est opposé à ce que les troupes bataves ne l'occupassent.

renferme une chaîne de montagnes qui porte les noms de *Haarstrang* et d'*Ardey*, et qui coupe le pays en deux parties presque égales. Celle du Nord, appelée *Hellweg*, consiste en plaines et collines; mais le *Sauerland*, ou la partie du Sud, est très montueuse.

Outre le Rhin, ces pays sont encore traversés par deux rivières navigables dans une grande partie de leur course; savoir, la *Lippe* qui vient du Paderbornais, et la *Pluhr* qui prend son origine dans le duché de Westphalie.

Sol et Productions. — Le pays de Clèves ne produit aucun minéral remarquable; il a des carrières de pierres calcaires, et on croit qu'il doit renfermer des houilles. Les gras pâturages, dans les immenses prairies qui bordent le Rhin, nourrissent une quantité de superbe bétail à cornes, comparable à celui de Hollande. Les chevaux sont aussi beaux. Les terres élevées rapportent des grains, des légumes, des fruits en abondance. Outre les grains, on cultive du tabac et du lin; mais cette dernière culture a perdu de son importance ancienne. La grande forêt, dite *Reichswald*, est située sur la rive gauche; celles de la rive droite ne sont point considérables. La pêche fournit aux habitans riverains un grand moyen de bien-être.

Le comté de la Marck renferme des montagnes des deuxième et troisième formation, qui offrent au minéralogiste plusieurs objets intéressans. Les couches verticales contiennent des mines de cuivre et de plomb, mais qu'on n'exploite pas, parce qu'il faut conserver le bois pour les forges de fer. Dans les couches horizontales on trouve des schistes d'alun et de vitriol à Eppenhausen, du marbre coquillé près de Hagen, des pierres calcaires primitives et du sable pour les verreries, le long des bords de la Ruhr; de la pierre calaminaire près d'Iserlohn, des mines de fer près de Sundwick et Danenhausen, des houilles en plusieurs endroits, des sources salées et minérales. La calamine fournit aux besoins d'une fabrique de laiton à Iserlohn, dont le produit annuel va au-delà de 50,000 écus de Prusse. Les mines de fer donnèrent en 1785, en toutes sortes de fer, 803,614 livres pour la valeur de 12,566 écus. Les salines d'Hamm fournissent aux besoins de presque toute la Westphalie. Enfin, les houilles sont comparables, pour la qualité, à celles

d'Angleterre ; les mines en sont très-abondantes ; elles font vivre près de 2,000 ouvriers ; le produit annuel qui, en 1737, n'était que de 467,874 boisseaux, se montait, en 1785, à 1,707,461, et en 1791, à 1,769,768 boisseaux.

Les minéraux se trouvent presque tous dans la partie méridionale du pays, qui, en revanche, manque de grains, et même de légumes et de fruits. On n'y récolte qu'un peu d'avoine, des pommes-de-terre et des navets. Il est vrai que le sol est ingrat, mais le peu de soin qu'on donne à l'agriculture, et le manque d'engrais, contribuent à perpétuer cette stérilité.

La partie du Nord forme un contraste parfait avec celle que nous venons de décrire. Elle n'a que peu de minéraux ; mais un sol fertile et un climat assez doux. On y cultive toutes sortes de grains. Le seigle des environs de Unna, l'orge de Soest, et le froment de Hamm, sont recherchés. Le pays produit en outre des pois, des fèves, du blé-sarrazin, du lin, du chanvre, toutes sortes de fruits et de légumes. Quoique le bétail ne manque pas dans cette contrée, il n'est remarquable ni par la qualité ni par la quantité.

Divisions. — Le duché de Clèves était divisé en trois cercles, savoir : de Clèves, de Wesel et d'Emmerick ; le premier et une partie du second se trouvent sur la rive gauche.

Le comté de la Marck est divisé en quatre cercles ; savoir, celui de *Hamm*, de *Hoerde*, de *Altena* et de *Wetter*. Les cercles ou arrondissemens sont composés des bailliages de jurisdictions nobles et de districts indépendans qu'il serait trop long d'énumérer.

### Villes et endroits remarquables.

Dans le duché de Clèves.

*Clèves*, avec 5,190 habitans ; *Goch*, 2,190 habitans ; *Xanten*, et autres, se trouvent sur la rive gauche. *Voyez* l'article *France*.

*Wesel*, ville sur le Rhin, avec une citadelle importante, et plus de 7,000 habitans. C'est la plus grande ville du duché de Clèves, et à présent le siége d'une régence de laquelle dépend aussi le comté de la Marck. Wesel a un pont

sur le Rhin, un bon commerce et plusieurs manufactures. On appelle quelquefois cette ville *Nieder-Wesel* ou Wesel en bas, pour la distinguer de Ober-Wesel, près Coblentz.

*Emmerich*, sur le Rhin, ville de 3,545 habitans, avec un gymnase catholique, nouvellement établi,

*Duisbourg*, ville de 3,500 habitans, située entre la Ruhr et l'Auger, à une demi-lieue du Rhin; il y a eu une université calviniste peu célèbre.

*Ruhrort*, à l'embouchure de la Ruhr, bourg où il y a des chantiers de construction.

*Schermbeck*, *Dinslacken* et autres petites villes.

Dans le comté de *Marck*, au Nord de la Ruhr.

*Hamm*, sur la Lippe, ville de 518 maisons, et près de 4,000 habitans, capitale de tout le comté.

*Soest*, ville de 1,200 maisons, et plus de 5,000 habitans; c'est l'endroit le plus considérable dans la Marck; mais l'industrie et le commerce n'y sont plus ce qu'ils étaient dans le quinzième siècle, lorsque Soest était ville anséatique et impériale, elle comptait alors 12,000 habitans; son code civil et commercial fut adopté par plusieurs autres villes anséatiques, et particulièrement par celle de Lubeck. Le roi Frédéric II lui enleva, en 1752, les derniers restes d'indépendance. Le district qui appartient à la ville est appelé *Soest-Boerde*.

*Unna*, ville de 494 maisons et 2,100 habitans; c'est le siége d'un des six tribunaux provinciaux du comté.

*Lippstadt*, ville de 7,600 habitans, mais dont seulement une moitié appartient au roi de Prusse, l'autre est aux comtes de Lippe-Detmold. Cette ville a été bâtie par les comtes de Lippe, et ensuite engagée aux comtes de la Marck, pour une somme d'argent.

*Bockum*, 1,470 habitans; *Lünen*, *Camen*, *Schwerte*, *Hoerde* et *Wetter*, petites villes; les deux dernières sont chefs lieux de cercles provinciaux.

Au Sud de la Ruhr.

*Iserlohn*, ville de 700 maisons et 5,000 habitans; c'est peut-être, de toute la monarchie prussienne, où il y a proportionnellement le plus d'industrie manufacturière et d'aisance générale.

*Altena*, sur la rivière de Lenne, ville de 3,300 habitans, avec des fabriques florissantes. Nous ne savons pas sur quoi *Busching* se fonde en appelant cette ville « l'endroit le plus grand et le plus peuplé du comté » ; il n'y a que *Soest* ou *Iserlohn* auxquelles puisse appartenir cet honneur.

*Schwelm*, ville de 229 maisons, avec des eaux minérales fort renommées.

*Hagen*, 224 maisons, *Huttingen*, *Plettenberg*, *Ludenscheid* et autres petites villes manufacturières.

Origine, Langue, Histoire. — Le pays de Clèves a été habité en grande partie par les Bataves ; il fut le principal théâtre de *Claudius-Civilis*, de la prophétesse *Velleda*, et de cette guerre sanglante que les Bataves soutinrent contre les Romains, dont ils voulaient bien être les alliés mais non pas les esclaves. Le comté de la Marck, habité très-anciennement par les Marses et les Sicambres, paraît avoir ensuite appartenu à l'ancienne Westphalie dont nous avons déjà parlé. Nous croyons même que le nom de *la Marck* vient de ce que cette province était la frontière occidentale des Saxons contre les Francs, qui du moins, à une certaine époque, furent en possession du pays voisin de Berg ; on sait que *mark* veut dire *frontière*.

Les ducs de Clèves, ainsi que les comtes de la Marck, font remonter leur origine bien au-delà des tems de Charlemagne. Il est inutile de s'arrêter à discuter ces prétentions de la vanité. Le premier souverain de Clèves, dont l'histoire connaît avec certitude l'existence, fut Everard, qui mourut en 835 ; la dynastie dont il peut être regardé comme le fondateur, s'éteignit en 1368. La nièce du dernier prince de cette maison épousa Adolphe V, comte de la Marck. Clèves avait jusque-là porté le titre de *comté* ; mais, en 1417, l'empereur Sigismond lui donna celui de *duché*. On vit, dans le quinzième et seizième siècle, ces ducs de Clèves, par des mariages heureux, réunir à leurs Etats les duchés de Juliers et de Berg, ainsi que le comté de Ravensberg, les seigneuries de Ravenstein et autres. Ces princes pouvaient être comptés parmi les souverains les plus puissans de l'Allemagne. Si l'on réunissait aujourd'hui leurs possessions, on y trouverait près de 800,000 habitans.

Ce

Ce bel héritage devint, après la mort du duc Jean-Guillaume en 1609, une pomme de discorde entre les maisons de Saxe, de Brandebourg et les comtes palatins de Neubourg. L'électeur de Brandebourg et le duc de Neubourg, dont les descendans devinrent électeurs-palatins, conclurent un traité de partage, par lequel Clèves, la Marck et Ravensberg échurent au premier, et Juliers, Berg et Ravenstein au dernier. Malgré ce partage, les Etats et le clergé de ces provinces restèrent dans une liaison étroite. La paix de Bâle donna à la république française la moitié du duché de Clèves ainsi que la principauté de Meurs, fief de Clèves que la maison d'Orange chercha long-tems à s'approprier, et le haut quartier de Gueldres qui avait été cédé par l'Espagne au roi de Prusse, dans la paix d'Utrecht.

Les habitans de Clèves parlent en grande partie hollandais, sur-tout dans la partie cédée à la France; ceux de la Marck se servent du bas et haut allemand.

Le *comté de Limbourg*, qu'on distingue du duché de même nom, en y ajoutant l'épithète de *supérieur*, est un fief du comté de la Marck, possédé aujourd'hui par les comtes de Tecklenburg-Bentheim. Il renferme des montagnes fertiles, de bons pâturages, de belles forêts, une carrière d'albâtre, etc.; un château avec un bourg du même nom, composé de 216 maisons, voilà le seul endroit remarquable qu'on y trouve. Pour l'histoire de ce comté, voyez *Busching*.

### Provinces de Franconie ou principautés d'Anspach et de Bareuth, avec leurs annexes.

Situation et limites. — La principauté, vulgairement, mais faussement dite, le margraviat de Bareuth, est située à l'Ouest de la Bohême, au Nord du Haut-Palatinat, du territoire de Nuremberg et de la principauté d'Anspach; à l'Est de l'évêché de Bamberg, et au Sud de la Saxe. Deux grands districts de cette principauté se trouvent enclavés dans celle d'Anspach. Cette dernière principauté avoisine au Nord, outre Bareuth, Bamberg et Nuremberg, l'évêché de Wurzbourg; à l'Est le Haut-Palatinat; au Sud l'évêché d'Eichstedt, la principauté d'Oettingen, le Wurtembourgeois, la prévôté d'Ellwang et autres territoires de Souabe; à l'Ouest la principauté de Hohenlohe, le terri-

toire de la ville de Rotenbourg et autres. Le comté de Limpurg est enclavé dans la Souabe, et touche principalement au duché de Wurtemberg. Ces provinces sont situées entre 48 deg. 50 min. — 50 deg. 30 min. lat. bor., et 7 deg. 36 min. — 10 deg. long. Est de Paris.

Climat, Montagnes, Fleuves.— Toute la principauté d'Anspach et la moitié de celle de Bareuth, n'est composée que de plaines et de petites collines, elle jouit en général d'un climat plus doux ou du moins plus stable que les environs de Paris. L'autre moitié de la principauté de Bareuth est une des contrées les plus élevées et les plus montueuses de toute l'Allemagne. Le *Fichtelberg* forme le plateau central de trois chaînes de montagnes, savoir de celle entre Thuringe et Franconie, de celle entre Bohême et Saxe, et de celle entre Bohême et Bavière. Cet amas de montagnes, partie granitiques, partie calcaires, très-sauvages et très-escarpées, occupe un espace de 20 à 30 lieues carrées : les sommets les plus élevés sont le *Schnèberg*, de 3,682 pieds au-dessus de la surface de la mer; l'*Ochsenkopf*, de 3,617 pieds, et le *Fichtelberg* propre, de 3,521 pieds. La neige y fond en été (1). Cependant l'air est très-froid et en même-tems très-salubre. Cette montagne doit son nom allemand au grand nombre de *pins* qui la couvrent, car *Fichte* (prononcez *Fik-teh*) veut dire *pin*.

Quatre fleuves prennent leur origine dans ces montagnes et coulent de là vers les quatre coins du monde. Le *Mayn*, qui naît de la réunion de deux rivières, appelées Mayn blanc et rouge, traverse le pays de Bareuth et ensuite toute la Franconie. La *Saale*, qui se tourne vers le Nord, l'*Eger*, qui coule vers l'Est, et le *Naab*, qui se porte vers le Sud, quittent tous les trois de bonne heure le territoire de Bareuth pour entrer dans la Saxe, la Bohême et le Haut-Palatinat. Le lac, dit *Fichtelsee*, qu'on regarde faussement comme la source de ces fleuves, n'est aujourd'hui qu'un marais de fange, couvert d'une croûte de verdure flottante (2).

---

(1) Gaspari dit qu'il y a des endroits où la neige s'endurcit et se change en une masse pierreuse; mais nous ne trouvons pas un mot de ces merveilles chez les autres géographes.

(2) *Busching* dit que le Mayn blanc sort de cette espèce de lac.

Dans la principauté d'Anspach, les petites rivières de *Rednitz* et de *Tauber*, sont les seules qui méritent mention.

Productions minérales.—La principauté d'Anspach n'a en quantité qu'un petit nombre de minéraux. On n'exploite des minières que celles d'alun et de vitriol près Crailsheim. On trouve dans les mêmes environs de l'albâtre, et à Sollenhofen du marbre jaunâtre, ou plutôt du schiste marmoracé.

Cette province abonde en pétrifications, souvent très-curieuses; il y a quelques sources minérales, et l'on en a découvert de salées près *Gerabronn*. Le géographe Fabri nomme encore parmi les productions de ce pays, les houilles.

La principauté de Bareuth renferme dans sa partie supérieure de riches mines de plusieurs espèces. Le fer abonde encore; l'argent et le cuivre se trouvent en moins grande quantité; les mines d'étain sont épuisées et abandonnées, quoique Gaspari les cite encore comme existantes; celles de plomb sont, à ce qu'il paraît, dans le même cas. On a, selon Gaspari, plus de 300 sortes de marbre, et il est sûr qu'il y en a des morceaux qui égalent les plus beaux blocs d'Italie et de Grèce, pour la finesse du grain et la facilité à recevoir le poli le plus parfait. Des pierres calcaires, de la serpentine, des cristaux, de l'ardoise, des houilles, de l'alun, du vitriol, de la terre sigillée, sont encore des objets d'exploitation. Les sources minérales, les cavernes, les pétrifications n'y sont pas rares.

Productions végétales et animales. — La partie haute de Bareuth a le sol pierreux, et quoique très-bien cultivé, il ne produit pas suffisamment de grains, de légumes et de fruits; mais le lin et le chanvre y viennent bien; les pâturages sont excellens, et les chevaux, bœufs et moutons en grand nombre. On améliore à présent la race par l'introduction des béliers espagnols. Les forêts sont considérables, le gibier et le poisson y abondent; quelques ruisseaux donnent des perles.

La partie inférieure de cette principauté fournit sur un terrain uni, quelquefois sablonneux, toutes sortes de blés, sur-tout du froment et de l'épeautre; les fruits, le tabac et même le vin y viennent. Le bétail dans l'une et l'autre partie forme un total de 200,000 têtes, dont les trois cinquièmes sont des bêtes à cornes.

La principauté d'Anspach produit en abondance des blés, des fruits et des légumes. Outre les grains communs, on y récolte de l'épeautre, du blé sarrazin, des pois, des lentilles et du millet. La culture du lin, du chanvre, du houblon et de la garance est moins considérable que celle du tabac. Les vins sont très-bons et en quantité. Les forêts sont encore assez étendues; outre 49,511 arpens, appartenans au souverain, et 19,715 aux communes, chaque ferme a encore son petit bois ou taillis à part. Le gibier et le poisson ne sont pas rares, quoiqu'on ait desséché plusieurs étangs. Les pâturages superbes sur les bords des nombreuses petites rivières qui traversent le pays, nourrissent une quantité incroyable de beau bétail. La race des moutons a été portée à un haut degré de perfection; on continue avec le plus grand zèle d'améliorer celle des chevaux par des étalons anglais; déjà on recherche dans toute l'Allemagne les chevaux d'Anspach. Pour ne rien oublier, disons aussi que les oies y font une grande branche de l'économie rurale.

Divisions. — La principauté de Bareuth contient: 1) la préfecture de *Bareuth*, 2) celle de *Culmbach*, 3) celle de *Hoff*, 4) celle de *Wunsiedel*, 5) le grand bailliage de *Gefrees*, 6) celui de *Creussen*; ces districts composent la partie supérieure. Dans celle inférieure on trouve: 7) la préfecture d'*Erlangen*, 8) celle de *Neustadt sur l'Aisch*, 9) le grand bailliage de *Hoheneck-Ipsheim*, et 10) celui de *Neuhof*.

Dans la principauté d'*Anspach* nous trouvons 15 grands bailliages, qui se nomment d'après leurs chefs-lieux, savoir: 1) *Anspach* ou *Onolzbach*, 2) *Burgthann*, 3) *Cadolzburg*, 4) *Colmberg*, 5) *Creglingen*, 6) *Creilsheim*, 7) *Feuchtwang*, 8) *Gunzenhausen*, 9) *Hohen-Trudingen*, 10) *Roth*, 11) *Schwabach*, 12) *Stauff* et *Landeck*, 13) *Uffenheim*, 14) *Wasser-Trudingen*, 15) *Windsbach* et *Heilsbronn*.

Parmi les annexes, il faut compter la partie prussienne des seigneuries de *Limburg* et de *Speckfeld*, ainsi que plusieurs villages appelés *ganerbiaux*, c'est-à-dire, qui ont à-la fois plusieurs souverains co-héréditaires.

Il y avait, lors de l'occupation prussienne, en 1792, plusieurs endroits dont la juridiction criminelle appartenait aux margraves d'Anspach, comme *bourg-graves de Nurnberg*, et en cette qualité, représentans de l'em-

pereur ; mais la possession directe ou les droits de souveraineté étaient contestés par les possesseurs territoriaux, parmi lesquels on compta les évêques de Bamberg, Wurzburg et Eichstedt, l'ordre teutonique, la ville de Nurnberg et la noblesse immédiate de Franconie. On peut juger de l'importance de ces contestations par cette seule donnée ; lorsque, en 1774, on fit le dénombrement de tous les paysans dans la principauté, on trouva sur 30,275 familles, 12,303 qui avaient pour seigneurs des princes, prélats ou magistrats étrangers, lesquels disputaient au margrave les droits de souveraineté. Le roi de Prusse étant devenu possesseur de ces principautés, décida bien vîte la querelle à la façon prussienne, c'est-à-dire, en occupant d'abord, les armes à la main, les objets litigieux, et laissant ensuite les parties contraires plaider tant que bon leur semblerait. Cette opération, juste peut-être à certains égards, mais exécutée arbitrairement et avec une dureté impitoyable, a fait tomber sous le sceptre prussien la plus grande partie du territoire de Nurnberg, et jusques aux faubourgs de cette ville, trois ou quatre bailliages de l'évêché d'Eichstedt, de Bamberg et plusieurs autres districts considérables ; mais comme ces changemens ne sont pas encore tout-à-fait réglés, nous ne pourrons pas les admettre dans la géographie, à l'exception de ce qui regarde les districts cédés formellement par leurs possesseurs, et ceux enclavés dans le territoire prussien, et dont la réunion à celui-ci paraît être irrévocablement fixée.

VILLES ET ENDROITS REMARQUABLES, etc.

Dans la principauté de *Bareuth*, partie supérieure.

*Bareuth* ou *Bayreuth*, sur le Mayn rouge, capitale, autrefois la résidence d'un margrave, à présent siége du gouvernement de la principauté du même nom. Cette ville avait, en 1787, en y comptant le faubourg de *Saint-George*, 822 maisons, et 9,401 habitans ; mais il est juste d'observer que ce faubourg de Saint-George est éloigné d'une demi-lieue de la ville, et qu'il a ses propres magistrats, de sorte que l'on peut le regarder comme une ville à part. Parmi les édifices, on doit remarquer le nouveau château, avec la statue équestre du margrave, Christian Erneste ; l'hôtel de la chancellerie et l'opéra, dans *Bareuth* propre ; Saint-George

renferme aussi un château. L'une et l'autre de ces villes sont jolies, et possèdent plusieurs bonnes manufactures.

*Doundorf*, village près Bareuth, avec le charmant château de plaisance, nommé *Phantasie*.

*Sans-Pareil*, autrefois *Zwernitz*, château antique, avec un superbe parc.

*Saint-Jean* ou *Sanct-Johannes*, village avec un château, dans le parc duquel se trouve la jolie maison de plaisance, dite l'*Hermitage*.

*Streitberg*, château presque ruiné, mais dont les environs méritent d'être visités à cause des sites pittoresques et des curiosités naturelles qu'ils renferment. La caverne de Muggendorf offre sur-tout des zoolithes remarquables.

*Culmbach*, sur le Mayn rouge, ancienne capitale de la principauté, qui en prenait aussi le nom. Cette ville doit, en 1787, avoir eu 417 maisons et 2,839 habitans.

*Plassenburg*, château bien fortifié sur un rocher élevé, près Culmbach; on y conserve les archives du pays, qui doivent être d'un très-grand prix.

*Himmelkron*, sur un ruisseau, qui possède des huîtres à perles; c'était autrefois un célèbre couvent de dames nobles; et l'église qui en reste mérite encore d'être vue. On y trouve à présent un château du margrave; mais la superbe allée des tilleuls, longue de 1000 pas, vient d'être abattue.

*Hof*, sur la Saale, et dans le *Voigtland*, est la troisième ville en rang, et une des meilleures du pays. En 1787, on y compta 611 maisons et 4,712 habitans. *Fabri* porte, pour l'an 1797, le nombre des habitans à 6,500, y compris la garnison. Les manufactures florissantes de cette ville seront décrites dans le cinquième chapitre, articles *Manufactures*.

*Munchberg*, 242 maisons, 1,700 habitans. *Naila*, 171 maisons, 1,200 habitans, et autres petits villages.

*Schwarzenbach*, est le nom de deux endroits; l'un avec l'épithète *am wald* (c'est à-dire, dans la forêt), c'est un bourg de 1,300 habitans; l'autre, avec le surnom *an der Saal* (c'est-à-dire, sur la Saale), est un très-grand village de 1,700 habitans.

*Wunsiedel*, ville de 322 maisons et 2,500 habitans. *Selb*,

bourg de 210 maisons et 1,500 habitans. *Arzberg*, 158 maisons, 1,200 habitans, et autres endroits remarquables par des manufactures, fabriques et mines.

*Gefrees*, chef-lieu d'un bailliage, *Gold-Kronach*, dont le nom a rapport aux mines d'or, qui jadis s'y trouvaient; *Creussen*, chef-lieu, *Pegnitz* et autres petites villes.

Dans la partie inférieure de Bareuth.

*Erlangen*, sur la rivière de Regnitz; cette ville, quoique la dernière en rang parmi les six villes principales du pays, égale presque Bareuth en population; car on y comptait, en 1787, outre le militaire et les étudians, 8,748 habitans civils dans 796 maisons. Cette ville est composée de deux parties, dont sur-tout celle appelée la nouvelle ville ou *Christian-Erlangen*, se distingue par des rues tirées au cordeau, et de très-belles maisons. Il y a ici une université qui jouit de quelque célébrité, et qui a été fondée en 1742 Mais c'est encore plus aux manufactures et aux Français réfugiés, que cette ville doit son état florissant.

*Neustadt*, sur l'Aisch, ville de 2,000 habitans, dans une des plus riantes contrées de la Franconie.

*Bayersdorf*, avec 1,200 habitans, en grande partie juifs; *Bruck*, grand bourg; *Munchaurach* et *Wilhelmsdorf*, grands et jolis villages, peuplés de Français réfugiés, surtout fabricans de bas.

Dans la principauté d'*Anspach*.

*Anspach* ou *Onolzbach*, capitale et ci-devant résidence, aujourd'hui siége d'une régence prussienne, et du tribunal impérial du bourgraviat de Nurnberg (*voyez* plus bas); cette ville a 13,000 habitans, un magnifique château de résidence, avec une bibliothèque et un cabinet de monnaie, ainsi que plusieurs autres édifices remarquables.

*Bruckberg*, *Triessdorf*, *Deberndorff*; châteaux du ci-devant margrave d'Anspach; le second a un beau parc, et le dernier une galerie de tableaux.

*Cadolzburg*, bourg avec un château très-célèbre dans l'histoire, et en partie très-antique. Ce fut-là que résidèrent long-tems les bourgraves de Nuremberg et les premiers électeurs de Brandebourg. (*Voyez* plus bas).

*Furth*, très-grand bourg, dont on estime à-présent la population à 18,000 âmes. Les juifs y sont au nombre de 800 familles, et jouissent de très grands priviléges ; ils ont leurs propres tribunaux, leur college ou universités, une imprimerie, etc. Tous les habitans sont fabricans et manufacturiers. *Voyez* l'article y relatif dans le chapitre suivant. *Furth* est très-irrégulièrement bâti, mais rempli de belles maisons.

*Markt-Steft*, ou simplement *Steft*, bourg de 200 maisons, sur le Mayn, chef-lieu de la prévôté de six villages de Mayn, dans laquelle la cathédrale de Wurzbourg perçoit la dîme, et le margrave d'Anspach, comme protecteur, quelques droits en argent et en avoine. Steft est un bourg intéressant par ses manufactures et son commerce.

*Creilsheim*, sur la rivière de Jaxt, ville de 387 maisons, et qui fait un assez bon commerce.

*Gunzenhausen*, 290 maisons ; *Feuchtwang*, 212 maisons ; *Roth*, 190 m., villes ; et *Heidenheim*, bourg de 220 maisons.

*Ursheim*, village près duquel on trouve une caverne nommée *Weiss-loch* ou *Waldmeister-loch*. On prétend que les Druides s'en sont servis.

*Schwabach*, ville de 583 maisons, et 6,500 habitans ; les manufactures et fabriques y fleurissent ; la ville est ornée d'une belle église et d'une fontaine magnifique. Cette ville renferme l'hôtel des monnaies du cercle de Franconie. Elle est d'ailleurs célèbre dans l'histoire de la typographie, par l'invention du caractère gothique qui porte encore, dans l'Allemagne, le nom de *Schwabacher*.

*Uffenheim*, 205 maisons ; *Maynbernheim*, 209 maisons ; *Wassertrudingen*, 195 maisons ; *Klein-Lankheim*, 200 maisons et autres petits endroits, pour la plupart joliment bâtis.

*Ehingen*, village près duquel on voit quelques traces d'un *vallum*, ou ligne militaire des anciens Romains. Ces traces se continuent jusques à *Pfæring*, sur le Danube, d'un côté et de l'autre jusqu'à Wimpfen sur le Necker. On appelle vulgairement ces restes le *mur du diable*.

*Heilsbrunn*, très-petite ville où l'on voit dans l'église d'un ci-devant couvent de l'ordre de Cîteaux, les tombeaux de tous les bourgraves et margraves morts depuis 1228 jusqu'en 1625.

*Lichtenau*, petite ville, avec un fort insignifiant, conquise par le roi de Prusse sur les Nurnbergeois.

*Wohrd* et *Gostenhof*, faubourgs de Nurnberg. *Voyez* la description de cette ville.

*Abenberg*, autrefois à l'évêque d'Eichstedt ; *Ellingen*, à l'ordre teutonique, et autres conquêtes prussiennes sur ses voisins.

Les comtés de *Limpurg* et de *Speckfeld*, (le dernier n'est proprement qu'un démembrement de l'autre) appartiennent en partie aux héritiers allodiaux de la maison de Limpurg, en partie au roi de Prusse. Nous n'y voyons rien de remarquable.

Origine, Langue, Histoire. — Les habitans de ces deux principautés sont, en général, de la vraie race allemande primitive, et leur dialecte diffère très-peu de celui de la Haute-Saxe. Il ne faut pas croire que les anciens Francs aient originairement habité, ce qu'on appelle aujourd'hui Franconie ; cette dénomination n'a été donnée aux pays sur le Haut-Mayn, que long-tems après les conquêtes de Charlemagne. Nous renvoyons le lecteur à la description générale de l'Empire.

Indépendamment des ducs de Franconie, il y eut dans cette province un officier de l'empereur, qui résidait dans le château, appelé d'abord *Castellum-Noricum*, ou *Noriburg*, ensuite *Nurnberg*. Ce bourgrave, c'est-à-dire, juge châtellain, avait la haute juridiction dans le *Nord-Gau*, province qui comprenait à-peu près ce qui fait aujourd'hui les principautés de Bareuth et d'Anspach.

Le premier bourgrave dont l'existence est certaine, est Godefroi de Hohenlohe, nommé dans une charte de l'an 1138. Une autre charte de 1164 nomme déjà Conrad, comte de *Zollern*, comme bourgrave. Il paraît que ce Conrad a été investi du bourgraviat comme d'un fief héréditaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis Frédéric I, qui mourut en 1218, tous les bourgraves ont été de la maison de Zollern ou *Hohen-Zollern*. C'est de ces princes que descend toute la maison de Brandebourg, tant la ligne électorale que celle de Bareuth et d'Anspach. Le bourgrave Frédéric V, acheta de l'empereur Sigismond, en 1415, la Marche de Brandebourg et la dignité électorale ; peu de tems après, il réunit, par hérédité, les deux principautés dans lequel le bourgraviat avait été partagé, et que l'on distinguait

par les dénominations d'*au-delà* et d'*en-deçà les monts*. Ce premier électeur et margrave de Brandebourg, de la maison de Zollern, laissa à tous ses descendans le titre de *margrave;* mais c'est mal-à-propos qu'on a voulu aussi appeler les principautés margraviats; elles n'ont jamais été élevées à ce rang. Ce n'est pas le seul exemple dans l'Allemagne d'un pays qui ne jouit point du même rang que son souverain. N'y a-t-il pas quantité de comtés dont les possesseurs sont princes, et tant de principautés dont les souverains sont ducs, sans que cette dignité personnelle et inhérente aux familles soit commune à leurs états?

Le système d'apanager occasionna bientôt le partage des possessions considérables que la maison Hohen-Zollern devait à cette économie sévère, qui, d'après la très-juste observation de Mirabeau, a presque seule préparé la grandeur et la puissance de cette dynastie. Le testament de l'électeur Albert de 1473, mit des bornes salutaires à cette fureur de partager. Il fut, par cet acte, réglé qu'à l'avenir la Marche de Brandebourg devait toujours rester unie, et qu'il n'y aurait jamais plus que deux lignes régnantes dans le bourgraviat de Nuremberg.

Il serait inutile de dire ici combien de fois ces deux principautés ont été réunies et séparées. Il est plus essentiel de remarquer le mauvais esprit qui presque toujours dirigea les gouvernemens de ces pays, et qui par les suites d'un luxe scandaleux, par le fardeau des dettes immenses et des impositions exorbitantes, avait réduit les habitans d'une très-fertile contrée à la dernière misère.

En 1769 le margrave d'Anspach, Christian-Frédéric-Charles-Alexandre, hérita de la principauté de Bareuth. Ce prince a donné un exemple très-respectable; sans héritiers, sans espérance d'en avoir, et certain que son état allait passer dans des mains étrangères, il a aimé l'humanité pour elle-même, il s'est montré vraiment le père de ses sujets; il a payé toutes les dettes de ses prédécesseurs, diminué les impôts, introduit de grandes améliorations dans l'économie rurale, et après avoir ainsi ramené le bonheur parmi son peuple, il est allé le chercher pour lui-même au sein d'une nation libre et philosophe. Ayant renoncé, en faveur du roi de Prusse, à tous ses droits sur les deux princi-

pautés, il s'est établi à Londres, où il vient d'épouser lady Craven. Le roi de Prusse lui paye une forte pension viagère. L'acte d'abdication est de décembre 1791, et la prestation d'hommage à la Prusse eut lieu en janvier 1792.

Pour les principautés de *Neufchâtel* et de *Valangin*, voyez l'article Suisse.

## CHAPITRE V.

### Remarques générales.

Caractère et Mœurs. — Quoique les peuples qui vivent sous le sceptre prussien se distinguent l'un de l'autre, par des nuances assez sensibles, il est néanmoins vrai, qu'en retranchant du nombre de ces nations les seuls Polonais (1), l'observateur philosophique leur trouve plusieurs traits de ressemblance, traits qui sont dûs en partie à leur position politique, en partie à leur origine commune.

Dans la Prusse ancienne ou allemande, dans la Poméranie, la Marche de Brandebourg, même en partie dans la Silésie, la noblesse et la bourgeoisie descendent des anciens Saxons, qui, en qualité de conquérans ou de colons, réduisirent les Vandales à l'état des serfs. Ce n'est que parmi les nobles de Silésie et de Poméranie qu'on trouve un nombre assez considérable de familles originairement vandales, polonaises, bohémiennes, ou, dans un seul mot, esclavonnes. De l'autre côté, les paysans de ces provinces descendent presque tous des Vandales ou des Polonais; ceux qui doivent leur origine à des réfugiés de la Saxe, du Palatinat, du pays de Salzbourg, de la France, des Pays-Bas et autres contrées, forment une minorité trop peu nombreuse, pour avoir pu changer le caractère national, sur-tout puisque ces réfugiés se marient ordinairement entr'eux. Quant aux provinces situées à l'Ouest de l'Elbe et du Weser, les habitans sont tous ensemble de race saxonne ou franconienne; l'Ost-Frise fait seule une exception.

---

(1) Il en sera parlé dans un article supplémentaire.

Si l'on consent à comprendre sous la dénomination des *Prussiens*, les habitans de toutes ces provinces, nous pouvons dire qu'ils se distinguent des autres Allemands par une grande activité, par leur enthousiasme national, et par l'esprit militaire qui est généralement répandu parmi eux. Les Brandebourgeois propres, nous semblent posséder ces qualités dans un degré éminent. Mais on leur reproche d'être moins sincères, moins loyaux que la plupart de leurs voisins. Le Poméranien a été en butte à d'autres critiques; sa lourdeur et sa grossièreté sont même devenues proverbe en Allemagne; mais il est bon soldat. Dans l'une et l'autre de ces provinces, la noblesse est très-nombreuse, mais en même-tems très-pauvre; on trouva, il y a quelques années, un village en Poméranie, dont tous les habitans étaient nobles, excepté le pâtre et le surveillant de nuit; ces deux individus avaient cependant des demoiselles nobles pour épouses. Cet exemple est sans doute unique, ou du moins il faudrait aller jusques en Biscaïe pour en trouver un pareil; mais il est pourtant vrai que les grandes fortunes y sont extrêmement rares parmi la noblesse; même en Silésie prussienne on chercherait en vain des familles qui puissent, sous le rapport des possessions territoriales, soutenir une comparaison avec les grands de l'Autriche. Rien de plus ridicule que les manières des petits seigneurs de village, sur-tout en Poméranie; ils joignent l'insolence de la rusticité à l'orgueil de la naissance; ils se font baiser le pan de leur habit; tout individu noble, même les demoiselles et les enfans exigent le titre de *votre grace*. Mais les nobles qui servent dans les armées ou dans les emplois civils, bien qu'ils conservent quelquefois leurs préjugés de noblesse, surpassent cependant de beaucoup les autres nobles d'Allemagne en politesse, en connaissances et en moralité; le nombre de nobles qui s'appliquent avec zèle aux études utiles ou agréables, est infiniment plus grand dans les Etats prussiens que dans tout le reste de l'Allemagne. Le *grand roi*, en honorant la noblesse par politique, manifesta aussi la ferme volonté de la voir se dégager de la honteuse ignorance dans laquelle elle croupissait sous son prédécesseur.

Au regret de l'humanité, Frédéric n'osa point affranchir les paysans. Cette classe du peuple reste encore dans l'escla-

vage, et par-conséquent dans la barbarie et la misère. Ceci ne doit s'entendre proprement que des paysans du Brandebourg, de la Poméranie et de la Prusse. Le regard abattu et louche, l'extérieur crasseux, l'ivrognerie et la paresse distinguent ici les descendans des Vandales des nouveaux habitans, dont la propreté et les physionomies spirituelles annoncent la liberté et le bonheur. Dans les pays de Magdebourg et de Halberstadt, ainsi que dans les principautés de Franconie, la servitude des cultivateurs est plus douce ; il règne même dans quelques districts de ces provinces une grande aisance parmi eux, ce qui, conjointement avec leur origine saxonne, leur donne des sentimens plus élevés et des mœurs moins serviles. Dans le Halberstadt sur-tout, les paysans ont l'esprit plus réfléchi et plus cultivé que leurs voisins ; le jeu d'échecs y est fort en vogue (1).

On peut ranger la Silésie sur la même ligne, ou plutôt cette province, qui occupe sa belle population presque toute entière aux manufactures, n'offre pour ainsi dire qu'une ville immense, où règnent parmi toutes les classes des mœurs citadines. Ce n'est pas qu'il n'y ait en Silésie des indigens ; le nombre en est très-grand, et sans cela les fabriques ne pourraient se procurer la main d'œuvre à un prix aussi bas. Mais depuis le riche fermier jusqu'à l'habitant d'une petite cabane, qui loue ses bras à deux sous par jour, tous les Silésiens ont un certain air de politesse cérémonieuse, un extérieur recherché, que l'on ne trouve pas parmi le peuple des autres provinces prussiennes. On en voit la preuve à chaque noce de village. Un invitateur officiel, tout chamarré d'or faux et monté sur un cheval, orné de rubans, parcourt les campagnes ; et si son appareil quelquefois ressemble un peu à celui d'un docteur ambulant, sa mine, ses gestes, sa voix offrent toute l'importance d'un grand-maître de cérémonies. Ce qui cependant contraste singulièrement avec la

(1) On peut prouver que ce jeu a été répandu depuis un tems immémorial parmi les habitans de la Germanie et de la Scandinavie. Les Islandais sont ceux qui en ont le plus conservé l'usage. Ceux qui font descendre les Germains et les Goths des Persans, pourront s'appuyer entr'autres de ce fait.

gravité de son maintien, c'est l'usage qui l'oblige de toujours aller au galop à travers les villages. Le discours qu'il tient à chacun de ceux qu'il est chargé d'inviter doit être bien mêlé de compliments et de titres honorifiques, dont le paysan silésien est extrêmement jaloux. Cette vanité se montre encore plus au moment où il faut régler la marche cérémoniale vers l'église, et désigner à chacun sa place à la table de festin. Au retour de l'église, après avoir, avec une exactitude minutieuse, assigné à chacun son rang, ce qui prend souvent une heure entière, l'invitateur ouvre la fête par un discours solennel, adressé aux parens de la nouvelle mariée, et dont le style rivalise quelquefois celui des drames allemands modernes. En voici un échantillon :

« Lorsqu'un père et une mère consentent à se séparer » d'une fille chérie, c'est comme s'ils coupaient avec un » couteau tranchant leur propre cœur en deux morceaux » et en offraient une moitié à leur gendre ».

Toutefois le *comique larmoyant* fait bientôt place aux lazzis, qui rappellent les fescennines des Romains. Si la bruyante gaieté des convives vient à se rallentir un instant, c'est à l'invitateur à la ranimer par la lecture de quelque historiette que souvent il compose lui-même. Mais soudain la joie, long-tems soutenue par de copieux potages, rôtis et saucisses, fait place à un silence religieux. L'invitateur, ou maître des cérémonies, débite gravement un discours final, dans lequel il n'oublie jamais de demander pardon si, par une faiblesse humaine, il aurait lèzé les droits de quelqu'un dans la distribution des places. Sur quoi on fait la prière chante un pseaume, et va danser.

Le trait suivant nous paraît encore assez curieux. En allant à l'église, ce sont les femmes qui ouvrent la marche; en sortant, la colonne des hommes est celle qui précède; symbole parlant du changement de domination, qui est supposé avoir eu lieu.

Quant aux provinces de Westphalie, on y retrouve parmi les campagnards plusieurs de ces traits qui jadis pouvaient être regardés comme caractéristiques pour toute la Germanie. Cheveux d'un blond doré, yeux bleux, taille haute; ces trois qualités par lesquelles Tacite désigne les Germains,

n'y sont pas rares, du moins parmi les paysans. Comme leur servitude est presque nulle, ils vivent dans l'aisance, ou du moins dans une pauvreté qui n'a rien d'affligeant; leurs mœurs ont une teinte partriarchale et pastorale, même dans les districts très-manufacturiers. Les *Ost-Frisiens*, forment, comme nous avons déjà remarqué, une famille à part; ils sont petits de taille, mais larges d'épaules et forts de membres, ordinairement très-gras de l'humidité du climat, qui développe outre mesure le tissu cellulaire. Le phlegme qui provient naturellement de leur constitution physique, n'exclut ni les accès de la mélancolie, ni ceux d'une effervescence brutale. La constance, qui peut-être est leur vertu principale, maintient chez eux la simplicité des mœurs, l'esprit de famille, l'amour de l'indépendance, qui distinguèrent leurs ancêtres : chaque canton forme une peuplade à part, et il y en a plusieurs, dont les habitans ne se marient qu'entre eux; dans d'autres districts on voit les paysans apporter à l'assemblée générale de la communauté leurs gains et se le partager en frères. Nous décrirons à l'article ÉTATS ECCLÉSIASTIQUES un canton habité des Frisons, et qui a conservé tous les usages anciens de ce peuple.

Voici le peu d'observations que le manque de matériaux nous a permis de faire sur les classes les plus nombreuses des sujets de la Prusse. Il nous reste à parler des grandes villes de cette monarchie, et dont aucune n'a réussi à conquérir une influence prédominante; mais observons d'abord que Varsovie appartient de droit à l'article supplémentaire sur la Pologne; plaignons ensuite qu'il nous manque des observations bien authentiques sur Kœnigsberg et Breslau; en un mot, contentons-nous de dire ce que nous avons pu recueillir sur *Berlin* et *Dantzick*.

Pour se former une idée des mœurs, des amusemens et de l'esprit public de Berlin, il faut sans cesse se rappeler les trois ou quatre faits suivans, savoir que cette ville fourmille de militaires, presque tous célibataires, que les juifs y sont très-riches et les nobles fort pauvres; enfin, qu'il s'y trouve depuis environ un siècle une réunion de français assez nombreuse. Voilà pourquoi cette ville offre une bigarrure unique des mœurs les plus opposées : conversez avec le peuple, vous retrouverez toute la sévérité du protestantisme,

quelquefois la bigoterie et plus souvent les superstitions du dix-septième siècle. Pénétrez dans les hauts-cercles, ou parmi les personnes qui prétendent au titre d'élégans et d'élégantes, vous vous trouverez au milieu de cette corruption de principes, de cette légèreté de sentimens, en un mot, de ce torrent de vices et de folies, qui, de Paris, comme d'un centre commun, s'est débordé sur toutes les parties de l'Europe, mais dont les ravages ne frappent nulle part les yeux comme ici, parce qu'à côté des femmes déhontées, des maris complaisans, des jeunes gens sans honneur et des vieillards précoces, on voit encore quelques individus dont la vertu antique ne saurait se soumettre au joug des vices modernes; on voit comme dans un bal masqué ceux-ci sous les dehors de la sagesse, ceux-là sous les livrées de la folie, se succéder et se moquer les uns des autres. Berlin offre à la fois aux libertins toutes les variations de la débauche, et au philosophe tout ce qui peut occuper l'esprit. La librairie qui inonde l'Allemagne de romans ordinaires, est à côté de celle d'où sont sortis les ouvrages qui honorent le plus l'esprit humain. La corruption des mœurs à Berlin est moins générale que dans beaucoup d'autres grandes villes; mais elle y est plus profondément enracinée, et pour ainsi dire, mieux organisée que par-tout ailleurs.

Une chose extraordinaire dans l'Europe doit ici attirer les regards du spectateur philosophe, c'est le haut degré de civilisation auquel sont parvenus les juifs qui habitent cette ville. Non-seulement la communauté juive possède des établissemens publics d'instruction et autres, qui surpassent ceux des chrétiens, non-seulement plusieurs de ces hommes se sont honorablement distingués par des ouvrages profonds et de vastes connaissances, mais les dames juives même, qui par-tout ailleurs forment la partie la plus mal élevée de leur sèxe, se sont ici acquises une telle réputation d'esprit et de talens, qu'on brigue l'honneur d'être admis à leurs thés élégans, et que souvent les destinées de la nouvelle pièce ou du roman du jour se décident à leur toilette. Que dis-je? Plusieurs de ces dames ne daignent pas même s'arrêter à des frivolités semblables. Dignes compatriotes d'un *Moïse Mendelsohn*, d'un *Salomon Maimon*,

*mon*, d'un *Marcus Hertz*, d'un *Bendavid*, elles pénètrent dans le sanctuaire de la métaphysique. L'obscurité qui régne dans les ouvrages du fameux Kant, ne les effraie point, ou plutôt elle leur offre un charme de plus, en laissant un essor libre à leur imagination vive et brillante. Les sublimes et abstruses questions de la liberté de l'âme, de Dieu et de l'immortalité, prennent dans les conversations de ces dames la place qu'occupaient autrefois les modes et la chronique scandaleuse. *L'impératif cathégorique* (1) en sortant d'une jolie bouche, acquiert souvent plus de force que tous les syllogismes de Kant ne sauraient lui donner. Mais il y a un point sur lequel les dames juives ne sont point d'accord avec ce grand philosophe; c'est lorsqu'il prétend que *la bonne volonté* est le premier mérite.

L'habillement des Berlinois est fidèlement copié sur celui de Paris et de Londres; Berlin est après Francfort la ville d'Allemagne où le sexe se vêtit avec le plus d'élégance et de coquetterie; l'exemple de la reine a engagé les dames à se couvrir plus le sein qu'auparavant. Le reproche qu'on peut faire aux Allemandes en général, tombe directement sur les Berlinoises qui, dans leur marche et leur port, en faveur de l'aisance, négligent beaucoup trop le maintien, la noblesse et les grâces.

Parmi les hommes, le ton militaire qui, en Prusse, est beaucoup plus rude qu'en France, trouve de nombreux imitateurs; mais on doit aux dames Berlinoises la justice d'avouer qu'elles ont depuis peu singulièrement adouci les mœurs de ces braves, et que la pipe et les gros juremens sont pour la plupart relégués aux caporaux.

Le goût des fêtes nationales et publiques s'est malheureusement perdu en Allemagne à mesure que le luxe et la froide vanité ont vu s'accroître leur domaine. Cependant Berlin conserve encore une de ces fêtes, c'est la *pêche de*

(1) Terme consacré dans le systême de Kant, pour désigner *la loi morale*, qui, selon lui, est un commandement absolu, indépendant de tout motif et de toute récompense.

*Stralau*, qui a lieu le 24 août, dans la semaine qui précède le dimanche, où l'on prêche sur la pêche de Saint-Pierre. Stralau est un village à peu de distance de Berlin, sur la rivière de Sprée. « Au jour nommé, dit l'auteur allemand » du *Tableau de Berlin*, on voit des caravanes joyeuses » à pied, à cheval, en voiture, sortir de la capitale; les » gondoles, les barques, remplies de groupes pittoresques, » descendent la rivière; les chevaux halètent en traînant » leur fardeau à travers un sable profond, souvent agité par » des vents brûlans; on voit jusques aux courtauds de » boutique, communément nommés *chevaliers de l'aune*, » caracoler et courir bride abattue. Les pêcheurs font leur » premier jet au profit du magistrat de Berlin; cela va un » peu plus vîte que les procès qui se jugent devant lui, et » l'effet en est le même. Le second jet est au bénéfice du » curé de l'endroit; mais il y a renoncé moyennant une somme » en argent, car il connaissait la ruse des pêcheurs; ce petit » peuple amphibie tient un peu à l'église; il prend volontiers » et n'aime point à donner. Le troisième et dernier jet est » pour les habitans du village. Les badauds de la capitale, » assis ou voltigeant sur l'herbe déjà jaunissante, admirent le » poisson sortant, et vont ensuite manger celui que les au- » bergistes ont pris la précaution d'acheter la veille de la » fête. Dans toutes les maisons de campagne, dans toutes les » auberges, dans tous les bosquets, on entend le bruit de la » danse, jusques à ce que la nuit amène le souffle glaçant » des vents du Nord ».

On a dû remarquer dans ce récit que le climat de Berlin est sujet à des transitions brusques du chaud au froid. Un ouvrage de M. Formey sur la topographie médicale de cette ville nous apprend que quoique les mères allaitent pour la plupart leurs enfans elles-mêmes, la mortalité y est singulièrement grande parmi les nouveaux-nés. Les logemens mal-sains des pauvres occasionnent aussi des maladies nombreuses. Néanmoins le nombre des hommes estropiés et contrefaits doit être beaucoup moindre qu'ailleurs.

Passons de cette capitale bruyante à une ville républicaine, qui figurait parmi les premières villes du Nord, lorsque Berlin était à peine connue, et qui, après avoir

perdu sa liberté, conserve encore ses mœurs démocratiques; je veux parler de *Dantzick*.

Comme tous les habitans y sont ou commerçans ou manufacturiers, on voit par-tout l'activité de l'industrie et le calme des passions. En même-tems, les relations commerciales qu'ils entretiennent avec Berlin, ainsi qu'avec l'Angleterre et autres pays étrangers, ont puissamment contribué à polir leurs mœurs; et ces hommes, qui naguères n'étaient sensibles qu'à l'appât du gain, le sont aujourd'hui à l'amour des arts et des sciences. Il n'y a presque plus un père de famille qui ne procure à ses enfans une éducation conforme à sa fortune. Les jeunes demoiselles, sur-tout, s'adonnent à l'étude des langues, à la musique, à la danse, au dessin. Les jeunes gens se forment par des voyages.

Dans cette ville, les bons et les mauvais citoyens sont très-peu mêlés, et très-faciles à distinguer. L'intérêt général soulève ici l'indignation publique contre tout individu qui manquerait d'honneur et de probité. D'ailleurs, on y voit fort peu de ces germes de discorde qui bouleversent les capitales; dans lesquelles des hommes riches ou ambitieux s'élèvent au-dessus de tous les autres, et dont l'exemple fait la plus pernicieuse impression sur l'esprit de ceux qui les entourent. Ici, rien ne donne le droit de dominer sur les autres; ni les talens, ni les richesses, ni les services rendus à la chose publique; l'égalité démocratique, qui peut-être restreint l'élan de quelques génies supérieurs, étouffe aussi beaucoup de vices et beaucoup de folies au moment même de leur naissance. Les Dantzickois ne souffrent pas de mendians dans leur ville, parce qu'il y a des moyens d'occupation dans leurs nombreux ateliers publics, des asiles pour les infirmes dans leurs excellens hôpitaux, et des moyens d'amendement pour les vagabonds dans une maison de correction supérieurement bien organisée. Les femmes publiques sont reléguées par-delà les murs. L'on ne se joue point impunément des nœuds du mariage. L'institution d'une maison d'enfans trouvés empêche les assassinats de nouveaux nés, qu'on ne voit point ici abandonnés dans les rues comme il arrive quelquefois à Berlin.

Une circonstance qui contribue puissamment à éloigner

la misère et la corruption des mœurs, c'est que les priviléges exclusifs du commerce et de l'industrie sont absolument inconnus. Chacun exerçant librement la profession qui lui convient, voit la chose publique et ses affaires particulières prospérer également.

Le gouvernement de Dantzick était un des plus équitables, du moins quant à l'administration intérieure. S'il arrivait qu'un méchant homme se trouvât élevé à une magistrature, il était forcé de devenir probe ; autrement, son élévation n'était point de longue durée, sur-tout s'il était négociant. Ses confrères se disputaient l'honneur de le renverser.

Il est vrai qu'on fait à Dantzick de grandes dépenses. Les festins y sont somptueux ; on aime la bonne chère. La mode veut que toute famille honnête ait une maison de campagne avec un joli jardin. On se vêtit des étoffes les mieux conditionnées et des meilleures pelleteries de toute l'Europe. Les meubles sont souvent magnifiques. On a de belles bibliothèques, de superbes chevaux, et beaucoup de domestiques proprement vêtus. Mais ce luxe est mesuré sur les revenus ; il se montre dans des objets solides et utiles ; voilà deux circonstances qui suffisent pour le justifier. Par quelle raison le luxe a-t-il pris ici une tournure aussi avantageuse au bien public ? C'est que, d'abord, les Dantzickois aiment leur patrie ; ensuite ils sont maîtres chez eux ; les femmes n'ont point ici le droit de ruiner les familles ; elles n'en sont que d'autant plus estimables et mieux aimées ; c'est à leur influence qu'on voit l'ivrognerie absolument bannie des festins de Dantzick, où règne une gaieté douce et peu bruyante ; rien, d'ailleurs, de plus charmant que les petites réunions des jeunes-gens des deux sexes pour faire de la musique. Cet amusement est ici (comme à Copenhague) plus goûté que les spectacles, dont cependant Dantzick n'est pas dépourvu. Il y a encore dans cette ville une classe peu nombreuse de vieux bourgeois, qui, par avarice, ferment leur porte aux beaux-arts et aux talens ; ils se rassemblent entr'eux à des festins de famille, assez mesquins, où chacun apporte en nature sa quote-part.

Je me suis déjà plaint du peu de notices qu'on a sur Kœnigsberg et Breslau ; on sait cependant que dans l'une et

l'autre de ces villes la vie sociale doit être infiniment moins perfectionnée qu'à Berlin et qu'à Dantzick. Breslau doit, après Hambourg et Vienne, être la ville d'Allemagne où l'on aime le plus les plaisirs de la table; et, en général, les amusemens doivent y être bruyans. Le peuple y est très-grossier, indocile et tumultueux. A Kœnigsberg, la noblesse et le militaire forment des cercles *exclusifs*, où rarement ils admettent les bourgeois, qui imitent beaucoup les manières anglaises. Dans l'une et l'autre de ces villes, la fureur des jeux de hasard règne aussi généralement qu'à Berlin.

Nous ne devons point finir cet article sans rendre hommage aux vertus qui distinguent Frédéric-Guillaume III, et son aimable *Louise*. L'exemple des mœurs pures, de l'union conjugale, et du bonheur domestique que donnent ces deux augustes époux, ne peut qu'avoir l'influence la plus bienfesante sur le peuple qui a le bonheur de vivre sous leur scèptre.

RELIGION, INSTRUCTION PUBLIQUE, ETAT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS.—Toute l'Europe a retenti des éloges que méritait la tolérance générale introduite en Prusse par Frédéric-le-Grand. A la mort de ce souverain, les ennemis du génie se réjouissaient de voir son faible successeur donner dans tous les piéges qu'ils tendaient à sa bonne foi. Le fameux *édit de religion* avait pour but d'opprimer absolument cette liberté de penser qui, sous le règne de Frédéric, était devenue générale parmi les ecclésiastiques mêmes. Les visionnaires (1) qui environnaient le trône, ont aujourd'hui fait place à des ministres éclairés, et le roi actuel, sans être athée, sait fort bien à quoi s'en tenir sur toutes ces sectes religieuses qui s'amusent à se damner mutuellement.

---

(1) Secte qui prétend avoir *quelquefois* l'honneur de *voir* Jésus-Christ, et qui déteste *la philosophie*. *Woellner*, étudiant mal famé, ensuite curé de village, enfin premier ministre, en était le protecteur le plus ardent. Ces visionnaires et autres sectaires semblables sont encore en possession de plusieurs loges de francs-maçons, même A PARIS.

La religion évangélique-luthérienne est professée par la pluralité des habitans de la Marche électorale et nouvelle, de la Poméranie, de Magdebourg et Halberstadt. Il y a néanmoins, et sur-tout dans la Marche électorale, un assez grand nombre de communes qui suivent la doctrine de Calvin ou la religion réformée. La famille royale, elle-même, se tient à cette église. Le souhait de tous les hommes sensés parmi les luthériens et calvinistes, est celui de voir se réunir ces deux églises qui ne diffèrent que sur quelques points de métaphysique théologique, et qui s'accordent également à haïr le despotisme de Rome et à proclamer la liberté des discussions religieuses; ce souhait philantropique se trouve presque réalisé à Berlin. Egales en droits, ces deux églises vivent ensemble dans la meilleure concorde. Les catholiques romains jouissent d'une très-grande liberté; mais ils ne sont pas en grand nombre. Les juifs et plusieurs autres sectes ont également le libre exercice de leur culte.

Dans le duché de Clèves la religion catholique-romaine est la plus répandue, et après elle, c'est le calvinisme. Dans les comtés de la Mark et de Ravensberg, ainsi que dans la principauté de Minden, les luthériens sont les plus nombreux, et après eux les réformés. Tecklenbourg est de la religion réformée, et quoique les habitans de Lingen soient pour la plupart catholiques, le clergé réformé y jouit d'une espèce de domination. Dans l'Ost-Frise les deux églises protestantes sont les plus puissantes; viennent après elles les Mennonites et ensuite les Catholiques.

Dans les provinces de Franconie la religion luthérienne est celle de la presque totalité des habitans.

Passons à la Silésie. Si quelque chose était capable d'adoucir la haine envenimée et infatigable que les adhérens de Rome ont jurée aux protestans (1), ce devrait sans doute être la générosité avec laquelle ceux-ci traitent les pays catholiques qui, par le sort des armes tombent en leur pouvoir. La Silésie en est un exemple frappant. Les habitans,

(1) L'auteur n'étant ni luthérien ni calviniste, ne peut être accusé de partialité; il détestera l'intolérance et le fanatisme par-tout où il les rencontrera.

naturellement portés aux réflexions sérieuses et même un peu à la mélancolie, s'enflammèrent bientôt du zèle nouveau, répandu par Luther. La réforme religieuse fit des progrès rapides; même un Silésien, nommé *Schwenkfeld*, forma une secte de visionnaires, qui prétendirent avoir mieux saisi le véritable esprit du christianisme que Luther. Bientôt les villes de Breslau et de Schweidnitz, ainsi que les ducs de Lignitz, Brieg, Munsterberg, Oels et autres, professèrent la confession d'Augsbourg. L'empereur Rudolphe II leur accorda en 1609, par un diplôme solennel le libre exercice de leur culte, avec la permission d'établir de nouvelles églises. Mais les empereurs suivans crurent, selon les préceptes de la cour de Rome, de pouvoir impunément manquer de foi à des *hérétiques*. Les promesses les plus sacrées, les traités les plus solennels, les motifs qu'aurait dû suggérer la politique, rien ne put rallentir le zèle aveugle que le gouvernement autrichien, toujours dominé par les jésuites, mit à persécuter un des peuples les plus industrieux qui vivaient sous son sceptre. C'est en grande partie des émigrations continuelles, occasionnées par les vexations, que l'on doit chercher la cause du peu de population de la Silésie avant la conquête prussienne. L'Autriche s'attira même par cette conduite une mortification aussi inattendue qu'humiliante. Charles XII, vainqueur de la Pologne et de la Saxe, demanda qu'on restituât sur-le-champ aux protestans de Silésie les églises qu'on leur avait ôtées depuis la paix de Westphalie, et qu'on leur permît de bâtir six nouveaux temples. Cette demande qui ressemblait en quelque sorte à un ordre, et qui était soutenue par une armée invincible, eut aussitôt son effet. Néanmoins la cour de Vienne affecta de donner à ce changement l'air forcé d'une grâce qu'elle accordait, et les nouvelles églises furent appelées *églises de grâce*. Ce ne fut qu'après la conquête prussienne que les protestans de Silésie pouvaient espérer une liberté entière; ils se flattèrent même de devenir le parti dominant. Mais Frédéric eut la politique admirable de laisser aux catholiques toutes leurs possessions et tous leurs droits, en se contentant de garantir aux autres religions le libre exercice de leurs cultes, et de rappeler tous ceux qui étaient émigrés à

cause des opinions religieuses, même les sectateurs de Schwenkfeld.

Les habitans de la Prusse méridionale, occidentale et nouvelle-orientale, sont pour la plupart catholiques-romains. Les protestans et autres, compris sous le nom des *dissidens*, y furent plusieurs fois vexés sous le gouvernement polonais. Les sociniens ou unitaires (la seule secte chrétienne qui ait rejeté tout dogme mystérieux) furent sur-tout cruellement persécutés et dispersés. Aujourd'hui une tolérance générale étend ses bienfaits sur tous. Les juifs sont très-nombreux : on trouve des grecs-unis et non-unis; ces derniers sont en petit nombre; il y a même des turcs qui ont un prêtre à *Winskaupie*, dans le département de Bialystock.

La Prusse orientale ancienne est presqu'exclusivement habitée par des luthériens.

Parlons maintenant des établissemens d'instruction publique. Les plus importans de ces établissemens, les écoles primaires, ne se trouvent point encore au degré de perfection qu'exigent les lumières du siècle. La Prusse méridionale et orientale-nouvelle, est la plus arriérée sur ce point; la Prusse orientale-ancienne et la Poméranie ne sont pas beaucoup plus avancées. Dans la Marche et la Silésie on voit ombres et clartés s'entremêler; mais des hommes éclairés y combattent avec succès pour la cause de l'humanité, et M. le ministre *Massow*, qui a aujourd'hui le département des écoles, s'occupe dans ce moment d'une réforme générale de ces établissemens. On y suivra principalement le système adopté par M. *Rockow*, dans sa terre de *Rekahn*. Ce patriote, après avoir reçu, dans la guerre de sept ans, des blessures aussi honorables que douloureuses, s'est retiré dans le domaine de ses aïeux, et consacre tous ses soins à rendre ses vassaux plus instruits et plus heureux. Non-content d'établir des écoles sur un plan nouveau, d'y placer des instituteurs d'une grande capacité, de les salarier honnêtement, il leur a tracé la marche de leurs travaux dans un excellent *catéchisme* ou ouvrage élémentaire, qui contient une saine morale, des notions sur l'agriculture et autres choses utiles.

Un autre patriote, l'abbé *Felbiger*, avait donné, il y a long-tems, une nouvelle forme aux écoles des catholiques-romains de la Silésie; mais cette organisation, semblable à celle des écoles autrichiennes, aurait besoin d'être dégagée de quelques préjugés monacaux.

Les provinces de Westphalie et de Franconie, ainsi que celles de Magdebourg et de Halberstadt, sont de toute la monarchie, celles qui possèdent les meilleures écoles triviales.

L'instruction savante est infiniment mieux organisée en Prusse. Chaque ville, ou bourg considérable, possède une *école latine*, c'est-à-dire, un collége, où l'on enseigne aux jeunes-gens les humanités, les mathématiques, la logique et quelques autres sciences. Néanmoins, comme les places d'instituteurs y sont distribuées par les différens corps municipaux, l'état de ces écoles diffère beaucoup d'une ville à l'autre.

Ce qu'il y a de mieux en Prusse pour l'instruction, ce sont quelques gymnases ou colléges supérieurs, qui, étant bien dotés, et d'ailleurs placés dans un jour favorable, attirent dans leur sein les savans les plus habiles. Parmi ces établissemens nous devons distinguer le gymnase-réuni de Berlin et de Cologne, qui a profité beaucoup des soins du célèbre *Busching*; le collége de Joachimsthal, où le philologue *Meierotto* a introduit une nouvelle méthode d'apprendre le latin; l'académie ou école des nobles, l'école dite *reale* (1) qui possède une bonne bibliothèque, et un superbe apparat physico-mécanique; tous ces quatre établissemens se trouvent à Berlin. Il y a encore dans cette capitale une école vétérinaire, un institut pour les sourds-muets, et sept écoles d'industrie, dont on fait les plus grands éloges.

Les autres provinces de Haute et Basse-Saxe comptent cinq à six établissemens semblables, parmi lesquels le collége de Neuruppin, doté par Frédéric II, l'école de navigation à Stettin, et le célèbre pensionnat ou *pœdagogium* de Kloster-Berge, près Magdebourg, se distinguent. La *maison*

(1) Les Allemands appellent les mathématiques, la physique, etc., *sciences réelles* (reale), en opposition aux études de pure spéculation et de belles-lettres.

*d'orphelins*, de Halle, à laquelle sont jointes plusieurs écoles, un pensionnat, deux séminaires et quelques autres établissemens. Cette maison, célèbre dans toute l'Europe protestante, doit son origine au zèle pieux d'un pauvre étudiant, nommé *Franke*. Il n'avait en caisse que sept florins, lorsque l'idée d'un tel établissement lui vint en tête ; mais il sut tellement échauffer les cœurs religieux qu'il y eut en peu de tems 30,000 florins de rassemblés. Aujourd'hui les revenus de cette maison sont immenses, ainsi que le nombre des jeunes-gens qui y affluent de tout le Nord et de l'Est de l'Europe. Quoique dans l'instruction la théologie prédomine encore trop, on y fait néanmoins de très bonnes études, sur-tout des langues anciennes et orientales.

La Silésie possède six gymnases et quatre séminaires catholiques, six colléges luthériens, et un de calvinistes ; une riche et célèbre académie ou école de nobles, à Liegnitz ; une école provinciale des arts, et une autre pour les sages-femmes à Breslau.

Les juifs ont à Breslau et à Berlin des écoles qui pourraient servir de modèle ; mais dans le royaume de Prusse ils restent encore dans une sorte de barbarie.

Les villes ci-devant libres de Dantzick et de Thorn se vantent de posséder deux gymnases, qui par le nombre de leurs cours et par l'habileté des professeurs, égalent et même surpassent beaucoup d'universités.

Du moins les deux universités catholiques qui végètent à Breslau et à Culm, ne pourront point leur disputer le pas. Elles sont si peu connues que *Mirabeau* en ignorait absolument l'existence. Celle de Breslau a cependant eu des professeurs très-estimables, et elle n'est pas mal dotée.

Les deux universités calvinistes de Francfort-sur-l'Oder, et à Duisbourg sur le Rhin, n'ont pas non plus obtenu une grande réputation. Dans celle de Francfort, la théologie est aussi enseignée par des professeurs luthériens.

Les universités de *Halle*, de *Kœnigsberg* et d'*Erlang*, étant de la confession luthérienne, ont naturellement la plus grande affluence, puisque les habitans allemands de la monarchie prussienne, les seuls qui font quelques études, sont presque tous de cette même religion. Halle est une des universités les plus célèbres de toute l'Allemagne ; ce fut de

son sein que l'immortel Wolf fit sortir les lumières philosophiques qui dissipèrent les ténèbres des doctrines scolastiques; ce fut ici que Thomasus combattit la magie et les préjugés de la jurisprudence romaine; ce fut cette université qui la première vit augmenter le nombre de ses membres par un professeur des sciences économique et politique; enfin ce fut ici que Semler et Eberhardt proclamèrent la tolérance religieuse, ébranlèrent jusque dans ses fondemens l'ancienne théologie et ramenèrent le christianisme vers sa pureté primitive.

L'université de Kœnigsberg ne jouissait point d'une si grande célébrité, et même aujourd'hui on peut, sans méconnaître le mérite de ses autres professeurs, dire que le célèbre Kant est le seul qui ait attiré sur elle les yeux de toute l'Allemagne, et même de l'Europe entière.

Nous devons plaindre que le gouvernement prussien n'ait point encore trouvé le moment favorable pour purger l'organisation de ces universités de tous ces préjugés du moyen-âge, dont elle est infectée. Ce sera d'autant plus indispensable, que les mœurs un peu sauvages des étudians semblent découler de cette source. Lorsqu'après avoir vu la décence et l'ordre qui règnent à Copenhague, à Gœttingue et à Leipzick, on remarque pour la première fois l'accoutrement bizarre, les manières soldatesques, les cris tumultueux, l'humeur querelleuse des *fils des Muses* dans plusieurs autres universités du Nord, on se croit transporté au seizième siècle. Soyons justes! Les étudians de Halle surpassent de beaucoup en politesse les *burschen* (1) de Wittenberg de Jena.

L'université d'*Erlang*, quoiqu'elle ne date son existence que de 1742, est une des plus estimées de l'Allemagne. Son institut clinique et son jardin botanique sont renommés. Le philologue *Harles* et le savant littérateur *Meusel* ont beaucoup contribué au lustre de cette école.

---

(1) *Burschen* veut dire garçons; on applique communément cette dénomination aux compagnons-ouvriers; mais les étudians se la donnent aussi, et même c'est pour eux un mot de ralliement. Serait-ce par hasard parce qu'ils ont un sentiment secret de la ressemblance qu'il y a entre leurs mœurs et celles des compagnons-artisans?

L'académie des sciences de Berlin, fondée en 1700, par *Leibnitz*, mais qui n'entra en activité que dans le cours de l'an 1711, a, comme tous les établissemens semblables, rendu très-peu de services essentiels à la nation. Frédéric II, qui la réorganisa en 1744, en fit un corps mixte, qui, n'étant ni entièrement français, ni entièrement indigène, avait dès sa naissance perdu la confiance des Allemands, sans obtenir de l'orgueilleux étranger qu'une estime précaire, et quelques éloges peu sincères. Cependant l'immortel nom de Leibnitz et les travaux d'Euler ont environné cette société savante d'un grand éclat de célébrité, et l'on ne peut lui refuser un rang éminent parmi ces institutions plus brillantes qu'utiles, à la classe desquelles elle appartient.

Le plus beau titre que cette académie puisse montrer à la reconnaissance publique, c'est d'avoir été la fondatrice du *collége médico-chirurgique*, dont l'influence bienfesante sur l'état des hôpitaux et sur l'étude de l'anatomie est connue.

Berlin possède encore une académie de peinture, et une autre d'architecture, ainsi qu'une *société d'histoire naturelle*, qui a bien mérité des sciences.

Il y a dans la plupart des provinces des sociétés d'économie et d'encouragement, dont l'utilité ne peut être révoquée en doute ; les Lycées, où il pleut des vers et des applaudissemens, sont aussi en bon nombre. *La société d'histoire naturelle* à Dantzick possède une observatoire astronomique.

Il reste à dire un mot sur les curés, qui, chez les protestans, forment une partie très-essentielle de l'instruction publique. Ceux qui, ayant fait leurs études sous le règne de Frédéric II, eurent la liberté de réfléchir sur les dogmes religieux, sont vraiment, pour parler avec Jésus-Christ, *le sel de la terre*. Mais la bigoterie et la stupide intolérance qui environnaient le trône de Frédéric-Guillaume II, fit naître une foule d'hypocrites qui, sous le voile d'une orthodoxie rigoureuse, cachaient souvent l'immoralité, quelquefois l'athéïsme, mais qui, justement pour cela, furent constamment préférés à ceux auxquels un caractère franc ne permit pas de désavouer leur attachement aux principes philosophiques. Même des ecclésiastiques, long-tems établis, furent persécutés comme *novateurs* ; prêcher la morale, sans y mêler des mystères et des dogmes incompréhensibles, fut

regardé comme un crime capital. Aujourd'hui que la liberté de penser trouve des protecteurs auprès du trône, chacun suit son système ; l'un parle de la Sainte-Trinité, et l'autre de la saine raison, selon que sa conscience le lui dicte, ou selon que le goût de ses ouailles l'exige. Il n'en est résulté jusqu'ici aucun mal, ni révolution, ni tremblement de terre, ni conflagration générale, ce dont les cagots d'Allemagne sont fort affligés. Mais ces ennemis de la lumière peuvent se consoler ; quelle que soit l'influence qu'ait sur les classes supérieures la liberté des opinions, le peuple reste encore pour la plupart dans cette immobilité, qui est plutôt le fruit de la paresse que le signe de la conviction. Il n'y a que 19 ans qu'on sonnait encore les cloches à Berlin pour dissiper les orages. Encore aujourd'hui des dames de la plus haute naissance vont en cachette chez les diseuses de bonne aventure, dont Berlin est aussi bien fourni que Paris. Il y eut encore, sur la fin du règne de Frédéric II, un homme, qui, pendant 29 ans, se fit passer pour Messie, et dont la secte nombreuse est à peine éteinte. Enfin, n'a-t-on pas vu, il n'y a que cinq à six ans, le trône de Frédéric-Guillaume II, entouré de visionnaires, d'évocateurs de morts, des superstitions les plus absurdes et de la bigotterie la plus scandaleuse ? Ces faits prouvent assez que la superstition en Prusse comme en France, et par-tout, se cache par dépit ou par politique, et qu'elle n'est pas réellement extirpée des cœurs.

Agriculture, Manufactures, Fabriques. — Les Etats du roi de Prusse ne se ressemblent point du tout sous les rapports d'industrie et de culture ; on y trouve à-la-fois les peuples les plus industrieux de toute l'Allemagne, et les contrées les plus brutes de toute l'Europe. Par la marche que nous allons suivre, le lecteur se verra transporté par degrés de l'une de ces extrémités à l'autre.

La Prusse méridionale et nouvelle-orientale sont, sans contre-dit, des pays très-fertiles ; les Anglais et autres nations du Nord, les regardent comme leur grenier. Mais toutes leurs richesses ne sont dues qu'à l'inépuisable bonté du sol. L'homme y est si paresseux, si abruti par l'esclavage et les vices, qu'il daigne à peine jeter dans la terre les semences nourricières. Souvent le voyageur croit errer dans un désert inhabité. Des terrains incultes séparent les villages,

composés de huttes sales et à moitié écroulées. De vastes marais n'attendent que d'être desséchés pour surpasser les champs voisins en fertilité. Le bois reste dans les immenses forêts, en proie à la pourriture. Tout au plus on le brûle pour en extraire les cendres, connues sous les noms de *potasse* et *wedasse*, ou pour en cuire du goudron.

Les villes sont ici sans manufacturiers et souvent sans les métiers les plus nécessaires. Néanmoins, il faut faire une exception en faveur des districts qui avoisinent la Silésie. Les contrées, peuplées en grande partie par des Silésiens, que l'intolérance religieuse de l'Autriche forçait à s'expatrier, se distinguent par une fabrication considérable de toiles et de gros draps. *Rawitsch*, avec 327 métiers de draps; *Fraustadt*, qui compte 200 métiers de draps et 80 de toiles; *Boyanove*, où l'on trouve 248 fabricans de draps; *Lissa*, qui en avait 138; *Meseritsch*, où il y en avait 130; *Zduny*, avec 120; *Ostrow* et *Birnbaum*, avec 100; *Gnesen*, avec 30 drapiers, sont les villes les plus industrieuses que l'on trouva lors de l'occupation prussienne. On avait aussi quelques fabriques de cuir et de tabac. Les habitans de Bomst fournissaient toute la province de souliers. Les brasseries d'eau-de-vie étaient plus nombreuses qu'il n'eût été à désirer pour le bien général.

Le gouvernement prussien a pris les mesures les plus efficaces pour attirer dans ces contrées des artisans et des manufacturiers étrangers. On leur a promis des secours en argent, le droit de maîtrise *gratis*, l'exemption du service militaire, la remise de plusieurs fardeaux et impositions, les logemens *gratis* pour un an, et d'autres avantages. Déjà plusieurs Allemands du Rhin, et quelques milliers d'Irlandais-Unis, ont été s'établir dans ce pays. Mais l'idée de pouvoir être un jour forcés au service militaire, en effraye plusieurs, et les fait préférer l'émigration en Amérique.

La Prusse orientale ancienne et celle occidentale, sont plus avancées en économie rurale que leurs voisins de la ci-devant Pologne. Cependant, ce n'est que sur les bords de trois fleuves, Vistule, Pregel et Memel, qu'on voit une suite non interrompue de campagnes riantes et parfaitement cultivées. Les *werder* ou îles basses, entourées de digues, offrent des prodiges de fertilité et d'industrie agricole. Mais d'autres

districts ressemblent aux déserts les plus affreux. La contrée entre la Vistule et la Poméranie est celle qui a le plus besoin de la main vivifiante du cultivateur instruit et laborieux ; même les bords si fertiles de la Netze n'ont point encore atteint la perfection à laquelle tout y invite d'aspirer.

Les villes, dans cette partie de la monarchie prussienne, sont, par leur position, plutôt commerçantes que manufacturières : cependant elles ne manquent pas d'industrie, comme le vont prouver les données suivantes. Kœnigsberg a une rafinerie de sucre, une fabrique de liqueurs et de rhum, trois de soieries, 60 — 70 tisserands de toiles communes, 20 tisserands à la hollandaise, 60 — 70 fabricans de draps et étoffes ; 40 à 50 fabricans de bas, de futaine, de raz, etc. ; 17 tanneries, une fabrique de cuir d'Angleterre, une de cuir de Russie, quelques blanchisseries de cire, passementeries, mégisseries ; des fabriques de tabac, de savon, de faïence, de boutons de corne et de métal, des gants, une corderie, une manufacture de toiles à voiles, 80 maîtres-ouvriers en ambre jaune, 164 distillateurs d'eaux-de-vie, 224 brasseurs, etc., etc. Quant à la ville de Dantzick, nous savons qu'elle possède des raffineries de sucre, des fabriques de liqueurs, de vitriol, de draps, de raz et autres étoffes en laine, des galons d'or et d'argent, du maroquin, de la potasse : du salpêtre ; il y a quatre chantiers de construction. Nous ne pouvons indiquer exactement le nombre des autres fabriques. Elbing a un chantier de construction, une manufacture de toiles à voiles, 2 fabriques de potasse, une de wédasse, une de savon noir, 2 d'amidon, 11 de tabac, 62 tisserands, quelques drapiers, etc., etc. ; on y fait des poteries excellentes. Thorn a de nombreuses savonneries ; Memel, des chantiers de construction et des ouvriers en ambre jaune. Dans le reste des villes, les fabriques en laine, coton, toile et cuir sont les seules importantes. Gumbinnen et Tilsit ont, dans ces quatre branches réunies, l'une 470-80, l'autre plus de 300 ouvriers ; Memel, Insterburg, Stallupœhnen, Braunsberg, dans la Prusse orientale, Marienbourg (où il y a 40 — 50 tisserands), Strasburg (avec 20 — 30 drapiers), Baldenburg, Landeck, dans la Prusse occidentale propre ; Brmberg et Jastrow, dans le district de Netze, sont les endroits qui s'adonnent le plus à

ces genres d'industrie. Il ne faut pas oublier Angerburg, où l'on fabrique, ainsi que dans plusieurs villes voisines, une étoffe singulière, qu'on nomme *prahlsact*, et dont on fait un usage multiplié. Cette étoffe est faite avec des crins de chevaux, bœufs, chèvres et autres animaux. Après quelques préparatifs, on tire de ces crins une espèce de fil très-gros, qui sert pour trame; un autre fil de bourre de lin fait la chaîne. Ce genre d'industrie nourrit un grand nombre d'individus. Mais une branche d'économie plus importante, c'est la fabrication domestique du linge de famille, fabrication dont l'importance, inconnue par les esprits ordinaires, n'a pas échappé à l'œil pénétrant de Mirabeau. Il y a encore des tanneries, verreries, papeteries, moulins à poudre, forges d'acier, et autres établissemens; la filature est, dans quelques districts, d'un grand profit.

Passons en Poméranie: l'agriculture n'y offre pas un spectacle extrêmement brillant; la servitude du paysan est trop dure pour qu'il puisse se procurer l'instruction et les moyens nécessaires. Mais les manufactures de ce pays ont été portées à un certain degré d'activité, au moyen de très-grands encouragemens et secours donnés par le gouvernement. Les draps et autres lainages, les toiles, les cuirs et le tabac, sont les quatre branches principales. La plus grande partie de la laine du pays, formant une quantité moyenne de 1,166,000 livres pesant, est mise en œuvre par les habitans eux-mêmes. En 1794 (1), il y avait été fabriqué par 953 maîtres, avec 605 garçons, 10,588 pièces de drap, 14,796 pièces d'étoffe, le tout pour la valeur de 287,776 écus de Prusse, (à 3 francs 76 centimes): en rubans, linge damassé et toiles, il y avait été fabriqué, par 256 ouvriers, pour la valeur de 34,631 écus; 195 tanneurs avaient préparé des cuirs pour 216,737 écus; il y avait été fait du tabac pour la valeur de 190,611 écus, par 342 ouvriers; 114 individus avaient fabriqué des cotons pour 20,631 écus. Le total de toutes les productions manufacturières de la Poméranie furent dans

(1) Ces détails sont tirés de *Gaspari*, dont la géographie mérite plus de croyance, et contient des données plus récentes que celles de l'*Aperçu statistique*, par *Hoeckh*.

l'année

l'année dont nous parlons, d'une valeur de 921,662 écus; il y entra des matériaux tirés d'autres pays, pour 395,401 écus; on en avait exporté pour la valeur de 91,369 à l'étranger (1); le nombre des ouvriers était en tout de 3,603 individus. Il nous paraît que dans cette somme ne sont pas comptées les toiles et le linge que chaque famille fabrique pour ses propres besoins, genre d'industrie très-répandu dans cette province. La Poméranie possède 124 tuileries, 45 fours de goudron, 44 fours de chaux, 3 verreries (qui, en 1794, fabriquèrent pour 36,000 écus), 2 martinets de cuivre, une affinerie de fer, et un grand nombre de savonneries, qui, cependant, ne font que du savon noir pour les besoins du pays. Les gruaux de Stettin égalent en qualité ceux de la Hollande; on estime beaucoup les pompes à feu que l'on construit dans cette ville. A Stolpe, on fait pour 200,000 francs d'ouvrages en ambre jaune. La Poméranie tire un grand profit de ses chantiers de construction. Dans l'espace de quinze ans; savoir de 1781 en 1795, il a été construit ici 535 bâtimens marchands, dont la valeur était évaluée à 3,241,163 écus de Prusse.

Cette branche d'industrie est aussi commune à l'Ost-Frise, pays plus commerçant et agricole que manufacturier. Il y a cependant à Léer, Emden et autre part, 216 métiers de toiles, pour la plupart très-fines; 31 fabriques de bas, 29 moulins à retordre du fil, un moulin à huile, quelques fabriques de toiles à voiles, de savon, d'aiguilles, de cuir, de coton, de lainage; une corderie, etc., etc.

Magdebourg, Halberstadt et les pays y annexés, tirent d'assez grands revenus de leur excellente agriculture et de leurs mines, pour ne pas s'empresser beaucoup à étendre leur industrie manufacturière; elle n'est cependant pas de peu d'importance. Les lainages, soieries, étoffes de coton,

(1) La disproportion apparente entre la somme des matériaux, tirés d'*autres pays*, et celle des marchandises vendues à l'*étranger*, ne doit point donner lieu à des conclusions défavorables aux fabriques de Poméranie. Car, dans le premier énoncé, on entend parler de toutes les provinces autres que la Poméranie; et dans le second, on parle seulement des pays étrangers *à la monarchie prussienne*.

toiles, golges et flanelles, chapeaux, gants, savon, faïence et autres marchandises du duché de Magdebourg, peuvent monter à une valeur de 800,000 écus par an. Halle, seule, fabrique à la concurrence de 400,000 écus par an; le nombre des métiers à bas s'élevait, en 1798, à 480, probablement sans y compter la ville de Glaucha; on y fait aussi de belles voitures. A Glaucha, on fait de l'amidon et de la poudre à poudrer qui se débite par tout le Nord. A Calbe, on fait des frises; et à Schœnebeck, des drogues chimiques, comme sel ammoniac et autres sortes. Magdebourg, au reste, est le centre de toutes ces fabriques. Dans le pays de Halberstadt, le lin vient en quantité et qualité, ce qui rend les manufactures de toiles très-importantes; leur siége est à Halberstadt, Osterwick et Hornhausen. La fabrication des lainages est aussi très-considérable: Aschersleben a 250 métiers, et Osterwick 50; le produit annuel va au-delà de 200,000 écus. Il y a encore une fabrique de gants, une de cuirs danois, 2 de pipes à fumer, une blanchisserie de cire, 12 papeteries, etc., etc. Dans le comté de Hohnstein, on fait aussi beaucoup de toiles et lainages.

Les deux principautés de Franconie se trouvent à-peu-près dans la même position que Magdebourg; la nature leur a donné des champs fertiles ou de riches montagnes; mais un gouvernement oppressif y a long-tems retardé les progrès de l'agriculture. La partie la moins fertile est, comme à l'ordinaire, celle où l'activité manufacturière est le plus généralement répandue.

Dans le haut pays de Bareuth, on fait beaucoup de dentelles, des toiles, des lainages. A Hof, on fait, année commune, 600,000 aunes de gaze, 45,000 douzaines de mouchoirs, 2,000 pièces de coton et 8,000 de mousseline et zize; on y emploie environ 1,200 quintaux de coton de Macédoine et de Levant, et 600 quintaux de coton des îles; une partie de cette quantité est seulement réduite en fil très-fin, et vendue en cet état aux Saxons. Toute la contrée voisine participe à cette industrie lucrative. Bareuth possède des fabriques de coton et d'indiennes, de pipes à fumer, de porcelaine et autres. A Saint-George, il y a une fabrique de faïence et un atelier en marbres. Les fabrications en mé-

taux sont très-considérables. Il y a dans la principauté de Bareuth 11 hauts-fourneaux, 29 forges, 5 martinets, 5 fabriques d'acier, 5 de fil de fer, 2 d'armes, une de tôle, une de smalte, 2 d'alun, 2 de vitriol. On fait beaucoup de verreries et du noir de fumée. Enfin, la ville d'Erlang, située dans ce qu'on appelle le Pays-Bas de Bareuth, renferme une grande variété de fabriques; les mégisseries préparent, année commune, 250,000 peaux de chèvre, dont une moitié est vendue dans l'étranger; l'autre sert aux fabricans de la ville pour en faire des gants glacés, marchandise qui se débite beaucoup parmi les petites filles bourgeoises et les servantes; on fait des bas, des bonnets et autres articles en coton; des galons d'or et d'argent, des glaces et des ouvrages fins en acier.

La principauté d'Anspach est plus agricole, et l'activité des fabriques y est resserrée dans deux ou trois villes; Anspach même n'avait, jusqu'en 1791, qu'une fabrique de faïence; mais, depuis, on y en a établi une de céruse, une de colle forte, et sur-tout une d'étoffes en coton et laine fine; cette dernière est due aux soins du conseiller *Lehner*, patriote zélé, qui a le plus contribué à introduire dans le pays la race des moutons espagnols. Roth, petite ville, fait du fil d'or et de fer, des galons, des glaces et autres articles; Creilsheim, des velours de coton, des indiennes, des faïences; Steft, souvent nommé *Markt-Steft*, une très-bonne encre d'imprimeur. A Bruckberg, il y a une très-bonne manufacture de porcelaine qui envoie ses gobelets sur-tout en Turquie. Schwabach est encore un endroit plus important par ses manufactures d'indiennes, de cotons, de bas (sur 300 métiers), de galons, de fil d'or et d'argent; d'aiguilles (plus de 200 milliers par an), des crayons, des étuis de mathématiques, d'autres petits ouvrages en laiton et en bois; la valeur de toutes ces marchandises s'élève, année commune, à 800,000 francs. Mais toutes ces villes doivent céder le pas au célèbre bourg de Furth, autrement nommé le *Petit Nuremberg*.

Ce bourg, ou plutôt cette ville de 18,000 âmes, doit son état de splendeur, tant aux défauts de la constitution politique de Nurnberg, qu'aux soins que les souverains d'Anspach ont pris de n'y laisser éprouver à l'industrie aucune entrave, pas même celle des maîtrises qui y est inconnue. Les impôts

y sont de même très-peu sensibles, et on tolère tous les cultes. Il y a une banque publique pour vivifier le commerce; cependant le nombre des négocians, proprement dit, est très-petit; tout le monde est fabricant. La moitié des marchandises qui se débitent comme ouvrages de Nurnberg, est faite à Furth. On fait sur-tout une immense quantité de miroirs de toute espèce : la division du travail, d'où résulte toujours, sinon la perfection, du moins le bon marché de l'ouvrage, est rigoureusement observée dans ces ateliers, de sorte que souvent un miroir passe par douze mains avant d'être achevé. Il y a quatre classes de tourneurs, les uns pour les ouvrages en métal, les seconds pour ceux en ivoire et os; ceux de la troisième classe ne font que des têtes de pipe en bois, et les autres s'entretiennent seulement aux moulins à café. Des serruriers, des selliers, des ceinturiers, (qui font des clous dorés, des garnitures de commodes, bras de cheminée, clefs, chaînes et rubans de montres, pommes de canne, boucles, agrafles, etc.) des batteurs d'or, des bijoutiers et jouailliers, des lunetiers, des gainiers-bourreliers, (qui font des porte-feuilles, des étuis, etc.) des horlogers, dont l'ouvrage est plus recommandable par le bas prix que pour la bonne qualité, voici quelques-uns des métiers les plus suivis. On fait aussi beaucoup de bonnets en coton, avec des fleurs brodées, des bas de coton (sur 150 métiers); des lustres, des instrumens de musique et de mathématiques, des crayons, des pâtes d'Italie, des vermicelles, et une infinité d'articles, dont nous ne pouvons insérer la nomenclature, ni indiquer le montant général, parce que la liberté du commerce ne laisse pas même au gouvernement la faculté d'en connaître exactement l'étendue.

Nous allons parler de cinq petits pays dont la richesse consiste dans le lin; je veux dire Minden, Ravensberg, Tecklenbourg, Lingen et Clèves. Il y a déja des siècles que les habitans de Ravensberg font leur occupation principale de la fabrication des toiles. Le grand électeur, Frédéric-Guillaume, qui nomma cette province *son cher petit pays à fil et à toiles*, améliora l'état de ces manufactures, en 1652, en établissant un bureau de vérification, lequel appose son sceau à chaque pièce de toile qui doit être mise

en vente; moyennant cette vérification, l'acheteur est toujours sûr d'avoir l'aunage et la qualité requise. Le comté de Ravensberg fabrique en fil, toiles grises et blanches, année commune, pour 4 millions de France. *Bielefeld*, *Versmold*, *Hervorden*, sont les villes où il faut chercher les plus grandes quantités. Ce pays a sur Minden l'avantage d'avoir d'excellentes blanchisseries, de sorte que son précieux lin ne sort de chez lui qu'après avoir été ouvragé jusqu'au dernier degré. On peut regarder cette province comme un vaste atelier. Minden est plus agricole, et comme il ne vend presque que du fil et un peu de toiles grises, la valeur de ces fabrications n'égale qu'un tiers de celle de Ravensberg. Les autres fabriques de ces deux pays, comme de sucre, de laine, de cuir, d'aiguilles, de savon, ne sont pas très-importantes. Le bailliage de *Rhaden* voit fleurir une branche d'industrie très-utile; les paysans y font des assiettes, des écrins et autres petits ouvrages en bois. Tecklenbourg et Lingen possèdent cinq fabriques de toile simple et ouvrée, quatre de chapeaux, deux de tabac, une d'amidon, deux de cuirs; deux manufactures de draps et d'étoffes. Clèves, quoique deux fois plus grand que Ravensberg, dans son intégrité, ne produisit en marchandises fabriquées que pour une valeur à peu près égale. *Miabeau* attribue la déchéance de ces fabriques, autrefois plus florissantes, à l'influence de la religion catholique. Sans vouloir justifier le catholicisme des reproches que lui adresse à chaque propos cet écrivain illustre, nous croyons plutôt que les guerres et le voisinage de la Hollande, ont fait émigrer la partie la plus industrieuse des Cléviens. Dans la partie qui est restée au roi de Prusse, on fait des draps, des velours, du tabac, sur-tout à Wesel et Duisbourg. En perdant la principauté de *Meurs*, le roi de Prusse a perdu une bonne ville manufacturière; c'était *Krefeld* ou *Crevelt*. *Voyez* l'article FRANCE.

Nous avons encore en Westphalie, le comté de la *Mark* à visiter. Le lecteur se souviendra que cette province consiste en deux parties naturellement distinctes: celle du Nord qui est unie, fertile et sans manufactures importantes, et celle du Sud, où l'industrie humaine a, pour ainsi dire, semé la vie sur des rochers arides et effroyables. Néanmoins la

nature va au-devant de l'industrie en lui fournissant et le bois pour les charbons, et, par un grand nombre de ruisseaux, les eaux dont elle a besoin pour les machines mécaniques qui, selon le Mémoire de M. *Heinitz*, se trouvent au nombre de 400 dans le canton méridional, nommé Sauerland. Il y a dans tout le comté 266 forges, dont la plupart appartiennent en compagnie à plusieurs paysans. On fait surtout aux environs d'Altona un fer extrêmement ductile, et par conséquent incomparable pour les tôles et le fil de fer; il porte le nom d'*Osemund*. Nous allons maintenant indiquer les endroits où se trouvent les fabriques en grand. *Jserlohn* est regardé par les Prussiens comme un petit Birmingham. Cette ville florissante a deux branches d'activité également lucratives, savoir, ses métiers et ses forges. Elle a une trentaine de moulinets pour les rubans de soie, des fabriques considérables de velours, des teinturiers très-accrédités; on y fait des indiennes, des étoffes mêlées de soie et de coton, des siamoises, des coutils, des mouchoirs de soie. Parmi les fabrications qui tirent leurs matériaux du règne minéral, on distingue celle en fil de fer, qui a toujours un immense dépôt; celle en fil de laiton, noir et poli, et autres articles du même métal; enfin, celle d'agraffes, hameçons, (qui vont aux Indes) aiguilles et épingles fines; celle-ci occupe près de mille individus. On y travaille aussi en quincaillerie anglaise; trois cents personnes sont occupées à faire des boucles en fer, acier et cuivre jaune; cent individus font des mêmes matières des dés, des anneaux de rideaux et de boutons; quatre cents hommes s'occupent à faire des aiguilles à tapisseries et de grosses épingles. On fait encore des faulx, faucilles, serpes et autres outils à couper et scier; des limes, des balances, des ustensiles de tourneur, relieur, orfévre, etc. des instrumens de chirurgie, des armes blanches; en un mot, tout ce qu'on peut faire en fer, acier et laiton. *Altona* possède une fabrique d'aiguilles d'acier, qui occupe 140 à 150 individus, une raffinerie d'acier, et 80 forgerons. En général, le produit de toutes ces fabriques est estimé à un million d'écus de Prusse, année commune, et nous pensons que c'est plutôt trop bas que trop haut.

Les lecteurs attendent que, conformément à la progres-

sion successive que j'ai voulu à-peu-près observer, nous réserverions l'électorat propre à la fin ; mais cette province, malgré les efforts incroyables du gouvernement, ne tient encore que le second rang parmi les provinces manufacturières ; sans Berlin et Potsdam, elle mériterait d'être classée avec la Poméranie et la Prusse orientale. La nature n'offre ici que peu de matériaux crus ; et d'un autre côté, le manque de grains rend la nourriture fort chère. C'est donc seulement aux efforts constans de Frédéric II, qui se plut à combattre la nature, aux monopoles, souvent très-nuisibles au commerce et au bien-être général de la nation ; enfin, aux émigrations des huguenots de France, que la Marche doit l'avantage d'être un pays manufacturier. La fabrication en laine est celle qui est la plus répandue ; celle de cotons s'étend aussi à plusieurs villes ; mais pour les soieries, elles se font presqu'exclusivement dans la capitale, et la fabrication de toiles n'est d'aucune importance. Les raffineries de sucre, les tanneries et les fabriques de tabac, viennent en second rang, ainsi que les forges royales, qui mettent en circulation plus de 300,000 écus par an, dont un cinquième forme un profit net. Nous allons indiquer les principales fabriques en parlant des villes où elles se trouvent.

En 1797, Berlin compta 2,359 métiers pour les soieries pures ; 211 pour les étoffes mi-soyées ; 1759 pour celles en laine ; 1779 en coton ; 622 en lin ; 1558 pour les passementeries ; 228 pour les bas de soie ; 265 pour les bas de laine. Le grand roi qui voulut absolument créer dans ses états un nouveau Lyon, n'épargna rien pour encourager les fabriques de soieries. Il fit venir à grands frais des artistes et ouvriers de tout genre ; il leur prodigua des pensions ; il prêtait aux entrepreneurs des capitaux immenses. Malgré tous ces efforts, Berlin ne saura jamais soutenir la concurrence avec Lyon, si, comme il y a tout lieu de croire, cette dernière ville, se relève de ses malheurs ; car Frédéric II fut non-seulement souvent trompé dans le choix des sujets qu'on lui envoya, mais par ses monopoles, par la profusion des secours et des bienfaits, il protégea, malgré lui, la paresse et l'ignorance de plusieurs d'entr'eux. C'est seulement au défaut de connaissances et d'activité qu'il faut attribuer le haut prix et la

qualité médiocre des soieries berlinoises, en comparaison avec celles de Lyon. Berlin possède encore des fabriques de haute-lisse d'or et d'argent, de quincaillerie (dont on ne loue pas la qualité), de fil de Lyon, de toiles cirées de céruse, de papier (qui n'est pas fin), de cuirs, de gants, de chapeaux, plumes et différens articles de parures. Il y a de bons teinturiers et des imprimeurs sur coton. La manufacture royale de porcelaine figure parmi les meilleures du Nord. En 1798, elle occupait 290 ouvriers, sans compter les élèves et les inspecteurs. On fait de belles voitures de diverses sortes, des instrumens de musique, mathématique et physique, des bijouteries et autres articles. On évalue le nombre des individus occupés aux fabriques et manufactures à 17,000 individus (en 1783 il y en avait 16,313, et la valeur des marchandises frabriquées à 8,400,000 écus de Prusse, ce qui fait 31,584,000 francs. Les auteurs ne s'accordent point sur la quantité vendue à l'étranger, car Gaspari dit que c'est un cinquième, et le Dictionnaire des fabriques le réduit à 1,400,000 écus, c'est-à-dire, à un sixième.

*Potsdam*, la deuxième ville de la Marche en grandeur, l'est aussi en industrie. On y fait, en étoffes de soie, cotonnades, blondes, dentelles, bordures, bâtons vernissés, très-bons crayons, faïences, cuirs et autres articles, pour 3 à 4 millions de France. Il y a en outre une manufacture royale d'armes, où l'on monte et garnit les canons de fusil, forgés, forés et polis dans la fabrique près Spandau. Ces deux établissemens fournissent toute l'armée.

*Neustadt-Eberswalde* a une colonie de réfugiés du Palatinat, appelée la colonie de *Ruhl*; on y fait des articles de coutellerie, de batterie de cuisine et autres ouvrages en fer et acier. Une autre ville qui porte le nom de *Neustadt*, avec l'épithète *an der dosse*, possède une célèbre manufacture de glaces.

A *Brandebourg* il y a des fabriques de flanelles, futaines, raz, bazin, papier, etc. *Francfort* sur l'Oder, fabrique beaucoup de soieries. *Koepenick*, *Stendal*, *Solzwedel*, *Ruppin*, et autres villes, font des draps, lainages, futaines, et autres choses semblables.

Il y a encore dans la Marche électorale une très-grande

usine de laiton, 7 verreries et quelques horlogeries, qui appartiennent au gouvernement.

On n'a sur la Nouvelle-Marche aucune donnée postérieure à l'an 1783. Dans cette année, on compta dans toute la province 3,193 métiers en activité, et 9,710 ouvriers, qui avaient fabriqué pour la valeur de 879,822 écus; ils y avaient employé pour 184,579 écus de matériaux indigènes, et pour 406,761 écus d'objets achetés hors la province; le débit dans l'étranger montait à 299,182 écus. Ces sommes sont sans doute considérablement augmentées depuis une vingtaine d'années. *Landsberg*, *Crossen*, *Zullichau* et *Cottbus* sont les endroits où l'industrie a son siége principal.

Enfin, nous voilà dans cette superbe Silésie que le roi de Prusse peut regarder comme le plus beau diamant de sa couronne. C'est sur la toile que se fonde la richesse de cette contrée; considérons cette importante manufacture avec l'attention qu'elle mérite.

Le sol silésien est éminemment propre à la culture du lin; avec la seule précaution de faire venir la semence de la Livonie, cette plante y atteint une perfection inconnue dans la plupart des autres pays. D'un autre côté, les revers septentrionaux des montagnes sudétiques envoient aux blanchisseries de la Silésie des eaux d'une qualité excellente, tandis que toutes celles du côté méridional ou bohémien sont troubles. Voilà deux avantages qui, joints à celui d'une grande population, doivent long-tems conserver à la Silésie la prérogative sur ses rivales dans la fabrication des toiles. Il faut y ajouter les secours qu'offre aux hommes habiles, mais peu fortunés, la caisse de manufactures, la douceur des impositions, auxquelles le métier de tisserand est soumis; enfin, l'exemption de l'enrôlement et du service militaire, dont jouissent les cantons de la Silésie, qui forment le siége principal de cette industrie; savoir, les quatre cercles des montagnes (1). Car bien que la culture et la filature du lin soient

(1) Ces cercles sont, par formalité, désignés comme canton de recrutement aux gardes, qui se recrutent constamment dans les autres régimens de l'armée. Ainsi, Frédéric II a su concilier ensemble la liberté nécessaire à ces manufactures, et la rigoureuse uniformité de son système militaire.

communes à presque tous les districts, et occupe à-peu-près une moitié de la population, et bien que l'on fasse en beaucoup d'endroits les toiles communes et le linge pour les besoins domestiques, on peut néanmoins dire que la fabrication en grand et en qualités supérieures, s'est concentrée dans les quatre cercles de Schweidnitz, Hirschberg, Bolckenhayn et Loewenberg, c'est-à-dire, au pied et dans les gorges des Sudètes (1). C'est l'abondance du bois et la bonté des eaux qui y attirent les blanchisseries, et par-conséquent les tisserands. On voit même les habitans de la Bohême transporter en Silésie leurs toiles grises pour les faire blanchir. La toile silésienne n'est pas seulement renommée pour sa blancheur éblouissante et son éclat de neige qu'elle conserve même après un long usage ; elle a encore le mérite d'être pliante, soyeuse et durable ; elle est moins serrée que la toile d'Irlande, mais en revanche elle se casse moins. L'institution des bureaux de vérification lui sert de garantie auprès du public (2). Le produit annuel varie de 7 à 9 millions d'écus, et l'exportation (qui se fait par l'entremise de Stettin et Hambourg), se tient entre 5 et 7 millions. Quelle immense que soit la fabrication, il surabonde tous les ans une quantité de fil, qu'on vend surtout aux fabricans de dentelle en France et Belgique (3). Il n'y a en Silésie que très-peu de grandes manufactures ; chaque

(1) C'est aux environs de Greiffenberg que se font les sortes les plus fines, les linons, etc.

(2) Cette institution est blâmée par Mirabeau ; il prétend en prouver l'inefficacité et l'insuffisance, pour assurer la bonté des marchandises ; mais ce grand homme n'a pas daigné remarquer combien l'existence d'une telle institution influe sur l'opinion du vulgaire, et quel rôle joue même dans les affaires de commerce l'illusion. D'ailleurs, nul doute que la crainte de voir ses marchandises confisquées n'effraie l'homme inhabile ou ignare, qui, sans cela, aurait pu se mettre en tête de devenir fabricant.

(3) L'exportation du fil commun, propre à faire des toiles à torchon, du fil très-fin, dit fil à once, et du fil blanchi, se fait généralement. Mais pour le fil à tisser, la permission d'en exporter est restreinte à la Bohême seule, parce que les toiles qui en sont fabriquées retournent pour la plupart en Silésie, pour y être blanchies.

tisserand travaille pour son propre compte, et voilà la raison principale de l'aisance générale qui règne dans cette province.

Mais cette manufacture est apparemment au zénith de sa prospérité; et si le débit de ses productions ne diminue point, du moins il ne pourra guères augmenter. L'esprit de manufactures se répand tous les jours davantage. L'Irlande et la France font à présent des toiles, sur-tout des linons, qui égalent ou surpassent les ouvrages silésiens. Plusieurs Etats, comme par exemple l'Autriche, cherchent à empêcher le débit des Silésiens, au moyen de droits d'entrée. Il est probable enfin que le Danemark profitera de ses avantages naturels pour se fournir de ces articles. D'ailleurs, la diminution des bois dans la Silésie même, menace les blanchisseries d'une catastrophe funeste, si la prévoyance d'un gouvernement paternel ne la retarde point, en répandant l'usage des houilles (1).

---

(1) Voici quelques détails sur la marche que tiennent les Silésiens en fabriquant leurs toiles. On rouit communément le lin dans l'eau; cette manière, qui cependant rend le fil moins tenace et moins facile à blanchir, est plus expéditive que celle de le rouir dans l'air, ce qui d'ailleurs exige plus de place. On ne peut donc rouir à l'air que le lin destiné pour les plus belles toiles; cependant le gouvernement encourage cette dernière méthode. La filature du lin est en Silésie un travail presque universel. Il y a tels cantons où tous les habitans, hommes, femmes, enfans, valets et servantes, s'occupent à filer: c'est une des corvées de serfs. Presque par-tout à la campagne les gages de domestiques consistent dans une certaine quantité de lin qu'on sème pour eux, et qu'ensuite ils travaillent. Tout ce fil est acheté par le marchand de fil, qui, après avoir entrié les diverses sortes avec une promptitude et une justesse admirables, le vend au tisserand. C'est aux environs de Javer, Lignitz et Greifenbourg qu'on travaille le fil le plus fin; il est telle toile dont on peut passer une pièce de quatre mille huit cents fils à travers une bague; mais le fil le plus durable se fabrique autour d'Oels, de Wartemberg et de Neiss. Presque tout se file sur le fuseau; les rouets n'y sont connus que depuis peu. On sait bien que l'on file le double sur le ronet, et que le fil y devient plus fort, plus rond, plus égal, mais il n'est pas si doux, si soyeux, ni si tenace. D'ailleurs, le fil de fuseau se blanchit mieux, et se prête plus à la teinture. Il y a même des pays où l'on ne donne la préférence aux toiles de Silésie

La laine est la production qui, après le lin, occupe le plus utilement l'industrie nationale en Silésie ; les ouvrages qu'on en fait, tels que draps communs, mesalane, raz et autres, s'élèvent à une valeur d'environ trois millions d'écus. *Goldberg*, dans la principauté de Liegnitz, et *Grünberg*, dans celle de Glogau, sont les siéges principaux de cette fabrication, qui occupe dans le premier de ces endroits, 325 métiers, 4 fouleries, et 5 teinturiers.

A Grunberg, il y avait, en 1794, en activité, 534 métiers, qui produisaient 18 à 20,000 pièces de draps et d'étoffes; dans ce dernier endroit on trouve une excellente terre à foulon, article dont la Silésie a peu d'abondance. Gaspari évalue la quantité de laine que la Silésie consomme pour ses manufactures à 200,000 steins, c'est-à-dire, à 4,400,000 liv. d'Allemagne ; mais il est vrai qu'il ne le donne que comme un à-peu-près et on peut sans doute rabattre les quatre cent mille. De ces laines, un cinquième est acheté hors la province.

Les manufactures en coton vont en augmentant ; elles fournissent déja en indiennes, cotonnades, peluche, velours et autres articles plus que le pays n'en consomme.

La soie tente, comme de raison, fort peu les fabricans silésiens : contrariés par le climat, et offusqués par des branches d'industrie plus importantes, ce genre de manufacture diminue même tous les ans.

Voici un tableau officiellement publié, et qui donne quelques notions positives sur l'étendue et le produit de ces quatre manufactures. Nous prévenons le lecteur que les valeurs sont indiquées en écus de Prusse, à 3 francs 76 centimes; que les *années manufacturières* de Silésie finissent le 30 juin ; que les

---

que parce que le fil en est filé sur le fuseau. Nous avons déjà dit qu'il ne se trouve point en Silésie de ces grandes manufactures qui n'enrichissent qu'un petit nombre d'individus ; nous devons ajouter que les tisserands silésiens ne se servent point des inventions mécaniques pour abréger le travail, et qu'on ne leur connaît aucun autre secret que celui de la patience et de la sobriété. Il est digne de remarque que la plus grande industrie règne sur-tout dans les villages, mais aussi ce sont là des villages de 2,000, 3,000, jusques à 7,000 habitans, comme par exemple, Langen-Biehlau et autres.

imprimeries d'indiennes sont comprises dans le total des manufactures en coton, mais que le fil n'est pas compté parmi celles en lin.

### *A.* EN LIN.

| Années | Métiers. | Ouvriers. | Valeurs des objets de Fabriques. | Exportations. | Dépenses pour Matériaux. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | Écus. | | |
| 1792 | 23,913 | 34,953 | 7,373,013 | 5,564,899 | 3,686,507 |
| 93 | 24,761 | 38,351 | 8,722,861 | 6,278,015 | 4,361,425 |
| 95 | 24,381 | 38,261 | 7,439,342 | 5,457,812 | 4,494,200 |
| 96 | 26,456 | 40,603 | 8,852,678 | . . . . . | . . . . . |

### *B.* EN LAINE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1792 | 4,785 | 14,068 | 2,886,841 | 1,249,822 | 2,466,751 |
| 93 | 4,805 | 14,057 | 2,901,555 | 1,342,874 | 2,316,300 |
| 95 | 4,970 | 13,540 | 3,076,771 | 1,534,422 | 2,436,449 |

### *C.* EN COTON.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1792 | 1,057 | 2,618 | 290,434 | 227,468 (*) | 156,187 |
| 95 | 1,419 | 3,768 | 449,066 | 198,410 | 192,652 |

### *D.* EN SOIE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1792 | 290 | 317 | 70,946 | 18,789 | 49,342 |
| 95 | 263 | 312 | 38,437 | 14,561 | 32,691 |

(*) Nous soupçonnons ici une faute d'impression dans la géographie de Gaspari, dont nous avons en partie copié le tableau; il faut sans doute lire 127,468.

Parmi les autres fabriques de la Silésie, nous devons distinguer celles en cuirs ; lesquelles, y compris les parcheminerie s, ont produit, en 1795, pour la valeur de 569,878 écus de Prusse, sans cependant suffire aux besoins de la province ; les raffineri es de sucre ont fabriqué, dans la même année, pour 426,099 écus ; et en 1792, leur produit montait à 493,795 écus.

Depuis l'an 1780, les mines et les fabriques métallurgiques ont acquis de l'importance. Selon *Gaspar*, en 1791, le roi possédait trois hauts-fourneaux, 12 raffineries, 4 forges de fer en barre, une de tôle, une forge d'armes et une forerie de canons ; différens particuliers possédaient 38 hauts-fourneaux, 4 affineries, 16 forges (1). Il y avait en outre des mines, forges ou fabriques en plomb, arsenic, cobalt, calamine, vitriol, eau-forte, laiton, fer-blanc, quincaillerie, etc. Toutes les fabrications du règne minéral, dans ladite annnée, (laquelle cependant, à cause d'une grande sécheresse, fut très-défavorable aux mines), s'élevaient à une valeur de 1,131,604 écus, dont 683,332 écus pour le fer et l'acier seulement. Les tableaux officiellement publiés, indiquent encore les produits des verreries, des papeteries, des fabriques et manufactures d'amidon, de galons d'or et d'argent, toiles cirées, faïence, pipes, aiguilles fines, cribles, cuillers de fer-blanc, miroirs et glaces, poudre à fusil, grenats et autres pierres fines, etc., etc. Toutes ces fabrications réunies présentaient les résultats généraux que voici :

| Années. | Valeurs des objets de Fabriques. | Exportations. | Dépenses pour Matériaux. |
|---|---|---|---|
| | Écus. | | |
| 1790 | 12,212,410 | 8,295,957 | 10,705,077 |
| 1791 | 11,878,307 | 8,304,755 | 10,449,612 |
| 1792 | 11,658,320 | 7,255,774 | 7,518,720 |

(1) Les auteurs se contredisent tellement sur le nombre de ces établissemens, qu'il est impossible de découvrir la vérité.

Mais d'abord ces sommes, déclarées par les fabricans eux-mêmes, sont réputées être beaucoup au-dessous de la vérité. D'un autre côté, il n'est point question dans le tableau de plusieurs articles importans, tels que fil, (il y a à Breslau une excellente teinturerie de fil rouge de Turquie) huile de lin et de navette, huile de vitriol, vinaigre, poteries, (on en fait une excellente à Naumburg, à Breslau, etc.); tabac, (il y en a 7 fabriques à Breslau, 4 à Glogau, etc.) et autres qu'il serait trop minutieux d'énumérer. On croit donc pouvoir estimer la valeur totale des productions manufacturées et fabriquées dans la Silésie au moins à 15, et selon quelques-uns même à 17 millions de Prusse, année commune.

Il nous restait maintenant à dire quelques mots sur système du monopole et de prohibition, qui fit la base des manufactures prussiennes sous Frédéric II, et qui en partie subsiste encore. Mais cet article a déja surpassé les bornes que lui assignait la nature de cet ouvrage, et nous apprenons d'ailleurs que le gouvernement s'occupe dans ce moment de nouveaux réglemens qui donneront une liberté entière aux manufactures, et par lesquels, si l'on peut en croire les apparences, l'entrée même des marchandises anglaises serait permise sous certaines restrictions.

Commerce et Navigation. — Il convient avant d'entrer en détails sur les deux objets de cet article, de donner une idée générale, tant des commodités que des obstacles, que rencontre dans les états prussiens la navigation intérieure et maritime.

Les côtes prussiennes, sur la Baltique, n'offrent que peu de ports, encore ne sont-ils pas très-bons. Ceux de Memel, de Pillau, de Dantzick, de Stettin, voilà tout ce qu'il y a de passable, encore faudrait-il des sommes immenses pour perfectionner ces ports, pour la plupart obstrués par les sables que charrie la mer Baltique.

Un second désavantage des prussiens de la Baltique, c'est d'être situés sur une mer intérieure, d'où il faut faire un chemin long et difficile avant que de gagner l'Océan. Supposons qu'au même jour et à la même heure 2 vaisseaux partent pour les Indes-Occidentales, l'un de Plymouth ou de Lorient, il se pourrait fort bien que le vaisseau anglais ou français arrivât à

la Guadeloupe ou à la Jamaïque au moment où le vaisseau prussien ne serait encore que dans la Manche, tant sont grandes les difficultés qu'opposent à la célérité de la navigation les vents et courans variables qui règnent dans les mers et détroits de Danemarck, ainsi que les bas-fonds dont ces parages sont remplis. Ces circonstances locales interdisent aux Prussiens l'espoir d'étendre leur navigation aux autres parties du monde.

Voilà pourquoi le port d'Emden est si précieux pour la Prusse, et le serait encore plus, s'il était situé à l'embouchure d'une grande rivière et plus à la proximité de la masse centrale des états prussiens.

Un spectacle tout différent s'offre à nos regards si nous les portons sur la navigation intérieure. Aucun pays de l'Europe, la Hollande et l'Angleterre seules exceptées, n'offre une communication par eau si facile et si étendue que la Prusse. De Memel, on peut, par la mer intérieure, dite Curisch-Haff, ou par le canal de *Gilge*, et ensuite par le grand et petit *fossé de Frédéric* entrer dans la rivière qui vous portera à Kœnigsberg et à Pillau. Ici la mer intérieure, dite *Curisch-Haff*, vous offre un chemin par eau, soit à Elbing, soit par les branches de la Vistule, à Dantzick, ou en remontant ce fleuve, à Marienbourg, Thorn et Warsovie. Mais suivons la chaîne des canaux artificiels. A Bromberg, situé sur la Vistule, vous entrerez dans un canal qui vous mène dans la rivière de Netze, laquelle se réunit à la Warthe; celle-ci se jette dans l'Oder, et vous voilà au milieu de la Marche de Brandebourg. En remontant la rivière, on arriverait à Francfort-sur-l'Oder et plus loin, à Breslau; en descendant, on se trouverait à Stettin. Un canal qui porte le nom de *Frédéric-Guillaume*, ou de *Mulrose*, permet d'aller de Francfort à Berlin; il joint l'Oder à la Sprée. Cette dernière rivière s'écoule dans le Havel, qui déjà d'un autre côté, par le canal de *Finow*, a une communication plus prompte avec l'Oder et le port de Stettin. En descendant le Havel, on se trouvera bientôt sur l'Elbe, et en peu de jours à Hambourg. Magdebourg étant situé bien loin au-dessus de l'embouchure du Havel, on a fait creuser un canal, savoir celui de Plauen, qui abrège le chemin de moitié. Ainsi toute la masse des états prussiens est coupée par un enchaînement de rivières

et

et de canaux, qui permet de faire 200 à 300 lieues par eau, et qui ouvre une navigation intérieure entre Memel, Kœnigsberg, Elbing, Dantzick, Thorn, Warsovie, Stettin, Francfort-sur-l'Oder, Breslau, Berlin, Magdebourg et Hambourg, c'est-à-dire, entre les douze places de commerce qui intéressent le plus les négocians de la Prusse.

Si malgré ces avantages, le commerce intérieur de la Prusse est dans un état peu florissant, il faut en chercher la cause dans ces monopoles, ces droits d'entrée et toutes ces entraves, dont Frédéric II avait surchargé ses états, et qui en grande partie subsistent encore. Une société monopolitique fabriquait et vendait le tabac, une autre importait le sel, une autre devait fournir Berlin et Potsdam de bois de chauffage; une quatrième avait seule le droit d'aller à la pêche des harengs. Frédéric eut sans doute quelques raisons pour former ces compagnies. Il voulut créer un commerce dans un pays où il n'y en avait point; il fallut se procurer à la fois des gens instruits et des fonds considérables. Comme les bourgeois du pays ne montraient que peu de dispositions au commerce en grand, il fallut appeler des étrangers qui naturellement exigeaient des avantages; enfin, et c'est-là le principal nœud, dans un état absolument militaire et despotique, il ne put d'un côté avoir cette confiance et cette sûreté des propriétés qu'exige le commerce; mais il ne pouvait souhaiter de voir l'argent, le nerf de toutes les affaires, concentré dans les mains d'une bourgeoisie indépendante, fière, peut-être remuante; il faut qu'un despote soit maître en tout et par-tout (1). Voilà des raisons qui nous semblent suffisantes pour expliquer le système suivi par Frédéric II, et qui a été si sévèrement critiqué par le célèbre Mirabeau; mais un tel système ne convenait qu'à une époque où il fallait créer et consolider la monarchie; à présent qu'elle a pris une consistance solide, que le territoire

(1) Loin de moi de vouloir outrager la mémoire du plus grand des rois! Je l'appelle despote militaire, parce qu'il l'était. Ce n'était pas sa faute, si la naissance et la fortune l'avaient revêtu d'un pouvoir arbitraire. Il ne pouvait pas non plus (à moins que de révolutionner lui-même son royaume) changer ce qu'il y a d'essentiellement mauvais et désastreux dans un tel pouvoir.

est mieux arrondi, que le peuple a acquis plus de lumières et plus d'énergie; à présent, dis-je, un tel système serait déraisonnable. L'abolition, ou du moins la diminution successive de tous les monopoles, à mesure que leurs octrois s'écoulent, commencée sous le successeur de Frédéric, se continue sous le roi régnant. Le pavillon prussien a joui pendant cette dernière guerre d'une neutralité assez bien respectée, et les vaisseaux de Stettin et d'Embden ont partagé avec les autres nations maritimes du Nord, les profits du cabotage.

Voyons maintenant en quoi consiste le commerce des états prussiens.

Le royaume de Prusse exporte des articles tirés des forêts, comme mâts, poutres, douves, planches, bois de chauffage, goudron, poix, potasse, wedasse; une immense quantité de grains de toutes sortes, ainsi que des fruits, du gruau et de la farine; il en sort aussi une grande quantité de bétail, sur-tout pour la Silésie, quelques chevaux et porcs; de la viande, des saucisses, du suif, des peaux écrues, des cuirs roussis et tannés, des laines, et des soies de porc. Les autres articles consistent en poteries, fourrures, plumes, cire, miel, eau-de-vie, hydromel, ambre, essence et sel d'ambre, lin et chanvre, graines de l'un et l'autre, huile de lin, fil et toile; enfin des poissons de mer et de rivière.

On n'a aucune donnée certaine sur l'augmentation que ces différentes branches d'exportation ont dû éprouver par suite de l'incorporation d'une si grande partie de la Pologne. Toutefois, un négociant du pays nous assure que l'on pourrait, sans risque d'exagération, estimer le total des exportations du royaume à 40 millions de France, dont 12 pour Kœnigsberg, 12 pour Dantzick, 10 pour Elbing, 6 pour Memel; mais il se fait encore une exportation très-considérable par terre en Silésie, en Galicie et en Lithuanie russe, quoique pour les deux derniers pays, cette exportation ne consiste proprement qu'en marchandises de transit, et sans doute en grande partie de contrebande.

C'est la Hollande, l'Angleterre et l'Italie qui reçoivent la plus grande partie de ces denrées et marchandises, moins la France, le Danemarck et la Suède.

Les choses que la Prusse laisse venir de l'étranger, sont:

vins, liqueurs, fruits et huiles du midi de l'Europe ; épiceceries, café, thé, sucre, (en partie des autres Etats prussiens) ; tabac, soieries, étoffes, toiles, (tout cela, en partie, des autres co-provinces) ; draps d'Hollande, toiles d'Hollande et de Silésie ; raz, cuirs, bierre d'Angleterre, verre de Norvége, fer de Suède, chaux de l'île suédoise de Gothland ; harengs de Danemarck, Hollande et Suède ; sel, (monopole d'une compagnie établie à Kœnigsberg), et quelques métaux bruts et ouvragés.

Comme la Poméranie exporte, outre ses propres productions, une partie de celles de la Marche de Brandebourg et de la Silésie, il convient de parler d'abord de ces deux provinces.

Nous avons donné l'énumération de toutes les fabrications silésiennes, et nous avons vu qu'elles offraient, d'après un tableau officiel, un total d'exportation de 8 millions d'écus ; mais il fut en même-tems observé que cette somme restait loin au-dessous de la vérité, à cause de l'omission de plusieurs articles. A ces marchandises, il faut encore joindre quelques produits bruts, comme par exemple du bois de construction et de tonnage ; ce dernier pour 400,000 écus ; la garance, en 1793, pour 107,575 écus ; la gaude, les houilles et quelques autres articles. La Silésie a un débouché naturel par l'Oder ; mais quoique Stettin, situé à l'embouchure de ce fleuve, est plus à la portée des Silésiens, ils préfèrent envoyer leurs marchandises, sur-tout leurs toiles, à Hambourg et Dantzick, d'où elles se répandent ensuite dans toute l'Europe. L'Espagne et l'Italie en prennent la plus grande partie ; Cadix en prend pour toute l'Amérique espagnole. Il paraîtrait naturel de voir les vaisseaux prussiens apporter ses marchandises directement dans les ports espagnols. Mais la confiance des vendeurs et acheteurs s'est donnée aux Hambourgeois, pour qui ce commerce est extrêmement lucratif, et qui, d'ailleurs, sont à portée de pouvoir faire promptement les paiemens, soit en argent, soit en marchandises. Dantzick offre les mêmes facilités, relativement à la Baltique et à la Hollande. Cette tournure du commerce silésien, singulier au premier coup-d'œil, se trouve donc être conforme à la nature des choses, et c'est peut-être l'intime conviction de ne pouvoir jamais la changer, qui

rend le gouvernement prussien si jaloux de la possession de Hambourg. La Silésie avait bien un autre débouché par la Bohême, l'Autriche et Trieste ; mais, depuis qu'elle est devenue une province prussienne, le gouvernement autrichien a, très-impolitiquement, cherché à lui fermer ce chemin. La Silésie y a gagné infiniment, mais elle peut encore exiger du gouvernement prussien qu'il fasse faire un bon grand chemin de Breslau à Warsovie, ce qui ouvrirait aux marchandises silésiennes un débouché plus facile dans la Prusse.

La Silésie a de grands besoins ; elle prend, de la Moldavie, de la Russie et de la Prusse, des bœufs des chevaux et des porcs pour 2 millions d'écus ; cependant elle revend avec profit un bon quart de ces bestiaux aux autres pays allemands. Elle tire de la Russie, graine de lin, chanvre, peaux et cuirs ; de la Pologne, miel et cire, en partie pour les besoins du culte catholique ; de l'Autriche, vins, fil, potasse, cuivre, objets en fer, pour plus d'un million d'écus ; de la Galicie, quantité de sel gemme ; de Hambourg, Berlin, Stettin et Leipsick, pour 2 millions et demi de vins et fruits du Midi ; des soieries, des denrées coloniales ; mais elle en revend un tiers sur-tout aux Polonais : enfin elle est obligée de prendre, des monopolistes royaux, 200,000 quintaux de sel.

On croit communément que tout le virement du commerce silésien s'élève à une somme de 24 millions au moins, et 36 au plus, selon les années ; la Silésie y gagne probablement d'un million à 1,500,000 écus par an.

Breslau, qui est le centre de tout ce commerce, fesait autrefois de très-grandes affaires d'expédition et de transit ; mais les immenses droits d'entrée que Frédéric II y mit, et les vexations qu'eurent à souffrir les négocians étrangers, forcèrent ceux-ci à chercher d'autres chemins. Sous Frédéric-Guillaume III, on a cherché à ramener cette branche de commerce à son ancien état.

L'électorat de Brandebourg a deux places de commerce ; savoir, Berlin et Francfort-sur-l'Oder. Cette dernière ville tient deux foires, auxquelles il se vend des marchandises de la Silésie et de la Marche, et autres, pour 6 à 8 millions d'écus. Berlin est le siége d'une banque qui ne jouit pas d'un

très-grand crédit, d'une compagnie de commerce maritime, qui est en possession d'un monopole sur le sel; d'une compagnie d'assurance pour les bâtimens marchands, et enfin de très-grandes manufactures; tant de circonstances en font une place de commerce assez active. Les exportations de l'électorat de Brandebourg consistent en objets fabriqués (*voyez* plus haut) et en bois; le reste ne vaut pas la peine d'être nommé. Quoique cette province, par les canaux et fleuves, ait une position avantageuse pour le commerce, il paraît qu'elle doit une grande partie de son commerce actuel à des mesures monopolitiques. Telle, par exemple, celle qui réserve exclusivement à *la maîtrise des bateliers* le droit de naviguer sur l'Elbe et l'Havel jusqu'à Hambourg.

La Poméranie, outre ses propres productions, comme bois de construction et de chauffage, blés, fruits, miel, cire, laine et fil de laine, bétail, oies, saucisses et jambons, poissons, sur-tout murènes, anguilles, saumons, lamproies, etc., exporte une partie des productions silésiennes et brandebourgeoises. Mais la partie la plus considérable du commerce poméranien consiste en importations, parce que la Silésie et la Prusse méridionale et le Brandebourg, font, en grande partie, venir par le port de Stettin, ce qu'il leur faut, des denrées coloniales, des vins et fruits du Midi, des poissons secs, etc. Voilà pourquoi dans la somme de 5,736,680 écus, valeur totale des marchandises débarquées et embarquées de tous les ports de la Poméranie, en 1789, il n'y eut que 1,633,176 écus pour l'exportation, et 3,743,504 écus pour l'importation (1). En 1794 la Poméranie possédait 270 vaisseaux marchands, dont 121 appartenaient à la ville de Stettin; le nombre des vaisseaux entrans et sortans est de 1000 à 1200 par an, sans compter 3 à 400 barques qui aident les gros vaisseaux à décharger leurs cargaisons.

*Magdebourg* tient un rang éminent parmi les places de commerce des états prussiens, d'abord, parce que, étant située à mi-chemin entre la Saxe et Hambourg, elle possède

(1) Dans l'édition française de l'*Aperçu statistique de Hoeck*, on trouve ces deux sommes mises l'une à la place de l'autre.

encore, au préjudice des Saxons, le monopole de la navigation depuis son port jusqu'à celui d'Hambourg; ensuite parce qu'elle expédie tout ce que les provinces de Magdebourg, Halberstadt, et leurs annexes offrent à l'exportation, comme blés, sur-tout froment, seigle et orge, (un million pour Magdebourg seul) sel, article qui occupe 300 à 400 bateaux; cuivre, étoffes de laine, toile, bétail, eaux-de-vie, bois, potasse, anis, cumin, graine et huile de navette et autres articles moins considérables. L'importation de ses provinces se fait ostensiblement par Magdebourg; mais personne ne doute qu'il ne se fasse un grand commerce de contrebande dans deux pays dont les frontières entrecoupées rendent très-difficile la surveillance fiscale.

La même circonstance contribue à augmenter la liberté commerciale dont jouissent les provinces de Westphalie. La toile forme l'exportation principale de Ravensberg, de Tecklenbourg et Lingen; le fil, celle de Minden; les objets fabriqués en fer et acier, celle de la Marck: moins considérables sont les soieries et étoffes de coton, le tabac, les houilles, avec le peu de grain, de bétail et de bois que ces provinces vendent. Mais l'Ost-Frise, province à la fois agricole et maritime, exporte, outre ses toiles fines, du froment et du seigle en Hollande; beaucoup d'orge et d'avoine en France, Hollande et à Brême; des fèves, pois, beurre et fromage à Hambourg; une grande quantité de tourbes, du bétail et des harengs. La valeur totale de ces exportations s'élève à 1,200,000 écus; celle de Ravensberg, à un million; celle de Minden, à 500,000; de Tecklenbourg et Lingen, à 300,000; de Clèves, sur la rive droite, à 600,000; de la Marck, à 1,400,000. Total pour la Westphalie prussienne, 5 millions d'écus. L'importation roule en grande partie sur les articles demandés par les pays voisins. Embden a vu naître et mourir une *compagnie asiatique*. La compagnie privilégiée pour les harengs tire vers sa fin.

La principauté d'Anspach exporte une variété d'objets fabriqués, dont nous avons déja parlé à l'article MANUFACTURES. Cette province vend en outre des vins fort estimés, du bétail gras, des peaux écrues, et du blé. Les superbes chaussées y facilitent les transports. La principauté de Baireuth a sur-tout beaucoup d'objets fabriqués en fer et en lin,

à vendre; elle exporte, en outre, du chanvre, du lin, du tabac, un peu de blé et de fruits, du bétail, des chevaux, du beurre, des peaux, du bois, que les paysans eux-mêmes flottent jusqu'en Hollande, d'où ils reviennent à pied. On croit que les provinces prussiennes de Franconie font un gain très-considérable sur le commerce, sur-tout à cause du transit.

Nous ne finirons point ce tableau de l'industrie nationale prussienne, sans parler du fameux projet conçu par quelques patriotes allemands, et qui ne tend à rien moins qu'à s'affranchir du joug commercial des nations maritimes et coloniales. Le sucre et le café, étant devenus des besoins presqu'universels, épuisent l'argent comptant des nations qui, faute d'avoir des colonies, se trouvent obligées d'acheter ces denrées de seconde main. On a recherché s'il ne pouvait pas se trouver en Europe des subsistances capables de remplacer, du moins en partie, le sucre et le café. La chimie avait déja démontré que plusieurs végétaux contenaient un suc doux et huileux : les naturalistes firent successivement à diverses sortes de grains et de fruits l'honneur de les comparer à cette noix aromatique dont s'enorgueillit l'Arabie; mais tous ces essais restèrent sans suite. Ce ne fut que vers 1770—1780, que la racine de *chicoreum-intybus*, reconnue simultanément par plusieurs naturalistes, pour le meilleur remplaçant du café, commença à devenir un objet de culture en grand. Ce sont les gouvernemens de la Prusse, de Hanovre et de Brunswick qui ont le plus encouragé cette plantation. Déjà l'on voit des immenses champs qui ne sont plantés qu'en chicorée; on sèche, coupe et brûle les racines de cette plante; on la réduit quelquefois en poudre, et il s'en consomme déjà pour *un million d'écus* dans le nord de l'Allemagne (1). Cependant, il faut avouer que cette espèce de café n'a ni le huileux ni l'aromatique qui rendent le véritable

(1) Le gouvernement danois en a défendu l'importation dans ses Etats; 1°. parce que les Allemands étaient connus pour mêler avec la véritable *chicoreum intybus* une autre espèce qui a des effets très-dangereux; 2°. parce que le Danemark possède des colonies et un commerce considérable aux Indes-Occidentales; 3°. parce que le *chicoreum* peut aussi bien se cultiver en Danemark qu'en Allemagne.

si délicieux ; il peut tout au plus être employé comme mélange. Pour le café national il fallut aussi du sucre national. M. *Achard* en fait de la betterave, appelée en allemand *runkel ruben*. Il en a envoyé des échantillons en France, et l'institut national des arts et des sciences a paru satisfait de sa découverte, ou plutôt de ses procédés, car la découverte est due au chimiste *Margraff*. On nous assure que le roi de Prusse a donné à M. Achard une terre considérable, pour en faire une plantation de betteraves à sucre, et que l'on a déjà fait plusieurs essais de fabrication en grand.

On ne peut qu'admirer le zèle patriotique et l'énergie germanique que prouvent ces différentes tentatives. Mais, s'il faut manifester notre opinion sur l'utilité réelle de ces ininventions, nous dirons aux nations d'Allemagne : « Pourquoi craindre tant ce que vous appelez le joug commercial » des nations maritimes ? Si vous ne pouvez pas vous passer » du sucre et du café, eh bien, achetez-les ; mais tâchez en » même-tems de doubler le produit de votre agriculture, le » nombre de vos bestiaux. Par ces moyens, vous aurez de » quoi payer les besoins que le luxe vous a donnés ; vous » mettrez à votre tour une imposition sur ces nations dont » vous enviez l'opulence ; et ce tribut ne sera point dépendant » d'un goût qui peut changer, d'une mode qui doit passer ; » vos blés, vos laines, vos bœufs, vos bois conserveront » toujours leur valeur, tandis qu'il est possible que le café et » le sucre cèdent un jour la place à d'autres boissons, à d'autres sucs, comme le miel et la bierre ont été obligés de la » céder à eux. D'ailleurs, craignez que ces cultures futiles » n'enlèvent des bras nécessaires à l'agriculture, qui déjà » commence à en manquer ».

Finances et Revenus. — La maison de Brandebourg s'est distinguée par un esprit d'économie rigoureuse, qui semble aller en hérédité du père au fils. Il faut excepter de cette règle l'électeur Joachim II qui laissa 7 millions de dettes, et le roi Frédéric Ier., auquel la vanité dicta plusieurs extravagances. Frédéric-Guillaume Ier. laissa déjà un trésor considérable ; Frédéric II suivit le même système de thésauriser. Son peuple l'en blâme ; et on doit convenir que ce système, en général, est contraire à une bonne économie politique ; mais la question change de face lorsqu'on l'applique à

une monarchie naissante; comme celle de la Prusse, à un Etat qui, formé par la force des armes, doit encore long-tems fonder sur elles sa sûreté et son existence. C'est sous le même point de vue qu'il convient de regarder les opérations par lesquelles ce roi sut accroître ses revenus à la somme de 24, ou, selon d'autres, 28 millions d'écus de Prusse. Le grand électeur Guillaume n'eut jamais plus de 1,533,795 écus en revenu annuel. Ce ne fut pas tant à la conquête de la Silésie et de la Prusse polonaise qu'au système du monopole et des régies, que Frédéric II dut ce grand revenu; mais la manière vexatoire dont ces impositions indirectes furent exigées, les rendit odieuses à la nation, et fit presque regarder Frédéric comme un tyran. Ses successeurs ont aboli quelques-unes de ces institutions financières; Frédéric-Guillaume II se hâta même de rendre à la circulation les 30 millions d'écus que Frédéric avait laissés dans le trésor. Le roi actuel s'efforce, par une grande économie, de rétablir les finances dans l'état brillant où elles étaient avant la guerre avec la France, et avant les dilapidations de M. *Wœllner*, Madame *Lichtenau* et compagnie.

Quoique le territoire prussien se soit accru d'un cinquième, depuis la mort de Frédéric II, nous ne croyons pas que les revenus aient augmenté considérablement. Selon quelques voyageurs, la Pologne, au lieu de donner un revenu net, exigerait des sacrifices, si l'on voulait y voir s'effacer les traces de la barbarie féodale, des discordes civiles et d'une guerre vendéenne. Nous croyons cependant que les revenus de ce pays balancent à-peu-près les dépenses, y compris l'entretien des militaires. Selon les données qu'on a sur le département de Posen, qui est le plus florissant, et qui rapporte près de 700,000 écus, on ne peut estimer les revenus publics de la Prusse méridionale et nouvelle orientale, à plus de . . . . . 3,000,000 écus.

On évalue les revenus de la Prusse orientale ancienne et occidentale, à . 4,700,000

A cette somme, il faut ajouter, pour Dantzick et Thorn . . . . . 800,000

TOTAL . . . . . 8,500,000

| | |
|---|---|
| *De l'autre part.* . . . . . | 8,500,000 écus. |
| La Silésie rapporte, selon les calculs les plus accrédités (1) . . . . | 6,000,000 |
| La Marche de Brandebourg . . . | 4,800,000 |
| La Poméranie . . . . . | 2,000,000 |
| Magdebourg . . . . . | 1,500,000 |
| Halberstadt et annexes . . . . | 500,000 |
| Provinces Westphaliennes (avant la paix de Bâle) . . . . . | 2,800,000 |
| Principautés de Franconie . . . | 2,200,000 |
| TOTAL . . . . . | 28,300,000 écus. |

En prenant un écu de Prusse à 3 francs 76 centimes, nous aurons pour équivalent de cette somme, 106,408,000 f. Nous savons bien qu'il y a des auteurs qui évaluent les revenus de la monarchie prussienne à un quart de plus; mais il est inutile que les écrivains disputent sur des choses que les gouvernemens eux-mêmes peuvent difficilement savoir au juste, et sur lesquelles ils ne laissent publier que des fragmens peu satisfesans.

Le système des impositions indirectes domine en Prusse; les droits d'entrée et de sortie, les monopoles royaux, les mines et les domaines donnent la plus grande partie des revenus: les contributions directes y sont très-légères. Comme il n'y a rien de fort intéressant dans la distribution de ces impôts, tout y étant imité des anciens systèmes fiscaux de la France, nous dirons seulement que dans la Silésie la contribution est organisée sur un excellent pied, en ce que la quotité est fixée par un cadastre immuable. Nous observerons aussi que les provinces de Westphalie jouissent de quelques priviléges sous ce rapport, et lèvent en partie elles-mêmes les sommes qu'elles doivent payer à l'état.

(1) Les indications de l'*Aperçu statistique* sont incomplettes; on a omis les 200,000 quintaux de sel que la Silésie est forcée de prendre dans les magasins du roi, et autres semblables impôts indirects: on n'y a pas fait attention, ni à l'accroissement de l'exportation, ni à l'amélioration des mines royales.

Forces militaires. — La première formation de l'armée prussienne remonte à Frédéric-Guillaume Ier. Il en créa la partie mécanique ; Frédéric II l'anima de son génie ; découragée, sous son successeur, par des non-succès et par l'influence des intrigans, elle reprend sous le roi régnant son ancien caractère de fierté, en y mêlant un patriotisme plus pur et des mœurs plus douces.

Cette armée n'est point, comme quelques écrivains français se sont imaginé, un ramas de vagabonds et de mercenaires ; ce n'est qu'une petite partie qui est levée par des enrôlemens en pays étranger ; et le but que Frédéric II se proposa en continuant cette mesure, était d'attirer dans le pays un surcroit de population. Mais, en grande partie, ces soldats enrôlés comme étrangers, sont natifs des pays prussiens, qui jouissent d'exception d'enrôlement, comme ceux de Westphalie. Le noyau, la grande majorité de l'armée se composent de fils de cultivateurs, qui naissent tous soldats. Chaque régiment a un canton à lui, où ses officiers, assistés du pouvoir civil, choisissent parmi les *gens disponibles*, (c'est-à-dire ceux qu'aucune cause légale n'exempte du service), les sujets qu'il faut pour completter le corps. La sévérité de cette conscription militaire est adoucie par l'institution qui permet aux capitaines de donner à un très-grand nombre de soldats des congés de dix mois. Comme le capitaine tire la paie de ces sémestriers, il se garde bien de refuser ces congés. Le sémestrier va chez ses parens ou ses amis, s'enrichit par son travail, et est toujours prêt de retourner à ses drapeaux, lorsqu'on l'appelle.

Quant aux officiers, Frédéric II avait à-la-fois des motifs militaires et de puissantes raisons d'état pour établir en principe, qu'ils devraient tous être nobles, à l'exception des corps du génie, de l'artillerie et des régimens de garnisons. Ces derniers corps sont les moins estimés de l'armée prussienne ; et quant à l'artillerie et au génie, Frédéric craignit de ne pas trouver un assez grand nombre de gens instruits, s'il ne pouvait choisir que parmi la seule noblesse. Mais si l'on doit admirer la politique avec laquelle Frédéric II sut profiter de l'orgueil de la naissance pour former un esprit de corps parmi ses officiers, et pour imprimer au soldat un respect plus profond pour ses chefs ; si ce roi habile eut raison de vouloir

réserver à sa noblesse nombreuse et pauvre un métier exclusif, dans un état où tous les métiers le sont, on ne peut pas le justifier d'avoir chassé de son armée des officiers roturiers qu'il y avait appelés dans la guerre de sept ans, et à la bravoure desquels il devait en partie ses victoires. Les rois et les peuples sont ingrats ; mais cette opération joignit au caractère de la plus noire ingratitude celui d'une singulière mal-adresse. C'était le moment qu'il aurait fallu choisir pour introduire dans son armée une institution, par laquelle la noblesse aurait pu être conférée au mérite militaire ; institution absolument conforme à l'esprit de la constitution prussienne, et même aux préjugés de la noblesse ; institution indispensablement nécessaire, si l'on ne veut pas voir l'esprit militaire en Prusse succomber sous l'influence toujours croissante d'une riche bourgeoisie.

Les officiers prussiens, bien différens de ceux de l'armée autrichienne, respirent le sentiment profond de leur dignité ; et il n'y a aucun corps où la basse flatterie, où l'intrigue et la corruption soient moins connues. On ne les choisit qu'après avoir pris des renseignemens sur leur conduite. L'observation la plus stricte de l'ancienneté règle leur avancement ; la sévérité de la discipline pèse également sur tous ; le soldat n'est pas plus soumis aux ordres de son lieutenant que les subalternes ne le sont à ceux de leurs généraux. Dans les grades inférieurs, leurs appointemens sont à la vérité peu de chose, mais l'espérance presque certaine d'obtenir à leur tour une place supérieure, fait qu'ils restent ordinairement fort attachés à leur état. Ils vivaient sous Frédéric II, isolément, mais aujourd'hui ce n'est plus l'usage ; ils participent à tous les agrémens, et nous leur devons cette justice, à toutes les lumières de la société. On leur accorde par-tout le premier rang ; on ne voit point ici, comme en Autriche, de petits courtisans plus honorés que ceux qui font à l'état le sacrifice de leur vie ; on ne connaît pas non plus le pernicieux abus de permettre à des individus non-militaires, de porter le titre et l'habit d'officier. Le roi ne leur permet point de se marier avant qu'ils aient obtenu un poste qui suffise pour nourrir une famille, ou qu'ils n'aient prouvé que leur future jouit d'une certaine fortune. Cet arrangement, nécessaire pour le maintien de l'ordre militaire, a des suites

funestes pour un ordre de choses bien supérieur, pour la morale publique, pour la paix des familles. Ce grand nombre de célibataires est un ulcère venimeux dans le corps politique; une amélioration y est d'urgence; mais, hélas! est-elle possible? Frédéric-Guillaume III saura résoudre cette question délicate.

Le soldat prussien est traité avec égards et bonté, mais aussi avec une sévérité que rien ne peut ébranler, et avec une économie que rendent nécessaire les ressources bornées de l'Etat. Les invalides ne trouvent pas tous une place dans les hôtels destinés à leur fournir asile; mais on cherche à les aider par d'autres moyens, en leur donnant presqu'exclusivement les places de commis aux barrières et autres semblables. Quant au soldat actif, il a d'abord ses dix mois de congé; ensuite, il existe un ordre qui défend de le faire monter la garde plus d'un jour sur trois; on lui offre du travail dans les fabriques royales, etc., etc. Les *coups de canne*, dont les détracteurs de la Prusse ne cessent de parler, ne sont pas distribués ni plus arbitrairement, ni plus légèrement que les peines équivalentes le sont chez les autres nations. Il est vrai qu'il serait à souhaiter que l'on y substituât une peine qui ménagerait même ces préjugés d'honneur qui sont si précieux chez le guerrier. Mais ce n'est que par une confusion des idées qu'on a pu prétendre que les soldats prussiens n'avaient aucun sentiment d'honneur, parce que la loi leur inflige une peine qui, dans un autre pays, est regardée comme déshonorante. Certes, s'il y a une armée pour laquelle le pillage, l'assassinat et le viol, en pays ennemi, sont à l'ordre du jour, c'est elle qui peut être accusée de manquer de sentimens élevés, et ce n'est point à la masse des soldats prussiens qu'on peut adresser de tels reproches.

L'armée prussienne est, d'après les nouvelles augmentations (déjà opérées), forte d'environ 250,000 hommes, dont 188,000 d'infanterie, 42,000 de cavalerie, 12,000 d'artillerie et 8,000 de corps particuliers, comme ingénieurs, cadets, etc.

L'entretien de cette armée absorbe les deux tiers de tous les revenus de l'Etat.

Quant à la bonté des troupes prussiennes, il ne faut point la juger d'après les non-succès d'une guerre entreprise contre

les vœux et les intérêts de la nation ; d'une guerre qui, d'ailleurs, est encore environnée des ténèbres de la diplomatie. Non, les petites escarmouches de la Champagne n'ont point effacé les souvenirs de Rossbach, de Torgau et de Lissa. Les militaires francais savent très-bien qu'il n'y a aujourd'hui en Europe que l'infanterie prussienne qui puisse se mesurer avec celle de la France. La cavalerie est moins parfaite, surtout à cause de la petitesse des chevaux. Le roi de Prusse n'a pas dans ses Etats de bons chevaux de remonte ; il est obligé de tirer ceux de la grosse cavalerie, du Danemarck et du Holstein, tandis que l'Ukraine et la Pologne lui en fournissent pour les hussards, bosniaques et autres troupes légères. C'est la vîtesse, la justesse et l'harmonie de tous les mouvemens qui forme la qualité éminente des troupes prussiennes ; de même, leur maintien et le maniement des armes est on ne peut plus soigné.

Puisque Frédéric II traîna toujours avec lui une formidable artillerie, puisque les Prussiens ont même enrichi l'art militaire de l'invention de l'artillerie à cheval, on croirait sans doute que cette arme est excellente en Prusse ; mais les connaisseurs prétendent qu'elle n'était pas même bonne sous Frédéric II, et que les changemens qu'elle a dû subir sous son successeur, ne l'ont point mise au niveau, même avec celle de l'Autriche. Le corps du génie est encore plus mal organisé et composé ; les Prussiens sont très-faibles dans l'attaque et la défense des places régulières, mais ils s'entendent bien en fortifications de campagne. La source primitive de ces deux défauts essentiels de l'armée prussienne, doit être cherchée dans l'aversion que Frédéric II avait pour des arts dont il n'était que très-médiocrement instruit ; on prétend même qu'il était absolument ignorant en matière de fortification.

C'est à cette même raison qu'il faut attribuer le manque de bonnes forteresses dans toute l'étendue de la monarchie prussienne. Presque toutes les places prussiennes offrent des vices de construction qui diminueraient sensiblement leur utilité, même s'il n'y avait pas une autre circonstance qui les rend pour la plupart absolument inutiles. Nous allons faire une inspection générale des frontières de la monarchie prussienne, sous les rapports militaires.

Vers l'Est, un voisin formidable, le colosse de la Russie, touche immédiatement au territoire prussien, et cela sur une ligne de 120 lieues, à l'extrémité septentrionale de laquelle est située la forteresse de Memel, qui a été prise par des ingénieurs russes, dans la guerre de sept ans, après un siége très-court.

Une autre ligne de 100 lieues et plus, que forment les frontières de la Galizie ou Pologne autrichienne, est également dépourvue de forteresses, si ce n'est à l'extrémité occidentale, où l'on trouve Czenstochowa, espèce de château fort sur un rocher, et probablement d'une faible défense.

Ainsi, une ligne de 220 à 230 lieues, reste sans aucune place qui puisse servir ou de point d'appui ou de dépôt pour une armée destinée à la défendre.

Mais n'y a-t-il donc aucune place sur l'ancienne frontière de la Prusse ? Il n'y a que la nouvelle citadelle près Graudentz, qui fut destinée à dominer la Vistule, mais qui est à présent éloignée de près de 100 lieues de l'une et l'autre frontière.

Cependant, il est aussi facile que nécessaire (pour le bonheur non-seulement de la Prusse, mais de l'Europe entière), de rendre la frontière, vers la Russie, très-forte et presqu'inexpugnable. La nature y offre trois lignes de défense, dont la seconde est superbe et les deux autres tenables.

La première de ces lignes est formée par le large fleuve de Memel. On trouvera la seconde près de cet amas de lacs presque contigus, que l'on voit dans la Lithuanie prussienne ; cette chaîne de lacs est flanquée au Nord par le Pregel, qui se jette dans la mer, et au Sud par la Narew, qui se réunit à la Vistule ; le pays autour des lacs offre peu de chemins passables. Quelques places fortes et une flotille de chaloupes canonnières sur la mer intérieure, dite Frisch-Haff, mettraient ici 50,000 Prussiens en état de braver une armée deux fois aussi forte. Enfin, la Vistule offre, en cas de mauvaise fortune, une retraite et même une troisième ligne de défense, quoique nullement comparable à la seconde.

La frontière Galizienne est moins susceptible d'un bon système de défense ; il y faudrait absolument la Vistule pour

limites à la Prusse ; mais l'Autriche n'en lâchera pas prise facilement.

Continuons de faire le tour des frontières prussiennes. Celles de la Silésie nous offrent tous les avantages de la nature réunis aux ressources de l'art. Une chaîne de montagnes fort élevées, et souvent escarpées, des gorges, des défilés, une suite de places fortes, et derrière tout cela un fleuve navigable et un pays fertile. Voilà le côté brillant de la monarchie prussienne. Les forteresses de première ligne, en Silésie, sont Glatz et Silberberg, qui forment une pointe avancée vers la Bohême ; Schweidnitz et Neisse, qui se trouvent un peu en arrière, et qui, avec Glatz, ou, après sa prise avec Silberberg, font un triangle formidable. Kosel est comme un poste détaché qui couvrirait le flanc gauche d'une armée campée derrière le triangle dont nous venons de parler ; le flanc droit de cette armée se trouverait protégé par les terribles montagnes du Riesengeburge, qui rendent toute forteresse de ce côté superflue. Voilà pour la première ligne ; la seconde consiste en Breslau, Gross-Glogau, Brieg et l'Oder. Le profond secret dont en Prusse on enveloppe tout ce qui tient à l'état de forteresse, fait qu'on ne sait pas à quoi s'en tenir sur la force ou faiblesse de ces places. Frédéric II a dépensé beaucoup pour les mettre dans un état formidable ; mais comme il n'avait lui-même que de faibles lumières sur cette partie, il est possible que ses ingénieurs l'aient mal servi. Silberberg, place nouvellement construite, doit avoir plusieurs défauts, entr'autres celui d'être dominée par des hauteurs voisines ; on loue beaucoup Schweidnitz, Kosel et Breslau ; mais, quant à cette dernière, le fait paraît douteux.

Considérons maintenant une ligne qui, bien qu'elle ne fait que couper le centre des provinces allemandes du roi de Prusse, lui a cependant été d'une grande utilité dans la guerre de sept ans. L'Oder, en quittant la Silésie, traverse la Marche et la Poméranie ; sur ce fleuve, qui est très-large, se trouvent le deux forteresses de Custrin et de Stettin, auxquelles il faut joindre Colberg, située plus en avant dans la Poméranie, près les bords de la Baltique. Ces trois places forment un rempart pour Berlin, dans le cas, aujourd'hui peu vraisemblable, que les Russes se seraient rendus maîtres de tout le royaume de Prusse. Colberg et Stettin ont des ouvrages très-

très-considérables ; mais Custrin est, par sa position, la plus forte.

La Marche électorale est absolument sans forteresse ; car Spandaw n'est qu'une Bastille.

*Magdebourg*, place importante, quoiqu'elle ne soit pas extrêmement forte, couvre Berlin, et, ce qui est plus essentiel, domine l'Elbe.

Dans les provinces de Westphalie on n'a laissé de place forte que la citadelle de Wesel, sur le Rhin.

Les principautés de Franconie n'ont que deux châteaux forts, savoir, Plassenburg et Wilzburg.

Ainsi, la monarchie prussienne est absolument sans défense vers l'Est, bien gardée sur une moitié de sa frontière méridionale, et pourvue vers l'Ouest de quelques places isolées. Elle aurait donc, en cas de guerre, un désavantage sensible contre la France et la Russie, même contre l'Autriche. Il faut toute la bravoure d'une armée accoutumée à vaincre, toute l'énergie d'un roi guerrier, tout l'enthousiasme d'un peuple patriote pour soutenir, en cas d'une attaque sérieuse, la grandeur précaire de cette puissance.

La Prusse n'a point de flotte, et ne peut guères en avoir. On a cependant vu huit frégates prussiennes croiser contre les Espagnols ; c'était sous l'électeur Frédéric-Guillaume.

Constitution, Lois, Institutions. — Nous avons placé cet article à la suite de celui qui traite de la *force armée*, parce que la constitution de la Prusse n'est rien autre chose que la puissance militaire et la volonté du roi. Il est vrai que le roi, comme électeur de Brandebourg, est *de droit* soumis à l'empire germanique ; mais d'abord, un sujet qui a 200 mille hommes, n'est sujet qu'autant que cela lui plaît. A qui le tribunal de Wetzlar confiera-t-il l'exécution d'une sentence condamnatoire contre cet archi-chambellan de l'empire, qui, à la vérité, est obligé de servir de l'eau pour laver les mains à l'empereur nouvellement élu, mais qui, plus d'une fois, s'est permis de *battre son maître* ?

Mais indépendamment de l'ascendant que lui donne sa puissance, l'électeur de Brandebourg possède deux prérogatives légitimes ; savoir, le *privilége de non appeler*, c'est-à-dire, que ses sujets ne peuvent pas appeler des tribunaux du pays à ceux de l'empire ; et le droit de hausser,

comme il lui plaît, les droits de passe sur les fleuves qui traversent ses états.

Les Etats n'ont aucune influence dans les affaires du gouvernement; ils ne s'assemblent que pour régler ce qui regarde la perception des contributions et les caisses de crédit, que possèdent plusieurs provinces. Il est vrai que la Silésie conserve à cet égard une partie de son ancienne constitution féodale. Il y avait des princes, vassaux du roi de Bohême, comme duc souverain; ces princes portaient le titre de ducs, et exerçaient plusieurs droits de souveraineté; ils entretenaient des troupes, levaient des contributions, et battaient monnaie; leur assemblée s'appelait *Furstentag*, c'est-à-dire, diète des princes. Outre les princes ou *ducs médiats*, il y avait des barons qui se divisaient en grands et petits: tous ces Etats formaient le premier ordre. Le second était composé de la noblesse des principautés immédiates, c'est-à-dire, des duchés qui étaient possédés immédiatement par le duc souverain; la ville de Breslau y siégeait aussi. Le dernier ordre d'état consistait en huit grandes villes. Ces diètes ont cessé de s'assembler depuis la conquête prussienne; toutes les affaires contributionnelles furent aussitôt fixées sur un pied invariable, et c'était là le seul objet que le gouvernement austro-bohémien avait laissé à la disposition de la diète. Mais les principautés médiates et les baronies ont néanmoins conservé des priviléges considérables, sur-tout relativement à la jurisdiction civile; chaque principauté médiate tient encore sa diète particulière. Mais quant aux contributions, les domaines du roi, des princes, des barons et des simples nobles, sont taxés sur le même pied, c'est-à-dire, à 28 un tiers pour 100, tandis que les vassaux paient 34, les ordres de chevalerie 40, et les biens ecclésiastiques (à l'exception des curés et maîtres d'école); 50 pour 100.

C'est sur-tout dans cette diminution des impôts, et dans le droit exclusif aux places militaires, que consistent les prérogatives de la noblesse dans les Etats prussiens. Les places civiles sont données indistinctement au mérite; il n'y a que les plus éminentes qu'on réserve pour la noblesse.

La bourgeoisie des quatre villes capitales, savoir, Berlin, Kœnigsberg, Breslau et Warsovie, ainsi que celle des villes immédiates en général, jouit de certaines exemptions relati-

vement à la conscription militaire ; elles ne paient point de contribution directe, mais des droits d'entrée et de sortie, ce qui nous paraît une institution digne d'imitation. Les villes médiates sont privées de plusieurs des avantages dont jouissent celles immédiates ; mais, par un usage très-politique, le roi les exempte de la jurisdiction de leurs seigneurs territoriaux et des autres fardeaux, lorsque, par leur industrie et leur population, elles en paraissent dignes ; Schmiedeberg et autres villages de Silésie, devenus villes, en sont l'exemple. Les étrangers jouissent d'une grande liberté civile. Le gouvernement paraît penser sérieusement à l'affranchissement des paysans, et le vain courroux des nobles ne saurait point empêcher l'exécution de ce grand projet, qui, d'ailleurs, est facilitée par la grande étendue des domaines royaux, et par le nombre déjà considérable des étrangers libres.

En général, quoiqu'il n'y ait plus en Prusse le moindre reste de liberté politique, on peut dire que la liberté civile y est portée à un degré inconnu dans plusieurs républiques. On ne connaît point ici, ou du moins on ne voit que très-rarement, ces mesures de haute-police, ces déportations arbitraires, ces arrestations secrettes, qui rendent illusoire les mots de *liberté* et *propriété* ; ces interdictions qui entravent la marche des tribunaux, ces destitutions non motivées, et enfin tout ce qui constitue le despotisme. Quel est le puissant contre-poids qui retient dans les bornes de la modération un monarque absolu? Sans doute, chez le prince justement admiré, qui occupe aujourd'hui le trône prussien, c'est sa propre sagesse, c'est la conscience de ses devoirs et des droits de la nation, c'est la conviction intime de l'injustice et des dangers d'un pouvoir arbitraire Mais si même la Prusse avait le malheur de voir son sceptre dans les mains d'un prince moins éclairé, l'esprit public est déjà assez formé pour s'opposer à toute entreprise tyrannique ; la liberté de la presse a déjà répandu trop d'instruction parmi la noblesse et la bourgeoisie, pour qu'un souverain pût se permettre des mesures oppressives sans s'exposer à un mécontentement général.

Cet esprit de liberté qui anime le public et qui se montre dans tous les écrits, domine aussi dans la nouvelle législa-

tion prussienne. Ce n'est pas que le dernier code civil de Prusse ne consacre encore le système de féodalité qui règne dans les campagnes ; mais il en allége le fardeau, il en interdit les abus ; en un mot, il le régularise, et c'est tout ce qu'on peut faire sans des injustices et sans une révolution totale. Le dernier code civil de la Prusse peut, au reste, être proposé comme un modèle d'ordre, de clarté et d'élégance.

Le système d'administration n'a pas pu être mis sur un pied absolument uniforme. Il y a dans quelques provinces, par exemple, en Silésie, un *ministre dirigeant*, qui jouit presque de l'autorité et de la considération d'un vice-roi.

Le *conseil d'état privé*, où les affaires importantes se décident en dernier ressort, est formé par la réunion de trois grands ministères, qui sont : 1°. le *ministère du cabinet*, c'est-à-dire le département des affaires étrangères ; mais qui, en même-tems, a l'inspection de la *grande chancellerie*, des *archives*, et même la décision de quelques affaires judiciaires ; 2°. le *directoire-général*, ou le département des finances, duquel dépendent toutes les *chambres de guerre et des domaines* dans les provinces. Ce ministère est partagé en six départemens, qui surveillent tout ce qui regarde les accises, douanes, mines, timbre, l'entretien des troupes, le commerce, les fabriques et plusieurs autres objets ; 3°. le *ministère de la justice*, qui comprend, outre le département de la justice propre, celui des affaires ecclésiastiques, des écoles et des colonies. Tous ces départemens ont à leur tête des ministres d'état ; mais ils ne sont pas tous appelés au conseil d'état privé. La distribution des affaires a souvent été changée, et il y a beaucoup à changer encore : on voit déjà, par le peu de mots que nous en avons dit, que c'est un vrai chaos. Indépendamment du conseil d'état privé, il existe un *suprême collége de guerre* et un *contrôle général des finances*, avec la *grand'chambre des comptes*. Les décisions et ordres immédiats du roi émanent du *cabinet*. Il y a ordinairement deux ou trois *ministres de cabinet*.

Histoire générale de la Monarchie Prussienne. — Nous avons, dans les articles topographiques, tracé l'origine des nations qui habitent les Etats prussiens, ainsi que les principaux changemens arrivés dans chaque province, jusqu'au moment de leur réunion avec la Marche de Brandebourg,

province qui peut être regardée comme le centre de la monarchie. Nous avons même suivi l'histoire de la maison de Brandebourg, ou, pour parler plus juste, des *bourgraves de Nuremberg*, jusqu'au moment où la branche principale s'établit sur un pied stable, dans la possession du margraviat et de la dignité électorale (1). Cette époque, qui, selon nous, doit être regardée comme celle de la fondation de la monarchie prussienne, se rapporte à l'an 1413, dans laquelle Frédéric, compté comme bourgrave de Nuremberg pour le sixième, mais comme électeur de Brandebourg pour le premier de ce nom, acheta de l'empereur Sigismond le Brandebourg pour 400,000 florins d'or. Ce Frédéric Ier. jouit d'une grande considération, fut pendant quelque tems *vicaire de l'empereur*, fit convoquer le concile de Bâle, conquit la Marche Ukeraine, obligea le duc de Mecklenbourg à lui rendre foi et hommage, tâcha en vain de s'emparer de l'électorat de Saxe, et finit une vie très-active par faire un partage de ses états entre ses fils.

Frédéric II, l'électeur, n'eut point l'esprit actif de son père; il échangea la suzeraineté de Mecklembourg contre un pacte d'hérédité, qui pourra bien un jour donner ce pays à la Prusse. La Lusace se mit sous sa protection; mais, attaqué par la Bohême, il n'en conserva que les districts de Cottbus, Beeskow et Storkow. Excédé des soins et des soucis qui environnent le trône, il céda le gouvernement à son frère Albert, bourgrave de Nuremberg, qui, par ses faits d'armes, s'était acquis le surnom d'*Achille*.

En 1473, Albert fixa, par une ordonnance datée de Cologne sur Sprée, l'indivisibilité de la Marche de Brandebourg et l'ordre de succession dans les principautés de Franconie. Cette ordonnance, est la première base solide de grandeur à laquelle la maison de Brandebourg s'est ensuite élevée.

Les deux successeurs d'Albert, savoir, Jean et Joachim Ier., obtinrent les surnoms, l'un de *Cicéron*, l'autre de *Nestor*; celui-ci s'opposa à la réforme de Luther. Joachim II, au con-

(1) Nous avons parlé à l'article Brandebourg de tout ce qui regarde l'origine du margraviat et de l'électorat, parce que ces événemens sont antérieurs et étrangers à l'histoire de la maison électorale, aujourd'hui régnante.

traire, se déclara pour les protestans; et, quoique dans la guerre de Smalcalde il se tourna vers le parti de l'empereur, il s'opposa pourtant à l'ordonnance fameuse, dite l'*interim*. A un caractère vacillant, ce souverain joignit une grande prodigalité; mais son amour pour le luxe eut cependant une grande influence sur la civilisation de son pays.

Après les deux règnes peu mémorables de Jean-George et de Joachim-Frédéric, celui de Jean Sigismond vient donner à la puissance brandebourgeoise des accroissemens de la plus haute importance. Ce prince ayant épousé, en 1594, l'unique fille du duc Albert de Prusse, obtint d'abord, du vivant de son beau-père qui avait perdu l'usage de ses sens, l'administration et, en 1611, la possession et l'investiture de ce pays. A-peu-près en-même-tems, la ligne droite des ducs de Clèves étant venue à s'éteindre, le duché de Clèves avec les comtés de la Marck et de Rawensberg échurent à la maison de Brandebourg, qui vit en peu de tems sa puissance plus que doublée. Jean Sigismond quitta, pour flatter ses nouveaux sujets de Westphalie, la doctrine des luthériens, et embrassa celle des calvinistes.

Son successeur ne jouit point de l'influence qu'aurait dû lui procurer la possession de tant de pays; au contraire la dernière moitié du règne de George-Guillaume ne fut qu'une suite de malheureux événemens. Un prince faible, un ministre vendu au parti impérial, les ravages d'une guerre cruelle, des villes pillées, des disettes et des épidémies, voilà le tableau que nous offrent les années 1630 — 1640. Le fameux général Wallenstein, appelé par le ministre comte de *Schwarzenberg*, conduisit ses hordes dans le Brandebourg; les contributions et les pillages de ces prétendus auxiliaires épuisèrent bientôt jusqu'aux dernières ressources de ce malheureux pays. Gustave-Adolphe parut; il chassa les Autrichiens, occupa Francfort, Landsberg et Crassen. L'électeur, dominé par le traître Schwarzenberg, déclara, conjointement avec la Saxe, de ne point vouloir d'un prince étranger pour médiateur. Le héros du Nord paraît avec *mille hommes et quatre canons* devant Berlin: tout cède, tout obéit; mais, chaque fois que la fortune sembla sourire aux Impériaux, le faible George-Guillaume se laissa entraîner à trahir les intérêts des protestans et ceux de la liberté

germanique. Ainsi son pays eut à ressentir les vengeances réitérées, tantôt d'un parti et tantôt de l'autre.

Frédéric-Guillaume, auquel la postérité impartiale a donné l'épithète de *grand électeur*, succéda à son père en 1640. Il était né pour relever sa malheureuse patrie. Lorsqu'on considère qu'une partie de ses états était absolument dévastée; que le Brandebourg était dans les mains des Suédois, et les provinces westphaliennes dans celles des Espagnols et des Hollandais, on doit admirer le génie réparateur d'un prince de vingt ans, qui n'avait eu pour instituteur que lui-même, et qui cependant déploya tant de talens, tant de connaissances, sut fermer tant de plaies sanglantes, et finit par se placer au rang des plus puissans princes de l'Allemagne. Il commença par déposer le visir Schwarzenberg, ensuite il conclut des traités d'alliance avec la Suède, la Hollande et la Hesse. Ayant ainsi recouvré la plus grande partie de ses états, il soutint fidèlement le parti des protestans, et obtint dans la pacification de Westphalie les évêchés de Minden, de Halberstadt et de Cammin, ainsi que la survivance à Magdebourg, en indemnisation de la Poméranie citérieure cédée aux Suédois. Il s'appliqua alors aux soins qu'exigeait la réorganisation de son pays; il encouragea l'industrie, et le Brandebourg commença, par ses sages lois, à prendre une nouvelle face, lorsque la guerre polonaise vint l'arracher à ces paisibles occupations. Il se vit bientôt forcé, par la supériorité des Suédois, à quitter le parti des Polonais et à reconnaître la Prusse pour *un fief de la couronne suédoise.* Ayant décidé en faveur des Suédois la grande bataille de Warsovie en 1656, il obtint en récompense, par le traité de Libau, la *souveraineté* de la Prusse. La fortune abandonna les armes suédoises; l'empereur, la Pologne et le Danemark s'étaient ligués contre Charles-Gustave, qui d'ailleurs prenait avec Frédéric-Guillaume plutôt le ton d'un maître que celui d'un allié. L'électeur changea encore une fois de parti; et ayant, dans le traité de Wehlau en 1657, obtenu la ratification des Polonais, quant à la souveraineté de la Prusse, et en outre la cession des seigneuries de Luxembourg et Butow, il devint l'ennemi le plus actif des Suédois, il les chassa du Holstein, Sleswick et Jutland, aida les Danois à reprendre la Fionie; et, sans la politique perfide des Hollandais qui lui refusèrent

des vaisseaux, il aurait fait lever le siége de Copenhague. Il battit ensuite les Suédois en Poméranie, et obtint, par la paix d'Oliva en 1660, la confirmation des avantages que lui avait assuré le traité de Wehlau.

Frédéric-Guillaume employa alors quinze ans de repos à rendre son peuple heureux et ses états florissans. Les projets ambitieux de Louis XIV l'obligèrent à la vérité à marcher au secours de l'empereur; mais ses états ne se ressentirent point des malheurs de cette guerre lointaine. Tout d'un coup les Suédois, sur l'instigation de la France, firent une irruption dans le Brandebourg, qui n'avait pour toute défense que quelques milices. Quel fut l'étonnement des Suédois, lorsque croyant Frédéric-Guillaume éloigné de cent lieues, ils se virent subitement attaqués près de Rathenow par ce prince infatigable, qui bientôt, avec 5,600 hommes de cavalerie et 12 canons, gagna la bataille de Fehrbellin en 1675, et porta le théâtre de la guerre dans la Poméranie suédoise. Les Suédois crurent faire une diversion en envoyant le général Horn avec 16000 hommes dans la Prusse brandebourgeoise. Mais Frédéric-Guillaume alla, au milieu de l'hiver, avec 9,000 hommes, à leur rencontre; passa en traîneaux le golfe de Frisch-Haff, et força ses ennemis à une retraite qui leur coûta plus de la moitié de leur armée. Cependant les victoires remportées sur la Suède, tant sur terre, par les Brandebourgeois que sur mer, par les Danois, n'eurent aucune suite; car Louis XIV ayant réussi à séduire les autres alliés, força en 1679, par la présence d'une armée française en Westphalie, le Brandebourg et le Danemarck à la restitution de toutes leurs conquêtes; l'électeur obtint cependant la cession d'un petit district en Poméranie.

Depuis cette paix conclue à Fontainebleau et à St.-Germain-en-Laye, Frédéric-Guillaume n'eut aucune guerre à soutenir; car il paraît que ses différends avec l'Espagne, relativement à des subsides restans, n'ont pas été de longue durée; ils lui servirent néanmoins à donner une nouvelle preuve de son génie extraordinaire; car l'Espagne méprisant ses instances à cause de l'éloignement, l'Europe étonnée vit subitement paraître une escadre prussienne de 8 frégates, qui allèrent jusqu'en Amérique infester le commerce espagnol. Mais les principaux objets dont s'occupa ce grand prince depuis 1679

jusqu'à sa mort qui arriva en 1688, furent le perfectionnement des manufactures de toiles et draps, l'extension du commerce, la création d'une compagnie d'Afrique, le rétablissement des finances, mais sur-tout ses colonies formées par des Wallons et par des Français, que le zèle inhumain de Louis XIV força de s'expatrier. Le militaire fut aussi un objet de ses soins réparateurs. L'armée qui, en 1638, ne montait qu'à 8,000 hommes d'infanterie et 2,900 de cavalerie, et qui même, à la mort de George-Guillaume, se trouvait réduite à 3,600 hommes d'infanterie et 2,500 de cavalerie, fut, par les soins de Frédéric-Guillaume, portée au complet de 21,000 hommes d'infanterie, 4,100 de cavalerie et 2,700 de troupes en garnison, ce qui fut pour ce tems une force très-respectable. Cet électeur n'eut tout au plus que 1,533,795 écus de revenus, et environ 2 millions de sujets; avec si peu de moyens, il fut, comme l'a dit le plus grand de ses descendans, « *le restaurateur et le défenseur de son pays, l'arbitre de ses égaux, l'honneur de sa nation, le fondateur de sa puissance* » (1).

Nous serons plus courts en parlant de son fils et successeur, qui dans la suite des électeurs, fut le troisième du nom de *Frédéric*. Il se couronna lui-même *roi de Prusse*, sous le nom de *Frédéric Ier*. Cette nouvelle dignité fut reconnue par toutes les puissances, excepté par la Pologne. Pour en soutenir l'éclat, Frédéric s'entoura d'une nombreuse cour et d'une magnificence jusqu'alors inconnue à Berlin. Les sciences et les beaux-arts profitèrent de la vanité de ce monarque. La monarchie s'accrut, sous son règne, des comtés de Tecklenbourg, de Hohenstein, ainsi que du pays de Neufchâtel.

Tout changea de face sous son fils Frédéric-Guillaume Ier.; l'économie la plus sévère prit la place de la magnificence. De 100 chambellans, il n'en garda que 12; mais l'armée fut aussitôt portée au complet de 50,000 hommes; l'esprit militaire dictait toutes ses mesures; il méprisa les sciences, et ne vit dans les beaux-arts que des ennemis de l'Etat. Entièrement occupé à ramasser à prix d'or des soldats d'une haute-taille, et à leur enseigner, à force de coups de bâton, le maniement des

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg par Frédéric II.

armes, Frédéric-Guillaume ne parut point vouloir s'immiscer dans les guerres qui bouleversaient l'Europe. Les généraux suédois avaient, dans l'absence de Charles XII, conclu une convention par laquelle la Poméranie suédoise était confiée comme dépôt, à des garnisons prussiennes. Charles XII fut à peine de retour de la Turquie, qu'il rompit avec une imprudence impardonnable ce traité qui, dans sa position désespérée, aurait dû lui paraître très avantageux. Frédéric-Guillaume joignit aussitôt ses armes à celles des Danois et des autres alliés; il contribua à chasser les Suédois de l'Allemagne; et dans la pacification de 1720, il obtint, en payant 2 millions d'écus, la possession de Stettin, de la Poméranie citérieure au-dessus de la rivière de Péene, et des îles d'Usedour et de Wollin, acquisition extrêmement importante, en ce qu'elle rendit la Prusse maîtresse des embouchures de l'Oder. Ce roi fut d'ailleurs d'un caractère féroce; il voulut faire décapiter son fils qu'il avait forcé, par sa conduite tyrannique, à un projet d'émigration. Le pot de bierre et la pipe de tabac furent les seuls amusemens qu'il connût; son sceptre ordinaire était un bâton de caporal, dans le maniement duquel il montrait une grande dextérité. Il eut néanmoins quelques vertus; une grande simplicité de mœurs, un penchant décidé pour la vie domestique, une constance et une loyauté rares. Il laissa à son fils un pays qui commençait à fleurir, un bon trésor et une armée bien disciplinée et forte de 60,000 hommes.

Héritier de tant de forces, et doué du génie le plus vaste et le plus ardent, Frédéric II ne tarda point à remplir l'Europe du bruit de ses victoires. A peine monté sur le trône, il déclara ses prétentions à quelques principautés de la Silésie; Marie-Thérèse, l'héritière de l'empereur Charles VI, avait déjà assez d'ennemis et assez de co-prétendans sur les bras. La politique aurait dû lui conseiller de ne pas dédaigner l'amitié et les secours que lui offrait Frédéric, en cas qu'elle voulût lui céder la basse Silésie. Mais le ministère autrichien ne regarda que comme une folle impertinence ces propositions faites par un vassal de l'Empire à la maison qui s'imaginait être en possession héréditaire de la couronne impériale. Frédéric pénétra avec 30,000 hommes dans la Silésie qui était sans défense, et qui tomba presque en totalité dans ses

mains, avant même que l'armée autrichienne eût le tems de venir se faire battre près Mollwitz. Le vainqueur conquit une partie de la Moravie et de la Bohême, gagna la bataille de Czaslau ; et sans trop se soucier des promesses qu'il avait faites à la France et à la Bavière, il conclut en 1742 la paix de Breslaw, qui lui assura la possession de la meilleure partie de la Silésie.

Bientôt les succès des Autrichiens contre les Français et les Bavarois, éveillèrent l'inquiétude de Frédéric, et il se déclara tout d'un coup l'allié de Charles VII, électeur de Bavière et empereur d'Allemagne, dont Marie-Thérèse avait juré la ruine. Frédéric envahit la Bohême en 1744, prit Prague ; et, quoique forcé à rétrograder vers la Silésie, il gagna par des dispositions admirables la bataille de Hohenfriedberg. Les Saxons, secrettement attachés à l'Autriche, furent punis par une armée prussienne qui, sous les ordres d'un prince d'Anhalt-Dessau, gagna la bataille de Kesselsdorf, et prit Dresde. L'Angleterre persuada au roi de Prusse de se contenter d'une cession encore plus solennelle de la Silésie, et d'un million d'écus que la Saxe paya ; telles furent les conditions de la paix de Dresde, qui, en 1745, termina la seconde guerre de la Silésie. Charles VII étant mort, la Prusse reconnut même l'époux de la reine de Hongrie pour empereur d'Allemagne.

Dix ans de paix, dont jouit alors Frédéric, furent employés à donner de sages lois, à encourager les manufactures, à consolider l'empire dont l'étendue venait d'être encore aggrandie par l'Ostfrise. Les beaux-arts environnèrent de leur éclat le trône d'un prince qui les cultivait lui-même. Sous le sceptre d'un philosophe, les sciences répandirent librement leur lumière paisible ; des savans et des hommes-de-lettres vinrent apporter à ce souverain unique les hommages de l'Europe entière. Dans le pays des Vandales, on vit s'élever une nouvelle Athènes. Mais Frédéric n'oublia point, au milieu de ses beaux-esprits, de perfectionner la discipline et la tactique de ses guerriers dont il doubla le nombre. Il accumula un trésor, et se prépara en silence contre les projets de vengeance qu'il savait qu'on méditait à Vienne ; il se procura même, par la trahison d'un secrétaire saxon, le plan de la coalition redoutable, formée pour l'anéantir. *Trois dames* étaient à la tête de cette ligue ; Marie-Thérèse voulut à tout

prix ravoir la Silésie : Elisabeth, impératrice de Russie, se crut offensée par quelques épigrammes de Frédéric; enfin, la Pompadour, maîtresse de Louis XV, ne pouvait point pardonner à Frédéric le juste mépris qu'il avait témoigné pour elle. Telles furent les passions qui, en se masquant de quelques prétextes frivoles, firent oublier tous les principes de la politique, l'équilibre de l'Europe et les intérêts des nations; telles furent les causes de la guerre de sept ans, guerre étonnante par l'étrange réunion de tant de puissances rivales et ennemies contre un seul prince, plus étonnante encore par ces prodiges de la valeur et du génie qui rendirent Frédéric l'égal des César et des Alexandre, en fesant triompher une nation de cinq millions d'hommes sur les deux tiers de l'Europe (1).

---

(1) Voici les forces des deux partis, en comptant leur population, d'après les géographies du tems, et leurs armées, d'après un nombre effectif moyen.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Le roi de Prusse. . . . | 5,000,000 | sujets. — | 180,000 | soldats. |
| La Hesse. . . . . | 400,000 | | 20,000 | |
| Le Hanovre. . . . . | 800,000 | | 30,000 | |
| Troup. auxiliaires d'Angleterre. . . . . | . . . . . | | 20,000 | |
| | 6,200,000 | sujets. — | 250,000 | soldats. |
| L'Autriche. . . . . | 18,000,000 | sujets. — | 300,000 | soldats. |
| L'Empire en partie. . . | 7,000,000 | | 60,000 | |
| La France. . . . . | 20,000,000 | | 160,000 | |
| La Suède. . . . . | 3,000,000 | | 20,000 | |
| La Saxe. . . . . | 2,000,000 | | 20,000 | |
| La Russie. . . . . | 20,000,000 | | 200,000 | |
| | 70,000,000 | sujets. — | 760,000 | soldats. |

Ajoutons à cette disproportion des forces les désavantages de la position militaire des états prussiens, et l'on avoûera que la guerre de sept ans est plus étonnante encore que celle de la république française contre les rois coalisés. Les marches savantes et les batailles gagnées par la seule supériorité des talens, ont été, proportionnellement, plus fréquentes dans la guerre de sept ans. Il est toutefois juste d'observer que la guerre maritime de l'Angleterre contre la France fit une diversion favorable au roi de Prusse.

Le roi de Prusse vit qu'il n'y avait d'autre moyen de salut pour lui que dans l'audace et la célérité avec laquelle il préviendrait ses puissans ennemis. Il envahit subitement, en 1756, la Saxe; et après avoir remporté un avantage près Lowositz, il força l'armée saxonne campée près Pirna, de se rendre prisonnière de guerre. Dans l'année suivante, il pénétra en Bohême, gagna la grande bataille de Prague, où tomba un de ses meilleurs généraux, le maréchal de Schwerin; il aurait porté le théâtre de la guerre dans le cœur des Etats autrichiens, si dans la fatale bataille de Kolin ses savantes dispositions avaient été suivies par les subalternes. La défaite qu'il essuya ici, dérangea tout son plan. Les Russes, ayant battu le général Lehwald, à Gros-Jagerndorf, inondèrent et ravagèrent le royaume de Prusse. Les Français poussèrent l'armée hesso-hanovrienne jusques vers les bords de l'Elbe; la convention de Closter-Seven imposa à ces alliés une inactivité entière; les vainqueurs se tournent vers la Saxe et la Thuringe, où l'armée de l'empire vient grossir leur nombre. Les Autrichiens défont l'armée de Silésie, près Breslau, envahissent cette province, et pénètrent jusques à Berlin, qu'ils mettent à contribution. Frédéric seul ne tremble point; il marche avec 7000 hommes contre les Français, qui, avec les troupes de l'empire, étaient forts de 50,000 hommes; l'étonnante bataille de Rosbach, gagnée par l'audace du général Seidlitz, disperse cette nuée d'ennemis. Le roi vole au secours de la Silésie, dont même les forteresses commençaient à succomber. La superbe bataille de Lissa ou de Leuthen, montre les talens militaires de Frédéric dans leur plus haut éclat, et enlève aux Autrichiens toutes leurs conquêtes.

En 1758, les Prussiens pénètrent même en Moravie, où Olmutz devient un rempart inébranlable de la monarchie autrichienne. Les Russes s'approchent de Berlin; le roi court les battre à Zorndorf près Custrin, dans le mois d'août; revient s'opposer aux Autrichiens, qui, dans le mois d'octobre, le surprennent à Hochkirchen où il perd 10,000 hommes et le maréchal de Keith. Tout semble perdu; mais, par de savantes marches, le roi de Prusse se soutient en présence de l'ennemi victorieux, et lui reprend même la Saxe. Ses alliés de Hanovre et de Hesse éprouvèrent dans cette

année les mêmes caprices de la fortune. Après la bataille de Crevelt, ils avaient chassé les Français au-delà du Rhin; mais ceux-ci revinrent, et furent repoussés encore une fois.

L'année de 1759 ne vit point se rallentir la fureur des guerriers. Les Français gagnent la bataille de Bergen, inondent la Hesse et la Westphalie, et y exercent les plus effroyables ravages; battus à Minden, ils s'en retirent précipitamment. Les Russes menacent de nouveau le Brandebourg; le général Wedel veut en vain arrêter leurs progrès; le roi même perd contre eux la terrible bataille de Kunersdorf près Francfort. Les Russes occupent Berlin; mais, ou ils ne savaient, ou ils ne voulaient point tirer parti de leurs avantages. Pour comble de malheur, le roi perd, contre les Autrichiens, Dresde et un corps de 15,000 hommes qui est fait prisonnier à Maxen. La position de la Prusse était désespérée, et toute l'Europe crut que l'année de 1760 allait marquer la chute de Frédéric et le partage de ses états.

L'inactivité des Russes sauva le roi; elle lui permit de marcher sur les Autrichiens qui venaient de battre son armée de Silésie, sous les ordres de Fouquet. La bataille de Lignitz rétablit sur ce point les affaires de Frédéric; elles reprirent même une face brillante lorsque, sur la fin de la campagne, Mœllendorf, alors simple major, lui fit regagner la sanglante bataille de Torgau, qui semblait déjà perdue.

Les ennemis de Frédéric sentirent qu'il fallait mieux combiner leurs plans contre cet invincible héros; voilà pourquoi l'année de 1761 se passa en mouvemens pour le resserrer de tous côtés. Il aurait peut-être succombé sous les ruines de son royaume sans la mort de l'impératrice Elisabeth, qui eut pour successeur un admirateur zélé de Frédéric, le malheureux Pierre III. A peine monté sur le trône, il fit la paix avec le roi de Prusse, et mit même une de ses armées à la disposition de celui-ci. La mort tragique de Pierre III lui ôta à la vérité ce secours; mais Catherine fut au moins assez politique pour confirmer la paix.

Le Prince Henri, frère du roi, battit encore l'armée de l'Empire à Freiberg en 1762; et l'année suivante, la paix définitive se fit à Hubertsbourg.

Frédéric sortit vainqueur d'une lutte qui est sans exemple

dans l'histoire. L'Europe entière n'avait pu lui arracher un seul pouce de terrain. Sept grandes victoires et une suite de marches étonnantes l'avaient placé au-dessus de tous les héros modernes. Mais un million d'hommes avait péri par le fer, et plusieurs provinces prussiennes et saxonnes n'étaient que des déserts couverts de sang et de décombres. Le grand roi déploya toutes les ressources de son génie pour réparer ces malheurs. En peu de tems, ses états se repeuplèrent, et le spectacle de l'industrie et de l'aisance succéda au tableau de la dévastation. La fortune offrit à Frédéric une conquête gratuite, lorsqu'en 1772, l'ambition de deux cours impériales le força à partager avec elles les dépouilles de la Pologne. La Prusse occidentale et le district de Netze, pays alors extrêmement mal cultivé et mal peuplé, n'augmentèrent pas considérablement la puissance prussienne; mais ils mirent l'ancienne Prusse en communication avec la Poméranie et le Brandebourg. Cependant, si le roi avait pu prévoir que ce partage menerait un jour à la destruction entière de la Pologne, de cette barrière naturelle entre la Russie et la Prusse, il eût peut-être risqué même une guerre pour l'empêcher. C'est ce que l'on peut présumer de l'énergie avec laquelle il s'opposa au projet d'échanger la Bavière contre les Pays-Bas. La campagne de 1778 fit apercevoir que Frédéric avait vieilli. Dans les négociations et la paix de Teschen, il se montra le généreux défenseur de la liberté germanique, pour la garantie de laquelle il forma une confédération des princes de l'Empire. Il mourut après un règne de 46 ans, le 17 août 1786; il continua jusqu'à la veille de sa mort de gouverner tout par lui-même. L'Europe lui donna de son vivant le nom de *Grand*; mais cette épithète a été trop prodiguée, et la postérité l'appellera long-tems l'*Unique*.

Son successeur, Frédéric-Guillaume II, prince d'un caractère très-loyal, mais faible et superstitieux, commença sa carrière politique par vider le trésor de 200 millions de fr. laissés par Frédéric. Il envoya en 1788 une armée au secours de son beau-frère, le stathouder de Hollande; tout fléchit devant sa volonté. En même-tems qu'il opprimait la liberté en Hollande, il permit à ses agens d'attiser le feu de l'insurrection en Brabant; il menaça même directement l'Autriche, qui, alors, conjointement avec la Russie, travaillait à chasser les Turcs de

l'Europe. Par la convention de Reichenbach, la Prusse assura les intérêts de la Porte-Ottomane, en abandonnant ceux des Brabançons.

La révolution française vint ébranler l'univers ; les rois, tremblans sur leurs trônes, oublièrent leurs discordes ; ils formèrent cette fameuse coalition qui devait écraser la liberté naissante ; Frédéric - Guillaume s'y laissa entraîner par les vaines promesses des émigrés, par l'astucieuse politique de Léopold II, et peut-être plus encore par une noble compassion pour Louis XVI. Les plaines de la Champagne devinrent le tombeau de ses guerriers. Voyant qu'il était trompé par l'Autriche et l'Angleterre, il se contenta de reprendre Mayence sur les Français, et montra dans la suite de la guerre beaucoup de lenteur, jusques à ce que la paix de Bâle, en 1795, vint renouer entre la France et la Prusse ces liens d'amitié que rien ne doit désormais rompre.

Frédéric-Guillaume II avait promis aux Polonais de soutenir leur révolution du 3 mai 1791, qui, en monarchisant la constitution de cet Etat désorganisé, en augmenta les forces. La Prusse trahit les Polonais, et participa aux deux partages de 1793 et 1795 ; nous en parlerons dans le supplément.

Frédéric-Guillaume III, qui a épousé la princesse Louise de Mecklenbourg-Strelitz, succéda en 1797 à son père. Ce jeune souverain épura sa cour, en chassant les femmes galantes et les parvenus qui avaient abusé des bontés de son prédécesseur ; il s'entoura des serviteurs de Frédéric II, et remit en vigueur les principes de ce grand roi ; la liberté dont jouit la presse sous son sceptre suffit pour faire l'éloge de sa politique intérieure ; celle qu'il observe vers les autres puissances est fondée sur une neutralité inébranlable. Quant aux affaires germaniques, tout spectateur impartial doit avouer que la Prusse soutient avec gloire son rôle d'opposition contre l'ambition de l'Autriche.

# SUPPLÉMENT

## A LA

# DESCRIPTION DES MONARCHIES AUTRICHIENNE ET PRUSSIENNE.

## SUR LA POLOGNE.

L'ORIGINE de la nation polonaise se perd dans la nuit des siècles barbares. Tout ce qu'on dit sur l'existence prétendue de deux frères nommés *Czech* et *Lech*, dont le dernier doit avoir réuni les Polonais en corps de nation, est obscur et fabuleux. Il est à-peu-près sûr que, vers l'an 840, un riche habitant de la campagne, nommé *Piaste*, devint duc de la grande Pologne, et fondateur d'une dynastie qui régna pendant cinq siècles dans ce pays, dont la Silésie paraît alors avoir fait partie. La haute Pologne et la Masovie formèrent quelquefois des souverainetés particulières; mais il paraît pourtant qu'elles furent presque toujours dans la dépendance de la grande Pologne. La Lithuanie et les autres pays situés vers l'Est et le Sud, dépendirent le plus souvent de la Russie.

Parmi les *rois Piastes*, on distingue les suivans : *Micislas I^er.* qui, en 965, embrassa la religion chrétienne; *Boleslas I^er.*, qui prit le titre de roi; *Boleslas III* qui, en 1138, fit entre ses quatre fils un partage de ses Etats (*voyez* l'article *Silésie*); *Prémislas* qui, en 1295, reprit le titre de roi, dont l'usage n'a point été interrompu depuis; *Uladislas*, dit *le Petit*, qui parvint en 1309 à réunir pour toujours les provinces de la Pologne propre; *Casimir-le-Grand*, qui conquit

la Russie-Rouge, aujourd'hui la Galizie ; il fut le législateur de son peuple ; beaucoup de villes et d'édifices lui doivent leur construction ; la race des Piastes s'éteignit avec lui en 1350.

*Louis*, roi de Hongrie, occupa le trône, et après son décès arrivé en 1364, les Polonais couronnèrent sa fille puînée, *Hedwigue*. Pour obtenir la main de cette princesse, *Jagellon*, grand-duc de Lithuanie, se fit baptiser sous le nom d'*Uladislas ;* à son couronnement, il fut obligé de souscrire à des conditions qui bornaient le pouvoir royal. Avec lui commença une nouvelle dynastie qui régna sur la Pologne pendant deux siècles. Il réunit la Lithuanie à la Pologne, conquit la Samogitie, et défit les chevaliers teutoniques dans la grande bataille de Tannenberg en 1410. Casimir IV prit sous sa protection la Prusse occidentale, et força l'ordre teutonique de lui prêter foi et hommage pour la partie restante. Sous Sigismond Ier., la Prusse fut changée en duché séculier. Sigismond Auguste exécuta la même chose quant à la Courlande ; l'empire de l'ordre teutonique y fit place au gouvernement d'un duc, plus dépendant de la Pologne que celui de Prusse ne l'était. Ce même roi resserra l'union de la Lithuanie avec la Pologne, et vit la Livonie, la Volhynie, la Podolie et la Kiowie reconnaître sa domination. Il donna à ses sujets protestans et grecs, les mêmes droits qu'aux catholiques, ce qui donna lieu de croire qu'il méditait un changement de religion. Avec lui finit la ligne masculine des princes jagelloniques, race glorieuse et guerrière.

Henri, duc d'Anjou, frère du roi de France, n'obtint la couronne qu'en souscrivant à des *pacta conventa*, plus gênans que ceux d'aucun de ses prédécesseurs. Il retourna secrettement en France, où il régna sous le nom de *Henri III*, et les Polonais choisirent, en 1575, pour roi, Etienne Bathori, prince de Transilvanie. Il humilia les Russes par trois grandes victoires. Ce fut lui qui dit aux nobles, rassemblés dans une diète, ces paroles mémorables :

« O Polonais ! ce n'est ni l'ordre, vous n'en connaissez » point ; ni le gouvernement, vous dédaignez d'y obéir ; c'est » le seul hasard qui gouverne votre république (1).

(1) *Vestra, Poloni, respublica, non ordine quo caretis, non regimine quod contemnitis, sed solo fato regitur.* Le roi *Stanislas Leczinsky* a dit à-peu-près la même chose.

Bathori aurait probablement donné à la Pologne une meilleure organisation, si la mort ne l'eût prévenu dans ce dessein. Il établit les Cosaques, peuple guerrier et pasteur, dans l'Ukraine polonaise, pour servir d'avant-garde contre les Russes et les Turcs. Sigismond III, fils de Jean, roi de Suède, et de Catherine sœur de Sigismond Auguste, obtint la couronne de Pologne; et après la mort de son père, celle de la Suède; voulant opprimer la religion protestante, il fut chassé par les Suédois; et voilà l'origine de ces guerres longues et funestes entre la Suède et la Pologne (1). Sigismond III perdit la Livonie contre Gustave-Adolphe. Son fils Uladislas affermit la tranquillité publique, et ne régna pas sans gloire; mais l'interrègne qui suivit sa mort, fut marqué par la désastreuse guerre avec les Cosaques, occasionnée par les injustices que la noblesse polonaise se permit contre eux. Ces demi-sauvages se défendirent en désespérés, et leur général Schmielinsky battit les Polonais en deux batailles; et Jean Casimir, successeur d'Uladislas, se vit forcé de conclure avec ces insurgens une paix peu honorable. Sous ce roi, la Pologne fut ravagée par les armées suédoises, et Charles-Gustave était sur le point d'en faire la conquête. les Polonais cédèrent la Livonie aux Suédois, Smolensko et Kiow aux Russes, et la souveraineté de la Prusse au Brandebourg. Depuis cette paix d'Oliva, conclue en 1660, la Pologne cessa d'être comptée au nombre des premières puissances de l'Europe. Le roi Jean Casimir, qui aima le repos et l'etude, se démit de la couronne en 1668 (2); avec ce prince, auquel le pape donna le surnom d'*Orthodoxe*, s'éteignit la ligne féminine des princes jagelloniques, race qui, sans manquer de talens, fut malheureuse et funeste à la Pologne.

Les Polonais, divisés par des intérêts particuliers, firent

---

(1) On peut remarquer ici que les guerres ont été également funestes aux deux nations; car si d'un côté elles ont mis la Pologne en danger de subir le joug suédois, elles ont de l'autre côté conduit les Suédois à Pultawa, ce tombeau de leur gloire et de leur puissance.

(2) Il eutle bon esprit de se retirer en France, où il devint abbé de Saint-Germain, s'amusa à faire des vers latins, et mourut tranquillement.

le plus mauvais choix possible, en mettant *Michaël Wiesnowiezky*, noble polonais, sur le trône. Les Cosaques, réunis aux Turcs, conquirent toute la Podolie; Kaminieck même, qui était regardée comme imprenable, tomba dans leurs mains, et la Pologne fut obligée de payer un tribut à la Porte-Ottomane. Jean Sobieski était le seul homme qui pût délivrer sa patrie d'un joug si honteux; des victoires brillantes le conduisirent de la dignité de généralissime au trône; il y soutint sa gloire et celle de sa nation; les Turcs, qui étaient alors dans le zénith de leur puissance, assiégeaient Vienne; la chrétienté entière était dans l'inquiétude; on rassembla de toutes parts des troupes pour marcher au secours de l'empereur Léopold; Sobieski, quoiqu'il eût à se plaindre de l'Autriche, prit le commandement en chef; sa valeur et son génie décidèrent la terrible bataille qui força Soliman à lever le siége de Vienne (1683), et bientôt les Turcs furent même chassés de la Hongrie. Sobiesky força aussi les Russes à restituer à la république une partie de Kiow et Smolensk. Quelle récompense le généreux Sobiesky eût-il pour ses hauts faits? L'empereur continua de le haïr, le sénat polonais lui suscita des querelles; et après sa mort, arrivée en 1696, tous les partis furent d'accord qu'il fallait exclure les enfans de Sobiesky du trône.

La couronne fut, pour ainsi dire, mise à l'enchère. Le prince de Conti paya le mieux; mais Auguste, électeur de Saxe était plus à la portée de soutenir ses prétentions par son armée saxonne. Il fit casser l'élection de Conti, et se mit, en 1697, en possession du trône. Le fameux Charles XII, l'*Alexandre* du Nord, força, en 1706, Auguste à céder la couronne à Stanislas Leczinsky, noble polonais. La bataille de Pultawa changea la face des affaires; cependant Auguste ne parvint qu'en 1712 à s'affermir sur le trône, encore ne fût-ce qu'en souscrivant à des conditions désagréables; car les Polonais préféraient avec raison le vertueux et sage Stanislas à ce prince saxon, qui n'eut d'autre mérite que d'avoir pour fils naturel le grand *maréchal de Saxe*. Auguste régna sans autorité et sans gloire. A sa mort, en 1733, Louis XV voulut replacer sur le trône polonais Stanislas, dont il avait épousé la fille; la France était trop éloignée pour envoyer une forte armée en Pologne, et le canon russe décida les

Polonais à donner leurs voix à Auguste II, qui avait encore moins de mérite que son père. Un roi, qui l'était devenu d'une façon semblable, ne pouvait guères espérer de se faire aimer ; son règne fut une anarchie continuelle ; les diètes ne furent qu'une arène d'intrigans et de gladiateurs. Le roi était si absolument dénué d'influence, qu'à peine les Polonais voulurent-ils lui donner asile chez eux lorsqu'il avait été chassé de la Saxe par le roi de Prusse; et quoique l'on a eu raison de citer souvent ce joli vers,

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre,

on peut cependant assurer que ce ne fut point une ivresse d'amour.

Après la mort d'Auguste, en 1764, Catherine II envoya une armée en Pologne pour ordonner à la diète de choisir pour roi Stanislas Poniatowsky, noble polonais, qui, au mérite d'une rare éloquence, joignait celui d'avoir singulièrement plu à l'impératrice, pendant son séjour à Pétersbourg, avec l'ambassadeur polonais. Son règne a été le plus malheureux qu'offre l'histoire polonaise. La guerre intestine, au sujet des *dissidens*, c'est-à-dire, des non-catholiques, couvrit la Pologne de deuil. Le roi courut danger de perdre la vie par la conspiration de Pulawsky (1). Bientôt l'Europe étonnée vit les trois puissances voisines de la Pologne, et qui venaient d'en garantir l'indépendance par des déclarations solennelles (2), s'emparer des meilleures provinces de ce

(1) Le nonce du pape avait béni les poignards, et les conspirateurs s'étaient juré fidélité devant une image miraculeuse de la Sainte-Vierge.

(2) L'impératrice de Russie et le roi de Prusse déclarèrent en 1764 qu'ils se désistaient de toutes les prétentions qu'ils pouvaient avoir sur la Pologne ; qu'ils garantissaient à cette république toutes ses possessions, et qu'ils les défendraient en cas qu'une puissance quelconque voulût les attaquer. L'impératrice, reine de Hongrie et Bohême, plus zélée pour la sainte religion que Frédéric et Catherine, poussa plus loin qu'eux la perfidie atroce ; elle écrivit en 1771, de sa main, une lettre au roi de Pologne, pour l'assurer de son amitié, et lui déclarer que le mouvement de ses troupes ne

royaume, sans aucun autre droit que leur convenance. Les cours de Paris, de Londres, de Copenhague et de Stockholm, se bornèrent à manifester une indignation stérile. Le crime se consomma. Ce moment, où le droit des gens fut solennellement annulé, où les rois eux-mêmes se déclarèrent *hors de la loi naturelle*, ce moment funeste et à jamais mémorable, doit être regardé comme l'avant-coureur d'un bouleversement général, comme le commencement de ce siècle de désordres, de crimes et de révolutions, dont il n'est pas donné à la sagesse humaine de prévoir le terme.

Quant à la Pologne, elle ne fit depuis ce moment que se traîner vers le tombeau qui devait l'engloutir pour toujours. Mais avant que de parler des dernières convulsions de cet état malheureux, considérons ce que c'était que sa constitution, ses forces et ses habitans.

La constitution de la Pologne subit ordinairement des changemens à chaque nouveau règne, par les conditions, la plupart dures et humiliantes, auxquelles les rois nouvellement élus, étaient obligés de souscrire. Cherchons à en saisir les traits caractéristiques et invariables.

La noblesse, seule propriétaire du terrain, formait le corps de la nation; ses membres seuls étaient citoyens de la république. Entr'eux, parfaite égalité; pour eux, liberté sans bornes; pour toute autre classe d'habitans, l'esclavage dans sa forme la plus hideuse. Chaque noble participait immédiatement à l'élection des rois; chaque noble pouvait prétendre au trône. Ils exerçaient, immédiatement ou par leurs délégués, tous les pouvoirs; ils occupaient toutes les places dans le civil, dans l'armée et dans le haut clergé.

Chaque palatinat formait une diétine ou assemblée provinciale, où tous les nobles, en âge de majorité, avaient le droit de voter. Ces assemblées nommaient des nonces ou députés à la diète générale, dans laquelle résidait la souveraineté nationale. En convoquant une diète, ce qui se faisait nécessairement tous les deux ou trois ans, le roi donnait commu-

---

devait point inquiéter les Polonais, puisqu'elle ne voulait pas occuper un seul pouce de leur territoire. Six mois après ces mêmes troupes envahissent le tiers de la Pologne.

nication aux diétines provinciales des principaux articles qui devaient être mis en délibération dans la diète générale.

Outre les nonces ou députés provinciaux, la diète était composée de sénateurs. Il y avait cinq classes de sénateurs ; la première comprenait l'archevêque de Gnesne, *primat* du royaume, avec dix évêques ; les palatins ou *waywodes* c'est-à-dire, gouverneurs de provinces, composaient la seconde ; les grands et petits castellans (en polonais *pans*), formaient deux classes ; enfin, la cinquième classe, qui avait le rang sur les castellans, était composée des ministres du sénat (*ministri ordinis senatorii*) et des grands officiers de la couronne, parmi lesquels les deux grands maréchaux et les deux généralissimes de Pologne et de Lithuanie avaient le plus d'autorité. Les sénateurs étaient anciennement choisis par le roi, *mais à vie*, et dans la suite par le sénat ou par la diète.

Le sénat avait une initiative bornée ; il proposait à la diète les objets de délibération, mais il ne pouvait, en aucune manière, circonscrire ou fixer la marche ultérieure de la délibération. Aussitôt que les députés provinciaux s'étaient choisi un maréchal, ils entraient en procession dans la salle du sénat qui était présidée par le roi ; ces deux corps délibéraient ensemble pendant trois semaines ; ensuite ils tenaient des délibérations séparées pendant un espace égal de tems ; après quoi ils se réunissaient et décrétaient à la majorité des voix les articles dont on était convenu : ces lois s'appelaient *constitutions*.

Le roi n'avait aucune voix à la diète ; il lui était permis de dire son opinion. Les Polonais prenaient le terme *Etats* dans une acception peu commune, en disant qu'il y avait trois ordres d'état ; savoir : le roi, le sénat et la noblesse ; ils caractérisaient leurs rapports mutuels par ces mots : *Penes regem majestas, penes senatum autoritas, penes ordinem equestrem libertas* ; c'est-à-dire : Au roi appartient la majesté, au sénat l'autorité, à la noblesse la liberté ; on voit que le mot liberté est ici presque synonyme avec souveraineté nationale.

Le pouvoir exécutif résidait dans le conseil permanent, ou, avant sa création, dans les ministres du sénat ; car le roi n'était au fond que président de ces deux corps, et n'osait rien entreprendre *sans*, encore moins *contre* leur avis. On

lui avait même à la fin ôté le droit de nommer à son gré aux starosties et autres moindres offices ; il ne pouvait que choisir sur une liste triple proposée par les sénateurs ou les ministres.

Les deux généralissimes, celui de la couronne et celui de Lithuanie, pouvaient être regardés comme chefs indépendans de toute l'armée, et le roi n'avait sur eux aucune autorité ; ils n'étaient responsables qu'à la diète.

L'archevêque de Gnesne, comme primat du royaume et vice-roi né, en cas d'interrègne, jouissait d'une grande influence et du droit de réprimander le roi.

Mais ce qui distinguait l'aristocratie polonaise de toutes celles qui ont existé, c'était le *liberum veto*. Ce droit, d'abord usurpé, ensuite constitutionnellement sanctionné, appartenait à chaque député individuellement, et consistait dans la faculté d'arrêter toute délibération par une simple protestation contre l'inconstitutionnalité, vraie ou prétendue, des mesures proposées. Cette institution monstrueuse rendait presque toujours les diètes infructueuses. On fut obligé d'en borner l'exercice aux plus importantes affaires d'état, en laissant décider les questions administratives et économiques, par la simple majorité des voix.

Les confédérations formaient encore une nuance particulière de la constitution polonaise. Elles ne se fondaient sur aucune loi expresse, mais sur un ancien usage et sur le principe, que *chaque noble n'était obligé que par des lois faites avec son consentement ;* car ce principe, dans toute sa plénitude vague et dangereuse, dominait en Pologne de fait et de théorie. Une confédération générale de toute la nation, c'est-à-dire de toute la noblesse, avait ordinairement lieu dans les interrègnes ; elle remplaçait les diètes ordinaires, et avait sur elles l'avantage de décider toutes les affaires à la simple pluralité des voix, sans égard au *liberum veto*. Une telle diète de confédération était donc la dernière ressource pour terminer ou prévenir une guerre civile ; on peut dire que c'était un renouvellement du pacte social. Mais les confédérations particulières qui, les armes à la main, protestaient contre les résolutions d'une diète, sont le côté le plus barbare de la constitution polonaise, ou plutôt sont l'impardon-

nable abus qui a entraîné l'anéantissement de cette constitution. Au fond, ce n'était qu'une suite naturelle du *liberum veto;* ces confédérations étaient presque toujours formées par ceux qui, à la diète, n'avaient pu faire enregistrer ni entendre leurs protestations, et que souvent la majorité, lassée de leur opposition, avait chassé à coups de sabre. Si c'était un palatin, un prince ou quelqu'autre magnat riche et considéré, il allait dans ses terres, armait ses paysans, et appelait autour de lui tous les nobles de son parti. Souvent une province s'arma contre l'autre. Quelquefois de telles confédérations ont dicté des lois à la diète, et toujours elles ont occasionné des guerres intestines. Cet abus barbare offrait tous les caractères d'une anarchie complette, et trouva cependant des défenseurs parmi les nobles polonais, et sur-tout des protecteurs zélés parmi les souverains voisins.

La justice était administrée par les *starostes* et par quelques tribunaux supérieurs; il suffit de dire que les nobles étaient les seuls juges, et qu'il n'y avait presque point de lois écrites. Les paysans étaient serfs dans toute la force du terme, et les seigneurs avaient sur eux la jurisdiction civile et criminelle. Cependant, on avait aboli la torture et les procès pour crime de magie. Le comte de Zamoisky avait fait un excellent projet de code civil, mais la noblesse le rejeta.

Les villes immédiates avaient à la vérité leurs propres magistrats et juges, mais ces autorités dépendaient, sous plusieurs rapports, du sénat, des grands officiers de la couronne, de la diète enfin, à laquelle, depuis 1733, on refusa d'admettre leurs députés. Il n'y avait même que très-peu de villes qui avaient le droit de posséder des terres.

Outre toutes leurs prérogatives politiques, les nobles jouissaient encore des priviléges civils les plus contraires à tout bon ordre social. Ils ne payaient ni contributions ni impôts; on ne pouvait loger des troupes chez eux. Leur personne était presque inviolable; on ne pouvait les arrêter qu'après les avoir convaincu légalement, ou bien en cas que trois complices les désignassent comme coupables de vol; dans les affaires de haute-trahison on pouvait à la vérité les arrêter; mais la diète générale avait seule le droit de prononcer contre eux la peine de mort. Leur domicile était un asile d'où

l'on ne pouvait arracher de vive force un malfaiteur qui s'y serait réfugié. Les juges des villes n'avaient pas le pouvoir de mettre arrêt ni sur les terres ni sur les sujets des nobles. Enfin, ils jouissaient sur leurs terres du droit d'aubaine et de l'exploitation des mines.

Telle était cette prétendue république, ou plutôt cette aristocratie anarchique, où les principes des siècles barbares, abolis ou adoucis dans tout le reste de l'Europe, semblaient avoir trouvé un dernier asile. On découvre à la vérité, dans le chaos de cette constitution monstrueuse, quelques traits de lumière, quelques principes, dignes de faire la base d'une république toute agricole et guerrière. On ne peut nier que cette constitution, dans sa pureté originaire, sous les princes Jagelloniques, n'ait produit des résultats étonnans, en plaçant la Pologne au premier degré de l'échelle des nations. Mais il y avait aussi alors, dans la constitution, un mélange plus proportionné, tant de monarchie que de démocratie ; la servitude des paysans était douce ; les bourgeois, alors riches et puissans, formaient un tiers-état ; enfin, une caste de chefs, doués de grands talens militaires et civils, donnaient au pouvoir royal une énergie salutaire. Cet heureux équilibre, établi, à ce qu'il paraît, par Casimir-le-Grand, le dernier Piaste, commença déjà à s'altérer après la mort de Sigismond Auguste ; la partie aristocratique de la constitution prit des accroissemens successifs à chaque interrègne. Observons que la noblesse et l'armée étaient alors synonymes. Deux causes contribuèrent sur-tout à la chute de cette célèbre nation ; la servitude des paysans les rendit indifférens au sort du pays, et empêchait l'établissement d'une bonne armée nationale (1), la vénalité des

(1) La Pologne, même après les démembremens de 1772, aurait pu mettre sur pied 150,000 hommes, et on sait quels avantages elle avait pour former une excellente et nombreuse cavalerie, chose essentielle dans un pays plat, uni et ouvert. Mais la république manquait toujours d'argent, les nobles ne voulant rien payer, et les bourgeois étant dans la misère ; on n'avait que les domaines de la couronne pour entretenir les troupes réglées. Ces troupes montaient, en 1780, à 11,438 hommes pour l'armée de la couronne ou de la Pologne propre, et 4,465 hommes pour la

votes à la diète donnait aux puissances étrangères une influence toujours croissante et qui les enhardit à la fin à employer la force ouverte contre un peuple dont naguères ils avaient reçu la loi. On peut à ces deux causes, joindre une troisième, l'embarras des finances. Les nobles ne voulaient rien payer ni pour eux-mêmes ni pour leurs vassaux. Le clergé, qui possédait des terres immenses, jouissait des mêmes priviléges. Ces castes privilégiées ne payaient pas même ni péages, ni droits d'entrée ni de sortie. Il ne restait donc que les revenus des domaines, la capitation des juifs, un impôt sur les feux (rendu général à toutes les classes, après les plus vifs débats), quelques revenus des douanes et autres objets, dont la somme totale ne s'élevait qu'à 18 millions de florins de Pologne, ou environ 24 millions de France (1). Le manque total des places fortes a été regardé

---

Lithuanie, en tout 15,903 hommes. Le roi avait pour sa personne une garde composée de Tartares, et forte de 2,000 hommes. Chaque noble s'arrogeait le droit de tenir des troupes sur pied. En cas de nécessité, le roi pouvait appeler une *levée en masse* de la noblesse, ce qui s'appelait une *pospolite ruscenie;* mais cet appel n'a point eu lieu depuis 1672, et l'on sent bien que les troupes d'une levée semblable ne devaient pas être d'une grande utilité, d'après la méthode actuelle de faire la guerre. La pospolite n'était point obligée de rester plus de six semaines en campagne, ni de dépasser la frontière de plus de 3 lieues, si elle ne s'y prêtait de son propre gré.

(1) On estimait les impositions directes et les revenus fixes à 13 millions, et les revenus incertains de 4 à 5 millions et demi. Le rapport de la commission des contributions, à la diète de 1788, montre que les revenus de la couronne, c'est-à-dire de la Pologne propre, sans le duché de Lithuanie, avaient fait depuis le premier septembre 1786 jusques au premier septembre 1788, un total de 26,981,718 florins, ce qui donne pour chaque année 13,490,859 florins; on peut évaluer la Lithuanie, avec ses dépendances, à deux cinquièmes du pays (après 1772); donc les revenus de cette partie ont pu être de 5,400,000 florins, total 18 millions, 800,000 florins. Dans ces deux années, l'impôt sur les feux avait rapporté 10,634,567 florins; la capitation sur les juifs 1,261,067 florins; la loterie 506,897 florins, etc. Parmi les dépenses, nous avons surtout remarqué 12,580,000 pour l'armée; 1 million pour l'amortissement de la dette; 1,075,882 florins *pour acheter, réparer et meubler un palais pour l'ambassade russe.*

par quelques auteurs comme une des causes qui ont contribué à l'asservissement de la Pologne ; nous osons dire que s'il y avait eu plus de forteresses (1), les Russes s'en seraient servis pour établir plus promptement leur domination sur ce pays, qu'ils n'auraient pour lors eu besoin de partager avec personne. On peut dire avec raison que la différence de religion, et l'intolérance du clergé catholique-romain contre ceux qu'on appelait dissidens (2), a sur-tout fourni à la Russie, comme protectrice de l'église grecque, des occasions pour s'immiscer dans les affaires, et pour s'y former un parti.

La Pologne était, depuis 1764, devenue une province russe ; l'ambassadeur russe, environné de 10,000 soldats de sa nation, exerçait sur le roi et le sénat une autorité absolue ; des garnisons russes fesaient par-tout la police militaire à leur manière, en pillant et insultant les nationaux. Enfin, lorsqu'à l'occasion du démembrement forcé de 1772, Catherine vit que Stanislas n'était plus ni son humble adorateur, ni le page

---

(1) Il n'y avait d'autre forteresse que Kaminieck, encore n'était-elle guères redoutable. Czenstochowa et quelques autres couvens et châteaux étaient fortifiés à la manière antique. Les Polonais disaient : *qu'il n'y avait pas de meilleurs remparts pour la république que leurs poitrines.*

(2) Parmi les dissidens, les Grecs non-unis, étaient les plus puissans par leur nombre et par l'appui de la Russie. Les luthériens et réformés sont bien moins nombreux. On sait que le célèbre Socin établit en Pologne le siége principal d'une secte chrétienne, fort raisonnable en ce qu'elle rejetait tout mystère, et déclara qu'il fallait prendre le sens commun pour arbitre dans l'interprétation de la Sainte-Ecriture. Toutes ces sectes étaient anciennement tolérées dans la Pologne ; la confédération de 1573, qui peut être regardée comme la base de la constitution polonaise, établit les principes les plus philosophiques sur la liberté des consciences. Ce n'est que dans le dernier siècle que les catholiques-romains de Pologne ont commencé à persécuter les protestans et les grecs ; mais quant aux sociniens, les autres sectes chrétiennes avaient toutes ensemble été d'accord de les exterminer dans le dix-septième siècle. Aujourd'hui ils ont quelques églises sous la protection prussienne. Les catholiques-romains se voient, par un retour singulier, obligés d'implorer la protection de deux cours hérétiques, l'une grecque, l'autre calviniste.

du prince Radziwill (1), mais qu'avec la pourpre royale il avait pris le courage d'un roi et l'âme d'un polonais; elle résolut de lui enlever la couronne pour la donner à son petit-fils Constantin, qui devait, par la Pologne, se frayer un chemin au trône de Constantinople, qu'elle lui destinait. Voici le premier pas que cette femme ambitieuse fit pour parvenir à son but :

Elle remontra aux cours de Vienne et de Berlin « que Stanislas s'occupait en secret à changer l'état de désordre et de nullité dans lequel se trouvait son pays, et que pour se mettre à l'abri de la vengeance des Polonais, pour rester à jamais possesseurs tranquilles des provinces qu'on leur avait prises, les puissances co-partageantes n'avaient de moyen plus sûr que celui d'éterniser l'anarchie polonaise, en lui donnant une organisation qui lierait entièrement les mains du roi, et empêcherait toute espèce d'union et de secret ». Ce langage fut bientôt entendu par ceux qui y avaient intérêt. Les trois cours forcent en conséquence les Polonais à établir un conseil permanent, composé de 18 sénateurs et de 18 nobles, choisis *librement* par la diète; ce conseil devait exercer, conjointement avec le roi, le pouvoir exécutif, dans l'intervalle d'une diète à l'autre; en même-tems le *liberum veto* fut rétabli dans toute sa force, et il fut décrété que la couronne ne pourrait jamais être donnée qu'à un noble polonais. Catherine fit décréter cet article pour éloigner la maison de Saxe, et tout autre prince allemand; elle se réservait de changer cette loi quand son intérêt le commanderait. Le conseil permanent fut établi en 1774.

La cour de Berlin commença à pressentir le but secret que se proposait la Russie en avilissant ainsi le roi de Pologne, et en autorisant même son ambassadeur à Warsovie de traiter ce monarque avec une morgue qui auraient paru déplacée contre le moindre particulier. Frédéric II n'avait consenti qu'à regret au partage de 1772. Le sage ministre, comte de Hertzberg, forma le plan d'aider la Pologne à se

(1) Le prince Radziwil s'écria, lors de l'élection de Stanislas : *Quoi ! l'impératrice nous envoie pour roi un homme que j'ai vu comme page derrière la table de mon pere !*

donner une constitution plus énergique, pour en faire un contre-poids contre la Russie. Si la fortune n'eût point donné à Frédéric II un successeur si faible et si mal entouré, l'exécution aurait couronné ce projet, digne d'intéresser toute l'Europe civilisée.

Le roi Stanislas s'était d'abord présenté comme le client, le vassal de la Russie; il continua encore de jouer le même rôle; il n'osa qu'en secret soupirer après le moment de la délivrance. Plusieurs patriotes polonais continuèrent à le regarder comme l'ennemi de la liberté. Voilà pourquoi la diète commença par abolir, en 1788, le conseil permanent, et à confier les affaires militaires et les relations extérieures à deux départemens, composés d'anti-Russes indépendans du roi.

Mais la guerre contre les Turcs et les Suédois ayant donné à la Russie assez d'occupation, Stanislas-Auguste ne tarda point à lever le masque. Après avoir formé en secret une confédération de 60 personnes, il fit lire à la diète de 1791 des rapports très-inquiétans, par lesquels les envoyés polonais à Pétersbourg, Vienne et Berlin, annonçaient que les bruits les plus sinistres se répandaient dans le public, relativement à un nouveau partage de la Pologne. Quelques membres invitent le roi à indiquer des moyens de conservation. Aussitôt il prend la parole; et après avoir, dans un discours éloquent, développé la nécessité de donner aux pouvoirs constitutionnels plus d'énergie et d'harmonie, il fait lire la célèbre constitution du 3 mai, qui aussitôt fut adoptée avec un enthousiasme sans bornes. Le roi devait, d'après elle, exercer le pouvoir exécutif, dans toute sa plénitude; il lui était adjoint un conseil, composé de l'archevêque de Gnesne, 5 ministres et deux secrétaires. Le roi nommait tous les grands officiers, même les sénateurs. Ceux-ci formaient, sous la présidence du roi, une des deux chambres législatives, l'autre était composée des députés provinciaux, parmi lesquels devaient se trouver désormais 24 représentans des villes. Cette chambre, qui était déclarée former la *représentation nationale*, avait l'initiative des lois; le sénat approuvait ou rejetait ses propositions. Mais si deux chambres de représentans successives réitéraient une proposition, le sénat était forcé de l'adopter; les deux chambres se réunissaient ensuite pour décider par la

majorité de leurs votes réunis, si le projet serait converti en loi. Le *liberum veto* était aboli, une tolérance générale proclamée, les paysans mis sous la protection de la loi, la faculté d'acheter des terres nobles, accordée aux bourgeois, et la confection d'un code civil et criminel ordonnée. La couronne devait devenir héréditaire dans la maison de Saxe. On prit ensuite la résolution de porter l'armée à 100,000 hommes, et les revenus à 45 millions de florins (1). On se proposa de conclure une alliance avec la Prusse et la Porte-Ottomane.

Malheureusement ce beau moment ne fut que la dernière lueur d'un jour qui devait s'éteindre à jamais. On avait négligé les mesures d'une politique circonspecte et prévoyante. On ne s'était pas assuré du consentement de l'électeur de Saxe ; on n'avait pas formellement renouvelé l'alliance avec la Prusse, qui, à la vérité, avait fait à la diète les déclarations d'approbation les plus solennelles, mais qui, tout d'un coup, manifesta le desir de voir son amitié payée d'avance par la *cession* de Dantzick et de Thorn, et du woywodat de Posen. Un vertige inconcevable porta la diète à se refuser à ce sacrifice nécessaire. La Prusse se refroidit; les Wœllner, les Bischofswerder, tous les charlatans qui entouraient Frédéric-Guillaume II, et qui étaient gagnés par l'impératrice, saisirent ce moment; ils aveuglèrent ce monarque, au point de lui faire craindre le prétendu *jacobinisme* des Polonais, et de voir dans une constitution monarchique et très-monarchique, des principes d'anarchie. L'impératrice venait de faire la paix avec les Turcs; aussitôt ses armées nombreuses se replièrent (dans l'été de 1792) sur la Pologne; Joseph Poniatowsky, neveu du roi, ne put leur opposer qu'une faible résistance. Déjà l'ennemi s'avançait sur Warsovie, exigeant que tout y serait mis sur l'ancien pied; déjà le roi avait fléchi devant les menaces de Catherine; déjà les patriotes polonais savaient que la cour de Berlin était décidée à ne leur envoyer aucun secours. Bientôt parurent au commencement de 1793 des ma-

(1) Le député Moczinsky évalua les dépenses à 44,732,391 flor., et les revenus, anciens et nouveaux, à 45,048,467 flor.; mais il avoua que dans les premières années il y aurait peut-être un déficit de 5 millions.

nifestes, par lesquels ces deux cours déclarèrent que, pour éloigner de leurs frontières la dangereuse influence des principes anarchiques et révolutionnaires qui, selon eux, venaient d'être proclamés en Pologne, elles avaient résolu, avec l'agrément de l'Autriche, de réunir à leurs états quelques provinces de ce royaume.

Cette résolution fut annoncée à une diète confédérée, qui s'était formée sous les heureux auspices d'un ambassadeur et d'une armée russe. Après l'émigration de la plupart des patriotes du 3 mai, cette diète n'était guères composée que de ceux qui, à Targowitz, avaient formé une *confédération* contre la constitution de 1791, et qui avaient amené dans leur patrie l'armée ennemie; ces hommes mêmes furent révoltés de la proposition insultante et cruelle de sanctionner la cession de plus d'une moitié de leur patrie; ils s'y refusèrent avec une opiniâtreté qui commença à embarrasser le ministre de Prusse, lorsqu'enfin l'ambassadeur russe décida la question, en envoyant un *ultimatum*, terminé par ces mots.

« Le soussigné doit en outre informer les Etats de la république, » assemblés en diète générale, qu'il a cru absolument nécessaire, » afin de prévenir toute espèce de *désordre*, de faire cerner le châ- » teau par deux bataillons de grenadiers avec quatre pièces de ca- » non, pour assurer la tranquillité de leurs délibérations. Le sous- » signé ne s'attend pas à voir lever la séance avant que la signature » demandé du traité ne soit décidée ».

La diète, en appelant au droit des gens et à l'Europe entière, déclara que, privée de sa liberté, et environnée des forces étrangères, elle se vit contrainte à donner son adhésion au traité de partage. Ce fut sur-tout contre les cessions à la Prusse que les Polonais montrèrent une aversion invincible. La Russie leur parut même moins digne de leur haine, et ils se prêtèrent d'assez bonne grace au traité d'alliance par lequel il fut stipulé *qu'il ne pourrait se faire aucun changement dans le gouvernement polonais, sans le consentement de l'impératrice de Russie ou de ses successeurs.*

Catherine II avait presqu'atteint son but; mais avant que d'y marcher ouvertement, il fallut deux choses; désarmer entièrement la nation, et trouver un prétexte pour déposer Stanislas. Le nouvel ambassadeur russe, Igelstrow, réclama l'extradition

réclama l'extradition de tous les papiers relatifs à la constitution de 1701, soit qu'ils se trouvassent dans les archives publiques ou dans les cabinets des particuliers. Le conseil permanent chercha des subterfuges. Igelstrom demanda qu'on réduisît l'armée à 16,000 hommes : on en donna l'ordre; mais lorsqu'il réclama l'envoi des troupes contre Madalinsky, général polonais, qui s'était mis à la tête de quelques régimens qui refusaient de rendre leurs armes, lorsqu'il exigea l'arrestation de toutes les personnes supectes, le conseil permanent refusa d'obtempérer. Une fermentation sourde régna à Warsovie et dans tous les coins du royaume. Les paysans étaient excédés des vexations exercées par les Russes ; il fallait les loger, les nourrir et même les transporter. Les nobles émigrés remuaient tout pour intéresser quelque cour en faveur de leur patrie ; mais toutes les inquiétudes, toutes les forces étaient tournées vers la France. Il paraît cependant que l'Autriche sentit le danger qu'il y aurait pour elle à laisser la Pologne toute entière rester dans les mains des Russes. Du moins croit-on que ce fut elle qui facilita au célèbre Kosciusko les moyens d'entrer sur le territoire polonais et d'y paraître subitement entouré d'une force considérable de paysans armés. Ce fut dans le mois de février 1794 que ce héros-patriote parut dans les environs de Cracovie ; il battit quelques détachemens de Prussiens et de Russes ; ces derniers évacuèrent Cracovie qui devint le centre des insurgens ; on proclama la constitution du 3 mai 1791 ; Kosciusko fut nommé généralissime des armées polonaises. Par-tout le peuple et la noblesse s'armaient contre les oppresseurs. Ceux-ci de leur côté ne négligeaient rien pour se renforcer ; Warsovie seule était occupée par 15,000 Russes. Igelstrom avait obtenu l'arrestation des personnes suspectes, et demanda alors qu'on livrât aux Russes l'arsenal. Dans ce moment arrive la nouvelle d'une défaite essuyée par un corps de 6000 Russes, qui avaient marché contre Cracovie. Kosciusko en avait tué 1000, fait le général Woronzow prisonnier, et pris onze canons. Ce mémorable combat du 4 avril fut le signal d'une explosion générale. Le 16 avril, Warsovie vit renouveler le spectacle des vêpres siciliennes. Les habitans s'étant rendus maîtres de l'arsenal que les Russes allaient occuper, s'armèrent et chassèrent la garnison russe ; le com-

bat fut sanglant et le massacre dura trois jours. Des scènes semblables eurent lieu dans quelques autres villes. La Pologne entière fut bientôt sous les armes. Le nombre des troupes régulières montait à 61,000 hommes, sans compter les paysans qu'on avait armés de piques. Mais la Russie et la Prusse mirent plus de 110,000 hommes en mouvement contre la Pologne. Kosciusko fit une retraite habile sur Warsovie, et défendit cette ville contre les Prussiens, depuis le 31 juin jusqu'au 5 septembre. Le roi de Prusse, après avoir perdu plus de 20 mille hommes, fut obligé de rétrograder vers ses anciennes frontières, où le brave Madalinsky lui fit, pendant quelque tems, une guerre à la vendéenne.

Kosciusko, débarrassé des Prussiens, marcha contre les nouvelles armées russes, qui, durant le siége de Warsovie avaient reconquis la Lithuanie et la Wolhynie. Les vœux de l'Europe le suivaient, mais la fortune se déclara contre lui. Le champ de bataille de Noczylac fut le *Philippi* de la Pologne; ce fut un Suédois émigré, le général Fersen, qui commanda les Russes, et, le 10 octobre, remporta une victoire décisive sur Kosciusko, qui, après avoir fait, ainsi que son armée, des prodiges de valeur, fut grièvement blessé et fait prisonnier (1). Après cet événement funeste, les généraux russes réunirent leurs différens corps d'armée, et marchèrent directement sur Warsovie, où les Polonais avaient nommé Wawrzecky pour général en chef. Mais il ne put opposer que 10,000 hommes aux 50,000 Russes. Le faubourg Praga fut pris d'assaut, et le féroce Suwarow ordonna ou permit à ses soldats des horreurs dont même l'histoire des Russes offre peu d'exemples : Warsovie se rendit. Madalinsky mit bas les armes. Les deux puissances usurpatrices allaient partager entr'elles le reste de la Pologne, lorsque

(1) Kosciusko fut transporté à Pétersbourg, où il resta emprisonné dans la citadelle, durant la vie de Catherine II. Paul Ier., qui avait en horreur la tyrannie exercée envers les Polonais, alla lui-même annoncer à Kosciusko sa mise en liberté. Ce général vit depuis quelques années à Paris, où son maintien, aussi noble que modeste, son caractère franc, et ses mœurs républicaines, l'ont fait comparer à Moreau. Paul Ier. fit rappeler de la Sibérie quatorze mille Polonais, et avait, dit-on, formé le projet de rétablir la Pologne.

tout d'un coup l'Autriche, qui sans doute guettait le moment, déclara qu'elle ne pourrait point permettre la destruction entière de la Pologne à moins qu'elle-même n'en eût sa part. On ne voulut point s'exposer aux suites d'un refus, et l'Autriche obtint un grand district, sans avoir fait marcher un homme, ni dépensé un seul florin, et (ce qui deviendra encore plus important par la suite) elle obtint cela sans s'être attirée la haine des Polonais. Ce ne fut qu'en 1795 et après beaucoup de négociations, que le traité de partage définitif entre les trois puissances co-partageantes fut signé. Nous avons déjà, dans deux articles précédens, développé les raisons militaires et commerciales, qui semblent devoir nécessairement amener une guerre entre deux de ces puissances(1).

---

(1) Voici un tableau qui représente les démembremens de la Pologne :

PARTAGE DE 1772.

| | | | |
|---|---|---|---|
| La Pologne avait . . . . . | 38,250 lieues car. . | 12,000,000 | d'habit. |
| La Prusse en eut . . . . . | 1,600 . . . . . | 600,000 | |
| L'Autriche. . . . . | 6,000 . . . . . | 2,500,000 | |
| La Russie . . . . . | 3,900 . . . . . | 1,200,000 | |
| Enlevé à la Pologne. . | 11,500 lieues car. . | 4,300,000 | habit. |
| Restant. . . . . | 26,750 . . . . . | 7,660,787 | |

PARTAGE DE 1793.

| | | | |
|---|---|---|---|
| La Prusse prit . . . . . | 2,947 lieues car. . | 1,136,389 | habit. |
| La Russie . . . . . | 12,644 . . . . . | 3,011,688 | |
| Enlevé . . . . . | 15,594 lieues car. . | 4,148,077 | habit. |
| Restant . . . . . | 11,156 . . . . . | 3,512,710 | |

PARTAGE DÉFINITIF DE 1795.

| | | | |
|---|---|---|---|
| La Prusse eut . . . . . | 2,160 lieues car. . | 860,000 | habit. |
| La Russie . . . . . | 6,700 . . . . . | 1,552,710 | |
| L'Autriche . . . . . | 2,296 . . . . . | 1,100,000 | |

Enlevé . . . . . Tout le restant.

BILAN DE LA SOCIÉTÉ.

| | | | |
|---|---|---|---|
| La Prusse a eu en tout . . . . . | 6,707 lieues car. . | 2,596,389 | habit. |
| La Russie . . . . . | 23,247 . . . . . | 5,764,398 | |
| L'Autriche. . . . . | 8,296 . . . . . | 3,600,000 | |

Au milieu des sentimens pénibles et douloureux que doit inspirer ce tableau, il est consolant d'observer que sous les rapports des mœurs, des sciences, des lettres et des arts, l'humanité n'a guères perdu que des espérances lointaines, par l'anéantissement de la Pologne. Les Polonais ne cultivaient presqu'aucune science ; les beaux-arts trouvaient chez eux quelques admirateurs, mais aucun cultivateur zélé ou heureux ; enfin la littérature se bornait à un petit nombre de poètes latins, parmi lesquels *Sarbievius* a obtenu une célébrité bien méritée ; l'éloquence, quoique si utile dans un état libre, n'y a pas vu naître de grands modèles. Le dernier roi était un des premiers orateurs ; il se donna beaucoup de peine pour améliorer l'instruction publique, en fesant établir une commission qui appela dans les universités de Pologne quelques savans allemands. On en avait grandement besoin, si nous voulons ajouter foi aux relations des voyageurs, qui nous assurent que dans la bibliothèque il y avait des manuscrits par centaines, que les professeurs ne savaient ni lire, ni seulement mettre en ordre. Les deux comtes Zalusky avaient enrichi la capitale, d'une bibliothèque qui s'était accrue à plus de 200,000 volumes ; elle a été transférée à Pétersbourg. Les nobles polonais commençaient en général, sous le dernier règne, à étudier les sciences naturelles et l'économie politique, et attiraient chez eux, comme instituteurs, des savans de l'Allemagne qu'ils salariaient largement. Le beau siècle pour la littérature, en Pologne, fut l'espace qui s'écoula depuis Sigismond Ier. jusqu'à Uladislaus IV. Depuis cette époque, des guerres malheureuses et des dissensions civiles plongèrent ce pays dans une profonde barbarie, dont il commença à sortir, lorsque la république fut anéantie.

Les Polonais étaient, en général, estimés comme des hommes francs, loyaux, braves et généreux ; leur histoire est remplie de traits de courage et de dévouement, mais elle prouve aussi leur singulière vanité et crédulité. La vie isolée que menait la noblesse dans ses terres, conservait à la-fois dans leurs mœurs une espèce de simplicité patriarchale et un faste vraiment oriental. Comme ils ne se voyaient pas souvent, c'était toujours avec un train de prince qu'ils se présentaient ; une troupe de gardes à cheval, des hussards, des

pages et une livrée nombreuse formaient leur suite. On a vu tel prince ou comte se présenter à la diète escorté de 5,000 individus, tous dans son uniforme ou dans sa livrée. Une dame ne se contentait point d'une voiture traînée par six chevaux harnachés d'or et d'argent, il lui fallait encore un écuyer, une dame d'atour, quelques femmes de chambre, des pages, des nains ou des nègres. Fesait-il nuit ? des coureurs avec des flambeaux précédaient et entouraient la voiture. Dans les maisons, c'était de même le nombre des domestiques qui indiquait la dignité et les richesses; les nobles les plus distingués se firent toujours servir par deux ou trois pages qui, en grande partie, étaient pris parmi les gentilshommes peu fortunés; il n'y avait rien d'humiliant dans une semblable position. Ces jeunes-gens étaient à leur tour traités de seigneurs; chaque page avait un paysan pour domestique, et un ou deux chevaux à ses ordres. Devant le palais d'un grand, et dans les anti-chambres, on voyait des gardes et des hussards. Donnait-il une fête, ou même un simple dîner, le bruit d'une musique guerrière, et le ronflement de quelques pièces de canon annonçait à la ronde aux villageois ébahis que leur seigneur buvait. Les plus riches magnats se donnaient, en toute sorte de choses, des airs de souverains; ils avaient leur chapelle, leur orchestre, leur théâtre, leur chancellerie, etc. etc.

Malgré tout cet étalage, les Polonais étaient sobres et même mesquins sur plusieurs objets, qui, chez les nations plus policées, font partie du luxe. Ce ne fut qu'à la fin du dernier siècle qu'ils commencèrent à rechercher l'élégance et la commodité dans le logement et l'ameublement. Leur table était abondante; mais peu délicate; les vins de Tokai formaient leur plus grande dépense.

Quant à l'habillement des nobles polonais, il était vraiment beau et majestueux; ce n'était point l'habillement ordinaire des nations esclavonnes, celui-ci était relégué parmi les paysans; les nobles avaient dans le treizième ou quatorzième siècle adopté à-peu-près celui des Mogoles et des Tartares. Ils se rasaient la tête, et n'y laissaient qu'un cercle de cheveux sur le sommet; les hommes de toutes les conditions portaient en général de grandes moustaches. Ils avaient une veste qui descendait jusqu'au milieu de la jambe et par-dessus,

une espèce de robe fourrée, qu'ils serraient avec une ceinture, et dont les manches étaient presqu'aussi justes que celles d'un habit. Ils se servaient de pantalons larges, qui leur tenaient lieu de bas ; ils se couvraient la tête avec un bonnet fourré qui nous a paru avoir quelque ressemblance avec les toques des représentans du peuple ; leurs chemises n'avaient ni collets ni poignets, et ils ne portaient ni cols ni cravattes. Leurs bottes, faites de cuir de Turquie, avaient les semelles très-minces, mais garnies d'un fer à cheval. Ils étaient armés d'une hache d'armes, et portaient en outre un sabre au côté ; ces armes étaient toujours riches et brillantes. Etant à cheval, ils jetaient sur tout leur ajustement un petit manteau fourré ; les gens riches y employaient des martres, et les autres des peaux de tigres et de léopards. Quant aux couleurs dominantes, c'était le bleu-clair, et en général les couleurs vives et gaies ; du moins pour tous les costumes des grands officiers de la cour. Un seigneur polonais avait souvent une cinquantaine d'habillemens complets extrêmement riches, et qui allaient en hérédité du père au fils ; ils se pavanaient avec ces sortes de reliques. Leur maintien était grave et cérémonieux. Pour saluer, ils inclinaient la tête, se frappaient la poitrine avec une main, et étendaient l'autre vers la terre. Tous les nobles se traitaient de frères ; ils fesaient très-peu de cas des titres supérieurs, comme prince, comte, etc., en disant, avec un orgueil autrefois bien juste, qu'il n'y avait point de titre plus beau que celui de noble polonais.

Les femmes polonaises sont belles, grandes et très-blanches ; un bel-esprit français, ayant trouvé leurs manières trop froides, a dit assez méchamment, *qu'il s'enrhumait en conversant avec elles* ; mais cette critique est sans fondement ; les polonaises sont du moins plus vives et plus spirituelles que les allemandes. Leur habillement ressemblait beaucoup à celui des hommes ; c'était une longue robe, bordée de fourrure.

Depuis les tems de la dynastie saxonne, on a commencé à quitter l'habit national pour prendre le costume commun des autres européens. A la diète de 1764, on vit pour la première fois quelques magnats paraître en habit étranger ; les patriotes y virent (avec raison) un symptôme de la décadence de l'esprit public ; et dans les anciens tems, ces no-

vateurs se seraient exposés à quelques bons coups de sabre. Car, enfin, le sabre était toujours la dernière raison d'un polonais, et lorsque deux gentilshommes avaient été en procès, celui qui venait d'être condamné levait une petite armée de ses vassaux, allait brûler les villages de l'autre, et l'assiéger dans son château, s'il était le plus fort, et même s'il ne l'était pas, on regardait comme une action honorable de risquer une petite guerre avant que de se soumettre; qu'on ne croie pas que je veuille parler ici des siècles éloignés; des scènes semblables eurent très-souvent lieu sous le dernier règne.

Il serait superflu de tracer le tableau affligeant de la misère qui, par toute la Pologne et même dans la capitale, forme le contraste le plus tranchant avec le faste des grands. Le paysan polonais, véritable frère des Russes, Bohémiens et autres Esclavons, oublie toutes ses peines en chantant; souvent il compose lui-même sur ses tristes aventures une romance plaintive, ou bien il fredonne des satyres contre ses tyrans; on dit sur-tout que les Lithuaniens ont des chansons populaires d'un goût original et piquant. Le grand principe d'un paysan polonais est contenu dans ce proverbe: « *Un homme n'est jamais malheureux tant qu'il a de quoi manger* ». Les bourgeois, dans les petites villes, vivent aussi misérablement que les serfs; il n'y a que les juifs qui, souvent sous l'apparence de l'extrême indigence, jouissent de l'aisance et même des richesses. Les colons allemands se distinguent par la propreté de leurs habitations, chose presqu'inconnue en Pologne. Les auberges sont de grandes écuries, bâties en planches et couvertes de paille, sans meubles ni fenêtres; à un des bouts, il y a des chambres, mais la vermine les rend inhabitables; les voyageurs préfèrent loger avec les chevaux. On est obligé de porter ses vivres avec soi; et lorsque la provision est finie, on n'a d'autre recours qu'à la bonté du seigneur du village. Enfin ces auberges sont dignes des grands chemins sur lesquels elles se trouvent, car on peut se féliciter si l'on a fait une lieue sans verser, ou traversé un pont sans tomber dans l'eau.

Rien n'égale l'abrutissement du bas-clergé de l'église dominante. Affublez les curés de Pologne du costume de l'église grecque, et vous ne saurez les distinguer des popes russes.

Mais en Russie, du moins, les couvens se distinguent par quelques études, et le haut-clergé mène une vie non-seulement exemplaire, mais rigoureuse, vie d'anachorète plutôt que d'évêque. En Pologne, c'est le contraire; si quelques évêques, comme le savant Niemczewitz, s'honorent en cultivant leur esprit, la pluralité ne pense qu'à jouir de ce bas monde; autrefois ils se mêlaient dans toutes les intrigues d'état; et comme ils possédaient, soit en propriété, soit en hypothèque, les deux tiers de biens-fonds de la Pologne, ils brillaient à la cour et à la diète; se confédéraient, se battaient, et laissaient au bon Dieu le soin de son église. Il n'y avait qu'une proposition de tolérance pour les *dissidens*, qui pouvait les rappeler à leur caractère d'évêques. Aussitôt ils tonnaient contre les hérétiques et les novateurs; non qu'ils eussent voulu les convertir de leurs erreurs, il s'agissait seulement de les forcer à payer les droits d'étole; voilà le seul motif d'un zèle si ardent. Il n'était point étonnant que, sous de tels chefs, la discipline ecclésiastique fût tout-à-fait négligée; et il n'y avait que les couvens des bénédictins qui conservaient la dignité de leur état.

La langue polonaise est un dialecte de l'esclavon; moins dur que le bohémien, il a infiniment moins d'harmonie que le russe; il est trop surchargé de consonnes, entre lesquelles on ne laisse entendre qu'un *e* muet et même très-muet; la prononciation en est extrêmement difficile, ce qui donne aux Polonais une grande facilité pour apprendre les autres langues, sur-tout le français qu'ils parlent généralement bien. Le lithuanien doit, selon quelques auteurs, être absolument différent du polonais, ainsi que des autres langues esclavonnes; ils le regardent plutôt comme un dialecte du finnois; en ce cas, il doit être très-sonore et riche en voyelles. Le peuple, dans les provinces ci-devant nommées Russie-Rouge, Blanche et Noire, a toujours parlé un dialecte fort approchant de celui des Russes, dont ces peuplades sont d'anciennes colonies, subjuguées ensuite par les Polonais.

Cette circonstance contribue entr'autres à rendre le changement de domination plus tolérable pour la Pologne russe. En général, la masse du peuple n'a pu que gagner par ce changement; les nobles seuls ont lieu de s'en affliger. Mais le peuple ne raisonne point; il suit aveuglément l'impulsion

de ses préjugés. Voilà pourquoi, de toute la Pologne, les provinces prussiennes sont celles qui semblent le moins contentes de leur sort. Le gouvernement prussien fait des efforts incroyables pour augmenter le bien-être de ses nouveaux sujets; il multiplie les institutions utiles, il combat tous les abus. Eh bien! on déteste ces améliorations, on regrette les anciens abus; la noblesse ne pardonne point l'injustice criante de *taxer* un noble! et un noble polonais! Le clergé ne cesse de dire tout bas: *le roi de Prusse est un hérétique;* enfin, ce monarque a besoin de toute sa sagesse et de toute sa puissance pour étouffer dans ces provinces le germe des troubles. L'Autriche, au contraire, flatte les passions et les préjugés de ses nouveaux sujets, les traite en nation séparée; leur laisse le titre de royaume indépendant, et développe en tout une politique dont l'effet est déjà l'attachement des Polonais, et dont je n'ai pas besoin d'indiquer le but ultérieur.

Cette notice historique et statistique nous a paru nécessaire pour former le complément de la description topographique de la Prusse méridionale et de la Galizie. Nous n'y avons rien avancé sans bonne autorité; nous avons même laissé *quelques* faits dans l'obscurité, plutôt que de rien hasarder sans preuves. Il était impossible de parler avec indifférence du système de terrorisme, exercé envers la Pologne; mais, puisqu'aujourd'hui les seules puissances qui, par les traités, avaient le droit de délivrer cet état, semblent en avoir abandonné l'espoir; nous ne croyons pas que les possesseurs actuels de ce pays puissent regarder comme dangereuses à leurs droits actuels, quelques vérités historiques et politiques, qui ne concernent que le passé, et ne s'adressent qu'à la postérité.

# NOTES SUR CE VOLUME.

(Quelques nouveaux ouvrages géographiques que nous venons de recevoir, contiennent des faits curieux dont nous n'avons pas cru devoir priver nos lecteurs. D'ailleurs, en relisant les feuilles précédentes, nous nous sommes aperçus de quelques négligences que nous nous empressons de réparer. Telle est l'origine et le but des notes suivantes).

PAGE 14 — 16. La *Carniole* offre beaucoup de traces volcaniques et de pétrifications ; au reste, notre description se trouve en tout confirmée. Un géographe allemand dit, en parlant du fameux *lac de Czirknitz*, qu'il est entouré de montagnes calcaires, dont la masse forme comme un tissu cellulaire ; ce qui s'accorde parfaitement avec l'explication que nous avons donnée des écoulemens singuliers de ce lac.

Pages 18 — 20. Aux *productions du cercle d'Autriche*, il faut ajouter les articles suivans :

Le *speick*, plante que les auteurs allemands nomment en latin *valeriana altica ;* elle croît sur les plus hautes montagnes, on l'arrache avec sa racine, on la sèche et on la vend en grande quantité. On s'en sert au lieu d'encens et comme parfum.

Les *pfrilles*, espèce de poissons qu'on prend dans les lacs de la Haute-Autriche ; on dit qu'ils ne sont gros que comme des grains d'avoine, et qu'ils sont d'un goût incomparable ; je les avais regardés comme des *poissons d'avril*, mais je vois que plusieurs auteurs garantissent leur existence.

Les *loirs* dont j'ai parlé, ainsi qu'une sorte de souris de montagne, dont on ne donne aucun caractère, servent à la nourriture et font un mets très-recherché.

Le *seigle*, dans la Styrie, s'élève, d'après des rapports très-authentiques, à une hauteur de six pieds. Parmi les *bœufs* de cette même province, on en a vu qui pesaient 20 — 30 quintaux.

Du *marbre à coquilles* dans la Carinthie, du *jaspe*, du *porphyre*, de l'*amianthe* dans la Carniole et le Tyrol, des *truffes* dans le Tyrol.

La mine de *vif-argent*, à Idria, ne donne que 8 à 10,000 quintaux. Le minéral se trouve dans un schiste argileux noir,

sous des montagnes calcaires. Le quintal brut donne souvent 80 livres de minéral. Cette mine fut découverte en 1497.

Page 24, ligne 13, le cabinet numismatique renfermait, en 1785, plus de 22,000 pièces.

Page 33, en bas. Les marais d'Aquiléïa ont été desséchés, et l'air est devenu salubre.

Pages 48 — 55. Parmi les *productions minérales* de la Bohême, nous aurions pu encore nommer le *sélénite*, ou proprement la *chaux sulfatée trapésienne*, qui se trouve aussi en Autriche.

La Moravie est, après la Carniole, la province de l'Autriche, qui élève le plus d'abeilles.

Page 115. *Padoue* a 45 couvens et monastères. Le bâtiment que, sur la foi d'un célèbre voyageur français, nous avons appelé *il Salone*, s'appelle proprement *Palazzo della ragione*, et n'est rien autre chose que l'hôtel-de-ville. La grande salle d'où ce bâtiment prend son nom vulgaire, est longue de 300 pieds, large et haute de 100, et ornée de bustes des célèbres Padouanais. L'université de cette ville avait autrefois 18,000 étudians, aujourd'hui 4 à 500.

Page 117. Les *treize communes allemandes* entre Vienne et Padoue, comprennent une contrée des plus romantiques, les habitans, aussi bons et braves que superstitieux et ignorans, mènent une vie patriarchale sous leur propre gouvernement, qui consiste en un *grand conseil* de 39 membres, et un *comité exécutif*, d'un premier magistrat, treize conseillers et un greffier.

Page 125. Si notre article sur les mœurs et le caractère des peuples de la monarchie autrichienne présente quelqu'intérêt, nous en sommes redevables aux voyageurs éclairés dont les ouvrages nous ont servi de source, tels que MM. *Born*, *Nicolas* et autres allemands; *Townsend*, anglais; et, pour Venise, à M. de *Lalande*. Nous ne saurons point nous dédire de la critique que nous avons faite des Viennois; elle n'est peut-être que trop adoucie, et les auteurs de l'Allemagne septentrionale se permettent des expressions plus amères.

Page 150. Dans l'Autriche, au-dessus de l'Ems, on emploie, depuis quarante ans, la *néarne* comme engrais, aussi ne voit-on point de *jachères*.

C'est sur-tout le manque de bestiaux qui, dans l'Autriche au-dessus de l'Ems, empêche l'agriculture de s'élever.

Page 152. La manufacture d'armes à *Ober-Ferlach* en Carinthie, peut fournir 50,000 fusils par an.

La Carniole fait par an de 8 — 10,000 quintaux de cloux; on y emploie à-peu-près 20,000 quintaux de fer de gueuse.

*Trieste* possède une fabrique, où l'on fait de la faïence avec les fragmens de l'espèce d'argile glaise, connue sous le nom d'*écume de mer*. Les cinq fabriques de rossolis font par an 7,000 *eimer*. Il y a cinq savonneries, une fabrique d'huile, 2 fonderies de cierges, une manufacture de toile pour les voiles, une fabrique de vert-de-gris et de vitriol, etc., etc.

Page 154. La manufacture de dentelles en Bohême, est portée à une grande perfection. D'une seule livre de lin, on a tiré de la dentelle pour 7,000 florins. — Les figures en plâtre qu'on colporte dans les foires de l'Allemagne, viennent de la Bohême.

Page 156. On prétend que la Moravie fait des draps, étoffes et toiles, pour la valeur de treize millions de florins par an.

Page 207. Ce que nous avons dit des mines de Rothenbourg, doit s'entendre de toutes les mines du cercle de Saal et du Mansfeld prussien. Comme les autres mines sont moins importantes, les auteurs les comprennent souvent sous le seul nom de Rothenbourg.

Page 218. Près de Francfort sur l'Oder, on voit un monument élevé par les francs-maçons, en l'honneur de *Kleist*, excellent poète et brave officier, mort dans la bataille de Kunersdorf.

Page 267. Il est vrai que la terre à foulon de Silésie n'est pas bonne; mais celle de *Grunberg* dans la principauté de Glogau, est d'une qualité supérieure.

Page 368. La forteresse de *Silberberg* serait formidable, si la bonté d'une place ne dépendait que de la solidité des ouvrages; les fossés ont la profondeur de 70 pieds, et sont taillés dans le roc; il y a des casemattes triples, etc., etc.

Page 372. Il y a en Prusse deux ordres; savoir celui de l'*Aigle noir* et celui pour le *Mérite*.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# APPENDICE

*Aux volumes IV et V, ou à la Géographie des États Autrichiens, Prussiens et de l'Empire,*

CONTENANT UN

# MÉMOIRE SUR LES INDEMNITÉS

*Accordées aux princes héréditaires d'Allemagne et autres, en vertu du traité de Lunéville et de l'acte du Corps Germanique, arrêté par la députation de l'Empire le 23 février 1803, ratifié par la Diète le 24 mars, et sanctionné par l'Empereur le 27 avril même année,*

Avec quelques additions et observations nouvelles.

---

Les deux volumes qui contiennent la description des monarchies autrichiennes et prussiennes et des Etats de l'Empire, avaient été imprimés dans le commencement de l'an 1802, avant même que l'affaire des indemnités eût été entamée. On y pouvait donc seulement indiquer les *pertes* que chaque Etat d'Allemagne avait souffert par la cession de la rive gauche, et pour lesquelles le *traité de Lunéville* promettait des indemnités aux seuls princes héréditaires, en prononçant la sécularisation des Etats ecclésiastiques.

C'est ici que nous allons donner une notice sur la manière avec laquelle a été distribuée cette masse de pays, destinée à indemniser les princes héréditaires, et composée de tous les Etats ecclésiastiques et de 45 villes impériales. Nous avons à dessein réuni la description de tous ces pays dans les chapitres X et XI de la *troisième partie* de l'Allemagne, vol 5, pag. 233, 348. Nous ne devons pas dissimuler à nos lecteurs qu'il est encore impossible, dans le moment actuel, de donner une notice aussi détaillée et aussi exacte sur ces nouveaux changemens, que celles que nous avons données sur l'ancien état des choses. On ne pourra faire cela que dans une ou deux années, lorsque les géographes allemands

nous aurons fourni les matériaux nécessaires, en classant les productions territoriales d'après les nouvelles limites, et en vérifiant les calculs, souvent peu authentiques, sur l'étendue et la population.

### § Ier. *Masse totale des pertes et des indemnités. Bases établies pour la répartition.*

Nous avons indiqué la masse totale des pertes essuyées par l'Empire germanique au commencement du 5e. vol., de la manière suivante :

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| Cercle de Bourgogne en totalité..... | 1,300 | 2,000,000 |
| ——de Bas-Rhin en partie..... | 560 | 480,000 |
| ——de Haut-Rhin en partie..... | 310 | 350,000 |
| ——de Westphalie en partie..... | 700 | 490,000 |
| Comté de Montbéliard, quelques cantons équestres, etc., etc..... | 100 | 100,000 |
| Total des pertes..... | 2,970 | 3,420,000 |
| De ce total il faut ôter le cercle de Bourgogne, comme ayant été compensé à l'Autriche par les *Etats ex-Vénitiens*, au moyen de laquelle acquisition l'Autriche a renoncé à des indemnités ultérieures..... | 1,300 | 2,000,000 |
| Il faut encore ôter les *Etats Ecclésiastiques* de la rive gauche, qui ne recevront *aucune indemnité*, et qui forment un total de..... | 860 | 650,000 |
| Enfin il faut ôter, pour la même raison, les villes de *Spire* 7,000 habitans, Worms 5,000, Cologne 30,000, Aix-la-Chapelle 24,000..... | 16 | 62,000 |
| A ôter du total ci-dessus..... | 2,176 | 2,712,000 |
| Restant qui doit être couvert par des indemnités, et qui doit former le total des *pertes éprouvées par les princes héréditaires*..... | 794 | 708,000 |

Ce bilan était fondé sur les géographies les plus estimées, et sur un examen impartial des diverses estimations qu'on y trouve ; il s'accorde avec les pertes détaillées de chaque

prince, telles qu'elles ont été indiquées dans la description de l'Allemagne, 4e. et 5e. vol. de cette *Géographie*, ou qu'elles le seront dans ce mémoire.

Mais à *Ratisbonne* on paraît avoir enflé le calcul des pertes, en admettant des sommes de lieues carrées et d'habitans beaucoup trop fortes, et contraires même à toute probabilité.

Ensuite on a établi en principe que les princes séculiers devraient être indemnisés non-seulement pour le territoire immédiat qu'ils avaient perdu, mais aussi pour tous leurs revenus et possessions *quelconques*. Alors ces princes ont fait entrer dans leurs *mémoires des pertes* les revenus de leurs biens particuliers, et des seigneuries médiates qu'ils possédaient sous la souveraineté d'autrui.

Ajoutez maintenant que l'ex *Stathouder*, le *Grand-Duc de Toscane* et le *Duc de Modène*, quoique n'ayant rien perdu en Allemagne, devaient cependant, d'après le traité de Lunéville, y trouver de quoi être indemnisés. Alors on conçoit comment, pour trouver un fonds d'indemnité suffisant, on se vit obligé de réunir, à tous les Etats ecclésiastiques restans, la plus grande partie des villes libres de l'Empire. Voyons quel a été, en vertu de cet arrangement, le total de la masse des indemnités à distribuer.

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| Les Etats ecclésiastiques de la rive droite (vol. V, pag. 281)..... | 3,370 | 2,450,000 |
| Les villes Impériales de la rive droite, à l'exception de six conservées. (*Voyez* vol. V, pag. 349), environ..... | 180 | 300,000 |
| | 3,550 | 2,750,000 |

Il reste à faire une considération encore plus importante. La distribution des indemnités en Allemagne se trouvait intimément liée aux affaires générales de l'Europe; elle y était, en quelque sorte, le complément de la pacification universelle, qu'on espérait alors voir établie, du moins pour un certain nombre d'années. C'est-là le vrai point-de-vue politique d'où il faut considérer cet arrangement. Il fallut donc, pour déterminer les indemnités, moins de calculs exacts de géographie, que des principes généraux d'*équilibre politique*. La Russie et la France, comme garantes de la paix de West-

phalie, furent invitées à concilier, par leur puissante médiation, tous ces intérêts, toutes ces prétentions qui, en se croisant de mille manières, auraient pu amener une guerre intestine en Allemagne. Ces puissances, de concert avec la Prusse, convinrent d'un principe qui, à la rigueur, s'écartait de celui d'une indemnisation également avantageuse à tous les réclamans. On établit, comme base, qu'il fallait donner une grande prépondérance aux principales maisons régnantes; augmenter leur territoire même au-delà de ce qu'elles avaient perdu; en même-tems concentrer, autant que possible, les possessions morcelées de chaque Etat.

Ce principe, une fois mis en avant, tout lui fut subordonné. Ainsi, dans l'exposé suivant, nous ne devons pas nous contenter d'indiquer sèchement les indemnités accordées à chaque prince: nous considérerons l'*ensemble des avantages politiques* qui en résulte pour chacun; nous développerons les motifs des changemens les plus importans, et les nouveaux intérêts qui en naissent.

§ II. *Maison d'Autriche. Nouvel électorat de Saltzbourg.*

L'Autriche avait dû trouver, dans la cession des Etats ex-vénitiens, et dans le consentement de la France au partage de la Pologne (1), une indemnité plus que suffisante pour la perte des Pays-Bas et du Milanais; possessions éloignées du centre de la monarchie, et difficiles à défendre en tems de guerre. Ainsi l'Autriche ne réclamait des indemnités qu'au nom de S. A. R. l'archiduc grand-duc, dépossédé de la Toscane, et de l'archiduc Ferdinand, comme héritier du duc de Modène, également dépossédé.

On évaluait les pertes du grand-duc à 1,220 lieues carrées et 3 millions de florins de revenu, à 1,050,000 habitans. L'Autriche se tenait à cette évaluation, très-juste sans sans doute, mais dans laquelle on n'a pas fait entrer une considération très-importante; savoir, que la Toscane, bordée des républiques nouvelles d'Italie, et isolée de la masse des Etats autrichiens, n'était plus qu'une possession

(1) Ce consentement existe d'une manière *implicite* dans la clause du traité de Lunéville, par laquelle les deux puissances contractantes se garantissent leurs possessions respectives.

précaire, et dont la France, en tems de guerre, pouvait disposer à son gré.

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| On a donné à l'archiduc grand-duc l'archevêché, aujourd'hui *principauté de Salzbourg*, ci-contre..... | 455 | 240,000 |
| La prévôté de *Berchtolsgaden*..... | 27 | 18,000 |
| La partie de l'évêché de *Passau*, située à l'est de l'Inn et de l'Iltz, aux exceptions que (*Voyez* § 3)..... | 35 | 30,000 |
| Le bas évêché d'Eichstett..... | 40.... | 14,617 |
| L'évêché du milieu de même nom.... | | 24,358 |
| Total..... | 557 | 326,975 |

Ces indemnités pourraient paraître faibles, et l'Autriche semblerait avoir été absolument négligée dans la distribution des indemnités, si l'on ne se rappelait pas une circonstance majeure, qui donne à cette affaire un aspect tout différent.

Le grand-duc de Toscane est lié à son frère l'empereur par un pacte de famille; de sorte que les Etats du premier, même en cas d'extinction de la ligne masculine, ne peuvent sortir de la maison d'Autriche. Les Etats du nouvel *électorat de Saltzbourg* ne doivent ni ne peuvent être regardés que comme un *apanage* donné à un prince de la maison d'Autriche, et qu'ils ne sont que *nominalement* séparés de la monarchie autrichienne, à laquelle ils procurent des avantages inappréciables pour la défense militaire.

Peut-être aussi l'Autriche, pour sauver ses Etats après la bataille de Hohenlinden, était secrètement convenue avec la France de se contenter d'une certaine *quote-part* d'indemnité. Il est du moins remarquable qu'elle a obtenu à-peu-près autant que le roi de Prusse (*Voyez* l'article 4 ci-après).

L'archiduc grand-duc est en outre décoré de la dignité d'*électeur*; ce qui donne à la maison d'Autriche une voix dans le premier collège de l'Empire, et lui sert d'équivalent pour ce qu'elle a perdu par la sécularisation des électorats ecclésiastiques, dont les voix étaient toujours favorables à l'Autriche, et qui probablement auraient fini par passer tous ensemble à des princes autrichiens.

L'archiduc Ferdinand, pour ses droits sur le Modenois, a obtenu la possession du *Brigaw-propre* et de l'*Ortenau*. Il no

fera qu'en porter le nom et en tirer quelques revenus peu considérables. L'empereur continue à les occuper militairement; et l'on a si peu déguisé la nullité réelle de cet arrangement, que l'on a même laissé l'administration civile et judiciaire, comme auparavant, *à la régence de l'Autriche-antérieure*, séante à *Ehingen*.

(*Voyez* l'article *Autriche-antérieure*, vol. 4, pag. 40, 42. *Voyez* également, pour les pays dont l'ensemble forme l'électorat de Saltzbourg, le vol. 5, pag. 273, 281. Pour le *Saltzbourg-propre*, même vol., pag. 271, quant à *Passau*; et pag. 260, quant à *Eichstedt*).

L'Autriche a obtenu la possession définitive et complette des évêchés de Trente et de Brixen, qu'elle avait déjà mis dans une dépendance entière (*Voyez* vol. 4, pag. 23, 36 et 169).

L'Autriche a encore acquis, par achat ou échange, deux petites souverainetés dans la Souabe; savoir, *la ville et le chapitre de Lindau*, avec environ 10,000 habitans; possession très-utile sous les rapports du commerce; et le *comté de Konigsegg-Rotenfels*, pays de 20 lieues carrées, et dont les habitans, nés guerriers, peuvent lever un régiment de 1,000 hommes en trente-six heures, selon Gaspari. Il paraît que l'Autriche veut s'étendre et se fortifier dans la Haute-Souabe, afin de couper la communication entre la France et la Bavière.

Voyez *Lindau*, la ville, vol. V, p. 332, et le chapitre *id.*, p. 267. Lindau avait été donné au prince de Brezenheine, enfant naturel de feu l'électeur de Bavières, pour la perte des deux petites seigneuries en deça du Rhin.

*Voyez* pour *Konigsegg-Rotenfels*, vol. V, p. 228.

---

Nous profitons de cette occasion pour faire les *additions* suivantes à notre description de la monarchie autrichienne: elles sont tirées d'un petit volume intitulé: *Esquisse d'un tableau statistique de l'Etat autrichien*, etc., par M. le baron de *Lichtenstern*, Vienne, 1802, en allemand.

« La population totale de la monarchie autrichienne est de » 23,400,000 ames, sans Venise; et en ajoutant les Etats vé- » nitiens, de 25,850,000. (Nous croyons que M. de Lichtenstern, en donnant aux Etats *austro-vénitiens* 2,450,000

ames, dépasse de beaucoup la vérité. Le reste de son excédent sur nous se trouve en Galizie, ou Pologne autrichienne, et nous paraît également fort douteux ).

» Le nombre de sujets allemands est de 6,360,000, celui » des peuples d'origine esclavonne de 12,300,000 au moins; » les Italiens, sans les Vénitiens, à 200,000; les Walaques » à 700,000, etc. ( Le nombre des Walaques est le double au moins. *Voyez* ce que nous avons observé, vol. IV, p. 108, lig. 21. )

» Le nombre de ceux qui s'occupent de l'agriculture et au- » tres branches d'économie rurale est de 10,800,000. La sur- » face *cultivée* des Etats autrichiens est estimée à 6,625 mil- » les carrés, ou 18,402 lieues carrées. De cette surface on » a retiré, en 1789, par le commerce des grains, du bois, » du bétail, des plantes commerciales, etc., la somme de 363 » millions de florins. Un *tiers* de toute la monarchie consiste » en terres non cultivées.

»L'exploitation du sel rend dans toute la monarchie 3,600,000 » quintaux par an. (1) — La valeur réelle de tous les métaux, » sels, bitumes et autres minéraux, s'élève à près de 47 mil- » lions de florins, dont à peine les deux tiers sont absorbés » par les frais.

» On compte sur les côtes de l'Autriche déjà *deux mille* » *quatre cents* bâtimens nationaux.

» Le nombre des auteurs, en Autriche, est de 900, dont » 720 allemands. On trouve parmi eux 4 princes, 21 contes, » 35 barons, beaucoup de chanceliers et de nobles; mais on » ne peut compter qu'*un* ouvrage de publié par an, sur quatre » auteurs.

*Naissances et décès de Vienne.*

| Années. | Naissances. | Décès. | Décès excéd. les naiss. |
|---|---|---|---|
| 1801 | 11,409 | 13,863 | 2,454 |
| 1802 | 12,136 | 14,522 | 2,386 |

(1) Si la France avait consenti à la cession de la *rive gauche de l'Inn*, demandée par l'Autriche, on aurait vu cette dernière puissance maîtresse exclusive de toutes les salines de la haute Allemagne; elle aurait pu fixer à son gré le prix d'une denrée aussi essentielle.

Ces observations confirment l'idée que nous avons donné de la puissance de l'Autriche; cette monarchie est bien loin d'être *anéantie* ou *asservie*, comme les Anglais le disent, (soit par perfidie, soit, comme nous croyons, par ignorance géographique. (1)) Elle est plus forte que jamais par l'arrondissement de son territoire, et par l'avantage de posséder pour son commerce des débouchés nombreux et immédiats sur l'Adriatique. Ajoutons que *la politique des mariages* réussit encore aujourd'hui à l'Autriche, comme dans les siècles précédens. La plus riche princesse de l'Europe, la fille de l'électeur de Saxe, va, selon les dernières nouvelles, épouser l'archiduc électeur de Salzbourg; elle lui apporte en dot 33 millions d'écus que l'électeur de Saxe a thésaurisés pour elle, au grand détriment de ses sujets.

### § 3. *Electeur Bavaro-Palatin.*

Ce prince avait perdu sur la rive gauche du Rhin près d'un cinquième de ses états; mais il fut encore obligé de céder la partie restante du Palatinat, pour agrandir le nouvel électorat de Bade. Voici l'estimation de ses pertes, (conf., vol. V, p. 78.)

| | lieues c. | habitans. |
|---|---|---|
| *Le Palatinat du Rhin*, avec les principautés de Simmern, de Lautern et Veldentz | 236 | 330,000 |
| Le duché de Zweybruck | 111 | 96,000 |
| ——— de Juliers | 180 | 200,000 |
| Le marquisat de Berg-op-Zoom, la seigneurie de Ravestein et autres possessions *médiates*, ne peuvent entrer dans le calcul que relativement aux *revenus*, sur lesquels nous n'avons aucune donnée. | | |
| Total | 527 | 626,000 |

(1) Tous les journaux anglais ont dit dernièrement *que l'empereur avait été dépouillé de toutes* SES *villes impériales !* Comme si les villes libres de l'Empire avaient fait partie du domaine de l'empereur ou de la monarchie autrichienne. Les *honorables* membres du parlement s'obstinent toujours à parler des *électeurs* d'Allemagne, comme si ces princes n'étaient encore aujourd'hui que de grands vassaux de l'empereur.

Voici maintenant les indemnités telles qu'elles ont été accordées et réellement données jusqu'ici.

| | ÉTENDUE. lieues c. | POPULATION. habitans. | *Pages du vol. V, où se trouve la descrip.* |
|---|---|---|---|
| L'évêché de *Wurzbourg* (aux exceptions indiquées au § 15 ci-dessous..... | 250 | 260,000 | 254 |
| L'évêché de *Bamberg*..... | 180 | 194,000 | 257 |
| ——— d'*Eichstedt*, la partie dite le *Haut-Evêché*, cédé ensuite au roi de Prusse (1)..... | 14 | 18,000 | 260 |
| ——— de *Freysingen*..... | 48 | 24,000 | 271 |
| ——— de *Passau*, c'est-à-dire, les districts à l'ouest de l'In et de l'Ilz, la *ville* avec les faubourgs d'Innstadt et d'Illstadt, leurs dépendances, et en outre un rayon de 500 toises à prendre de leurs extrémités, en tout environ..... | 5 | 12,000 | 272 |
| ——— d'*Augsbourg*..... | 140 | 85,000 | 264 |
| La prévôté ou abbaye princière de *Kempten*..... | 45 | 42,000 | 265 |
| L'abbaye de *Waldsassen* (2).... | 0 | 0 | 82 |
| ——— d'*Eberach* (3)..... | 0 | 0 | 256 |
| ——— de *Saint-Ulric*..... | 4 | 3,800 | 269 |
| ——— d'*Yrrsee*..... | 10 | 4,200 | 267 |

(1) Quoique ce pays, composé des baillages de *Sandsee*, *Wernfels*, *Spalt*, *Abenberg*, *Ahrberg*, *Ohrnbau Herrieden* et *Wahrberg*, ait été cédé au roi de Prusse et incorporé au margraviat d'Anspach, nous croyons qu'il faut *ici* le porter en ligne de compte, puisque l'électeur Bavaro-Palatin, au moyen de cette cession, s'est libéré d'une dette considérable.

(2) *Waldsasen* était depuis des siècles une abbaye *exempte*, c'est-à-dire, la Baviére payait ou était censée payer les contributions de l'Empire pour elle, et prétendait par conséquent à la souveraineté territoriale sur toutes les possesions de l'abbaye. Elle paraît avoir été comprise, par tous les géographes allemands, dans le *Haut-Palatinat*; ainsi on ne peut pas regarder l'acquisition complette comme un agrandissement territorial; mais c'en est un sous le rapport des revenus.

(3) L'abbaye d'*Eberach* se trouve comprise dans l'évaluation de Wurzbourg; elle en dépendait pour la souveraineté; mais l'électeur, en la séquestrant entierement, gagnera encore la posession domaniale immédiate.

| | ÉTENDUE. lieues c. | POPULATION. habitans. | *Pages du vol. V, où se trouve la descrip.* |
|---|---|---|---|
| L'abbaye de *Wengen* (1)..... | 0 | 0 | |
| ——— de *Sœflingen*..... | 3 | 4,000 | 269 |
| ——— de *Elchingen*..... | 6 | 5,300 | 267 |
| ——— d'*Ursperg*..... | 4 | 3,200 | 269 |
| ——— de *Roggenburg*..... | 4 | 4,200 | *idem.* |
| ——— de *Wettenhausen*..... | 6 | 5,000 | 270 |
| ——— d'*Ottobeuren*..... | 12 | 10,000 | 268 |
| ——— de *Keysersheim*..... | 3 | 6,000 | 267 |
| La ville imp. de *Rothenbourg* (2). | 18 | 25,000 | 343 |
| ——— de *Weissembourg*... | 1 | 6,800 | 347 |
| ——— de *Weindsheim*.... | 1 | 5,000 | 348 |
| ——— de *Schweinfurth*.... | 3 | 8,000 | 344 |
| ——— de *Kempten*..... | 1 | 3,600 | 331 |
| ——— de *Kaufbeuren*..... | 5 | 8,000 | *idem.* |
| ——— de *Memmingen*.... | 7 | 13,500 | 335 |
| ——— de *Dinkelsbühl*..... | 2 | 8,000 | 293 |
| ——— de *Nordlingen*..... | 3 | 8,200 | 337 |
| ——— de *Ulm*..... | 40 | 38,000 | 345 |
| ——— de *Bopfingen*..... | 1 | 1,600 | 288 |
| ——— de *Buchhorn*..... | 2 | 1,800 | 292 |
| ——— de *Wangen*..... | 8 | 10,600 | 347 |
| ——— de *Leutkirch*..... | 1 | 1,800 | 331 |
| ——— de *Ravensbourg*.... | 1 | 5,000 | 343 |
| Villages impériaux de *Gochsheim* et *Sennfeld*, avec le district dit *les gens libres de la lande de Leutkirch*..... | 2 | 2,000 | 349 |
| Total des indemnités..... | 829 l.c. | 827,600 hab. | |

Si cette estimation, fondée sur les meilleures géographies et ouvrages de statistique, était entièrement exempte d'exagération, l'électeur de Bavière aurait gagné en territoire et en nombre d'habitans, comme le calcul suivant le prouve.

---

(1) Cette abbaye de *Wengen* ne paraît être qu'un village du même nom, possédé par le chapitre de la cathédale de Weissembourg. Du-moins on ne trouve dans l'immense nomenclature de Busching, aucun autre endroit de ce nom.

(2) Nous avons par-tout compris *les territoires* de ces villes dans les sommes indiqués.

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| États Bavaro-Palatins avant la guerre... | 2,934 | 2,266,600 |
| Pertes par la guerre et cession du Palatinat ..... | 527 | 626,000 |
| Restant..... | 2,407 | 1,640,600 |
| Indemnités accordées..... | 829 | 827,600 |
| Total présumé ..... | 3,236 | 2,468,000 |
| Cédé à la Prusse..... | 14 | 18,000 |
| Total définitif, en mai 1803.... | 3,222 | 2,450,200 |

Mais observons que nous n'avons pu estimer les revenus de Ravestein et de quelques autres seigneuries, que les douanes palatines sur le Rhin étaient très-lucratives, que le montant de ce que la Bavière perd par les *exceptions* dans le Wurtzbourgeois, n'est pas exactement connu, enfin que les abbayes sont moins riches que l'on ne l'avait cru; alors on conçoit que la Bavière peut avoir quelque raison de demander encore un supplément d'indemnités. Ajoutons qu'on lui avait d'abord donné l'*Eichstedt* tout entier; mais sur les instances de l'Autriche, les deux tiers de ce pays furent transportés à l'archiduc-électeur de Salzbourg. Il est vrai que pour ménager la Bavière, il fut défendu à l'électeur de Salzbourg d'élever aucune fortification dans le pays d'Eichstedt, vu que ce pays est presqu'enclavé dans les Etats Bavaro-Palatins. Mais cette clause pouvait n'être regardée que comme une juste représaille de ce que la Bavière a également promis de ne pas fortifier Passau. La Bavière avait besoin d'une forteresse sur le Danube et contre l'Autriche, tandis que cette dernière puissance n'a rien à craindre de la Bavière, vû la disproportion des forces et les avantages que donnent la position de la Bohême et du Tyrol. *Voyez* vol. IV, p. 199.

On a fait plus, afin de consoler la Bavière; on lui a promis formellement un supplément d'indemnités; mais ou le prendre? C'est ce qu'on ne peut guères deviner.

Il est sûr que la Bavière, malgré le plus grand rapprochement de ses Etats, procuré par les indemnités *acquises*, est encore un pays bien mal arrondi et nullement capable d'opposer une barrière, ne fut-ce même que momentanément, à la puissance autrichienne qui l'environne et la presse de

toutes parts. Ses débouchés commerciaux et ses entrées militaires sont à la merci de l'Autriche. Nulle défense naturelle ; point de forteresse qui fut capable d'une grande résistance. La Bavière ne peut se reposer que sur la protection de la France et de la Prusse.

Nous dirons à cette occasion que les espérances qu'on avait du gouvernement de *Maximilien Joseph IV* (1) se sont parfaitement confirmées. L'électeur, aidé par un *Montgelas*, un *Morawief* et autres ministres philosophes, continua avec vigueur cette reforme totale, dont la Bavière avait un besoin plus urgent qu'aucun autre pays. Les cérémonies religieuses sont épurées; les richesses inutiles des ordres monastiques sont rendues aux usages publics; le nombre des fêtes, si nuisible à l'industrie et même aux mœurs, est diminué. Une excellente *instruction* apprend au clergé que leurs devoirs les plus sacrés sont de surveiller l'éducation, d'inspirer au peuple l'amour de la patrie et du gouvernement, de prêcher les bonnes mœurs par l'exemple. On leur conseille en même-tems de ne pas répandre brusquement des idées nouvelles; marchez, leur dit-on, dans les sentiers de l'amélioration, d'un pas ferme, mais avec prudence et avec lenteur. On donne aux écoles une organisation nouvelle, ou plutôt on les crée, car il n'y en avait pas. L'université est définitivement fixée à Landshut; on lui a assigné des fonds très-considérables; le prince électoral lui-même y a été envoyé pour faire ses études. On va établir une autre université dans les provinces de Franconie.

L'Etat Bavaro-Palatin n'a aujourd'hui que six grandes divisions; savoir: 1°. la *Haute-Bavière*, siège de la régence à *Munich*; 2°. la *Basse-Bavière*, la régence siège à *Strobing*; 3°. le *Haut-Palatinat*, chef lieu, *Amberg*; 4°. la *Province bavaroise en Franconie*, composée des indemnités acquises dans ce cercle: la régence siège à *Wurtzbourg*; 5°. la *Province bavaroise en Suabe*, composée des indemnités et de quelques anciennes possessions, chef lieu *Ulm*; 6°. le *duché de Berg*, chef-lieu *Dusseldorf*. L'armée qui doit bientôt être portée à 40,000 hommes, est également distribuée en *six divisions*

(1) Conferez, Vol. V, p. 110, où, par erreur, on a nommé ce souverain Maximilien Joseph II.

*militaires*, qui correspondent à celles que nous venons de nommer.

On a prétendu, dans quelques journaux français, que l'électeur venait de rendre public un exposé de l'état de ses finances, selon lequel les revenus de toutes ses possessions monteraient à 6 millions de florins, et les dépenses 8 ½. On n'indique pas de quelle espèce de florins il est question. Les sommes nous paraissent en tout cas trop faibles et absolument disproportionnées à l'étendue et à la population de ses Etats : peut-être n'est-il question dans cet exposé que de la *Bavière propre*, sans le duché de Berg et sans les nouvelles acquisitions.

Observation. La ville et le baillage de *Muhldorf*, appartenant à Salzbourg, ainsi que la partie du *comté de Neubourg*, à la gauche de l'Inn, dépendante de Passau, ont été réunis à la Bavière. L'équivalent du revenu de Muhldorf et celui de la supériorité territoriale de Neubourg (laquelle appartenait à l'Autriche) seront pris sur les revenus des districts de *Freysing*, enclavés dans le territoire autrichien.

§ 4. *Le roi de Prusse, en qualité d'électeur de Brandebourg.*

La situation de la Prusse, après le traité de Luneville, formait un contraste saillant avec celle de la maison d'Autriche. Comme puissance protestante, elle ne pouvait point, dans l'ancien ordre des choses, espérer de placer quelques-uns de ses princes cadets sur les trônes ecclésiastiques. L'époque des sécularisations fut donc pour la Prusse le moment d'un bonheur long-tems attendu, et des avantages achetés au meilleur marché possible, savoir, par le seul fait de sa neutralité pendant les dernières six années de la guerre. Ces avantages se réduisent à quatre points principaux.

1°. La sécularisation ôte à l'Autriche, rivale de la Prusse, des grandes espérances et une partie de son influence dans l'Empire.

2°. Les nouveaux électeurs de Hesse, de Bade et de Wurtemberg, s'ils agissent conformément à leurs intérêts, seront disposés à procurer à la maison de Brandebourg la couronne impériale.

3°. La maison de Nassau-Orange, liée avec celle de Brandebourg, a obtenu des indemnités très-considérables.

4°. La Prusse elle-même, n'ayant perdu que peu de chose, a obtenu des possessions considérables, et qui l'ont rendu maîtresse absolue de tout le nord de l'Allemagne. C'est ce qu'on va voir par les tableaux suivans.

*Pertes de la Prusse, ou de l'électeur de Brandebourg.*

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| Partie de *Clèves*, sur la rive gauche.. | 50 | 50,000 |
| La principauté de *Mœurs*, avec la Gueldre prussienne ..... | 77 $\frac{1}{2}$ | 79,000 |
| Les enclaves de *Sevennar*, Huyssen et autres, cédés à la république Batave. | 3 $\frac{1}{2}$ | 4,000 |
| TOTAL, *au maximum*..... | 131 | 133,000 |

Les péages du Rhin et de la Meuse, qu'on n'est pas en état d'évaluer.....

*Indemnités de la Prusse.*

| | lieues carr. | habitans. | |
|---|---|---|---|
| L'évêché de *Hildesheim*. | 110 | 90,000 | *Voy.* vol. V. p. 236 |
| —— de *Paderborn*..... | 120 | 76,000 | — *id.* p. 244 |
| Le territoire d'*Erfort* et toutes les autres possessions mayençaises en Thuringe ..... | 30 | 42,000 | — *id.* p. 249 |
| L'*Eichsfeld* et la partie mayençaise à la ville de Trefort..... | 86 | 70,000 | |
| L'abbaye de *Hervorden*. —— d'*Elten*..... —— d'*Essen*..... —— de *Werden*..... —— de *Cappenberg*... | 35 | 38,000 | — *id.* p. 246 |
| L'abbaye de *Quedlinbourg*. | 3 | 14,000 | — *id.* p. 238 |
| La ville impér. de *Muhlhausen* ..... | 9 | 14,000 | — *id.* p. 336 |
| ——— de *Nordhausen*.. | 2 | 10,000 | |
| ——— de *Goslar*..... | 2 | 9,000 | — *id.* p. 300 |
| Une partie de *l'évêché de Munster*, avec la ville de ce nom; voyez les limites dans la note (*1*). | 212 | 150,000 | — *id.* p. 239 |
| TOTAL des indemnités. | 609 | 513,000 | |
| Otez-en les pertes..... | 131 | 133,000 | |

(*1*) C'est la partie *occidentale* du *haut évêché* de Munster qui est donnée au roi de Prusse. Sa frontière est marquée par une ligne tirée à

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| Il reste à l'avantage de la Prusse..... | 478 | 380,000 |
| Ajoutez l'étendue et la populat. avant l'acquisition de ces indemn. Vol. IV, page 202.. | 14,500 | 8,600,000 |
| TOTAL actuel de la monarchie prussien. au *minimum*..... | 14,978 | 8,980,000 |

Mais ce qui constitue un avantage beaucoup plus important, c'est *la position militaire* de ces nouvelles possessions. Le pays de *Munster* lie ensemble les anciennes possessions prussiennes en Westphalie. (1) Le *Paderborn* et l'*Eichsfeld* rattachent en quelque sorte toutes ces provinces occidentales à la grande masse contigue de la monarchie. Le *Hildesheim* domine le pays et la ville même d'Hanovre. L'Eichsfeld, *Muhlhausen*, *Nordhausen* et le *territoire d'Erfort*, combinés avec l'ancienne possession prussienne du *cercle d'Halle*, rendent le roi de Prusse maître de toutes les entrées dans la Thuringue, prennent l'électorat de Saxe en flanc, et donnent en quelque sorte une communication avec les principautés prussiennes en Franconie.

---

Nous saisissons cette occasion pour faire à notre description de la monarchie prussienne quelques importantes *additions*, tirées d'un ouvrage allemand, intitulé *Umriss*, etc.; c'est-à-dire, *Aperçu statistique de la Monarchie prussienne*, 1^er^. cahier, Berlin, 1802.

« La population totale se montait, en 1797, à 8,754,541 » individus, répartis dans 990 villes, 85 bourgs et 40,000 » villages. (Nous avons adopté, vol. IV, p. 202, la somme » de 8,600,000, comme terme moyen entre les diverses

---

l'ouest d'*Olphen* (sur les frontières du comté de Recklinhuse), passant par *Seperard*, *Kakesbek*, *Heddingshel*, *Gischinck*, *Nottelen*, *Hubschosen*, *Nannholt*, *Nienborg*, *Utterbrock*, *Grimmel*, *Schwenfeld* et *Greven*; la ligne s'arrête vis-à-vis de cette petite ville, située sur l'Ems, et suit le cours de ce fleuve jusqu'au confluent de *Hopster-aa*, dans le comté de Lingen, où elle se réunit à l'ancienne frontière prussienne.

(1) L'Ostfrise en est encore séparée par le territoire du duc d'Arenberg. (*Voyez* l'article suivant).

» versions ; d'ailleurs nous n'avons pas compté ni le Neu-
» châtel, ni les cessions de la rive gauche du Rhin ; en ajou-
» tant ces deux articles, nous coïnciderions avec l'auteur
» cité ). Les *Colonies françaises* s'élèvent à 14,000 ames ;
» celles dites du *Palatinat* à 2,000 ; le nombre des juifs est
» de 250,000, dont 200,000 seulement dans les provinces
» ci-devant polonaises. ( Nous croyons ce nombre beaucoup
» trop faible ; il nous a semblé qu'il y avait un très-grand nombre
» de juifs en Prusse. ) On compte environ 20,000 familles no-
« bles, dont 6,000 individus sont employés comme officiers
» dans l'armée, et 2,000 dans le civil. » (1).

Voici une observation importante, et qui paraît authentique.

« D'après les tableaux des récoltes annuelles que chaque
» province est obligée de fournir au *Directoire général des*
» *finances*, le produit général des Etats prussiens, et la con-
» sommation, année moyenne, se montent aux sommes indi-
» quées dans le tableau suivant :

A. *Produit annuel.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Froment... | 400,000 *wispel*, qui font | 96,000,000 | boisseaux. |
| Seigle..... | 1,800,000 —— | 43,200,000 | |
| Orge..... | 1,100,000 —— | 26,400,000 | |
| Avoine.... | 1,200,000 —— | 28,400,000 | |
| TOTAL.. | 4,500,000 *wispel*, qui font | 108,000,000 | boisseaux. |

B. *Consommation générale.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Froment... | 280,000 *wispel*, qui font | 6,720,000 | boisseaux. |
| Seigle..... | 1,700,000 —— | 40,800,000 | |
| Orge..... | 1,020,000 —— | 24,480,000 | |
| Avoine.... | 1,100,000 —— | 26,800,000 | |
| TOTAL.. | 4,1000,000 *wispel*, qui font | 98,400,000 | boisseaux. |

C. *Surplus annuel.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Froment... | 120,000 *wispel*, qui font | 2,880,000 | boisseaux. |
| Seigle..... | 100,000 —— | 2,400,000 | |
| Orge..... | 80,000 —— | 1,920,000 | |
| Avoine.... | 100,000 —— | 2,400,000 | |
| TOTAL.. | 400,000 *wispel*, qui font | 9,600,000 | boisseaux. |

(1) Il paroît qu'on peut, avec *quelque* vraisemblance, fixer la population de la monarchie prussienne, au mois de mai 1803, à 9,100,000 individus.

L'exportation

L'exportation annuelle du bois se monte à 1,100,000 *rixdales;* celle des bêtes à corne de la province d'Orstfrise seulement à 70,000 rixdales : cette même province vend annuellement pour 150,000 rixdales de chevaux.

Le *produit des fabrications*, y compris les brasseries, les métiers, etc., s'elevait à une valeur de 41 millions de rixdales.

Un autre ouvrage nouvellement publié, en allemand, sous le titre de *Géographie statistique de la Prusse occidentale, méridionale* et *Nouvelle-Orientale*, par *Holsche*, contient sur ces provinces peu connues des notices d'autant plus interessantes, que l'auteur occupe dans le pays même une place administrative, et par conséquent est à portée de connaître la verité.

» L'étendue de la Prusse nouvelle-orientale, dit M. *Holsche*, » n'est pas encore bien déterminee. Sotzmann l'avait estimée » à 778 milles carrés, dont 432 pour le département de Bia- » lystock, et 326 pour celui de Ploc. *Il paraît qu'on a eu* » *quelques raisons pour estimer cette étendue moindre qu'elle* » *ne l'est effectivement.* On ne peut guères l'évaluer à moins » de 860 mille carrés.

» Les villes et les villages sont dans la plus entière déca- » dence, triste effet des troubles intérieurs, du défaut de po- » lice et de la tyrannie des propriétaires. L'administration » nouvelle est presqu'en tout conforme à celle des Etats prus- » siens, et les habitans y ont au moins gagné une administra- » tion plus équitable de la justice. Le pouvoir despotique des » nobles a été circonscrit ; mais *les impôts* et les charges ont » subi une augmentation considérable. 1°. La noblesse payait » 10 pour 100 de ses revenus, et chacun fesait la déclaration » de ses revenus sur sa conscience. Le gouvernement prus- » sien a porté cet impôt à 24 pour 100. 2°. Le clergé payait » 20 pour 100 de ses revenus ; le gouvernement actuel s'est » lui-même chargé de l'administration des biens ecclésiasti- » ques, et ne paye au clergé que 50 pour 100. 3°. L'impôt » sur les cheminées, le plus fort qui existait anciennement, » a été doublé. 4°. Tous les droits du péage et autres ont été » maintenus. 5°. La capitation des juifs a été doublée. 6°. Le » pays a été divisé en *cantons militaires*, et soumis au recru- » tement, comme les autres Etats prussiens. »

Nous tirons d'un excellent journal, imprimé à Hambourg,

et intitulé le *Correspondant impartial*, les faits suivans, relatifs à la Prusse.

| ANNÉES. | VILLES. | Naissances. | Enfans nés hors mariag. | DÉCÈS. | Surplus des naissances. |
|---|---|---|---|---|---|
| ..... | *Berlin*.... | 6,666 | 848 | 5,963 | 703 |
| 1802 | *Kœnigsberg* | 2,320 | 287 | 1,787 | 533 |

A *Kœnigsberg* il est entré 1,412 bâtimens, il en est sorti 1,398, dans le cours de l'an 1802.

Parmi les importations on remarque les articles suivans : *café*, 566,906 liv. pesant; *citrons*, 317,515 caisses; *harengs*, 24,183 barils; *riz*, 214,946 livres pesant; *tabac*, 1,692,967 livres pesant, etc., etc.

§. 5. *Petites principautés nouvelles en Westphalie.*

Comme sur-tout il a été question des provinces westphaliennes dans l'article précédent, nous parlerons ici de quelques petites principautés qui ont été formées des débris de l'évêché de Munster et de ceux de l'électorat de Cologne.

*A.* Le *duc d'Oldenbourg* a reçu *les baillages* de *Vechte* et de *Kloppenbourg*, dans le bas-évêché de Munster. Nous parlerons de ce prince dans l'article 12.

*B.* Le *duc d'Aremberg*, pour la perte de son petit duché situé sur l'*Eyffel* (1), a obtenu

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| Le bailliage de *Meppen*, au pays de Munster..... | 75 | 40,000 |
| Le comté de *Recklinghausen*, ci-devant à Cologne..... | 40 | 18,000 |
| TOTAL..... | 115 | 58,000 |

Le baillage de Meppen, étant situé entre l'Ost-Frise et le comté de Lingen, serait fort à la convenance du roi de Prusse.

(1) L'Eyffel est cette petite élévation qui se trouve vers les sources de la Roër, entre les ci-devant duchés de Juliers et de Luxembourg, et l'électorat de Trèves.

On assure qu'il y a des négociations entamées pour l'achat ou l'échange de ce district. La nouvelle ville de *Papenbourg* y est comprise, *voyez* vol. V, p. 240. Cette ville est située environ par 53 degr. de lat. N., et 4 deg. 50 min. long. E. de Paris.

*C.* Le *duc de Croy*, pour ses pertes dans les Pays-Bas, a obtenu les restes du baillage de *Dulmen*, au sud-ouest de la ville de Munster.

*D.* Le *duc de Looz et de Corswaren* a reçu les restes des baillages de *Beverghen* et de *Wolden*, qui forment une lisière entre la rivière d'Ems, à l'est, et le comte hanovrien de Bentheim, de l'autre.

*E.* Aux *princes de Salm*, tant de la ligne de *Salm Salm*, que de celle de *Salm-Kyrbourg*, dépossédés en Alsace, Lorraine, etc., on a donné les baillages de *Bocholt* et d'*Ahans*, qui forment le coin du pays de Munster le plus avancé vers le Sud-Ouest, entre le comté de Reklinghausen, le Clève prussien et la République Batave.

*F.* Les *Rhingraves* ont eu pour leur part les restes du grand baillage de *Horsmar*, avec la ville assez considérable de Coesfeld et autres.

Il serait bien inutile d'entrer dans de plus longs détails sur ces petites souverainetés, qui ressemblent à des arrondissemens cantonaux; on doit seulement remarquer la circonstance de la position militaire de ces districts; ils bordent le territoire Batave, et le séparent presqu'entièrement de celui de la Prusse: il paraît que cet arrangement, loin d'être fortuit, est dû à la sage prévoyance de la France, qui a voulu écarter (du moins autant que possible) tout sujet de querelle entre deux puissances, dont l'une est son alliée, et l'autre sa protégée.

### §. 6. *Le roi d'Angleterre, en sa qualité d'électeur de Brunswick-Lunebourg (Hanovre).*

L'électorat d'Hanovre avait quelques prétentions sur les évêchés de Hildesheim et de Corwey, ainsi que sur le comté de Sayn-Altenkirchen; enfin le traité de paix de Westphalie, d'après le chapitre d'Osnabruck devoit choisir alternativement pour son évêque un prince de la maison de Brunswick; le duc d'York, second fils du roi d'Angleterre, était actuellement l'évêque d'Osnabruck, *voyez* vol. V., pag. 112.

L'électeur d'Hanovre exerçait d'ailleurs quelques droits assez importans à Brême et à Hambourg, comme possesseur de deux anciennes églises métropolitaines. de ces villes, *Voyez* vol. 5, p. 189.

Pour déterminer l'Angleterre à la cession de tous ces droits, ainsi qu'à celle du baillage de *Wildeshausen* au duc d'Oldembourg, on lui donna en possession permanente l'évêché sécularisé d'Osnabruck, décrit dans le vol. V., p. 242.

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| Ce pays est évalué à..... | 120 | 130,000 |
| Ajoutez les anciens Etats électoraux, Vol. V, page 113..... | 1,435 | 851,300 |
| TOTAL de l'électorat d'Hanovre, en mai 1803..... | 1,555 | 981,300 |

Au moment où nous écrivons cet article, le jour semble être arrivé où l'Hanovre sera soustrait à la dépendance anglaise, et où les Hanovriens verront couronner leurs vœux, en devenant sujets d'un prince qui résiderait au milieu d'eux (1). Il serait imprudent de vouloir prédire le sort de ce pays; mais on s'attend à voir dans ce même moment le duc de Meklenbourg-Schweritz élevé à la dignité électorale, et comme ce prince est depuis long-tems le parent intime de l'empereur de Russie, et lié avec les maisons régnantes de Prusse et de Dannemark, il ne serait pas étonnant que l'on donnat à ce nouvel électeur les Etats Hanovriens en tout ou en partie.

L'Angleterre, c'est-à-dire la nation anglaise, sera peut-être tentée de regarder cette séparation comme avantageuse pour elle. D'abord les revenus d'Hanovre n'allaient point remplir le trésor de l'Angleterre; du moins le trésorier hanovrien était obligé de prêter un serment qui lui défendait de faire passer aucune somme en Angleterre. On assure que le roi Georges II, en 1762, trouva à Hanovre un trésor de 60 millions de France; il y a des auteurs qui assurent que ce trésor s'est accru de-

(1) *Voyez*, là-dessus une brochure intitulé *Apperçu de l'Électorat d'Hanovre*, qui a paru dans le cours de l'an 9.

Digitized by Google

puis. Nous n'en savons rien; mais la chose paraît au moins fort douteuse; car *le surplus* de *la caisse des Etats* est, selon les meilleurs auteurs, employé à des améliorations; quant aux revenus levés et administrés *au nom du souverain*, tous les auteurs s'accordent à dire que le roi d'Angleterre en retient pour sa *cassette* 500,000 écus de Saxe ou 2 millions de France. Cette somme passe sans doute en Angleterre; mais elle ne sert qu'à augmenter *le trésor particulier du monarque.* (1) Ainsi l'Angleterre, comme *Etat*, ne retire aucun revenu du pays d'Hanovre.

L'Angleterre a souvent employé avec avantage les troupes hanovriennes, mais ce n'est qu'en les entretenant à ses frais qu'elle peut en disposer dans les querelles qui ne sont point communes à l'électorat ou à l'Empire; même dans la dernière guerre, l'Hanovre n'a en rien contribué à l'entretien des troupes qui combattaient contre la France; il a été reconnu neutre dès que le roi de Prusse avait adopté le système d'une neutralité armée.

Les avantages commerciaux que l'Angleterre a retiré du pays d'Hanovre, ont été vus dans un faux jour. Les ports de *Stade*, *d'Otterndorf* et autres sont sans doute mieux situés pour le commerce maritime que ceux d'Hambourg et de Brême; mais l'énormité des taxes, en Hanovre, éloignait le commerce. Les Anglais passaient devant les ports de leur roi, pour aller vendre leurs cafés et leur sucres aux républicains de Brême et d'Hambourg, qui revendaient ces objets aux Hanovriens.

C'est à la négligence du souverain, à son absence perpétuelle, à l'enlèvement du numéraire amassé dans le prétendu trésor, ou envoyé en Angleterre, qu'il faut attribuer la nullité du commerce et de la navigation hanovrienne, malgré la position avantageuse du pays sur les deux grandes rivières de Weser et d'Elbe.

Ainsi l'Angleterre, par l'émancipation des pays Hanovriens, ne perdrait que l'occasion d'avoir des guerres continentales; elle deviendrait invulnérable; les puissances supérieures ne pour-

(1) Le roi d'Angleterre thésaurise, pour son compte particulier, des sommes très-grandes, provenantes des épargnes qu'il fait tous les ans sur sa liste civile.

raient désormais attaquer par terre aucune partie de l'empire britannique.

« *Penitus toto divisos orbe Britannos* ».

Quant aux Hanovriens, ils pourraient relever les ouvrages du port de Stade, de celui de Freybourg et de celui de Carelstadt, exporter eux-mêmes leurs métaux, leurs toiles, leurs bestiaux, élever des forteresses sur l'Elbe et le Weser, lever des droits même sur les vaisseaux anglais, aujourd'hui exemptés, détourner chez eux le commerce des Hambourgeois et des Brêmois, et sur-tout au moyen de leurs belles chaussées, de leurs rivières navigables et de quelques canaux déjà ébauchés, attirer à eux le négoce du transit d'une partie de l'Allemagne.

Le roi de Prusse pourrait désirer la possesion des pays Hanovriens, elle rendrait ses Etats d'Allemagne contigus, et leur ouvrirait une communication directe avec les mers du Nord. Mais la grandeur même de ces avantages ferait presque croire que différentes autres puissances ne verraient pas avec plaisir réaliser ce projet.

Nous ajouterons quelques additions et corrections relatives à l'*état militaire* de ce pays.

Le *fort Georges*, sur la montagne de Klutberg, près Hameln, a été très-perfectionné; on le regarde maintenant comme une place extrêmement forte. Elle ne peut pas empêcher la conquête du pays, mais elle offre un lieu de sûreté et un point d'appui pour une armée qui voudrait se maintenir sur le Weser.

Les fortifications de *Stade* sont démolies depuis 1781 : cette circonstance nous était échappée de la mémoire. La redoute actuelle sur les bords de l'Elbe ne sert à rien, comme nous l'avons dit; elle ne flanque pas assez la rivière, qui est large de 2,700 toises; mais il serait possible d'en établir une plus rapprochée du rivage; de même une batterie établie à Freybourg, vis à-vis de la forteresse danoise de Gluckstadt, pourrait, en agissant de concert avec cette place, fermer l'entrée de l'Elbe.

Les places de Harbourg, de Lunebourg, etc., etc., ne sont guères en état de soutenir une attaque.

Nous avons indiqué exactement la force et les divisions de

l'armée Hanovrienne. Voici encore quelques détails sur cette partie : « Les milices sont organisées, équipées et habillées » comme les troupes de ligne; elles sont exercées tous les di- » manches, et surpassent souvent les troupes régulières dans » leurs évolutions. La plupart des jeunes paysans servent » gratuitement dans ces régimens, jusqu'à leur mariage; et » c'est ce qui fait que la presque totalité des habitans connaît » le métier de soldat, et qu'en cas de nécessité on double fa- » cilement le nombre des troupes. La cavalerie est très-bien » montée. Les officiers sont pris dans la noblesse; mais la » naissance ne leur tient pas pour cela lieu de mérite : ils sont » obligés de commencer par les fonctions de sergent, et de » rester souvent de longues années dans les grades infé- » rieurs. »

### §. 7. *Nouvel Electorat de Bade.*

Le ci-devant margrave de Bade avait perdu les baillages de *Rhodt* et de *Bentheim*, sur le Rhin, la partie badoise du comté de Sponheim et plusieurs seigneuries médiates dans l'Alsace et le Luxembourg. On ne peut estimer au juste la perte; elle ne surpassait guères 26,000 sujets immédiats; mais les revenus des seigneuries médiates d'Alsace et de Luxembourg étaient très-considérables. (*Voyez* vol. V, p. 173 et 175.)

Les liaisons de la famille de Bade avec celles de Russie, de Suède et de Bavière, la haute considération dont jouit personnellement le margrave régnant; enfin sa conduite loyale et amicale envers la France, nous avaient fait présager que ce prince obtiendrait des amples indemnités (vol. V, p. 180). Il les a obtenu, ou, pour mieux dire, on a créé en sa faveur un nouvel état composé ainsi qu'il suit :

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| *Anciennes possessions*, après la cession de la rive gauche, telles qu'elles se trouvent spécifiées vol. V, page 175..... | 160 | 200,000 |
| Le bailliage palatin d'*Heidelberg*..... | 33 | 48,310 |
| ——— de *Ladenbourg*..... | 2 $\frac{1}{2}$ | 5,117 |
| ——— de *Bretten*..... | 7 | 10,032 |
| La ville de *Heidelberg*..... | 2 | 10,741 |
| —— de *Manheim*..... | 2 | 22,373 |
| (Voyez vol. V, pages 92 et suiv.). | 206 $\frac{1}{2}$ | 296,573 |

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| De l'autre part..... | 206 $\frac{1}{2}$ | 296,573 |
| Les restes de l'évêché de *Spire*..... | 35 | 28,000 |
| ——— de *Strasbourg*..... | 36 | 25,000 |
| ——— de *Bâle*..... | 2 | 1,500 |
| (Voyez vol. V, pages 253 et 254). | | |
| La seigneurie de *Lahr*..... | 8 | 8,000 |
| (Voyez vol. V, page 217). | | |
| Les bailliages hessois de *Lichtenau* et de *Willstedt* (Voyez vol. V, page 149).. | 18 | 18,000 |
| L'évêché de *Constance* (Voyez vol. V, page 265)..... | 14 | 12,000 |
| Les abbayes de *Schwarzach*, de *Frauen-alb*, de *Lichtenthal*, déjà comprises dans les anciennes possessions, mais contestées ou exemptées, etc..... | 00 | 00 |
| Les abbayes de *Gengenbach*, d'*Etten-Munster*, et quelques autres, qui ne se trouvent point sur les cartes..... environ | 10 | 10,000 |
| (Voyez vol. V, chapitre X). | | |
| La prévôté et le chapitre d'*Odenheim*.... | 0 | 000 |
| (Voyez vol. V, page 253). | | |
| L'abbaye de *Salmausweiller*, moins le bailliage d'Ostrach (Vol. V, p. 269)..... | 6 | 5,000 |
| La ville impériale d'*Offenbourg*..... | 1 $\frac{1}{2}$ | 4,000 |
| ——— *Zell-am-Hammersbach*..... | 6 | 6,000 |
| ——— *Gengenbach*..... | 3 | 2,800 |
| ——— *Uberlingen*..... | 8 | 7,200 |
| ——— *Biberach*..... | 7 | 10,000 |
| ——— *Pfullendorf*..... | 1 | 1,800 |
| ——— *Wimpfen*..... | 2 | 2,200 |
| (Voyez vol. V, chapitre XI) | | |
| TOTAL de l'électorat de Bade.... | 364 $\frac{1}{12}$ | 438,073 |

Cet *électorat* égale, comme on voit, un des départemens moyens de la France; mais en Allemagne, c'est toujours un état considérable. *Carlsruhe* continue d'être la résidence du souverain. Le territoire est contigu depuis Manheim jusques vers Brisack, dans une longueur de 36 à 37 lieues; la largeur varie de 4 à 10 lieues. Les districts de Constance sont trop éloignés et trop entre-coupés pour que l'électeur margrave ne desirât pas de les échanger. Le Brisgau serait à sa convenance, mais les négociations entamées au sujet de cet échange ont été infructueuses.

Nous tirons la notice suivante d'un petit écrit allemand, intitulé *Das MurgThal*, ect., c'est-à-dire *la Vallée de Murg*, considéré sous le rapport de la statistique, etc., par *Jagerschmidt*, à Nuremberg, 1802 :

« La *Murg*, petite rivière qui se jette dans le Rhin, est » très-utile au margraviat de Bade, en ce qu'elle procure un » débouché aux bois de la Forêt-Noire. La vallée de la Murg » est remplie d'ateliers pour fabriquer le goudron de pin, des » manufactures de potasse, des charbonnières, des scieries, » des verreries, des fabriques de noir de fumée, etc. Sau- » vage, rocailleuse et bordée de hautes montagnes escar- » pées, cette vallée n'offre aucune ressource à l'agriculture ; » mais elle est singulièrement favorable à l'entretien des bes- » tiaux, de sorte que dans la partie seule, appartenant à l'Etat » de Bade, 14,000 individus vivent de cette branche d'éco- » nomie rurale.

» La hauteur des montagnes de la Forêt-Noire, de ce côté, » est beaucoup plus grande que l'on ne le croyait. L'*Oelachen* » dans le Wirtemberg est élevé de 2,456 pieds au-dessus du » niveau du Rhin. »

### §. 8. *Nouvel électorat de Wirtemberg.*

Le duc de Wirtemberg avait cédé à la France la principauté de *Montbelliard* et dépendances, estimée à 60,000 habitans ; il avait également perdu des droits et des possessions en Alsace et en Franche-Comté. Il a été amplement dédommagé ; on lui a donné la dignité électorale, et ce qui vaut encore mieux, on a agrandi son pays de sorte à en faire un des plus considérables et des mieux arrondis de l'Allemagne. Voici comment ce nouvel électorat est composé :

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| *Ancien duché de Wirtemberg*, décrit dans notre volume V, pages 153—180... | 416 | 608,697 |
| La prévôté d'*Ellevang*, vol. V, p. 266... | 17 | 20,000 |
| L'abbaye de *Zwifalten*, ibid, page 270.. | 15 | 6,000 |
| —— da *Roth-Munster*, ibid, p. 269 .... | 3 | 2,900 |
| —— *Heiligen-Kreuzthal* et autres petites, qui ne peuvent être estimées qu'à.... | 2 | 1,600 |
| Le village de *Durnemetstetten*, appartenant au canton équestre de Necker..... | 1 | 800 |
| | 454 | 639,997 |

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| De l'autre part..... | 454 | 639,997 |
| La ville impériale de *Weil*, vol. V, page 347 ..... | 2 | 1,800 |
| ——— de *Reutlingen*, p. 343..... | 4 | 10,000 |
| ——— d'*Esslingen*, page 293..... | 3 | 9,400 |
| ——— du *Rothweil*, page 344..... | 17 | 16,000 |
| ——— de *Giengen*, page 300..... | 2 | 2,000 |
| ——— d'*Aalen*, page 283..... | 2 | 3,200 |
| ——— de *Hall*, page 301..... | 18 | 20,000 |
| ——— de *Gmund*. page 300..... | 9 | 14,000 |
| ——— de *Heilbron*, page 330..... | 8 | 10,200 |
| TOTAL actuel..... | 519 | 726,597 |

L'Etat de Wurtemberg serait très-bien arrondi, si l'on y joignait la ville d'*Ulm* et le comté *Hohenberg*, de la Souabe autrichienne. Le nouvel électeur n'a pas d'espoir quant à Ulm, mais il serait possible qu'il obtint le comté nommé, par un échange avec l'Autriche ou autrement.

Les querelles entre le souverain et les Etats de Wurtemberg n'étant pas encore terminées, l'électeur n'a point réuni ses nouvelles possessions à l'ancien duché, afin de n'y pas voir borner son pouvoir absolu, dont il paraît fort engoué. Comme ces nouvelles possessions sont très-disseminées, et pour la plupart enclavées dans les anciens Etats, cette double administration doit nuire essentiellement au bonheur de l'une et de l'autre partie.

L'électeur-duc a été chargé de servir *neuf rentes perpétuelles* à divers princes et comtes de l'Empire, lésés par la cession de la rive gauche. Ces rentes, spécifiées dans l'art. VI de l'acte définitif du corps germanique, forment un total de 99,800 florins; cette condition onéreuse diminue considérablement les avantages accordés à ce prince.

Le duc de Wirtemberg était déjà *archi-bannier du Saint-Empire;* l'empereur lui a confirmé cette haute et importante dignité. On ne sait pas encore quel sera l'*archi-office* des autres nouveaux électeurs.

### §. 9. *Maisons de Hesse.*

La dignité électorale est accordée au landgrave d'Hesse-Cassel; en cas d'extinction de sa postérité mâle, elle passera à la branche d'Hesse-Darmstadt. Cette branche a été plus

favorisée dans la distribution des indemnités que celle d'Hesse-Cassel : il est vrai qu'elle avait perdu beaucoup plus.

Le landgrave d'Hesse-Cassel, pour Saint-Goar et Rheinfels, et ses droits et prétentions sur Corwey, a obtenu les bailliages mayençais de *Fritzlard*, *Naumbourg*, *Neustadt* et *Amenebourg*, les chapitres de Fritzlard et d'Amenebourg, et les couvens auxdits bailliages ; plus la ville de *Gelnhausen* et le village d'Empire de *Holtzhausen* ; le tout à charge d'une rente perpétuelle de 22,500 florins envers le landgrave d'Hesse-Rothenbourg.

Ces acquisitions ont pu augmenter le nombre des sujets, de 10 à 15,000 ames ; de sorte que ce prince commande aujourd'hui à 470,000 individus.

Le landgrave d'Hesse-Darmstadt a dû être indemnisé pour le comté de *Lichtemberg*, la suppression de ses droits de protection et autres sur les villes de Wetzlaer et de Francfort, et la cession des bailliages hessois de *Lichtenau* et de *Willstett* à Bade, de Katzen-Ellenbogen, de Branbach, d'Embs, de Kluberg et d'Epstein, ainsi que du village de Weipperfelden à Nassau ; le tout peut être évalué à 72 lieues carrées de surface, et à 66,000 habitans. Les indemnités sont composées ainsi qu'il suit :

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| *Le duché de Westphalie* avec dépendances, et notamment Volkmarsen, avec les chapitres, abbayes et couvens qui se trouvent dans ledit duché, à charge d'une rente perpétuelle de 15,000 florins envers le prince de Witgenstein-Berlebourg..... (Vol. V, page 247). | 180 | 100,000 |
| Les bailliages mayençais de *Gernsheim*, *Bentheim*, *Oppenheim*, *Lorsch*, *Fürth*, *Steinheim*, *Alzenau*, *Wilbel*, *Rockenbourg*, *Hasseloch*, *Ostheim*, *Hirschorn*, les possessions et revenus dépendans de Mayence, au sud du Mayn, situés au pays de Darmstadt, notamment les censes de Mœnchof, Gemnhof et Claremberg, comme aussi ceux dépendans des chapitres, abbayes et couvens assignés ci-après au prince de Nassau-Usingen, à | | |
| | 180 | 100,000 |

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| De l'autre part..... | 180 | 100,000 |
| la réserve des villages de Burgel et de Schwanheim..... environ | 30 | 40,000 |
| (Vol. V, page 249). | | |
| Les restes de l'évêché de Worms, les abbayes de Séligenstadt et de Marienschloss près Rockenbourg et la prévôté de Wimpfen..... environ | 7 | 7,000 |
| Les Bailliages palatins d'*Indenfels*, *Umstatt* et *Olzberg*, et les restes de ceux d'*Alzey* et d'*Oppenheim*..... | 9 | 9,642 |
| (Vol. V, page 92). | | |
| La ville impériale de *Friedberg*..... | 2 | 1,740 |
| TOTAL des indemnités ..... | 228 | 158382 |
| Ajoutez les anciennes possessions, évaluées (vol. V, page 148) à 284 lieues carrées et 250,000 habitans, d'où il faut ôter, pour les pertes, 72 lieues carrées et 66,000 habit.; reste à porter en compte. | 212 | 184,000 |
| TOTAL de l'état d'Hesse-Darmstadt.. | 440 | 342,382 |

L'Etat d'Hesse-Darmstadt serait de plus d'importance si le duché de Westphalie était contigu à la principauté de Darmstadt proprement dite. Hesse-Darmstadt gagnerait beaucoup à échanger ce duché contre le comté de Hanau, appartenant à la branche d'Hesse-Cassel. (1)

La principauté de Damstadt ou de Catzen-Ellenbogen supérieur, était autrefois comme exclue de la navigatiop du Rhin et du Mayn. Les lisières, qui le séparaient de ces fleuves, lui étant aujourd'hui incorporées, cet Etat borde le Rhin dans la longueur de 12 lieues, et le Mayn sur environ 14 lieues. Or, le prince d'Ysenbourg ne possédant que deux lieues du rivage du Mayn, a réussi à y établir une bonne ville commerçante, de 10,000 ames, savoir, *Offenbach*. Le landgrave d'Hessé-Darmstadt doit donc tirer des avantages beaucoup plus grands de sa position. On verra s'élever une nouvelle place de commerce entre Manheim et Mayence, sur les bords du Rhin.

(1) Les journaux politiques assurent dans ce moment que l'échange va avoir lieu.

### §. 10. *Maisons de Nassau.*

Voici comment les indemnités de cette maison ont été déterminées :

Au prince de Nassau-Usingen, pour la principauté de Saarbruck, les deux tiers du comté de Saarwerden, la seigneurie d'Ottweiller et celle de Lahr, dans l'Ortenau; on accorde les indemnités ci-après dénommées :

Les bailliages mayençais de Kœnigstein, Hœchst, Kronenberg, Rudesheim, Oberlahnstein, Ettevill, Hochheim, Cassel avec les possessions du grand chapitre à la droite du Mayn, sous Francfort; plus le bailliage palatin de Caub avec dépendances, les restes de l'électorat de Cologne proprement dit, à l'exception des baillages d'Altwied et de Nurbourg; les bailliages hessois de Katzenellenbogen, Brobach, Embs, Epstein et Kluberg, dégagé des prétentions de Solms; les villages de Soden, Sulzbach, Schwanheim et Okristel; les abbayes de Limbourg, Rumersdorf, Bleidenstatt, Sayn et tous chapitres, abbayes et couvens situés dans les terres qu'il reçoit en indemnité; enfin le comté de Sayn-Altenkirchen est chargé de se conformer à la convention arrêtée pour le dédommagement de la maison de Sayn-Witgenstein, dont les prétentions sur le comté de Sayn et dépendances demeureront éteintes.

Au prince de Nassau-Weilbourg, pour le tiers de Saarwerden et la seigneurie de Kircheim-Polanden, le reste de l'électorat de Trèves avec les abbayes d'Arnstein et de Marienstadt.

Il est impossible de déterminer précisément et en détail à combien s'élèvent ces indemnités, parce qu'il n'existe aucune donnée certaine sur la population de chaque bailliage ex-mayençois, ex-trévirois ou ex-colognois. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'*ensemble* de ces indemnités paraît s'élever aux sommes suivantes :

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| Bailliages mayençais | 42 | 46,000 |
| Reste de Trèves | 40 | 32,000 |
| Restes de Cologne | 10 | 6,000 |
| Bailliage de Caub (ou Bacharach) | 1 ½ | 2,300 |
| Bailliages hessois | 10 | 9,000 |
| | 103 ½ | 95,300 |

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| De l'autre part..... | 103 ½ | 95,300 |
| Sayn-Altenkirchen..... | 10 | 8,000 |
| Abbayes, villages, etc..... | 6 | 4,000 |
| TOTAL des indemnités..... | 119 ½ | 107,300 |
| Anciennes possessions de ces deux branches, décrites vol. V, page 216..... | 73 | 86,000 |
| TOTAL des possessions actuelles de ces deux branches..... | 192 ½ | 193,300 |

Le prince de *Nassau-Dillenbourg*, autrement nommé de *Nassau-Oranien-Dietz*, pour indemnité du Stathouderat et de ses domaines en Hollande et Belgique a obtenu :

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| L'évêché de *Fulde*, vol. V, page 252... | 140 | 80,000 |
| —— de *Corwey*, id., page 245..... | 13 | 8,500 |
| La ville de *Dortmund*, id., 293..... | 6 | 19,000 |
| L'abbaye de *Weingarten* avec quelques autres petites abbayes, vol. V, p. 270.. | 14 | 11,000 |
| TOTAL des indemnités..... | 173 | 108,500 |
| Anciennes possessions dans la principauté de Nassau, décrites vol. V, page 214... | 124 | 120,000 |
| TOTAL des possessions de Nassau-Orange..... | 297 | 228,500 |
| Ainsi, dans le cas assez probable d'une réunion de toutes les possessions de la maison de Nassau, elles formeraient un état de..... | 489 ½ | 421,800 |

La principauté de Nassau, proprement dite, (1) forme aujourd'hui un Etat contigu, depuis les bords de l'*Eder*, jusqu'à ceux du Mayn; le Rhin l'entoure en arc de cercle; la moitié inférieure du cours de la Lahn se trouve sur le territoire Nassovien. Ainsi ce pays, riche en mines et en vins, est susceptible de devenir un Etat très-florissant. Mais il y a un inconvénient, le comté de Neu-Wied et quelques bailliages appartenans à Hesse-Cassel, sont enclavés

(1) 316 lieues carrées, 313,300 habitans, y compris *Sayn* etc.

dans ce territoire, ce qui, sans interrompre la contiguité, ne laisse pas que d'être très-désavantageux.

§. II. *L'électeur archi-chancelier*, les *Ordres Teutonique* et de *Malte*.

Inflexible comme elle est sur le chapitre de l'*intérêt*, la politique aime cependant quelquefois à paraître généreuse et guidée par des idées morales : on en voit ici deux exemples. L'archiduc *Charles*, par ses hautes vertus civiles et militaires, commandait le respect universel; il était devenu *Grand-Maître de l'Ordre Teutonique*; cet ordre fut exempté de la sécularisation. L'électeur de Mayence jouissait, comme prince patriotique, homme d'Etat consommé, et littérateur distingué, d'une triple gloire, (1) qui avait rendu son nom aussi célèbre dans le public, que son caractère personnel était estimé des deux cours rivales de Berlin, et de Vienne. Il a été excepté, seul, de la sécularisation générale, et on lui a formé une nouvelle souveraineté, à la vérité moindre que celle qu'il vient de perdre.

Voici les dispositions de l'acte des indemnités :

« Le siège de Mayence sera transféré à l'eglise cathédrale » de *Ratisbonne*. Les dignités de prince empereur et d'archi» chancelier du Saint-Empire, ainsi que celles d'archevêque » métropolitain et de primat de Germanie y demeureront » unies à perpétuité. Sa jurisdiction metropolitaine s'étendra » sur les anciennes provinces ecclésiastiques de Mayence, » Cologne et Trèves (en tant qu'elles se trouvent à la rive » droite du Rhin, et en exceptant les Etats du roi de Prusse. » Enfin, sur celles de Salzbourg, en tant qu'elle s'étend sur » les pays unis à l'électorat palatin de Bavière.

» Quant au temporel, la dotation de l'archi-chancelier sera » formée de la *principauté d'Aschaffenbourg* et de la *princi*» *pauté de Ratisbonne*. La première sera formée du grand » baillage d'Aschaffenbourg, dans son intégrité et étendue » actuelle; plus des bailliages d'Auffenau, Lohr, Orb, avec » la Saline, Prozelten et Klingenberg à la droite du Mayn, et du

(1) C'est de lui dont nous avons parlé, sous le nom de M. *Dalberg*, dans l'article *Sciences*, *Lettres* et *Arts*, vol. V, Il étoit alors prince-évêque de Constance.

» bailliage wurtzbourgeois d'Aurach au sinngrand ; la seconde » comprendra la principauté actuelle de Ratisbonne, la ville » de ce nom et toutes les dépendances avec les chapitres, » abbayes et couvents, tant médiats qu'immédiats qui s'y trou- » vent, notamment Saint-Emeran, Nieder et Ober-Munster ; » le tout dans les rapports actuellement existans à l'égard de » la Bavière. Cette dotation sera formée en outre de la ville im- » périale de *Vetzlaer*, à titre de *comté*, et en pleine supériorité » territoriale, ainsi que tous les chapitres, abbayes et couvens » situés dans lesdites principautés et comtés ; plus, de la mai- » son de Kompostel à Francfort, et des propriétés et revenus » du grand chapitre de Mayence, terres et fermes hors des » baillages assignés au roi de Prusse, aux landgraves » d'Hesse-Cassel et d'Hesse-Darmstadt, aux princes de Nas- » sau-Usingen et de Linange. Le revenu des objets ci-dessus » spécifiés est évalué à 650,000 florins. »

On peut estimer la valeur géographique de ces principautés ainsi qu'il suit :

| | lieues carr. | habitans. |
|---|---|---|
| Principauté d'Aschaffenbourg..... | 106 | 140,000 |
| —— de Ratisbonne..... | 18 | 30,000 |
| Comté de Wetzlaer..... | 3 | 8,000 |
| TOTAL..... | 121 | 178,000 |

Cette estimation n'est fondée que sur des apperçus très-incertains.

Les villes de Ratisbonne et de Wetzlaer sont déclarées neutres en tout tems, attendu que la première est le siège de la diète, et l'autre celui de la chambre impériale.

Il sera pourvu immédiatement au complément de l'indemnité de l'archi-chancelier, fixée à un *million* de florins, assigné sur l'octroi de la navigation, qui doit remplacer tous les péages du Rhin.

Quant aux deux ordres ecclésiastico-militaires, voici ce que porte l'acte des indemnités.

« Les Ordres Teutoniques et de Malte seront, en considé- » ration des services militaires de leurs membres, soustraits » à la sécularisation : et à raison de leurs pertes sur la rive » gauche du Rhin, ils recevront en compensation, savoir :

» Le prince grand-maître de l'Ordre Teutonique ;

» Les

» Les chapitres, abbayes et couvens médiats du Voral-
» berg, de la Souabe autrichienne, et généralement tous les
» couvens médiats des diocèses d'Augsbourg et de Constance,
» en Souabe, dont il n'a pas été disposé, hors ceux du Brisgau.

» Le prince grand-prieur et le grand-prieuré d'Allemagne ;

» Le comté de Bondorff, les abbayes de Saint-Blaise, de
» Saint-Trutpert, de Schuttern, de Saint-Pierre et de Tenne-
» bach, et généralement tous les chapitres, abbayes et cou-
» vens du Brisgau, à charge par lui d'acquitter les dettes
» personnelles des ci-devant évêques de Bâle et de Liége,
» contractées depuis qu'ils sont hors de leurs sièges, telles
» qu'elles seront ultérieurement liquidées. »

Ces soins que la France s'est donnée pour la sustentation de l'Ordre de Malthe en Allemagne, répondent d'avance à la ridicule imputation que le roi d'Angleterre, ou plutôt son premier ministre, a osé faire au premier Consul, comme s'il cherchait a affaiblir et a ruiner cet Ordre.

§. 12. *Holstein-Oldenbourg* et *Meklenbourg-Schwerin.*

Ces deux maisons sont liées à la maison régnante de Russie: cette circonstance leur a procuré quelques avantages. Voici ce que l'acte des indemnités leur accorde :

Au duc de *Holstein-Oldenbourg*, pour la suppression du péage d'*Elsflet*, la cession des villages au territoire de Lubeck, déterminés ci-après, et pour ses droits et propriétés, et ceux du chapitre dans la ville de ce nom: *l'évêché et grand chapitre de Lubeck* (*Voyez* vol. V, p. 236.), le bailliage hanovrien de *Wildeshausen*, et les bailliages déjà mentionnés de *Wechté* et de *Kloppenbourg* au pays de Munster.

Le duc d'Oldenbourg régnait sur 140 lieues carrées, et 90,000 sujets (*Voyez* vol. V, p. 197.); aujourd'hui il nous paraît que sa souveraineté, tant en étendue qu'en population, peut faire *le double* de ces sommes.

Il lui serait avantageux de vendre l'évêché de Lubeck au roi de Danemark ; celui-ci pourrait par-là presque arrondir son Holstein.

L'Oldenbourgeois, proprement dit, est un pays de pâturages et de tourbières ; les bailliages ex-Munsterois et ex-Hanovriens ne sont pas non plus fertiles. Mais l'établis-

sement d'un *port de commerce* sur le Weser, en bas de Brême, y ranimerait l'industrie.

L'acte des indemnités porte, relativement au Meklenbourg, ce qui suit :

» Au duc de *Meklenbourg-Schwerin*, pour les droits et répétitions sur deux canonicats héréditaires de l'église de Strasbourg, qui lui avaient été donnés en remplacement du port de Wismar, ainsi que pour les prétentions sur la *presqu'île de Priwal*, dans la Trave, lui sont accordés : les droits et propriétés de l'hôpital de Lubeck, dans les villages de Warnekenhagen, Alten-Buchow et Krumbrook, et dans ceux de l'île de Poel ; plus une rente perpétuelle de dix mille florins sur l'octroi de la navigation du Rhin ».

Mais il paraît qu'il a été résolu d'élever cette maison à un plus haut degré de gloire. L'empereur de Russie vient de demander à l'Empire de conférer au Meklenbourg-Schwerin la *dignité électorale*.

L'Autriche ne paraît pas disposée à souffrir qu'on augmente encore le nombre des électeurs protestans, qui déjà possèdent la majorité dans le Collége Electoral.

Comment concilier ces vœux contraires ? — En donnant au duc de Meklenbourg-Schwerin *l'Electorat d'Hanovre*, limitrophe de Meklenbourg, et que le roi d'Angleterre a bien mérité de perdre une fois pour toutes.

Ce serait là un établissement convenable pour un beau-frère de l'empereur de Russie. La France assurerait par là l'indépendance des villes de Hambourg et Brême. La Hollande et le Danemark y verraient une barrière contre le roi de Prusse.

### §. 13. *Linange* (Leiningen) *Wertheim* et *Hohenlohe*.

Les indemnités de ces petits princes, tous limitrophes, ont été réglées de la manière suivante :

A la maison de *Linange*, pour sa principauté, le comté de Dabo et la seigneurie de Weihersheim, ainsi que ses droits et prétentions sur Saarwerden, Lahr et Malberg. On accorde les indemnités suivantes ; savoir :

Au *prince de Linange* les bailliages mayençais de Miltenberg, Buchen ; Selgenthal, Amorbach et Bischofsheim ;

les bailliages de *Grunsfeld*, *Laudal*, *Hartheim et Ritberg*, détachés de Wurzbourg; les bailliages palatins de *Boxberg* et *Mosbach*, et les abbayes de *Gerlachsheim* et d'*Amorbach*.

Au comte de Linange-Guntersblum, la Kellerey mayençaise de Billigheim.

Au comte de Linange-Heidesheim, la Kellerey mayençaise de Heidenau.

Au comte de Linange-Westerbourg, branche aînée, l'abbaye et le couvent d'Ilbenstadt, en Vétéravie.

Au comte de Linange-Westerbourg, branche cadette, l'abbaye d'Engelthal, en Vetéravie. En outre, on accorde aux quatre comtes des rentes sur l'octroi de la navigation du Rhin, formant un total de 15,000 florins.

Les Etats de la maison de Linange forment un territoire contigu, que nous estimons à plus de 100 lieues carrées, situés sur le Meyn, la Necker et la Tauber.

Au prince de *Lowenstein-Wertheim*, pour le comté de Putelange, les seigneuries de Scharfeneck, de Lugnow et autres; on accorde les bailliages de Rothenfels et de Hombourg; au pays de Wurzbourg, les abbayes de Brombach, Neustatt et Holzkirchen, les deux villages mayençais de *Wurth* et de *Treinfurth*, etc.; les régies Wurzbourgeoises de Widdern et Thalheim, et les droits et revenus de Wurzbourg, dans le comté de Wertheim, sous la clause néanmoins de retrocéder le susdit bailliage de Hombourg et l'abbaye Holzkirchen à l'électeur Palatin de Bavière, contre une rente perpétuelle de 28,000 florins, ou tout autre équivalent, dont ils pourront convenir.

Aux comtes de Lowenstein-Wertheim, pour le comté de Wermbourg; le bailliage de Freudenberg, la chartreuse de Grunau, le couvent de Triefenstein, et les villages de Montfeld, Ravenberg, Wessenthal et Freunfeldt.

Au sud des nouveaux états de Linange, nous voyons ceux de la maison de Hohenlohe, ils ont été arrondis de la manière suivante:

Au prince Charles de *Hohenlohe-Bartenstein*, pour la seigneurie d'Oberbronn: les bailliages de *Haltenberg*, *Stetten*, *Lautenbach*, *Yagstberg* et *Braunsbach*, le péage de Wurzbourg, au pays de Hohenlohe, sa part au village de Neunkirchen, etc., etc.

A *Hohenlohe-Ingefingen*, le village de *Nagelsberg*.

A *Hohenlohe-Neuenstein*, les parts de Mayence, Wurtzbourg et Kombourg, au bourg de *Kunzelsau*; le tout sous la clause de rétrocéder, contre un juste équivalent, à l'électeur palatin, le territoire nécessaire pour établir une route militaire et de communication directe et non interrompue de Wurtzbourg à Rotenbourg.

Aux chefs des deux branches de *Hohenlohe-Waldenbourg*, pour leur part au péage de Boppart, la rente perpétuelle de six cents florins sur Kombourg.

Les Etats de l'électeur archi-chancelier de la maison de Wertheim, de celle de Linange, de celle de Hohenlohe et des comtes d'Erbach se touchent, et forment un ensemble assez considérable. Ces souverains, pour l'intérêt de leur propre considération et de leur indépendance, devraient former entr'eux une ligue défensive.

### §. 14. *Diverses petites indemnités.*

Pour satisfaire ceux qui aiment une exactitude minutieuse, et qui veulent étudier l'*entomologie géographique* dans *Busching*; nous rapporterons ici les articles suivans de l'acte des indemnités, que nous avons hésité un moment d'insérer, vu le peu d'importance des objets dont il s'agit.

Au prince d'Isembourg, pour la cession du village d'Okristel, les villages de Hainsheim, près du Rhin et de Burgel, près d'Offenbach.

A la princesse d'Isembourg, comtesse de Barkstein, pour sa part à la seigneurie de Reipoltskirchen et autres seigneuries à la rive gauche du Rhin, une rente perpétuelle de vingt-trois mille florins sur les chapitres et couvens médiats qui seront ultérieurement déterminés.

Au prince de Wied-Runkel, pour le comté de Créange, les bailliages de Nuerbourg et d'Altwied au pays de Cologne, et la Kellerey de Witmar.

Au prince de Bretzenheim, pour Bretzenheim et Winzenheim, la ville et l'abbaye de Lindau, au lac de Constance (Il l'a cédé à l'Autriche).

Au prince de Wilgenstein-Berlebourg, pour les seigneuries de Neumagen et de Hemsbach, la rente perpétuelle,

déjà mentionnée de 15,000 florins, sur le duché de Westphalie.

Il sera pourvu à la satisfaction de la maison de Sayn-Witgenstein, pour ses prétentions reconnues légitimes sur les comtés de Sayn-Altenkirchem et Hachenbourg, au moyen de l'arrangement concerté entre le margrave de Baden, les princes de Nassau et ledit comte de Witgenstein.

Aux princes et comtes de Solms, pour la seigneurie de Rohrbach, celle de Kratz-Scharfentein, Kirchfeld, pour leurs droits et prétentions sur l'abbaye d'Arnsbourg et sur le bailliage de Kleeberg : l'abbaye d'Arnsbourg et celle d'Altenbourg, au pays de Solms.

Aux princes et comtes de Stolberg, pour le comté de Rochefort et leurs prétentions sur Kœnigstein, une rente perpétuelle de trente mille florins sur l'octroi de la navigation du Rhin.

Au prince d'Ottingen-Wallerstein, pour la seigneurie de Dachsthul, l'abbaye de Sainte-Croix de Donawerth, le chapitre de Saint-Magnus, à Fuessen, et les couvens de Kircheim, d'Eggingen et Maihingen, au pays de Wallerstein.

Au prince de Hohenzollern-Hechingen, pour ses droits féodaux dans le comté de Geulle, et les seigneuries de Mouffrin et de Baillonville, au pays de Liége, la seigneurie de Hirschlatt et le couvent de Stetten.

Au prince de Hohenzollern-Sigmaringen, pour les droits féodaux dans la seigneurie de Boxmeer, Dixmude, Berg, Gendingen, Ettenwisch, Pannerden et Mullingen; et pour ses domaines dans la Belgique, la seigneurie de Glatt et les couvens d'Inzikhofen, de Klosterbeuren, et de Holzheim, au pays d'Augsbourg.

A l'égard des comtes d'Empire, comme les parties de territoires immédiates qui restent disponibles ne suffiraient pas pour des assignations qui approchassent de leurs pertes, et qu'il convient néanmoins de leur faire un établissement proportionnel auquel leur droit de vote puisse être transféré, les abbayes et couvens immédiats suivans, avec leurs dépendances, demeurent réservés à cette fin ; savoir :

Ochsenhausen, Munchroth, Schussenried, Gutenzell, Hegbach, Baindt, Buxheim, Weissenau et Isny avec la ville.

La distribution de ces territoires a été faite par une commission pour laquelle furent proposés le duc de Wurtemberg et le margrave de Baden.

*Ochsenhausen* a été donné au comte de Metternich, à charge d'une rente de 20,000 florins, et moins le bailliage de Tannheim; *Heggbach* au comte de Bassenheim, *Isny* au comte de *Quadt*; *Schussenried* et *Weissenaw* au comte de *Sternberg*, à charge d'une rente de 13,900 florins, etc.

Ces objets ne méritent pas qu'on entre dans de grands détails. Nous avons décrit toutes ces abbayes, volume V, chapitre X, article, *Abbayes de Souabe*,

Voici une petite principauté, formée dans les mêmes contrées, et qui mérite d'être citée ici.

Le prince de *la Tour et Taxis* (1) a obtenu, pour indemnité du revenu des postes de l'Empire, dans les provinces cédées à la France, et pour ses domaines dans la Belgique, *l'abbaye de [illegible]chau* avec la ville, celles de *Marchtal* et de *Neresheim*, et le bailliage d'*Ostrach*, dépendant de Salmanswiller, dans l'étendue de son administration actuelle, avec la seigneurie de Schemmelberg et les hameaux de Triefenthal, Franzhoff et Stetten. La conservation des postes du prince de la Tour et Taxis, telles qu'elles sont constituées, lui sera d'ailleurs garantie. En conséquence, lesdites postes seront maintenues *in statu quo* pour l'étendue et l'exercice qu'elles conservaient lors du traité de Lunéville, et pour en assurer d'autant plus l'établissement dans toute son intégrité, tel qu'il se trouvait à ladite époque, elles seront mises sous la protection spéciale de l'empereur et du collége Eléctoral.

---

(1) Proprement de *Thurn et Taxis*; mais les géographes français se sont mis en tête de falsifier ce nom de famille, comme tant d'autres noms de villes et de pays.

Nous remarquerons à cette occasion que les deux plans d'indemnités et l'acte définitif sur-tout, dans l'impression officielle française, sont remplis de fautes d'impression. Nous en avons corrigé une *centaine* environ. Nous ne garantissons pas au lecteur qu'il ne nous en soit echappé encore quelques-unes, n'ayant eu pour guide qu'une carte allemande, dressée sur une petite échelle.

Malgré cette *protection spéciale*, le roi de Prusse vient de supprimer dans tous ses nouveaux états les postes de l'Empire; il a même ordonné aux employés du prince de la Tour et Taxis de sortir de son territoire.

La république Helvétique, en compensation de ses droits et prétentions sur les possessions dépendantes de ses établissemens ecclésiastiques situées en Souabe, recevra l'*évêché de Coire*, en pourvoyant à l'entretien de l'évêque, du chapitre et de leurs officiers; plus *la seigneurie de Trasp*. Elle sera en outre autorisée à racheter, au moyen de rentes perpétuelles équivalentes au produit net, ou de tel arrangement dont elle pourra convenir avec les parties intéressées, tous les droits quelconques, dîmes, domaines, propriétés et revenus appartenans, soit à l'Empereur, aux princes et Etats d'Empire, soit aux établissemens ecclésiastiques sécularisés, seigneurs et particuliers étrangers dans toute l'étendue du territoire helvétique.

Au prince de Dietrichstein, on accorde, pour la seigneurie de Trasp, au pays des Grisons, la seigneurie de Neu-Ravensbourg.

### §. 15. *Colléges des Villes libres de l'Empire.*

Le collége des villes impériales demeurera composé à l'avenir des villes libres et immédiates *d'Augsbourg*, *Lubeck*, *Nuremberg*, *Francfort*, *Brémen* et *Hambourg*.

Elles jouiront, dans toute l'étendue de leur territoire respectif, de la pleine supériorité et de toute juridiction quelconque, sans réserve ni exception; sauf néanmoins l'appel aux tribunaux suprêmes de l'Empire.

Elles jouiront pareillement d'une neutralité absolue, même dans les guerres d'Empire. A cet effet, elles seront franches à perpétuité de toute contribution militaire, ordinaire et extraordinaire; et, dans toutes les questions de paix ou de guerre, dispensées pleinement et nécessairement de tout concours aux votes de l'Empire.

Elles recevront en outre en indemnité, compensation et concession, savoir:

La ville d'*Augsbourg*; tous les biens, bâtimens, propriété-

tés et revenus ecclésiastiques de son territoire, tant en dedans qu'en dehors de ses murs, sans aucune exception quelconque.

La ville de *Lubeck*, pour la cession des villages et hameaux dépendans de son hôpital dans le Mecklenbourg; tout le territoire de l'évêché et grand chapitre de Lubeck, avec leurs droits et revenus compris entre la Trave, la Baltique, le lac de Himmelsdorff, une ligne tirée de-là au-dessus de Svartau, à une distance de 500 toises au moins de la Trave, le Holstein danois et le Hanovre. Quand aux parcelles dépendantes de la ville de Lubeck hors du territoire ainsi déterminé, et enclayées dans les Etats du duc de Holstein-Oldenbourg, il en sera traité à l'amiable.

La ville de *Francfort*, pour la cession de sa part aux villages de Soden et Sultzbach, les chapitres, abbayes et couvens situés dans son enceinte, avec toutes leurs dépendances, tant en dehors qu'en dedans de son territoire, sous la condition de servir une rente perpétuelle de 21,000 florins au landgrave de Darmstadt; une de 28,000 florins au comte de Salm-Reiferscheid-Dick; une de 3,600 florins au comte de Stadion-Warthausen, et une de 2,400 florins au comte de Stadion-Thannhausen. Le commerce de Francfort sera en outre affranchi de tous droits de haut-conduits exercés ou prétendus par aucun des Etats d'Empire.

Le territoire de *Brémen* comprendra le bourg de Wegesack avec dépendance, le Grollande, le Baurkoff, le moulin de Hemlingen, les villages de Hastede, Schwaghausen et Vahr, et tous ceux compris entre le territoire actuel et les rivières de Wumme et de Leesum, avec tous les droits, bâtimens et revenus dépendans du duché et grand chapitre de Brémen dans son enceinte.

Pour mettre le commerce de Brémen et la navigation du bas Weser à l'abri de toute entrave, le péage de l'Elsfleet sera supprimé à perpétuité, sans pouvoir être rétabli sous aucun pretexte ou dénomination quelconque: et les vaisseaux ou bâtimens, et les marchandises qu'ils transportent, soit en montant ladite rivière, soit en la descendant, ne pourront être arrêtés ni empêchés sous quelque prétexte que ce soit.

La ville de Hambourg aura à sa disposition tous les

droits, bâtimens et revenus du duché de Brémen et de son grand chapitre, situés dans son enceinte et dans son territoire.

Quant à la fixation du territoire de *Nuremberg*, elle sera remise à des transactions ultérieures (1).

Les six villes ci-dessus nommées ne pourront permettre de recrutement militaire dans leur enceinte et dans leur territoire que pour les Etats de l'Empire; si elles étaient réunies, elles formeraient une petite république de 330,000 à 360,000 habitans.

---

Nous profitons de cette occasion pour consigner quelques faits relatifs au commerce de Hambourg, en 1801.

Le nombre des bâtimens entrés à Hambourg dans cette année, s'élevait à 1,609, parmi lesquels il y avait,

| | |
|---|---|
| Venans d'*Amsterdam* | 149 |
| ——— de *Bordeaux* | 57 |
| ——— de *Cayenne* | 1 |
| ——— de la Guadeloupe | 2 |
| ——— de *Hull* | 126 |
| ——— de *Lisbonne* | 90 |
| ——— de *Londres* | 195 |
| ——— de *Naples* | 1 |
| ——— de *Newcastle* | 187 |
| ——— de *Rotterdam* | 55 |
| ——— de *Saint-Thomas* | 11 |

On avait importé 28 millions pesant de café, ce qui fait 18 millions de moins qu'en 1798; et au contraire, 113 millions de sucre, ce qui fait 16 millions de plus qu'en 1798.

Les messes de Francfort sont dans une décadence à la-

---

(1) *Voyez* Vol. V. p. 340 et 341. Nous nous sommes vûs dans la désagréable necessité de dire des vérités qui ne font pas honneur à la Prusse. Mais nous espérons que le roi de Prusse, dont le caractère généreux et philantropique a toute notre vénération, ne persistera pas a soutenir les opérations de la régence de Franconie. Un aigle altier peut-il trouver plaisir à écraser et à faire mourir lentement une abeille industrieuse? On assure dans le moment même que du moins les deux faubourgs de *Wœhrd* et de *Gostenhof*, qui sont immédiatement contigus à la ville de Nuremberg, ont été rendus à la bourgeoisie.

quelle on ne s'attendait pas. On attribue ce phénomène à la suppression des principautés ecclésiastiques de Souabe et de Franconie ; autrefois les princes évêques et abbés vendaient leurs vins et achetaient des articles de luxe à Francfort ; les nouveaux souverains cherchent à concentrer le commerce chez eux.

## CONCLUSION.

*Idée générale de la composition actuelle du Corps germanique.*

Il résulte de tous ces changemens une *Constitution de l'Empire*, nominalement la même, mais réellement tout-à-fait nouvelle. Les élémens n'en sont pas encore entièrement connus ; on attend des nouvelles pretentions, qui en feront naître d'autres. La division administrative même de l'Empire va subir une reforme ; on pourrait l'abolir entièrement, sans qu'il en résultat d'inconvénient sensible. Voici, en attendant, la composition actuelle de l'Empire.

I. L'*Empereur* continue à en être le *chef suprême*, mais son successeur éventuel, ou le *roi des Romains*, n'est pas encore élu ; et lorsqu'un jour il faudra aborder cette question, elle entraînera probablement une guerre.

II. Le *Collége Electoral* conserve tous ses anciens droits, et se compose des membres suivans :

1. L'*électeur archi-chancelier* (Il paraît neutre).
2. *Saltzbourg* (dans l'intérêt autrichien).
3. *Bohême*, *idem*.
4. *Saxe* (plus favorable à l'Autriche qu'à la Prusse).
5. *Bavière*, pour le *Palatinat* (dans l'intérêt prussien).
6. *Brandebourg* (Prusse).
7. *Hanovre* (le sort de cet électorat est incertain, mais sa voix sera sans doute desormais pour la Prusse).
8. *Hesse-Cassel* (dans l'intérêt prussien).
9. *Wirtemberg* (dans l'intérêt prussien, mais le *prince électoral* entièrement dévoué à l'Autriche).
10. *Bade* (dans l'intérêt prussien).

Il est évident que si la couronne impériale venait à vaquer dans le moment actuel, l'Autriche courerait le risque de la voir sortir de sa maison, à moins que le roi de Prusse ne

dédaignait ce frivole honneur, que nous ne croyons pas valoir une seule bataille, encore moins une guerre.

Mais si la voix de Wirtemberg changeait de possesseur, si l'Hanovre pouvait être attiré dans l'intérêt autrichien, l'électeur archi-chancelier resterait maître, par sa voix, de déterminer la majorité ou de laisser naître un *schisme*.

Nous avons déjà dit que le duc de Mecklenbourg-Schwerin est recommandé par la Russie pour un nouvel électorat. On assure que l'Autriche demande, de son côté, que l'on forme encore un électorat en sa faveur, peut-être de *l'archiduché d'Autriche* même.

III. Le *Collége des Princes* est aujourd'hui composé de 131 voix; nous les indiquons ici dans l'ordre déterminé par l'acte des indemnités, et qui est celui de la 10^e^ *strophe* ou tour d'appel à la diète. La lettre *n* marque les voix *nouvellement* accordées.

1. Autriche.
2. Bavière (Haute-).
3. Styrie. *n.*
4. Magdebourg.
5. Salzbourg.
6. Bavière (Basse-). *n.*
7. Ratisbonne.
8. Sulzbach. *n.*
9. Ordre Teutonique.
10. Neubourg.
11. Bamberg.
12. Brémen.
13. Margraviat de Misnie. *n.*
14. Duché de Berg. *n.*
15. Wurtzbourg.
16. Carinthie. *n.*
17. Eichstedt.
18. Saxe-Cobourg.
19. Bruchsal, pour Spire. *n.*
20. Saxe-Gotha.
21. Ettenheim, pour Strasbourg. *n.*
22. Saxe-Altenbourg.
23. Constance.
24. Saxe-Weymar.
25. Augsbourg.
26. Saxe-Eisenach.
27. Hildesheim.
28. Brandebourg-Ansbach.
29. Paderborn.
30. Brandebourg-Bayreuth.
31. Freysing.
32. Wolfenbuttel.
33. Landgrav. de Thuringue. *n.*
34. Brunswick-Zelle.
35. Passau.
36. Brunswick-Calenberg.
37. Trente.
38. Brunswick-Grubenhagen.
39. Brixen.
40. Halberstadt.
41. Carniole. *n.*
42. Bade-Bade.
43. Wurtemberg-Teck. *n.*
44. Bade-Durlack.
45. Osnabruck.
46. Verden.
47. Munster.
48. Bade-Hochberg.
49. Lubeck.
50. Misnie.
51. Hanau. *n.*
52. Holstein-Gluckstadt.
53. Fulde.
54. Holstein-Oldenbourg.
55. Kempten.

56. Mecklenbourg-Schwerin.
57. Ellwangen.
58. Mecklenbourg-Gustrow.
59. Ordre de Malte.
60. Hesse-Darmstadt.
61. Berchtolsgade.
62. Hesse-Cassel.
63. Westphalie. *n.*
64. Poméranie. antérieure.
65. ——— citérieure.
66. Holstein-Gottrop.
67. Brisgaw. *n.*
68. Saxe-Lauenbourg.
69. Corwey.
70. Minden.
71. Bourgraviat de Misnie. *n.*
72. Leuchtenberg.
73. Anhalt.
74. Saxe-Henneberg.
75. Schwerin.
76. Camin.
77. Ratzebourg.
78. Hirschfeld.
79. Tyrol. *n.*
80. Tubingen.
81. Querfurt. *n.*
82. Aremberg, transféré.
83. Hohenzollern-Hechingen.
84. Fritzlar. *n.*
85. Lobkowitz.
86. Salm-Salm. *n.*
87. Dietrichstein.
88. Nassau-Hadamar.
89. Zwiefalten. *n.*
90. Nassau-Dillenbourg.
91. Auersberg.
92. Starkenbourg. *n.*
93. Ostfrise.
94. Furstemberg.
95. Schwarzenberg.
96. Gœttingen. *n.*
97. Mindelheim. *n.*
98. Lichtenstein.
99. Latour et Taxis.
100. Schwarzbourg.
101. Ortenau. *n.*
102. Aschaffenbourg.
103. Eichsfeld. *n.*
104. Blankenbourg.
105. Stargard.
106. Erfurth. *n.*
107. Nassau-Usingen. *n.*
108. Nassau-Weilbourg. *n.*
109. Hohenzollern - Sigmaringen.
110. Salm-Kyrbourg. *n.*
111. Furstenberg-Baar et Stuhlingen. *n.*
112. Schwarzenberg - Klettgau. *n.*
113. Latour et Taxis-Buchau. *n.*
114. Waldeck. *n.*
115. Lœwenstein-Wertheim. *n.*
116. Œttingen-Spielberg. *n.*
117. Œttingen-Wallerstein. *n.*
118. Solms-Braunfels. *n.*
119. Hohenlohe-Neuenstein. *n.*
120. Hohenlohe-Waldenbourg-Schillings Furst. *n.*
121. Hohenlohe-Waldenbourg-Bartenstein. *n.*
122. Isenbourg-Birstein. *n.*
123. Kaunitz-Rittberg. *n.*
124. Reuss-Plauen-Graitz. *n.*
125. Linange. *n.*
126. Ligne. *n.*
127. Looz. *n.*
128. Comtes de Souabe.
129. ——— de Wetteravie.
130. ——— de Franconie.
131. ——— de Westphalie.

La maison d'Autriche possède les voix 1. 3. 5. 9. 16. 17. 37. 39. 41. 61. 67. 79. 101 ; en tout 13 voix. Les voix 85. 87. 91. 95. 112. 123, en tout 6, sont exercées par des *sujets* de l'Autriche. Quelques autres, comme la Tour et Taxis,

Furstemberg ; quelques-uns de Hohenlohe et l'ordre de Malte lui sont entièrement assurées.

La *Prusse* possède les voix 4. 27. 28 29. 30. 40. 46. 47. 64. 70. 76. 93. 103. 106 ; en tout 14 voix.

La *Bavière* exerce les voix 2. 6. 8. 10. 11. 14. 15. 25. 31. 35. 55. 72. 97 ; en tout 13 voix.

L'*Hanovre* possède les voix 12. 34. 36. 38. 45. 96 ; en tout 6, Elle a une grande part à la voix 131.

*Bade* a 19. 21. 23. 42. 44, 48 ; en tout 6, et une part à la voix 128.

*Hesse-Cassel* possède 51. 62. 78. 84. 92 ; en tout 5 voix et quelques parts de voix.

*Wirtemberg* est maître des 4 voix suivantes : 43. 57. 80. 89.

La maison *Nassau* possède les voix 53. 69. 88. 90. 107. 108 ; en tout 6

La voix du *Landgraviat de Thuringue* est commune entre l'électeur de Saxe et les ducs de la ligne Ernestine.

IV. Le *Collége des Villes Impériales.* Son organisation est décrite dans le paragraphe 15, ci-dessus. Il est devenu presque étranger à l'Empire ; mais il pourrait obtenir une très-grande considération dans l'Europe, s'il se décidait à ne plus envoyer séparément cinq ou six petits délégnés, qui travaillent obscurement chacun pour sa petite république, mais d'entretenir aux frais communs *des envoyés de la Hanse Teutonique.* Rien n'empêche ces villes de renouveller entr'elles cette célèbre association, à moins que ce ne soit une jalousie mutuelle, qui certainement serait hors de raison.

Parmi les autres arrangemens, occasionnés par cette révolution de l'Empire, nous devons remarquer celui qui supprime tous les péages établis sur le Rhin indistinctement, et les remplace par *un octroi de navigation* qui sera perçu en communauté entre la République et l'Empire, et pour l'établissement définitif duquel l'électeur archi-chancelier est chargé de négocier avec le gouvernement français. On a posé en principe que le montant de l'octroi ne pourrait pas excéder le montant de tous les anciens péages réunis. Il ne sera établi ni plus de quinze, ni moins de cinq bureaux de douane dans la partie du cours du Rhin, qui est commun aux deux puissances.

Les détails dont ce mémoire est composé sont, par leur nature, très-arides. Nous aurions pu les rendre plus intéressans, en y mêlant plus de réflexions et en nous étendant sur la description de chaque état nouvellement formé ; mais pour cela il aurait fallu redire ce qu'on trouvera déjà imprimé dans les IV^e^. et V^e^. volumes. Les détails de géographie physique et de topographie ne changent point avec le nom du souverain. On s'est donc principalement borné dans ce mémoire aux choses qui peuvent donner une idée de *la grandeur relative* des nouveaux Etats.

Si la nouvelle division des cercles est définitivement réglée avant la clôture de l'impression de cet ouvrage, on ne négligera pas d'en donner, avec un des volumes suivans, *un tableau*, dans lequel elle sera comparée avec celle qui subsistait jusqu'ici. Il eût été fort inutile d'imprimer isolément le tableau de la division qui va être abolie.

*Fin de l'Appendice.*

616752

# TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE QUATRIEME VOLUME.

L'ALLEMAGNE, *avec tous* LES ÉTATS AUTRICHIENS ET PRUSSIENS. . . . . Page 1
Avis au lecteur . . . . . 2

PREMIÈRE PARTIE. LA MONARCHIE AUTRICHIENNE. 9
Vue générale. . . . . *id.*
CHAP. Ier. L'ARCHIDUCHÉ D'AUTRICHE, LES DUCHÉS DE STYRIE DE CARINTHIE, DE CARNIOLE, LE TYROL et annexes. . . . . 12
Situation, étendue, population. . . . . *id.*
Climat, terrain et sol. . . . . 13
Montagnes, cavernes singulières, phénomènes du lac de *Circknitz*, fleuves, etc. . . . . 14
Productions minérales, végétales et animales. . . . . 18
Divisions générales et particulières. . . . . 21
Topographie des villes. Description matérielle de *Vienne*. . 23
———— des villes de l'Autriche propre. . . . . 27
———— des villes de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole. . . . . 30
———— des villes du Tyrol. . . . . 34
Origine, langage, histoire particulière des provinces ci-dessus décrites. . . . . 37
Appendice au chap. Ier., sur ce qu'on a nommé l'*Autriche Antérieure*. . . . . 40
CHAP. II. LA BOHÊME, LA MORAVIE ET LA SILESIE AUTRICHIENNE. . . . . 42
Situation, étendue, population. . . . . *id.*
Climat, terrain et sol, fleuves, montagnes singulières, volcans éteints . . . . . 44
Productions minérales, végétales et animales; nombres d'arpens de terres labourables, etc. . . . . 47
Divisions politiques . . . . . 51
Topographie des villes, des chateaux et autres objets remarquables . . . . . 52
*Prague*, autres villes de Bohême, bains de Carlsbad, eaux de Sedlitz . . . . . 53

Villes, chateaux, foteresses de Moravie . . . . . 61
——————————de Silésie autrichienne. . . . 63
Origine, langage, histoire particulière de ces provinces. 64
CHAP. III. LA GALIZIE AVEC LA BUKOVINE . . . . . 68
Situation, étendue, population . . . . . *ibid*
Climat, sol, terrain, fleuves, montagnes. . . . . 69
Productions des trois règnes, salines fameuses de *Bochnia* et *Wielicza*, etc. . . . . 70
Tableau historique et comparatif des divisions anciennes et modernes . . . . . 73
Villes, forteresses, chateaux, etc. . . . . 74
Origine, langage, histoire particulière de ces provinces. 77
CHAP. IV. LA HONGRIE AVEC LA TRANSILVANIE, L'ESCLAVONIE, LA CROATIE, etc . . . . . 79
Situation, étendue et population . . . . . *ibid*
Climat, sol et terrain, fleuves, *Alpes Carpathiennes*, cavernes remarquables, etc. . . . . 80
Productions des trois règnes, mines, salines, *vins de Tokai*, etc. 82
Tableau des divisions, avec la population des villes, etc. 88
Topographie. Villes, forteresses, châteaux, antiquités de la Hongrie . . . . . 93
——————de la Croatie et l'Esclavonie . . . . . 101
——————de la Transilvanie. . . . . 102
Origine, langage, histoire particulière de ces provinces, classification des nations qui les habitent. . . . . 103
CHAP. V. LES ÉTATS AUSTRO-VENITIENS . . . . . 108
Situation, étendue et population . . . . . *ibid*
Climat, sol et terrain, montagnes, curiosités naturelles, etc. 110
Description topographique de Venise . . . . . 113
Autres villes du duché impérial de Venise, de l'Istrie et de la Dalmatie . . . . . 115
Histoire particulière et constitution ancienne de ces États. 119
CHAP. VI. REMARQUES GÉNÉRALES SUR LA MONARCHIE AUTRICHIENNE . . . . . 125
1. *Caractère et mœurs du peuple* . . . . . *ibid*
Tableau moral de *Vienne* . . . . . 126
Les habitans de l'Autriche, de la Styrie, du Tyrol, etc. 128
Les Bohémiens, Moraviens et autres peuples de race esclavonne . . . . . 129
Physique et moral des *Hongrois* proprement dits, habillement, danses nationales, etc. . . . . 131
Mœurs singulières des *Valaques* . . . . . 134
Les *Zigeunes*, faussement nommés *Bohémiens* . . . . . 137
Tableau moral de *Venise* . . . . . 138
2. *Religion, clergé, instruction publique, établissemens relatifs aux sciences, lettres et arts* . . . . . 143
3. *Economie*

3. *Economie rurale, manufactures, fabriques, commerce, exportations et importations* . . . . . 150
——— dans le cercle d'Autriche . . . . . *ibid*
——— dans la Bohême, la Moravie et la Silésie autrichienne . . . . . 153
——— dans la Galizie, etc. . . . . 157
——— dans la Hongrie, etc. . . . . 158
——— dans les places maritimes . . . . . 163
Observations générales . . . . . 166
4. Constitution, lois et institutions de la monarchie autrichienne . . . . . 167
Constitution des Etats du cercle d'Autriche. Liberté des Tyroliens . . . . . 168
Anciennes prérogatives de la Bohême, etc. . . . . 170
Ce qu'on entend par *pays héréditaires* de la maison d'Autriche . . . . . 171
Etat politique de la Galizie; situation des Juifs . . 172
Constitution de la Hongrie. Diète, classes de la nation, servitude des paysans . . . . . 173
Les *trois nations* de la Transylvanie . . . . . 182
Les Etats austro-vénitiens . . . . . 183
Constitution générale de la monarchie autrichienne . 184
5. *Revenus. Impôts. Dépenses. Armée. Qualités des troupes. Frontières Militaires.* . . . . . 186
6. *Histoire générale de la Monarchie Autrichienne* . . . . 191
Rudolphe, comte de Habsbourg . . . . . 192
Charles-Quint . . . . . 193
Guerre de 30 ans . . . . . *ibid*
Siège de Vienne . . . . . 195
Sanction pragmatique . . . . . 196
Marie-Thérèse . . . . . *ibid*
Joseph II. . . . . 198
François II . . . . . 200

SECONDE PARTIE. MONARCHIE PRUSSIENNE . . 202
Vue générale . . . . . *ibid*
CHAP. I. L'ELECTORAT DE BRANDEBOURG, AVEC LA POMÉRANIE, MAGDEBOURG ET HALBERSTADT. . . . . 205
Situation, étendue, population . . . . . *ibid*
Climat; sol et terrain; rivières, etc. . . . . 206
Productions des trois règnes . . . . . 207
Tableau des divisions et subdivisions . . . . . 211
Topographie materielle de *Berlin* . . . . . 214
——— des autres villes, forteresses et châteaux de l'electorat de Brandebourg . . . . . 216
——— de la Poméranie prussienne . . . . . 221
——— de Magdebourg et Halberstadt . . . . . 226

Origine, langage, histoire particulière de ces provinces 230
CHAP. II. LE ROYAUME DE PRUSSE dans son étendue actuelle, c'est-à-dire avec la Pologne prussienne . . 234
Situation, etendue et population . . . . . *ibid*
Climat, terrain, fleuves et lacs . . . . . 236
Productions des trois règnes, Ambre jaune et autres curiosités naturelles . . . . . 237
Tableau historique et comparatif des divisions anciennes et modernes . . . . . 242
Villes, châteaux, forteresses et endroits remarquables de la *Prusse orientale ancienne* . . . . . 245
——de la *Prusse occidentale* (Dantzick, etc.) . . . . . 250
——de la *Prusse méridionnale* (Varsovie, etc.) . . . . 253
——de la Prusse orientale nouvelle . . . . . 257
Origine et histoire des Prussiens . . . . . 258
Appendice au Chap. II. sur ce qu'on appelle la *Nouvelle Silésie* . . . . . 263
CHAP. III. SILESIE PRUSSIENNE . . . . . 264
Etendue, situation, population générale . . . . . *ibid*
Climat, fleuves, monts Sudetes, etc. . . . . 265
Productions minérales . . . . . 267
——— végétales et animales . . . . . 270
Tableau comparatifs de cinq systèmes *des divisions* avec la population détaillée . . . . . 272
Enumération topographique des villes, châteaux, forteresses, etc. . . . . 278
Origine, histoire, langage des Silésiens . . . . . 289
CHAP. IV. PROVINCES DE FRANCONIE ET DE WESTPHALIE (avant la distribution des indemnités.) . . . . . 192
Situation, étendue, population générale . . . . . 292
*Ostfrise*; sol, productions, villes, histoire, etc. . . . 293
*Lingen* et *Tecklenburg* . . . . . 295
*Minden* et *Ravensberg* . . . . . 296
Note historique sur les *Angro-Saxons* . . . . . 298
*Clèves* et *Marck* . . . . . 300
*Anspach* et *Bayreuth*, climat, sol, montagnes, productions des trois règnes . . . . . 305
——— villes et endroits remarquables . . . . . 309
———origines de bourgraves de Nuremberg et de la maison de Brandebourg . . . . . 313
CHAP. V. REMARQUES GÉNÉRALES SUR LA MONARCHIE PRUSSIENNE . . . . . 315
1. Caractères et mœurs du peuple . . . . . *ibid*
Distinction entre les habitans d'origine allemande et ceux d'origine vandalo-esclavonne . . . . . *ibid*
Prussiens de race allemande . . . . . 316
Servitude des paysans . . . . . *ibid*
Particularités sur les Silésiens, description d'une noce 317

Westphaliens . . . . . 318
Tableau moral de *Berlin* . . . . . 319
——— de *Dantzick* . . . . . 323
2. *Religion, instruction publique, état des sciences, des lettres et des beaux-arts* . . . . . 325
3. *Agriculture, manufactures et fabriques* . . . . . 333
——— dans la ci-devant Pologne . . . . . *ibid*
——— dans l'ancienne Prusse : Dantzick, Konigsberg, Elbing, Thorn, etc. . . . . 334
——— dans la Poméranie . . . . . 336
——— dans le Magdebourg et le Halberstadt . . . 337
——— dans les provinces de Franconie (le bourg de Furth, etc.) . . . . . 338
——— dans les provinces de Westphalie . . . . . 340
——— dans l'électorat de Brandebourg, à *Berlin*, à *Potsdam*, etc. . . . . 342
——— dans la Silésie ; détails sur la fabrication des célèbres toiles de la Silésie ; listes annuelles du produit, etc. . . . . 345
4. *Commerce et navigation* . . . . . 361
Avantages et désavantages de la position des états prussiens ; fleuves et canaux . . . . . *ibid*
Commerce du royaume de Prusse . . . . . 354
——— de la Silésie . . . . . 355
——— de l'électorat de Brandebourg . . . . . 356
——— de la Poméranie, (Stettin) . . . . . 357
——— de Magdebourg . . . . . *ibid*
——— des provinces de Westphalie et de Franconie 358
Note sur *le café de chicorée* . . . . . 359
5. *Revenus, Impots* . . . . . 360
6. *Armée ; dicipline prussienne, qualités des troupes ; frontières militaires* . . . . . 363
7. *Constitution, loix et institutions ;* esprit public ; caractère du gouvernement, etc. . . . . 369
8. *Histoire générale de la monarchie Prussienne* . . . . . 372
L'électeur *Frédéric I.* . . . . . 373
*Frédéric Guillaume*, surnommé *le Grand-Electeur* . . . . 375
Frédéric Ier. premier *roi de Prusse* . . . . . 377
*Frédéric II* ; conquête de la Silesie, guerre de 7 ans. 378
Frédéric Guillaume II . . . . . 383
Frédéric Guillaume III . . . . . 384

SUPPLEMENT A LA DESCRIPTION DES MONARCHIES AUTRICHIENNE ET PRUSSIENNE, CONTENANT DES REMARQUES HISTORICO-STATISTIQUES SUR LA POLOGNE . . 385
Origine des Polonois ; rois Piastes . . . . . *ibid*
Réunion de la Lithuanie à la Pologne . . . . . 386
*Etienne Bathory* . . . . . *ibid*

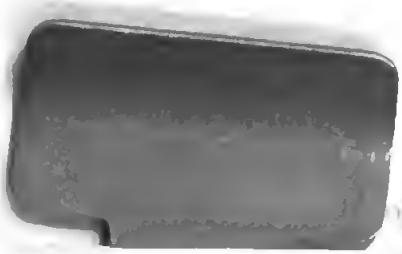
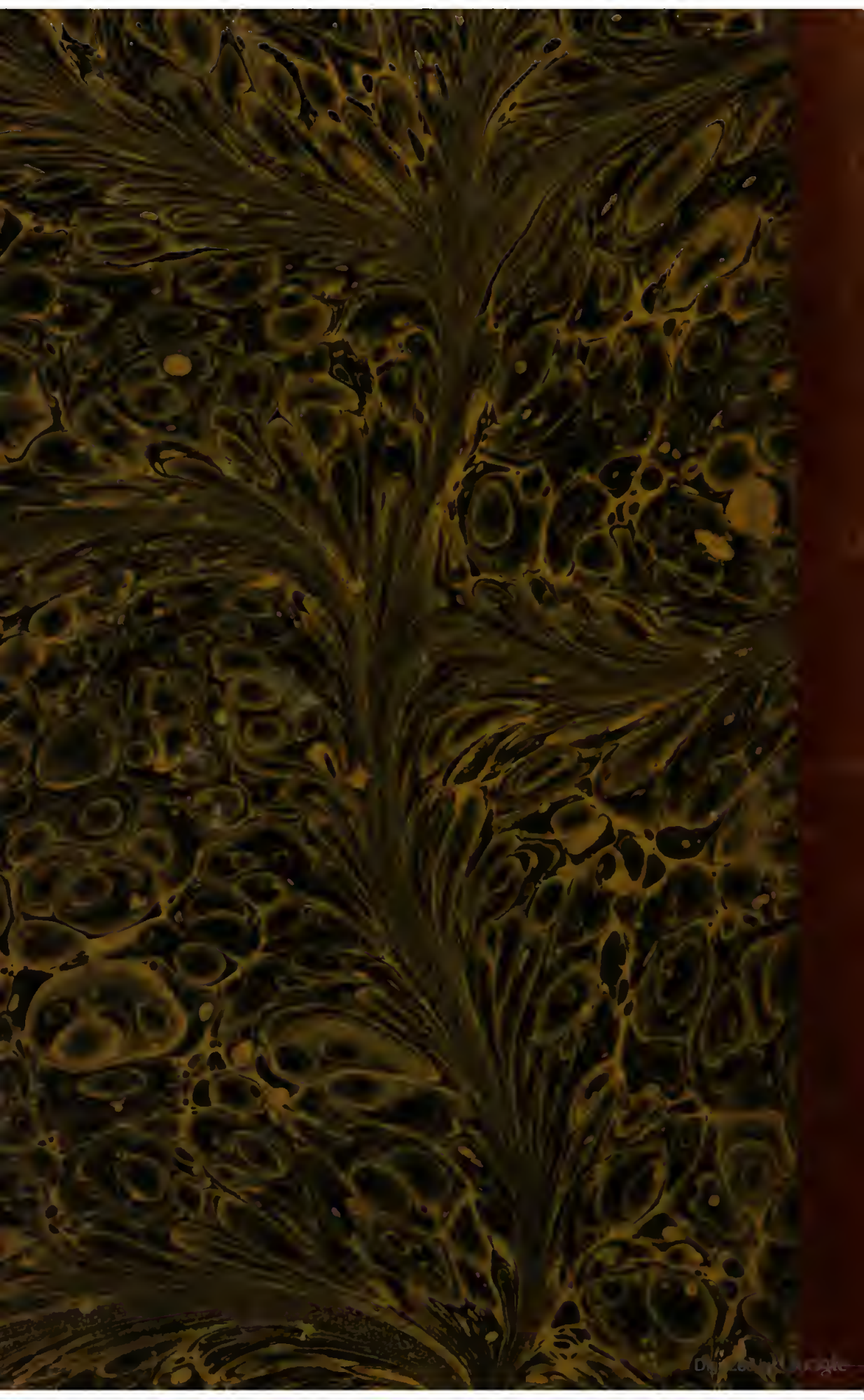
Paix d'Oliva, et ses suites . . . . . 387
Les *Augustes* . . . . . 389
Premier partage de la Pologne . . . . . *ibid*
Constitution de la Pologne . . . . . 390
Causes de la faiblesse de cette république ; ses revenus, ses armées . . . . . 394
Intrigues de la Russie en Pologne . . . . . 396
Révolution le 3 mai 1791 : . . . . . 398
Partage de 1793 . . . . . 399
Tyrannie exercée en Pologne, *Kosciusko* paraît . . . . 401
Partage définitif de 1795 . . . . . 403
Sur les mœurs et les lumières en Pologne . . . . . 404
*Notes* sur ce volume. . . . . 409

---

Appendice, appartenant en commun aux volumes IV et V, placé après le quatrième volume pour la commodité des lecteurs, contenant un
MÉMOIRE SUR LES INDEMNITÉS accordées aux princes héréditaires de l'Empire, en vertu du traité de Lunéville, etc. 413
1. Masse totale des pertes et indemnités . . . . . 414
2. *Maison d'Autriche. Nouvel électorat de Salzbourg* . . . 416
Addition à la statistique de l'Autriche . . . . . 418
3. Electeur Bavaro-Palatin, ses pertes ses indemnités . 420
Note sur les améliorations dans l'état civil de la Bavière 424
4. *Le roi de Prusse* en qualité *d'électeur de Brandebourg*, ses pertes et ses indemnités . . . . . 425
Additions à la statistique de la Prusse . . . . . 427
5. Petites principautés nouvelles en Westphalie . . . 430
6. Le *roi d'Angleterre* en qualité *d'électeur d'Hanovre*, ses indemnités . . . . . 431
Remarques politiques et statistiques sur la position actuelle de l'Hanovre . . . . . 432
7. *Nouvel électorat de Bade* . . . . . 435
8. *Nouvel électorat de Wirtemberg* . . . . . 437
9. *Maison de Hesse* . . . . . 438
10. *Maisons de Nassau* . . . . . 441
11. *L'électeur archichancelier*, les *Ordres Teutonique* et de *Malte* . . . . . 443
12. *Holstein-Oldenbourg* et *Mecklenbourg-Schwérin*. . . . . 445
13. *Linange*, *Wertheim* et *Hohenlohe* . . . . . 446
14. Diverses petites indemnités . . . . . 448
15. Collèges de six *villes libres de l'Empire* . . . . . 451
Additions à la description d'Hambourg . . . . . 453
*Conclusion.* Idée générale de la composition actuelle du corps germanique . . . . . 454

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

# *E R R A T A.*

Page III, *Introduction;* lisez *Avis au lecteur.*
—— VII, après ces mots, *un excellent auteur allemand*, ajoutez ceux-ci: *tel que* Fabri, Gaspari *et* Busching, *pour la Géographie de l'Allemagne en général;* Deluca, *pour les Etats Autrichiens;* Léonhardi *et* Hertzberg, *pour la Prusse; les Voyages de* Nicolaï, *de* Stolberg, *celui de* Snedorf (*danois*), *pour les tableaux des mœurs et la topographie;* Jars, Ferber, Heinitz, Esmark (*ce dernier est danois*), *pour la partie mineralogique;* Zimmermann, Bruns *et* Crome, *pour la population;* Randel, *pour la constitution;* etc. Voyez la Bibliographie, dans le volume XV.
—— 9, lig. 15, de *Frau* jusqu'à *Niemirow;* lisez, de *Trau* jusqu'à *Niemirow.*
—— 22, lig. 1, INTÉRIEURE; *lisez*, INFÉRIEURE.
—— *id.*, lig. 11, Miehl; *lisez*, Mühl.
—— 51, lig. 5, Bohème; *lisez*, Bohémien.
—— *id.*, *id.*, Boeslawsky; *lisez*, Boleslawsky.
—— 88, lig. 17 *inf.*, Trentsin Ville; *lisez*, Trentsin *Varmegye.*
*N. B.* Le mot *Varmegye* correspond à celui de *comté.*
—— 89, lig. 3, Estergom Ville; *lisez*, Estergom *Varmegye.*
—— 90, lig. 13, Szepes Ville; *lisez*, Szepes *Varmegye.*
—— 200, lig. 18, d'une femme qui; *lisez*, d'une femme, sa maitresse, laquelle, etc., etc.
—— 202, lig. 1 de la note, ce serait absurde; *lisez*, ce serait *ici.*
—— 224—226, Plusieurs articles se trouvent répétés deux fois; il a été impossible de rectifier cette erreur, vû qu'on s'en est aperçu trop tard.
—— 235, lig. 7 *inf.*, 1,689; *lisez*, 426 à 427.
—— 241, lig. 8, *Frascehment;* lisez, *Traschkemen.*
—— 322, lig. 22, glaçant; *lisez*, glacé.
—— 400, lig. dernière, *Igelstrow;* lisez, *Igelstrom.*
—— 411, lig. 2 *inf.*, la *nearne;* lisez, la *marne.*

Digitized by Google